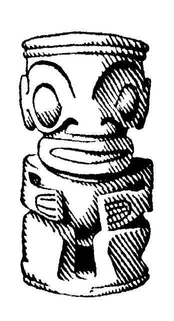
TOME VII N° 7 DÉCEMBRE 1951

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ DES OCÉANISTES

PUBLIÉ AVEC L'AIDE DE L'U.N.E.S.C.O. ET DU C.N.R.S., SUR LA RECOMMANDATION DU C.I.P.S.H. ET SOUS LES AUSPICES DE L'U.I.S.A.E.



MUSÉE DE L'HOMME
PARIS • XVIe ARRT

SOCIÉTÉ DES OCÉANISTES

La Conférence Générale de l'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture (U. N. E. S. C. O.) a adopté au cours de sa cinquième session, tenue à Florence en 1950, la résolution suivante :

Le Directeur général est autorisé à aider, au moyen de subventions et de services, le Conseil International de la Philosophie et des Sciences humaines, aux fins :

a) de faciliter la circulation des idées et la diffusion des connaissances, notamment par l'organisation de congrès et de comités d'études, la publication d'ouvrages de référence, d'information ou de synthèse éclairant des aspects insuffisamment connus de certaines civilisations;

b) de favoriser et de coordonner dans le domaine de chaque discipline les travaux bibliographiques dans le sens de la résolution 6,52 et d'étudier les méthodes de comptes rendus analytiques qui pourraient être appliquées dans le domaine des sciences humaines;

c) de contribuer à la publication de bibliographies internationales et de dictionnaires de terminologie;

d) d'encourager la publication de revues et d'ouvrages d'érudition.

En exécution de cette résolution, le Directeur général de l'U.N.E.S.C.O. a attribué à l'Union Internationale des Sciences anthropologiques et ethnologiques, sur la recommandation du Conseil International de la Philosophie et des Sciences humaines, la subvention qui a permis l'impression du présent volume.

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES OCÉANISTES

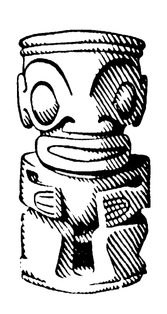
(Dernier numéro paru :

Tome VI, n° 6, décembre 1950)

TOME VII N° 7 DÉCEMBRE 1951

JOURNAL
DE LA
SOCIÉTÉ DES OCÉANISTES

PUBLIÉ AVEC L'AIDE DE L'U.N.E.S.C.O. ET DU C.N.R.S., SUR LA RECOMMANDATION DU C.I.P.S.H. ET SOUS LES AUSPICES DE L'U.I.S.A.E.



MUSÉE DE L'HOMME
PARIS • XVIe ARRT

SOCIÉTÉ, RITUELS ET MYTHES DU NORD AMBRYM (NOUVELLES HÉBRIDES)

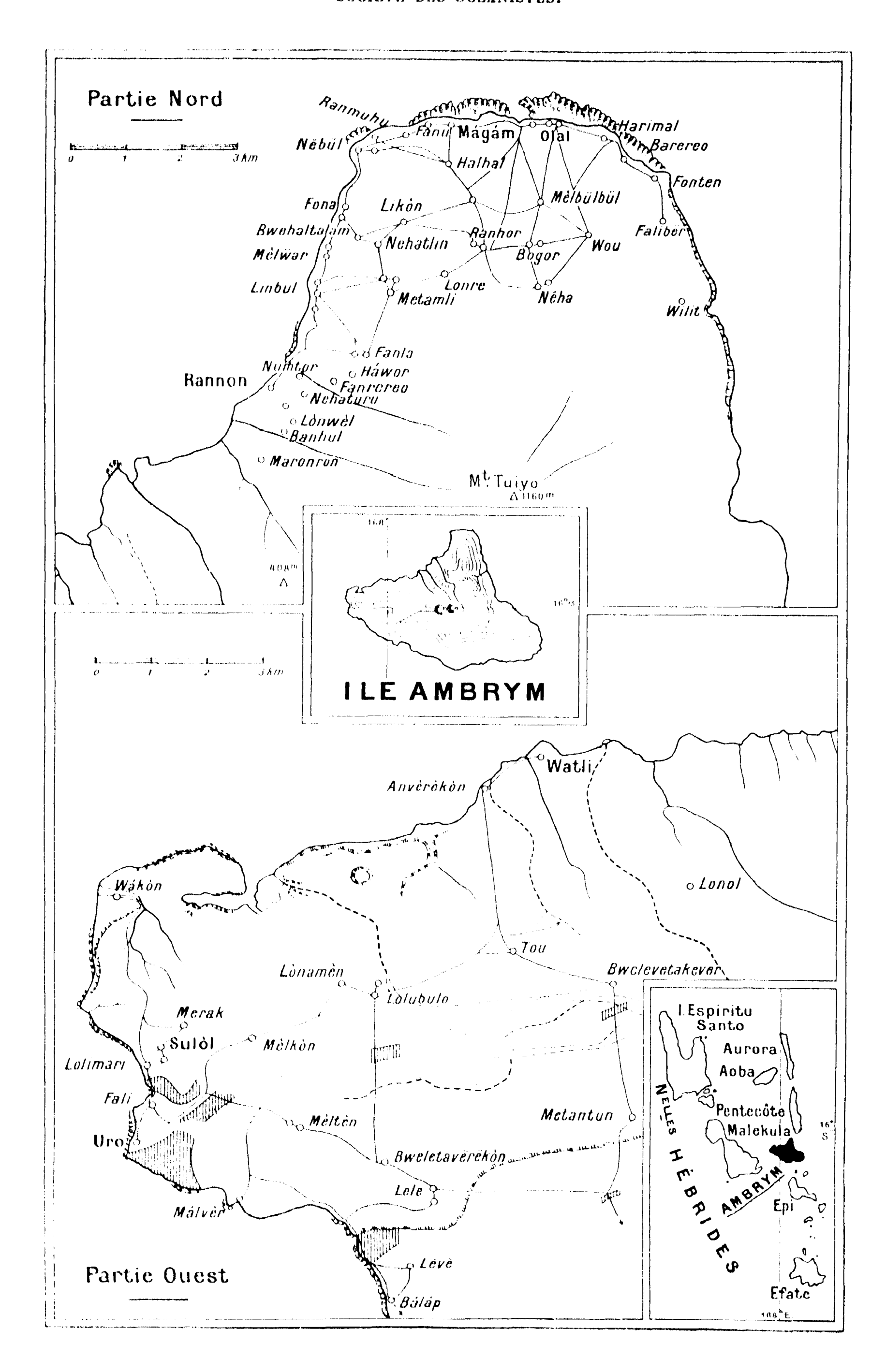
INTRODUCTION

AVERTISSEMENT

Il ne faut pas chercher ici de monographie complète, même sur la partie nord d'Ambrym. On a volontairement laissé de côté toutes les indications d'ordre ethnographique qui n'étaient pas essentielles à notre propos. La seule intention de ce texte est de présenter une société indigène en essayant de la caractériser; on verra au fur et à mesure qu'elle apparaît d'un type extrêmement particulier, avec des rituels sociaux fort élaborés, mais presque sans arrière-plan religieux. La sécularisation est parfois si complète que le chercheur a hésité, au cours de la rédaction. Se serait-il trompé, ou n'aurait-il pas su voir? Dans ses éléments essentiels, le système social se présente bien comme une unité, sans trop de fissures; par ailleurs, il n'est que la conséquence extrêmement poussée d'un des aspects des sociétés connues aux Nouvelles-Hébrides en dehors d'Ambrym. A date plus ancienne, Codrington s'était trouvé embarrassé dans des conditions analogues, aux îles Banks. Comme lui, le chercheur présente ce qu'il a vu, honnêtement, sans vouloir y rajouter par la bande des aspects qu'il cherchait, mais n'a pas rencontrés sur le terrain.

A un autre point de vue, les comparaisons avec l'extérieur ont été réduites au minimum. Elles prendront leur plein effet au cours d'un travail de synthèse qui ne pourra être entrepris avec fruit qu'après plusieurs séjours consécutifs aux Nouvelles-Hébrides.

Au cours des chapitres qui vont suivre, on verra qu'un point de vue quelque peu historique, ou même évolutif, a été adopté. Le chercheur n'a pas prétendu prendre la société indigène à un niveau déterminé, après l'avoir en quelque sorte figée. A chaque fois qu'il lui a semblé possible de le faire, il s'est efforcé d'en suivre la vie, croyant décrire quelque chose de mouvant et non de statique. Au lecteur de juger du résultat.


Partie Nord
0 1 2 3 km
Ranmuhu
Nëbül
Fànu
Màgàm
Olal
Harimal
Barereo
Halhal
Fonten
Fona
Likòn
Mèlbülbül
Bwohaltalam
Ranhor
Falibèr
Mèlwar
Nehatlin
Bogor
Wou
Linbul
Lonre
Metamli
Nèha
Wilit
Fanla
Numtor
Háwor
Rannon
Fanrereo
Nehaturu
Lònwèl
Banhul
Maronron
Mt. Tuiyo
1160m
408m
ILE AMBRYM
Watli
Anvèrèkòn
Wàkòn
Lonol
Tou
Lònamèn
Bwelevetakever
Lolubulo
Merak
Sulòl
Mèlkòn
Lolimari
Fali
Mèltèn
Metantun
Uro
Bweletavèrèkòn
Lele
Màlvèr
Lève
Partie Ouest
Bàlàp
I. Espiritu Santo
Aurora
Aoba
Pentecôte
Malekula
AMBRYM
Epi
Efate
Nelles HÉBRIDES
16° S
168° E

PRÉSENTATION GÉOGRAPHIQUE

Ambrym est une île entièrement volcanique et possède trois cratères en activité. On pourrait à partir de là en déduire la presque totalité de ses caractéristiques particulières.

Le sol est formé d'une superposition de vieille lave et de couches de cendres. Aux endroits qui sont restés indemnes depuis longtemps, le mélange d'humus végétal et de cendres volcaniques donne un sol assez riche. Mais jamais la forêt n'est aussi dense qu'à Malekula; cela tient peut-être à la sécheresse relative du pays, l'eau de pluie étant immédiatement absorbée par le sol trop poreux. Les gîtes possibles étant peu nombreux, les moustiques sont moins gênants qu'ailleurs et les formes locales de paludisme assez bénignes. Partout la côte est rocheuse, la mer coupant verticalement les coulées de laves les plus récentes. Sur la côte ouest le relief descend en pente relativement douce, mais, au nord et à l'est, les falaises s'élèvent à plus de cinquante mètres de haut. Le relief intérieur présente les mêmes différences qualitatives, toujours tourmenté, mais avec des ravins plus encaissés au nord qu'à l'ouest; dans cette dernière région, les sentiers suivent souvent le fond des vallées, tapissé de cendre, alors qu'il ne pourrait en être question du côté de Rannon.

La végétation ne prend qu'une bande côtière assez étroite; tout le centre de l'île est, au dire d'Aubert de la Rüe, un grand plateau de cendres, reste de l'appareil volcanique primitif. Cette bande est coupée à l'ouest par de nombreuses coulées de laves (cf. carte). Entre Watli et Rannon, il s'étend une zone presque déserte, succession de cratères submergés et pointes basaltiques circonscrivant de petites plages de sable où aboutissent des sources d'eau sulfureuse parfois très chaude. L'odeur de soufre traîne partout dans l'atmosphère, sur la végétation rabougrie et les herbes jaunes ou desséchées. Curieusement, les seules touches de vert sont données par les organismes végétaux qui tapissent les vasques des sources chaudes. Toute cette étendue qu'il faut une journée de pirogue pour longer, donne une impression d'étouffement. Les indigènes y passent souvent pour se rendre de Dip Point à Rannon; ils ne s'y arrêtent que rarement afin de faire la chasse aux oiseaux ou dénicher les œufs.

A la limite de cette zone et de la région de Dip Point, une avancée basse en mer protège la seule petite baie qui soit en partie fermée par un récif corallien en formation. Les indigènes y viennent de fort loin en expédition de pêche, le reste des côtes, inhospitalières, étant très peu favorable à cette activité. Seule fait exception la pointe d'Olal où un récif de plus grandes dimensions protège la côte sur deux à trois kilomètres.

La partie nord d'Ambrym est un grand promontoire semi-circulaire qui

correspond à l'avancée vers Pentecôte d'un volcan éteint, le Tuiyo. Les bords en ont été érodés par la mer et, à l'exception de quelques plages minuscules, tombent à pic sur tout le long de la côte. Le récif est très accidenté, sauf une petite partie du haut de la courbe (cf. carte), où se trouve une sorte de pénéplaine qui couvre les quelques kilomètres carrés où se sont installées les missions; mais, pour la plus grande partie, dès la côte, la région est creusée de ravins profonds, rayonnant à partir du sommet du Mont Tuiyo.

Des rivières, il n'existe plus guère que le témoignage de leur travail d'érosion; les embouchures ne sont le plus souvent remplies que du résidu laissé par la marée. Cette observation a son importance, car il en résulte pour les indigènes une pénurie presque absolue d'eau; leurs seules possibilités à cet égard sont de rares sources d'eau douce dans la montagne, les flaques d'eau vite croupie que la pluie laisse parfois dans le lit des torrents et les épanchements d'une eau plus ou moins saumâtre et sulfureuse qui sourd du sable à marée basse.

Le sol est fertile. Faits chaque année dans un débroussage différent, les jardins produisent : ignames, taros, bananes, patates douces (en petite quantité), cannes à sucre, courges, papayes, peu de pastèques, quelques tomates. Chacun possède aussi ses arbres à pain et divers arbres fruitiers (amandiers, pommiers canaques) en plus de l'inévitable cocoteraie.

Les villages sont posés à mi-hauteur sur l'avancée des crêtes, ou sur le bord de mer, à proximité des quelques mètres de sable au fond des anses. La population indigène du nord peut être évaluée à plus de quinze cents personnes. Elle se divise nettement en plusieurs groupes suivant l'appartenance religieuse(1) : païens (au moins huit cents), presbytériens (environ quatre cents), catholiques (environ deux cent cinquante), adventistes (environ cent cinquante). Les Européens sont aujourd'hui en nombre réduit. Le père Clénet et deux sœurs maristes à Olal, un colon Mr. Mitchell, à Rannon.

Villages païens :

Fanla, Metamli, Mèlwär (en partie), Nehatliñ, Likòn (en partie), Lònre, Ranhor, Halhal, Mèlbülbül, Fararbubol, Nëha, Bogor, Wou, Wilit, Falibër, Barereo (en partie).

Villages chrétiens :

Rannon et son hinterland :	
(Hawor, Fanrereo, Bañhul, etc.).	presbytériens.
Linbul........................	adventiste.
Mèlwär.........................	presbytérien, adventiste (païen).

(1) A aucun point de vue, on ne peut négliger ces différences d'appartenance. Les conséquences en sont étudiées en partie dans ce travail, mais surtout dans un article à paraître dans *South Pacific* (Sydney).

Fona et son hinterland :

(Bwehaltalam et Likòn)........	presbytérien.
Nēbül........................	presbytérien.
Ranmuhu......................	presbytérien.
Magam........................	presbytérien.
Olal..........................	catholique.
Harimal......................	catholique.
Barereo......................	catholique, presbytérien (païen).
Fonteṅ........................	adventiste.

TRANSCRIPTION

Voici quelques indications pour faciliter la lecture des termes indigènes. Il ne faut pas y chercher un exposé, même schématique, du système phonétique de la langue du Nord-Ambrym.

La quantité : longueur —, brièveté ᵕ, intensité ⌢, est toujours marquée en dessous de la ligne.

La mouillure est indiquée par une apostrophe ' : *t'*, *d'*, *l'*, *m'*.

On a mis entre parenthèses, quand il est différent, le signe correspondant du système de transcription de l'Association de Phonétique Internationale (A. P. I.).

i, *e*, *ė* (ɛ), *á*, *a*, *å* (ʋ), *o*, *ȯ* (ɔ), *ǒ* (ʋ), *ē* (ø), *ë* (œ),
u, *w*, *ǖ* (ɥ), *ẅ* (ɥ), *y* (j),
p, *b*, *m*, *n*, *ñ* (ɲ), *ṅ* (ŋ),
t, *ṭ* (ṭ̈), *d*, *ḍ* (ḓ),
k, *g*, *γ*, *h*, *f*, *v*.
s, *r*, *r* (ŏ), *l*.

VIE ÉCONOMIQUE

Comme la plupart des sociétés mélanésiennes, la société indigène d'Ambrym présente une économie agricole assez rudimentaire, que complète un certain artisanat. L'acculturation actuelle tend à faire disparaître ce dernier au profit de l'importation de produits manufacturés. En compensation, par la production de coprah, et la fourniture de main-d'œuvre parfois qualifiée, l'indigène s'intègre lentement dans le circuit de l'économie monétaire de tradition européenne. Nous verrons que la transition est facilitée dans une certaine mesure par une évolution spontanée dans le même sens.

PRODUCTION

Les producteurs et la division du travail

Il va de soi que les fruits de l'agriculture constituent la production principale, à laquelle les deux sexes participent suivant une division du travail et des responsabilités d'ordre essentiellement mythique; la femme prépare le terrain et l'homme fait les plantations (2); l'homme est responsable de la croissance des ignames, la femme de celle des taros (3). Cette division du travail offre un aspect économique incontestable, chaque sexe étant garant pour une partie de l'apport alimentaire; mais, cette solidarité des tâches se résolvant dans l'immédiat, elle n'influe pas en fin de compte sur les quantités produites.

La répartition des tâches entre les sexes est un paragraphe parfois négligé, mais classique de toute analyse ethnographique. Les attributions respectives se rapportent soit au mythe de la sexualité déjà noté, soit à une conception plus ordinaire du rôle de chacun : pour l'homme les travaux de force, et pour la femme la routine quotidienne. Ordonnés en tableau, les détails ne montrent pas un schéma différent du reste de la Mélanésie.

TRAVAUX DES HOMMES	TRAVAUX DES FEMMES
Travail de la pierre : lames d'herminettes et pierres magiques (techniques perdues).	
Travail de la nacre : bracelets en tridacne, perles de coquillages, perles en coque de noix de coco.	Coquillages pour éplucher et gratter les tubercules.
Travail de l'écaille : bracelets et boucles d'oreilles.	
Corderie : cordelettes en fibre de coco, entraves pour porcs.	Fibres des jupes. Fibres pour la chevelure des masques.
Tressage des brassards et jarretières. Nattage autour des belles ignames, ornements en fibre de pandanus.	Vannerie. Fabrication des nattes, ornements en fibre de pandanus.

(2) Cf. Margot-Duclot (Jean) et Vernant (Jacques). — La terre et la catégorie du sexe en Mélanésie. *Journal de la Société des océanistes,* t. II, n° 2, Paris, 1946, p. 5-53.

(3) Cf. Le symbolisme du taro, la feuille est la matrice de la femme et de l'igname, assimilé au sexe masculin. — Voir Leenhardt (Maurice). Totem et Identification, *Revue d'Histoire des Religions,* t. CXXVII, Paris, 1944, p. 5-17. A l'avis du chercheur ce symbolisme apparaît très général en Mélanésie; il faudrait le considérer comme indépendant du Totémisme.

TRAVAUX DES HOMMES	TRAVAUX DES FEMMES.
Artisanat rituel.	
Travail du bois : abattage des arbres; sculpture, pirogues, ceintures d'écorce. Construction de la maison.	Soins du ménage, cuisine. Bois de cuisine.
Charpente. Tressage bambous pour parois (technique récente).	Tressage feuilles de coco pour parois ou toit, préparation des éléments en feuilles de *togor*.
Cultures : débroussage, brûlage, mise en barrière, ensemencement. Responsabilité pour les ignames.	Travail de la terre (préparation), surveillance et entretien. Responsabilité pour les taros.
Chasse : oiseaux, roussettes.	Ramassage insectes comestibles.
Pêche.	Petite pêche (mollusques).
Guerre.	Ravitaillement.
Commerce local et inter-îles.	Soins de la volaille et des porcs.
Connaissances médicinales générales, chirurgie.	Connaissances médicinales spéciales (gynécologie).
Musique et danses.	Participation à la danse pata (circoncision).

Le travail en commun n'existe traditionnellement qu'à l'occasion des cérémonies; les hommes se répartissent les tâches par grade suivant leur importance rituelle, les femmes vaquent aux soins de la nourriture — dans la mesure où les hommes auraient le droit d'en profiter (4).

Comme il n'y a pas de poterie sur Ambrym, la plupart des travaux spécialisés sont du ressort des hommes, excepté la vannerie et la fabrication des nattes. Il est curieux de noter qu'il faille s'adresser à une femme pour obtenir la fibre de bananier travaillée qui servira à faire la chevelure des masques : on lui donnera, aujourd'hui, un shilling pour ce faire; il va de soi que la destination du matériau demandé ne lui sera pas précisée.

A l'intérieur de la répartition du travail par sexes, il existe une certaine différenciation entre les individus, correspondant à l'existence dans certains cas de véritables métiers.

Toute femme est capable de natter d'une façon ou d'une autre les feuilles de cocotier; mais, surtout maintenant le nombre de celles qui savent confectionner les nattes en pandanus est assez peu élevé; très rares sont celles qui possèdent la technique de teinture des nattes, aussi on préfère le plus souvent importer des nattes rouges de Pentecôte.

(4) Cf. Organisation sociale et politique. — Le Mage.

Du côté des hommes certaines connaissances techniques sont l'apanage d'un petit nombre d'individus, véritable artisanat. Voici la liste de ces producteurs qualifiés :

— fabricant de pirogues à balancier;

— sculpteur de tambours, de statues de fougères, d'assommoirs et de masques de jeu en bois (la sculpture sur pierre s'est perdue);

— fabricants d'armes (massues); il peut se confondre avec le précédent;

— fabricant de brassards et de jarretières rituels en perles de coquillage et de coque de coco pour les hommes, de baudriers de perles pour les femmes

— fabricant de certains masques légers en produits végétaux (l'initiation au rituel comprend rarement l'enseignement de la technique de fabrication du masque ou de l'image).

On peut y ajouter :

— le musicien maître de la technique de fabrication de son instrument : flûte ordinaire, flûte de Pan, arc musical;

— l'auteur de chansons nouvelles pour danser avec le *pata* (danse de la circoncision).

La plupart de ces activités pourraient être classées comme métier parce que donnant lieu à payement, autrefois en cochons et en nattes monnaies de Pentecôte, aujourd'hui en cochons ou en pièces d'argent dites *silver*.

Sauf en ce qui concerne les armes et les pirogues, ces artisans vivent surtout en fonction des rituels, auxquels ils fournissent les éléments matériels et esthétiques indispensables. Le produit de leur travail ne s'intègre donc pas dans un cycle économique. Les cérémonies terminées, il est soit détruit, soit laissé sur place en témoignage. C'est d'ailleurs l'indication d'un phénomène plus général; les activités de création matérielle qui influent directement sur le niveau de vie, ne sont l'apanage de personne; de ce point de vue strictement matériel, une famille pourrait se suffire à elle-même.

La médecine indigène ne peut rentrer dans le cadre artisanal. Il y a un certain nombre de connaissances communes à tous, mais chaque individu, de quelque sexe qu'il soit, possède une ou plusieurs plantes particulières ou connaît une technique chirurgicale, toutes choses dont il ne fera profiter autrui que contre un paiement, garantie de l'efficacité du remède. Les femmes se spécialisent dans les maladies d'enfants ou la gynécologie.

La vie moderne a tendance à introduire de nouvelles activités : écrivain public (5), commis de magasin (store-keeper), garçon boulanger, sans compter les dignités nouvelles : teacher, catéchiste, assesseurs (représentants de l'Administration).

(5) Son travail ne donne pas lieu à rémunération.

RÉPARTITION ET CONSOMMATION

Les possibilités du marché indigène se répartissent en produits de la cueillette, de l'agriculture, de l'élevage et en produits fabriqués. Certains produits fabriqués le sont à usage individuel et ne rentrent pas dans la nomenclature du circuit des échanges; mais il s'agit là plutôt d'exceptions : ceintures d'écorce, jupes. La plupart des produits peuvent donner lieu à achat, prestations ou dons. En voici le tableau, disposé suivant les modalités de transmission.

Transmission par achat et vente.

Produits de cueillette : bambous pour les parois de cases modernes, médecines végétales (soins médicaux).

Produits agricoles : ignames, taros, patates douces, bois pour la sculpture (arbre à pain).

Produits animaux : cochons, poules.

Produits fabriqués : massues, plats à fruit à pain, masques de jeu, pierres sculptées (achat et possession secrète), pirogues et pagaies, cordes et ficelles, nattes et paniers (viennent souvent de Pentecôte), fibres bananier, étuis péniens (viennent de Malekula), ceintures nattées (viennent de Malekula).

Objets de prestations réciproques.

Produits de cueillette : liens pour les cases ou les pirogues, eau douce.

Produits animaux : cochons.

Produits fabriqués : éléments pour couverture de la case.

Transmission par don.

Produits agricoles : ignames, taros, bananes, fruits à pain, canne à sucre, autres fruits.

Produits animaux : poissons, poules.

Produits fabriqués : massues, nattes et paniers.

Il faudrait y ajouter un certain nombre de produits fabriqués qui se transmettent par achat et vente, mais à l'intérieur d'un complexe cérémoniel :

— plats à fruit à pain,
— assommoirs à cochons,
— statues de fougères,
— tambours sculptés,
— masques rituels,
— jarretières, bracelets et baudriers de perles,
— bracelets de nacre.

De catégorie en catégorie, ce tableau présente des chevauchements. On pourrait penser être en présence de deux économies rivales, l'une traditionnelle, par prestations et dons réciproques et plus ou moins obligatoires, l'autre moderne, par achat et vente réglés en monnaie européenne. Il n'en est rien, les deux économies étaient complémentaires déjà à date ancienne, et en réalité n'en font qu'une.

L'évolution moderne s'est marquée par l'apparition de nouveaux produits dans la catégorie achat-vente ou plutôt par l'accentuation d'habitudes déjà existantes. Mieux ravitaillés en produits européens (conserves), les chrétiens travaillent moins leurs cultures et sont souvent obligés de recourir aux broussards au moment de la soudure.

Par contre, l'inclusion du bambou comme produit commercial est de date récente. Les chrétiens vont chercher eux-mêmes dans le fond de la brousse les bambous qui seront ensuite fendus et tressés pour former les parois et mêmes les planchers des cases modernes; en compensation, ils dédommagent en argent le village propriétaire du gisement.

Si les chrétiens sont chargés de construire des pirogues pour les gens de l'intérieur, c'est en tant qu'habitants du bord de mer et maîtres de la technique considérée. Cette demande est bien antérieure à la domination européenne qui n'a fait que la raréfier, à cause de l'apparition de possibilités de transport plus modernes.

Formes de l'échange :

Si l'on se rapporte aux descriptions classiques des cycles d'échange traditionnels étudiés par Malinowski aux Trobriands et M. Leenhardt en Nouvelle-Calédonie, l'économie néo-hébridaise, même dans sa forme antérieure, apparaît dans une certaine mesure d'un type nouveau. Il n'y a pas commerce « noble » (6), échange de talismans qui augmentent de valeur en changeant de main; le commerce vulgaire, fondé sur un échange immédiat de produits à valeur égale, est une exception. Nous avons soit la transmission par dons, à réciprocité obligatoire, mais non fixée dans le temps, soit achat et vente, par référence à un système de valeurs connues et utilisation d'un intermédiaire commun jouant le rôle de monnaie.

Le tableau précédent utilise une distinction entre dons et prestations; ce n'est qu'une question de nuances. Dans le don, l'obligation de réciprocité ne joue théoriquement qu'à partir du moment même du don; dans la plupart des cas la pression sociale est à l'origine, mais encore faut-il l'accepter et fournir l'effort que cela implique souvent — production de plus grandes quantités de vivres. Il y a une certaine part de volonté, aujourd'hui surtout où il est

(6) Cf. Mauss, *Manuel*, p. 105.

facile de fuir les responsabilités traditionnelles, et en de nombreux cas sans risquer d'ostracisme. Même antérieurement, il n'est pas certain que le mécanisme fut inflexible, qui aurait entraîné l'indigène à des dons toujours renouvelés, par l'application indéfinie du principe de réciprocité.

Les dons de vivres sont soit des marques de bienvenue, ou des présents au départ, soit des témoignages de respect envers les parents ou plus généralement les personnes âgées. C'est une façon de marquer son affection, son amitié ou sa reconnaissance. Dans les meilleurs cas on va jusqu'à donner une tête de volaille ou un petit cochon. S'il s'agit de produits fabriqués comme des massues, ou des nattes rouges, c'est qu'intervient alors une notion de prestige.

Si l'obligation est prédéterminée, nous avons des prestations à sociologie plus précise. Celles qui offrent les aspects les plus rituels seront étudiées plus loin : sacrifices de cochons dans son propre village au profit de la famille de la femme.

Il y a obligation réciproque d'aide entre frères, entre le neveu et l'oncle maternel. Si j'ai besoin de compléter ma réserve de cochons ou de vivres pour une cérémonie de prise de grade, j'irai trouver *məsoñ*, l'oncle maternel et si cela ne suffit pas, un de ceux que j'appelle frère, *tayeñ*. En aucun cas, il ne s'agira là d'un prêt à intérêt ; à l'occasion, il me suffira de leur rendre des services plus ou moins équivalents selon les circonstances. La réciprocité de prestations, entre ces degrés précis de parenté, s'étend à un très grand nombre de cas ; elle peut couvrir des services de peu d'importance, aussi bien qu'une hospitalité de durée illimitée, la participation à une expédition punitive ou l'utilisation des terres de *məsoñ*, par exemple pour y faire du coprah à mon profit (cf. *infra* p. 38) ; plus de modération est de mise envers les frères classificatoires. Des possibilités équivalentes existeraient entre moi et *hitniñ*, la sœur de mon père ; mais celle-ci ne possédant ni terres, ni richesses, à moins de la bonne volonté du mari, il ne peut s'agir que d'une aide à petite échelle, ou de caractère spécial comme le soin des enfants. En ce qui concerne *Ego* et les parents de la femme, aucune donnée ne permet de dire qu'il y ait de l'un à l'autre prestation totale, la société indigène étant trop peu matrilinéaire pour cela ; les sacrifices de cochons cités plus hauts, sont purement volontaires, quand ils n'ont pas pour but précis l'acquisition d'un privilège ; il n'y a pas d'autre obligation que celle du respect ou des interdits à respecter au village de la femme.

Une prestation courante, cette fois dans le cadre du village, est la fourniture d'éléments préfabriqués, en feuilles de *togor* ou en palmes de coco tressées, pour la couverture et parfois les parois des maisons en construction. Cette aide, réciproque à l'occasion et récompensée en nourriture est classique dans toute l'Océanie.

Le cas de l'eau douce est plus spécial, non prestation réciproque de four-

nitures, mais de privilèges, de servitudes. Les broussards descendent à la plage chercher l'eau de mer pour saler leurs aliments, et l'eau plus ou moins chaude, saumâtre et sulfureuse des sources qui coulent du sable à marée basse. En revanche, les gens du bord de mer iront aux époques propices faire provision d'eau fraîche et douce aux sources de montagne. Aucune règle spéciale de conduite n'est liée à ces actions.

L'échange par achat et vente revêt un aspect non rituel, très sécularisé, avec les marchandages infinis, joie de toutes les populations qui ne comptent pas avec le temps. La principale caractéristique est sur Ambrym même l'absence totale de marché; cette forme de rassemblement commercial ne fait son apparition que sur la plage, avec la venue de pirogues des îlots situés au nord-est de Malekula; c'est l'arrivée d'une expédition commerciale qui crée un marché, dont le lieu est déterminé, mais non la périodicité. Le commerce avec l'Ouest et le Sud d'Ambrym, utilise aussi la voie maritime, mais, comme d'ailleurs celui avec Pentecôte, suit la voie des alliances familiales. La liste des produits susceptibles d'achat ou de vente indiquait déjà ces deux modalités du commerce : intérieur et extérieur.

Le commerce intérieur de produits agricoles, ancien, correspond aux nécessités économiques habituelles; le besoin qu'on a du produit détermine son achat; il se fait par exemple ignames contre cochons; entre païens et chrétiens, ignames contre argent. D'introduction récente, même chez les païens la poule se vendra contre argent, quand elle n'est pas objet de prestations. Les produits fabriqués se payent en cochons aux artisans, sauf s'il s'agit d'objets de peu de valeur, pour lesquels on utilise de la menue monnaie, autrefois des nattes étroites importées de Pentecôte. Les cochons n'entrent pas réellement dans cette catégorie. Ils sont ajourd'hui parfois vendus, soit aux Européens de passage, soit aux chrétiens qui en veulent un pour festoyer; soit encore au candidat à une prise de grade; dans tous ces cas le payement se fait en argent, mais il s'agit d'une innovation récente. Normalement le cochon est la monnaie d'échange, et en dehors des prestations, sa principale voie de transmission est le prêt, non seulement simple, mais aussi et le plus souvent à intérêt.

Une liste complémentaire du tableau précédent indiquait les objets cultuels qui suivent la filière achat et vente. En temps voulu, chaque objet sera replacé dans son contexte cérémoniel, mais il faut dès maintenant insister sur les modalités de leur transmission.

Toute cérémonie offre un mélange des deux sortes d'échange. En sa totalité, le rituel lui-même fait l'objet d'une vente et d'un achat; le candidat à une prise de grade, *Mage*, ou à l'initiation à des rites plus secrets, *Luan*, verse à son initiateur un payement pour chaque partie de la cérémonie et pour chaque objet utilisé, depuis la feuille quelconque ombrageant une pierre plate jusqu'à la

statue élaborée et peinte qui est une des caractéristiques des grands cérémonials du *Mage*. La plupart des éléments de la vie rituelle païenne se voient ainsi achetés toujours en cochons, et peuvent être revendus de la même façon par le nouvel acquéreur. Mais on ne peut revendre un rituel que tel qu'on l'a acquis. On connaît plusieurs variantes de certaines cérémonies du *Luan*, par exemple, parce qu'introduites au moyen de filières différentes depuis Malekula (Port Sandwich) leur lieu d'origine. Ce sens d'une possession du rituel est quelque chose de très affirmé, et d'ailleurs général dans les Hébrides du Centre.

Échelle des échanges.

Au niveau de certaines catégories définies de parenté, il y a prédominance presque absolue du don ou des prestations.

Le commerce d'échange crée des relations un peu au hasard des circonstances, mais c'est entre païens et chrétiens qu'il tend à devenir le plus caractéristique. On en a vu les possibilités.

Avec l'extérieur le commerce a été de tous temps très développé, autrefois bien plus que maintenant. Entre les différentes parties d'Ambrym, que relient des alliances matrimoniales, il oscillait du don à l'achat suivant le degré de parenté entre les participants.

Des relations régulières existaient entre le Nord d'Ambrym et le Sud de Pentecôte, entre l'Ouest d'Ambrym et la région de Port Sandwich, entre l'Ouest encore et Epi, entre le Sud d'Ambrym et les îles de Paama et Lopevi. Le schéma de ce commerce était peu variable : les Ambrym allaient acheter ignames et taros sur les îles mieux arrosées que la leur, et apportaient en échange des cochons, ou bien ces échanges se réglaient à Ambrym même sur l'initiative des autres insulaires. Chaque partie d'Ambrym avait sa correspondante dans l'île voisine, et les liens traditionnels s'étaient précisés de villages à villages; les gens de Craig Cove vont à Banam Bay (Malekula), ceux de Sesivi à Port Sandwich et ceux de Port Vato aux Maskelynes. Entre Ambrym et Pentecôte les correspondances sont restreintes aux quelques villages à proximité d'Olal : Harimal, Barereo, Fonteṅ, Falibër. D'Epi à Ambrym, les relations sont plus rares parce que l'état de la mer les permet moins souvent; d'autre part les Ambrym craignent les man-Epi qu'ils tiennent pour dangereux sorciers.

En plus de cet échange général cochons contre vivres, certaines îles fournissent à Ambrym des produits particuliers :

Epi : la peinture rouge minérale dite *weyaṅ*;

Pentecôte : la peinture minérale verte *ye*, ou bleue *liṅ;* paniers à motifs coloriés; nattes rouges décorées, nattes funéraires ou nattes monnaies; massue de parade étoilée dite *lira* (bois de Pentecôte).

Ces apports matériels sont complétés par l'acquisition de rituels d'origines différentes. D'Epi viennent les danses à figures *l'èn*; de Malekula les cérémonies du *Luan*, avec leurs masques ou leurs mannequins — l'instrument caractéristique dit *temär ne luan* est importé de Malekula alors que les masques sont maintenant faits sur Ambrym; de Pentecôte le jeu collectif, mêlé de danses, dit *bilañ*. Ambrym n'offre aujourd'hui presque rien en échange, sinon quelques chansons satiriques de la danse *pata* qu'on a pu retrouver jusqu'à Melsisi, dans le nord de Pentecôte.

Un dernier courant d'échanges existe entre les îlots au nord-est de Malekula : Vao, Atchin, Wala et le Nord d'Ambrym, mais l'initiative en est toujours laissée aux habitants des îlots qui organisent de véritables expéditions pour traverser la mer (9). Nous avons vu que c'était le seul cas où pouvaient s'établir des marchés. Les gens de Rano atterrissent à Nebül ou à Rannon. Le but de leur voyage est surtout l'acquisition de cochons pour refaire leurs troupeaux après les grands sacrifices du Maki, et dans une moindre mesure la recherche de qualité d'écorces pour ceintures spéciales à Ambrym. Ils apportent normalement en échange les étuis péniens et les ceintures nattées et teintées de motifs géométriques rouges,y ajoutant les ressources astucieuses de la vente au man-Ambrym de rituels à exécuter sur place, au bord de mer; *Mage ne Mal gèlte*, droit d'utiliser un avant de pirogue sculptée, soit pour sa propre pirogue, soit pour le rituel *Mage ne Kuman*.

L'îlot de Wala fournissait également la région de Craig Cove en étuis péniens et en ceintures nattées, mais le trafic pouvait se faire indirectement, par les gens de Banam Bay.

Dans une certaine mesure, la multiplicité des missions tend à créer de nouveaux liens économiques, les fournitures de vivres se faisant par exemple entre des villages de la même confession. Le village adventiste de Linbul achètera des ignames à son correspondant à Balap, mais un individu isolé ira chez les broussards pour la même raison, ne pouvant bénéficier des mêmes possibilités de transport que la communauté, par exemple la location d'un bateau.

LA MONNAIE

Le cochon, *sus papuensis*, avons-nous vu, est mesure de la valeur de presque tout ce qui est offert sur le marché. Il peut jouer ce rôle par la possiblité qu'il

(8) Il faut réserver la question des échanges à une époque plus ancienne. Cf. GUIART (Jean). — Les effigies religieuses des Nouvelles-Hébrides. Étude des collections du Musée de l'Homme. *Journal de la Société des océanistes*, t. V, n° 5, Paris, 1949, p. 51-85.

(9) Cf. LAYARD (John), *Stone men of Malekula*, London, 1942.

a de représenter un prix, un niveau donné d'une échelle de valeurs traditionnellement déterminées. Seuls les mâles (10) rentrent en ligne de compte; castrés ou non, on leur brise les deux canines supérieures, ce qui permet aux défenses de se développer sans obstacle, en s'incurvant de plus en plus vers l'arrière, jusqu'à fermer le cercle et pénétrer dans la mâchoire près de la racine. C'est sur les différents degrés de croissance de la défense qu'est calculée la valeur de la bête. En voici la liste, chaque terme correspond à un niveau indiqué sur la figure :

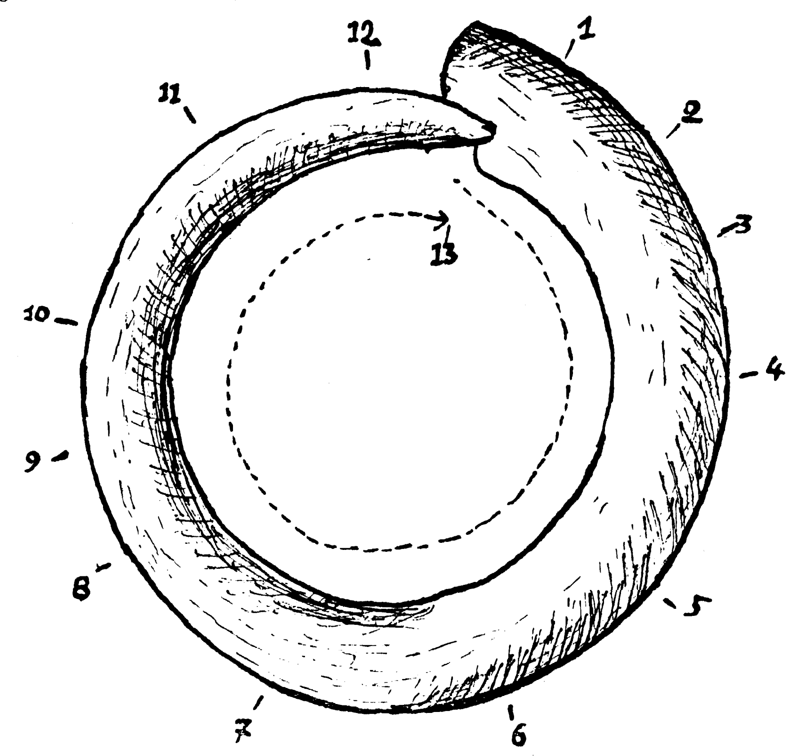


Fig. — Schéma des différentes valeurs du cochon suivant les dimensions de la défense. Les numéros correspondent à ceux du texte.

1. *wa̯ hèlhèl muru lòn ja̱n.*
2. *do̱ yenyen ba̯sel,*
3. *le̱wu̱r, leo̱nan* m^{w}*erara̯u, mu̱wu̱r,*
4. *le̯ose̱r,*
5. m^{w}*ese̯r mülülmüm.*

(10) *di̯sese :* cochon nouveau-né; *tablibu :* jeune cochon; *bu̯rmao :* cochon castré; *bu̯fahân :* cochon avant que les dents ne sortent.

6. *m̃^w^esg̑r balòn woïvül,*
7. *ma̭rñi,*
8. *motg̑mkete mreñreñ,*
9. *dòteuya :* à la fin du cercle, la pointe commençant à pénétrer dans la mâchoire détermine une plaie.
10. *maròròr :* la pointe attaque l'os,
11. *bu̯mto :* la pointe est entrée dans l'os,
12. *m̃^w^ehal :* la pointe est sortie de nouveau de la bouche,
13. *luñbaro :* la défense a complété son deuxième tour et pénètre à nouveau dans la mâchoire,
14. *m̃^w^etag̑ròmtan :* cas où le cercle se fait dans un seul plan et où la pointe pénètre dans la racine.

Les deux derniers degrés sont assez rares, en pratique c'est le bu̯mto qui représente le sommet de l'échelle. Seul ou avec plusieurs de même valeur, il permet de payer les grades du *Mage,* les cérémonies du *Luan* ou le privilège d'un assommoir sculpté.

On verra lors de la description des rituels les modalités de leurs payements en cochons, indépendamment de la bête immolée, presque toujours un *bu̯mto,* dont la mort correspond peut-être à une autre notion que celle d'un paiement pour le titre nouveau que proclame alors le candidat.

Sauf en des cas bien déterminés, aux demandes d'informations quantitatives, les réponses sont trop vagues pour qu'on puisse procéder à l'étude de cas d'achats d'objets. Les données sont quelque peu meilleures en ce qui concerne les cas rituels. Lors du payement, on commence par les cochons de valeur moindre pour aboutir aux bumto; on pourrait croire qu'il y a là répétition symbolique de la hiérarchie des valeurs. Il y a plus simplement paiement séparé de chaque élément; toute cérémonie d'un même ensemble est composée d'éléments qui s'ajoutent mais dont les modalités progressent à mesure en complexité et par suite en valeur intrinsèque. Cette notion de paiement est bien affirmée quand à un élément rituel correspond un objet, marque d'une prérogrative. Le vendeur tend l'objet, le candidat au grade tend la laisse du cochon et les deux choses sont saisies en même temps, avec une brève indication parlée de l'ordonnateur.

Le rôle d'une véritable monnaie que jouent les cochons à défenses apparaît plus clairement avant la cérémonie, quand il faut s'occuper de rassembler un cheptel suffisant pour le paiement. Quand votre troupeau est trop réduit, et que l'oncle maternel ou les frères ne peuvent compléter le total, il faut emprunter aux gros propriétaires de cochons. L'emprunt est à intérêt : il faudra rendre au prêteur non pas un cochon de valeur égale, mais une bête dont les défenses auront une longueur égale à celles de la bête prêtée, plus ce dont

elles auraient dû pousser dans l'intervalle, plus encore une certaine marge bénéficiaire.

Ainsi, même si le débiteur arrive à rendre peu après la cérémonie, le prêteur néanmoins retirera un gain intéressant de l'opération.

Dès que le cochon est de valeur appréciable, l'ostentation (*display*) reprend ses droits. Chaque fois qu'un cochon change de main par don, prestation ou achat, il faut annoncer sa valeur par des coups de conque au son plus ou moins prolongé selon le grade de la bête. Il n'y a guère plus d'un ou deux dignitaires par village qui connaissent ces sonneries. De même, la veille de la cérémonie, quand les candidats font le compte de leurs cochons, des sonneries de conque annoncent au fur et à mesure les résultats de ce calcul à toute la région.

Signalons encore le paiement d'une femme au moyen d'un nombre toujours considérable de cochons; mais il sera nécessaire d'analyser ce phénomène afin de le caractériser de façon plus juste : s'agit-il vraiment d'un paiement ?

Autrefois, les nattes monnaies importées de Pentecôte avaient cours pour des transactions relativement peu importantes. Aujourd'hui, leur rôle est à peu près terminé. Les *silver* ont pris leur place.

LA PROPRIÉTÉ

L'appropriation est surtout individuelle; du moins pour tout ce qui est négociable, qui peut être acheté ou vendu; on en a vu la liste au chapitre traitant des phénomènes économiques. Il n'y a que sur le point de la tenure du sol qu'il y aurait de nouveaux éléments à apporter.

On ne peut affirmer que la terre ne puisse faire l'objet d'une vente; elle ne le fait généralement pas; pourtant on prévoit ce moyen d'acquisition pour un étranger venu s'établir ou se réfugier dans la région, mais ce n'est qu'un moyen entre d'autres, et peut-être un moyen récent.

Il semble que la propriété personnelle de la terre soit reconnue. Mais le mode de transmission des terrains privés oblige à nuancer cette affirmation. Comme toute chose sur Ambrym, la terre passe sans discussions du père au fils; s'il y a plusieurs fils, le père aura fait le partage de son vivant. Le problème s'éclaire dans le cas où un homme meure sans laisser de descendance directe. On admet alors que c'est le fils de la sœur (*yalin*) qui prend la succession. En fait, il est très rare que les choses se passent ainsi, le village répugnant à voir une partie de son domaine passer aux mains de quelqu'un d'un autre village. Il y a une autre alternative. A l'occasion des funérailles, le fils du mort doit sacrifier un cochon et en donner d'autres vivants à la parenté maternelle du

mort venue pour pleurer. En l'absence du fils, tout homme qui s'acquittera de ce devoir a le droit de se saisir des biens du mort; c'est une des possibilités d'acquisition de terres offertes à un étranger. En général, on aboutit au compromis suivant : celui qui a donné les cochons pour le mort garde le terrain, mais le *yalan* du mort aura un droit de jouissance. Il pourra aller y faire son coprah ou utiliser une partie du terrain à ce que bon lui semblera sans que le nouveau propriétaire puisse rien en dire. En agissant ainsi, il ne fera qu'utiliser les droits qu'il avait déjà du vivant de *mesoñ*.

A la dernière extrémité, en l'absence de tout mâle d'un village éteint, une femme peut hériter des terrains. A mon passage, une vieille femme de Likon était propriétaire du territoire du village disparu de Bwehal, près de Linbul.

En général, les arbres fruitiers personnels sont sur du terrain personnel. Mais après demande, on peut se servir sans payement du fruit d'un arbre poussant sur le terrain d'autrui.

L'adoption est encore une manière d'assurer la transmission de ses biens. Elle peut prendre deux formes. D'une façon courante, on adopte un enfant de la sœur de la femme, ce qui ne peut être refusé. L'enfant se partage alors entre ses vrais parents et ses parents adoptifs. Il n'y a pas adoption complète avec coupure brutale entre l'adopté et ses premiers parents. Après la mort, s'il donne les cochons aux maternels, il prendra le terrain de son père adoptif. Sinon, et si c'est un frère du mort qui s'est acquitté de ce devoir il aura le droit de venir y faire son coprah.

Un autre cas d'adoption consiste à payer un vieillard sans descendance pour être son fils, afin de prendre son terrain après sa mort. Il en résulte évidemment le devoir de s'occuper du vieux. Encore une fois cette adoption ne servira à rien si l'on ne donne pas aux maternels du père adoptif ce qui leur est dû à la mort de ce dernier.

Je ne possède aucune information sur les violations de la propriété, le vol et les sanctions encourues. On sait les différents interdits visant à assurer aux divers grades une nourriture pure de tout autre contact. Ces marques de tabous sont très respectées; un catholique détaché de ces choses m'avouait qu'il ne toucherait qu'en secret aux fruits d'un amandier que s'était réservé Mal Mweleun (11). Une marque différente met l'interdit sur les cocotiers des alentours; elle est peut-être d'origine récente : un bâton planté en terre et fendu dans le haut pour coincer une baguette courte disposée en travers, une

(11) Autrefois, la sanction pour la violation d'un interdit était l'exécution sur l'ordre d'un dignitaire, aujourd'hui c'est le poison ou mieux la magie d'envoûtement à laquelle les indigènes sont très susceptibles. On pourrait penser que l'impossibilité d'utiliser les anciennes sanctions physiques est la raison du super-développement récent des maléfices indigènes.



1. Vue du village de Linbul.



2. Le *mël* du village de Néha.

coque de coco entière, mais vide, accrochée au sommet. Je n'en ai vu que chez les chrétiens, mais je n'oserai rien affirmer.

De nouvelles notions sur la propriété ont été évidemment introduites par les Européens. Elles n'étaient pas très éloignées de celles en cours dans la société indigène, excepté en ce qui concernait les terrains. Le problème des achats de terrain pour la colonisation — manières de spoliations si l'on songe aux dérisoires payements effectués — n'est pas très grave à Ambrym. La Société Française des Nouvelles-Hébrides y possède quelques lots dont elle ne connaît même pas la location exacte. Le gros morceau est ce que possède et revendique la Société de Rannon, anciennement bien de la Société Hagen, et maintenant en totalité aux mains de M. Mitchell. Ce dernier possède une très belle plantation fort étendue et bien soignée; il posséderait les titres pour un terrain de deux kilomètres de large, allant depuis l'extrémité nord de sa plantation de Rannon jusqu'à Olal. Il va sans dire que les indigènes ne reconnaissent pas ces prétentions sur le terrain de leur village et de leurs jardins. La chose en restera d'ailleurs très probablement là, aucune des deux parties n'ayant intérêt à se heurter à ce propos. Mais Mitchell déjà en tire avantage puisqu'aucun *trader* concurrent ne peut s'installer sur la partie d'Ambrym qu'il revendique comme sienne.

ORGANISATION SOCIALE ET POLITIQUE

ORGANISATION SOCIALE ET POLITIQUE

L'habitat :

Le Nord Ambrym comporte une quarantaine de villages, dispersés tant sur le bord de mer que dans l'intérieur. Quelle que soit l'appartenance religieuse du village considéré, rien ne vient régler l'ordonnance des maisons d'habitation; en général, elles se dispersent plus ou moins sur les bords d'une place de terre entièrement nue, l'entrée étant tournée vers le centre; on peut parfois distinguer deux rangées de cases : les cases habitées et, derrière, celles qui servent de grenier à ignames; les cases peuvent ne pas se disposer en cercle complet mais simplement en arc — à très grand rayon — ouvert à la pente. En règle générale, les villages païens montrent une disposition — fort lâche — sur ce modèle, variant suivant les dimensions du terrain sur lequel ils peuvent s'étendre; à proximité immédiate du groupement des cases ordinaires, se trouve une ou plusieurs places de danse, chacune comportant des tambours dressés en terre, dont un monumental à tête sculptée

et une case commune pour les hommes. Dans les villages chrétiens, les maisons se disposent de part et d'autre de l'axe que constitue soit la route côtière de Rannon à Olal, soit le sentier montant vers l'intérieur. Autour des maisons le sol est remplacé autant que possible par du gazon, plus ou moins touffu et bien entretenu suivant les endroits.

Si l'on se reporte à la carte schématique établie, on voit qu'un certain nombre de villages tant sur la côte qu'à l'intérieur sont formés de plusieurs agglomérations, deux ou trois. Dans le cas des villages païens, ces hameaux (12) sont groupés autour d'une personnalité influente; à Fanla, il y a un groupe de cases pour Tain Mal et sa famille, un autre pour Urèl Mweleun; à Mèlwar les deux principaux dignitaires Mal Santior et Tutu Mal résident chacun dans un hameau ; à Neha, Mal Mweleun est retiré sur une colline tandis que le gros du village est en contre-bas. A Ranhor aussi les dignitaires se partagent entre les différents groupements de cases. Metamli est dans le même cas, mais comprend une division en deux villages reconnus, Metamli du haut et Metamli du bas, qui ont chacun leur entité sociologique (13).

Mèlbülbül représente un cas particulier, la plupart des habitants du village étant partis s'établir plus loin, le site traditionnel ayant été jugé malsain. Likòn est un cas limite : un hameau païen et un hameau chrétien.

Les villages chrétiens sont divisés en hameaux pour des raisons plus variées. Il y a le cas du rassemblement de convertis d'origines diverses se groupant autour de la mission comme à Olal (catholique) et dans une moindre mesure le village adventiste de Linbul.

A Olal, la plus grande partie des catholiques indigènes est rassemblée sur le terrain de la Mission, près de deux cents personnes sont ainsi groupées en hameaux autour de l'Église, ce qui pour un village indigène est un chiffre démesuré. Près de Rannon, le village de Linbul est composé de quelques familles propriétaires du sol, et d'autres, qui s'y sont agglomérées, venues après leur conversion des villages païens ou presbytériens des alentours; en tout à peu près 80 personnes, en trois hameaux perchés sur trois crêtes voisines au fond d'une échancrure de la côte (14).

Les villages presbytériens forment un seul bloc, mais un petit hameau peut se former à proximité autour du magasin, le *store,* comme à Fona ou Nebül.

Le village, unité politique :

Quoique l'unité linguistique de la région soit réelle, elle n'offre pas de groupement politique important. Le village est l'unité politique, sous la

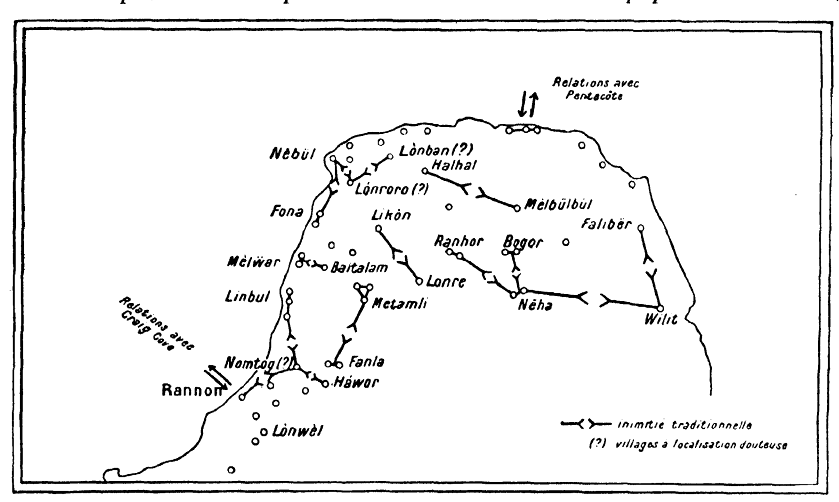
(12) Ces hameaux païens ne sont pas nommés.

(13) Je n'ai pu obtenir de justification traditionnelle ou mythique pour cet état de fait.

(14) Cf. Le mythe de l'origine du village.

seule autorité des dignitaires du *Mage,* puisqu'il n'y a pas de chefferie héréditaire. L'organe d'administration est le conseil des anciens, ou plutôt des notables, gens ayant dépassé les premiers grades du *Mage*; ce conseil est convoqué sans formalités spéciales par un des plus hauts gradés, *Mal*, *Mweleun* ou *Naim* suivant le cas. L'obéissance ne peut être requise de façon absolue et il n'y a pas mal de discussion avant d'arriver à un accord; sur le plan politique, le man-Ambrym est aujourd'hui bien plus maître de ses actes qu'en d'autres points des Hébrides où les hauts dignitaires seraient facilement tyranniques (15).

Le reste des traditions et des mythes, c'est-à-dire fort peu, même chez les païens, est le bien propre de chaque village. Le mythe du fondateur semble très estompé; on ne sait pas bien s'il est l'ancêtre de la population actuelle;



Carte montrant les inimitiés traditionnelles dans le nord Ambrim.

un village comme Linbul semble s'être formé par apports successifs venus de tous les horizons. Sauf pour les rares vieux qui en savent encore des bribes, la tradition n'est plus guère un élément important pour la cohésion du groupe villageois (16); le rôle essentiel à ce propos est joué par la rivalité pacifique qui existe entre les villages pour l'accomplissement des rituels.

Autrefois, à cette rivalité de prestige s'ajoutait une inimitié réelle, fruit d'un état de guerre traditionnel. Ces petites guerres se livraient suivant une relation invariable entre deux villages voisins sans que joue d'alliance d'aucune sorte. Certains villages particulièrement importants comme Nèha, Wilit ou Numtòo se payaient le luxe d'avoir plusieurs villages ennemis à la fois;

(15) Cf. *Le mythe de Marelül.*

(16) Ce qui ne veut pas dire que ces mythes ne soient plus objets de croyance.

mais il y avait alors coexistence d'ennemis, mais pas d'alliance, coexistence de guerres et non coalition. Si l'on porte sur un schéma les villages ennemis, on voit bien cet atomisme politique, où ne s'était formée aucune suprématie.

Pour un village, avoir plusieurs ennemis était affaire de prestige; car c'est sur ce plan que s'était placée la recherche d'une hégémonie, habituelle dans toute société. Aujourd'hui la rivalité de prestige qui oppose l'un à l'autre tous les villages païens, se circonscrit, plus particulièrement entre les villages de Neha, Metamli et Fanla; elle a tendance à se situer sur un plan plus individuel et à s'établir entre les personnalités de Tain Mal, de Fanla et Mal Mweleun, de Neha. Cette rivalité personnelle prend d'ailleurs un tour particulier du fait que Mal Mweleun, rapatrié du Queensland, compte surtout sur sa richesse en cochons alors que Tain Mal se pose en champion de l'orthodoxie des rites.

Cependant une certaine forme d'organisation s'était établie au bénéfice de tout le district. Tous les villages ne pratiquaient pas la petite guerre. Olal et ses voisins, Harimal, Barereo, assuraient en paix les relations avec le Sud de Pentecôte; de même à l'Ouest Bwehal et Lònwèl, en relations avec Craig Cove et Dip Point.

Organisation du village :

A l'intérieur du village, la société indigène subit un premier clivage suivant le sexe. Il est de règle en Mélanésie que la presque totalité des activités d'ordre rituel soit un privilège masculin. Aux Nouvelles-Hébrides, ce privilège est marqué par l'existence de la maison des hommes. A Ambrym, ce bâtiment, appelé *mèl,* s'élève dans un coin de la place de danse; il est de construction analogue aux cases personnelles, mais en plus soigné, avec un plus grand souci de la symétrie et des possibilités ornementales permises par les matériaux de construction. On y trouve presque toujours quelques vieux en train de dormir. L'approche en est interdite aux femmes et théoriquement aux enfants non circoncis, mais ceux-ci jouent librement aux abords, pénétrant parfois avec prudence à l'intérieur. L'interdit sera plus strictement appliqué lors de la circoncision, quand les garçons opérés devront rester une quinzaine de jours dans le *mèl.* L'arrière de la maison des hommes, toujours gazonné, est strictement respecté, parce que sacré, *mòkòn.* En pratique d'ailleurs, quoique la maison de tous les hommes, le *mèl* n'est fréquenté, en dehors du cas des conseils, que par les gens de grades inférieurs ou moyens, assez nombreux pour qu'il leur soit possible d'utiliser un des foyers de l'intérieur pour faire leur cuisine; en effet, il n'y a ni organisation rituelle, ni préséances à l'intérieur du *mèl;* là comme ailleurs il suffit de se plier à la règle générale du *Mage :* ne manger que la nourriture apprêtée au feu d'un homme de grade équivalent.

Aux grades supérieurs, moins nombreux, les dignitaires sont obligés de vivre plus à l'écart.

La place du village entourée par les maisons, est la chose de tous; chaque habitant peut en profiter en toute liberté.

Le *mèl,* bien de la collectivité des hommes, est toujours situé sur une propriété privée. La place de danse appartient à un dignitaire qui l'a fait exécuter ou en a hérité de son père. Les tambours dressés sont également son bien propre; il a payé lui-même le sculpteur pour les tailler, mais ces derniers résonnent autant pour la gloire du village que pour la sienne propre.

La seule autre propriété collective est, en dehors du terrain même du village, les bosquets servant de latrines soit aux hommes, soit aux femmes.

Tout se passe comme si topographiquement le village — ou les hameaux correspondant à des groupes familiaux — était la conjonction de propriétés privées, avec l'établissement de servitudes collectives, au fur et à mesure de l'évolution.

Hiérarchie du Mage :

Au clivage vertical par la séparation des sexes s'ajoute — presque exclusivement dans la société des hommes — une organisation par couches horizontales, suivant une hiérarchie bien définie de grades qu'il faut acquérir successivement au cours de la vie; la possession des plus hauts grades procurant prestige et puissance politique.

Les grades correspondent à la partie publique des rituels de la société des hommes; ils s'acquièrent au cours de cérémonies auxquelles femmes et enfants peuvent assister, les premières évitant de trop s'approcher. Un monument planté, pierre ou statue, à chaque fois différent en est le symbole et le paiement de ce dernier marque à la fois la fin et le sommet du rituel. Voici la liste progressive de ces grades et de leurs monuments :

1. *Fan̈tasum :* attribution d'un feu personnel.
2. *Mwèl :* plan de cy'cas.
3. *Wer, bweran̈wer :* pierre plate dressée et peinte en noir.
4. *Sagran, tan̈òr :* sculpture basse surmontée d'une plate-forme de danse.
5. *Liun :* pierre plate dressée et peinte de taches rouges entourées de cercles noirs.
6. *Gulgul :*
   a. *gulgul wer :* pierre plate tachée de rouge et noir et dressée sur un tertre.
   b. *gulgul bweran̈ :* petite sculpture.
7. *Wurwur :* grande sculpture, souvent agrémentée d'un animal sur le ventre et surmontée d'une plate-forme de danse.

8. *Simok* : pierre plate dressée et peinte, mi-partie noire et mi-partie blanche.
9. *Hiẅir* : grande sculpture avec bras croisés sur le sexe masculin, surmontée d'une plate-forme de danse.
10. *Ẅet ne m^{w}eleun* : pierre plate dressée mi-partie noire et mi-partie blanche.
11. *Mage lònbul, mage ne i̱m, mage ne mweleun* : fosse recouverte d'un toit à une seule pente et contenant deux sculptures, l'une mâle, l'autre femelle.
12. *Loybaro* : tas de pierres en rectangle avec grande pierre plate dressée à une extrémité.
13. *Mal* : *idem*, surmontée d'un toit posé sur des poteaux sculptés, la représentation d'un faucon terminant la poutre faîtière.
14. *Malmër* : variante du *Mage ne mal* que l'on paye quand on s'est résolu à s'arrêter à la cinquième fois que l'on procède à ce rituel.

Ces titres sont des termes absolus appliqués au grade considéré seul; ils servent souvent de premier terme pour le nom que se donne, lui-même, le candidat au moment où il sacrifie un cochon à défenses devant ou sur le monument. Au cours de la conversation, on indiquera le terme générique *Mage* suivi de la précision introduite par le déterminatif ne : *Mage ne fañtasum, mage ne sagran, mage ne liun, mage ne gulgul, mage ne urur, mage ne simok, mage ne hiẅir, mage ne i̱m, mage ne loy baro, mage ne mal*. Quand ce titre est descriptif, le déterminatif tombe : *mage m^{w}èl* (cycas), *mage ẅer* (pierre), *mage lònbul* (dans le trou). Si le titre en est trop long, *mage* restera sous-entendu simplement, on dira : *b^{w}erañ ẅer, gulgul ẅer, ẅet ne m^{w}eleun, Mal mër*.

Tous ces termes ne sont pas utilisés dans l'énoncé du titre de chaque grade; c'est-à-dire tous les grades n'ont pas de titre correspondant. L'acquisition du premier grade, *mage ne fañtasum*, ne donne pas droit à prise de nom. *Mage ne simok et mage ne hiẅir* donnent droit tous deux au titre de *Naim, ẅet ne m^{w}eleun et mage ne im* au titre de *Mweleun*. Le deuxième terme du nom placé avant ou après le titre peut être celui d'un autre grade — ce qui donne peut-être plus de dignité — ou encore un terme descriptif : *Saniẅüu* (nom de blanc), *kuli* (chien), *libu* (arbre à cochon), *worwor* (mur de pierres circulaire autour de la maison du *Mal*), etc. Souvent les candidats font montre de peu d'originalité et prennent (cf. tableau) le nom d'un parent (17); dans tous les cas, le choix leur est personnel, et non imposé comme sur Malekula.

(17) On prend le nom que le père, s'il est mort, a pris pour ce grade, ou celui de l'oncle maternel; les anciens du Queensland prenaient celui de leur ancien maître; on cite des relaps qui gardaient leur nom de baptême.



3. Place de danse du village de Ranhor. Au fond, le monument du *mage ne urur* que deux hommes sont en train de dévoiler.



4. Statue du *mage ne gulgul*, village de Nĕha.

La règle principale du *Mage,* qui débute avec le premier grade, est de ne pas manger de nourriture préparée par les femmes : il faut faire soi-même sa cuisine. Cette clause embarrassante est résolue aux grades inférieurs par la vie en commun des gens de même grade. Le nouveau promu peut participer au feu de ses collègues moyennant le don d'un petit cochon ou d'une natte. D'ailleurs la chose est facilitée par le fait que certains grades différents peuvent participer à un même feu. Il y a un feu pour *fañtasum* (*1*), un pour *mwèl* (*2*), mais un seul peut rassembler *ïver* (*3*), *sagran* (*4*), *liun* (*5*) et *gulgul* (*6*); peuvent également faire cuisine commune : *wurwur* (*7*) et *simok* (*8*), *hiïvir* (*9*) et *ïwet ne m*ʷ*eleun* (*10*), *lònbul* (*11*) et *lòy baro* (*12*); ceux qui ont payé *Mal* une et deux fois, trois et quatre fois; *Mal mër* mangera seul. Il est curieux que cette classification ne corresponde pas à celle qu'évoquait l'utilisation des termes *Naim* et *Mweleun.*

Ce principe, absolu, sauf lors d'exceptions rituelles bien définies, s'applique à tous les aspects de la vie quotidienne. Ceux qui ne peuvent manger ensemble ne peuvent ni s'asseoir au même endroit ou au même niveau, ni coucher sous le même toit, ni utiliser les mêmes instruments. Excepté les tout premiers qui peuvent encore manger ce que fournissent — au lieu de le cuire — les femmes, les grades ou les catégories de grades ont chacun leurs arbres fruitiers taboués, leurs coins de jardin et leur marque qui, gravée sur un arbre, l'interdit à tout autre que le propriétaire :

— à partir de *ïver* jusqu'à *wurwur,* on plante un roseau au pied de l'arbre;
— *wurwur* agrémentera l'arbre de trois encoches frottées d'ocre rouge;
— *Ïwet ne mweleun :* une incision en v ouvert, appelée *pala* (mâchoire);
— *Mweleun* et *Lòybaro* : deux triangles affrontés de hauteurs inégales <>, appelés *pala weyèl* (mâchoires de sens contraire);
— *Mal,* le même signe avec trois points au centre symbolisant les yeux et la bouche ◇ = *nana* (physionomie) ou plus simplement une feuille de cycas accrochée à l'arbre (18).

Il en est de même pour les peintures rituelles ou l'ornementation végétale (feuilles ou fleurs) utilisée en grand pour la parure masculine.

A un conseil, les gens s'assiéront en arc ou en cercle, de plus en plus éloignés du centre à mesure que leur grade est plus bas dans la hiérarchie.

Un écho de cette hiérarchie se retrouve dans la société des femmes; la femme d'un *mweleun* a le droit d'acquérir une jupe teinte en rouge (19); la femme du *Mal* paye un rituel analogue à celui de son mari, sacrifie un cochon

(18) Les symboles incisés correspondent à l'introduction du sabre d'abatis dans la vie matérielle de l'indigène.

(19) Seule la première femme a droit à ces privilèges.

à défenses et a droit au titre de *Lemàr.* Il lui faut alors manger à part des autres femmes comme les gradés ordinaires du *Mage.* Elle peut porter un brassard formé d'une série d'anneaux de nacre (*b^w^elà malò*). Il y a là probablement un écho des hiérarchies de grades spéciales aux femmes sur Malekula, en même temps qu'une application du principe général bien connu (Mélanésie, Australie) assimilant les vieilles femmes aux hommes. La nécessité politique veut aussi que le prestige du *Mal* sur les hommes puisse être secondé efficacement par une différence sociale entre son épouse et le reste de la population féminine.

Nous étudierons plus loin le complexe rituel de l'acquisition de ces divers grades. La hiérarchie est aussi absolue qu'il est possible, mais il est néanmoins des accommodements, puisque *Mal Mweleun* put sauter les grades *Liun* et *Gulgul* après son retour du Queensland; il ne les acquit que récemment pour répondre aux orthodoxes dirigés par Tain Mal, qui insinuaient que ses façons de faire n'étaient pas *straight.*

Rituels secrets. — Le Luan.

Les formes du *Mage* n'épuisent pas la vie cérémonielle des hommes. Il y a des rituels dont la plus grande partie est cette fois cachée aux femmes et aux enfants, et ils sont pour cela appelés du terme générique *luan* (caché, secret). Ces rituels sont divers, mais ne correspondent nullement à une hiérarchie comme le *Nalawan* de la baie sud-ouest à Malekula. Leurs caractéristiques uniformes et les seules différences résident dans les objets rituels utilisés. Ils sont acquis et payés de la même façon que le *Mage*, mais à un prix généralement moindre. Par contre, à l'opposé du *Mage,* le candidat doit se plier à une conduite spéciale, subissant une véritable initiation.

A chaque rituel correspond la construction d'une maison des hommes, dite cette fois *mèl kòn* (*kòn* = sacré), entourée d'une barrière haute et dont nul ne peut s'approcher s'il n'a été initié à ce rituel particulier. Les candidats vivent dans cette case, y font leur cuisine et dorment ensemble, sans faire de distinctions habituelles de grades; ils y resteront trois à quatre mois, sans occupations particulières, soumis à un interdit sexuel absolu. Comme pour le *Mage* la fin du rituel consiste dans le payement d'une image, qui sera détruite au bout de quelques jours, avec, en plus, l'initiation à certains instruments de musique particuliers. Aucun rituel ne donne droit à un titre. Ce sont des individus parfois de plusieurs villages qui acquièrent le complexe cérémoniel, mais c'est le village où les cérémonies ont lieu qui bénéficiera du prestige qui y est attaché. Et comme ces rituels viennent de l'Ouest, on ira facilement à Craig Cove ou à Dip Point acheter soit un rituel encore inconnu, soit une variante nouvelle d'un rituel déjà classique dans la région.

Certains *Luan* permettent à leurs nouveaux possesseurs une conduite extraordinaire pendant quelques jours, visant à étonner plus qu'à terroriser

le reste de la population. C'est là qu'interviennent les masques dits *temᶜar ne are.*

Des rituels extrêmement analogues ont été décrits aux Banks par Codrington sous le nom de « Sociétés secrètes » ou « Sociétés Tamate ». Si le qualificatif « secrète » ne semble pas superflu dans la plupart des cas, on pourrait épiloguer sur la nécessité du terme « société ». Si l'on pose en principe que le local est à chaque initiation dans un lieu différent, on peut admettre l'équivalence des rituels *Luan* d'Ambrym et des Sociétés Tamate des Iles Banks. Qui paye est admis de droit, il n'y a pas acceptation ou rejet de candidatures; l'acquisition comprend l'initiation à certaines techniques, et l'achat d'un mobilier rituel, dont la durée temporaire (sauf pour les masques) ne doit pas faire oublier l'aspect matériel. Il n'y a pas plus de raison de parler d'une Société particulière qu'à propos de chaque grade de la hiérarchie du *Mage.* La presque totalité des hommes d'un village participera au rituel *Luan* qui se déroulera chez eux. Comme pour le *Mage* il n'y a qu'à se référer à la Société des hommes; dans un cas son activité est publique, dans l'autre elle est secrète vis-à-vis des femmes. Le *Mage* est une nécessité pour les individus s'ils veulent prendre rang dans le cours de la vie sociale, le *Luan* par contre représente une activité de prestige tant au bénéfice du village que de l'individu, mais elle n'est ni nécessaire, ni indispensable, et ne permet l'acquisition d'aucun pouvoir politique.

Structure sociale :

Le lecteur habitué aux textes de sociologie s'est certainement déjà étonné de ne pas entendre parler du rôle des clans. Avant de procéder plus avant dans notre analyse, il apparaît nécessaire de préciser ce point.

L'étonnement que j'attribue au lecteur fut aussi le mien. Habitué à travailler à partir d'une organisation de clans comme celle qui existe en Nouvelle-Calédonie, je cherchai, dès le début, un point de départ analogue. Contre toute attente, mes efforts en ce sens se révélèrent infructueux jusqu'à la fin. Et ce ne fut pas faute de chercher; on pourrait considérer cette étude comme, en grande partie, le fruit de cet effort déçu.

J'utilisai tout d'abord des méthodes indirectes, cherchant dans les mythes, dans les chants, des noms qui pourraient me mettre sur la voie, puisque dans la vie matérielle, je n'avais rien trouvé qui puisse se rapporter au clan et permettre d'en tenter une définition. L'enquête sur les rituels ne donna pas plus de résultats. En désespoir de cause, je tentais à la fin du séjour une méthode directe, décrivant des organisations claniques existantes et demandant s'il n'y avait rien de pareil sur Ambrym, proposant même des nuances locales possibles. Tous les informateurs, interrogés individuellement ou en groupe,

me donnèrent une réponse absolue, négative. J'ai trop le respect de l'intelligence qu'ils ont de leur société pour mettre en doute leurs affirmations.

Pour éclairer ce jugement, prenons les termes de la langue, afférents à ce problème :

Bulu im (*m^wèṅ, m^wam, m^wan*) : se traduit au sens propre par «Porte de la maison»; sociologiquement, il indique la famille, famille étendue comprenant plusieurs générations. On dit aussi : *bulu fatạu* qui a le même sens. Pris dans une acception générale, ces termes peuvent comprendre la lignée maternelle aussi bien que la lignée paternelle. Au sens plus ordinaire, l'appartenance au *bulu ịm* est patrilinéaire. En fait, ce concept de famille est assez peu précis. Cette imprécision doit se mettre en corrélation directe avec l'absence de tout nom de famille — qui serait alors un nom de clan; il n'y a que des noms personnels. De même, aucune famille ne peut se targuer d'une appartenance, objets sacrés ou interdits, éléments de propriété personnelle.

Deux autres termes viennent compléter cette première liste : *wor bulu ịm* indiquerait la famille de la mère; *botoṅ* (*botôm, bweten*), désigne quelqu'un de ma famille, on dit aussi *wọuluṅ* (*m', n*). On invoque ce dernier terme, par exemple pour se justifier de l'accusation d'avoir eu des relations sexuelles avec une femme, en arguant d'une impossibilité de droit.

La famille ainsi mise hors de cause, on pourrait considérer le village comme un clan patrilinéaire et local, comme c'est le cas à South West Bay, sur Malekula. Voyons ce qu'il en est.

L'appartenance au village est chose nette, transmise en lignée paternelle. Le village du père, en même temps le sien propre, est désigné par son nom géographique. Du point de vue de l'individu, deux autres villages ont un statut particulier; nous en verrons plus loin les modalités :

— le village de la mère; on dit *namwòren* (*nèṅomwòren, mòworen*) [20]. On y est très libre de ses actions, et on peut y avoir du terrain, par exemple un jardin donné par l'oncle maternel;

— le village de la mère du père; on dit *ni mamkuen* (*nèṅ mamkuen, ṅe mamkuen*) les interdits concernant la conduite y sont très stricts, déterminés par le fait que c'est là qu'on ira de préférence prendre femme.

Du point de vue collectif, les villages s'opposent en temps qu'entités géographiques et sociale. On a vu une partie du rôle de cette opposition, tant pour la guerre que pour la rivalité cérémonielle.

Les villages, au contraire des familles, possèdent un nom, mais ils n'ont pas de totem, ni de lieu sacré (21) ni de divinité protectrice ou éponyme. Leur histoire légendaire leur est propre, mais n'offre pas d'autre caractère important pour l'étude du mythe, que l'intérêt particulier dont elle jouit.

(20) Quel est ton village maternel? = *om wor be?*

(21) Comme le *nembrmbrkon* de South West Bay; cf. Deacon, *Malekula*.

Nous n'avons donc pas de raison suffisante pour assimiler le village au clan. D'autant plus que non seulement la population de certains villages apparaît trop importante pour un clan, mais aussi que les villages sont formés de familles qui ne sont pas toujours apparentées.

Afin de ne pas forcer notre documentation, il paraît préférable de conclure à l'absence de clans dans le Nord-Ambrym du moins au sens ordinaire de ce terme sociologique. Si l'on garde en mémoire les possibilités individuelles permises par le système économique, que régit l'utilisation des cochons à dents à l'instar d'une monnaie au sens moderne de ce mot, nous pouvons aller beaucoup plus loin. A titre d'hypothèse de travail, nous dirions ceci : l'organisation de clans a éclaté sous l'influence de la Hiérarchie du Mage, celle-ci ouvrant à l'individu une voie vers l'acquisition du prestige et de la puissance, voie où le clan n'avait plus de part. Ou de façon plus simple, les clans ont disparu parce qu'ils n'avaient plus de raison d'être (22).

Nous avons vu que le rôle de l'individu dans la vie sociale était subordonné à son rang dans le *Mage*. Cette organisation semble donner à chacun ses chances d'acquérir, grade après grade, la suprématie politique à l'intérieur du village; cette montée dans la hiérarchie étant fonction de la richesse de l'individu, on pourrait y voir un système ploutocratique se renouvelant par la base, les individus les plus capables arrivant toujours au sommet (23).

Il n'est pas niable que le commerce de cochons, dont on sait les possibilités, soit un des principaux moteurs du système. Tain Mal et Mal Mweleun, par exemple, sont considérés comme les plus gros propriétaires de cochons de la région. Parvenus aux plus hauts honneurs, ils se font payer les rituels par les plus jeunes et, grâce au prêt à intérêt, augmentent considérablement le volume de leurs affaires. Par le fait même, il leur est facile non seulement d'accroître leur prestige en payant de nouvelles cérémonies, mais de donner à leurs enfants une sérieuse avance pour l'acquisition des grades du *Mage;* le fils de Tain Mal, à dix-huit ans, est déjà *Gulgul,* alors que l'âge normal pour l'acquisition de ce grade se situe vers trente ans. D'ailleurs Tain Mal et Mal Mweleun ont à l'époque profité de facilités analogues ; ils font, en effet, partie des quelques grandes familles — *bulu im gètlam* ou *bulu im kòn* — reconnues dans le district ; c'est à eux que reviennent de droit la direction des affaires et, en pratique, les plus hauts grades.

Ainsi la belle ordonnance du système, à peine entrevue, est brisée. L'avance que permettrait la richesse paternelle est un gros atout, mais elle pourrait se voir compenser par plus d'astuce commerciale. Élément déterminant, peut-être même au départ, elle est complétée par une acceptation générale

(22) Peut-être aussi parce qu'ils ne pouvaient plus avoir d'autre rôle que celui de freiner cette évolution.

(23) Cette description s'appliquerait d'une façon générale dans l'archipel.

de l'inégalité des possibilités qu'elle entraîne. Le faible nombre des titulaires de grades élevés, *Mweleun*, *Loybaro* et *Mal* ne correspond pas seulement à la faiblesse de durée moyenne de la vie, mais aussi au fait que nombreux sont ceux qui se contentent des grades inférieurs, *Wurwur* et *Naim*. Si l'on considère les taux de paiements pour chaque grade, on s'aperçoit que le commun se voit demander bien moins que les candidats mieux nés; la différence est parfois du simple au double. Où Worwor Mal, frère de Tain Mal, doit donner un *bumto,* un *leoser* et trois *burmao,* on se contentera de réclamer à Willy, du même village, six *burmao* de grandeurs différentes — (pour le *Mage ïwer*) —; pour le *mage ne hiïwir,* Willy a donné deux *bumto* et Worwor Mal quatre. C'est là que joue pour les grandes familles la nécessité d'ostentation, de parade des richesses. L'avarice, défaut généralement condamné, leur est permise encore moins qu'à d'autres. Ils ne pourraient s'abstenir d'acquérir leurs grades aux plus hauts prix et de se faire initier au plus grand nombre possible de rituels.

Il semble donc y avoir deux classes dans la société. Aucune loi n'empêche le passage de l'une à l'autre; il est probable que cela s'est fait parfois, facilité par une judicieuse utilisation des alliances matrimoniales. Ces grandes, familles semblent pourtant correspondre à quelque chose d'ancien. Tain Ma est le seul à ma connaissance à pouvoir nommer sept générations d'ancêtres alors que la norme dépasse rarement trois. Ce fait a une importance, mais il est, ici, difficile à interpréter; en Nouvelle-Calédonie, de telles généalogies correspondent à des chefferies importées (Canala-Poi).

On ne peut dire que l'accession aux grades supérieurs soit la condition nécessaire de toute réussite sociale. Ceux qui sont arrivés à ce stade, dirigent la société et règlent l'admission aux divers grades. Néanmoins, d'autres individus, politiquement moins importants, jouissent d'un grand prestige à l'intérieur de la société.

Le sculpteur semble avoir un statut coutumier assez déterminé. De tous ceux qui exercent encore leur activité dans le Nord-Ambrym, je n'en connais pas qui aient droit à un titre plus élevé que celui de *Naim*. S'il est nécessaire d'acheter un rituel à quelqu'un du grade intéressé, le sculpteur de l'image, lui, peut être d'un grade inférieur; on lui achète son œuvre; ce qui compte, c'est son talent.

N'importe qui ne peut s'établir sculpteur. Les qualités de l'artiste se découvrent au fur et à mesure, sans formation professionnelle. Leur révélation progressive crée la demande qui transformera l'individu doué en sculpteur de métier. Il y en a un ou plusieurs suivant l'importance du village, mais leur clientèle n'est pas restreinte aux habitants du lieu. Sauf pour le cas des assommoirs cérémoniels, où le sculpteur doit être choisi dans le village de la femme, on s'adresse à l'artiste dont les œuvres plaisent le plus.

Celui qui possède le talent plus rare de chansonnier est un homme qui sera

populaire dans tout le pays. Un de mes informateurs, le vieux John, en était; il n'avait jamais dépassé le grade *ẅer*. On le demandait pour tous les *pata* (24) afin qu'il enseignât de nouvelles paroles satiriques sur lesquelles on danserait. Il regrette maintenant ce temps, ayant renoncé à ses succès pour satisfaire la conscience chrétienne de son missionnaire.

Une autre forme de succès peut être acquise par la pratique de la sorcellerie. C'est un moyen réel d'obtenir la puissance politique, car l'indigène craint plus que tout le «poison-man», celui qui peut tuer à distance. Mais il faudra au sorcier vivre à l'écart pour se protéger lui-même des vengeances utilisant les mêmes procédés, ou de façon plus expéditive, le meurtre. Suivant les récits des premiers Missionnaires (25), la pratique en grand de la sorcellerie constitua une des formes de résistance du paganisme, et ils lui attribuèrent tous leurs échecs. Ils ne se firent pas faute de dénoncer à l'Administration et faire emprisonner les «poison-men» de leur connaissance. Il est bien difficile de vérifier ces assertions. Aujourd'hui encore, les chrétiens accusent Tain Mal d'être un «poison-man». Il s'en défend énergiquement et, d'ailleurs, aucun de ses actes ne vient confirmer cette accusation.

Organisation politique actuelle.

Les villages païens sont gouvernés par une espèce de *consensus* des plus hauts dignitaires locaux, de *Naim* à *Mal* suivant les cas. On ne rencontre pas de *Mal* dans tous les villages; il n'y en a actuellement qu'à Fanla, Mèlẅar, Ranhor et Nēha, en tout cinq; il en manque qui sont morts ces dernières années. Il semble que presque tous les villages pouvaient, auparavant, se vanter de posséder un *Mal;* aujourd'hui, presque personne de la nouvelle génération n'est suffisamment avancé dans le *Mage* pour qu'on puisse espérer renouveler cette partie de la classe dirigeante.

La lutte de prestige est circonscrite entre Mal Mweleun de Nēha et Tain Mal de Fanla. Ce dernier est déjà six fois *Mal* alors que son rival n'en est qu'à sa troisième acquisition de ce grade. La suprématie appartient sans conteste dans les rituels à Tain Mal; il en est de même en politique, quoiqu'il s'agisse à ce stade plutôt d'un prestige moral sans autre pouvoir de coercition que la pression de l'ensemble de la culture païenne dont Tain Mal se proclame le champion, face à l'envahissement des Missions.

Le problème créé par l'installation des Missions chrétiennes domine, en effet, toute la situation politique locale. C'est la raison pour laquelle les païens ont pris conscience de leur existence en tant que groupe, soumis qu'ils étaient à des attaques non coordonnées, mais parallèles et incessantes. Au cours des dis-

(24) *pata :* danse à l'occasion de la circoncision.
(25) Cf. Lamb, *Saints and Savages.*

cours que les dignitaires prononcent à l'occasion des danses, un thème revient fréquemment : la comparaison des rituels païens à une pirogue ; si tout l'équipage ne fait pas attention, la pirogue va couler. Les païens ont conscience que maintenir leur cohésion est la meilleure façon de lutter. Cette volonté de résistance apparaît chez eux fort claire ; les villageois de Nĕha, par exemple, se vantent d'avoir usé tous les teachers, Missionnaires ou Pères qui ont essayé de les convertir ; de nombreux païens, même gravement malades, se refusent aux soins de la Sœur infirmière d'Olal, alors qu'ils les sollicitent de toute personne qu'ils imaginent compétente ; le fils de Tain Mal vint me demander un jour de lui apprendre à lire et à écrire le français, mais il ne voulait pas aller pour cela dans une école missionnaire.

En face de l'absence de chefferies héréditaires, l'Aministration du Condominium a trouvé une excellente formule, la nomination d'« assesseurs » indigènes pour seconder les délégués européens. Malheureusement leurs pouvoirs ne sont pas définis ; quand le délégué passe, ils lui rendent compte des affaires en cours et siègent avec lui au tribunal. En son absence, ce qui à Ambrym correspond à la plus grande partie de l'année, ils agissent chacun de façon fort différente.

Dans le cas d'affaires importantes, intéressant plusieurs villages, ils se réunissent et tranchent de concert ; à cette occasion, le jeu des rivalités entre catholiques et presbytériens permet aux païens d'obtenir facilement des sentences conformes à la coutume. Mais les assesseurs n'ont pas que ce rôle juridictionnel général, ils sont également responsables locaux, et c'est à ce degré que certains ont tendance à la tyrannie.

Au début de 1949, vers la fin du séjour du missionnaire presbytérien Paton, le mouvement John Frum (26) avait pris pied à Magam, transmis depuis Craig Cove par les voies traditionnelles. Les responsables de son introduction dans le Nord d'Ambrym sont les gens du village éteint de Fanu, résidant aujourd'hui à Ranmahu ; or, c'est par Fanu que fut introduit depuis Dip Point le dernier venu des rituels de prise de grade — *Mage ne Mal*. Les modalités du mouvement semblent les mêmes qu'ailleurs mais restent mystérieuses. La cloche du village de Likòn sonnait pour des réunions nocturnes ; certains avaient commencé à jeter leurs *gold pounds* à la mer et après le départ de leur missionnaires, les hommes de Magam discutèrent pour savoir s'il convenait de mettre les femmes en commun.

Laissé seul en charge, le teacher Da̱ sut reprendre en main ses gens, profitant de l'opportunité que lui donnait la proclamation récente (1948) de l'indépendance accordée à l'Église presbytérienne indigène des Nouvelles-Hébrides.

(26) Cf. O'Reilly (Patrick), *Prophétisme aux Nouvelles-Hébrides*, et J. Guiart, *Le mouvement John Frum aux Nouvelles-Hébrides*. Oceania, Sydney (sous presse).

A mon départ de l'île, il venait d'entreprendre une tournée circulaire pour resserrer les liens entre les différents districts presbytériens et ramener au sein du troupeau le groupe John Frum important de Uro à Craig Cove.

LES CATÉGORIES DE PARENTÉ DANS LA SOCIÉTÉ

N'ayant pas l'intention d'étudier ici en détail l'organisation parentale, nous nous contenterons de donner la liste des termes suivie de l'indication de leur valeur principale.

I. *tayèṅ* (*tạlam, tạlan*) (27) : frère.
yuñèṅ (*yụñèm, yụñèn*) : sœur.
mayị u̱ (*m^w enèṅ, m^w enam, m^w enan*) : frère de la femme.
ïveṅ (*ïvam, ïvan*) : frère de la femme.
mayị ïvehen (*m^w enèṅ*, etc.) : sœur de la femme, femme possible.
tarịr (*m^w enèṅ*, etc.) : femme; terme de référence, pour l'adresse on appelle par le nom du village natal.
yamạr (*m^w enèṅ*, etc.) : femme (quand l'époux est un dignitaire de haut rang).

II. *tẹta* (*tọmom, tẹman*) : père.
rạhèṅ (*rạhem, rạhen*) : mère.
mēšòṅ (*mēsom, mēson*) : frère de la mère.
hịtniṅ (*hịtnim, hịtnin*) : sœur du père.
woñòṅ yạfu (*wọñòm, wọñòn*) : père de la femme.
wŏñòṅ ïvehen (*wọñòm, wọñòn*. . .) : mère de la femme.

III. *tüb̂ ̈uṅ* (*tübụ̈um, tübụ̈un*) : père du père, mère de la mère.
wụruṅ ïvehen (*wụrụm*. . . ., *wụruṅ*. . .) : fille du fils du fils du frère de la mère (correspond à *tübụ̈ụṅ*).

IV. *tuṅ* (*tum, tin*) : fils.

tuṅ ïvehen (*tum*. . . ., *tin*. . .) : fille.
yalèṅ (*yạlam, yạlan*) : fils de la sœur.
yalèṅ ïvehen (*yalam, yalan*) : fille de la sœur.

V. *mabc̆ọ̈ṅ* (*mabc̆ọ̈m, mabc̆ọ̈n*) : fils de la fille.
mabē̂ọ̈ṅ ïvehen (*mabē̂ọ̈m*. . . ., *mabē̂ọ̈ṅ*. . .) : fille de la fille (28).

(27) Entre parenthèses les formes possessives des termes de la 2ᵉ et 3ᵉ personne du singulier ou l'indication du possessif à employer.

(28) Étant donné son importance, par rapport à la thèse de Deacon sur le mariage à six classes sur Ambrym, tout le problème de cette parenté sera repris ailleurs.

Sur la conduite à tenir vis à vis des différents degrés de parenté reconnus, les données s'avèrent assez pauvres. Les informateurs se sont montrés peu loquaces à ce sujet; il semble néanmoins que seuls les interdits concernant la belle famille forment une partie majeure de la vie courante.

Un certain interdit, évidemment sexuel à tout le moins, joue entre Ego et différents degrés de parenté; on dit *mòyor ne*, suivi du terme de parenté considéré : on ne doit pas les rencontrer sur la route, mais faire un détour sur le côté. Il s'applique d'abord à *yalèn, tèta* et *mayi u*, puis dans la parenté de la femme à *woñòn*, son fils *wan* et leurs femmes et par conséquent également à *mukuen*, qui est plus ou moins l'équivalent de *mayi u*.

En contrepartie, les possibilités ordinaires de la «parenté à libre parler» existent entre Ego, *tübuun, tayèn* et *mabëòn*, ainsi qu'avec *wurun üehen*, considérée comme sœur de *tübuun*.

Un informateur précise qu'il y a «libre parler» entre *tübuun* et *mabëòn;* entre les deux la relation est soit celle de grand-père à petit-fils, c'est-à-dire identité marquée par l'usage réciproque du terme *tübüun*, soit celle entre ego et le fils de la fille de la fille de sa fille, assimilée à la relation entre père et fils.

Je ne dispose pas d'exemples précis autres que ces règles données par les indigènes, mais il me faut insister sur un point. Il n'y a pas d'interdit (avoidance) entre le frère et la sœur, ce qui est contraire à la loi générale en Austro-Mélanésie.

Une relation plus particulière et plus intime existe avec *mësòn* et *hitnin;* il y a échange de prestations entre eux et ego, ce dernier pouvant se servir du bien des deux autres et réciproquement. Nous en avons déjà parlé à propos de la vie économique. On sait qu'il y a aussi quasi-obligation de prestation, sur demande, entre ceux qui se disent *tayèn*.

La grosse question dans la vie d'un homme est la conduite à tenir à l'égard de la famille de sa femme. Normalement, on ne traverse pas le village de ses beaux-parents, mais on fait un détour en longeant les abords. S'il faut s'y rendre, on n'ira pas à la maison du père de la femme; on s'assoit à terre à bonne distance, en attendant que *woñon* vienne à côté de vous pour causer; on ne peut se lever qu'une fois que ce dernier en a donné le signal; vis-à-vis de la belle-mère, il faut se conduire de façon identique. Si l'on est surpris par le beau-père à manger dans le village, il faudra jeter la nourriture et payer un cochon — *tablibu* — en amende; s'il aperçoit son gendre grimpé sur un arbre dans ce même village, le beau-père s'en ira, mais un tiers viendra prévenir le coupable qu'il a été découvert et il faudra que ce dernier paye un cochon au père de sa femme. On dira *namdo yòr or gèli :* je (suis) interdit (dans) lieu-ci.

La femme d'ailleurs est soumise au même interdit de grimper aux arbres,



5. Statue du *mage ne urur*, village de Ranhor (face).



6. Statue du *mage ne urur*, village de Ranhor (profil).

autant dans son propre village que dans celui de son mari; si elle est surprise dans l'un ou l'autre lieu par un *taṉlan* (29) de son mari, ce dernier devra payer à l'offensé un cochon (30). La présence d'un homme que l'on appelle *tayèṅ* dans le village des beaux-parents permet d'y manger, si ce frère a son habitation à quelque distance de celle de *woñoṅ*.

Il n'y a aucun interdit réciproque s'appliquant aux parents de la femme dans le village du mari.

On est soumis aux mêmes interdits dans tout le village où se trouve une femme en puissance, *mayi ẅehen*, et particulièrement dans le village de la mère du père.

Par contre le village de la mère est considéré comme «all same place belong him»; on peut y agir selon son bon plaisir, et aller dans le *mèl*, chose interdite dans le village de la femme.

Les indications sur le rôle cérémoniel des différents degrés de parenté seront données en même temps que l'étude des rituels. Elles feront apparaître le rôle particulier de la parenté de la femme et de celle de la mère.

CYCLES CÉRÉMONIELS

On pourrait étudier les rituels en les rangeant sous le titre de phénomènes religieux. Mais l'emploi de ce terme obligerait à se demander si l'on est vraiment en présence de phénomènes religieux et à chercher la définition d'une frontière qui par la force des choses ne peut être que flottante. Dans cette étude qui ne vise ni à la théorie ni à la comparaison, de telles considérations eussent été quelque peu artificielles. Cela ne veut pas dire que les fluctuations locales de la notion de sacré seront négligées; elles devraient apparaître d'elles-mêmes au cours de l'exposé.

LE «MAGE»

On en a vu précédemment la hiérarchie et une partie de l'économie. A chaque grade correspond un rituel, qui croît en complexité au fur et à mesure que les candidats montent dans la hiérarchie. Il ne faudrait pourtant pas s'imaginer qu'il y ait là une ordonnance réglée avec minutie; la liste actuelle des grades est le fruit d'une composition, d'un amalgame de différentes traditions, amalgame plus ou moins harmonieux suivant l'ancienneté d'introduction des éléments.

(29) Cf. les cas possessifs des termes de parenté.

(30) Le frère du mari dira à la femme : *baṅ baṅ me neni*, et le cochon payé en amende sera dit : *baṅ baṅ ne*.

J'ai pu assister à la meilleure partie de l'un des rituels de prise de grade, dit *mage ne ụrur;* son observation directe peut nous servir d'introduction.

A mon premier contact avec ce rituel, on était en train de terminer la fabrication de la statue de fougère arborescente qui en était le monument. Dans un coin de la place de danse principale (*ranhạr*) du village de Ranhor était dressée une construction supportant à 3 mètres de hauteur une plate-forme de 1m. 50 de large; en dessous d'elle des écrans en feuilles de cocotier délimitaient une espèce de «box»; immédiatement au-dessus de la plate-forme se dressait jusqu'à près de 8 mètres une série de bambous formant écran. Plus tard je pus voir que la plate-forme était placée contre la barrière d'un *mèl kòn,* à l'intérieur de l'enceinte duquel deux poteaux en biais soutenaient la construction et servaient en même temps d'échelle pour accéder à la plate-forme, grâce à quelques barreaux placés en travers. A l'intérieur du «box», installé sur une branche posée sur deux traverses de côté, un indigène était en train de poser des touches de couleur sur un tronc de fougère sculpté d'une physionomie humaine; au-dessous de ce visage, une masse quelque peu informe qui s'avéra être un poisson.

Une quinzaine de jours plus tard, je montais à Ranhor pour assister à une cérémonie ayant trait à ce *mage.*

Le rituel en fut exécuté d'une façon tellement désinvolte qu'on aurait pu s'y tromper. Les jeunes gens qui étaient candidats, au nombre de neuf, étaient là, ainsi que ceux à qui ils achetaient le grade, dont Tain Mal. On avait d'abord annoncé l'événement au tambour par l'appel particulier au grade, mais cela n'empêcha pas la matinée de se passer en bavardages et en plaisanteries dont je faisais une partie des frais. Vers 11 heures, la question fut liquidée en quelques minutes; il s'agissait d'abord de mettre un lit de branchages et de feuilles sur la plate-forme, mais ceci n'était qu'un perfectionnement technique, le premier lit ayant été jugé insuffisant. Sur les bambous, à environ 1 m. 50 au-dessus de la plate-forme, était placé, en travers, un bois qui servit de support à une rangée de bouquets de feuilles vertes et rouges encadrant deux noix de coco germées; la dimension de la pousse de coco est dans les Hébrides du Nord le symbole habituel du rang des cochons qui doivent payer une cérémonie, ici ceux qui payeront la prise de grade.

Cinq jours après eut lieu de bonne heure une danse dite *yạnọbèbi* en l'honneur des deux noix de coco germées. Cette nouvelle cérémonie me parut un peu languissante. Les danseurs arrivèrent, frileux, à partir de 5 heures du matin, tandis qu'il y avait déjà deux joueurs aux tambours, un debout, remplacé par intervalles, un autre assis, toujours le même, utilisant deux baguettes sur le côté droit d'un petit tambour. La danse commença dès qu'il y eut assez de monde. Les participants se groupent autour des deux tambours, le dos tourné aux spectateurs; ils chantent très doucement pour commencer,

puis éclate un fortissimo et les danseurs se lancent d'un pied sur l'autre en martelant la terre. Le rythme des tambours, complexe, était beaucoup plus enlevé que la danse elle-même; comme s'ils suivaient une partition, les joueurs s'arrêtaient par moment pour reprendre à un point précis du chant, en accompagner la fin et se livrer ensuite à un brillant intermède, seuls. Au bout de deux heures, la danse s'arrêta, sur un solo de tambour extrêmement vif.

Ensuite les candidats tuèrent sans cérémonie trois cochons afin de payer l'enlèvement du rideau de feuilles de cocotier qui masquait la statue de fougère; cela fut fait peu avant le départ de tous, vers le milieu de la journée. Auparavant, on amena un grand nombre de cochons, petits et moyens, enfin deux gros — dont le grade fut annoncé à sons de conque — et ils furent remis aux candidats; au moment du payement du *Mage* il leur faudrait rendre des cochons d'une valeur légèrement supérieure. On donna à d'autres des cordes à cochons, symbole des bêtes qu'ils devraient donner lors d'une cérémonie du Luan qui devait avoir lieu peu de temps après.

Avant que tout le monde ne se sépare et après avoir conféré avec quelques vieux, Tain Mal se mit à marcher de long en large sur la place de danse, tenant à la main gauche une feuille de cycas dont il avait coupé dix-huit folioles. Il fit un discours animé, fixant à dix-huit jours la date de la cérémonie définitive, et, pour bien marquer la nécessité de ne pas manquer la date, il se frappa le haut de la tête avec la feuille de cycas, geste qui sacralisait le jour en question; c'était nécessaire, car à la dernière date fixée, les hommes de Ranhor s'étaient prétendus fatigués.

Pendant les dix-huit jours on put admirer la statue en fougère arborescente, avec ses grands yeux en pastilles et ses peintures soulignant les reliefs, sa chevelure formée d'une armature de baguettes piquées en couronne et soutenant des herbes *rạọr* et des feuilles *rạọyoṅ*. La veille de la cérémonie, on procéda à la décoration des abords de la statue : deux roseaux plantés un peu sur le devant des poteaux *lirʿạra* (en bois *libọlïva*), puis deux rangées de trois roseaux accolés d'un *habwiyẹ̄* arbrisseau *liụnu* planté les racines en l'air, enfin une rangée de trois roseaux seuls; le tout était là pour l'ornementation : «to flash em up». A l'autre bout du *ranhạ̄r* (place de danse) un arbre fruitier portait une série d'encoches agrémentées d'ocre rouge, trois en ligne verticale et une au milieu, sur le côté gauche; un roseau était planté devant; c'était la marque d'interdit correspondant au *mage ne urur*.

La semaine précédant la cérémonie avait été occupée au rassemblement des cochons pour le payement du grade; plusieurs fois par jour on entendait les sonneries de conque annonciatrices de la valeur des cochons obtenus. Les derniers soirs, ce fut le compte général de toutes les bêtes obtenues, et par conséquent une suite presque ininterrompue de sonneries de conque, puisque toute opération où entre en jeu un cochon à dent doit être ainsi publiée.

Le jour dit, la cérémonie elle-même ne débuta pas d'aussi bonne heure que la danse *yaṅobèbi.* Il fallait attendre que tout le monde fût là. La partie la plus importante du rituel se déroula presque sans préparation, au lieu de se placer à la fin d'une série au cours de laquelle le sentiment collectif aurait pu se développer progressivement.

Les hommes dévalisent les arbres d'alentour pour en prendre les fruits, puis disparaissent. On entend un bruit de batterie qui tourne autour du *ranhar,* et tous les danseurs entrent sur la place, en file indienne derrière Tain Mal; ils tracent autour des tambours une spirale à grand rayon qui se resserre par son extrémité; groupés alors autour des tambours, le dos tourné aux spectateurs, ils commencent un chant très doux qui monte vite en crescendo; les paroles en sont indistinctes quand le chant devient très fort, une véritable clameur. Le groupe se reforme sur le côté des tambours et se met à tourner autour en marchant, chantant, toujours de droite à gauche. Deux danseurs apparaissent sur la plate-forme; en arrivant face à eux, chacun leur décoche un projectile, qu'ils parent avec un bois tout en dansant au rythme des tambours. C'est ce qu'on appelle *gaṇm* (31), qui dure dix minutes, les danseurs, douze en tout se relayant par couples sur la plateforme.

Après, vient le sacrifice d'un cochon à dent (*bụmto*) devant la statue; chacun donne deux ou trois coups d'assommoir en criant le nouveau nom qu'il s'est choisi; à la fin de la série, les coups sont frappés pour la forme, le cochon étant déjà mort. Un deuxième cochon lui succède; il aurait dû être sacrifié sur la plateforme, mais les candidats ont préféré le tuer en bas, par paresse de le porter jusqu'en haut; pour ce deuxième sacrifice les candidats se succédèrent dans l'ordre inverse pour frapper l'animal et crier chacun son nom.

Tout le reste de la matinée fut consacré au paiement. Deux dignitaires se relayèrent pour proclamer les destinataires des cochons à dents amenés par catégories. Le processus était simple : on amenait au candidat son cochon dont il prenait la laisse et en passait l'extrémité au destinataire, après que l'ordonnateur eut crié par exemple : «*bu a Tain Mal*» en désignant l'animal du pied. Il ne s'agissait pas d'un paiement global; chaque cochon était là pour payer un élément précis du rituel : roseau planté devant le mage, roseau (*wayekòn*) marque d'interdit placé devant l'arbre, les différents motifs peints sur la statue, le travail même du sculpteur, la coiffure de la statue, les feuilles vertes et rouges qui encadrent les cocos germés, les peintures corporelles qu'on a fait aux candidats avant la cérémonie, la petite provision de peinture ocre qu'on leur remet — le candidat lâche la laisse du cochon au moment où il se saisit du paquet enveloppé de feuilles. Pour la cérémonie

(31) *èmdo ko ren mage :* jeter des projectiles sur les danseurs de la plateforme.

les candidats s'étaient vu barioler le corps de taches ocres, et on leur avait planté un bouquet de plumes blanches au milieu de la tête.

Voici la liste des nouveaux gradés dans l'ordre suivant lequel ils étaient montés sur la plate-forme; le nom du candidat avec l'indication de son village est suivi du nom de son introducteur, celui à qui il achète le grade, et du terme de parenté qu'il lui donne.

Kili Wurwur (Ranhòr) paye à Batik Mweleun (Mèlẅᶜar) qu'il appelle : *tayèṅ*.

Wurwur Mwele (Ranhòr) paye à Mweleun Tuli (Mèlẅᶜar) qu'il appelle : *tə̂ta*.

Wurwur Matnun (Ranhòr) paye à Mweleun Kòn (Metamli) qu'il appelle : *mēsòṅ*.

Wurwur Nebu (Ranhòr) paye à Tain Mal (Fanla) qu'il appelle : *tə̂ta*.

Wurwur Faṅ (Tonbaṅ) paye à Kuen Mweleun (Mèlẅᶜar) qu'il appelle : *tübuuṅ*.

Wurwur Mili (Tonbaṅ) paye à Raγraγ Mweleun (Ranhòr) qu'il appelle : *tübuṷṅ*.

Wurwur Naim (Metamli) paye à Talinbaṅ Naim (Nĕha) qu'il appelle : *ẅeṅ*.

Wurwur Naim (Metamli) paye à Wurwur Naim (Ranhòr) qu'il appelle : *tə̂ta*.

Wurwur Temar (Ranhor) paye à Tutu Mal (Mèlẅᶜar) qu'il appelle : *weṅ*.

Au début, la plate-forme fut inaugurée par Batik Mweleun et Kuen Mweleun de Mèlẅar; et afin de terminer sur un nombre pair, Kili Wurwur, un des deux premiers candidats lapidés, accompagna le dernier à passer, Wurwur Temar.

Cette prise de grade à plusieurs est le cas le plus fréquent; le nombre des candidats s'amenuise à mesure que le grade considéré est plus élevé. Le même jour, et immédiatement après le *mage ne ṷrur*, il y eut prise du grade *ẅet ne mʷeleun*, au profit de deux candidats Liṅ Naim-(Raγraγ Mweleun) et Lakọ̀t Naim (Batiγ Mweleun).

Du tableau ci-dessus, on peut retenir une des principales caractéristiques du *Mage*, l'absence de règle obligeant à l'intervention d'une ou plusieurs catégories parentales ou les interdisant; le *Mage* est entièrement indépendant du système de parenté. On se contente de chercher quelqu'un disposé à vous vendre l'accession au grade.

Un de mes meilleurs informateurs, John Manu, me donna un compte rendu théorique pour chaque grade; sa description correspond à ce qu'il a vu et sait; quoique n'ayant jamais dépassé lui-même le grade *ẅet*, il sut me fournir une information précise et coordonnée, ce que n'avait jamais pu

faire le vieux Wurwur Mal, frère de Tain Mal. Je donne ici sa description pour chaque grade, en respectant le plus possible son récit et ses termes (32). Par comparaison avec les grades voisins, on y retrouvera ce qui manquait à ma description du grade wurwur.

1. *fan̈tasum :*

Aussi simple que possible, le cérémonial se réduit au sacrifice d'un cochon, en contrepartie duquel le candidat doit s'établir un feu à part de celui des femmes et des enfants. Il donnera un petit cochon ou une natte à ses nouveaux collègues afin de pouvoir manger avec eux.

2. *m^w^èl :*

Une bouture de cycas est plantée en terre et entourée d'un cercle de petits cailloux; l'impétrant sacrifie un cochon et proclame le nom qu'il prend. Ce grade n'est pas encore l'objet d'une très grande considération; comme pour le précédent, les membres, s'ils ont un foyer à part, peuvent manger des fruits fournis par les femmes.

3. *ïver :*

On dresse une pierre plate simplement frottée de noir, ce que le candidat paye en tuant deux cochons burmao, un mâle et une femelle. Pour prendre le nom, il sacrifie un cochon *buklò*. Le paiement principal comprendrait, par exemple, un *burmao,* un *tibu,* un *leoser.*

4. *sagran :*

A l'inauguration du rituel, chaque candidat tue un cochon au profit de celui qui lui vend le grade. Puis, à différents jours, tout le groupe des anciens qui vendent le grade se déplace afin d'accomplir chaque fois un travail déterminé. Il faut d'abord couper les poteaux de la plate-forme — en bois *lirar;* on les apporte sur la place de danse et on les plante à l'endroit approprié; chaque candidat tue de nouveau un cochon (*leoser*), chacun alternativement un mâle ou une femelle.

Un autre jour on coupe les bambous pour planter derrière la plate-forme. Puis on disposera la plate-forme de bâtons (*mätur*); on recherche une fougère arborescente (*b^w^eran̈*) dont la partie inférieure du tronc est convenable, on la coupe et on l'amène au *ranhar* où elle est entourée d'un rideau de feuilles de cocotiers.

C'est maintenant au sculpteur de travailler. Dès qu'il aura dégagé les yeux de la masse, on tuera pour lui un cochon *tablibu.*

(32) Textes notés en un mélange de bichelamar et de français.

La sculpture entière, en moyenne de 1 mètre à 1 m. 50 de haut, comporte une physionomie complète avec les yeux en pastilles, le nez large et la surface naso-labiale étendue jusqu'au menton. Comme pour le *mage ne urur,* les cheveux sont représentés par une armature de baguettes piquées soutenant des herbes *raor* et des feuilles *raoyoṅ.*

La sculpture achevée, les vendeurs prennent un jour pour recouvrir la surface de la fougère de terre qui est tenue en place par une couche superficielle de sève résineuse d'arbre à pain. Une fois le tout sec, on plante la sculpture sous la plate-forme que l'on entoure encore d'un rideau de feuilles de cocotier.

Un autre jour on mettra sur la sculpture le fond de teint et les motifs de couleurs caractéristiques — vert, rouge et blanc. Ce travail peut être fait par le sculpteur ou par un des vendeurs, mais tout le groupe de ceux-ci est là pour commenter.

Le jour de la cérémonie, on aura planté quelques roseaux devant la sculpture. Comme pour *wurwur,* les deux rites principaux sont le *gaom,* au cours duquel les candidats montent sur la plate-forme, dansent et sont lapidés par les participants; et le sacrifice de deux cochons (*buklò*), frappés par les candidats en même temps qu'ils appellent leurs nouveaux noms — un des cochons étant tué au sol et l'autre sur la plate-forme.

Parmi les paiements qui suivent, un dit *ma hrihrine,* provient de ce que les nouveaux gradés sont descendus d'au-dessus du Mage, la sculpture à visage humain; un autre correspond aux peintures corporelles spécifiques du grade, cercles noirs sur fond rouge, il est dit *mòfòfò weyaṅ ne bu leonan m*ʷ*erarau.* Le *Mage* lui-même est payé avec un cochon *bumto* pour chaque candidat.

5. *liun :*

Ce grade se rattache aux deux premiers en ce que le rituel est expédié rapidement. Le candidat commence par donner un cochon et des ignames. Un autre jour celui de ses aînés qui lui vend le grade vient planter une pierre plate sur le côté de la place de danse et badigeonne cette pierre ainsi que la surface de la terre avoisinante avec de la sève d'arbre à pain. Une fois la sève sèche on peut disposer sur la pierre et la terre durcie des taches rouges bordées de cercles noirs; derrière la pierre, on plante des feuilles *raoyoṅ* (33), qui se recourbent au-dessus d'elle.

Pour prendre le nom, on sacrifiera un cochon *muhun.* Les paiements s'échelonneront depuis un cochon *burmao* jusqu'à un *bumto.*

(33) Ces feuilles servent à l'ordinaire de parapluie aux indigènes.

6. *gulgul :*

La liste donnée précédemment montre ce grade couvrant deux séries différentes de cérémonies; sous ce vocable sont groupées les deux traditions, celle de la sculpture en fougère arborescente (*b*^{w}*erañ*) et celle de la pierre levée (*ïwet*); il semble d'ailleurs que le plus courant des deux rituels soit celui que manifeste la pierre levée; on se contente de celui-là la plupart du temps. Le *gulgul b*^{w}*erañ* est un succédané assez pâle des *mage ne sagran, wurwur* ou *he*^{w}*ir.*

gulgulïwet : Il faut tout d'abord que le candidat tue une truie et un mâle. Un autre jour il donnera des cochons vivants et en tuera quelques autres. Le travail du vendeur consiste à ériger un petit monticule où sera plantée une pierre plate badigeonnée à la sève d'arbre à pain; la pierre elle-même est parsemée de taches rouges et noires; la terre du monticule ornée d'ocre rouge et de sable blanc; devant le tertre on plante des roseaux (34). On tuera un cochon de valeur moyenne (*m*^{w}*eselülu*) pour prendre le nom; le paiement comprendrait par exemple un cochon *b̭urmao,* un *lewur,* un *leonan m*^{w}*erara̭u,* un *m*^{w}*eserbalon wo̭ïwül,* un *b̭umto.*

gulgul b^{w}*erañ :* La sculpture représente une tête humaine en tous points analogue à celle du *mage ne sagran,* mais en plus petit (50 cm.); il n'y a pas de plate-forme — donc pas de lapidation — seulement quelques roseaux plantés devant le *b*^{w}*erañ* et ornés au sommet de feuilles préalablement froissées entre les mains; à chaque roseau est accolé un *hab*^{w}*iyè,* arbuste planté, retourné les racines en l'air.

Pour prendre le nom, on ne sacrifie qu'un seul cochon *leoser.* On paye les roseaux avec *hab*^{w}*iyè* (cochon *buklò*), la peinture de la figure en fougère (cochon *leo̭nan m*^{w}*erara̭u*) et le tout se termine par le *b̭umto* habituel.

7. *wurwur :*

Nous en avons vu la description.

8. *simok :*

Il est en tous points semblables à *ïwet ne m*^{w}*eleun,* cf. n° 10.

9. *hiwir :*

Ce grade est le sommet du rituel que caractérise une effigie humaine recouverte d'une plate-forme où les candidats se font lapider. La sculpture, en plus d'une physionomie similaire au *mage ne urur,* montre les deux bras croisés sur le sexe masculin; le corps humain peut même être figuré en entier.

(34) A Fanla, la pierre d'un *gulgul ïwet* était ombragée par trois palmes de l'arbre *libalbal*

La description du rituel obtenue pour ce grade, est assez détaillée, elle est faite en considérant Ego, habitant de Linbul, qui achète le grade à Tain Mal de Fanla.

Tain Mal a indiqué un jour où il descendra me voir à Linbul; je lui prépare un cochon *m^w^eser melümlüm*. Tain Mal arrive avec un bâton orné de fleurs rouges (*bòt*) qu'il me remet en échange du cochon : *mofo bòt ne Mage ne hiwir*.

Quelques jours après Tain Mal revient et je lui tue une truie; il fixe alors un jour pour venir couper deux poteaux qu'il plante, reliés au sommet par un bois horizontal décoré de feuilles de *togor*.

Une autre fois, on coupe deux autres poteaux et deux grandes perches pour faire une échelle (*yeuye*) et on les met en place. On dit : *embarne yeuyenan*. Tain Mal n'est pas le seul vendeur et je ne suis pas le seul candidat.

Deux autres travaux encore : couper des bambous élevés, les planter et faire la plate-forme (*matur*) avec des bois et des branches feuillues = *mebarhe maturnan*.

On laisse passer deux jours, puis on danse le *yañobèbi;* après quoi les candidats donnent des ignames et une truie chacun. Tain Mal fixe le cinquième jour suivant pour accrocher le coco au bambou (cf. description du *mage ne urur*) = *ebalhienan*. Une nouvelle danse vient ensuite.

Il s'agit maintenant de trouver la fougère arborescente et d'en amener la souche à la place de danse, à côté du *mèl;* on l'entoure d'une barrière (bâtons et feuilles de coco) et l'on tue une truie pour la payer aux gens de Fanla.

Le sculpteur commence le travail par les yeux; ceux-ci faits je tue pour lui un *burmao*. Si je veux un poisson, un lézard ou un « pikanini » (35) sur le ventre, je peux l'avoir en payant, mais seulement si Tain Mal en a payé un semblable en son temps.

Plusieurs travaux sont maintenant exécutés à des jours différents.

— creuser le trou et dresser le *mage* sous la plate-forme;
— faire la chevelure avec des baguettes, des herbes et des feuilles;
— passer la terre sur la sculpture et la recouvrir de sève d'arbre à pain;
— peindre la sculpture, un jour pour le noir, le vert et le rouge, un autre jour pour le blanc.

C'est maintenant le temps de la recherche des cochons du payement, toutes les tractations étant annoncées à sons de conque.

Un jour, chaque candidat tue une truie = *ebtagrò mage :* il n'y aura plus de truie à être tuée — toujours au profit des gens de Fanla. Deux jours après,

(35) Terme désignant l'enfant en bichelamar.

on fait un grand repas, *kukuan,* avec des cochons de valeur fournissant la viande; le tout est cuit dans un seul four; les gens viennent de partout, les hommes de différents grades participant pour une fois à la même nourriture, sauf *m^wèl* et *fantasum* (36). Un rituel spécial au début du repas introduit cette infraction à l'interdit habituel. Les ignames et les pièces de viande cuites sont posées à terre sur une couche de feuilles de coco; Tain Mal prend un morceau d'ignames, appelle les hommes comme s'il s'agissait de poules et leur jette des miettes. Tout cela se passe en dehors de la présence des femmes qui n'ont pas participé à la préparation du repas; le lieu est ensuite considéré comme sacré (*mòkon*). A la fin du repas, Tain Mal fixe le jour du payement, par exemple dans deux jours.

Le deuxième jour, tout le monde est présent. Les candidats sont passés à l'huile de coco par Tain Mal et ses compères et peints une moitié du corps en rouge et l'autre en noir, de part et d'autre d'un axe vertical; des plumes de poule sont posées sur le côté de la tête. Ceci fait, Tain Mal donne le signal de la danse *yañobèbi,* tandis que les candidats sont cachés dans le *mèl.* Après un temps de danse, les candidats se joignent, les bras écartés en criant *we, we, we, we,* puis ils vont à l'échelle. Tain Mal emmène une partie des hommes dans la brousse et les forme en ligne; et c'est le *gaòm* et la lapidation des candidats montés deux par deux sur la plateforme; ces derniers peuvent bloquer les projectiles avec un assommoir à cochons (*atata*). Pour prendre le nom, on tuera deux cochons *leoser,* l'un en bas, l'autre sur la plate-forme.

Puis vient le payement, commençant par les bêtes de moindre valeur, mais le prix a bien monté par rapport aux grades précédents : de quatre à cinq *bumto* et plusieurs cochons de chaque valeur.

Le rituel se termine sur une période sacrée de dix jours = *mokò neyi kòn.* Les femmes doivent passer la journée sans bruit dans une case de brousse et les hommes restent au *mèl.* Au bout de cinq jours, ils peuvent commencer à travailler un peu, mais l'interdit sexuel n'est levé qu'au bout de dix jours : *or ma kmekme.* Pendant tout ce temps, des voyageurs doivent se détourner du village, à moins de payer d'un cochon leur transgression de l'interdit (37).

10. *ïwet ne m^weleun :*

De même que le *mage ne simok* et les autres rituels à pierre levée, le rituel de ce grade ne se présente pas comme de beaucoup d'importance, effectué en général en même temps que celui d'un *Mage* à effigie. Il suffit de deux jours pour les préparatifs; dresser la pierre, la peindre mi-partie noire et mi-partie rouge et l'ombrager d'une feuille *raoyoñ.* Dans le cas observé directement, la

(36) Considérés comme trop près des femmes.
(37) Cf. description plus détaillée pour le *mage ne im* (11).

feuille était appelée *alüլu;* au-dessus d'elle un bois appointé (*mofohakin*) fiché en terre montait en diagonale vers l'avant; derrière était planté des arbrisseaux à feuilles rouges *limlar mʷeleun,* et devant dix roseaux avec leur *habʷiyė* (arbrisseaux *liunu* plantés les racines en l'air), ornés de bouquets de feuilles jaunes *lilèṅlèṅ.* Donnant droit au titre de *mʷeleun,* ce grade reste assez cher : plusieurs *bumto* et plusieurs bêtes de chaque valeur.

11. *Mage ne im :*

Le récit de ce rituel procède suivant les mêmes principes que pour le *mage ne hiwir,* Tain Mal et ses compères de Fanla initiant des candidats de Linbul.

Comme entrée en matière, les gens de Fanla viendront à Linbul, de nuit, creuser une fosse rectangulaire, un peu à l'écart de la place de danse; au cours de ce travail, ils peuvent tuer pour se nourrir n'importe quel cochon. Le matin ils présenteront aux candidats, ornés de fleurs, deux des épieux qui ont servi pour creuser, et il faudra les payer avec un cochon dit *mofohakin;* puis on leur tue un *bumto* parce qu'ils ont travaillé la terre et on leur donne un deuxième *bumto* vivant, pour avoir creusé la fosse. Un autre jour, chaque candidat tue un cochon pour les gens de Fanla = *do tam tam fan mage ne im.*

Quand ils apporteront au trou deux troncs de fougères arborescentes, on tuera un cochon *leoser.* Le travail du sculpteur est de tailler deux figures l'une mâle, *melèṅ* (38) et l'autre femelle, *ẅehen.* Après qu'on les ait dressées l'une à côté de l'autre dans la fosse, chaque candidat devra donner un *leoser* vivant.

Le style de ces effigies est entièrement différent de celui des statues plantées sous plate-forme; la double courbe des arcades sourcilières borde une fosse profonde d'où jaillit un nez pointu, ou large, avec des narines minces et un profil recourbé (cf. photo).

On fait ensuite les poteaux, également en fougère et sculptés de corniches séparant des fuseaux ou mieux deux troncs de cônes accolés par la base; ces poteaux sont disposés aux quatre coins de la fosse, ils supportent un toit, en pente vers l'arrière — quand on regarde les sculptures de face — et recouvert de feuilles de togor.

A un jour fixé les candidats amènent de nombreux cochons, mâles et femelles et on les attache à des poteaux disposés en ligne, un *bumto* à chaque extrémité. Tous les assistants se saisissent de pierres et, en file derrière Tain Mal marchent autour des cochons; chacun vise une bête particulière. Tain Mal crie un signal : «*yaṅ ba sosoṅa o*» et on lapide les cochons. Les bêtes mortes sont dépecées et chacun des assistants en reçoit une part.

(38) **Melèṅ = jeune homme, non marié et non *ẅanten,* homme. Cf. le symbolisme sexuel de la fin du rituel.**

Il s'agit maintenant de peindre les statues après la mise en place de la couche de terre et de sève d'arbre à pain; il y a un jour pour le noir et le rouge et un autre jour pour le blanc.

Trois jours après, on va chercher des roseaux qu'on plante tout autour par petits faisceaux (*bebañtor*). La veille du jour du payement ils seront ornés de fleurs rouges et de feuilles de couleurs; le sol sera décoré de sable blanc — pris à Nēbül — et d'ocre rouge répandu en quadrillages.

Le lendemain, les cochons du paiement prêts, tout le monde vient à Linbul. On danse d'abord le *yañobèbi*, puis le *gaòm*, mais il n'y a pas cette fois de lapidation; les candidats, passés à l'ocre rouge montent deux par deux sur le toit, crient *we*... et de là jettent devant eux de la poudre d'ocre rouge (*mòtañtañ*), tandis que les participants chantent sans danser.

Pour prendre le nom, il faut le sacrifice d'un *bumto,* mais un *lebanban,* un cochon non castré; Tain Mal tiendra la bête tandis que le candidat monté sur le toit le frappe avec l'assommoir cérémoniel en criant son nouveau nom.

Le paiement peut aller de quatre à six *bumto* sans compter de nombreux cochons de valeurs intermédiaires; par exemple Worwor Mal avait payé à l'époque six *bumto*, deux *motom kete,* cinq *leoser* et cinq *lewur.*

Après la cérémonie, il y a, comme pour le *mage ne hiwir,* un interdit sexuel de dix jours. Les femmes doivent aller dans la brousse où elles se construisent une case = *im ne orkònkòn;* elles ne peuvent ni travailler, ni faire du bruit; elles se contentent de manger et parler bas, sans rire. Au crépuscule, elles reviennent dormir chez elles. Les hommes passent les jours et les nuits dans le mèl.

Après dix jours, les nouveaux *M^weleun* vont se laver à la mer. Cela fait, ils ornent un cochon avec des fleurs, coupent une branche verte de l'arbre au bois dur *nator* et l'amènent dans le *mèl.* Ils essayent alors chacun à leur tour d'allumer un feu par friction avec cette branche verte; au bout d'un certain temps, le plus fort y réussit et on allume un grand feu dans le *mèl;* le cochon, préparé tout à l'heure — un simple *burmao* — est tué, mis dans le feu et brûlé; on ne le mangera pas, il est *mokò ne yi kòn.* La fin de ce rite est le signe que tout peut revenir à la normale.

Le *M^weleun* a droit à se faire construire une case entourée d'une barrière de bois écorcés et plantés en diagonale; l'entrée est placée à l'amorce d'une spirale; la barrière peut entourer la maison ou simplement partir de l'extrémité des murs; en fait, c'est une copie des murs de pierres auxquels a droit un *Mal.*

12. *lòybaro :*

C'est à l'occasion du récit de cette prise de grade que mon informateur a pensé à donner une précision, valable pour la plupart des autres et d'ailleurs

vérifiée comme telle par la suite. L'inauguration du rituel se fait lorsque le vendeur donne au candidat un cochon que ce dernier devra rendre avec bénéfice lors du paiement du grade.

Le monument est cette fois un tas de pierres en rectangle, avec la surface supérieure bombée, et les murs verticaux; à une extrémité une grande pierre plate (39), avec de chaque côté un arbre *lirumdum;* pas de peinture; des roseaux plantés tout autour, ornés de feuilles *ra lènlèn;* pas de *habwiyè.*

Au début, la danse caractéristique de ce grade et du suivant : *mòfò merárum.* Le nouveau dignitaire prend un cochon et danse en tournant autour du groupe des autres danseurs; le récipiendaire du cochon est celui à qui le *Mage* est payé; mais il ne dansera pas en faisant le tour, comme cela se pratique sur Malekula pour les présentations cérémonielles de cochons — avec la bête elle-même ou avec un symbole de sa valeur.

Pas de lapidation; le corps passé à l'ocre rouge et des plumes sur la tête, une conque dans chaque main, le candidat danse sur les pierres, criant *yè, yè,* tandis que les autres chantent à l'accompagnement du tambour. Il tuera de là-haut son cochon, tandis que d'anciens *loybaro* le lui soutiendront.

Lors du paiement, il y aura un cochon pour les roseaux, un pour avoir sauté en bas, un pour les arbres *lirumdum* et un pour l'ocre rouge.

13. *Mage ne mal :*

Ce grade constitue à lui seul une catégorie spéciale. En effet, il peut se répéter; plus de fois on est *Mal,* plus on a de prestige. A chaque fois, suivant le vendeur, il a de légères variations, non pas tellement dans le rituel que dans la partie matérielle.

Le monument le plus simple est la suite logique du *mage ne loybaro.* Le tas de pierres du *loybaro* est flanqué aux quatre coins et à chaque extrémité de l'axe longitudinal de poteaux en fougères sculptés, qui soutiennent un toit ordinaire à deux pentes, formé d'éléments de feuilles de *togor* (40); à l'avant du toit, tandis que le tronc forme solive, des racines plates et étalées quelque peu retouchées, représentent un faucon (*bal*). Les poteaux principaux (*batütu*) soutenant cette solive sont sculptés d'une figure humaine complète, mais grossière. La place de danse est ornée de roseaux piqués en terre, agrémentés d'une fleur rouge *wiṅibal,* autour du *mage,* autour du tambour, et tout le tour du *ranhar.*

Au début du rituel, la danse *merarum;* le candidat et sa femme font le

(39) Il est plus simple aujourd'hui de prendre une plaque de béton au corail dans une maison européenne abandonnée.

(40) Pour *Mal mër,* sur les bas côtés de la maison symbolique s'élève un petit mur de pierres.

tour des danseurs — dans le sens contraire aux aiguilles d'une montre — tenant chacun un cochon qui est remis au vendeur du grade.

L'homme monte sur la pierre en tenant une sagaie sculptée (41) ornée de fleurs rouges — payée avec un *bụmto;* après avoir un peu dansé il tuera un *bụmto* qu'un autre Mal lui tiendra — à la laisse est une fleur rouge — et proclamera son nom; sa femme tue sur le côté un *lẹosẹr,* à terre. Le paiement doit comprendre des cochons d'un genre particulier, originaires de Malikolo et qui sont réservés pour ce grade : *pasịbu.*

Après la cérémonie, le nouveau Mal et sa femme sont l'objet d'un interdit de vingt jours; on ne peut leur parler, sauf à l'homme en lui donnant un cochon. La délivrance est acquise quand le Mal tue un cochon *burmạo* qu'il brûlera sur un feu.

Cette description correspond à celui qu'on appelle *Mage ne tobal.* Il donne droit au titre mais n'implique pas tout le prestige accordé à ceux qui ont payé aussi le *worwor,* mur circulaire venant à mi-hauteur d'homme et dont l'entrée est formée par l'amorce d'une spirale. A l'intérieur, les plantes particulières du *Mal,* celles dont il peut prendre les feuilles ou les fleurs pour sa parure personnelle, entourant une case où couche le dignitaire et où il garde ses objets précieux; le *worwor* peut être agrémenté du *ti worwor,* payé indépendamment, table de pierre où le *Mal* pose sa nourriture. Hormis sa femme, nul n'a le droit de pénétrer dans le *worwor.* Après l'avoir payé on peut se contenter par la suite d'un mur partant de l'extrémité de la case, sans en faire tout le tour; c'est là où vit actuellement Tain Mal qui est *Mal* six fois déjà, alors que Mal Mweleun, trois fois *Mal,* se préoccupe du nombre de cérémonies à payer — donnant lieu à festins — mais non de leur qualité.

A l'occasion d'un de ses *mage ne mal,* Tain Mal put se payer un élément dont on connaît l'équivalent sur Vao (42). Devant le *mage* était plantée une perche à laquelle était suspendue un cerf-volant imitant un faucon; le corps et l'armature des ailes étaient constitués d'une liane au bois très léger, recouverte ou sous-tendue avec de l'étoffe de cocotier. Après la cérémonie, il fut laissé à pourrir sur place, alors qu'à Vao le cerf-volant est piétiné et détruit par les participants.

Le *mage* dit *mage ne mal gẹlte* est celui que les gens d'Atchin viennent vendre au bord de mer à Rannon; Wurwur Mal l'a payé six *bumto.* Le rituel ne différerait pas du *mage ne mal* habituel, Wurwur Mal ne prit pas de nouveau titre à cette occasion.

Sous sa forme la plus simple le *Mage ne Mal* n'est pas un rituel cher; pour le rendre tel il faut l'adjonction de la construction d'une case et d'un *worwor.*

(41) Cf. Deacon, Malekula, fig. 12 (type de droite).
(42) Cf. Layard, p. 373 .

Worwor Mal, frère de Tain Mal a payé par exemple cinq *bumto,* deux *motomkete,* deux *leoser,* un *lewur;* alors que Mal Mweleun a payé ses *mage ne mal,* plus modestes, aux environs de deux *bumto,* deux *leoser,* un *motomkete,* un *lewur.*



A lire ces quelques indications, on a pu voir le mélange de deux traditions, représentées plus particulièrement par leur matériel, monuments de pierres ou statues de fougères; la différence de complexité des rituels est très nette. Au sommet, le *mage ne mal* semble un mélange des deux traditions avec son socle de pierre supportant un modèle de maison aux poteaux sculptés de figures humaines.

La question se pose de l'origine de ces différentes traditions. Toutes les informations concordent à déclarer que le *Mage ne Mal* vient de Port Sandwich, transmis par les gens de Craig Cove au village de Fanu, d'où le rituel s'est répandu dans le reste du district. Il est exact que dans cette partie de la côte il y a de nombreuses traces d'anciens *worwor,* alors que ces constructions sont rares dans l'intérieur, où celui de Tain Mal fait un peu figure d'exception.

L'accord n'existe plus pour les grades inférieurs, sauf peut-être *loybaro.* Alors qu'au début on m'avait dit, confirmant le dire de Deacon (43), que le *Mage* en son entier venait de Malekula, on m'affirmait par la suite, que les *Mage* inférieurs, jusqu'au *mage lonbul* compris, étaient autochtones. Cette affirmation mérite commentaire.

Si l'on se reporte aux données, malheureusement trop peu fournies, existant pour les autres îles, on peut comparer à celle du Nord-Ambrym des listes de grades à peu près similaires pour la région de Craig Cove, Paama et le district de Port Sandwich à Malekula.

Ambrym Nord.	*Craig Cove.*	*Port Sandwich* (44).	*Paama* (45).
juntasum		*kheroṅ*	
mwèl	*m^w^elip*	*mweliw*	*baraṅ*
b^w^eraṅ wer	*baraṅver*	*baraṅ*	*baraṅ vit*
sagran, taṅòr	*sayran*	*tangop*	
liun			

(43) Cf. Deacon, *JRAI,* 1929.

(44) Cf. Deacon, 1934, p. 379. Comme il n'est pas sûr de l'ordre de sa liste, j'ai disposé les noms de grades qu'il donne, directement en parallèle avec ceux d'Ambrym. Étant donné les conditions dans lesquelles il a recueilli ses listes elles sont probablement incomplètes comme d'ailleurs celle que j'ai obtenue pour Craig Cove, dans laquelle grades et titres semblent mélangés. A Tou, dans le fond de Craig Cove, j'ai vu les monuments correspondants aux grades suivants *maṅe urur, maṅe süi* (= *hiwir ?*), *vèr ne mweleun, maṅe ne him, maṅe ne mal.*

(45) Deacon, *JRAI,* 1929.

Ambrym Nord.	*Braih Cove.*	*Port Sandwich.*	*Paama.*
gulgul	*gulgul*	*gulgul*	
wurwur, urur	*urur*		*wurwur*
simok	*naim*	*naim*	*naim*
hiüvir	*naim en mafolo*		
üvet ne m^w^eleun	*m^w^eleun*	*m^w^eleun*	*m^w^eleun*
mage lonbul	*m^w^eleun en mafolo*		
loybaro	*loyvaro*	*lokparo*	*lokparo*
mal	*mal*	*mal*	*mal*
mal mër	*mal en mafolo*		

Le parallélisme est évident. En ce qui concerne Paama, il ne pose pas de problème pour le présent, cette île se rattachant directement par sa structure à celle d'Ambrym. L'analogie avec les grades de Port Sandwich (Vanbaut) est plus intéressante; malheureusement, les indications de Deacon sur le rituel sont trop peu satisfaisantes pour être utilisées largement, on peut noter néanmoins l'érection de statues de fougères sous une plate-forme sur laquelle sera sacrifié un cochon, ainsi que pour un grade — *lokparo* selon Deacon, mais il y a peut-être erreur — la pose d'une statue au fond d'une fosse surmontée d'un toit à une seule pente (46). D'après les quelques renseignements que nous possédons il semble que l'aire géographique Malekula Est, Ambrym et Paama formerait au point de vue du rituel public de la Société des hommes, une unité culturelle, les régions à la périphérie possédant des hiérarchies de grades d'un caractère assez différent. Il est tentant d'assigner la région de Port Sandwich comme point de départ, mais on ne peut négliger les protestations des informateurs d'Ambrym. J'ai déjà, dans une publication antérieure (47), attiré l'attention sur la nécessité de ne pas négliger le rôle des échanges constants et réciproques entre les deux îles. Nous avons vu, qu'en laissant de côté le *mage ne mal,* il y avait deux styles de sculptures entièrement différents, celui des statues sous plate-forme et celui du *mage ne im.* Le premier peut être considéré comme le style local par excellence, analogue à celui des tambours de bois et des pierres sculptées; l'autre semble avoir été importé en même temps que le rituel du grade auquel il correspond. On pourrait penser en effet qu'il provenait de Port Sandwich, la tradition de Craig Cove voulant qu'autrefois il n'y ait pas eu de grade supérieur à *Naim.* Pour conclure définitivement, il faudrait poursuivre l'enquête dans le Sud-Est de Malekula; malheureusement la région est christianisée depuis près de cinquante ans,

(46) A Craig Cove, les *maňe ne him vus* ne contenaient qu'une statue; suivant un informateur il y aurait les deux possibilités, une ou deux statues.

(47) *J. des O.,* tome V, 1949.

et il y a peu de chances de reconstruire un tableau complet de l'ancienne société. Mais si nous avions des données suffisantes sur cette région, et si l'enquête avait couvert de façon détaillée tout Ambrym on pourrait peut-être déterminer la part des apports externes et celle de la tradition locale dans le *Mage*.

Quoi qu'il en soit, en dehors des apports certains et probables de Malekula (*mage ne mal, loybaro, mage lon̄bul*), force est de constater l'existence des deux traditions manifestées d'une part par les plaques de pierres dressées et, d'autre part, par les statues sous plate-forme. Il semble que l'alternance des grades de chaque série puisse être considérée comme un phénomène secondaire; l'esprit de système est probablement responsable de l'existence d'un grade comme *ẅet ne m^w^eleun* venu précéder un grade d'origine étrangère (48).

Il est curieux de constater la différence de valeur que les indigènes attachent à chacune de ces séries. Les grades à plaque de pierre sont de peu d'importance, et les préparatifs en peuvent être expédiés en quelques jours après arrangement entre acquéreur et vendeurs. Les grades à effigies de fougères offrent un rituel de plus en plus complexe, de plus en plus important non seulement affectivement — toute la vie d'un village étant centrée autour pendant de longs mois — mais aussi de plus en plus sacré. Les dernières acquisitions ne bénéficient pas de cette atmosphère; un informateur me disait : «*Mal* he no strong too much (49), *hiẅir* he strong».

On peut s'étonner que le *mage ne im* s'intègre si bien dans la ligne de ces grades. En le comptant on obtient en effet pour les effigies humaines la progression suivante : tête (surmontant ou non un animal), tête avec buste et bras croisés sur le sexe masculin, homme et femme avec parties sexuelles bien indiquées.

En ce qui concerne le rituel, celui du *mage lon bul* paraît venir en complément de celui du *mage ne hiẅir;* même période d'interdit sexuel, même séjour des femmes dans la brousse et des hommes au mèl; et le sacrifice brûlé d'un cochon semble le couronnement de toute la série. D'autant plus que le feu a été fait dans des conditions particulières, au cours d'un rituel dont le symbolisme semble assez net; par rapport à la présence du couple dans la fosse, l'obtention du feu par friction — à partir d'une branche verte — apparaît bien comme la représentation de l'acte sexuel; les termes employés — *melèn* et *ẅehen* — indiquant qu'il s'agit là de l'union symbolique d'un jeune homme et d'une fille; l'utilisation exclusive du pigment rouge lors du rituel final pourrait être interprétée comme le symbole de la défloration.

(48) D'autant plus qu'il y a identité entre *ẅet ne mweleun* et le grade inférieur *mage ne simok.*

(49) Too much, en bichelamar, est le superlatif de supériorité; accouplé à la négation, il devient superlatif d'infériorité.

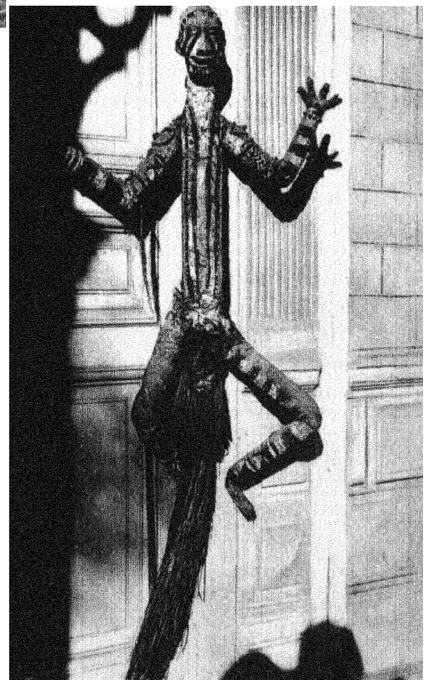
On a vu qu'à la dernière phase du rituel le village était placé dans la position de *órkon* (lieu sous interdit), pendant dix jours au cours desquels il était mis en quarantaine par ses voisins. Après tout redevient normal, le village est *or ma kmekme*. Faut-il discuter pour savoir si cet interdit, cet état sacré, *mokòn*, se refère au religieux? Il n'a pas de justification ni de sanction mythique connue; les effigies de fougère sont dites *mage* et non *temʿar* (ancêtre); au cours du rituel, il n'y a pas, que je sache, d'invocation quelconque; le chant de la danse dite *yañobèbi* est composé de variantes sur ce titre, sans aucun sens intelligible. Pour le *gaom*, je ne saurais dire — celui du *merarum* est sur un texte en langue de Port Sandwich. J'aurais plutôt tendance à penser que cet état *mokòn* est en relation avec le prestige du grade, et possède par conséquent une valeur uniquement sociale. Le seul témoignage quelque peu explicite obtenu, celui de Tain Mal, tendrait plutôt à confirmer ce point de vue.

Tain Mal s'est refusé — au contraire de Mal Mweleun — à me parler de ses grades passés, à me donner ses anciens titres et les indications matérielles afférentes à chacune de ses montées dans la hiérarchie. Après bien des efforts, il m'expliqua la raison de sa réserve. Arrivé au sommet du *Mage,* il est lui-même — ainsi que sa femme, *mokòn*. Les premiers grades sont trop loin, il ne doit pas en parler, sinon il lui faudrait l'expier en tuant un cochon. Lorsqu'il avait fixé la date pour le paiement du *mage ne urur* à Ranhor, il s'était frappé le sommet de la tête avec la branche de cycas dont les feuilles coupées indiquaient l'intervalle en jours. Le jour de la cérémonie, une fois tout terminé, on lui apporta un petit cochon à la laisse ornée d'une fleur rouge; il le tua en expiation de ce qu'il s'était frappé la tête; un autre Mal emporta la bête morte pour la manger. Pour avoir fixé le jour, les gens de Ranhor lui avaient donné un cochon vivant. Mais s'ils avaient manqué la date, il aurait fallu tuer un *bumto,* car la parole de Tain Mal est *mokòn*.

Tout concorde donc à présenter le système du *Mage* comme quelque chose de très particulier en Mélanésie. L'acquisition des grades est sur un plan entièrement économique; le rituel, extrêmement sécularisé, a perdu la justification mythique pour ne garder que celle du prestige, sa complexité même n'étant plus qu'affaire d'ostentation. Le dernier élément communiel en est le repas *kukuan* qui mélange tous les grades à l'occasion du *mage ne hiwir*. Par ailleurs le rituel est entièrement indépendant du système de parenté. Les quelques listes personnelles obtenues montrent qu'aucune restriction traditionnelle ne gouverne la relation parentale entre celui qui acquiert le grade et celui qui le lui vend. Cela ne dépend que d'un accord sur le prix. C'est peut-être, après les Banks, le cas où ces rituels se rapprochent le plus de la définition : rituel public de la Société des hommes. Le *Mage* donne l'armature de la Société; aujourd'hui, il n'y a rien de plus en lui.



7. Statue du *mage lòn bul*, village de Malvèr (Craig Cove).



8. Mannequin appartenant probablement au rituel *luan*.
Musée de Nouméa.

LE « LUAN »

Il nous faut maintenant préciser notre première description du *Luan*. Son caractère secret rendait la tâche difficile. C'est pourquoi les informations recueillies sont quelque peu fragmentaires. Un séjour plus long et une participation aux frais d'acquisition communs d'un rituel auraient pu permettre de compléter quelque peu l'enquête, mais l'étude ritologique détaillée n'aurait guère pu être fructueuse, nous allons voir pour quelles raisons.

Chaque complexe rituel du *luan* forme un ensemble indépendant, n'ayant avec les autres que des analogies formelles. Il n'y a pas de tout organisé et hiérarchisé comme dans les régions de Malekula décrites par Deacon. Tous les « *luan* » proviennent de la région de Port Sandwich — village de Ponbar. — Ils ont été transmis par les gens de Balap à ceux du fond de Dip Point, et de là amenés dans la région d'Olal. Si l'on se reporte à la carte et à ce que nous avons dit des dernières cérémonies du *Mage*, on verra que la voie de transmission est différente, légèrement plus au Sud que dans le cas précédent. L'instrument le plus caractéristique, dit *temʻar ne luan*, n'est d'ailleurs pas confectionné sur Ambrym, mais importé de Malekula par cette même voie.

Le *Luan* est dans une certaine mesure un phénomène plus individuel que le *Mage*. En effet s'il y a plusieurs acquéreurs, en général tous les hommes d'un village, le vendeur est considéré comme étant seul, indépendamment des gens de son village qui l'assistent. Aussi le déroulement du rituel est, dans une plus grande mesure que le *Mage*, fonction de celui que le vendeur a précédemment payé. Ceci a son importance; les villages sont en rivalité sur ce point et quand on acquiert un rituel déjà payé auparavant par un autre village, on s'arrange pour aller trouver, parfois très loin, un vendeur différent afin que le rituel aussi en soit différent. Dans le choix de ce dernier, il n'intervient aucune considération de catégories parentales.

La principale caractéristique du *Luan* est le secret qui entoure une partie de son rituel. Même à l'occasion des cérémonies publiques, danses et tueries de cochons, les spectateurs se répartissent en groupes qui, suivant leurs qualifications particulières (50) — sur le moment — doivent se placer plus ou moins loin de la scène. Les femmes, en théorie exclues, peuvent regarder de fort loin, au niveau des roseaux qui marquent la limite de l'interdit; les enfants du sexe masculin jouent librement sauf à ne pas franchir la barrière qui entoure le *mèl kòn*, élevé pour l'occasion.

La construction d'un *mèl* semble l'élément indispensable. Il en faut même souvent deux, l'un pour loger les candidats durant la période d'interdit

(50) S'ils ont été ou non déjà initiés à un ou à plusieurs *luan*.

sexuel, l'autre pour servir de support à ce qui est toujours à quelque degré une effigie humaine.

La période d'interdit durerait de quatre à six mois, pendant lesquels les candidats ne doivent pas se laver; le jour de la cérémonie finale, ils se passeront à l'huile de coco. A l'intérieur du *mèl kòn,* les distinctions de grades sont abolies et tous les candidats mangent au même feu. Tant que ceux qui habitent le *mèl kòn* sont sous l'interdit, il faut les éviter; si l'un deux trouve sur son chemin quelqu'un perché dans un arbre, ce dernier devra lui donner un cochon. Pareille mésaventure est arrivée récemment à un catholique d'Olal, à la grande indignation du Père qui fit rendre le cochon.

De même que chaque *Mąge* est caractérisé par un monument, chaque *Luan* possède ses attributs matériels particuliers. Le principal, commun à la plupart d'entre eux, est l'instrument de musique dit *temʿar ne luan.* Importé de Malekula, il est très sacré; on ne voulut jamais me permettre d'en avoir un, mais seulement d'en entendre le son à distance. En fourrageant derrière un ancien *mèl kòn* en ruines, j'en trouvai un caché dans la barrière, couvert par des morceaux de vieille tôle; mais malheureusement mon guide ne voulut pas me donner le temps d'en prendre une photo. Ce *temʿar ne luan* correspond très exactement à la description que Deacon (51) donne du *temes naainggol* (52) de la baie sud-ouest : c'est un morceau de bois en forme d'obus, cylindre au début et terminé en cône, creusé à l'intérieur; on souffle dedans avec un tube en bambou, en faisant varier sa position en profondeur, ce qui permet de moduler le mugissement obtenu. Je n'ai pas entendu parler de batteries de ces instruments comme il y en a sur Malekula (53). Le temar ne luan aperçu, suivant probablement la forme du tronc utilisé était contourré en S.

Voici maintenant de brèves indications sur les différents Luan :

luan mèlwòn. Son rituel se déroulait à Bogor lors de mon séjour. L'image, *tu ne luan,* est une représentation très stylisée de la figure humaine (cf. figure); elle est réalisée en noir (*buṅ ne luan*) rouge (*da ne luan*), blanc (*boṅ dąo*), couleurs différentes en qualité de celles utilisées pour les statues du *Mage.* Les couleurs sont posées sur un fond de matières végétales, étoffe de cocotier et lianes, disposé sur le fronton d'un *mèl kòn.* La confection du fond et la peinture sont faites à des jours différents. L'image ou *nąna* est cachée par une barrière dite *ṅʿor kòn* tandis que celle qui entoure le mèl où vivent les candidats est seulement *ṅʿor.* Après la cérémonie finale où elle est percée de flèches, l'image sera exposée trois jours puis détruite.

(51) Deacon, 1934, pl. XII.
(52) *temes* = *temàr.*
(53) Sauf pour le cas des cérémonies funéraires.

pato ne are. La disposition des lieux est la même. L'effigie cette fois en relief est un mannequin noir de construction identique aux *Rambaramp* (54) de Malekula, accroché à l'avant du *mèl kòn,* les bras et les jambes écartées du corps (55). Dans une main, il tient une massue *womdal* et dans l'autre un arc et des flèches (*lulitòn*). La tête est recouverte d'un masque dit *temʿar ne are,* en bois léger de liane, tendu d'étoffe de cocotier, recouverte d'un léger crépis de matière plastique, dans la technique de Malekula, et orné d'une dent de cochon plantée en diagonale sur chaque joue. Le mannequin est exposé quelques jours après la cérémonie finale, puis on l'enlève. Au cours de cette cérémonie, on sacrifierait un cochon au sommet du *mèl.* Ceux qui ont payé ce *luan* se passent entièrement au noir de charbon, mettent sur la tête un masque analogue à celui du mannequin et, une massue à l'épaule et à la main un arc et des flèches, parcourent le pays sous cette autre figure.

Je n'ai pu voir de ces masques. Mais les représentations des masques analogues de Malekula sont reconnues par les informateurs comme *temʿar ne are.* Un de ce genre, porteur de quatre physionomies et appartenant au colon Mitchell, me fut désigné sous le nom de Lisèvsèp, personnage mythique de la région de Craig Cove (56). Dans la région d'Olal-Rannon, ils le connaissent de nom et lui attribuent de longues oreilles, mais ne savent pas son histoire.

pato kil. Il n'y a pas d'effigie. Le rituel consisterait essentiellement dans l'initiation au rhombe, *temʿar kil.* Ces rhombes sont fabriqués sur place et non importés de Malekula comme l'avait avancé Deacon.

luan sisi. Le son du *temʿar sisi* serait plus aigu que celui du *temʿar ne luan.* L'effigie est une tête à deux visages, *ïval,* accrochée au fronton du *mèl kon — mʷe haharan fan mèl.* Au cours de la cérémonie finale, le *ïval,* dévoilé, est percé de flèches, tandis qu'on entend les plaintes du *temar sisi.* Celui qui a payé ce *luan* se munit d'un réservoir relié à un phallus artificiel, et d'une démarche déréglée, comme ivre, se promène en pissant aux yeux de tous ; il est dit alors *temar womʷalʷal.*

Un autre luan, dit *luan en bo,* se rapproche de celui-ci.

luan fïi. Une effigie de stature humaine est debout contre le *mèl,* tenant une flèche dans une main et une massue à l'épaule, un plumet est fixé sur sa tête. Le rituel serait analogue à celui du *luan mèlwòn.*

pato lalau. Je n'ai que le nom de ce *luan,* n'ayant pu en obtenir aucune description, de même que pour un autre dit *luan fañfañ.*

(54) Cf. J. Guiart. *Journal de la Société des Océanistes,* 1949.

(55) Un mannequin du Musée de Nouméa correspond bien à cette description. Cf. *Photo.*

(56) Son équivalent dans le nord de l'île est Liseseo, qui n'a rien à voir avec les masques *temàr ne are,* mais est représenté par un des types de masques de jeu dits *tamake.*

Les danses seraient les mêmes pour chaque *luan*. J'ai vu en tout cas les mêmes se répéter en plusieurs occasions; elles offrent un caractère assez différent du *yañobêbi*, la danse du *Mage*.

Il y a deux danses, *bari luan* ou *emkò luan* (57) et *yeṅ bagal* ou *yañwe* (58), elles portent le nom générique de *pato*, ou *pato ne luan*.

Les deux danses observées à Bogor avaient lieu devant les deux *mèlkòn;* au centre de la place de danse est planté un arbuste à feuilles rouges, *likʿar,* au sommet duquel on a disposé deux images de bois peint représentant des serpents (*balbal*) et une boule également peinte; au pied de l'arbuste étaient plantés des roseaux, *litòr.*

Cet arbuste ne joue de rôle que lors de la première danse. Au début les danseurs se groupent autour du *libalbal* (59) et dansent sur place en chantant. Au bout de quelques instants, le meneur de jeu, en l'occurrence Tain Mal, se détache et entraîne tout le monde à danser autour de l'arbuste, quatre de front au premier rang, formant rayon, et tout le monde par derrière de façon plus ou moins ordonnée.

Sur l'exemple des danseurs du premier rang, les mouvements sont tantôt piétinés lents, tantôt marchés, suivant un rythme ternaire — un pas fort sur trois — donné par un petit tambour portatif en bambou. Après trois tours du *libalbal,* les enjambées et les gesticulations prennent plus d'ampleur, ou bien on a un piétinement rapide, les danseurs courbés faisant des gestes d'avant en arrière avec la main gauche. A la fin du chant, un piétinement fort, toujours sur le même rythme, et la danse s'arrête.

Pas d'autres variations au cours de la danse; à chaque fois quelques-uns se signalent en se mettant à l'extérieur, ce qui les force à une grande amplitude de gestes, et permet des exhibitions de tournoiements d'armes diverses tenues en main; un des principaux gradés porte toujours un arc et un paquet de flèches, qu'il frappe l'un contre l'autre au rythme de la danse. Une fois même j'ai vu Tain Mal sortir du cercle et, en marge, se mettre à bondir en criant. Ces exhibitions ne sont le fait — et peut-être le privilège — que de dignitaires; les jeunes gens sont à l'intérieur du cercle, où, pour ne pas dépasser le mouvement général, ils sont obligés de piétiner lentement à raser le *libalbal,* en s'arrêtant parfois de chanter pour échanger des plaisanteries. Au bout de quelques danses, à chaque fois quelques participants sortent du cercle pour aller s'asseoir à proximité.

Le chant était toujours lancé par Tain Mal, ou à son défaut par un autre

(57) *emkò* = ils dansent.
(58) Du refrain qui est *yañwe e yañwe...*
(59) Nom donné à l'ensemble de l'arbuste et de ce qu'il porte.

dignitaire, Urèl Mweleun, repris en chœur très doux, puis crescendo jusqu'à éclater en clameur (60).

La danse *yen̄bagal* prend après celle-ci sans qu'il y ait de pause. A la fin d'une danse, Tain Mal lance un autre chant que tous reprennent en continuant de tourner; deux fois solo du tambourin qui accélère son rythme suivi d'un cri de tous, et la nouvelle danse commence, en groupe, sur un rythme plus complexe : ils tapent d'un pied, puis de l'autre, avec un temps entre les deux, et ensuite rapidement un pied sur l'autre; au bout d'un moment, tout le monde se déplace pour aller danser ailleurs. Un cri marque la fin de chaque danse et un nouveau départ, la pause ne durant que quelques secondes où ils chantent, *o o sitan̄o*... avant de se déplacer encore. Le grand chic semble être de reprendre une nouvelle danse avant que le cri de la fin soit terminé; tout le monde se remet à bondir de plus belle et le plus haut possible. Cette danse paraît moins hiérarchisée que la précédente; tout le monde semble pouvoir lancer le chant et nombreux sont ceux qui se détachent du groupe pour courir à grandes enjambées, les bras écartés et brandissant une massue.

Le signal de la fin des danses est donné par un appel, joué sur deux tambours par un seul homme. Comme d'habitude c'est alors la tuerie de cochons au profit des danseurs et de ceux qui vendent le rituel.

Ces danses, spéciales au *Luan,* s'intègrent au rituel dont elles forment la partie publique. Au dernier jour, elles se répètent, constituant le fond de la cérémonie. On découvrira le *tu ne luan,* puis Tain Mal, appellera : «*Luan be?*» à quoi on répondra en chœur : «*luan be Pͦnbar*» et ainsi de suite, en donnant les noms de tous les villages qui ont précédemment payé ce *luan* depuis Port Vato jusqu'à Ranhor. Quand on en sera à la réponse : *luan be Bogor,* les participants décocheront une volée de flèche sur l'image, tandis qu'éclate la plainte du *temʿar ne luan.* Après, on tuera deux cochons de valeur, mais à la sagaie et non plus à l'assommoir. Un sacrifice analogue — avec un cochon seulement — avait déjà été fait deux fois lors de précédentes danses.

Je n'ai rien pu voir de la partie secrète du rituel. Autant que je sache, et cela paraît normal, elle consiste surtout dans la révélation des divers secrets du *luan* : par exemple, les candidats tuent une poule pour voir le *temʿar ne luan* — ce qui ne veut pas dire qu'on leur en apprenne le maniement, pas plus qu'on ne leur montrera la confection du *tu ne luan.* Ils auront probablement la chance d'en savoir davantage s'ils participent à un autre *luan* à titre d'initiés, à moins qu'ils ne veuillent faire de suite un paiement supplémentaire à leur initiateur.

(60) L'entrée sur la place de danse s'était faite spectaculairement, en file indienne mais en silence.

Quoiqu'il soit ici encore vivant, il est bien plus difficile d'analyser ce rituel à Ambrym qu'il ne le serait à Malekula. Signalons encore que parmi les *tu ne luan* il y en a qui sont identiques aux dessins sur le sable que Deacon décrit comme représentant le voyage au pays des morts. Cette indication ne vaut guère pour Ambrym, car ce mythe n'y a pas cours, du moins dans le nord de l'île.

Nous avons aperçu une trace mythologique à propos du *temʿar ne are.* Le chant de la première danse est pour le moment inutilisable, car le texte en est dans la langue de Port Sandwich, inconnue des gens du Nord Ambrym. Le chant du *yènbagal* ne peut malheureusement pas rendre plus de service; sa langue serait bien d'Ambrym, mais différente de la langue locale. Je n'ai pu obtenir d'autres explications que celle-ci : ce serait le chant du premier *luan* d'Ambrym, on ne saurait ni l'actualiser ni le recomposer.

Le coût même de ces cérémonies est assez variable, non seulement suivant le *luan,* mais aussi suivant la cupidité du vendeur et le rang de celui qui fait l'acquisition. *Luan en bo* par exemple oscille entre le paiement d'un *burmao* pour un homme du commun, Willy, à deux *bumto* et au *lewur* pour Wurwur Mal. Pour *temʿar ne are,* Willy (Naim ẅerekòn) a payé trois *burmao;* Mal Mweleun, qui l'a payé trois fois, a donné la première fois deux *bumto,* un *leoser,* un *muhun* et en dernier deux *bumto,* un *leoser,* un *muhun.* De toute façon, ces chiffres sont bien inférieurs à ceux des grades élevés du *Mage.*

TO BUAN

Plutôt qu'un rituel, c'est une prestation du village de la femme ou de celui des maternels. Sur un rond de pierres plates — ou sur une seule pierre si elle est assez grande — on tue un cochon à dent, *bumto* par exemple, sur la place de danse de son propre village; la parenté de la femme — ou les maternels — mange la bête et le donateur met la défense en bracelet. La pierre est dite *wòr ne tobuan* et l'opération entière décrite ainsi :

moto buri ẅehen baen or wen metaen.

Après l'opération, la pierre est entourée d'un léger rideau de feuilles de cocotier; elle restera en mémorial et c'est là en partie l'origine de toutes les pierres plates que l'on trouve à la périphérie des places de danse.

ATATA

Dans la plupart des cas, les cochons à dents sont tués avec un assommoir cérémoniel; ces objets, toujours de forme coudée sur Ambrym, sont ou ne

sont pas sculptés. Cela correspond, dans le Nord, à une hiérarchie bien déterminée ; on a en valeur (qualité) croissante :

1. Assommoir simple, sans sculptures : *atata;*

2. Assommoir sculpté au sommet du coude d'une triple crête de coq : *atata tòrẹrẹ;*

3. Assommoir sculpté d'un visage humain sur la partie qui fait masse : *atata ẅanten;*

4. Assommoir sculpté de deux visages humains, un à l'avant sur la masse, l'autre à l'arrière du sommet regardant vers la poignée, il est également dit : *atata ẅanten.*

Cette série est indépendante, et ne correspond à aucune séquence de grades du *mage.* L'assommoir de chaque catégorie est acheté à la famille de la femme — *tübụuṅ* ou *woñoṅ* — lors d'une cérémonie qui consiste essentiellement à tuer avec l'*atata* un cochon sur un tas de pierres circulaire et à donner une autre bête équivalente pour payer le tas de pierres ou *wòrf*[w]*ẹye.* Ce tas, également entouré d'un rideau de feuilles de coco, est plus élevé que le *wòr ne tòbuan.*

Voici à titre d'exemple les valeurs obtenues pour chaque catégorie d'assommoir :

1. Un *tibu* pour la pierre, un autre pour *atata;*
2. Un *burmao* pour la pierre, un autre pour *atata;*
3, 4. Un *leoser* et un *motomkete* ou bien deux *bumto.*

Dans l'Ouest d'Ambrym, on retrouve la même série. L'assommoir sans sculptures — *tèta* — serait pour les petits grades du *Maṅge,* celui avec crête de coq correspondrait au grade *Mweleun,* et les assommoirs sculptés de visages — *tèt*ᶜ*arlau* — seraient l'apanage des *Mal.* Ce renseignement, donné par un homme de Lele, représente probablement ce qui s'est passé pour son père, mort il y a quelques années. Il n'y a pas de raison d'en faire une règle générale, d'autant plus que mes informateurs du Nord étaient formels. En pratique, les assommoirs, sculptés, ne s'acquièrent qu'à partir des plus hauts grades.

TEMᶜAR NE TAUR

Le nom même de ce rituel marque bien sa différence d'avec le *Mage;* il s'applique plus particulièrement à la statue de fougère qui en est la marque. Cette statue n'est pas recouverte d'une plate-forme. Elle est faite suivant la technique habituelle, et ne recevrait pas d'autres couleurs que le noir et le blanc. La forme est entièrement distincte de celles des statues mage. Par rap-

port à ces dernières, le visage s'aplatit, le nez prend moins d'importance, avec de part et d'autre des yeux petits et protubérants. Le corps est représenté en entier, avec des membres en tuyaux et cette particularité que les épaules sont fortement ramenées vers l'avant. Le ventre arrondi est ballonné. Un bon exemple en est donné par une photo d'Aubert de la Rüe (61); une pièce de ce genre existe au Musée de l'Homme (X 46.13).

Ce style, il faut le souligner, est bien différent des belles sculptures habituelles à Ambrym; par la gaucherie de certains aspects, il rappelle plutôt la sculpture de Malekula (62). Le rituel est reconnu d'ailleurs comme ayant précisément cette origine. Les chants qui accompagneraient les danses — à ce qu'il paraît les plus animées du genre — seraient soit en langue de Malekula, soit dans le parler des villages de Tou et Lònòl dans l'intérieur de la partie ouest de l'île. La danse elle-même dite danse *taur* se joue autour d'un arbre *lire* planté au centre de la place de danse.

La suite des événements rappelle beaucoup le modèle des prises de grades. On débute en tuant un cochon de chaque sexe au profit du vendeur; une autre fois chaque candidat donnera trois cochons, dont au moins deux à dents (*lèwur*). On va chercher le tronc de fougère, et le sculpteur se met au travail, commençant par les yeux et le nez qu'il faut lui payer. Le jour de la fête principale, après la danse, on tue un, deux ou trois cochons — chaque candidat frappant à son tour la bête — avant de procéder au paiement : jusqu'à huit cochons, un *bumto,* un *leonan mwesere,* un *leoser,* deux *lewur,* un *mweser balòn woïvül* et deux *burmao.*

L'acquisition du *temar ne taur* ne donne pas droit à un titre, mais au port d'un insigne, un brassard dit *pèn,* fait de perles de coquillage (*wasum*) et de noix de coco (*wayè*) fixées sur une armature de ficelle tressée — suivant la technique du spiralé à armature (cf. fig. et Musée de l'Homme, n° 34-186-382); ce brassard aurait été attaché au bras de la statue, suivant une information. Le motif, dit *nèna,* réalisé en perles, représente un visage humain inscrit dans un losange, motif caractéristique de l'ornementation des Hébrides du Nord. Ce brassard est porté au-dessus du coude, lors des danses. La parenté ne joue pas plus de rôle que pour les autres rituels étudiés jusqu'ici.

FENBI

En ne tenant compte que des apparences matérielles, ce rituel ferait partie d'un même groupe avec le précédent; il y a en effet paiement d'une statue et d'un insigne en perles, dit *akòrbu.* L'intérêt de son étude n'est pas là. Il y

(61) AUBERT DE LA RÜE, 1945, p. XXIII.
(62) GUIART (Jean), *Journal de la Société des Océanistes,* 1949.



9. Tambour sculpté, village de Nĕha.



10. Masque dit *rom ten*, Olal.

a coïncidence, ou plutôt si l'on veut convergence, mais la parenté entre les deux ne dépasse pas le stade formel.

Le rituel *Fḙnbi,* dont il ne resterait plus que la mémoire, serait le plus ancien cycle cérémoniel d'Ambrym, plus ancien que le Mage. Il est d'ailleurs le seul dont la possibilité même soit déterminée par des considérations de parenté, suivant l'un ou l'autre de ces deux cas : entre Ego et le groupe des maternels, ou entre Ego et la parenté de la femme. C'est donc le seul cas où le rituel se joue entre les trois villages dont l'existence recon nue détermine le comportement social de l'individu.

L'insigne est une jarretière, attachée en haut du mollet, et où des bandes de perles blanches dessinent des motifs géométriques de triangles alternés sur fond vert et rouge (cf. fig.).

La description obtenue s'applique aux rituels payés par Tain Mal et ses frères, il y a déjà longtemps.

La mère de Tain Mal étant de Metamli, ce village donne à ce dernier un cochon *m^{w}eser balon woïvül* en lui disant «*ṅalni lòn m^{w}enam wobuṅ*». C'est le début du rituel et les préparatifs commencent aux deux villages où dans chacun une vieille — étrangère à la localité — enseigne aux plus jeunes les chants de circonstance.

Au jour fixé, les gens de Metamli vont à Fanla. Tain Mal aura planté sur la place de danse une ligne de douze piquets auxquels sont attachés autant de cochons, les bêtes de valeur (*bumto, motomkete*) aux extrémités. Les femmes se disposent en face de la ligne de piquets, chaque village sur un côté. Celles de Fanla chantent trois chansons — ou trois couplets (?) — sur l'oncle maternel (*mēsòn*) et sur Tain Mal, en tapant des mains de bas en haut, cependant que ce dernier marche de long en large devant les cochons. Les femmes de Metamli chantent à leur tour sur Tain Mal, puis les femmes de Fanla reprennent sur la femme de l'oncle maternel; enfin celles de Metamli terminent sur la mère de Tain Mal. Les chants terminés, Tain Mal et *mēsòn* rémunèrent la vieille qui les a enseignés aux femmes de chez eux, chacun avec un cochon *buklò*.

C'est le tour de la danse *taïvḭr,* danse rapide autour des tambours.

Un autre jour, les hommes de Metamli vont chercher un tronc de fougère qui leur est payé par la viande de deux cochons, un mâle et une femelle. L'oncle maternel fournit un sculpteur qui exécute une statue semblable au *mage ne heïvir,* mais sans bras, dite *gḙlgolan*. Au-dessus, on disposera un toit en feuilles de *togor,* posé sur des poteaux de fougère sculpté. On passe ensuite la terre et les peintures rouges, blanches et vertes.

La fin de ce stade est marquée par une nouvelle danse *taïvḭr*. La cérémonie finale est fixée à cinq jours de là. Dans l'intervalle, Tain Mal prépare ses cocho ns.

Au jour dit, le rituel commence encore par la danse *taïwir*. Puis Tain Mal donne à l'oncle maternel un *bumto* en contre-partie du cochon reçu au début; il y ajoute encore un *bumto* et d'autres bêtes : *motomkete, leoser, maharorïvi-ïvi* (63); il faut payer entre autres l'*akòrbu* que les maternels ont mis à Tain Mal quand, avant la danse, ils l'ont passé à l'ocre rouge. Il va maintenant sacrifier un *bumto* près de la statue, en appelant à voix haute : *Fenbi* (64).

C'est alors au tour des femmes d'entrer en scène. Toutes les mères, *rahen*, de Tain Mal vont s'asseoir sous le toit de la statue; tous ceux que Tain Mal appelle frère, *tayèn*, se saisissent en même temps que lui d'un arc et de flèches et se disposent en deux rangées, perpendiculairement à celle des femmes derrière le *gòlgòlan*. Celles-ci sont courbées et recouvertes d'une natte rouge importée de Pentecôte — *emlyne bati* —. Trois lignes de roseaux avaient été placées pour définir la place des hommes.

Un vigoureux roulement de tambour éclate; dès qu'il a cessé, Tain Mal et ses frères lancent sur la statue autant de flèches que chacun a, dans le passé, donné de cochons aux maternels (cf. *tòbuan*). Tain Mal en aurait lancé cent, Wurwur Mal soixante et les autres entre cinq et dix.

On dit : *me fen ran bamto*

tirer sur maternels (lieu).

Tous les chants sont en langue locale, mais malheureusement il n'existerait plus une seule vieille capable de les enseigner; et le dernier *gòlgòlan* sculpté avait déjà disparu.

Une variante de cette cérémonie, donnant droit au port d'un autre *akòrbu*, suivrait un processus presque identique, mais en intéressant la parenté de la femme; Tain Mal l'a également payée. Son père était assis au pied de la statue et derrière celle-ci les femmes de ses frères — que son père appelle *rahèn*. Le tir de flèches se déroule comme précédemment; on dit cette fois *me fen ran bam^wil*.

Mal Mweleun, lui, n'a pas payé ce rituel, et ne pourra le faire, ses maternels étant convertis à l'Adventisme. Il semble, en effet, que la série due aux maternels ait à précéder l'autre.

Aucun élément mythique n'est parvenu à ma connaissance pour aider à comprendre ce rituel (65). Le rôle actif qu'y ont les femmes est intéressant par rapport à leur exclusion ordinaire de toute vie cérémonielle.

(63) La dent n'a pas encore traversé l'os.

(64) Ce nom s'appliquerait alors en même temps à la fête, à la statue et à Tain Mal lui-même; on pourrait l'appeler dès lors Fenbi Tain Mal.

(65) D'ailleurs la statue est désignée aussi sous le nom de *mage*.

MAGE NE KUMAN

Malgré son nom, le *mage ne kuman* n'a rien à faire avec la hiérarchie ordinaire des grades. Une certaine ressemblance de forme justifie l'analogie du nom : il y a sacrifice d'un cochon et prise d'un titre. On pourrait le considérer comme un grade à part des autres, s'il n'y avait possibilité de le payer plusieurs fois, ce qui, dans le cadre du *Mage,* ne se peut faire que pour le *Mage ne Mal,* mais alors avec des variantes matérielles. Le *mage ne kuman,* lui, vient d'Aoba; son arrivée sur Ambrym à Rannon semblerait être plus ancienne que celle du *Mage ne mal.* Il aurait fait le tour d'Ambrym, et le père de mon informateur John l'avait emmené à Pentecôte.

Les éléments matériels nécessaires pour la cérémonie sont d'un type tout à fait différent de ce qui existe dans l'île : un tertre allongé — comme un sillon d'ignames — entouré de pierres et d'une barrière en feuilles de cocotiers; au centre, un creux en terre formant cuvette, tapissé de feuilles pour l'étanchéité et rempli d'eau. La convention veut que ce tertre ait la forme d'une pirogue; d'ailleurs on plante en biais à une extrémité un avant de pirogue sculpté provenant de Vao, représentant une frégate ou un serpent.

Le rite principal a lieu à l'intérieur de la barrière; l'impétrant — en l'espèce mon informateur John Manu — entouré par tous ses pères classificatoires doit boire l'eau — qui serait sucrée — de la cuvette. Dehors, après un roulement de tambour, on lui amène un cochon de valeur, qu'il sacrifie en appelant son titre, par exemple : Tan monòn matò; puis, avec l'aide de ses frères classificatoires, il donne à son père des cochons que ce dernier transmettra à celui qui a fait le Mage. Après, c'est le tour de sa mère — ou celui des deux femmes de son père, chacune à son tour — de tuer un cochon et prendre le titre de yamarkon libu par exemple. Les femmes qui ont le titre *yamarkoǹ,* ne peuvent plus manger avec les autres, mais seulement avec les garçons qui ont payé *faǹtasum;* au cours de la cérémonie, elles peuvent pénétrer dans l'enceinte avec les pères; elles ont également le droit de danser ce jour-là sur la place de danse, alors que les autres femmes doivent se contenter de danser dans la brousse au son des chants *wòlele* (66). La danse dure jusqu'à ce que le nouveau Tan Monoǹ décide de s'arrêter.

Le prix de cette cérémonie semble relativement peu élevé, se calculant en *burmao* (67). La mère a droit à des bracelets de nacre, *bwela malo,* et une feuille sur chaque bras, que lui met la femme de celui qui a préparé le *Mage;* c'est son mari qui paye pour elle.

(66) Les chants *wòlele* sont en langue d'Ambrym; ils consistent surtout en variantes sur une petite phrase.

(67) Une indication isolée parle cependant de trois *bumto.*

Ce rituel ne pourrait s'acheter qu'à un père, *teman;* pourtant malgré cette affirmation, quand John Manu paya pour la deuxième fois le *mage ne kuman, teman,* ne servait que d'intermédiaire pour *mèsòn;* on pourrait, d'ailleurs, ne considérer ce cas que comme une confirmation de la règle précédente.

La présence d'une initiation de femmes au rituel est justifiée par un mythe.

Le *mage ne kuman* fut apporté d'Aoba par une femme. C'était une femme chef (?), venue à Ambrym sur une pirogue en feuilles de coco — *asitñar.* Elle débarqua près de Rannon, au lieudit depuis Lònbwelakun. Elle portait un «lavalava» par-devant et comme elle avait les seins fermes des femmes de son pays, on la prit à son arrivée pour un homme. Quelqu'un s'aperçut de son véritable sexe à la trace humide qu'elle laissait en s'asseyant sur une pierre; comme il voulut profiter de sa découverte, la femme prit de nuit une pirogue et s'en retourna, laissant le rituel à la lignée de Sawan, de Rannon.

OLE

Le terme Ole s'applique à l'ensemble de la danse dont les participants se revêtent du masque *rom;* ce premier terme est, suivant toute probabilité, l'usure du *Kole Kole* des îles Banks. Le masque lui-même rappelle assez les masques *tamate* avec une stylisation du visage moins poussée qu'aux Banks mais plus proche que celle des masques analogues du Sud de Malekula, temes malau de Deacon.

Le masque est fait d'étoffe de cocotier tendue sur un bâti en baguette (*baye ne rom*) du bois léger d'une liane; le tout est recouvert d'un crépis fait d'une liane grattée, dont la sève se mélange à la sciure pour former une pâte; la chevelure est en fibres du tronc de bananier. Les couleurs utilisées sont le rouge, noir, blanc et vert. A l'intérieur, une barre transversale, au bas du masque, permet de le tenir avec les dents, et les fibres nouées par derrière la tête (*manòle*) empêchent le masque de tomber en avant. Les yeux sont légèrement fendus pour la vision du porteur.

Le *rom* est porté par-dessus un manteau *rablar,* en feuilles de bananier tombant presque jusqu'à terre et fixées au sommet les unes aux autres par un tressage en collier, qui reposera sur les épaules du danseur. Un bras de ce dernier se cache dans un bras artificiel, *ïeran rom,* agrémenté de sonnailles *wòñbal,* qui résonnent à chaque lancée du bras en avant.

Du point de vue formel, le *rom* n'est, l'inégalité des côtés opposés, qu'une adaptation dans l'espace du motif en losange déjà cité; d'ailleurs, les informateurs disent *nèna* devant ce motif lorsque les côtés sont égaux et *rom* lorsqu'il y a inégalité. Il y a plusieurs espèces de *rom,* qui se distinguent les uns des autres par des détails de proportion ou de décoration. Celui que possède maintenant l'Institut Français d'Océanie est dit *rom kòn,* le caractère plus

particulièrement sacré étant marqué par la présence d'un bouquet de feuilles de cycas à la base du plumet qui surmonte tous ces masques (cf. fig.). Un autre, plus petit, avec une ligne de triangles noirs sur le bord (*tete*), est dit (cf. fig.) *rom ten;* un autre (*tata tòyò* (68) avec la même série de triangles, aurait un côté de la figure rouge et l'autre vert; un *rom atiṅtiṅ* n'aurait pas de visage mais sur chaque face deux spirales affrontées comme derrière les tambours (*atiṅtiṅ*); un autre montrerait deux visages, devant et derrière, d'où son nom *rom yeyerò*.

La danse *hau rom,* que les femmes ne peuvent voir que de loin, se joue en longueur, par allées et venues entre deux déplacements en cercles, tout en balançant lentement la tête dans tous les sens. Elle est accompagnée par deux tambours. Après la fête, les masques sont détruits. Un vieux de Metamli, Mweleun Kòn, m'en avait fait un; mais je n'eus le droit d'y toucher qu'après l'avoir payé. Il me fallut le cacher dans ma case, et le descendre de nuit pour le mettre immédiatement en caisse, afin qu'aucune femme ne puisse le voir de près. Cependant, l'ayant payé cinq livres australiennes plus une vieille chemise, j'avais le droit de le vendre à nouveau, c'est-à-dire d'initier quelqu'un d'autre au masque. Je pus même me payer le luxe d'endosser le *rablar* et le masque et danser sur la place du village. Mon assistant, chrétien, et ancien teacher adventiste, s'en amusa beaucoup, mais il n'aurait voulu le faire lui-même, ni toucher le masque. Les dignitaires païens, prévenus, trouvèrent ma conduite normale; j'avais agi dans la limite de mes droits.

A la fin de mon séjour, des catholiques de Rannon, anciennement initiés au masque, s'en fabriquèrent et pendant quelques jours circulèrent en brousse, dansant dans les villages pour effrayer les femmes et poursuivis par des bandes de garçons criant : *ole, ole, ole.* J'en vis un danser sur la plage d'Olal devant un indigène étranger, matelot à bord d'un bateau recruteur; cet homme s'était réfugié à la pointe du récif; quand, après un temps de danse, il vit le masque s'avancer vers lui, il sauta dans la mer et regagna son bateau à la nage, devant les «man-Abrym» narquois.

Le *rom* viendrait du village éteint de Tabtoro, dans le fond de Dip Point et les chants seraient dans la langue de cette localité. Le rituel serait venu de là à Harimal, puis redescendu vers Fanla. Quand on achète le *rom,* le vendeur aura mis une feuille d'ortie à l'intérieur du bras tressé; c'est le seul cas de brimade que je connaisse pour cette partie d'Ambrym, alors que des plaisanteries de ce genre sont caractéristiques du rituel des Sociétés Tamate des Banks (69). Je n'ai pu recueillir aucun mythe afférent à ce masque.

(68) La pièce du Musée de l'Homme, D. 59-3-172, en serait un bon exemple.

(69) A Craig Cove, on se couvre la tête d'un manchon en toile d'araignée afin d'effrayer les gens et les frapper à coup d'orties. C'est encore, à ce qu'il semble, un élément culturel isolé.

LES MYTHES

Les textes qu'on peut classer sous ce titre n'ont pas été faciles à recueillir. Ils sont, en effet, peu connus — du moins en détail — de la majorité. Une partie m'en fut dictée à Olal où le R. P. Clenet me communiqua également un cahier de légendes, traduites, écrites par un de ses prédécesseurs; je n'ai pu encore en assurer la traduction complète. D'autre part, j'en obtins d'autres à Linbul, principalement de mon informateur John Manu.

D'une façon plus méthodique, il faut distinguer :

— des mythes strictement localisés, sur les origines d'un village, à caractère en partie historique, connus seulement, en principe, des intéressés;
— des mythes généraux, connus de tous;
— des mythes étrangers, le plus souvent de Pentecôte, connus de quelques-uns;
— des contes à caractère moralisateur ou comique;

Nous allons d'abord examiner chacun de ces textes en particulier, avant d'en faire l'étude générale. Ils sont donnés, ici, tels qu'ils ont été reçus, sans arrangement littéraire; les expressions sont celles de l'informateur indigène.

LES TEXTES

1. *Histoire du siyèkòn de Mèlivar.* — Informateur : John Manu (Linbul) [texte recueilli en bichelamar].

A Lon wòtan (près du jardin de John), il habitait un chef (70) qui faisait construire une *ịmkòn* (maison sacrée). Sa maison finie, il monte à Fanla afin de ramener des cochons pour la payer (71). Sur son chemin il voit un fruit *woyịl* et le repousse du pied. Au retour, il trouve encore le même fruit sur sa route. Il le ramasse et le met dans un panier, se disant que ce pourrait bien être un *müyü ne bu* (72). Dans le panier, le fruit se transforme en lézard

(70) chief est le terme bichelamar pour les hauts dignitaires du *Mage, Mweleun* et *Mal*. Dans ce cas ce devait être un *Mal*, puisque sa maison est dite *ịmkòn*.

(71) Un haut dignitaire n'a pas le droit de participer à la construction de sa propre maison, mais il doit la faire faire par un autre du même grade et le payer ensuite. Cf. le chapitre sur le *Mage*.

(72) Talisman pour la magie d'acquisition des cochons. C'est ordinairement une pierre sculptée d'un visage humain. Il semble que ce pourrait être aussi quelque chose de spécifiquement vivant, sinon humain, par exemple le sang qui coule du dracaena (mythe de Yaolon) ou le lézard qui va naître du fruit.



11. Pose du masque *rom kòn*, Mèlwär.



12. Pierre sculptée *mäyü ne bu*, du village de Ralitor. N° 49-5-80. Hauteur : 35 cm., épaisseur maximum : 7 cm. 5, largeur maximum : 16 cm.

gigantesque. Une femme (73) entre dans la case où l'homme avait déposé le panier; le panier éclate et le lézard en sort, remplit la maison, puis se met à dévorer les hommes. Ces derniers s'enfuient, poursuivis par la bête. Un homme qui s'était sauvé à Rannon, pense à son *siyèkòn* (74) et retourne à Ralitor weye. Le lézard remplissait le *siyèkòn*. L'homme le jette dans le feu (75), mais il reste une partie du lézard sur lui. Il se sauve en arrachant un arbre *tubu m^wèn* et saute dans la mer. Il nage de là à Mèlẅar, sous le couvert de la nuit. Le lézard est resté à Ralitor, où il fait son gîte dans les pierres.

L'homme a fait sa maison à Mèlẅar où on lui a donné une femme. Le *tubu m^wèn* est encore là. La lignée de cet homme est aujourd'hui représentée par Kuen Mweleun. A Linbul, Bañtor descend d'un autre qui s'était également enfui de Ralitor.

2. *Origine de Linbul.* — Informateur : John Manu (Linbul) [texte recueilli en Bichelamar].

Les anciens habitants de Linbul habitaient du côté de Fonwor. Il leur était, là, difficile de se procurer du bois de cuisine. Un homme prend le bois d'un autre et ils se battent à cause de cela (76). L'un des deux prend sa femme, et s'enfuit en pirogue jusqu'à Linbul. Il avait pris avec lui un demi-bambou et une feuille dite *walwalta linbul.* Il fait leur maison à l'emplacement du premier hameau (quand on vient de Rannon). Ils plantent le bambou et mettent la feuille sur un arbre; on peut les voir encore aujourd'hui.

Un garçon de Pentecôte, qui s'était sauvé de chez lui pour la même raison, vient et épouse la fille du premier habitant.

Le fils du premier habitant de Linbul fait dans la brousse une case d'affût pour tirer les pigeons. Il y va de bon matin et regarde par la fente. Un poison était dans la terre et de là pénètre ses entrailles qui tombent et s'enfoncent sans qu'il le sache. Ayant vu un pigeon, il tire et veut se lever, mais n'y arrive pas. Il crie pour que son père vienne voir : ses intestins sont dans la terre et le retiennent. On essaye de creuser, mais on ne rencontre que de la pierre. On coupe les intestins avec un bambou et on emmène le garçon qui meurt avant le soir. On le pleure, on l'enterre et sa famille s'éloigne de cet endroit et va s'établir un peu plus haut.

(73) Même dans le merveilleux, il faut la conjonction des deux sexes, soit réelle ent soit symboliquement pour qu'il puisse y avoir création.

(74) *Siyè* = plat en bois généralement sculpté, utilisé pour travailler la pâte du fruit de l'arbre à pain. Les Mal en ont un, petit, qui leur est spécialement réservé, d'où le nom de *siyèkòn.*

(75) J'ai vu le *siyèkòn,* petit, en plateau rectangulaire, ce qui n'est pas la forme habituelle. Il portait des traces de feu dans un coin; effectivement, un gros lézard aurait pu le remplir sans difficultés.

(76) Le bois de cuisine, *bu batñi,* est strictement personnel.

Le village grandit par les naissances. Il vient s'y ajouter les réfugiés de Ralitor (cf. histoire du *siyèkòn*), puis un homme venu de Dip Point à la suite d'une sécheresse.

N. B. — Tout ce récit est historique, en dehors du cas de l'empoisonnement; le conteur n'a pas précisé si la mort du jeune homme était due à un maléfice; en tout cas personne ne semble en avoir été accusé, on s'est contenté d'abandonner le terrain, considéré comme dangereux.

3. *Entor*. — Informateur : Willy (Naim Wërekon) [Linbul] (texte recueilli en bichelamar.)

Le village d'Entor est aujourd'hui inhabité. Anciennement, il y avait là une pierre ronde avec à l'intérieur une cuvette. Une truie était allée par là et tombée dans le creux. Son propriétaire la trouve, devenue pleine. Elle met bas un enfant d'homme en même temps qu'une portée de petits cochons. L'homme emmène le bébé qu'il élève. Cet enfant est l'ancêtre de la lignée de Roṅroṅ Mweleun, de Likòn.

N. B. — Étant donné l'importance sociologique du cochon et son assimilation fréquente quoique symbolique à l'homme (77), on ne peut considérer le mythe de cette naissance miraculeuse comme un témoignage de totémisme. De telles naissances humaines à partir d'une truie sont connues ailleurs aux Hébrides et en Mélanésie, partout où le cochon, et par conséquent son rôle cérémoniel, est antérieur aux voyages de Cook.

4. *Origine de Fanla*. — Informateur : Wurwur Mal (Linbul) [texte recueilli en bichelamar].

Un vieux d'avant était d'un endroit appelé Fanbeṅnum (78). Ce vieux eut une dispute et vint ici à Fanla. Son nom était Tóyaó (œuf à deux poussins). Il avait pris avec lui un morceau de bois en train de brûler et le laisse à Fanla (plante du pied [?]). Il reste là depuis. Il y avait déjà un Fanla à Fanbeṅnum.

Un autre homme possédait un bâton et l'apporte dans un endroit, puis un autre et tous les gens de là meurent. Ce brandon (*bubatñi*) est dit *ẅererom* (79) [lieu vide].

N. B. — Il y a là nettement deux mythes; je n'ai pu savoir s'ils avaient une liaison l'un avec l'autre. Le deuxième thème pourrait se rapprocher

(77) Cf. Layard, Vao, *Stone men of Malekula*, et sa discussion du sacrifice.
(78) Sur la côte Est de l'île au Sud de Fònteṅ (cf. carte).
(79) Le terme *rom* ne pourrait s'appliquer qu'aux lieux habités.

d'une sorcellerie maléfique connue à Craig Cove, celle qui consiste à pointer un assommoir vers sa victime.

5. Informateur : John Manu (texte recueilli en bichelamar).

Un homme de Fanla avait trouvé un homme de Ranhor dans un arbre; il lui tira dessus. Sa victime restait suspendue à une branche, essayant de parer les flèches; il finit par l'atteindre et le tuer.

Le meurtrier s'appelait Tan mònoñ bari u̯ (80). Il avait pour femme une des deux filles du mort; l'autre était mariée à Fona. Leur père mort, elles retournent toutes deux à Ranhor, le pleurent et restent là.

L'homme de Fanla va à Bogor chercher des cochons; il les amène à Ranhor et les y sacrifie à cause de l'homme qu'il avait tué. Il donne une truie aux deux filles et les ramène avec lui à Fanla.

Une des deux était enceinte de son mari à Fona. Ce dernier envoie dire qu'on le prévienne à la naissance pour savoir si c'était un garçon ou une fille. Il naît un garçon; l'homme de Fanla sonne de la conque. Le nouveau père à Fona l'entend et monte avec des cochons préparer un repas à cause de la naissance de l'enfant. L'homme de Fanla et celui de Fona donnent tous deux à manger aux gens de Ranhor, le village de la mère du bébé. Le garçon est resté à Fanla, où il engendra Batik Mweleun, père de Balà, père de Worworkon et Hohor qui habitent tous deux aujourd'hui à Linbul (81).

6. *Liseseo.* — Informateur : Chanel Boñlibu (Olal) [texte recueilli en français].

Des gosses vont poser des lacets pour les oiseaux. Liseseo vient se prendre dedans. Les enfants viennent voir leurs lacets et l'un d'eux s'aperçoit qu'il a attrapé Liseseo. Il le détache et le porte sur son dos jusqu'à la maison. Mais arrivé là, Liseseo ne veut pas descendre du dos. Il demande : «J'ai faim, donnez-moi à manger». Mais ce qu'on lui donne ne lui suffit pas, il faut préparer encore de la nourriture. Enfin, il a assez mangé : «Vous allez me mettre dans une maison où il y a un tambour. Quand j'aurai faim, je battrai le tambour.» Le lendemain, il a faim et frappe le tambour, mais les gens ne viennent pas :

(80) Un des ancêtres de Tain Mal, qui sont connus jusqu'à sept générations dans l'ordre suivant : Wanmwèlbu ⟶ Tiñtiñru ⟶ Nòlbahan ⟶ Tan Monòn Bariu ⟶ Tan Monòñ libu ⟶ Roro (Malγoγer) ⟶ Mal mër ⟶ Tain Mal ⟶ Tofor. La désignation Tan monòñ indique l'acquisition du rituel *Mage ne Kuman*

(81) Cet exemple est bien représentatif de la société indigène où les vengeances, les meurtres, ou les guerres n'empêchaient pas le déroulement normal des rapports entre paternels et utérins. Le sacrifice des cochons a éteint la dette du meurtrier et lui a donné droit aux deux filles; ces cochons étaient probablement destinés aux parents maternels du mort.

« Il va grimper sur le dos de quelqu'un toute la journée (82). On est fatigué. » Liseseo sonne du tambour de bois tout le jour, finalement le tambour tombe sur lui et l'assomme.

N. B. — Les Liseseo étaient petits, nombreux, très forts, avec un gros ventre et des cheveux tombant jusqu'à terre.

On est ici en face du dernier reste de la tradition d'un personnage mythique important à Malekula, Lisèvsèp, où il est en général le gardien des morts. Lisèvsèp est connu aussi sous ce dernier nom à Craig Cove, où sans lui donner ce rôle, la tradition en fait un personnage plus important que le Liseseo du nord de l'île. Tòkòn, de Lolubulo (cf. carte) m'a donné à son propos le mythe suivant :

7. Les gens de Bilivâlap, village aujourd'hui recouvert par la lave, étaient allés à Sautis, situé sur le bord de mer plus bas que Port Vato. Ils sont restés là trois jours, puis sont revenus. Au retour, ils sont passés de nuit à côté du volcan et ont couché là. Ils étaient nombreux ; l'un d'eux va s'étendre un peu à part. Deux Lisèvsèp arrivent et voient les gens couchés mais on les aperçoit et tout le monde crie. Les deux êtres vont parler à celui qui s'était placé à part : « Vous allez retourner chez vous et tous ceux qui ont crié vont mourir. Toi tu vivras très vieux. Tu prendras une coquille vide de coco (*bwelèhol*) avec toi et tu deviendras chef. » Le vieux devint haut dignitaire et prit le nom de Lisèvsèp Naim (83).

N. B. — Les Lisèvsèp sont comme des hommes mais avec des cheveux très longs. Tokòn en a vu une trace isolée, mais comme elle n'avait pas de suite, il suppose qu'il avait dû s'envoler. Le Lisèvsèp aurait l'habitude de se promener, d'appeler les gens et de les emmener à son gîte.

On peut rapprocher la fin de ce mythe de l'analyse que Layard et le Père Godefroy font du rituel du Maki où le candidat aux grades supérieurs s'assimile à *Le hèv hèv*, le gardien des morts asexué.

8. Ẅehen tamo. — La première femme.

Six hommes vont faire la cuisine, et rôtir des châtaignes. Ils allument le feu et se mettent autour, à tourner les châtaignes. Ils se battent à côté du feu. En prenant une châtaigne pour la retourner, l'un d'eux se brûle la main et se détourne des autres. Les autres craignent un sortilège de sa part et

(82) On connaît en Nouvelle-Calédonie le thème du monstre qui saute sur le dos du chasseur imprudent qui l'a pris dans ses lacets ; mais il s'agit alors du lézard totémique. Cf. Leenhardt, *Documents néo-calédoniens* et LAVILLE et BERKOWITZ, *Pacific island legends*, p. 46, Nouméa 1944.

(83) Au temps où à Craig Cove, le grade Naim était le plus élevé, cf. discussion des grades du Mage.



13. Case d'un *mæleun* en appareil funéraire, village de Metamli.

quelqu'un prend une châtaigne dans le feu et la lance dans ses poils pubiens; il essaye de l'ôter, mais elle est collée dans son sexe, il s'y prend trop tard, il est devenu le contraire de l'homme et les autres lui donnent un nom, la femme : «Notre sœur va rester avec nous, nous allons la garder, la surveiller, la gronder; si nous restons bien, c'est bon.» Un des garçons va lui parler, elle ne suit sa parole, elle n'écoute pas. Ils vont aux champs, travailler, reviennent à la maison et envoient encore quelqu'un : «Va prendre du bois chez notre sœur». Il va prendre du bois, essaye de lui parler et ne récolte que de la colère. Il s'en retourne et les autres demandent : «Que t'a-t-elle dit ?» — «Non. Elle n'a fait que parler fort et je suis revenu. » — «Un autre essaiera encore si c'est la même chose.» Ils vont encore au travail et celui-ci terminé, reviennent au village et disent : «Qui va encore aller lui parler?» — «Je vais y aller encore, essayer si sa parole ne vient pas comme à lui. Je reviendrai dire. Peut-être qu'elle ne voudra pas.» Ils lui disent tous : «Si tu hésites, vas-y quand même. Si elle te dit une parole droite, tu viendras nous raconter.» Il va essayer de lui parler. Elle poursuit son occupation et ne parle pas, son front reste grimaçant. Il revient vers les autres qui l'avaient envoyé et dit : «Notre parole est toujours la même. Je suis allé essayer de parler et elle ne m'a rien dit, pas une parole.» Les autres vont encore travailler, vont regarder le soleil pour savoir le moment du retour, quand il va vers le trou. Ils reviennent au village et envoient l'un d'eux aller vite chercher du bois à la maison : «Nous allons faire la cuisine.» Il va essayer de parler : «Grand-mère, donne quelques morceaux de bois.» Elle ne parle pas. Il demande encore : «Grand-mère, je veux du bois, donne quelques (bûches), je vais faire la cuisine. Où est le bois de (cuisine)?» Elle lui parle fort et il s'en retourne. Nous demandons : «Que t'a-t-elle-dit ?» — «Non. Elle m'a parlé très durement; j'ai essayé de l'appeler grand-mère, elle ne veut pas de moi.» — Un autre va de nouveau voir; si elle lui dit une parole qui soit bonne, il viendra le raconter tout droit. Il y va et elle lui dit la même chose : «Qu'est-ce que vous faites avec moi ? Je ne dirai rien de cette manière. Retourne-t-en.» Il revient et les autres viennent demander, il dit : «Elle ne suit pas la parole que nous essayons à son propos.» — «Comment allons-nous faire ? Et'a.» Un autre propose d'aller, essayer de parler doucement à propos du bois : «Grand-mère !» Elle se tait. Il s'en retourne sur la place et va raconter à ses amis : «Il ne faut peut-être pas une chose. Elle n'épouse pas un de nous, étant de parenté interdite avec nous. A-t-elle dit quelque chose?» — «Elle ne m'a pas dit un mot.» Il dit ainsi toujours la même chose. «Il y en aura peut-être un ici qui puisse encore aller lui parler, faire une grande parole, des paroles fourchues et nouvelles pour réussir (84).» Les autres comptent les jours pour lui parler. Il

(84) Passage d'interprétation difficile.

compte ce jour, s'il est loin, il ne veut pas d'une parole; il retourne leur dire; ils se moquent de lui, à cause de sa parole qu'il ne veut pas ainsi. L'un d'eux dit : «Pourquoi ne réussirait-il pas? il parlera bien. Nous nous approchons (d'elle) autrement que lui; il ne sera pas fort, mais très doux, parce que nous lui parlons alors qu'elle est de notre famille et elle pense que cette manière n'est pas juste. Il s'en trouvera sûrement un pour l'épouser; nous resterons seulement à côté d'elle. Nous ne l'avons pas gardée en vain; nous avons peiné à l'élever lorsqu'elle était petite, jusqu'à ce qu'elle soit grande. Si l'un de nous se trouve être : notre beau-frère, nous la lui donnerons. Il y aura pour nous le prix de chair. Nous lui rendrons visite, lui amenant des présents. Nous cherchons notre sœur quand elle manque parce que nous sommes tous garçons. Nous ferons chercher au dehors où il y a des femmes différentes de nous, différentes de visage (85). Où se trouvera la femme, nous donnerons notre parole, la discussion pour un homme et enfanter ce qui remplacera le pays et nous; nous choisirons quelqu'un dans la bonne relation de parenté. Cette femme suit la tradition. Il est juste qu'il y ait pour elle un acompte (en cochons).

N. B. — Je n'ai eu le temps de traduire avec Chanel Boñlibu, d'Olal, qu'une partie de ce texte dont je dois l'énoncé en langue indigène au R. P. Clénet. J'espère pouvoir compléter un jour cette traduction, qui dans son état actuel, reste difficile à interpréter.

Ce mythe explique non seulement l'origine de la différence entre les sexes, mais surtout l'origine du système matrimonial. J'avais obtenu par ailleurs à Fona et à Lolubulo (Craig Cove) des versions moins complètes, et où les frères étaient quatre et cinq. Ce mythe a été donné en une version plus explicite par le R. P. Tattevin, dans la langue de Wanur (Pentecôte). D'ailleurs les gens d'Ambrym rapportent ce mythe à Pentecôte, sans toujours préciser qu'il s'agit là de Barkolkol et ses frères. C'est d'ailleurs la seule différence de quelque valeur, car, en pratique, on peut considérer qu'il y a identité absolue entre les versions des deux îles.

9. *Commencement de la mer.* — Informateur : Harry (Fona) [texte recueilli en bichelamar].

Fònwòlwòl est le nom de l'endroit où Barkolkol a commencé à faire la mer. Il y avait là un trou plein d'eau, où était alors la mer, recouverte par l'herbe *limgliriri* qui poussait au-dessus de l'eau.

(85) Idée du visage de famille.

Barkolkol dit à Puṇyam : « Viens demain, je ferai un lap lap (86) d'ignames pour toi. » Puñyam revient un autre jour pour voir Barkolkol. Ce dernier avait fait un lap lap d'ignames à son intention, et le prépare pour qu'ils le mangent. Barkolkol va prendre de la mer et en verse sur le lap lap. Ils le mangent et Puñyam le trouve bon; il dit à Barkolkol : « Viens demain et je te donnerai du lap lap chez moi. » Puñyam ne connaissait pas la mer. Il va vers un arbre à pain, fait un trou et la sève blanche en sort; il la recueille et la répand sur le lap lap d'ignames. Ils mangent le lap lap, mais Barkolkol ne le trouve pas bon; il lui demande ce qu'il a mis sur le lap lap. Puñyam répond : « C'est l'eau dont je me sers de condiment (*taka*). » Barkolkol parle de nouveau : « Demain, tu reviendras chez moi. » Il refait du lap lap et l'accommode à l'eau de mer. Cette fois-ci Puñyam avait vu Barkolkol prendre de la mer. Ayant trouvé, il voulut la lui prendre. Ils mangent. Puñyam dit : « C'est bon tu vas revenir demain me voir. » Puñyam fait un lap lap et quand Barkolkol vient, il passe par l'autre côté pour le voler. Il vient prendre de la mer pour mettre sur le lap lap.

Ils mangent, Barkolkol parle : « Ce n'est pas ton eau, c'est la mienne. » Puñyam dit : « Ce n'est pas ton eau, mais c'est la mienne. » Barkolkol dit : « Viens me montrer où tu as pris cette eau. » Puñyam répond : « C'est bon, je vais te montrer. » Puñyam montre le trou à Barkolkol. Barkolkol lui dit : « Cette eau n'est pas à toi, c'est la mienne. » Tous les deux se disputent au sujet de cette eau : « Tu es venu la voler. » Puñyam dit : « Je ne l'ai pas volée, c'est la mienne. » Tous les deux parlent très fort à cause de cette eau. Barkolkol dit : « C'est bon. Si c'est ton eau, tu pourras l'empêcher de couler. Si c'est la mienne, je la laisse s'échapper. » Barkolkol met de côté la pierre qui arrête et la mer se répand au dehors du village. Puñyam soulève un rocher grand comme une maison pour arrêter la mer; il n'y arrive pas, la mer s'écoule. Il rajoute encore de grosses pierres, mais l'eau passe à travers. Barkolkol reprend : « Si c'est ton eau, tu dois pouvoir l'arrêter. Si c'est la mienne, je vais la faire couler partout. » Puñyam n'arrive pas à arrêter la mer et l'eau se répand partout. La pierre existe encore maintenant à Pentecôte, se dressant comme un navire au milieu de la mer. Le nom de l'endroit où il y avait la mer avant est Enbarite.

N. B. — Ce mythe fait évidemment bien partie du cycle de Barkolkol, mais il ne semble pas connu sur Pentecôte. Pour expliquer l'origine de la mer, le R. P. Tattevin donne une version où interviennent d'autres personnages.

(86) lap lap = sorte de galette d'ignames; les ignames sont rapées et la bouillie qui en résulte, après avoir été battue, est enveloppée de feuilles de bananier et cuite au four indigène. Terme bichelamar.

Cela ne veut pas dire qu'on ne puisse retrouver celle-ci sur Pentecôte. En tout cas l'informateur est formel, l'événement s'est passé près de Wanur.

10. *Mare̯lül.* — Informateur : John Manu (Linbul) [texte recueilli en bichelamar].

C'était le cadet de cinq frères.

Quand son chef faisait un *Mage,* Mare̯lül en faisait de même. Et ainsi une fois, puis deux, puis une fois encore. Le chef se met en colère et fixe un jour pour le tuer.

Mare̯lül avait un fils et le chef également. Le chef dit aux gens de danser un soir. Mare̯lül entend le tam tam et dit à son fils d'aller lui attraper une petite roussette et se prépare à partir pour la danse.

Vient le moment où les gens parent le chef pour la danse, et en font de même pour Mare̯lül. On chante et il y a une grande danse sur le ranhar (place de danse) du chef. Le nom du chef était De̯bi. On chante avant qu'il ne tue Mare̯lül. En dansant, le chef prend un assommoir, tandis que Mare̯lül tient une feuille de *raoyòn̄* qui cache la petite roussette. Mare̯lül va s'asseoir sur l'autel de pierre où l'on sacrifie les cochons. De̯bi danse, injurie sa victime : «Tu fais le Mage comme moi. Bientôt ce sera fini pour toi!» Mare̯lül tient la *raoyòn̄* sur sa tête. Le chef danse, les tambours résonnent. De̯bi revient, parle encore, lève l'assommoir pour le tuer. Mare̯lül lâche la roussette qui égratigne la figure du chef et le mord. De̯bi lâche l'assommoir cependant que Mare̯lül s'enfuit chez lui.

Voici la chanson chantée par les gens de De̯bi durant la danse :

Ye̯la̯, ye̯le ye̯le De̯bi ala an̄o e
rue lan̄o De̯bi ala an̄oa
De̯bi ta lo̯lior na lòm sère nalò

(Langue de Pentecôte.)

11. *Mwelesiya* (87). — Informateur : John Manu (Linbul).

John a entendu parler de Mwelesiya, *man belong fight.* Rien ne peut le frapper à mort. On croit toujours l'avoir tué, et les gens vont battre le tambour et danser. Arrive alors Mwelesiya, vivant : «Vous avez tué qui?»

12. *Teweli.* — Informateur : Michel Wuan (Hantara) [texte recueilli en français].

Un homme appelé Teweli enferme sa femme dans la maison et part aux champs. Un autre, Tasinam^wèl, était parti à la chasse; sa flèche tombe sur

(87) Cf. le cycle de Melesia, donné par Tattevin.

la maison et traverse le toit. Il vient alors ouvrir la porte, prend la flèche, fait un dessin par terre et s'en va après avoir enfermé de nouveau la femme.

A son retour, Teweli voit le dessin. Il fait réunir tout le monde et ordonne à chacun de faire un dessin par terre. Le premier ne réussit pas; le deuxième en fait un différent, le troisième aussi. Au bout du compte Tasinam^{w}èl vient et commence le bon dessin; mais il sait de quoi il retourne et le termine de travers. Teweli l'encourage : « Non ! tu vas bientôt trouver. Recommence encore. » Tasinam^{w}èl recommence et se trompe. A la troisième fois, il réussit : « C'est donc toi qui a fait le dessin par terre. »

Teweli emmène Tasinam^{w}èl aux champs et lui dit de déterrer une igname. Pendant que l'autre travaille, il le tue et met le corps à la place de l'igname. Teweli revient à la maison.

Au bout de cinq jours (88) il emmène sa femme au jardin. Arrivé là, il lui dit : « J'avais mis des bananes à mûrir ici dans la terre. Tu vas les sortir et les manger ». La femme creuse et trouve le corps pourri de Tasinam^{w}èl. Elle le mange en pleurant. Ayant fini, elle rentre en pleurant, descend au bord de mer où elle prend des feuilles de taro sauvage rawowi (89). Elle les dispose à terre et y vomit les restes de Tasinam^{w}èl. Elle place les os dans la position normale, puis l'appelle par son nom. Tasinam^{w}èl ressuscite alors. La femme l'épouse et refuse de retourner avec Teweli.

Chant de la femme ayant mangé les restes de Tasinam^{w}èl et rentrant à la maison :

Teweli e Teweli è ṅam ṅènè Tasina^{w}èl o
j'ai mangé
(répété plusieurs fois).

N. B. Le thème du dessin tracé sur le sable ou la poussière avec le doigt est fréquent dans le folklore hébridais, ce qui correspond à l'importance de cette coutume chez les indigènes. Le dessin est désigné par le même terme (*tu*) que les jeux de ficelles; mais au rebours de ces derniers, il est surtout le fait d'adultes. Certains dessins ont une valeur rituelle (*tu ne luan* — cf. ce rituel), attestée ailleurs : Deacon et Layard ont publié des études sur la question, et ont insisté sur le rôle du dessin que doit refaire le défunt avant la

(88) Remarquer l'importance des périodes de cinq ou dix jours dans le rituel ou la computation. Il semble que l'indigène ne pense que par blocs de cinq jours. C'est un phénomène habituel non seulement aux Hébrides (Cf. DEACON, Malekula) mais aussi dans le reste de la Mélanésie (cf. LEENHARDT, *Do Kamo*). Voir la description des rituels du Mage.

(89) Dans la symbolique mélanésienne, la feuille de taro représente la matrice. Pour renaître, il faut que Tasinamwèl revive, même figurativement, les stades de la conception et de la parturition. Cf. la responsabilité des femmes dans la culture des taros.

traversée d'un des passages sur la route qui mène au pays des morts. Ces dessins ont le plus souvent une valeur symbolique : pirogue, fruits, animaux être mythique. Dans une certaine mesure, ils ont une efficience et donnent la possibilité de création au bénéfice de l'homme. Le P. Tattevin en cite un bel exemple dans sa légende du jour et de la nuit : « Il se mit à tailler un morceau de bois, traça un dessin sur la feuille d'un arbuste appelé Risül, il y dessina le jour et la jeta dans la rivière; l'eau l'emporta au large et l'aurore apparut ».

13. *Teg'ar.* — Informateur : Michel Wuan (Hantara) [texte recueilli en français].

Un gosse appelé Teg'ar était au bord de mer pour couper des boyaux de cochon. A un moment, debout sur un caillou, il aperçoit dans la mer un arbuste, avec un poisson de chaque côté. Le garçon plonge, écarte les poissons, casse l'arbuste dont le sang coule et rougit l'eau de la mer. Teg'ar vient planter l'arbre à côté de la maison paternelle.

Un homme était en train de tailler un *Mage* pour le père de Teg'ar. Quand il eut terminé, il fut décidé qu'il serait payé au dixième jour. Le père se met à chercher des cochons. Le premier soir il n'en ramène pas; de même le deu xième, puis le troisième soir. Le gosse demande à son père : « Où étais-tu dans la journée? » « Je t'ai cherché tout le matin. Il faut que tu me portes avant le quatrième jour ». Le père porte l'enfant au village, puis repart en quête : pas un cochon. A son retour, Teg'ar lui dit : « Tu vas ramasser des feuille de coco et faire trois paquets ». Les paquets prêts, l'enfant prend trois feuilles de l'arbuste pour attacher avec les feuilles de coco. « Quand tu vas partir, prend un paquet. Arrivé chez quelqu'un tu allumes un feu avec et vous causerez auprès ». Ce que fait le père. Le premier homme visité donne quatre cochons. A son retour, le père informe son fils du résultat. Le lendemain, il prend le deuxième paquet et revient avec quatre cochons. Le surlendemain, il se munit du dernier paquet : encore quatre cochons. « J'en ai assez pour payer le mage. »

Au dixième jour tout le monde vient pour la danse. Quand la foule est au complet, le père casse l'arbuste et le pique (90) dans sa ceinture. Les gens voient le sang couler de la tige et s'imaginent que l'homme a la dysenterie. « Il mourra dans quatre jours », se disent-ils. Le Mage payé, ils s'en vont tous.

L'enfant Tegàr s'en est allé et se tient debout sur la souche de l'arbuste, mécontent de ce que son père l'ait brisé. Il chante une chanson et la souche s'enfonce avec lui jusqu'au jarret. Le père vient et veut donner une truie en réparation de l'arbuste cassé. L'enfant refuse, chante et la souche s'enfonce

(90) Suivant le grade, on a droit à se mettre dans le dos différentes plantes, fichées dans la ceinture d'écorce. Ces plantes ont toujours des feuilles de couleurs ornementales.

avec lui jusqu'au genou. Le père lui offre un gros cochon mâle : nouveau refus du gosse qui chante et s'enfonce jusqu'à la ceinture. Le père amène un *buvʿar-kakèrè*, mais en vain; Tegʿar chante et s'enfonce jusqu'aux aisselles. Le père offre un *ranbuvʿarègètlam*. Le gosse refuse et s'enfonce aux épaules. Le père amène un *bumto*. Nouveau refus. Tegar dit à son père : « Sur ma tombe, un arbre va pousser, ce sera moi ». Puis il se met à crier. « Regarde là-bas, le *Ròm* qui vient. » Le père se détourne et le gosse disparaît. Au même endroit, il poussa un arbuste aux feuilles rouges dit : *yañyañbuvi* (91). On le trouve toujours maintenant près de la case des hommes.

N. B. — Ce mythe se retrouve presque identique à Wanur (Pentecôte) où le jeune héros, s'appelle Gelehwe. Il faut noter le nom de Tegʿar dans la version d'Ambrym, dernier écho du Tagar, Tagaro, Taharo, divinité d'Aoba, Maewo et du Nord de Pentecôte (92), assimilé par Layard et avec juste raison, au Kwat des Iles Banks.

14. *Yaolòn*. — Informateur : John Manu (Linbul) [Texte recueilli en biche-lamar].

Cinq hommes vivaient à Murèñ, de l'autre côté d'Olal. Un oiseau particulier fréquentait ces parages; il était appelé *heta murèñ* (93). Cet oiseau arrive tous les matins de bonne heure avec le soleil levant; il descend dans une crique s'asseoir sur une pierre très propre et se frotte le dessus de la tête avec des cendres (94), puis se secoue.

L'aîné des hommes voit les traces et se demande ce que c'est. Il construit à proximité un abri de guet, se lève de bon matin et va attendre. Quand le soleil se lève sur la mer l'oiseau arrive et se pose sur la pierre. L'homme le voit mettre les cendres sur sa tête et se secouer; il a peur et se sauve. Une fois assis, cet oiseau est une belle jeune femme.

A son retour à la maison, on demande à l'homme : « Tu n'as pas tiré l'oiseau? » — « Non, j'ai eu peur et me suis sauvé. » Ils causent et l'aîné affirme que les autres ne feront pas mieux.

Le second décide d'essayer et se lève de bon matin. L'oiseau arrive et se pose sur la pierre. L'homme prend peur et s'enfuit.

Le troisième tente sa chance et va de bon matin à l'abri. Il voit la transformation, tremble et se sauve.

(91) Dracaena.

(92) Cf. LAYARD, *Stone Men of Malekula* et CODRINGTON, *The Melanesians, Their anthropology and folklore.*

(93) Identique à l'oiseau dit *hebror,* sauf pour certaines marques sur la poitrine.

(94) Comme les femmes pour se décolorer les cheveux. La version donnée par Wurwur Mal spécifie bien ce détail.

Le quatrième se vante d'y arriver et va essayer; mais il se sauve tout comme les autres quand l'oiseau vient s'asseoir.

Le cinquième était affligé au bas du dos d'une maladie et marchait toujours courbé. Il veut essayer, malgré les quolibets qu'on lui prodigue. Il va de bon matin et étend la main ouverte sur la pierre. Le soleil se lève, l'oiseau vient se poser sur la main de l'homme qui la referme et saisit un lézard. Il n'en a pas peur et le tient serré; c'est maintenant un serpent; l'homme ne lâche toujours pas. Enfin, c'est une femme. Le cadet lui parle, lui dit que ses frères se sont sauvés, et qu'il veut l'emmener; la femme accepte. L'homme l'emmène dans sa maison. Ses frères lui demandent s'il a attrapé l'oiseau. Sur sa réponse affirmative, ils viennent voir la femme et regrettent de ne pas l'avoir prise eux-mêmes. Ils décident de se débarrasser de leur frère.

Ils vont couper un grand arbre et lui disent d'aller tailler en dessous. Quand il est dessous, ils taillent en haut, l'arbre tombe et écrase le cadet, qu'ils enterrent dans sa maison (95).

L'aîné prend la femme; elle devient enceinte et met au monde un garçon qu'on appelle Yaolòn. Celui-ci frappe un jour un camarade qui, de colère, l'insulte : «Tu es d'où, toi?» Yaolòn va voir sa mère qui le console : «Quand tu seras grand, nous irons voir ensemble *mèsòm* (ton oncle maternel)». Lors d'un nouvel incident analogue la mère lui réitère cette promesse.

Quand il est assez grand, sa mère lui dit d'aller couper une pirogue. Mais il choisit un bois trop lourd et l'arbre coule. Il va couper un autre arbre et dit aux gens de venir tirer son bois. La pirogue achevée, sa mère vient la voir et fixe le jour du départ. Yaolòn prend des cocos et des vivres pour la route, et le matin, va à la pirogue accompagné de sa mère. Celle-ci lui dit : «Prends la pirogue et pars devant. Tu me verras bientôt derrière. Dirige-toi droit vers où le soleil se lève». Yaolòn pagaie; au milieu de la mer, il s'arrête et voit sa mère derrière, de nouveau sous la forme de l'oiseau *heta murèn;* elle passe au-dessus de lui et va en avant se poser sur la plage. Le garçon arrive après. Ils tirent la pirogue sur le sable et dorment.

Au matin, l'oncle maternel vient les voir et demande à son neveu : «Tu veux des cochons?» — «Oui!» Il lui montre un *bumto;* Yaolòn n'en veut pas. Il lui montre un *motomkète;* le garçon refuse. Il lui montre un *mweser balòn woïvül;* Yaolòn ne le veut toujours pas. Il lui montre un *mwerarau;* même refus. Puis un *wa helhel muru lòn fan.* Refusé. L'oncle demande : «Ta mère était partie depuis longtemps et je ne savais où. Je veux te donner un *bumto* et tu refuses». — «Non. Donne-moi une truie». Il refuse une très grosse truie, mais accepte une petite.

(95) Quand on a l'habitude du rôle du cadet dans les mythes mélanésiens on s'attendrait à voir la femme le guérir, et le cadet éviter les embûches de ses frères.

Tous deux reviennent à Murèñ avec la truie, le garçon devant, en pirogue et la mère volant derrière et le dépassant en mer. Près de terre, Yaolòn sonne de la conque. On croit que c'est en l'honneur d'un *bųmto,* mais c'est pour la petite truie. Ils retournent chez eux. La truie devient pleine et va faire ses petits à l'endroit où est la pirogue. Yaolòn la cherche. Les petits cochons deviennent grands et en se promenant arrivent à Fonwor, où ils sont reconnus. Les gens de là préviennent Yaolòn qui vient les chercher. C'était des cochons de taille moyenne, sans défenses. Yaolòn tape le tambour. Les gens demandent: « Qui va tuer un cochon? » — « Yaolòn ». — « Il y a donc un *bųmto*? » — « Non. »

Yaolòn part à la recherche de nattes et de cochons pour compléter les préparatifs de la fête. Il va à un endroit, obtient des nattes et un cochon et ramène le tout chez lui. Juste avant le lever du soleil, il frappe le tambour et les gens savent qu'il va tuer un cochon.

Yaolòn a un petit garçon qui lui demande à chaque fois combien de cochons il a rapporté : « Un. » — « Si je viens avec toi, je vais en ramener trois ou quatre ». —« Toi, un petit garçon! » Le gosse avait trouvé quelque chose de bon, à l'insu de son père. Ce dernier l'emmène un jour avec lui. Arrivé au village, le gosse fait un petit feu, y secoue quelque chose; la fumée va partout et les gens donnent des cochons en grand nombre. De retour chez eux, le petit garçon dit : « Tu vois, je suis venu avec toi et nous avons eu beaucoup de cochons ». Le père sait que le garçon possède un bon *müyü ne bu* (96). Le lendemain Yaolòn part seul et revient bredouille. Le jour suivant il demande à l'enfant de l'accompagner, mais prend la précaution de le guetter et voit quelle feuille il a pris. De nouveau l'enfant brûle sa feuille de bon matin au village de leur destination; ils reviennent avec dix cochons.

On fixe un jour pour la fête. Au jour dit tout le monde vient et on fait une grande danse. Yaolòn prend un bâton *atütur* et, joyeux tourne avec autour des danseurs, ayant mis dans sa ceinture une des feuilles du petit garçon. L'enfant voit par le sang qui en coule que la plante a été cassée. Il pleure pour l'arbuste — le nom en est *lį re dèñdèñ ton* (97). Le père tue de nombreux cochons; on dirait même qu'il ne veut plus s'arrêter. On aurait cru que la dernière bête tuée serait un *bųmto;* non, c'est un simple *burmąo.* Mais Yaolòn met une feuille — de l'arbre *lįr mò buñ* — sur la bouche du cochon mort, et quand il l'enlève, c'est un *bųmto.* D'étonnement, les gens dansent et frappent les tambours. Puis Yaolòn rend les cochons qu'on lui a donnés.

Le petit garçon va s'asseoir au pied de son arbuste; il pleure, chante et s'enfonce en terre jusqu'aux genoux. La mère va prévenir Yaolòn qui vient lui offrir un grand cochon en réparation de la feuille qu'il a prise. L'enfant ne le

(96) Pierre sculptée utilisée pour la magie d'acquisition des cochons.
(97) Dracaena.

veut pas. Yaolòn offre un *bumto*. L'enfant refuse encore et s'enfonce jusqu'à la ceinture. Il dit au revoir à tous et s'enfonce jusqu'aux aisselles. On amène un autre cochon à dent qui est refusé comme les autres. La mère pleure et l'enfant s'enfonce jusqu'aux épaules. Il parle à sa mère afin qu'elle détourne le visage : « Maman ! regarde un *rom* (98), là-bas ! » La mère regarde, il n'y a pas de masque ; pendant ce temps, l'enfant a disparu sous terre. Les gens veulent le déterrer, mais le bâton à fouir ne rencontre que de la roche.

On établit un interdit de plusieurs jours (*orkònkòn*) [99] à cause du cochon *luñbaro* tué par Yaolòn. On sonne de la conque tout le temps, de jour et de nuit. A Malekula, les hommes entendent et viennent en pirogue. Yaolòn avait un deuxième garçon qui vient laver à la mer les défenses du cochon mort. Les gens de Malekula lui demandent : « On sonne le *bubu* (conque) pour celles-ci ! » — « Oui. » — « Où est ton père ? » — « A la maison. » — « Va dire à ton père de venir, je garde les dents. »

Le garçon donne les défenses et va chercher son père. Les Malekula coupent la corde de la pirogue de Yaolòn et la laissent partir à la dérive. Le père descend avec son fils et entend les gens de Malekula sonner de la conque sur la mer. Ils le suivent le long du rivage, par Falibër, Barereo, Fonteñro, Fonmur, Fanu, Nebül, et s'arrêtent à Linbul, la pirogue filant de là droit sur Malekula. Yaolòn vient s'asseoir sur un rocher et pleure, puis s'en retourne chez lui. Voilà pourquoi aujourd'hui sur Malekula les cochons sont nombreux et ont de belles défenses.

L'enfant disparu avait trouvé l'arbre *liredeñdeñton* dans la mer ; deux petits poissons vénéneux (*sak*) étaient en train de dormir, un de chaque côté, leur mère de l'autre côté d'un rocher. L'enfant n'a pas peur des poissons, plonge et casse l'arbre qu'il court porter à la maison pour le montrer à sa mère. Celle-ci avait vu la mer couverte du sang de l'arbre et pleurait, pendant que les poissons avaient dévoré l'enfant.

La descendance de Yaolon est aujourd'hui éteinte. John Manu dit avoir vu à Fonwor les restes de la porte de sa barrière.

D'un homme qui ne veut pas indiquer sa destination, on dit :

mar	*ye*	*hal*	*mwena*	*Yaolòn*
seuil	de	maison	le sien	

(porte sans barrière).

Une autre version voudrait qu'une fois le garçon disparu sous terre, Yaolòn

(98) Masque en matières végétales dont l'approche est interdit aux femmes.
(99) Cf. description du *Mage*.

ait pris un arc et des flèches et tiré sur un nuage; une deuxième flèche se fixe sur la première et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on ait un pont de flèches qui touche terre, ce qui permet à Yaolòn de monter dans le nuage.

N. B. — John Manu ne sait pas ce que Yaolòn y a fait, s'il est redescendu ou non. D'ailleurs il pense que cette version n'est pas «straight» et que Yaolòn est mort à Murèn̈. Le vieux Worwor Mal m'avait donné avant John Manu cette histoire sous une forme abrégée, la terminant par le thème de l'échelle de flèches.

L'empreinte du pied de Yaolòn est sur un rocher à Linbul. Les gens de Craig Cove m'avaient signalé cette empreinte comme étant celle de Barkolkol. Cette déclaration a beaucoup embarrassé mes informateurs adventistes, pour qui Barkolkol est le dieu chrétien, suivant la tradition missionnaire générale à Ambrym.

15. *me bar hę̂ bu mwèl* (*mettre son pied cochon cycas*). — Informateurs : Wurwur Mal et John Manu (Linbul) [texte recueilli en bichelamar.]

Un homme, Dę̂mfit son nom, habite à Tabi, près de Dip Point. Il se lave la figure et l'essuie avec des feuilles de bourao (*rabòlwà*) qu'il jette ensuite à la mer; le courant les emmène à Malekula, à Fangumô. Il y avait là une femme de Mal; elle va au bord de mer, voit les feuilles, les emporte à la maison et les garde avec elle pour dormir. Dans la nuit, les feuilles provoquent un rêve; elle voit l'homme Dę̂mfit et couche avec lui (100). Dans son rêve, elle dit qu'elle voudrait s'écarter de lui. Le Mal l'avait entendu parler et lui demande le lendemain : «Qui est venu vers toi la nuit dernière que tu lui parlais ainsi?» Elle lui raconte son rêve.

Le Mal prend une pirogue et part à Ambrym pour chercher cet homme à Wakòn, il demande : «Où sont les feuilles de Dę̂mfit?» On lui répond : «De l'autre côté de la pointe.» Il passe de l'autre côté et pose sa question aux gens d'Anvèrèkòn. Ils lui répondent : «Il n'habite pas ici, de l'autre côté encore.» Il arrive à Tabi où il trouve la mère de celui qu'il cherchait. Elle répond : «C'est mon fils.» — «Va dire à ton fils de venir nous voir.» On envoie chercher le fils qui descend. «Voilà le Dę̂mfit?» — «Oui» répond-il. On lui dit de venir avec eux sur la pirogue. Ils le saisissent et repartent à Malekula.

Arrivés là-bas, ils lui donnent la femme, disant qu'il peut prendre cette femme puisqu'elle a eu ce rêve. Ils organisent une danse pour ce garçon : ils veulent le tuer avec un assommoir, en même temps qu'un cochon. Tandis qu'ils dansent et se préparent à l'immoler, le garçon pense à se sauver. Il prend un

(100) Il est habituel qu'on soit considéré comme responsable de ce qui se passe en rêve. Il y a pas là de monde à part, mais une autre forme de l'existence. Cf. LEENHARDT, *Do kamo.*

tronc de bananier appelé bañbañ et le porte à la case, où il le dépose sur le lit et le recouvre d'une couverture (101). Pendant la danse, les autres vont voir à la case, voient le tronc couché et pensent que le garçon s'est couché. Dans la nuit, ce dernier prend le cochon et la femme, les met dans une pirogue et s'en retourne à Ambrym. Le matin venu et la danse finie, les autres vont à la case, soulèvent la couverture et trouvent le tronc de bananier. Ils se précipitent au bord de mer, entendent le son de la conque (102) et comprennent ce qui s'est passé. Ils ne peuvent voir la pirogue, déjà trop loin, et ne peuvent la poursuivre, car le garçon avait coupé les attaches des autres pirogues.

Le garçon atteint ainsi Ambrym avec la femme et le cochon. Arrivé sur la plage, il tue le cochon, puis pose le pied sur le nœud d'un cycas, le nœud (*bamwèl*) s'ouvre et des cochons en sortent pour se répandre partout. Les cochons femelles (*bàrbàr*) sont sortis avant les cochons mâles (*bu*).

N. B. — On peut rapprocher ce mythe de celui de Marelül, à cause du parallélisme des thèmes : sacrifice d'un homme qui a offensé un haut dignitaire. Ces deux exemples tendraient à confirmer l'opinion de Layard suivant laquelle les sacrifices de cochons auraient dans une certaine mesure remplacé des sacrifices humains. Nous avons ici deux cas où la victime humaine et la bête sont considérées comme équivalentes.

16. *Malilòn wara.* — Informateur : Michel Wuan (Hantara) [texte recueilli en français].

Un homme avait tué un cochon. Après qu'on l'ait découpé, la fille appelée Malilònwara, descend au bord de la mer pour laver les boyaux, ayant pris aussi un bambou pour le remplir d'eau de mer. Arrivée sur la plage, elle se prépare à faire son travail, mais arrive un grand poisson qui l'avale. La fille ne revenant pas, le père se doute de son sort. Il se met dès lors à compter les jours; au cinquième jour, il est sûr que le poisson l'a mangée. Il confectionne un laplap d'igname rouge (*dəm ſurſuri*), descend au bord de mer et monte sur un caillou. Là, debout, il se met à chanter; à la fin du chant, il lance un morceau de laplap à la mer et le poisson se montre au loin, à l'Est. Il répète le chant et lance un nouveau morceau à la mer; le poisson se montre encore. Et ainsi de suite, à chaque fois le poisson se rapproche. Quand il est près du bord, le père monte au village, appelle tout le monde : «Le poisson a mangé ma fille, prenez les casse-têtes et les sagaies, on va le tuer». Tous descendent au bord de mer. Le père remonte sur son rocher, chante et lance un morceau de laplap à la mer; le poisson se montre près du bord. Le père

(101) Élément moderne qui s'est glissé dans le mythe.

(102) Arrivé en vue de Ambrym, Dèmfit sonne la conque pour annoncer le grade du cochon qu'il a emporté.

recommence son manège jusqu'à ce que le poisson arrive au sec. On se précipite pour le tuer, mais, à l'intérieur, la fille se met à parler : «Si vous voulez tuer le poisson, tapez sur la tête ou la queue, moi, je suis au milieu». On s'escrime aux endroits prescrits. Le poisson mort, on en sort la fille. Pour se nourrir, elle avait cassé le bambou et mangé le foie du poisson. On lave bien la fille et le père est content. La mère de la fille s'appelait Motàr.

N. B. — Le mythe du poisson dévorant obligé de rendre sa victime apparaît en des points très nombreux du Pacifique Sud. J'en ai recueilli personnellement diverses versions à Ouvéa et sur la côte est de la Calédonie. Il faut noter ici l'utilisation magique de l'igname rouge et du chant. Ailleurs, ce poisson est un requin; l'igname étant souvent assimilé à la chair humaine, on conçoit ici son rôle comme appât. A ce point de vue, la version donnée par le R. P. Tattevin (Légende d'un poisson) est moins intéressante que celle-ci.

17. *Man Taoba.* — Informateur : John Manu (Linbul).

One chief Aoba he make tambu long coconut, man he no catchem dry coconut long Kaikai. One woman she take one of the fruit, she ate it. Chief he come he look for, that fruit he did not find. Another time she took one again. She was lame, a poor fellar, she did not work for kaikai belong him, she stop house all the time. She take one more fruit, kaikai back again. Then after chief he ask for that fruit. Every man he say he no savy where fruit he go. Chief he fightem tamtam, call every man to go one place. He ask them about that fruit, all he no savy. He take one leaf, that leaf call *rawọïvi* (103), he made hole in the ground, put the leaf on that hole and he put the water into the leaf. Then he tell every man to wash their mouth, he want to find that coconut, who ate em. Every man he washem mouth, he no find em, no got man or woman he come finish. Then he call for the woman she had a sore in her leg. When she had come to wash her mouth, they found that she ate the fruit. Then the chief told her to go out from them, not to live anywhere in the country. He told them to make one canoe. They cut the banana tree, they make a canoe with. They take some other leaves. Some other good leaves they put on the banana tree; that leaf his name *lịhà* (104). They take the paddle, give to her, they give her some other nuts, and they said farewell to her and she go on with the canoe. She float, put her feet in the water and the sore was healed by the sea. She float many days on the sea — and take her to wakon (Dip Point). There she went on shore in the night. In the morning, a boy came down, find the canoe, he did not find any man on the canoe. He saw a track of the woman, she hid

(103) Feuille de taro sauvage. Cf. *Teweli.*
(104) Nom de l'arbre, la feuille serait *rạhà.*

herself in the bush. The man found her, took her in his house, the ask her : « Where did you come from? » She point to Aoba, she had come. He take her, give her something to eat, make her wife belong him. All he no savy he catchem woman. That man he no visit brother or sister. He stop house all time — Another boy he go, he hear em two fellar he talk inside, woman he language Aoba, boy language Ambrym. All he ask him, he tell em out he got one woman belong Aoba. That woman he got picanniny, me no catchem how much, one man long Wakon, Temʿar, he got leprosy, that line belong him. One girl long Fanreo too, come out that line too, name belong her Nònim. Paddle that woman took with her, Doctor Bowie he took but volcano he burn em finish (105). Leaf *lihá*, he plant em long Dip Point, volcano he spoil em. Banana tree one he grow, they plant im, call im *oan ban taoba*.

Traduction. — Un chef d'Aoba avait mis l'interdit sur un cocotier, afin que personne ne prenne de cocos secs pour manger. Une femme prend un des fruits et le mange. Le chef vient voir et ne trouve pas ce fruit. Une autre fois, elle en reprit un. C'était une boîteuse, une pauvre femme, elle ne pouvait travailler pour sa nourriture, mais restait toujours à la maison. Elle prend encore un fruit et le mange. Le chef alors interroge les gens au sujet de la disparition de ce fruit, mais personne ne sait où il est passé. Le chef frappe le tambour et rassemble tout le monde. Il les questionne au sujet du fruit, personne ne sait. Le chef prend une feuille appelée *rawóvi*, creuse un trou dans le sol, y dispose les feuilles et les remplit d'eau. Puis il dit à chacun de se laver la bouche, parce qu'il veut trouver qui a mangé le coco. Chacun se lave la bouche mais il ne trouve rien, parmi les hommes et les femmes qui sont venus. Il fait alors venir la femme qui avait une plaie au pied. Quand elle se fut lavée la bouche, on trouva qu'elle avait mangé le fruit. Le chef lui dit de les quitter et de ne plus vivre dans ce pays. Il donna l'ordre de faire une pirogue. Ils prennent d'autres feuilles, de bonnes feuilles et les mettent sur le bananier; on appelle ces feuilles *lihá*. Ils prennent une pagaie et la lui donnent. Ils lui donnent d'autres noix, lui souhaitent bonne chance, et elle part avec sa pirogue. Elle flotte de longs jours sur la mer, qui la mène à Wakòn (Dip Point). Là, elle descend de nuit sur la plage. Au matin, un garçon vient, trouve la pirogue et n'y voit pas d'homme; il voit les traces de la femme qui s'était cachée dans la brousse. L'homme la trouve, l'emmène dans sa maison et lui demande : « D'où viens-tu? » Elle montre la direction d'Aoba, d'où elle était venue. Il la prend, lui donne à manger et la prend pour femme. Les autres ne

(105) Il s'agit de l'éruption de 1913 qui détruisit l'hôpital presbytérien de Dip Point.

savaient pas qu'il avait trouvé une femme. Cet homme ne visitait plus ni ses frères ni ses sœurs, mais restait tout le temps à la maison. Un autre garçon passe et les entend tous deux causer à l'intérieur, la femme dans le langage d'Aoba et l'homme en langue d'Ambrym. Alors tout le monde demande au garçon et il leur dit qu'il avait trouvé une femme d'Aoba. Cette femme eut des enfants, mais je n'ai pas appris combien. Un homme de Wa̭kòn, Temʿar, lépreux, est de sa lignée. Une fille de Fanreo est aussi de cette lignée, son nom est Nónim. La pagaie que cette femme avait emportée avec elle a été prise par le docteur Bowie, mais elle a été brûlée lors de l'éruption. La feuille *lihà* a été plantée à Dip Point et détruite par la lave. Le bananier a poussé. On le cultive et son nom est *baṅ baṅ taoba.*

N. B. — Le texte de l'informateur a été donné ici à titre d'exemple. Grâce au mélange d'anglais parfois très correct et de bichelamar, la langue en est souple et nerveuse, agréable à lire ou à entendre. Tous les textes donnés par John Manu sont dans une langue similaire.

On a vu un autre mythe concernant une femme d'Aoba, à propos du rituel Mage ne Kuman. A Ambrym, cette île est désignée sous le nom de pays de la femme, *ïvo̭re ne ïvo̭hen.*

John avait donné une première variante de ce mythe, puis l'a démenti comme inexacte. Elle indique aussi un apport d'Aoba en direction de Dip Point. En voici le texte :

Man Aoba make fire, put yam long fire, scratchem yam, fire he go out from, start em burn small, try and kill em that small fire. Now he can't kill em, he takem he go long bush. Fire he come big fellar. He takem out. Back again he take three banana tree, put em together, make the canoe long him, take woman now, jump long canoe, take em he cross, catch em Dip Point he go shore. Two fellar he stop. All he make em tanis, they go long tanis. Three banana tree he takem he go shore, now he grew, he plant em back again, call em name belong im *baṅ baṅ taoba.*

Traduction. — Un homme d'Aoba fait un feu et y met des ignames. Il gratte les ignames (une fois cuits). Le feu sort et commence à brûler un peu, il essaye d'éteindre ce petit feu. Il ne peut le tuer, et part dans la brousse. Le feu est devenu grand et le fait sortir. L'homme prend trois troncs de bananiers, les assemble et fait une pirogue. Il prend sa femme, saute sur la pirogue, traverse, atteint Dip Point et descend là sur la plage. Ils restent tous deux là. On fait des danses, ils y vont et tous dansent. Les trois bananiers qu'il avait tirés sur la plage ont poussé, il les replante et leur donne le nom de *baṅ baṅ taoba.*

18. *Lèñ nañ ụle.* — Informateur : John Manu (Linbul) [texte recueilli en bichelamar].

Lèñ nañ ụle, vient de Pentecôte, où sous une forme humaine, il vivait dans le creux d'un arbre du bord de mer, se nourrissant des cochons qui passaient aux environs. Un homme cherchait un cochon qui avait disparu et le demandait partout sans résultats. Il arrive à l'arbre et voit par terre les os du cochon... Il s'adresse alors au lèñ nañ ụle et lui demande : « as-tu peur du froid? — Oh, non. Il fait chaud dans ma maison. — As-tu peur de la pluie ? — Ma maison est bonne, je ne dors jamais si bien que quand j'entends la pluie au dehors.— As-tu peur du lézard ? — C'est ma nourriture. — As-tu peur du serpent ? — J'en mange aussi à l'occasion. — As-tu peur du vent ? — Çà oui... J'ai très peur du vent. S'il vient à souffler et que ma maison s'écroule, où irai-je ?

L'homme rentre chez lui et fait la magie du vent, la pluie se met à tomber, puis un fort vent s'élève; une moitié de l'arbre tombe à terre. Lèñ nañ ụle a peur. L'autre moitié de l'arbre se casse aussi et tombe à la mer. Lèñ nañ ụle saute dessus et chante. Le vent pousse son embarcation improvisée jusqu'à Fonmur sur Ambrym. De là, il est passé jusqu'à Fanla, sous la forme d'une pierre sculptée de deux visages jouant le rôle de müyü ne bu (106).

N. B. — Cette pierre avait la réputation de creuser un trou là où on la déposait; c'était la forme matérielle du Lèñ nañ ụle.

Voici le texte du chant mentionné dans le récit :

Lèñ nañ ụle, lèñ nañ ụloño ae ee èe
hộrọ *bibi̱r* *mamtò* *m^w^e lèñ nañ ụlòño ae*
branche arbre bibir cassé révolu
maọla *nè* *lèñ* *sib^w^e* *sib^w^ea* *hộrọ* *bị̂bi̱r èe*
gouverner sous vent fort fort branche arbre bibir
hộrọ bị̂bi̱r mamtò m^w^e lèñ nañ ụlono aè
lèñ nañ ụle, lèñ nañ ụlòño ae ee èe
hộrọ bị̂bi̱r mamtò m^w^e lèñ nañ ụlòño ae
lèñ nañ ụloño ae ee èe *mawẹla* *nè* *lèñ nañ ụloñe*
gouverner sous vent

19. *Wọu.* — Informateur : Chanel Boñ Libu (Olal) [texte recueilli en français].

Les habitants de Wọu sont dits wunu tawọ : ceux qui agissent au contraire des autres, par exemple :

— Ils vont coucher dans l'eau quand il fait froid;

(106) Pierre pour la magie d'acquisition des cochons.

— Les jours secs, ils font du feu au soleil pour se chauffer.

— L'un d'eux pêche et tombe sur une tortue : « Qu'est-ce que tu fais là, va-t-en ! » et il la remet à la mer où elle se sauve.

— Ils avaient attaché une corde à un rocher grand comme une maison, afin de le monter sur la montagne.

— Ayant pêché une pieuvre, ils l'avaient accrochée au toit de la maison des hommes. Revenant à la vie, la pieuvre se met à ramper sur les poutres. Ils s'écrient : « Elle prend des armes et va nous tuer. » Ils sortent de la case et y mettent le feu.

— L'un d'eux trouve à marée basse un barbillon dans un trou d'eau. Il est joli se dit-il et il lui met un collier de perles. « Demain je viendrai le chercher. » Le lendemain le poisson a disparu avec la marée haute.

— Ils vont fumer dans le mèl après avoir fermé les portes. Ils fument tellement que du dehors on dirait un incendie.

— Une cartouche calibre 16 ne part pas. Ils sortent la poudre, la font sécher, la remettent, puis disent à l'un d'eux : « Tu vas te mettre là-bas, on va essayer la cartouche. » L'homme reçoit les plombs dans le côté.

N. B. — D'une façon générale en Mélanésie, la tradition attribue des actes peu sensés, à une population ancestrale ; ici cette réputation atteint un groupe encore existant et bien localisé, devant les représentants de qui on n'y fait jamais allusion.

COMMENTAIRE GÉNÉRAL

Les mythes plus strictement locaux, quoique d'apparence parfois très historique — comme celui de l'homme de Fanla qui tue son beau-père — peuvent livrer des éléments très intéressants : le lézard monstre qui remplit le plat sacré de Mèl^{w}àr. Ce dernier thème pose le problème du Totémisme. En face des cycles du lézard qui existent ailleurs en Mélanésie (Nouvelle-Calédonie) on pourrait penser être en face d'une trace de ce système religieux souvent considéré comme universel. Rien ne vient infirmer l'hypothèse dans ce cas particulier : le lézard reste à Ralitor, et ne se distingue pas de celui qui tourmentait ailleurs le Maître de Koné (107). Mais ce seul indice ne peut permettre de conclusion.

Habitué à ce qui existe en Nouvelle-Calédonie, et poussé par les indications que Deacon donnait pour Malekula j'ai cherché une organisation totémique sur Ambrym. Je n'ai rien pu découvrir qui puisse s'y ramener. Devant l'inexistence parallèle des clans, il faut bien se résigner à l'évidence. Il n'y a pas plus

(107) Cf. Leenhardt, *Documents néo-calédoniens.*

de Totémisme que de clans sur Ambrym, et ces deux absences se corroborent aujourd'hui l'une l'autre.

S'il me fallait tirer une déduction de l'existence de ce thème du lézard, je le rapprocherais de ce qui existe aux îles Loyalty où de tels thèmes se rencontrent plus abondants, sans qu'on puisse en inférer la certitude qu'ils correspondent à un Totémisme pré-existant. L'étude comparative aux Nouvelles-Hébrides pourra permettre de déterminer la valeur du cas d'Ambrym, et de donner un commencement de réponse à la question : y a-t-il eu disparition du Totémisme, ou n'a-t-il jamais existé ? Si l'on pense qu'on retrouve à Ambrym le symbolisme génétique du couple décrit par M. Leenhardt, on pourra peut-être se demander valablement si le totémisme n'est pas une manifestation particulière d'un phénomène plus général, qui a pu se manifester ailleurs d'autre façon (animaux gardiens) ou ne subsiste que sous forme de tendance, ou même encore se résorber presque entièrement devant des conditions sociologiques défavorables.

Les mythes généraux, ne présentent pas tous les mêmes caractères. Liseseo semble bien un écho de plus en plus affaibli du Le hèv hèv ou Temes Sap Sap de Malekula. Le cycle de Barkolkol bien connu, est identique à celui du Sud de Pentecôte, tel qu'il a été donné par le R. P. Tattevin. On connaît d'ailleurs sur Ambrym cette origine et les noms d'endroits cités sont le plus souvent indiqués comme étant de Pentecôte. D'autres personnages mythiques de cette île, Marelül ou Mwelesiya, sont connus également sur Ambrym, en un récit qui peut comporter des variantes. La tradition que l'on m'a rapportée sur Marelül est entièrement différente de celle publiée par le R. P. Tattevin, mais toutes deux n'en proviennent pas moins de la même région.

Le mythe de Teweli et Tasinamwèl possède son correspondant à Wanur; le récit y est identique, mais il s'agit cette fois de Barkolkol et Marelül, et le mythe se greffe sur celui de l'origine de la femme. On peut se demander s'il s'agit à Ambrym d'un souvenir du grand mythe où si c'est le cycle de Barkolkol qui s'est aggloméré un thème indépendant; dans l'état actuel de nos connaissances sur l'évolution des mythes, la deuxième hypothèse semble préférable.

Un autre exemple du même phénomène existe sur Ambrym même, l'intégration du mythe de Tegàr au cycle de Yaolòn. Malheureusement, la version obtenue de ce dernier mythe ne donne pas le nom de l'enfant. On pourrait considérer le mythe de Yaolòn comme un conglomérat de divers éléments :

— le thème de l'enfant et du dracaena, talisman pour l'acquisition des cochons;

— le thème de la femme oiseau, qui capturée par un homme, lui donne un fils et s'en retourne avec l'enfant dans son pays, toujours situé à l'Est; le R. P. Tattevin en a recueilli à Wanur une version qui comporte le thème de l'échelle

de flèches et du mari allant en vain chercher sa femme. Sur Ambrym, l'échelle de flèches est connue... mais les informateurs ne savent pas très bien où la placer dans le cours du récit;

— le thème de la feuille magique qui permet d'obtenir la poussée instantanée d'une belle défense sur un cochon de médiocre valeur;

— le thème du vol de la défense par les gens de Malekula.

Il faut s'arrêter un peu sur le thème de la femme oiseau. Le principal intérêt n'en est pas cette transformation, fréquente en Mélanésie, mais l'origine de la femme, qui vient toujours du levant. M. Leenhardt a signalé pour la Calédonie l'existence de «filles du soleil». Personnellement, j'ai recueilli sur Ouvea, un mythe de la «femme du soleil» où l'on retrouve le thème des deux petits poissons et celui de l'insulte à l'étrangère qui provoque le départ de la mère et l'enfant.

Les deux derniers thèmes sont plus spécifiquement hébridais; mais il n'en faudrait pas conclure à une tradition attribuant à Ambrym l'origine des cochons à défense. C'est plus simplement un témoignage de la fréquence des expéditions partant de Malekula pour aller faire provision de cochons à Ambrym.

Un mythe plus spécifique attribue à Malekula l'origine des cochons (108). Une autre tradition parle d'Épi, pour certaines espèces. Leur origine réelle, importe peu; il vaut mieux noter l'intérêt de leur naissance à partir du nœud d'un arbre; à Pentecôte, ce sont les testicules d'un homme enflés après contact avec les nœuds d'un arbre qui crèvent et laissent échapper les animaux. Il pourrait bien se faire que dans la pensée indigène, le nœud de l'arbre et les testicules de l'homme soient équivalents.

Le mythe de la femme d'Aoba se range avec d'autres pour attester les influences qui ont pu toucher Ambrym. Un autre a été cité à propos du *mage ne Kuman,* toujours avec Aoba au point de départ. Tattevin en donne un qui atteste un passage de Pentecôte à Dip Point. Le mythe de Dèmfit pourrait aussi se ranger dans la même catégorie. Il est curieux qu'il s'agisse à chaque fois d'un apport féminin, peut-être symbole du système social matrilinéaire de ces îles.

A voir les choses de très haut, on peut distinguer une opposition entre les mythes strictement localisés et les grands cycles, plus ou moins étrangers. Ces derniers constituent au sens plein du terme des mythes originels. Leur valeur métaphysique ou quelque peu philosophique les rend plus que les autres sensibles aux attaques extérieures. On peut dire aujourd'hui, qu'à l'opposé des premiers, ils ne sont plus objet de croyance, ayant été remplacés par les cycles de mythes chrétiens; le passage s'est fait d'autant plus facilement que

(108) *Me bar he bu mwèl.* Cf. *supra.*

le terme Barkolkol s'applique maintenant de façon générale au dieu des missionnaires, ce qui jette dans la confusion jusqu'aux informateurs païens.

Il semble que déjà auparavant, ces mythes aient été surimposés sur le reste des croyances locales, grâce à des influences venues de l'extérieur. Le Christianisme a bénéficié d'un processus, plus rapide, mais identique dans le fond, puisque le milieu indigène était déjà prêt à recevoir sans résistance et sans acceptation réelle, de tels enseignements. Il est curieux de voir avec quelle rapidité le mythe de John Frum et de son «cargo» s'est implanté chez les presbytériens, avec suffisamment de force pour déterminer des actes tels que la destruction de pièces d'or (109).

Le mouvement n'a pas duré à Ambrym, les cadres de la nouvelle société chrétienne ne l'ayant pas soutenu; cependant, il faut insister sur le fait qu'il n'y a pas eu renonciation au nouveau mythe, mais doute sur l'efficacité de la conduite prêchée par ses propagandistes.

J'ai noté qu'aucun informateur païen de brousse ne m'a fait allusion aux cycles mythiques et que seuls les gens du bord de mer semblent en avoir connaissance. Ils ne jouissent d'aucun support à l'intérieur de la société indigène. Au contraire, les mythes locaux sur l'origine des villages, obtiennent encore l'adhésion des informateurs chrétiens, en même temps que celle des païens.

Le plus étonnant est jusqu'ici pour moi l'inexplicable lacune de mythes justificatifs des rituels sociaux, en dehors du maigre lien existant entre le *Luan* et Lisevsev (110). On se demande où trouver la religion indigène. En tout cas pas au niveau de ces mythes, à qui l'on applique le terme *dün,* dont un des dérivés — *dündün* — signifie penser, réfléchir. Tels que nous les avons décrits aucun d'eux — sauf le mythe récent de John Frum — ne peut mériter le qualificatif de vivant. Nous trouverons plus de satisfaction peut-être en nous attachant à l'étude de la mort.

MORT ET DIEUX

Rituels funéraires :

La différenciation sociale déterminée par la hiérarchie du Mage se continue lors des funérailles.

(109) Cf. J. Guiart, *Le mouvement John Frum aux Nouvelles-Hébrides,* Oceania, Sydney. Il est évident qu'il y avait auparavant mythe justificatif et qu'il y a aujourd'hui messianisme; l'un n'a pas remplacé l'autre, mais on ne peut dire encore quel équilibre s'établira entre les deux. Quant à la disparition prochaine du cycle de Barkolkol, je crois la question déjà résolue en pratique par l'affirmative. Il n'est même pas sûr qu'il survive sous formes de contes.

(110) Cette absence est assez générale aux Hébrides, et déjà Codrington s'en est inquiété.

Un enfant mort, circoncis ou non, est enterré tout de suite; cinq jours après les parents donnent un repas pour les fossoyeurs, les gens de la famille et tous ceux, de différents villages, qui sont venus pleurer l'enfant.

Le rituel se complique avec l'appartenance du mort au *Mage*. A partir du grade de *fañtasum* il faut donner des cochons (*burmao*) au village des maternels.

Si mon informateur Willy (Naim Werekon) mourait, voici comment se déroulerait la cérémonie. Les gens de Ranhor, du village de sa mère, viennent le pleurer; ce rite terminé, on sonne le tambour avant de tuer un ou deux cochons du mort, de la plus grande valeur possible. Puis le fils donne autant de bêtes qu'il y a de maternels venus, un mâle aux hommes, une truie aux femmes : *mat nò Willy an tibarbar tibu*. Les hommes retournent à Ranhor avec les cochons, les femmes restent à Fanla, mangeant les ignames du mort. Au bout de cinq jours les hommes reviennent, et prennent livraison d'un grand tas d'ignames élevé avec la participation de tous les gens de Fanla; leurs femmes repartent avec ces ignames. A Fanla, suivant ce qu'aura dit le Mal, on continuera à faire des repas au profit de ceux qui sont venus pleurer le mort; cela jusqu'au dixième jour où un frère (*talan*) de Willy tue un cochon *burmao* que les gens de Ranhor viennent chercher.

S'il a fallu emprunter des cochons à d'autres hommes de Fanla pour donner aux maternels, il faudra rendre au premier deuil du prêteur, sinon ce dernier pourrait saisir un morceau de terrain appartenant au mort. En général, le fils n'a pas besoin d'emprunter de cochons, les hommes du *bulu im* de son père savent leurs devoirs et apportent les cochons spontanément.

A la mort d'un haut dignitaire, d'un Mal par exemple, la vie du village est bien plus affectée. Les hommes se suspendent au cou les défenses de tous les cochons qu'il a tués, se frottent le corps d'ocre rouge et se peignent le visage de motifs blancs, rouges et noirs. Les femmes se passent le visage au charbon et se mettent des cendres sur les cheveux. Tous accrochent des feuilles odoriférantes (*ramhèñ*) au bras ou à la ceinture. Les soirs et les nuits sont consacrés à la danse *wòlele*.

Cinq jours après l'enterrement, on tue un cochon destiné aux maternels du mort et on avertit aux alentours de la date fixée, au dixième jour par exemple; jusque-là, toutes les nuits, on chantera et on dansera jusqu'au matin. Le jour, on joue des instruments acquis par le Mal : *temʿar ne luan* — c'est le seul cas où l'on en joue de plusieurs à la fois — *mansip, temʿar kil, temàr kokòr*, soit dans la brousse, soit dans le *mèl*.

Le jour dit, une partie des hommes vont sur le ranhar, et entonnent, sans les danser, les chants du *mergrum*. Tout le monde est là, hommes et femmes; le chant et le jeu des tambours arrêté, un frère du dignitaire tue un *burmao*; on sonne de la conque et chacun se met à pleurer. Au bout d'un moment, on sacrifie un deuxième *burmao* et les pleurs s'arrêtent. Les femmes du village

du mort tuent chacune une truie qui ira aux visiteurs; les hommes font de même sur la place de danse, au profit des maternels, à qui on donne en plus à chacun un cochon vivant. Un dernier cochon sera tué pour fournir le repas du jour.

Cinq jours après, un autre village vient sur invitation manger chez le mort; un cochon fournit encore le plat de résistance. Cinq jours après, c'est le tour d'un autre village et ainsi de suite pour tous ceux qui ont des liens de parenté avec le village du mort.

Le mort a été enterré dans le *ranhar*, avec des roseaux ornés de feuilles, plantés sur sa tombe. De même, la case, fermée et maintenant abandonnée, a été décorée de roseaux, de feuilles de *lilènlèn, limlàr mweleun, mwèl,* et de conques piquées sur des bois durs (*libalbal*).

Il n'y a pas de double sépulture et le crâne du mort n'est jamais l'objet d'un traitement particulier. Autrefois le corps des hauts dignitaires était laissé à pourrir dans la case, à côté d'un feu qui servait aux besoins de sa femme, sa sœur et sa mère qui devaient rester auprès pendant un certain temps — le plus longtemps si elles étaient vieilles. L'influence missionnaire a fait disparaître cette coutume. John Manu a encore vu son frère aîné ficelé dans un vieux tambour fendu, déposé dans une case sur un lit de feuilles de coco et recouvert d'une natte.

Pour la veuve, le deuil peut durer aujourd'hui de trois mois à un an; durant ce temps, elle porte au cou les défenses des cochons tués lors des funérailles et se couvre le haut de la tête d'une pâte de cendre et d'eau.

Les cérémonies funéraires sont bien plus expéditives s'il s'agit d'une femme. On l'enterre, et cinq jours après le mari donne un repas au cours duquel il remet quelques cochons à la famille de la morte. Si la morte était une femme de Mal, le rituel n'en serait pas plus élaboré.

L'au-delà :

Les gens des îlots au nord-est de Malekula croient que les morts vont danser dans le volcan d'Ambrym. Une telle idée semble étrangère aux habitants du lieu. Une fois seulement m'a-t-on dit que les morts allaient dans le feu du volcan. Il me fut précisé ensuite que cette assimilation du volcan à l'enfer était le fruit de la prédication du missionnaire. La croyance générale fut définie en ces termes :

« Man he dead he no go no where, he stop here, nobody see him, he look you, he walk about. He call him *tem'ar,* all same debildebil. He no more man ».

Traduction. — Le mort ne va nulle part, il reste ici, personne ne le voit, il vous regarde, il se promène. On l'appelle *tem'ar*, c'est-à-dire diable. Il n'est plus un homme.

C'est la tradition d'un pays des morts indifférencié de celui des vivants. Il n'y a pas là de mythe élaboré, mais ce qu'on pourrait appeler un mythe vivant dont donnent témoignage les craintes et les prières.

La société des morts pénètre en effet celle des vivants, et ceux-là peuvent être tenus responsables des maladies — surtout des maladies d'enfants — ou de phénomènes locaux comme une grosse mer au large des pointes. Dans les cas où l'on pense devoir les propitier, on leur adresse une prière, accompagnée parfois de l'offrande d'une igname ou d'une noix de coco. Si c'est pour un enfant malade, la prière peut être dite à son chevet, ou à l'endroit où il a senti la première atteinte du mal ; dans ce dernier cas, on y va le soir et on appelle nommément les ancêtres dont on sait encore le nom.

Voici trois exemples de prières :

fatemto *ñesül*
vieil homme vous trois
eïve *gumusul* *emsüròr* *wènè* *terere* *gèli*
si vous trois vous trois aller faire enfant ci
ebromse *musuròo* *tenen*
malade vous trois aller hors de
lini *boro* *banban* *lòn* *temàr*
laisser rester jouer en paix

Traduction. — Vous trois les vieux
si vous trois avez rendu cet enfant malade
quittez-le et laissez-le jouer en paix.

N. B. — Prière prononcée en agitant en cercle au-dessus du patient une feuille de Kava sauvage (*libr'arme*) que l'on accrochera ensuite au dehors, à l'entrée de la maison ; on dit : o tatarẅa terere gèa.

Süòò yafuntò *ñ'sul* *a* *musunròo* *metene* *terere* *kakëre*
vieux vous trois partez (vous trois) dehors enfant petit
gèli *feyè* *he* *teïve* *gumusul* *nè* *musur* *mè* *du* *ran* *fēò*
celui-ci si vous vous trois lui suivre venir rester sur chers
musun *la* *mòl* *pà* *èn* *meyem* *sul*
vous trois retirez-vous où endroit vous vivez vous trois.

Traduction. — Vous trois les vieux, quittez ce petit enfant, si vous l'avez suivi et êtes montés sur son dos, chers vous trois, retirez-vous à l'endroit où vous vivez.

N. B. — Variante de la prière précédente, prononcée avec le même rituel de la feuille de Kava.

la̠	*ya̧ju*	*ńesül.*	*musul ṅi*	*gemasul*	*tamasü ẅa*	*amsür*
	vieux	les trois	vous trois	laissez-nous	nous aller	pour vous
dem	*yèhu*	*lè*				
trois ignames	qui une	ici.				

Traduction. — Vous les trois vieux, laissez-nous aller.
Voici une igname pour vous trois.

N. B. — Prière accompagnant l'offrande d'une igname ou d'un coco jeté à la mer, si celle-ci est trop violente au passage d'une pointe.

La forme du triel utilisée pour s'adresser aux ancêtres pourrait s'interpréter comme un simple pluriel restreint ; mais l'informateur insistait sur le chiffre de trois qui représenterait alors dans l'esprit indigène le maximum possible d'historicité :

Père, grand-père, arrière grand-père

Une des causes possibles de la maladie de l'enfant aurait pu être qu'il se soit égaré sur un *yogo̠r,* endroit tabou parce que lieu funéraire d'un ancêtre.

Le culte des morts :

Les trois prières précédentes sont la marque du rôle malévolent que peuvent jouer les morts vis-à-vis des vivants. D'où la crainte que l'on manifeste à leur égard. Mais, à ma connaissance, ils n'ont ni prêtres, ni autels caractérisés. Dans le cas de l'enfant malade, c'est le père qui parle, s'adressant à ses ancêtres ; au large d'une pointe, ce sera celui qui craint pour la sécurité de sa pirogue.

On se rappelle que les ancêtres, *temʿar*, n'intervenaient pas dans le cérémonial du *mage.* On les rencontre à propos d'autres cérémonies comme celles du *luan,* ou du *l'èṅ,* où ils jouent un rôle bien difficile à définir si l'on ne peut analyser les textes d'invocations ; or ceux-ci sont pour le moment intraduisibles et en tout cas incompris des participants aux rites. On sait que chaque rituel du *luan* possède son *temʿar* qui porte le nom de la cérémonie considérée, sans avoir pour cela de physionomie mythique particulière. Les personnages du *l'èṅ* (111) en offrent une bonne illustration, ainsi : *temʿar kòn :* ancêtre sacré, *temʿar wil :* ancêtre qui danse, *temʿar wo̭yel :* ancêtre (qui danse) en sens contraire.

Le terme *temʿar* est assez bien traduit par le mot ancêtre ; grammaticalement il représente la forme de *tèta* (père) à la troisième personne du pluriel ; leur père (à eux tous). Il est distinct du terme employé pour désigner le mort,

(111) Danse élaborée identique au *nalèṅ* de Malekula. Cf. LAYARD. *Ouv. cit.*

le cadavre : *memʿar*. Cependant le parallélisme des deux termes reste évident; ils ne diffèrent que par la particule initiale, *te* indiquant l'action présente et *me* (ou *mʷe*) l'état.

Les ancêtres apparaissent d'autant plus indifférenciés qu'on n'en parle qu'au pluriel, comme formant une collectivité sans structure bien connue, mais dont on éprouve l'existence aux abord du monde des vivants. Certains d'entre eux semblent plus spécialisés, mais le nom qu'ils portent est un terme indiquant une catégorie, dont ils font partie de par les circonstances de leur sort, ou les habitudes qu'on leur attribue. On va voir que ce début de personnalité reste encore très flou :

Quand un homme a été assassiné, le sang qui a coulé sur le lieu du meurtre y reste comme une lueur rouge, c'est le *temʿa̱rbal.*

Le *temʿarbarip* (112) n'a pas peur des gens qu'il rencontre et poursuit sa route malgré leurs clameurs.

Si l'on rencontre le *temʿa̱r mǒmǒlo̱p,* il se laisse tomber continuellement en travers du chemin, de côté et d'autre et vous oblige à changer de route (113).

Le *temʿarmü̱l* est un homme qui au cours de sa vie a été pauvre et n'a jamais pu rien donner au village de ses maternels (114).

Les dieux :

Quelque attirance qu'on ait à identifier le *temʿa̱r* d'Ambrym au *bao* néo-calédonien, les faits décrits indiquent un stade légèrement différent. On ne peut poser ici l'équivalence cadavre-dieu; le «man Ambrym» a poussé son analyse une nuance plus loin que le canaque de la Grande Terre. On peut admettre cependant que les morts sont déifiés et doués d'une vie non moins imprécise que réelle.

D'autre part il y a la question, si importante en Mélanésie, des «esprits qui n'ont jamais été hommes», suivant l'expression de Codrington. Sur Ambrym, on dit *ïvu̱u;* nous avons vu précédemment les mythologies qui se déroulent autour d'eux.

Les indigènes reconnaissent un demiurge, *ïvüu ne ken,* qui est Barkolkol, mais ce concept, comme tous les auteurs l'ont reconnu jusqu'ici, ne joue qu'un rôle très accessoire dans leur esprit. Le terme employé par Codrington donne une meilleure description de ce que sont les *ïvu̱u,* à la différence des *temʿa̱r.* Ceux qui font partie des grands cycles divins ou héroïques ne jouent aucun rôle dans la vie quotidienne : ils ne sont ni craints ni révérés. J'ai même avancé qu'ils n'étaient pas — ou plus — objet de croyance.

(112) Craig Cove. Une divinité de Nouvelle-Calédonie (Tipije) a des habitudes analogues.

(113) Craig Cove.

(114) Rapprocher le pays des morts de qualité inférieure, réservé aux Banks à ceux qui ont été avaricieux durant leur vie.

Ce ne sont pas les seuls *ïvüu*. Le regretté Père Tattevin a bien mieux que moi su recueillir des mythes parlant de ces êtres qui prennent éventuellement la forme d'humains ou d'animaux, qui ne sont pas des *temᶜa̱r*, et peuvent mourir comme des hommes. Les seuls cas que j'en puisse donner pour Ambrym sont représentés par le *lèn nan ụle*, originaire d'ailleurs de Pentecôte, et le *liseseo*. Le premier est en rapport avec les pierres sculptées pour la magie d'acquisition des cochons, dont les plus belles, très redoutées (115), sont désignées du terme *ïvüu ne bu*, ce qu'on pourrait traduire «Dieu des cochons». Il est inutile d'insister sur l'intérêt de Liseseo pour l'étude comparative des mythes.

Il y a toute raison pour classer John Frum parmi les *ïvüu*, bien que sa qualité d'étranger et en particulier d'Américain, oblige à la prudence en l'absence de déclaration précise d'informateurs. Il faut signaler le jeu des enfants d'Uro (116), à l'époque où le mouvement néopaïen y battait son plein, qui communiquaient avec le *temᶜa̱r* du volcan au moyen de boîtes de conserves munies de ficelles enfoncées dans des interstices de la lave; c'est le jeu classique du téléphone; mais il prenait là une valeur plus spéciale.

A leur arrivée, les Blancs furent baptisés *ïvüu* — et non *temᶜar* — et le nom leur est resté. Cette assimilation a dû jouer au moins dans une certaine mesure, pour amener le détachement des indigènes de leurs anciens cycles mythiques. D'autant plus que les notions ont proliféré depuis. La mission catholique a identifié Barkolkol à son dieu, alors que la mission presbytérienne a imposé le terme anglais Gòd, sans résonance dans l'esprit des convertis. Chacun de ces termes représente sinon un cycle mythique du moins une théologie différente qui s'intègre à la vie indigène parce qu'elle justifie une organisation nouvelle de la société. Mais dans la mesure encore très grande où les cadres anciens demeurent, la croyance aux *temᶜa̱r* reste profondément enracinée. Elle est liée à la vie quotidienne et ne souffre nulle atteinte à la disparition dela hiérarchie du *Mage* (117). On pourrait dire que le peu d'organisation du culte des ancêtres en est la meilleure sauvegarde.

CONCLUSION

Quelle impression reste-t-il au terme de cette étude? Peut-être celle-là même qui s'est imposée au chercheur. La société du Nord-Ambrym représente

(115) Il semble en général que tous ces êtres perdent en puissance ce qu'ils gagnent en précision de contours; les plus connus ne sont pas les plus craints.

(116) Craig Cove.

(117) Les interdits chrétiens ont pénétré plus avant que les concepts; le tabou du dimanche est respecté par les païens qui ne tiendront jamais une danse en ce jour; ils ont accepté que ce soit défendu. Le «sabbath» adventiste ne bénéficie pas encore de cette faveur.

l'aboutissement de ce qui n'est qu'une tendance à l'intérieur des structures déjà décrites aux Nouvelles-Hébrides. Ce qu'on connaît aux Iles Banks s'en rapprocherait le plus.

La principale caractéristique de cet état de choses est la sécularisation très avancée du rituel. Sauf ceux d'origine étrangère et récente, les rites organisés en cycles bien définis, sont en quelque sorte suspendus en l'air, sans justification mythique et sans efficience intelligée. Ils ont l'air de se suffire entièrement à eux-mêmes.

Prenons un cas précis : le sacrifice. Marcel Mauss a défini le sacrifice comme «un procédé qui consiste à établir une communication entre le monde sacré et le monde profane par l'intermédiaire d'une victime, c'est-à-dire d'une chose consacrée détruite au cours de la cérémonie». D'une façon absolue, si l'on considère la société d'Ambrym, on ne peut faire entrer dans ce cadre que l'offrande d'ignames ou de cocos citée au chapitre précédent; là seulement trouvons-nous spécifié le dialogue entre l'homme et le monde invisible.

Dans tous les autres cas de destruction de choses, il n'y a plus l'interférence entre les deux mondes — en mettant à part le cas du *luan,* où on la sent proche, mais nous avons vu que ce dernier est tout entier article d'importation.

Lors des prestations strictement sociales, vis-à-vis des utérins, par exemple à l'occasion des funérailles, on apporte des cochons vivants et d'autres, préalablement tués. On pourrait interpréter, à partir de cela, une partie des mises à mort qui ont cours au moment des prises de grades. Il restera le cas du *bumto* que les candidats tuent en proclamant leur nouveau titre, et plus encore celui du *burmao* brûlé lors du *mage lonbul;* ce dernier cas est le seul où il y ait destruction complète, sans profit même théologique, pour qui que ce soit, vivant ou dieu, alors que normalement les cochons tués sont toujours mangés.

Si l'on voulait reprendre l'étude des rituels à la façon de l'école sociologique, on en analyserait facilement le détail suivant les schémas maintenant classiques; rites d'entrée et de sortie, sacralisation et désacralisation. Rien, dans la forme, ne les distingue de ceux qui ont fait l'objet d'une analyse magistrale (118).

Dans la conclusion de leur étude, Hubert et Mauss attiraient justement l'attention sur le rôle du sacrifice, conçu comme aliment des forces sociales, renouvellement périodique de la communauté, maintenance de la norme. En ce sens, nous sommes ici en face d'un cas limite, le sacrifice conçu au seul bénéfice de ses participants humains.

Aucune bête n'est sacrifiée aux ancêtres. Par son rôle économique, véritable monnaie, le cochon ne relève que d'un symbolisme social nécessaire au système de la hiérarchie de grades, parce que permettant l'élaboration d'une notion de valeur précise, fondée sur des données matérielles.

(118) Hubert, H. et Mauss, M, *Essai sur la nature et la fonction du sacrifice,* Paris, 1929.

On ne sait qui a précédé, de ce début d'économie monétaire, ou de la possibilité d'achat, individuel, des grades? Ils sont en tout cas, étroitement liés, favorisés par l'atomisme social que provoque l'inexistence des clans. Il est probable qu'en ces divers domaines, l'évolution a marché de pair, chacun réagissant l'un sur l'autre.

Nous avons déjà signalé la dichotomie qui existe en cette société, entre d'une part l'organisation sociale hiérarchisée, et d'autre part la vie familiale et le culte des ancêtres. Cet état de choses a facilité le passage au christianisme (119), en même temps qu'assurant la conservation des croyances ancestrales, à l'intérieur des nouvelles structures missionnaires.

Deux points apparaissent bien précis : l'origine extérieure de la mythologie et des rituels *Luan;* c'est-à-dire des deux voies par lesquelles le mythe pouvait tenter de pénétrer à nouveau l'organisation sociale. Cela nous amène à nous demander si la sécularisation des Mage ou Fenbi est un phénomène récent. Je ne le crois pas. Il faudrait admettre que le culte des ancêtres ait suivi une évolution analogue, or il présente des caractères indubitablement archaïques, surtout l'habitat indifférencié des morts (120). Deacon a décrit pour la Baie Sud-Ouest à Malekula des hiérarchies sociales qui se sont fondues avec le culte des ancêtres et où le communiel joue un grand rôle (121). C'est là plutôt qu'on pourrait voir un phénomène secondaire.

Où je verrai l'évolution sur Ambrym, c'est dans la réduction progressive du communiel au profit des activités de prestige à valeur individuelle. L'absence d'un grand nombre d'éléments existant ailleurs a dû contribuer à donner cette simplicité des phénomènes. Il n'y, a par exemple, aucune initiation du type mélanésien ordinaire — accompagnée du concept de mort suivi d'une renaissance, que matérialiserait une claustration temporaire mais absolue.

Cette société nous apparaît quelque peu aberrante, à cause de nos habitudes de penser peut-être trop imprégnées des concepts de l'école. Mais il semble que son analyse même, qu'une nouvelle enquête doit venir confirmer, pourra permettre plus de profondeur dans l'étude de celles des Sociétés Mélanésiennes, d'où est absente toute chefferie héréditaire.

Jean GUIART,
Ethnologue de l'Institut français d'Océanie.

(119) La littérature missionnaire indique une pénétration plus facile à Ambrym qu'à Malekula, tant pour les catholiques que pour les presbytériens.

(120) Cf. M. LEENHARDT, *Do Kamo,* 1947.

(121) Pas plus qu'à Ambrym, il n'y a sur Malekula de justification mythique précise du Mangki.

OUVRAGES CONSULTÉS

On ne trouvera pas ici de bibliographie complète de la question. En effet, nous n'avons pu consulter pour ce travail des ouvrages aussi importants que les «Ethnographische Materialen» de Speiser ou «Sur les bords de la mer sauvage» du R. P. Tattevin.

AUBERT DE LA RUE (E). — Les Nouvelles-Hébrides. Iles de cendre et de corail. Montréal, 1945.

CODRINGTON (H.). — The Melanesians. Studies in their Anthropology and folklore. Oxford, 1891.

DEACON (A. B.). — Notes on some islands of the New Hebrides. *Journal of the Royal Anthropological Institute,* vol. LIX, 1929.

—— The regulation of marriage in Ambrym. *Journal of the Royal Anthropological Institute,* vol. LVII, 1927, pp. 326-342.

—— Malekula : A vanishing people in the New Hebrides. London, 1934.

DOUCERÉ (Mgr V.). — La Mission catholique aux Nouvelles-Hébrides. Paris, 1934.

GODEFROY (J.). — Une tribu tombée de la lune ou les indigènes de Vao chez eux. Paris, 1936.

GUIART (J.). — Les effigies religieuses des Nouvelles-Hébrides. Étude des Collections du Musée de l'homme. *Journal de la Société des Océanistes.* T. V, n° 5, Paris, 1949, pp. 51-85.

HUBERT (M.) et MAUSS (H.). — Essai sur la nature et la fonction du sacrifice. Mélange d'Histoire des Religions. Paris, 1929.

LAMB (R.). — Saints and Savages. The story of five years in the New Hebrides. London, 1905.

LAYARD (J. W.). — Stone men of Malekula, Vao. London, 1942.

LEENHARDT (M.). — Totem et identification. *Revue d'Histoire des Religions,* tome 127, pp. 5-17. Paris, 1944.

—— Do Kamo. La personne et le mythe dans le monde mélanésien. Paris, 1947.

MARGOT-DUCLOT (Jean) et VERNANT (Jacques). — La terre et la catégorie du sexe en Mélanésie. *Journal de la Société des Océanistes,* tome II, n° 2, pp. 5-53. Paris, 1946.

MAUSS (M.) .— Manuel d'Ethnographie. Paris, 1947.

O'REILLY (P.). — Prophétisme aux Nouvelles-Hébrides. Le mouvement John Frum à Tanna (1940-1947). *Le Monde Non Chrétien,* N. S., n° 10, pp. 192-208. Paris, 1949.

TATTEVIN (E.). — Mythes et légendes du Sud de l'Ile Pentecôte. *Anthropos,* t. XXIV, 1929-1931, pp. 933-1004.

DESCRIPTION DE TROIS BAMBOUS GRAVÉS DE NOUVELLE CALÉDONIE

COLLECTION M. RATTON

Les trois bambous décrits ici appartiennent à M. Ratton (Paris) dont les collections sont célèbres. Nous le remercions très vivement d'avoir mis momentanément ce matériel à notre disposition. Parmi les motifs gravés il s'en est trouvé plusieurs qui nous ont permis de confirmer des hypothèses émises précédemment et d'autres qui nous autorisent à mieux comprendre la mentalité du graveur néo-calédonien.

BAMBOU N° 1 (fig. 1 et 2)

Long de 1 m. 245, au diamètre de 45 millimètres, lourd, jaune foncé, à l'écorce striée longitudinalement, il se compose de deux entre-nœuds et présente une légère courbure. Il est fendu. Chaque extrémité est fermée par un nœud du bambou. Le nœud central divise le bâton à peu près en deux. La gravure est régulière, large, très noircie.

Fig. 1. — C'est tout à fait arbitrairement que nous commençons la description par cette partie du bambou, car nous ne savons pas comment l'indigène a procédé dans la confection de la gravure.

Ce registre est orné à son sommet d'une frise horizontale de trente fusils, de 30 millimètres de hauteur.

Au-dessous, à droite, la gravure rappelle la grotte funéraire incisée sur un bambou du Musée Luigi Pigorini de Rome. Une montagne, composée de rochers triangulaires et hachurés, contient plusieurs grottes, dont trois sans ouverture et une quatrième, au sommet à gauche, dans laquelle se trouve un cadavre en position accroupie, vu de profil. Deux cocotiers (arbres plantés par les ancêtres) se trouvent à l'entrée de la grotte funéraire. Une case avec flèche faîtière, à mascaron et coquillages stylisés, flanquée, à droite, de deux araucarias, est construite au sommet de cette montagne funèbre. Elle figure probablement la case dans laquelle les « deuilleurs ou avi » transportent le cadavre au début des cérémonies funéraires. Trois autres personnages, dont l'un sans tête,

évoluent sur le flanc droit de cette montagne qui écrase de tout son poids une construction d'aspect peu courant, au toit arrondi, supporté par deux piliers latéraux, divisée en deux étages, dont l'inférieur repose sur huit petits piliers. A chacun des étages, deux hommes en position accroupie — donc des vieillards ou des cadavres — sont vus de face, nu-tête, les cheveux figurés individuellement. Ces quatre individus tiennent la hache virile sur l'épaule et, de plus, l'un d'eux porte un faisceau de sagaies à la main. L'aspect inhabituel de la case (toit arrondi et deux étages), la présence des hommes accroupis, la situation au-dessous d'une montagne-cimetière, semblent prouver qu'il ne s'agit pas ici d'une maison de réunion et d'une veillée des morts, mais bien d'une sépulture au second degré. S'il s'agissait de la veillée des « avi », ceux-ci porteraient sans aucun doute le bonnet spécial décrit par Maurice Leenhardt. (Notes d'Ethnologie, fig. 43, p. 171.) Au lieu de simples crânes, l'artiste a dessiné des hommes avec leurs attributs classiques.

De nombreux personnages sont gravés sur le reste de ce registre. Nous allons rapidement les examiner.

Sous la montagne funéraire un cheval dessellé, mais bridé, domine un ensemble de dix-huit personnages d'aspects divers : tout d'abord, deux Néo-Calédoniens, nu-tête, cheveux hérissés, oreilles déformées, sexe attaché à la ceinture, brandissant haches et sagaies, poignet droit orné de balassor. A côté d'eux un grand fusil; au-dessous, deux officiers français dont le képi est muni d'une visière latérale, brandissent leur sabre, gravé horizontalement au-dessus de leur tête; entre eux, à leurs pieds, un cheval sellé, et, à gauche, posé sur le sol, un fusil. Puis, trois soldats font feu, le fusil épaulé verticalement. De petits traits horizontaux partant du canon simulent la fumée. Trois autres soldats font du maniement d'arme : arme à terre ! portez arme ! Nous avons là le procédé de simultanéité : des fusils sont à terre, d'autres à l'épaule. Au milieu de ces six troupiers, portant tous bonnet, dont les pieds — comme ceux des deux officiers examinés ci-dessus — reposent sur une ligne de terre, on aperçoit deux frondeurs indigènes tendant leur arme de jet. Un procédé graphique particulièrement intéressant apparaît ici dans la gravure des deux officiers et des six soldats. Le graveur a voulu représenter des hommes habillés d'un uniforme. Une ligne extérieure entourant les corps fait apparaître ceux-ci en transparence selon la technique bien connue du dessin enfantin et primitif. La tunique à basques des officiers est curieusement gravée, les pans prenant une grande importance.

Un oiseau à longue queue, gravé au-dessous de la troisième ligne de terre, domine plusieurs Canaques dont trois avec casse-tête et sagaies,

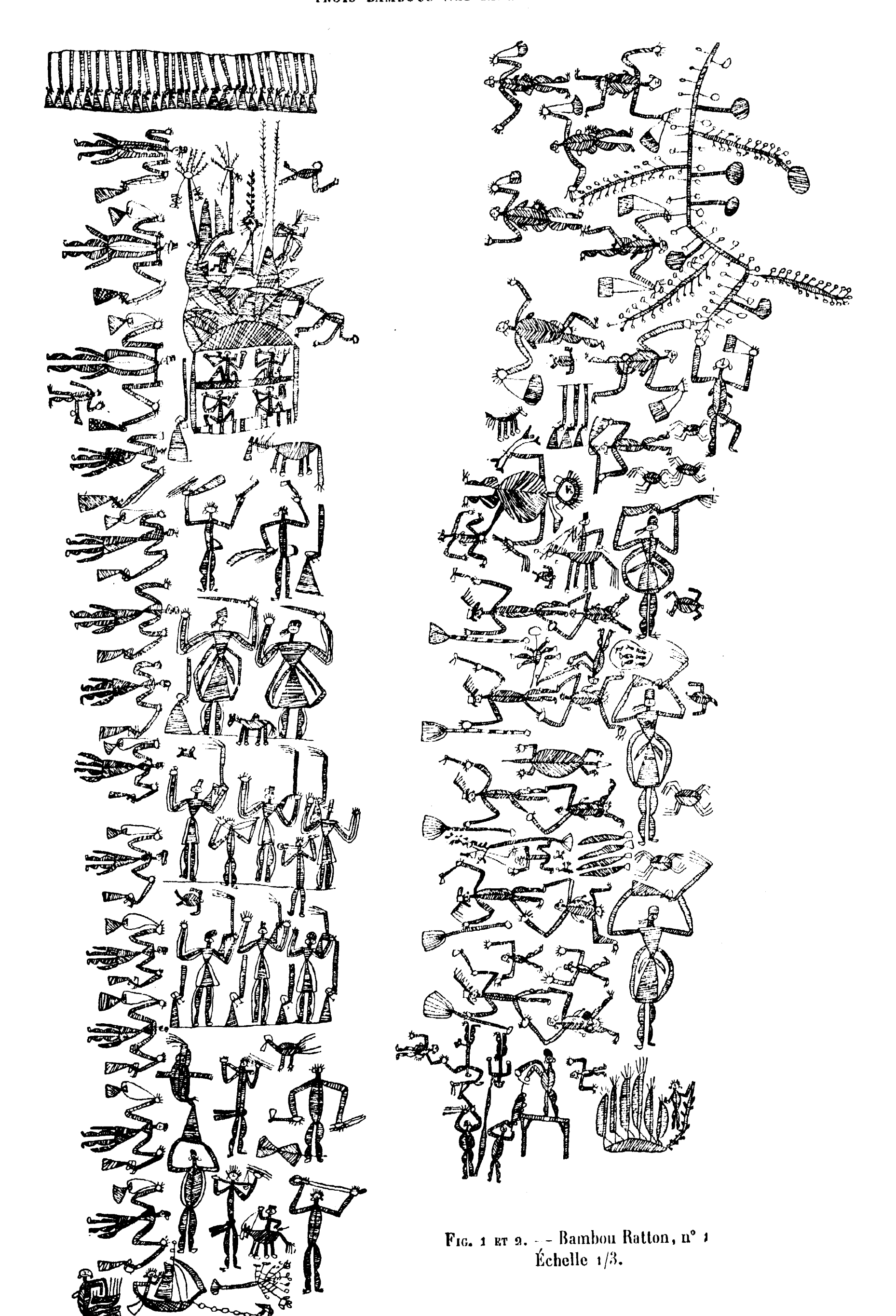


Fig. 1 et 2. — Bambou Ratton, n° 1
Échelle 1/3.

l'un avec sa fronde et un fusilier indigène dont l'arme, tenue à deux mains au-dessus de la tête, est surchargée d'une façon incompréhensible. Un officier monté, cravache en main, termine ce déploiement de forces.

Avant d'interpréter les trois motifs suivants de ce registre examinons la partie gauche de la fig. 1 composée d'une guirlande de quatorze personnages représentant, à n'en pas douter, des soldats français, sauf peut-être l'un d'entre eux, situé entre le troisième et le quatrième en comptant depuis le haut et qui déséquilibre la frise harmonieuse; il est nettement en dehors de la file et fait peut-être partie du motif de la montagne funèbre.

La hauteur de ces personnages va de 40 à 65 millimètres. Ils sont tous vêtus identiquement, à quelques détails près. La plupart portent le képi à visière dessinée latéralement. Les corps des trois premiers sont difformes, alors que les dix suivants ont la taille élégamment pincée. Les basques de la tunique ou de la capote sont apparentes et chaque homme relève ses avant-bras vers les épaules. Des cercles ou des triangles simulent les mains et les doigts en nombre fantaisiste sont gravés individuellement. Les cuisses et les mollets sont arrondis, les pieds tournés en dehors. Les trois premiers, depuis le haut, portent des épaulettes (?) et sont obèses. Le graveur a-t-il voulu montrer des chefs ? Tous posent la main gauche sur le canon d'un fusil et tiennent à la main droite un sac triangulaire muni d'une longue attache. S'agit-il du havresac ? Le port d'un sac sur les épaules n'est pas coutumier chez les Canaques et cette mode nouvelle eût été incompréhensible aux lecteurs locaux de gravures sur bambou. Mais le havresac doit être dessiné puisqu'il existe ! On le représente donc sous la forme du sac indigène, tenu à la main par les hommes ou les femmes. Un bambou d'une collection privée de Genève représente un détachement de soldats français, baïonnette au canon, vus de profil. Ils portent le havresac sur le dos, mais les deux clairons sonnent dans des conques. Ces constatations nous amènent à poser momentanément ce principe : toutes les fois qu'une gravure sur bambou déforme les objets européens en les « néo-calédonisant » on pourrait admettre la relative ancienneté du bambou puisque l'objet représenté est encore inconnu ou peu entré dans les mœurs et la vision canaques. En revanche, plus les scènes européennes seraient réalistes, plus le bambou serait récent, ce qui semble aller de soi. Cependant, il faut faire la réserve suivante : la civilisation française n'étant pas apparue avec la même intensité d'une façon synchronique dans l'île, un bambou gravé de style ancien provenant d'une région éloignée des premiers centres d'occupation, peut, chronologiquement, avoir été gravé à une époque plus rapprochée de la nôtre que tel autre

bambou de style récent mais élaboré près d'un établissement français plus ancien.

Le petit personnage déjà mentionné, situé entre les troisième et quatrième soldats — s'il n'appartient pas au motif de la montagne funéraire — pourrait être un auxiliaire ou un guide canaque. Son sexe est figuré horizontalement sous forme de fusil. Nous y retrouvons une allusion à une métaphore d'origine militaire.

Terminons l'examen de la figure 1 par trois motifs qui n'ont rien d'européens, en commençant par la gauche : une femme sans cheveux, aux oreilles déformées, avec un seul sein dessiné en rabattement latéral semble désherber une plantation. Celle-ci est représentée par deux rectangles avec hachures obliques croisées, dont l'un est surmonté d'une frange (tuteurs ou herbe ?). De tels motifs rectangulaires, que l'on rencontre assez fréquemment dans les décors géométriques, pourraient fort bien symboliser la plantation à un stade fruste. Sur un bambou du Musée de l'Homme (Paris), de tels rectangles hachurés en croisé oblique sont associés avec l'image de houes et de pioches européennes, intercalés dans des scènes nettement agricoles. Aucun indice ne doit être négligé car, par la compréhension des soi-disant purs décors, nous pourrons pénétrer toujours plus en avant dans la psychologie néo-calédonienne. Cette petite scène pourrait fixer la date de janvier-février, car c'est à ce moment que les femmes désherbent les plantations. (F. Sarasin, p. 69).

A droite de cette femme nous voyons un cotre avec sa voile aurique et son foc, ainsi qu'une ancre à l'extrémité d'une chaîne aux maillons bien dessinés.

Le déroulement de notre dessin place un arbre à l'opposé de la désherbeuse, alors que peut-être il devrait se trouver derrière elle. Cet arbre ressemble fort au banian (déjà relevé sur un bambou du Musée de Rome décrit ailleurs) qui, d'après M. Leenhardt, annonce le début du printemps canaque, c'est-à-dire septembre. Il y aurait donc un écart de cinq mois entre les deux dates symbolisées par la femme dans la plantation et par l'arbre.

Ce registre présente donc une scène religieuse (grotte funéraire et dépôt de crânes), une scène agricole (désherbage et banian), toutes deux de style et d'inspiration canaques, puis une scène militaire (défilé de soldats français et d'auxiliaires canaques) d'inspiration étrangère. Ces scènes, quoique d'inspirations différentes, semblent avoir été gravées par le même artiste, usant dans chaque cas d'une même technique. Existe-t-il un lien quelconque entre ces différents motifs ? Il nous est impossible de le savoir.

Fig. 2. — Huit femmes semblent danser le long d'une avenue bordée d'arbres — les uns signalés par un petit trait surmonté d'un cercle hachuré, d'autres plus volumineux, en boule, avec tronc et feuillages hachurés, d'autres au fût élancé garni de branches de bas en haut, dont nous ne pouvons déterminer l'espèce.

Les huit femmes sont nu-tête, sans cheveux, les seins rabattus latéralement. Le sexe de trois d'entre elles n'apparaît pas à sa place naturelle. Le graveur l'a disposé sur la hanche en le dessinant comme celui de leurs compagnes sous forme d'un petit cercle orné de petits traits extérieurs. Nous savons qu'il importe peu au Canaque de situer avec exactitude l'emplacement précis d'une chose ou d'un objet. L'important est de le figurer. Picasso et son école ne procèdent pas autrement. Ces femmes ont toutes les bras levés et tiennent un sac à la main, tantôt à gauche, tantôt à droite, tantôt de chaque côté.

Au-dessous de cette scène champêtre, que nous n'interprétons pas, nous remarquons un cheval dont la crinière s'étend jusqu'au milieu du dos, trois fusils posés sur une ligne de terre, au-dessus desquels apparaît une tortue. Un Canaque aux oreilles déformées brandit au-dessus de sa tête un grand fusil. Nous l'interprétons comme un indigène, à cause de ses oreilles déformées et de sa nudité, en opposition à trois autres individus que nous voyons à droite du dessin, les uns au-dessus des autres, en file, également porteurs de fusils brandis de la même façon, horizontalement au-dessus de leur tête. Ces trois individus figurent certainement des soldats français : ils n'ont pas d'oreilles déformées, portent casquette à visière sur le côté et tunique à pans. Comme nous l'avons constaté en examinant la fig. 1, des lignes horizontales partent de la bouche du canon, sauf de celle du fusil tenu par le personnage qualifié de Canaque.

Chacun sait que pour tirer, le fusil est épaulé et tenu à deux mains. L'ignorance de la perspective empêche le graveur canaque de représenter ces deux gestes simultanés. Il tourne la difficulté en gravant les deux positions : dans l'une, le fusil est verticalement placé sur l'épaule et le tir a lieu puisque le fusil est épaulé; dans l'autre, le fusil est tenu à deux mains, mais, comme il s'agit de séparer chaque élément pour lui-même, le fusil, pour être visible, est placé au-dessus de la tête, tenu comme un haltère. Le tireur le tient donc à deux mains.

Accompagnant ces quatre personnages armés, nous comptons cinq crabes et deux tortues. Existe-t-il une relation quelconque entre crabes, tortues et guerriers ? M. Maurice Leenhardt peut seul répondre à cette question.

A gauche de cette scène militaire (en reprenant la description par le

haut, au-dessous du cheval), un indigène obèse, oreilles déformées, cheveux hérissés, banderole de balassor (?) au cou, tenant des attributs indéterminables dans chaque main, dirige son pénis vers le sexe d'une femme accroupie à ses pieds. Celle-ci est nu-tête, ses oreilles sont déformées, ses seins rabattus latéralement. Un cavalier sans jambes chevauche une monture dont le mors est particulièrement grand. Une tortue est placée sous le museau du cheval.

Cinq couples d'hommes et de femmes sont assez espacés les uns des autres pour qu'entre chacun une petite scène ait été gravée. L'homme et la femme dẹ chacun de ces couples sont reliés par la main de la femme, qui s'élève au-dessus de sa tête, vers le pénis de l'homme. Toutes les femmes ont les jambes écartées, le sexe signalé par un demi-cercle hérissé de poils et d'un petit trait au centre. Leurs seins sont rabattus latéralement et, phénomène que nous constatons pour la première fois, le bouton mammaire est figuré par un petit cercle. Les hommes sont coiffés du bonnet tressé, rigide, à aigrette et bouquets d'herbes. L'articulation du genou est marquée par un petit cercle. Tous ont les bras levés et tiennent dans la main gauche une hache de fer et dans la main droite un objet que nous interprétons comme étant une hache-ostensoir. A plusieurs reprises, nous avons repéré des haches-ostensoirs gravées sur bambou, dont le manche était orné de cordelettes. Mais Fritz Sarasin nous présente une bêche indigène en bois, attachée au manche par des cordelettes de fibres de coco. Cette pelle-bêche « soï », transposition locale de la bêche européenne, aurait remplacé le bâton à défricher. Plus d'une fois les graveurs se sont ingéniés à figurer les prestigieux outils européens. Un bambou d'une collection privée de Genève nous montre, par exemple, un catalogue d'outils agricoles : pelles, pioches, bêches, houes, sarcloirs, pioche à défricher. Si le graveur a désiré raconter une histoire — que nous ne pouvons reconnaître — il l'a située dans le temps et par la consultation du calendrier agricole néo-calédonien et par le contexte, nous réussirons peut-être à interpréter cet objet étrange brandi par chacun de ces cinq hommes dans sa main droite. Si nous acceptons la version « pelle-bêche » nous sommes en septembre, moment auquel a lieu le défonçage du sol, effectué en commun par les hommes et les femmes alors que les tabous de chasteté ne sont pas encore en vigueur.

Si nous lisons « hache-ostensoir » nous sommes en février, été canaque, au moment de la levée du tabou sexuel. Nous penchons pour cette seconde interprétation, car deux des petites scènes gravées entre les couples permettent de préciser qu'il s'agit de l'été, période de

« petite nourriture » vu la rareté des ignames de la récolte précédente. Entre le premier et le deuxième couple, près d'un étang poissonneux, un pêcheur à la ligne ferre un petit poisson, qui va bientôt en rejoindre sept autres entassés à ses pieds. Plus loin, entre le troisième et le quatrième couple, un piégeur accroupi sous un arbre tient deux lacets à la main et a déjà étranglé deux oiseaux (nous avons déjà trouvé une telle scène de piégeage sur un bambou du Musée d'Ethnographie de Genève). Au-dessous de ce piégeur se trouvent quatre motifs indéterminables. Entre le deuxième et le troisième couple, un grand lézard — protecteur des récoltes — à tête triangulaire, a été gravé.

Au bas de la figure 2, huit personnages se livrent à des occupations diverses : à gauche, un homme et une femme se donnent la main. Les seins de la femme sont dessinés latéralement. Cet homme hardi, qui brandit sa hache, a-t-il quelque conflit avec un autre individu placé au-dessous de lui et qui manie dangereusement son casse-tête? Cette scène d'amour et de jalousie (?) semble confirmer notre interprétation du tableau érotique décrit plus haut : la fertilité des semences est prouvée, les interdits sexuels sont levés, la hache-ostensoir apparaît dans les cérémonies. Nous sommes bien en février.

Deux scènes agricoles vont encore préciser la date de ce récit. Au milieu, en bas, un individu semblable à un scieur en long, juché sur un échafaudage, est aidé par un compagnon placé au bas de l'estrade. La position des bras, la forme de l'objet tenu à deux mains, peuvent, à première vue, faire croire au maniement d'une scie à deux mains (motif vu sur un bambou du Musée d'Histoire naturelle de Lyon et un autre du Musée d'Ethnographie de Genève). Mais il faut se défier des interprétations hâtives. Le sciage en long n'était pas coutumier chez les Canaques. Cette petite scène illustre parfaitement ce qui se passe après les fêtes des ignames nouvelles : « On laisse les récoltes sécher sur place et l'on va arracher les ignames au fur et à mesure des besoins, sans cérémonies, jusqu'à la fin de la saison, où on les enlève toutes pour les conserver sur des étagères dressés sur quatre pieux dans le champ même. » (M. Leenhardt. Notes d'Ethnologie, p. 131.)

A droite un homme s'occupe de sa plantation d'ignames. Monté sur une échelle à encoches, il est censé lier les tiges à la partie supérieure du tuteur. Il indique par sa besogne le mois de janvier. Cette scène apparaît à plusieurs reprises sur les bambous gravés, mais ici, les ignames n'occupent pas leur position naturelle, c'est-à-dire sous terre; elles occupent la place des tuteurs et du feuillage. Le graveur a-t-il voulu prouver ainsi que les ignames étaient arrivées à maturité?



Au cours de cette description nous avons tenté de dater quelques scènes gravées.

Dans son livre « Do Kamo », M. Maurice Leenhardt rappelle que le conteur canaque éprouve un tel besoin de précision topographique que « le moindre récit d'une légende exige donc une vraie gymnastique de l'esprit ». Une gymnastique encore plus grande commande la gravure sur bambou qui est un récit abrégé, d'où la difficulté de saisir exactement l'intention de l'artiste. Pour situer dans le temps et l'espace les scènes et les récits qu'il incise patiemment, il utilisera des points de repère connus de tous, classiques pourrions-nous dire, agricoles, puisque l'agriculture domine la vie sociale et économique des Canaques.

Toujours d'après M. Leenhardt le calendrier rural ne se base pas sur des phénomènes naturels (végétaux, animaux ou météorologiques) perceptibles par tous, mais sur les décisions des prêtres qui, au moment propice, effectuent dans leurs massifs sacrés le symbole de la tâche du village. Le graveur canaque aurait alors deux possibilités de reproduction graphique : d'une part, pour exprimer les gestes des prêtres dans les plantations miniatures, ces « calendriers en action », il utiliserait la forme symbolique soit les cartouches géométriques ou les pseudo-décors en registres savamment agencés; d'autre part, comme dans le bambou étudié ici, il utiliserait la forme réaliste pour suggérer la période de l'année au moyen de scènes de la vie courante effectuées par des protagonistes laïques sitôt les gestes sacrés accomplis.

Nous avons reconnu le mois de septembre par le banian (fig. 1), le mois de janvier par la ligature des tiges d'ignames au sommet des tuteurs et par le desherbage qu'effectue une femme, le mois de février par le groupe amoureux des cinq couples symbolisant la levée des interdits sexuels (fig. 2), les crabes, les scènes de piégeage et de petite pêche, le mois d'avril par l'entassement de la récolte familiale sur un échafaudage.

Une fois de plus, nous nous rendons compte que les données les plus précises fournies par les bambous gravés ont trait à la vie agricole. Avons-nous sous les yeux la récolte de l'igname en tant que récolte de l'igname, la levée des interdits en tant que levée des interdits, le début des travaux ruraux en tant que travail rural, ou ces vignettes ne servent-elles qu'à préciser certaines périodes de l'année?

Nous pourrions les assimiler aux vignettes illustrant les mois dans les vieux almanachs populaires de chez nous, comme celles que nous relevons dans l'édition 1950 (243e année) du « Véritable Messager boîteux

de Berne et de Vevey » où le mois de septembre est figuré par la cueillette des fruits, le mois de janvier par des patineurs, le mois de février par un baptême, le mois d'avril par un semeur.

Mais cet essai de chronologie ne suit pas l'ordre de la gravure. Il n'en reste pas moins que la dispersion de ces tableautins sur la surface des bambous est d'une logique canaque certaine, et nous dirions même, logique de pictographes.

Bambou n° 2 (fig. 3 et 4)

De 74 centimètres de hauteur et 36 millimètres de diamètre, ce bambou est droit, jaune, à l'écorce lisse, malheureusement très fendu. Il se compose d'un fragment d'entre-nœud. Il a été scié à l'une de ses extrémités, mais nous ne pouvons savoir s'il le fut avant ou après avoir été gravé. Aucune gravure, dans tous les cas, n'a souffert de dommage. Une des extrémités se termine par un nœud percé à son centre d'un trou de 4 millimètres de diamètre. La gravure, monotone, où le losange domine, est fine et noircie.

Apparemment, elle ne semble pas devoir retenir l'attention des déchiffreurs. Elle se compose de onze bandes de losanges séparées par des bandes étroites de triangles, de quadrilatères hachurés, de quadrillages, de lignes brisées.

Fig. 3. — Entre les deuxième et troisième bandes de losanges, quelques motifs vont retenir notre attention par la définition qu'ils semblent nous donner du symbole de l'eau. Nous prenons ici le graveur sur le fait et cette simple scène nous permettra de comprendre le sens de signes jusqu'alors médités mais inexpliqués. Cette scène nous a servi à analyser divers symboles gravés sur quelques bambous.

Une cour de village, avec les deux cases traditionnelles vues en rabattement, au milieu de décors géométriques, est flanquée à gauche et à droite de quatre cocotiers très stylisés, d'un style aussi rigide qu'une sculpture sur bois. Elle semble, au premier abord, le seul incident de ce bambou à devoir attirer notre attention, pourtant, ce n'est pas cette vignette sempiternelle qui éveillera notre intérêt, mais une série de petits faits gravés de part et d'autre de cette cour. En un mot, cette scène de genre ne sera utilisée que comme élément de repérage. Elle a été gravée avant le deuxième alignement de losanges, puisque la flèche faîtière pénètre jusqu'à la limite supérieure de cet alignement dans lequel elle est enclavée.

A gauche et à droite de la flèche faîtière supérieure, les triangles hachurés entourant les losanges ne sont pas terminés. De l'extrémité

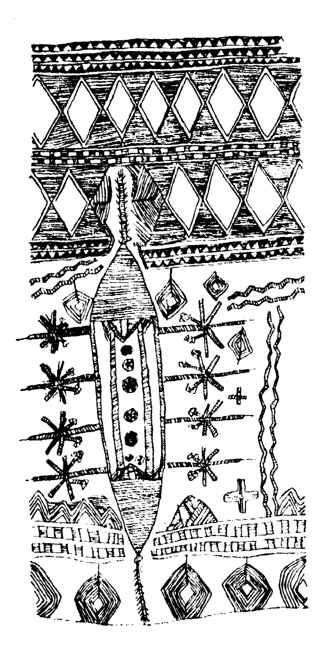
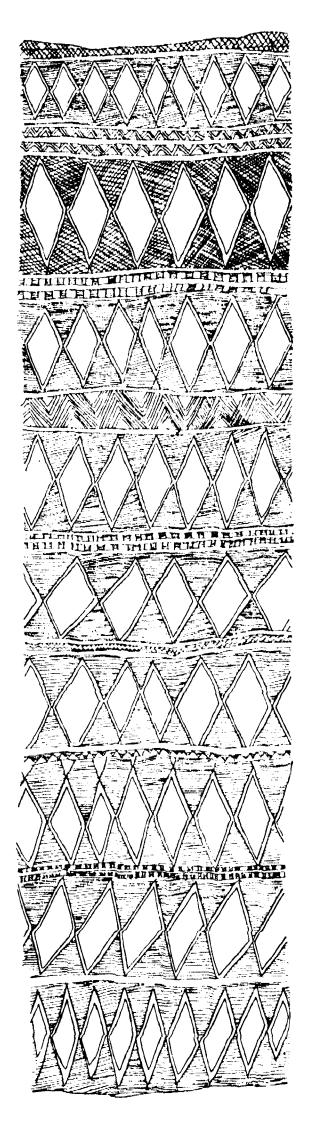


Fig. 3 et 4. — Bambou Ratton, n° 2.
Échelle 1/3.



inférieure de chacun de ces triangles s'échappe une mince bande verticale hachurée horizontalement, coupant la frise double de petits triangles — pour nous terre labourée ou mieux, retournée au pieu aratoire — à la hauteur du sommet du toit. Nous basant sur ce que nous avons déjà vu à maintes reprises, nous sommes à peu près certains qu'il ne peut s'agir que d'eau coulant dans une conduite, ou d'un aqueduc. Donc, les triangles limitant les losanges, spécialement ceux qui appa-

raissent de part et d'autre de la flèche faîtière supérieure, seraient des réserves d'eau. Or, pour quel usage les Canaques conduisent-ils de l'eau vers la terre labourée? Pour irriguer les plantations de taro. Nous déduisons que les petits triangles inondés représentent la terre d'une tarodière prête à être inondée avant de recevoir les plantons de taro.

A gauche du toit de la case supérieure un losange formé de cinq lignes concentriques est relié à deux bandes vivrées par une ligne droite issue du point central. Ces deux bandes vivrées rejoignent les deux autres bandes identiques situées à l'extrême-droite du dessin. Le déroulement de la surface courbe et fermée de la gravure est seul responsable de cette coupure. A l'extrémité de la seconde série de deux bandes vivrées, au milieu du dessin, on aperçoit un autre losange composé de quatre lignes concentriques, avec point central, mais indépendant du reste du dessin. Un troisième losange, à droite de la case, est relié à la tarodière par une ligne droite, semblable à celle décrite quelques lignes plus haut.

A droite, deux bandes vivrées verticales partent du centre des bandes vivrées horizontales. Elles aboutissent vers cinq lignes brisées occupant la moitié du dessin. Dans la prolongation de ces dernières, à gauche du toit de la case inférieure, des hachures horizontales ont été gravées entre les sommets. Nous reconnaissons dans ces lignes brisées le schéma des sillons en dos d'âne indispensables pour la culture de l'igname, plante non irriguée artificiellement, mais recevant la pluie directement après les invocations traditionnelles. Nous aurions donc deux sortes de cultures : en haut, celle du taro recevant l'eau par irrigation et pluie, en bas, celle de l'igname arrosée seulement par la pluie.

L'irrigation du taro est donc artificiellement causée par les deux aqueducs mentionnés antérieurement. L'irrigation naturelle, la pluie, notée par le losange situé à droite du toit de la case supérieure, est reliée par une ligne directe à la tarodière.

La plantation d'ignames, en bas, est arrosée par la seule pluie, nous l'avons déjà dit. Or, les deux bandes vivrées verticales, plusieurs fois déterminées comme pluie, cascade, bénédiction des dieux, provient des deux bandes vivrées horizontales, symbole permanent de l'eau. De plus, cette eau semble arriver d'un losange situé à gauche de la case supérieure. Donc, si notre lecture n'est pas outrancière, nous pouvons dire que les losanges situés de part et d'autre de la case supérieure sont deux nuages, l'un tombe directement dans la tarodière, sous forme de pluie accessoire à l'irrigation, l'autre arrose le champ d'ignames, d'une façon plus compliquée : il se change en eau (bandes vivrées horizontales), puis en pluie (bandes vivrées verticales). L'eau alors s'infiltre

dans les sillons entre les buttes dans lesquelles est plantée la précieuse igname.

Peut-on estimer que les triangles hachurés, compris entre les losanges, représentent l'eau et que les losanges, par analogie, sont les nuages procréateurs de cette eau? Si cette explication se révèle exacte, bien des tâtonnements nous seront évités ultérieurement. D'autre part, la présence de deux croix semble indiquer un phénomène météorologique. Nous ne saurons sans doute jamais le sens de ces motifs cruciformes si nombreux sur les pétroglyphes néo-calédoniens et si rares sur les bambous gravés. Mais on constate cependant que dans le temps et l'espace ces motifs cruciformes ont presque toujours un sens bénéfique.

Il nous reste à déterminer le sens d'un motif situé à droite du toit de la case inférieure. Ébauche de case? Monticule sacré? Montagne au-dessus de laquelle se forment les nuages?

De part et d'autre de la flèche faîtière de la case inférieure, quatre losanges identiques aux « nuages » sont reliés directement au motif de l'igname par un petit trait, ce qui semble confirmer notre lecture. Il n'y a pas qu'en Nouvelle-Calédonie que les décors apparemment strictement géométriques aient un sens symbolique. En Australie, par exemple, dans la Terre d'Arnhem, les plaques d'écorces peintes de figures géométriques plus souvent triangulaires que losangiques, il est vrai, ont une signification nettement déterminée. Ce ne sont pas, pour l'indigène des décors géométriques purs et simples, ce sont des nuages jouant d'ailleurs un grand rôle dans la mythologie de cette région.

Le reste de ce bambou traduirait les strophes d'une litanie en l'honneur de l'eau.

Au sommet, trois lignes de triangles hachurés représentent la terre labourée. Une bande de grands losanges vides séparés par des triangles hachurés domine une bande identique. Entre ces deux bandes sont gravées deux lignes de petits quadrilatères hachurés dans lesquels nous reconnaissons le symbole de l'igname. Nous nous basons pour ces déterminations sur nos lectures antérieures effectuées sur des bambous au sens bien compréhensible, aidés souvent par des « traductions » en clair gravées dans la même image. La seconde bande de losanges est limitée en bas par deux alignements de petits triangles. Une double bande de quadrilatères, semblable à celle séparant les deux bandes de grands losanges, se répète au bas de la figure 3 de chaque côté du toit de la case inférieure. Si les deux alignements de petits triangles sont bien la tarodière dont nous parlions ci-dessus, les alignements de quadrilatères sont alors le champ d'ignames.

Fig. 4. — Une bande étroite de lignes en quadrillage oblique sur-

monte une couronne de losanges. Deux bandes de lignes brisées symbole de l'eau, une couronne de losanges, une double rangée de petits carrés hachurés (symbole de l'igname), une couronne de losanges, une bande assez large de lignes brisées (eau), une couronne de losanges, une nouvelle bande de symboles de l'igname, une couronne de losanges, deux traits parallèles enserrant une ligne brisée double (eau), une couronne de losanges, une rangée de petits triangles hachurés (terre labourée), une couronne de losanges, un double alignement d'ignames, et, enfin, deux couronnes de losanges séparés par un vide variant de 3 à 4 millimètres de largeur.

Que signifient ces losanges? Il serait facile de déclarer qu'ils ne sont là que pour remplir la surface du bambou. Sans vouloir être victimes de nos propres déterminations, sans vouloir ériger en système monolithique quelques observations faites depuis plus de quinze ans, nous croyons pouvoir profiter de nos lectures antérieures pour tenter d'interpréter le sens de ces losanges.

Ne s'agirait-il pas ici d'une prière, d'une invocation à la pluie? Nous ne serions pas éloignés de le croire. Nous aurions donc, sous les yeux, un texte sacré. Ceci ne nous étonne pas et ne peut nous laisser indifférents. Car plus nous analysons les bambous gravés, plus nous reconnaissons une intelligence que le faciès brutal des Canaques dissimulait.

Une autre preuve encore vient à l'appui de notre interprétation : dans la cour, située entre les deux cases (fig. 3), on reconnaît sept marmites ou sept pierres destinées à soutenir les marmites. Mais aucun des petits traits qui, classiquement, représentent le bois et, partant, le feu sous les marmites. Il semble qu'il n'y ait donc aucun feu. Or, nous savons, d'après M. Leenhardt que les feux ne sont pas attisés lors de la préparation des cérémonies pour provoquer la pluie.

Nous pourrions, si nous voulions à tout prix extrapoler, considérer la gravure de ce bambou comme l'illustration de la phrase dite au sorcier par les hommes anxieux de voir la période de pluie succéder à la sécheresse de juillet et décembre : « Qu'ils te voient, tes aïeux et pères de cette montagne (où ils sont), qu'ils laissent venir de là-haut les nuages et couler l'eau pour que se répande l'allégresse demain et après-demain » (M. Leenhardt, Notes d'Ethnologie).

On pourrait aussi reconnaître dans ce dessin l'illustration du très beau *chant de l'eau,* recueilli par M. Leenhardt et publié par cet auteur dans ses Documents néo-calédoniens. Cette poétique invocation, aux strophes vigoureuses, qui n'est pas loin de rappeler les prières mésopotamiennes ou égyptiennes à l'eau fécondante, mentionne tous les sacrifices effectués selon le rituel local, près des sources, des prises d'eau,

des autels dispersés, au moyen des plantes propices, par le récitant qui n'omet aucun lieu, aucun clan.

La répétition des motifs simples pourrait correspondre aux répétitions des strophes scandées par l'agriculteur anxieux.

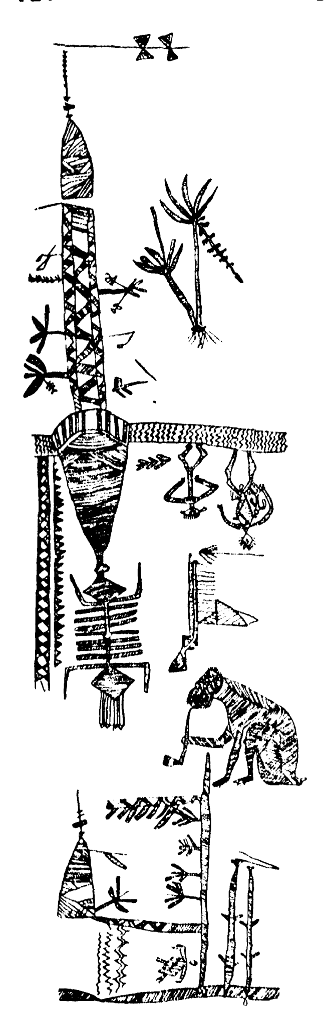
Bambou n° 3 (fig. 5 et 6)

Long de 96 cm. 5, de 33 millimètres de diamètre, ce bambou se compose de trois nœuds et de trois entre-nœuds. Deux de ceux-ci ont été utilisés comme support de la gravure. Le troisième est quasi inexistant. Il a été coupé au couteau à 1 cm. 5 au-dessus du troisième nœud et ne comporte aucun motif gravé. Les nœuds sont fermés. Ce bambou présente une légère courbure au registre inférieur (celui qui contient les motifs géométriques). Il est jaune — un peu plus clair en haut qu'en bas, strié, léger. Immédiatement on se rend compte que plusieurs mains ont travaillé à la gravure car les unes sont relativement fines (par exemple le bananier, en haut, et le bateau en bas), d'autres particulièrement grossières, profondes et malhabiles, plus spécialement l'animal fumant la pipe. On peut même se demander si ce dernier motif n'a pas été ajouté par un ancien forçat, ou tout au moins par un loustic ayant mauvais goût.

Fig. 5. — Une cour de village avec, peut-être, des ignames alignées (les rectangles obliques hachurés) est entourée de deux bananiers, dont l'un porte un régime, d'un araucaria, d'un cocotier et de deux mâts, à gauche et à droite, avec bouquets ou bandes de balasor. A droite de cette cour, un très beau bananier, avec régime et rejet stérile, est finement gravé.

La case supérieure est modeste, mais la case inférieure, de grande dimension, soutenue par neuf poteaux, est surmontée d'une volumineuse et très caractéristique flèche faîtière. A côté s'aligne un couple. L'homme a les bras recourbés comme s'il allait poser les mains sur les hanches. Ses oreilles sont déformées. La femme est vêtue d'une petite jupe de fibres et porte son enfant sur le flanc droit. La tête de l'enfant est au niveau du sein de sa mère.

Quelle association d'idée a guidé la main de celui qui a gravé le motif se trouvant, sur la figure 5, à droite de la flèche faîtière? Un fusil très bien figuré : crosse, gâchette, canon, bourre-canon, sert de support à une série de lignes horizontales, parallèles, et à trois triangles dont deux hachurés. A gauche de la flèche faîtière une triple rangée de petits triangles hachurés peut s'interpréter comme la représentation



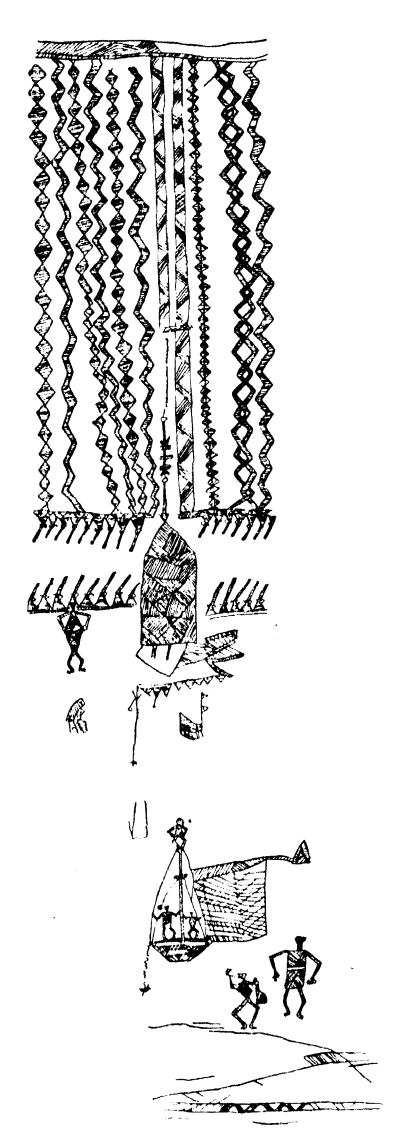




Fig. 5 et 6. — Bambou Ratton, n° 3.
Échelle 1/3.

d'un champ labouré (première rangée de triangles) et cultivé (les deux rangées de triangles opposés par la pointe).

Un chien (?) fume la pipe. Humour ou inconscience, nous ne pouvons nous prononcer. Mais cette figure est pénible à trouver sur un bambou gravé, car dans ce genre d'art, la gravité est toujours présente.

Sous une case, dans le toit de laquelle est fichée une sagaie avec banderole, on voit quelques lignes brisées. Il s'agit très certainement d'une

abréviation de la notion de maturité de l'igname. Les tiges en zig-zag, avec les feuilles latéralement disposées, semblent s'enrouler autour d'un tuteur absent. Nous avons trouvé ce motif sur un peigne de la collection particulière du Comte Begouen et sur un bambou du Musée d'Ethnographie de Bâle sous la forme d'un tatouage ventral de femme.

Est-ce un personnage ou un animal que le graveur a voulu représenter à côté de ces lignes en zig-zag?

Une bande hachurée part de la case pour rejoindre un sentier le long duquel poussent quatre palmiers. Au bout de ce sentier un motif horizontal, partant vers la gauche, formé de bandes obliques hachurées pourrait éventuellement se traduire par « champ d'ignames ».

A droite de cette scène deux dessins verticaux sont intraduisibles.

Fig. 6. — Le premier décor, géométrique, de ce registre paraît être la représentation de l'eau avec les lignes brisées hachurées, et dont l'une des figures, double, se tresse d'une façon classique, telle qu'on la retrouve sur les monuments assyriens, dans les scènes de libation des rois, avec le sens de vie.

Deux frises de fusils entourent une case brièvement esquissée, au-dessous de laquelle se reconnaît une plantation d'ignames, avec la terre retournée (triangles) et dans l'un des buttages, la plante semble sortir, avec un bourgeon terminal. Nous serions alors en novembre, peu avant la mise en place des tuteurs. A l'extrémité gauche de la plantation on aperçoit un mât sculpté au sommet, avec un bouquet propitiatoire au premier tiers depuis le bas. S'agit-il du « Koa ai », agent de sécheresse?

Au-dessous, un bateau de style européen, avec hune et voile carrée, semble servir à la pêche au poulpe. Nous disons pêche au poulpe car ce qu'au premier abord on pourrait interpréter comme la chaîne et l'ancre du bateau ressemble au piège à poulpe semblable à celui que Fritz Sarasin publie dans son atlas.

Deux personnages et quelques lignes obliques terminent ce tableau. Les motifs gravés sur ce bambou sont imprécis. Les interprétations que nous essayons d'en donner ne sont que des conjectures.

Marguerite et Georges LOBSIGER-DELLENBACH.

NOTES SUR LES TECTIBRANCHES DE NOUVELLE-CALÉDONIE

Les Opisthobranches étudiés dans ce Mémoire ont été récoltés en Nouvelle-Calédonie, durant les années comprises entre 1921 et 1932. Ce sont seulement les espèces qu'il m'a été possible de récolter à marée basse, soit dans la zone découverte, soit à faible profondeur, au bord des côtes. A part quelques Aplysiadés, ce sont des espèces qui sont très rares ou qui, du moins, sont très rarement trouvées dans ces conditions.

De trop rapides voyages en Europe ne me donnaient pas, alors, la possibilité de mettre au point, ni surtout d'effectuer les recherches bibliographiques correspondant aux observations accumulées pendant de longs séjours dans le Pacifique. Un essai de collaboration avec un naturaliste australien, aujourd'hui disparu, M. T. Iredale, n'avait malheureusement pu m'apporter l'aide escomptée et n'a eu pour résultat que de me faire abandonner, à Sydney, où il s'est peut-être égaré, un très intéressant matériel.

Dans un mémoire paru en 1928, j'ai donné une étude des espèces récoltées pendant mon premier séjour dans l'île. Les études faites sur les espèces récoltées pendant mon second séjour n'avaient pu, jusqu'à présent, être publiées.

Mme Pruvot Fol qui a eu en mains mes notes et mes dessins n'a pu mener le travail à sa conclusion. Cependant, elle a effectué un travail bibliographique qui lui a permis, grâce à sa grande connaissance du groupe, de me donner d'utiles indications pour l'identification des espèces. Je l'en remercie bien vivement.

Les notes qui suivent ne peuvent évidemment pas représenter une étude anatomique achevée des Tectibranches de la Nouvelle-Calédonie. Pour tendre à un tel résultat, il m'aurait fallu avoir, à la fois, des échantillons plus nombreux et aussi beaucoup plus de loisirs. Elles représentent cependant la seule contribution un peu étendue à l'étude de ce groupe dans la plus importante terre française du Pacifique austral.

J'adresse à M. le Professeur Leenhardt et au Révérend Père O'Reilly, qui ont bien voulu encourager la rédaction de ce Mémoire et en assurer la publication, mes sincères remerciements.

Aglaia splendida n. sp., Pl. fig. 2, Fig. I, Fig. II.2

Chelidonura velutina Bergh 1905 pro parte.
Melanochlamys cylindrica Cheesemann.

Les probabilités en faveur de l'identité de cette espèce avec celle qui figure dans la Planche II, Fig. 6 Bergh, Siboga Expéditie, sont si grandes que je n'aurais pas hésité à lui donner le nom de « velutina Bergh », n'eût été que cet auteur a confondu deux espèces tout aussi certainement différentes, et appartenant même à deux genres (ou sous-genres) différents. Or, comme la première des deux est tout simplement *Chelidonura hirundinina* Q. & G., le nom de *velutina* Bergh doit tomber en synonymie de ce dernier nom et ne peut figurer comme nom d'espèce nouvelle (1).

Un spécimen trouvé dans la Baie de Magenta, rampant sur le sable. La dissection d'un seul individu n'a pu fournir qu'une étude anatomique incomplète.

Couleur fondamentale bleu très sombre, presque noire, veloutée, splendide. Du côté externe, les parapodies présentent une bande bleu clair, puis une bande bleu foncé et une autre jaune brun, qui les bordent. Cette coloration se retrouve, mais atténuée, du côté interne, sous forme d'une bande bleu clair et d'une autre grisâtre foncé. Les parties du manteau prolongées postérieurement, qui recouvrent la coquille, sont bleu foncé avec quelques taches disposées irrégulièrement. Sur la partie céphalique, une ligne jaune longitudinale de chaque côté de la ligne médiane, et deux autres, plus latérales, ne s'étendant que sur la moitié de la longueur du bouclier. Sur le lobe qui termine celui-ci, et qui est

(1) La note suivante, que m'a communiquée Mme A. Pruvot, précise la réalité de la confusion faite par Bergh :

« *Chelidonura velutina* Bergh, Siboga Expeditie, pl. III, fig. 6, non pl. III, fig. 5; non description p. 43, laquelle se rapporte à la *Chelidonura* représentée sur la figure citée et qui tombe en synonymie de *Chelidonura hirundinina* (Quoy et Gaimard) dont elle ne se distingue absolument en rien.

« La seconde de ses figures en couleurs, bien qu'elle représente un animal d'un type de coloration tout à fait analogue, montre une forme bien différente, ainsi que je l'avais remarqué (A. Pruvot, 1935. Opisthobranches de Quoy et Gaimard, p. 28), sans avoir osé les séparer. C'est une forme de *Doridium*, c'est-à-dire d'*Aglaia;* et cette remarque faite sur le simple vu des dessins est maintenant expliquée par le fait que J. Risbec a trouvé, près de Nouméa, une *Aglaia* répondant assez exactement à la figure 6 citée et présentant la même bordure bleue qui a été cause de la confusion de Bergh. Cependant, si la ressemblance est grande, nous avons ici double bordure : jaune et bleue. La jaune manque chez *A. velutina.* »

bleu clair, est une tache jaune de chaque côté. De plus, sur la partie antérieure du corps, quelques points blancs disséminés. Longueur de l'exemplaire : 50 millimètres.

Comme cette espèce paraît rare, il peut être bon d'en indiquer la coloration avec quelque détail; mais il est nécessaire de faire remarquer à quel point est variable une coloration tout à fait analogue chez *Chelidonura hirundinina.* Chez cette espèce, les bandes jaunes peuvent être entièrement absentes et il peut au contraire apparaître, outre les lignes orangées, des taches de cette couleur, rondes ou ovales, sur tout le corps.

L'analogie surprenante de la coloration de ces deux Aglaidés si différents par leur forme, a causé l'erreur de Bergh qui les a confondus sous un seul nom. Le manteau, en effet, ne se termine pas en queue d'hirondelle, mais se présente, comme chez les espèces typiques d'*Aglaia,* sous forme d'un tube cylindrique aplati et un peu échancré du côté dorsal et du côté ventral, postérieurement. (Fig. I.3.)

Coquille. — La coquille a une forme très particulière (fig. I.4). Le nucleus est rosé et très petit. Le reste est transparent et incolore. La partie calcifiée ne l'est que très légèrement et se trouvait entièrement brisée, mais la forme a pu être reconstituée, grâce à la partie membraneuse intacte. Il y a quelques stries d'accroissement près du sommet et quelques striations radiaires.

Appareil digestif. — La bouche extérieure est extrêmement grande; son pourtour mesure 20 millimètres lorsqu'elle est béante. Elle est immédiatement suivie d'un sac énorme, maintenu adhérent aux parois du corps par des tractus. Ce sac est en forme de losange un peu aplati, avec une crête médio-dorsale, et de couleur un peu grisâtre. A sa partie postérieure, débouchent deux petites glandes salivaires digitiformes, blanches. L'œsophage est très court et s'ouvre immédiatement dans un vaste estomac de même forme que le bulbe, mais un peu plus petit et blanc. Celui-ci présente, à sa partie ventrale intérieure, un curieux repli en forme de cuiller, relevé (valvule?) [fig. I.6]. A son extrémité postérieure, l'estomac reçoit un vaste conduit hépatique. L'intestin tourne d'abord vers la gauche et décrit une anse avant de se rendre à l'anus. Tout l'intestin est brun foncé et contient, dans les excréments, des fragments de coquilles. Le foie est formé d'une masse considérable de lobes bruns.

Système nerveux. — Les ganglions cérébroïdes constituent deux masses très distantes l'une de l'autre, à droite et à gauche, et sont très

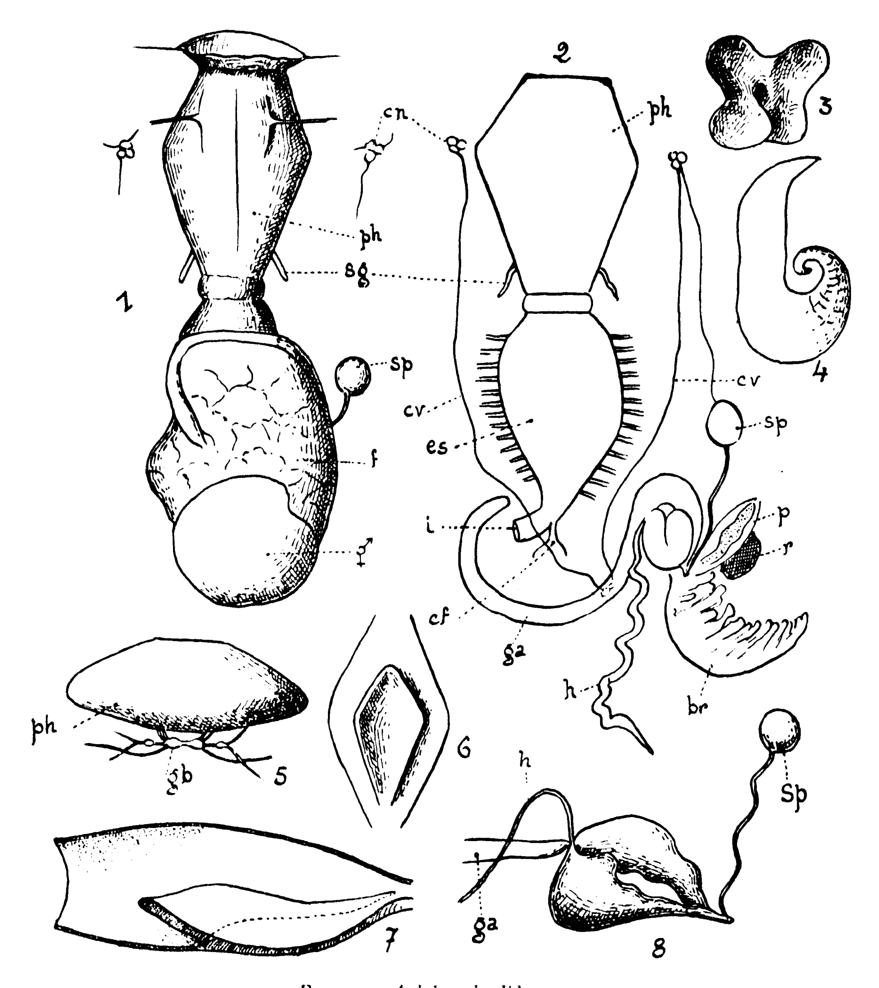


FIG. 1. — *Aglaia splendida* n. sp.

1. Organisation générale. *ph*-pharynx, *sg*-glandes salivaires, *sp*-spermatothèque, *f*-foie, *cn*-centres nerveux. — 2. Le foie, la glande hermaphrodite et l'intestin sont enlevés; le rein, la branchie et le péricarde sont tirés vers la droite. *cv*-commissure viscérale, *br*-branchie, *cf*-canal hépatique, *es*-estomac, *h*-canal hermaphrodite, *ga*-glande à albumine, *i*-intestin, *p*-péricarde, *r*-rein. — 3. Aspect de l'animal, vu de l'arrière. — 4. Coquille. — 5. Le vaste bulbe pharyngien est soulevé à sa partie postérieure et relevé vers l'avant pour montrer les ganglions buccaux. — 6. Estomac dont la paroi dorsale est enlevée pour montrer le remarquable repli en cuiller. — 7. Section longitudinale schématique de l'estomac. — 8. Partie des conduits génitaux voisine des orifices externes.

petits, relativement; en conséquence, la commissure est très longue (fig. II). Les ganglions buccaux sont placés sous le sac antérieur, au

milieu, reliés aux cérébroïdes par de longues commissures. Celle des ganglions viscéraux est très longue aussi; ces ganglions sont cachés sous la masse génitale annexe, près de la branchie. Le ganglion osphradial est réduit, ainsi que le reste du système nerveux, en général. Toutes les commissures sont très grêles. Les otocystes, de petite taille, contiennent de nombreuses otoconies. Je n'ai pas trouvé d'yeux.

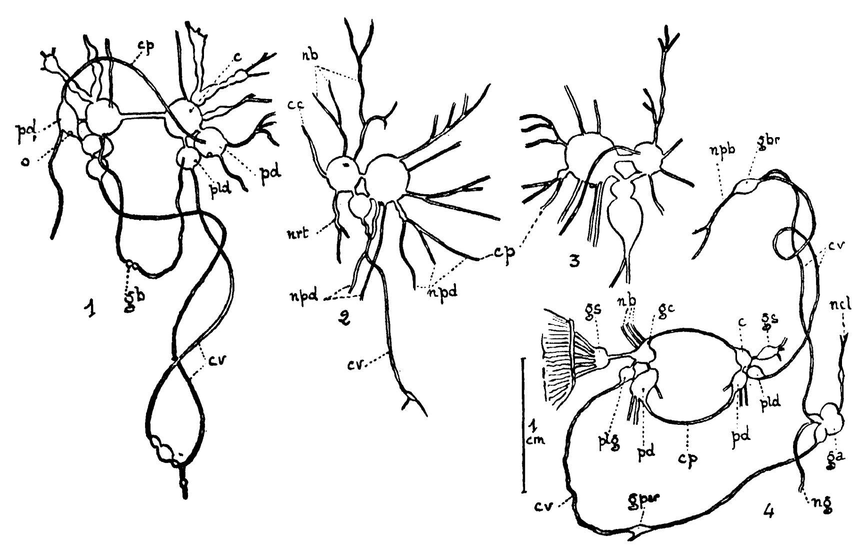


FIG. 2. — *Chelidonura hirundinina* Quoy et Gaimard. Ensemble du système nerveux. — 2. *Aglaia splendida*. Ganglions du côté œsophagien; masse gauche. — 3. Même espèce et mêmes ganglions; masse droite. — 4. *Bulla ampulla* L. Lettres communes : *c*-cérébroïde, *cp*-commissure pédieuse, *cv*-commissure viscérale, *ga*-ganglion abdominal, *gb*-ganglions buccaux, *gb*-ganglion branchial, *gs*-ganglion de l'organe sensitif, *nb*-nerf buccal, *ncl*-nerf columellaire, *ng*-nerf génital, *nper*-nerf péricardique, *npb*-nerf palléal et branchial, *pld*-palléal droit, *pd*-pédieux, *plg*-palléal gauche, *nrt*-nerf du rétracteur, *cc*-commissure cérébroïde.

Appareil reproducteur. — Glande hermaphrodite blanche mais enveloppée d'une membrane marron. Canal hermaphrodite peu contourné, d'abord grêle, puis renflé, et, à nouveau, grêle avant d'atteindre la glande à albumine. La glande à albumine forme un très long cylindre traversant toute la cavité viscérale, transversalement. Du point de jonction du canal hermaphrodite et de la glande à albumine un conduit blanc, épais, va à l'orifice génital externe. Près de cet orifice aboutit seulement le conduit venant de la spermatothèque. La spermatothèque est un sac subsphérique, situé en avant du foie, vers la droite. Sa coloration, qui est celle du contenu, est violette. J'ai oublié de noter, au moment de la dissection, la position exacte du sac pénial. Ce sac se

trouve, en avant, à droite du bulbe pharyngien. Il est incolore, transparent, et maintenu par de nombreux tractus musculaires. Il est prolongé, vers l'intérieur du corps, par un coecum dont l'extrémité est effilée et dont la paroi contient de nombreuses granulations blanches. Une petite glande annexe, blanche, débouche près de l'extrémité du sac pénial.

La branchie, blanchâtre, est très massive. Le rein est blanc. D'autres observations seraient utiles, mais l'espèce est très rare. Au cours de neuf années de prospections, surtout au voisinage de Nouméa, je n'ai trouvé qu'un seul exemplaire.

Aglaia pilsbryi Eliot

Doridium pilsbryi Eliot. Pl. fig. 10. Fig. V, 1 à 3

Un individu pris en août 1931 à l'ilôt Tibarama près de Poindimie, côte Est de la Nouvelle-Calédonie.

Cette espèce est facilement reconnaissable à sa coloration et au dessin très marqué que forment les deux couleurs, l'une sombre et l'autre claire. Il est intéressant, cependant, de noter que cet individu montre une variété nouvelle de coloration. Il est, en effet, taché de marron sur fond ocre, tandis que, chez les individus décrits par Eliot et par Bergh, le dessin était noir. Ce dessin consiste en un huit de chiffre sur le bouclier céphalique et un huit incomplet (ouvert en arrière), sur le bouclier dorsal. Il arrive, cependant, que celui-ci présente trois anneaux, dont le plus postérieur est ouvert, parce qu'il se termine sur les deux lobes postérieurs du manteau. Le dessin qui accompagne cette note et les dessins et diagnoses des auteurs cités dispensent d'une description plus détaillée; il montre la disposition des autres taches sur les parapodies et le pied.

Étalé, l'animal mesurait 27 millimètres de longueur; le corps était très mou.

La forme de la coquille ne put être reconstituée que d'après sa partie cuticulaire, car la partie calcifiée, blanche, fut trouvée en menus fragments (fig. V.2.3). Le sommet est enroulé comme chez un Bullidé mais porte une aile latérale columellaire.

Tube digestif. — Le bulbe buccal est fortement attaché de toutes parts à la paroi du corps par des muscles nombreux et puissants, principalement du côté ventral, où il semble presque faire corps avec le pied. A sa face postérieure, sont attachés de très forts rétracteurs de couleur noire. L'œsophage traverse l'anneau nerveux et débouche immédiatement dans un estomac volumineux, à parois minces, d'où l'intestin

se rend dans la masse viscérale composée du foie et des organes génitaux.

Système nerveux. — Les ganglions sont colorés en gris foncé presque noir; ils paraissent être très réduits. Les otocystes contiennent de nombreuses otoconies ovoïdes, de grosseur variée.

Système génital. — La glande hermaphrodite est jaunâtre et occupe la partie gauche de la masse viscérale, s'étendant jusqu'à sa partie postérieure. Son conduit est très épais et contourné. La glande annexe (albumine et mucus) est volumineuse et compliquée, présentant une disposition spiralée, et se terminant en un lobe long et recourbé. Une spermatothèque se trouve devant le péricarde.

Après s'être rapproché de l'orifice externe, le canal hermaphrodite revient en arrière, puis se dilate en forme d'ampoule ovoïde, avant de déboucher au dehors, entre des parois renflées en coussinets.

La gaine péniale est allongée, noire. La glande dite prostatique est ici de couleur ivoire et repliée sur elle-même. La gaine montre un pli à l'intérieur et l'organe copulateur est simple et inerme.

Chelidonura pallida n. sp. Pl. fig. 6, 7. Fig. III

Un seul individu, trouvé à l'île Mouac, au Nord de la Nouvelle-Calédonie.

L'étude anatomique n'a pas pu être très complète. L'animal est blanc, translucide, avec les lobes postérieurs et les parapodies bordés d'orange et liserés d'une fine ligne noire. Sa longueur, à l'état d'extension, est de 30 millimètres. Les yeux, noirs, se voient à la partie tout à fait antérieure. La tête porte, autour de la bouche, de nombreuses papilles transparentes, surmontées chacune d'une fine aiguille, et ces aiguilles ou soies sont rétractiles et invisibles à l'état rétracté. De semblables papilles à prolongements épineux ont été figurées par divers auteurs. Ces « bouquets de soies » avaient été signalés déjà par Quoy et Gaimard chez leur espèce qui est le type du genre. Elles forment, ici, des touffes, surtout sur deux mamelons situés aux côtés de la bouche, sur les deux taches jaunes que l'on voit en cet endroit. La lumière réfléchie sur ces soies prend une teinte violacée.

A travers le manteau et la coquille, on aperçoit la masse viscérale colorée en brun et on voit battre le cœur.

La coquille calcaire est très mince et transparente. Le sommet (*nucleus*) postérieur et la partie adjacente sont légèrement épaissis; les

stries d'accroissement sont très marquées. La forme générale est rectangulaire et peu convexe.

Appareil digestif. — Comme d'habitude dans cette famille, le bulbe buccal est dépourvu de radula, de mâchoires et d'armature quelconque.

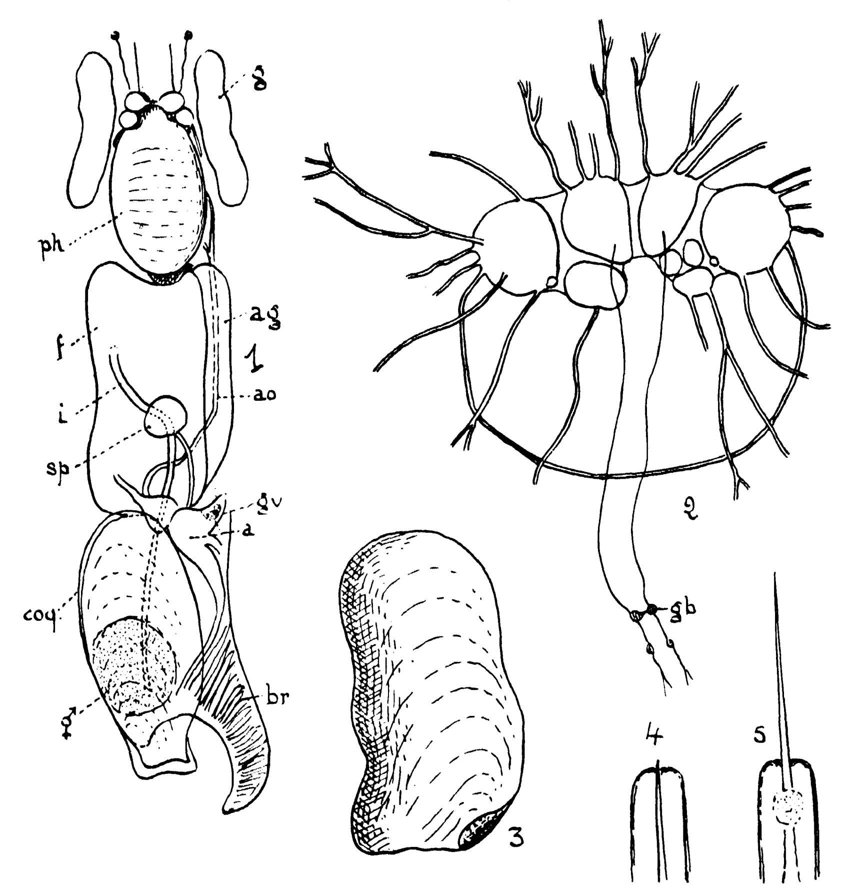
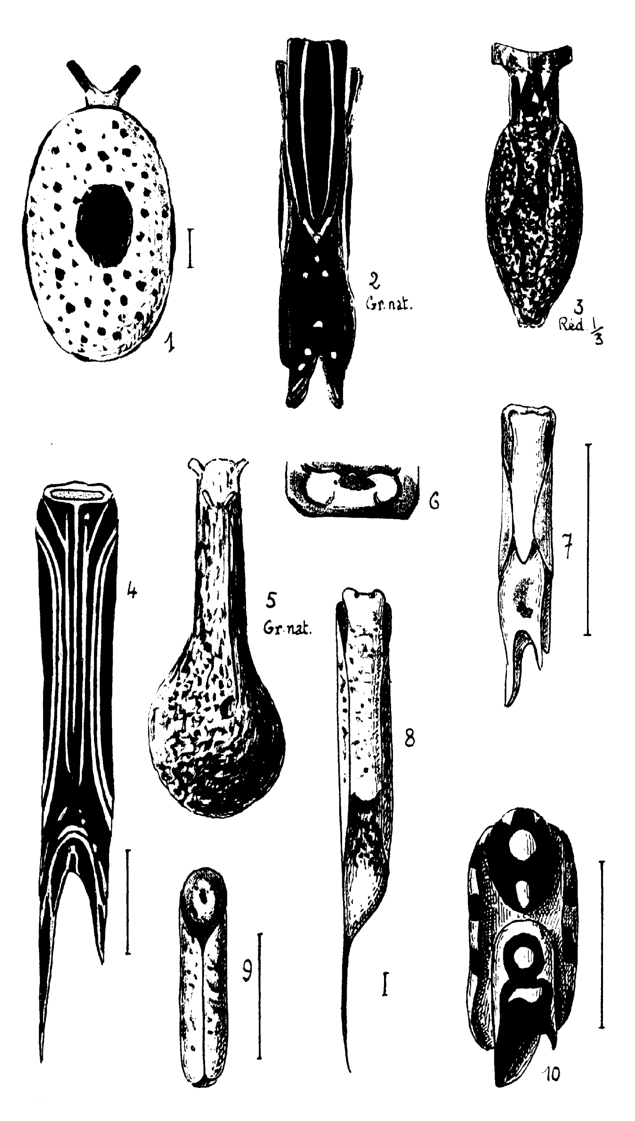


Fig. 3. — *Chelidonura pallida* n. sp.

1. Vue générale des organes. *g* représente une accumulation de glandes de couleur grise dont je ne puis préciser les relations. *f*-foie, *a*-oreillette, *ao*-aorte, *ag*-glande à albumine, autres lettres comme aux fig. précédentes. — 2. Système nerveux central; vue dorsale. Gross. 30. — 3. Coquille Gross. — 4 et 5. Épine de la région céphalique, sortie et rétractée.

La trompe dévaginable contient, outre la partie antérieure du tube digestif, deux glandes extérieures à celui-ci et dont les connections avec lui n'ont pu être déterminées. Ces masses glandulaires, peu compactes et fragiles, sont colorées en gris clair. Le bulbe buccal est vaste, sa paroi



1. *Pleurobranchus papillatus*, n. sp. — 2. *Aglaia splendida*, n. sp. — 3. *Aplysia bouraili*, n. sp. — 4. *Chelidonura hirundinina*, Quoy et Gaimard. — 5. *Aplysiella variegata*, n. sp. — 6. *Chelidonura pallida*, n. sp. — Vue de la face antérieure. — 7. Même espèce. Face dorsale. — 8. *Chelidonura perparva*, Risbec. — *Smaragdinella viridis*, n. sp. — 10. *Aglaia pilsbryi*, Eliot.

dorsale, mince, est plissée transversalement. De là, part un œsophage, court, qui pénètre dans la masse viscérale. L'estomac n'a pas été observé. L'intestin, qui émerge du foie, se rend, en décrivant une anse, vers la partie interne du lobe antérieur droit.

Système nerveux. — Le collier nerveux (fig. III, 2) se trouve à la partie antérieure du bulbe buccal. Il se compose de six ganglions principaux, enveloppés dans une membrane conjonctive commune, tous rapprochés et situés dorsalement; mais le ganglion de la chaîne viscérale, situé à droite, est composé de trois ganglions distincts. Les commissures pédieuses et viscérale sont longues. Les otocystes contiennent de nombreuses otoconies ovoïdes de taille variable.

L'aspect extérieur de *C. pallida* n. sp. rappelle celui de *Chelidonura amoena* Bergh 1905. Siboga Expeditie (Pl. III, fig. 7), mais la coquille est entièrement différente. La pigmentation se distingue par le pointillé noir de cette dernière et l'absence, chez elle, de bordures jaune vif et noir.

Chelidonura hirundinina

Quoy et Gaimard. Pl. fig. 4. Fig. II, 1. Fig. IV

Deux exemplaires récoltés parmi les rochers, près de la Baie de Magenta, aux environs de Nouméa. L'un d'eux fut disséqué. Ils appartenaient à la variété bleu sombre, bordée de vert clair et d'orange, à croissant blanc, semblable à l'individu unique trouvé par Quoy à l'île de France, et par Möbius, dans la même île, plus tard; revue ensuite par Eliot, et enfin par l'expédition de la Siboga.

La coloration fondamentale est un magnifique bleu sombre. Des lignes vertes et orangées sont disposées suivant un dessin assez compliqué, les lignes vertes bordant les parapodies, suivies par les lignes orangées. Un arc jaune précède la concavité postérieure. La disposition des lignes est variable. Elle diffère sur les deux exemplaires récoltés qui appartiennent cependant indubitablement à la même espèce. Sous une loupe binoculaire, les lignes claires se montrent composées de nombreux points brillants.

Ces individus, comme ceux de *Chelidonura* décrits ci-dessus portent, autour de la bouche, de nombreuses soies incolores et translucides. Ces cirres sont rétractiles dans l'épaisseur du tégument, d'où ils sont projetés avec rapidité.

La coquille mesure 2 millimètres de longueur; elle est légèrement

ambrée, transparente, avec des stries d'accroissement bien marquées, un *nucleus* plus foncé et une aile columellaire (fig. IV, 4). La branchie est noire.

Tube digestif. — Il se compose de trois masses, dont la première est le bulbe buccal, la seconde l'estomac, et la troisième le foie avec la glande génitale et l'intestin.

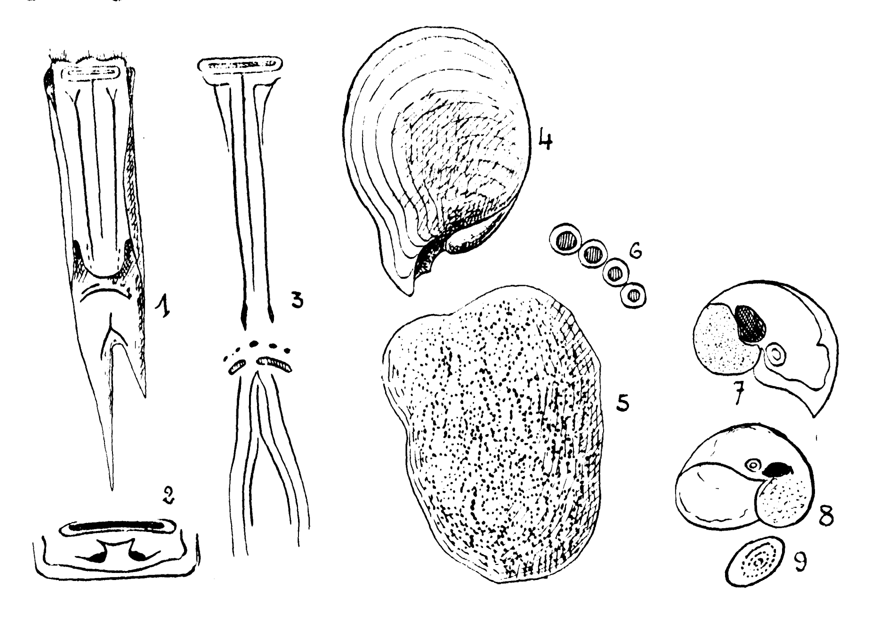


Fig. 4. *Chelidonura hirundinina* Q. et G.

1. Schéma de la disposition des lignes ornant la face dorsale d'un exemplaire; à comparer avec la fig. 3 montrant la disposition correspondante pour un autre exemplaire de la même espèce. — 2. Vue frontale de la tête; les deux taches vertes des parties latérales de la bouche sont représentées par des taches noires. — 4. Coquille. Gross. 13. — 5. Ponte. Gross. 6,5. — 6. Une file d'œufs correspondant à une partie du ruban nidamentaire. Gross. 55. — 7. Larve à l'état de rétractation. Gross. 400. — 8. Coquille larvaire et son opercule (9).

Le bulbe buccal, vaste, blanchâtre, finement plissé transversalement, s'ouvre directement au dehors. A sa partie postérieure débouchent deux petites glandes salivaires très réduites. Il communique directement avec l'estomac par une partie étranglée et sans tube œsophagien. L'estomac est une poche volumineuse, blanchâtre, à parois minces; l'intestin en part à gauche, croise le foie de gauche à droite, puis se dirige vers l'anus, postérieur. Sa couleur est brune. Sous le bulbe buccal, autour de la bouche sont des masses glandulaires blanchâtres que traversent

les muscles qui relient le pourtour de la bouche à la paroi viscérale. Les plus longs de ces muscles aboutissent à la région columellaire.

Système nerveux. — La partie antérieure se compose de deux masses situées près de la bouche (par conséquent en avant du bulbe) et reliées par une commissure cérébroïde assez courte. La pédieuse est plus longue. Les ganglions cérébroïdes sont blancs, sphériques, et plus gros que les autres ganglions, qui sont jaunes. Le pédieux droit est plus long que le gauche et le pleural droit est double. Des cellules ganglionnaires se trouvent dans différents nerfs et connectifs. La commissure buccale est longue. Dans les otocystes, hémisphériques, et appliqués contre les ganglions pédieux, sont de nombreuses otoconies ovoïdes, de grosseur différente.

Organes génitaux. — La glande hermaphrodite, de couleur blanche, constitue la partie postérieure de la masse viscérale. Le canal hermaphrodite, d'abord très grêle, se renfle en un épais conduit blanc, puis s'effile régulièrement en s'approchant de son extrémité distale. Il débouche à l'intérieur d'un sac fusiforme qui s'ouvre à l'orifice génital externe. Près de l'orifice externe, débouchent le canal de la spermatothèque et la glande à albumine. La spermatothèque, subsphérique, est blanc ivoire. La glande à albumine, chez l'animal ouvert sous l'eau, apparaît comme une masse incolore, translucide, devenant plus compacte au voisinage de l'orifice externe. Le sac pénial est un sac blanc.

Reproduction. — L'un des deux exemplaires a pondu le 26 août, l'autre durant la nuit du 27 au 28, attachant leur ponte à la paroi de l'aquarium.

Les œufs sont pondus en une seule file, parfois, par endroits cependant, dédoublée en deux séries. Cette file constitue un peloton contourné un grand nombre de fois et contenu dans une masse gélatineuse commune, transparente, dont la surface se durcit en une enveloppe plus ferme. L'ensemble de la masse est irrégulier, de forme vaguement ovoïde, et a un diamètre moyen de 5 millimètres. Le diamètre d'un œuf est de 0,05 mm.

Le 28, les embryons des œufs pondus le 26 tournaient rapidement dans les coques. Ils étaient blanchâtres.

L'éclosion a eu lieu dans la nuit du 30 au 31, au matin. Elle laisse l'enveloppe générale de la ponte vidée et flasque. Les larves sont des véligères avec une coquille qui mesure 0,078 mm. pour la plus grande dimension. Leurs caractères particuliers sont un pied épais et bilobé, des otocystes relativement énormes, le foie marron et le rein noir.

Chelidonura obscura Bergh

Je n'ai pas retrouvé cette espèce dont j'avais obtenu un seul exemplaire, à quelques mètres de profondeur près de l'ilôt Brun, au voisinage de l'entrée du port de Nouméa. (Arch. Museum, 1928.)

Chelidonura perparava Risbec. Pl. fig. 8

Doridium perparvum Risbec. (Étude anatomique des Tectibranches de la presqu'île de Nouméa, avec description de cinq espèces nouvelles, 1928).

Cette espèce est mieux à sa place dans le genre *Chelidonura*, soit à cause de sa forme, soit à cause des soies tactiles de la partie frontale.

Aucun nouvel échantillon n'ayant été étudié, il n'y a rien à ajouter à la précédente description, mais un dessin en couleur non publié permet de compléter et même de corriger le dessin en noir publié en 1928, page 42, figure 17. Sur cette figure, la coquille paraît être externe, en outre, elle est dessinée comme étant semestre et enfin, la limite entre les parapodies et le manteau (sous la coquille) n'étant pas indiquée, on pouvait hésiter à attribuer au manteau ou au pied le prolongement latéral, très effilé, qui termine la partie postérieure de l'animal. Les rapports sont beaucoup plus clairs dans la figure 8 Pl. Il ne semble pas que le fait de ne posséder qu'un lobe postérieur soit assez important pour justifier la création d'un genre, ce qui eut été nécessaire si la coquille eût été externe et senestre. (La possibilité de variations individuelles n'est pas exclue.) Tel que le Mollusque est représenté ici, c'est bien une *Chelidonura* et son anatomie, pour autant que je la connaisse, s'accorde avec cette attribution. Comme l'animal n'a que 10 millimètres, il se pourrait que ce fût un jeune peut-être de *Doridium reticulatum* Eliot. Cette espèce en diffère cependant par ses prolongements palleaux plus courts et bilatéraux; de plus, Eliot ne signale pas les papilles internes du bulbe. Enfin, dans cette famille, les mêmes types de coloration se rencontrent, à plusieurs reprises, chez des espèces par ailleurs bien distinctes et ne sauraient suffire à les assimiler.

Philine caledonica n. sp. Fig. V, 4 à 7

Très petite espèce de 3,5 mm. de longueur, capturée à la Baie des Citrons, le 3 septembre 1929. L'exiguïté de l'animal n'a pas permis une étude anatomique complète. Tout le corps est couvert de petites papilles de couleur vermillon sur fond ivoire un peu rosé. A la capture, l'animal

émit un liquide ou mucus qui teignait les doigts en jaune d'ocre, et il en produisit encore dans l'eau fraîche où il fut placé. A la suite de ce phénomène, les papilles rouges avaient disparu. Le Mollusque se montra alors vif et mobile. A travers le tégument et la coquille, on apercevait un organe violet foncé et le foie brunâtre.

La coquille est très fragile, incolore, avec des lignes spirales et de petits granules entre les stries d'accroissement. Longueur de la coquille : 1,5 mm.

A la bouche fait suite un vestibule énorme, auquel succède le bulbe buccal plutôt réduit, contenant la radula. L'œsophage s'en détache dorsalement au point où l'on voit les ganglions buccaux.

La radula présente 18 rangées, de formule 2-1-0-1-2; comprenant par conséquent une dominante qui mesure un dixième de millimètre et deux marginales relativement bien développées.

A l'œsophage fait suite un gésier dans lequel ne furent pas trouvées de plaques calcaires. Otocystes avec nombreuses otoconies.

Dolabella Rumphi Quoy et Gaimard

Grande espèce verte, très commune (voir Arch. Museum, 1928).

Aplysia odorata Risbec, var. bouraillí n. var.

Pl. fig. 3. Fig. V, 8 à 13

Un seul exemplaire récolté près de Bourail (2).

Longueur en état d'extension : 120 millimètres. Coloration très bariolée, à fond marron, taches jaunâtres et marbrures brun plus sombre. Le bord des parapodies et l'extrémité des tentacules sont roses, cette coloration s'effaçant vite en s'éloignant du bord. La face ventrale du pied est brunâtre, avec des taches plus sombres de la même teinte. Le bord du lobe anal est rose. La face interne des parapodies est verdâtre, avec marbrures brunes plus étendues qu'à la face externe. Le corps est très mou, les parapodies, très mobiles, s'écartent largement du corps. L'ensemble de l'animal a un éclat vert.

La forme générale est donnée par la figure 3, Pl. Les tentacules antérieurs sont larges, à base étalée, les tentacules postérieurs ou rhinophores sont triangulaires, courts.

(2) L'espèce *A. odorata* semble très variable aussi malgré les différences (dont la plus importante est l'absence d'un denticule interne aux premières dents radulaires latérales); je pense que le nouvel exemplaire n'est qu'une variété de l'espèce décrite. *Arch. Mus.*, p. 51.

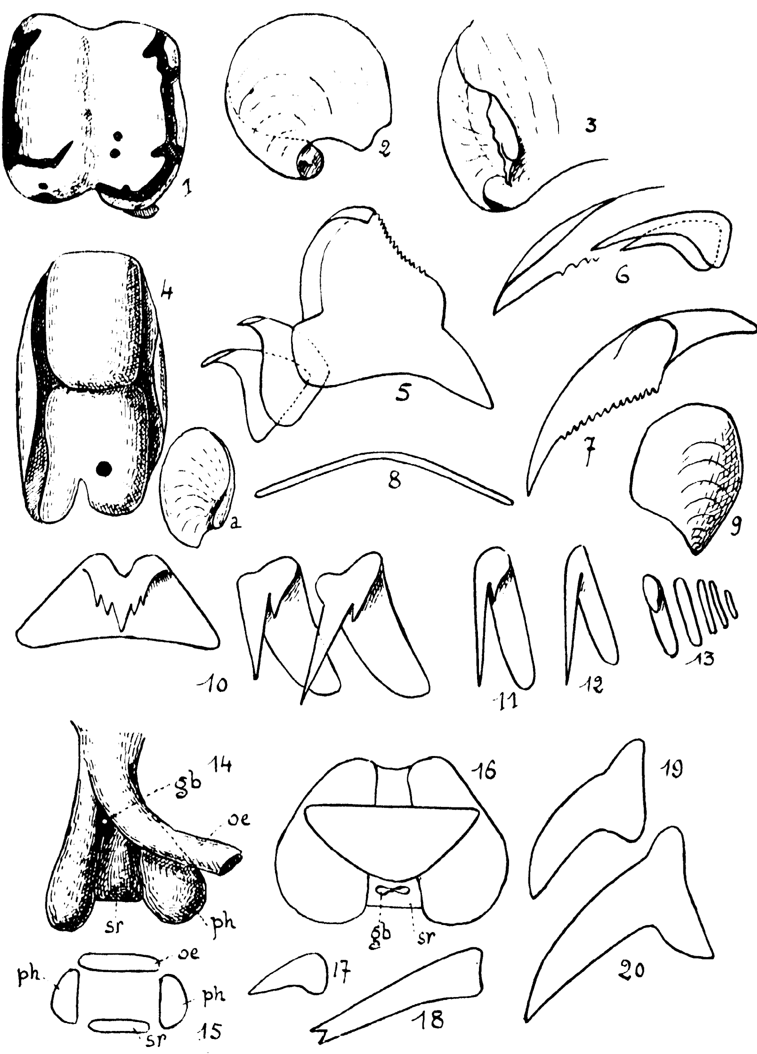


FIG. 5. — 1. *Aglaia pilsbryi* Eliot. Animal en état de contraction, vu ventralement. — 2. Même espèce. Coquille. — 3. Un aspect de la partie la plus ancienne de la coquille. Le sommet est vu par transparence à travers la partie aplatie de la coquille. — 4. *Philine caledonica* n. sp. Animal vu dorsalement. Gross. 12. La tache noire correspond à une poche violette vue par transparence; à côté coquille (*a*) au même grossissement. — 5. Même espèce. Demi-rangée de dents de la radula. Gross. 360. — 6. Aspect de la même en vue latérale. — 7. Un aspect de la 1[re] latérale. — 8. *Aplysia bourailli* n. sp. Un denticule de l'armature buccale. Gross. 150 environ. — 9. Même espèce Coquille. Gross. 6. — 10. Même espèce. Radula. Dent centrale et les deux premières latérales. — 11. 35[e] latérale. — 12. 40[e] latérale. — 13. Dents marginales de la rangée. — 14. *Pleurobranchus pellucidus* Pease. Région du bulbe pharyngien. L'œsophage est repoussé vers la droite pour montrer l'espace réservé entre les masses latérales du bulbe, le sac radulaire et l'œsophage. — 15. Section transverse schématique de la région postérieure du bulbe pharyngien. — 16. Le bulbe en vue dorsale se montre plat. Le triangle central représente l'extension de la paroi ventrale de l'œsophage. Les parties arrondies latérales sont les masses musculaires qui supportent les plaques de l'armature buccale. — 17. 1[re] dent latérale de la radula. — 18. 65[e] dent latérale. — 19. 10[e] dent latérale. — 20. 45[e] dent latérale. — Lettres *gb*-ganglion buccal, *œ*-œsophage, *ph*-masses latérales du bulbe pharyngien, *sr*-sac radulaire.

Coquille très mince, transparente, à stries d'accroissement nettes près du *nucleus* et s'effaçant ensuite. La partie centrale est très faiblement calcifiée, opalescente; le reste, non calcifié, occupe environ le tiers de la longueur et est complètement transparent.

L'anatomie de l'animal est celle, bien connue, du genre. Je n'en donnerai que quelques caractères. Mandibules couvertes comme une brosse par des écailles très effilées (fig. V. 8). Sac radulaire très proéminent, contenant 55 rangées bien développées à la radula de formule 50-1-50. La plaque centrale est massive, à base bilobée; de chaque côté de sa dent médiane sont deux cuspides secondaires. Les dents latérales ont une cuspide principale allongée et une cuspide secondaire externe. De la 30e à la 35e, certaines dents peuvent présenter une seconde cuspide latérale. Après la 40e, le denticule latéral disparaît et la cuspide principale se réduit progressivement. Les derniers éléments ne sont plus que de petites plaques sans saillies. Toutes les dents latérales sont contiguës et leur base présente une petite lame mince qui recouvre la partie interne (côté de l'axe) de la plaque basale de la dent suivante.

Gésier contenant des plaques cornées de forme tétraèdrique que j'ai trouvées au nombre de 16 grandes et nombreuses petites.

Les ganglions nerveux sont rendus très visibles grâce à leur belle coloration verte.

Glande hermaphrodite marron clair, glande à albumine et à mucus formant une masse fusiforme vert clair avec des bandes blanches.

Stylocheilus longicaudus Engel

Syn. : Stylocheilus longicaudus Quoy et Gaimard
Aclesia striata Risbec (Arch. Museum, 1928)

Aplysiella variegata Risbec (Pl. fig. 5)

Une ponte (fig. VII, 1, 2) a été déposée au laboratoire dans la nuit du 4 au 5 décembre. Elle consiste en un ruban accolé au support, décrivant une série de sinuosités à anses accolées. Les œufs, blancs, sont bien visibles dans le ruban qui est transparent, incolore. Ils sont généralement alignés, souvent parallèlement à l'axe du ruban, mais aussi très irrégulièrement disposés. Une coupe transversale du ruban en rencontre cinq en moyenne. L'ensemble de la ponte mesure 4 centimètres de longueur, la largeur étant voisine de 1 centimètre. Je n'ai pu observer que le début de la segmentation qui est totale et inégale.

(Voir Arch. Museum, 1928, p. 54.)

Phyllaplysia pacifica Bergh (3). Fig. VI, 3 à 5, 7

La ponte a été trouvée le 7 mars 1230. Comme pour *Aplysiella*, elle consiste en un ruban accolé au support, à sinuosités plus étroitement et plus régulièrement contiguës. La longueur totale de la ponte qui comptait 55 bandes transversales était de 15 millimètres pour une largeur moyenne de 4 millimètres. Chaque bande contient de 200 à

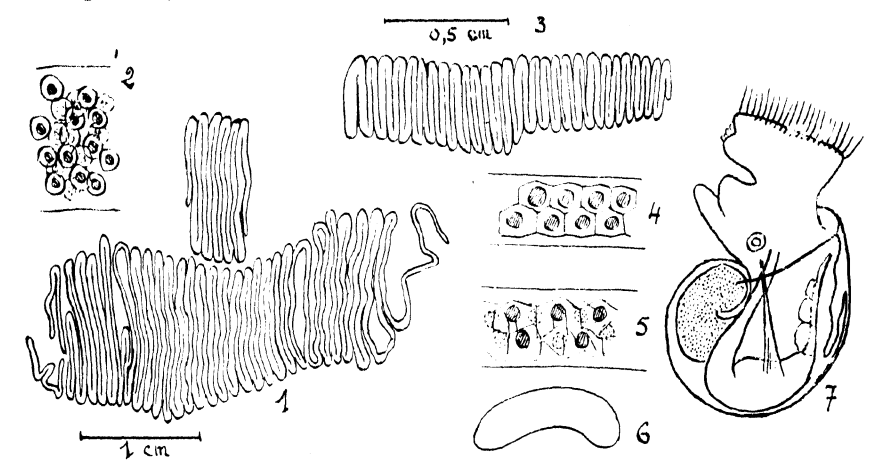


Fig. 6. — *Aplysiella variegata* Risbec. — 1. Ponte. — 2. Fragment du même ruban nidamentaire plus grossi. — 3. *Phyllaplysia pacifica* Bergh. Ponte. — 4 et 5. Aspect de deux fragments du même ruban nidamentaire, plus grossi. — 6. *Pleurobranchus pellucidus* Pease. Ponte. — 7. *Phyllaplysia pacifica*. Larve à éclosion. Gross. 360.

300 œufs, le nombre total étant ainsi de l'ordre de 13.000. Dans le ruban, les œufs sont entourés, chacun, par une enveloppe qui, accolée à ses voisines, prend une forme régulièrement polyèdrique. Ils forment généralement deux rangées, mais souvent ils sont plus nombreux et forment jusqu'à quatre rangées.

Deux jours après la ponte (l'instant de celle-ci n'a pas été précisé), l'embryon est vaguement sphérique, mamelonné irrégulièrement, translucide, sans trace apparente d'organes à l'observation directe, et il présente une vaste plage ciliée qui forme calotte sur environ un tiers de la surface totale.

Dans une coque, par suite du développement anormal, se trouvaient deux embryons, dont l'un, de diamètre double de l'autre environ, était sans doute seul normal.

(3) Voir *Archives du Muséum*, o. cit., p. 57, 1928.

L'éclosion a eu lieu le 10 mars durant l'après-midi; ce qui doit représenter cinq jours environ pour le développement embryonnaire. Les œufs de la partie moyenne du ruban sont ceux qui sont sortis les premiers, ce qui ne doit pas être la règle.

Les larves (fig. VI, 7) sont des véligères typiques avec deux otocystes biens visibles mais pas d'yeux. La plus grande dimension de la larve est 0 mm. 15. La masse du pied et celle du velum sont incolores, translucides. Celle du tortillon est légèrement jaunâtre. La coquille est transparente, incolore, mais son sommet est légèrement marron violacé. Le velum n'est pas très étendu. Le pied a des cils très actifs. Le tube digestif est nettement visible.

Smaragdinella viridis n. sp. Pl. fig. 9. Fig. VII, VIII

Cette espèce semble assez commune sur la partie septentrionale de la côte Est de la Nouvelle-Calédonie. Plusieurs exemplaires ont été trouvés sur les rochers, entre les limites des marées, à Poindimié (12 juillet) et à Hienghène (15 juillet). La plus grande taille pour ces exemplaires en l'état d'extension était 2 centimètres. Aucun n'a pu être disséqué à l'état frais mais seulement après avoir été conservé en alcool.

Le pied est verdâtre clair. La face dorsale comprenant la région céphalique et la face externe des parapodies est vert foncé, la teinte s'affaiblissant vers le dessous avec des marbrures d'un vert tirant sur le marron; les colorations — d'ailleurs peu nettes (le vert sale) — et mélangées de manière confuse. Les yeux sont visibles par transparence. A l'état d'extension, la coquille est complètement cachée. Après une forte contraction, elle est complètement découverte et couvre toute la face dorsale du mollusque.

Coquille. — La plus grande dimension de la coquille est 9 millimètres. Généralement, sa partie externe est fortement corrodée, gris vert, et ne présente plus trace d'ornements ou de stries d'accroissement. Le bord seul montre la structure normale avec une coloration brune, foncée. Cette partie de la coquille est lisse. La face interne est vert d'herbe, plus ou moins mêlée de marron. Deux bandes marron sont caractéristiques. Le nucleus est montré par la fiure VII.1; la paroi columellaire s'épaissit près de l'apex mais on observe une véritable coquille inverse, enroulée en sens opposé de celui de la coquille normale. Cette partie est bien calcifiée, mais très mince. Elle montre de nettes stries d'accroissement et est incolore, transparente.

Disposition générale des organes. — La masse viscérale est entourée d'une membrane noirâtre. La partie terminale du tortillon correspondant à la glande génitale est jaunâtre. Le foie, de couleur saumon, visible sur la plus grande partie du dos, est traversé, sur la ligne

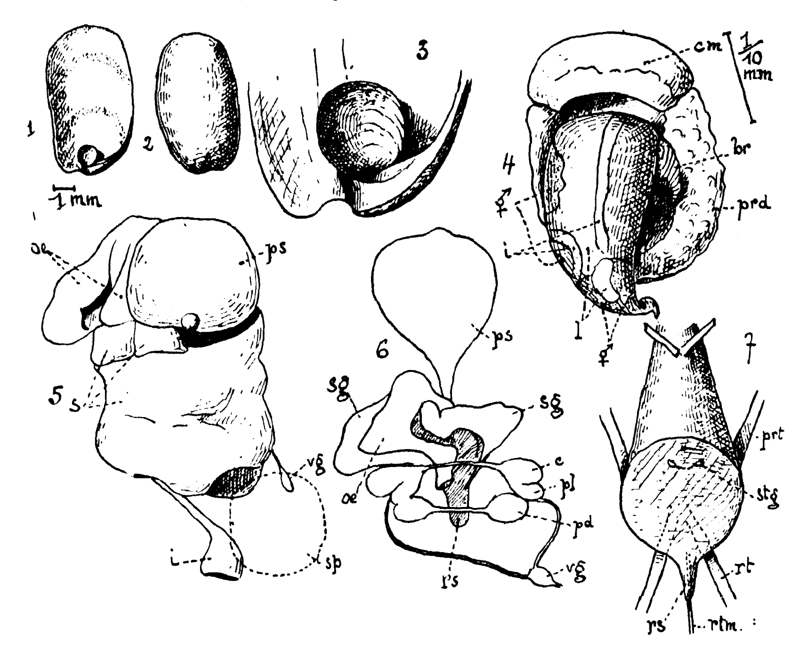


FIG. 7. *Smaragdinella viridis* n. sp. — 1. Coquille; face interne. — 2. Le même; face externe. — 3. Région apicale de la coquille plus grossie pour montrer la disposition remarquable de la coquille inverse primitive. — 4. Vue générale de l'animal lorsqu'il est retiré de la coquille et de la membrane noire. *cm*-masse céphalique, *br*-branchie, *i*-intestin, *f*-foie, *prd*-parapodies. — 5. Organes de la partie céphalique. La spermatothèque, enlevée, est représentée par une ligne pointillée. *œ*-œsophage, *ps*-sac pénial, *s*-estomac, *sp*-spermatothèque, *vg*-ganglion viscéral. — 6. Relations du système nerveux central et de la partie œsophagienne du tube digestif. Le sac pénial est rejeté en avant et visible par sa face ventrale. *c*-cérébroïde, *p*-pédieux, *rs*-sac radulaire, *sg*-glande salivaire, *vg*-ganglion viscéral. — 7. Bulbe pharyngien, en vue dorsale. *prt*-muscle protracteur, *rt*-rétracteur, *rtm*-rétracteur médian ventral, *stg*-ganglions du stomato-gastrique.

médiane, par une anse intestinale. La glande hermaphrodite s'étend surtout à la partie postérieure et vers la gauche. Le rein et le péricarde se placent à l'avant de la masse viscérale. La plus grande partie de la cavité céphalique est occupée par l'énorme estomac, mais la partie antérieure contient un sac pénial volumineux qui, à l'ouverture de la cavité, recouvre la région buccale.

Appareil digestif. — Le bulbe pharyngien, de forme générale tronconique, est tronqué obliquement à la partie postérieure. Sac radulaire

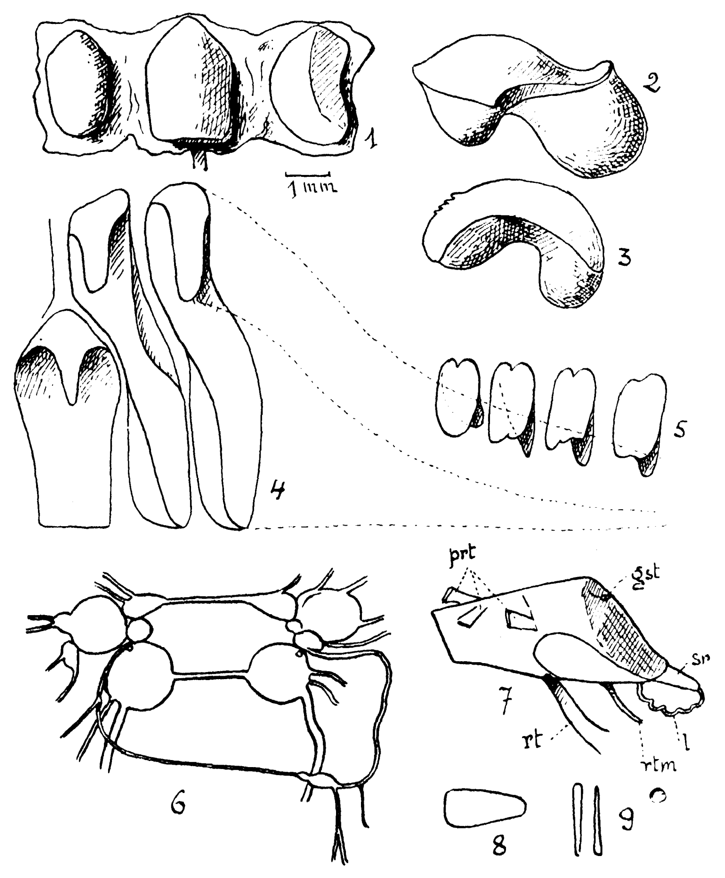


Fig. 8. — *Smaragdinella viridis* n. sp. 1. Estomac ouvert et étalé. — 2. Plaque médiane de l'estomac vue latéralement (la face droite est visible). — 3. Plaque latérale de l'estomac vue latéralement. — 4. Une demi-rangée radulaire avec, en pointillé, l'indication de l'extension des cuspides et des plaques basales pour les dents qui ne sont pas représentées. Gross. 500. — 5. Les 4 dernières dents de la rangée radulaire (rangée de gauche). Même grossissement. — 6. Système nerveux central. — 7. Vue latérale du bulbe pharyngien. *l*-petit tractus reliant le fond du bulbe radulaire à la paroi du bulbe, en arrière du rétracteur médian ventral. — 8. Forme d'une plaque mandibulaire. Gross. 41. — 9. Plaquettes de la plaque mandibulaire. Gross. 330.

très peu saillant, la radula s'étalant sur la face postérieure du bulbe (voir fig. VIII, 7). Les rangées de dents les plus anciennes apparaissent au sommet de la masse rotellaire, près de l'orifice œsophagien. A

l'entrée du bulbe, est une armature buccale comprenant deux plaques mandibulaires. Chaque plaque est trapézoïdale avec des angles arrondis; elle est composée par une accumulation de petites écailles disposées comme les tuiles d'un toit. Ces écailles mesurent au maximum 0 mm. 03. Leur forme est assez irrégulière, plutôt sinueuse que rectiligne en général. L'ensemble d'une plaque mesure 0 mm. 44 (plus grande dimension).

La radula compte en moyenne 25 rangées, de formule 22-1-22; le nombre des dents latérales étant un peu variable. La plaque centrale, de longueur 0 mm. 068, porte une cuspide simple. Les premières dents latérales sont courbées, de sorte que la première vient très près de l'axe en contournant la dent médiane en avant de celle-ci. Cette courbure des dents latérales s'atténue graduellement en s'écartant de la ligne médiane, tandis que la taille de ces dents décroît. La première latérale mesure 0 mm. 092, la dernière 0 mm. 022 seulement. Les dents latérales ont une cuspide unique, laquelle conserve à peu près la même taille, tandis que les plaques basales diminuent mais deviennent irrégulières avec bord diversement lobé.

Les deux glandes salivaires débouchent dans le bulbe buccal, près de l'orifice œsophagien et des ganglions buccaux. Elles sont épaisses et accompagnent l'œsophage tandis que cet organe décrit une courbe vers la gauche. Le fond de chaque glande est attaché par un très fin tractus qui traverse le collier œsophagien à la face antérieure de l'estomac. Le diamètre de l'œsophage s'accroît immédiatement après le bulbe pharyngien. Il décrit une courbe vers la gauche avant de traverser le collier nerveux. Toute cette partie est cachée, en vue dorsale et comprise entre la masse du sac pénial et celle de l'estomac (pour l'animal contracté).

L'œsophage aboutit à la partie antérieure ventrale de l'estomac. Cet estomac est énorme. Sa paroi a une zone noirâtre qui correspond à l'emplacement d'énormes plaques noires cartilagineuses. Les plaques (fig. VIII, 1 à 3) sont courbées, et leur extrémité, fortement renflée, détermine les fortes gibbosités stomacales. Les trois plaques de l'estomac sont si développées qu'elles se rejoignent dans l'axe de cet organe, ne ménageant qu'une cavité très réduite. La plus importante est médiane dorsale, les deux autres latérales. Chacune présente, à l'avant, une pointe mousse qui correspond à l'extrémité d'une forte carène. La surface libre est noire, mais cette coloration passe brusquement à une coloration ivoire, le long de la ligne suivant laquelle la plaque disparaît dans la paroi stomacale. La masse épaisse enchâssée dans la paroi est noire, mais elle est recouverte d'une couche présentant l'aspect du verre

dépoli. La crête des dents latérales est souvent légèrement denticulée à sa partie antérieure. La consistance des plaques stomacales est celle d'un cartilage assez mou, peu résistant, son tissu est de couleur marron foncé. Après l'estomac, l'intestin ne présente aucune différenciation de quelque intérêt.

Système nerveux (fig. VIII). — Les masses cérébro-palléales sont constituées, de chaque côté, par plusieurs masses ganglionnaires distinctes, non symétriques. Les ganglions pédieux sont les plus développés; ils sont subsphériques.

Otocystes contenant de nombreuses otoconies.

Phanerophthalmus perpallidus Risbec

(Arch. Museum, 1928, p. 39.)

Bulla ampulla L. (Fig. II.4. Fig. IX, 1, 2)

L'organisation du genre *Bulla* semble assez bien connue, aussi je me contenterai de signaler certains caractères relevés dans mes notes — caractères qui me semblent, soit en désaccord avec ce qui a déjà été observé, soit n'avoir pas encore été indiqués.

Système nerveux. — La constitution de ce système correspond, dans l'ensemble, à ce qui a été observé et dessiné par Eales (reproduit dans Bronn's Tierreich), ainsi qu'à ce qui a été indiqué par A. Vayssière avec, à droite et à gauche du collier œsophagien, les trois ganglions cérébroïde, pédieux et pleural bien séparés, et des commissures longues. Cependant, à droite, je n'ai pas trouvé le ganglion pleural divisé nettement en deux masses séparées. Par contre, il y a lieu de signaler que, du cérébroïde gauche, part un connectif qui se rend à un ganglion important, profondément enfoncé dans la paroi et d'où part un éventail de nerfs aboutissant à un organe sensitif situé sous la parapodie. Cet organe comprend une série de lamelles présentant l'aspect d'une branchie. J'ai dessiné, à droite, un ganglion relié de manière analogue au cérébroïde, mais n'en ai pas mentionné la signification que ma mémoire est incapable de préciser.

Du cérébroïde droit, la commissure viscérale rejoint un ganglion branchial qui donne des nerfs pour la base de la branchie et pour les bords du manteau. Après un parcours assez long, elle aboutit au ganglion viscéral (ganglion abdominal de Vayssière). Ce ganglion est cordiforme. De sa pointe part la commissure, un peu renflée au début, allant au ganglion pleural gauche. La même commissure, venant du pleural

droit, est renflée près du viscéral en un ganglion génital. Enfin, du milieu de la partie bilobée, part un nerf qui, après un renflement gan-

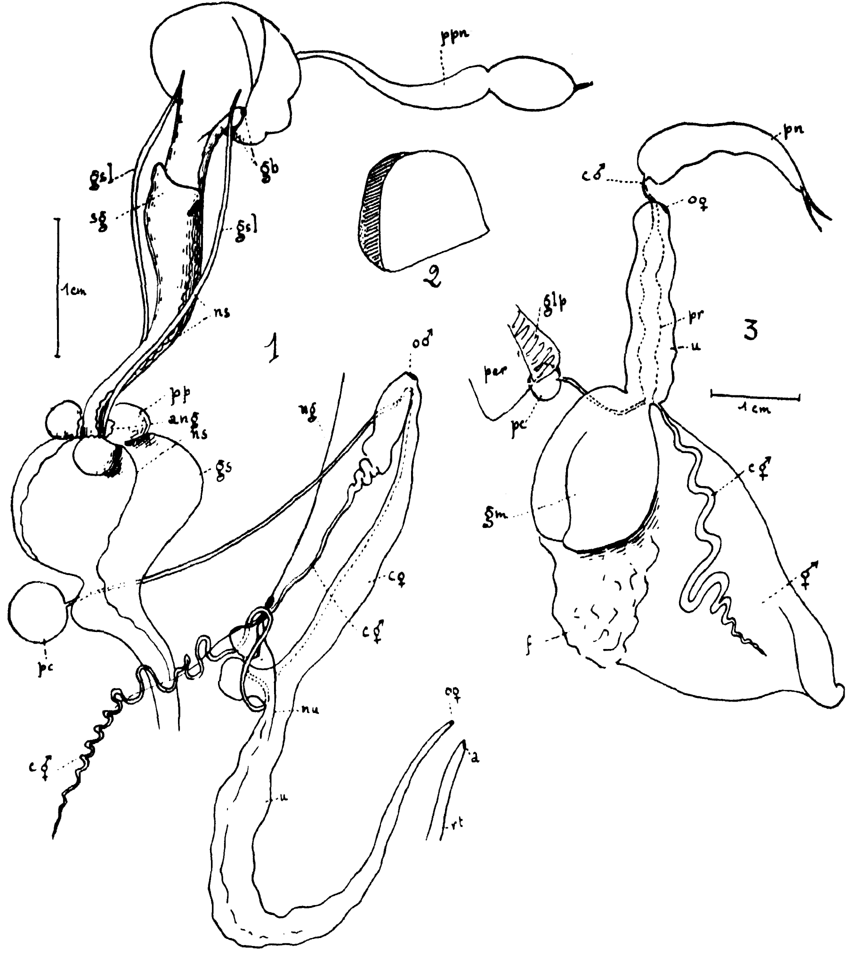


Fig. 9. — *Bulla ampulla* L. — 1. Partie antérieure du tube digestif et appareil reproducteur. La poche péniale est rejetée à droite. *a*-anus, *ang*-anneau nerveux du gésier, *gb*-ganglion buccal, *gsl*-glande salivaire, *gs*-gésier, *ns*-nerf stomacal, *pp*-saillies antérieures du gésier, *ng*-nerf génital, *nu*-nerf de l'utérus, *pc*-poche copulatrice, *rt*-rectum. — 2. plaque du gésier vue par la face enfoncée dans la paroi; la face hachurée est noire. — 3. *Hydatina physis* L. Appareil génital. Le foie est dilacéré pour libérer entièrement la glande à albumine. *f*-foie, *gm*-glande muqueuse et à albumine, *glp*-glande péricardique, *pc*-spermatothèque, *pr*-prostate, *pn*-poche péniale, *u*-utérus.

glionnaire, se divise pour innerver le muscle columellaire. La dernière partie de la commissure, qui est très longue, présente, à peu près à mi-longueur, un petit ganglion d'où part un nerf péricardique.

Les ganglions buccaux reliés aux cérébroïdes et reliés entre eux par une commissure buccale sont, en outre, en relation avec un système sympathique qui innerve le tube digestif. Chaque ganglion buccal émet des nerfs pour le bulbe buccal, un nerf pour la glande salivaire correspondante, et un connectif qui suit l'œsophage pour aboutir à un anneau complet entourant ce conduit à sa jonction avec l'estomac. De cet anneau partent des nerfs stomacaux, et deux nerfs prolongeant les connectifs qui viennent des ganglions, à la surface de l'estomac, puis le long de l'intestin.

Appareil circulatoire. — Du ventricule part une aorte de diamètre considérable qui se bifurque immédiatement en donnant une aorte postérieure, laquelle suit l'anse intestinale et émet des branches pour le foie. Peu après, une petite artère irrigue la face interne du lobe antérieur du foie. Plus loin, une forte artère se détache de l'aorte pour irriguer les organes génitaux en suivant la face columellaire des conduits. De là, l'aorte décrit un long parcours jusque près du bulbe, en émettant seulement une artère du muscle columellaire qui passe sous l'extrémité antérieure de l'anse génitale, un peu en arrière de l'orifice mâle. L'aorte arrive à la masse ganglionnaire droite du collier œsophagien et donne des rameaux pour les ganglions, puis elle donne une forte branche qui s'enfonce dans les tissus musculaires du bulbe et va s'élargir en un sinus assez vaste, situé sous la base du sac radulaire. De ce sinus partent de petites artères qui se distribuent dans les muscles. L'aorte passe ensuite, transversalement, en arrière de la région buccale, puis se divise en deux branches. L'une va irriguer les ganglions de la masse gauche du collier, l'autre est l'artère pédieuse qui s'enfonce dans la musculature du pied.

Hydatina physis. L. (Fig. IX, 3. Fig. X. Fig. XI)

Aspect de l'animal vivant. (Voir Arch. Museum, 1928, p. 37.)

La figure XI donnée ici représente l'animal, le pied posé sur le support, la coquille ayant été tirée vers la gauche pour montrer la disposition qu'on voit ainsi aux organes de la cavité palléale. La branchie vient faire saillie à l'entrée de la coquille. A sa droite, on voit la partie terminale de l'utérus avec l'orifice femelle assez large. Le pénis est aussi un organe volumineux. L'animal retiré de la coquille est représenté (Fig. X). Il est environné par les vastes lobes festonnés des parapodies. Le manteau présente, en arrière d'une zone ivoire : à gauche, une zone blanchâtre (glande muqueuse et à albumine génitale), la région du péricarde, et surtout une vaste surface occupant la plus grande partie

de la zone médiane et correspondant au rein de couleur brune. Le tortillon montre, en avant, le foie noirâtre mais ici d'aspect nacré à cause de la membrane d'enveloppe; en arrière, la glande génitale blanche. La figure XI montre le même animal pour lequel le manteau a été écarté

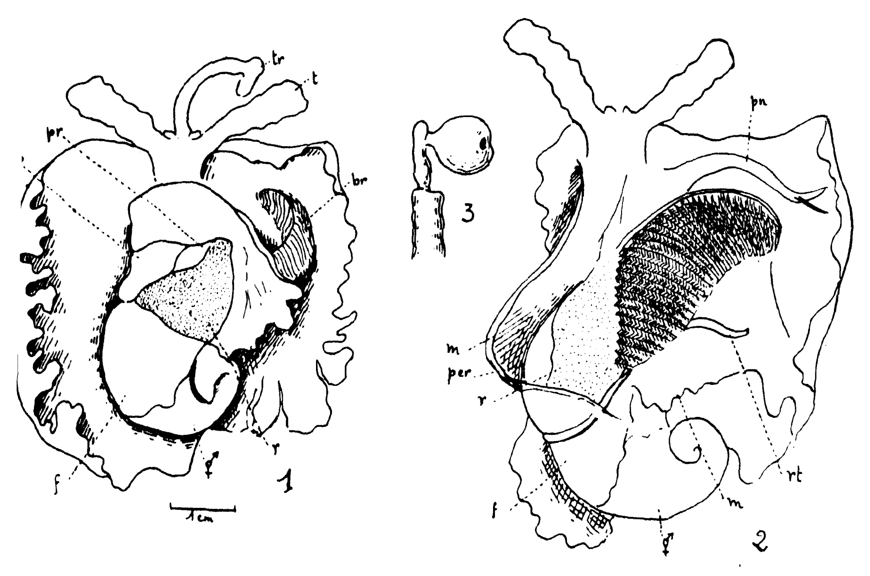


Fig. 10. — *Hydatina physis* L. 1. — Animal retiré de sa coquille. *br*-branchie, *f*-foie, *glp*-glande péricardique, *pr*-péricarde, *t*-tentacule, *tr*-trompe, *r*-rein. — 2. Le même, tortillon étalé, manteau ouvert et étalé. *m*-manteau, *pn*-pénis, *rt*-rectum. — 3. Extrémité de la trompe dévaginée avec vésicule terminale portant la bouche.

à gauche afin de découvrir la branchie. Pour cette opération, le manteau a dû être coupé à droite. La branchie présente des lames épaisses, pennées, en deux séries sur un axe contenant les vaisseaux sanguins essentiels, et qui s'avance en s'effilant dans la cavité palléale. Les lames ne sont pas seulement implantées sur cet axe libre, mais une grande partie d'entre elles semblent directement issues de la masse rénale. Dans cette même figure, le pénis devient visible ainsi que le rectum.

Appareil digestif. — J'ai déjà publié quelques indications à ce sujet. Je n'ai rien noté d'important depuis. Cependant, j'ai observé les glandes salivaires comme deux tubes aboutissant près de la bouche. Ces tubes sont extrêmement longs, décrivant de nombreuses circonvolutions (animal rétracté), traversant le collier nerveux; ils sont blancs, translucides. Chacun atteint 40 centimètres de long. Le jabot a été observé dans des conditions très différentes de celles de mes premiers exemplaires. Il

était rempli par du sable et de grosses annélides en fragments dont certains atteignaient 8 centimètres de long. Dans cet état, il était fortement gonflé. Il est très possible que le sable provienne uniquement de l'intestin des vers, et n'ait pas été avalé par le mollusque. Après le jabot, l'anse digestive, dans le tortillon, m'a paru sans intérêt; simple tube comme chez *Bulla.*

Système nerveux. — Je n'ai pu étudier ce système aussi complètement que pour *B. ampulla.* J'ai retrouvé le collier conforme à la précédente figure, mais la commissure parapédieuse très longue, et surtout un ganglion palléal gauche extrêmement réduit. J'ai noté aussi que des connectifs très longs vont des cérébroïdes à des ganglions buccaux petits, arrondis, placés tout près de la bouche, à l'extrémité de la trompe dévaginée.

Appareil reproducteur. — Lorsqu'on écarte l'ensemble du rein et du péricarde vers la gauche, on découvre la masse, très considérable, des organes génitaux annexes. La glande muqueuse et à albumine surtout occupe une position centrale en avant du tortillon. Elle cache l'ensemble du système sauf l'extrémité terminale de l'utérus qui la dépasse en avant.

La glande génitale était très développée chez l'exemplaire qui était adulte. Elle est de couleur blanche et occupe toute la partie postérieure du tortillon. Le canal hermaphrodite qui en part est de couleur ivoire. Il est très gonflé et décrit de faibles circonvolutions. Il aboutit à un carrefour où l'on trouve l'aboutissement du canal de la poche copulatrice et le départ des conduits mâle et femelle. J'ai noté le canal de la poche copulatrice comme très court. Pour la poche elle-même, j'ai indiqué sa présence près du péricarde, à côté de la glande péricardique, mais je n'ai donné aucune précision à son sujet. Peut-être se trouvait-elle vide? J'avais indiqué la nécessité d'une nouvelle observation. L'utérus est un canal très élargi, à paroi épaisse aboutissant à un orifice large, situé un peu en arrière de la base du pénis. Le conduit mâle est renflé aussi en prostate mais reste cependant moins volumineux et est entièrement recouvert, du côté dorsal, par l'utérus; il est de couleur marron, l'utérus étant ivoire. Au-dessous de la partie terminale de l'utérus, le canal mâle se rétrécit en un conduit assez grêle qui se rend au pénis. Il pénètre à l'intérieur de cet organe et se termine en un appendice saillant qui est protégé par une expansion terminale, de sorte que le pénis est comme bifurqué (une figure déjà publiée). La glande annexe est formée de deux masses accolées d'aspect identique; l'ensemble formant une glande subsphérique.

Reproduction. — La ponte a été trouvée dans des conditions différentes de celles de la première observation. La disposition observée alors est celle, confirmée depuis par Ostergaard aux Hawaï, qui a trouvé la ponte fixée sur une algue. Tandis que je l'avais trouvée fixée à un rocher en un amas irrégulier, elle était, cette fois, encore adhérente à l'animal par un filament blanc profondément enfoncé dans l'orifice femelle. Elle se trouvait ainsi encore logée entre les parapodies

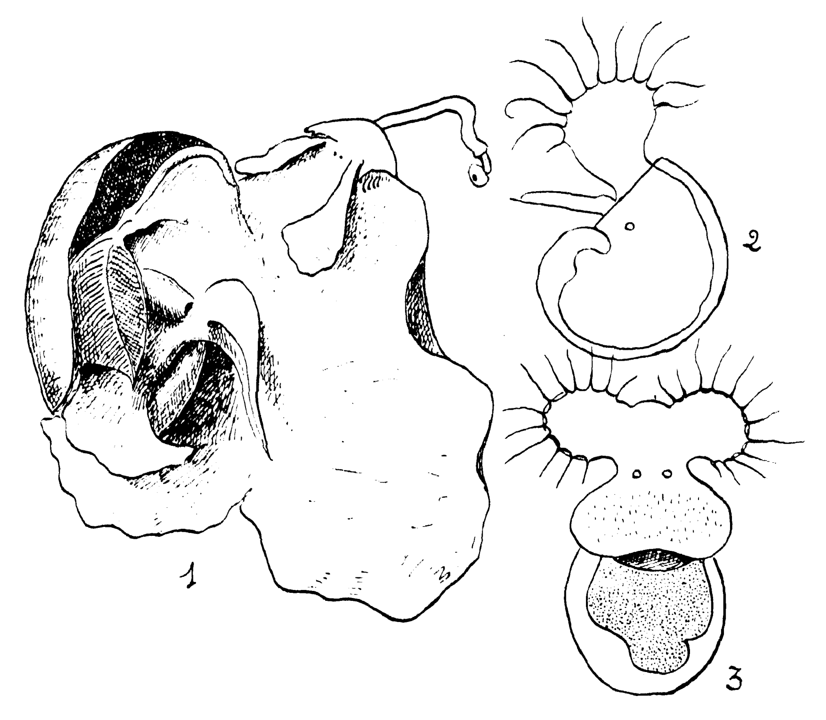


Fig. 11. — *Hydatina physis* L. Animal, le pied posé sur le support, la coquille tirée vers la gauche, découvrant l'espace dans lequel était conservée la ponte. — 2. Larve à éclosion, latéralement. Gross. 330. — 3. La même, de face.

et le manteau. Les œufs, visibles comme une fine poussière foncée, sont contenus dans une masse gélatineuse en large boudin irrégulièrement accumulé et pourvu de granulations blanches. Cette masse doit être abandonnée par l'animal et adhère simplement à un support par sa gelée périphérique. Les larves sont munies d'un velum à cils très longs et peu nombreux. Elles sont dépourvues d'yeux. Le pied est nettement cilié. Il porte un opercule arrondi. Les otocystes sont très nettement visibles. La masse viscérale, vue de face, est de couleur sombre, trilobée. La plus grande dimension de la coquille est 92µ. Date de l'éclo-

sion : 18 mai 1929. Ponte recueillie avec l'animal le 9 mai. Étant donné la situation de la ponte, on peut penser que les neuf jours correspondent à la durée du développement embryonnaire.

Atys cylindrica Helbing. (Fig. XII, XIII.)

Un exemplaire trouvé dans le sable à Magenta (Nouméa).

L'animal est caché dans le sable et ne décèle sa présence que par un léger soulèvement de celui-ci. Longueur de l'animal étalé : 15 mm.

Lorsqu'on observe la coquille en place sur l'animal, elle est d'une couleur mauve assez foncée, avec une bande plus claire dans sa partie moyenne. Ces teintes sont déterminées par la présence des organes. En avant et en arrière, les séries de sillons ressortent en lignes blanches. Les deux bouts de la coquille sont colorés de jaune un peu roux.

Le Mollusque est très actif et remue constamment lorsqu'on le met dans l'eau après sa capture. Le mufle est à fond ivoire avec semis très fin et serré, vert foncé. Les yeux sont visibles par transparence, ainsi que la masse rougeâtre du bulbe. Le semis de taches vertes laisse libre deux petits espaces situés au-dessus des yeux. Même coloration des parapodies qui ont de très nombreux granules d'un blanc opaque, visibles surtout au-dessus de la coquille. Le dessous est complètement blanc ivoire. Le bord antérieur du mufle est constamment animé d'une sorte de frémissement. Le corps est très souple et peut prendre, par exemple, la position représentée fig. XII, 2.

Lorsque l'animal est retiré de sa coquille, il présente l'aspect fig. XIII. Les lobes céphaliques et les parapodies prennent une forme irrégulière. La branchie fait saillie à droite, hors de la cavité palléale. Elle est de couleur jaune paille. La partie antérieure du manteau est colorée d'une belle teinte grenat. J'ai indiqué, en arrière, une zone ivoire qui est celle du rectum. Deux taches brunes, en avant et à gauche, sont des zones d'adhérence à la coquille. Le tortillon montre surtout les nombreux lobes arrondis du foie et la traînée grise de l'anse intestinale.

Appareil digestif. — J'ai noté seulement, pour le bulbe, que la disposition générale était la même que celle de *Bulla ampulla*, mais avec radula plus faible. Les plaques masticatrices ont la forme indiquée fig. XII, 1. Elles ne sont, d'ailleurs, qu'une portion différenciée d'une cuticule de couleur jaunâtre clair, qui se détache très facilement et s'étale sur toutes les parties internes antérieures et latérales du bulbe. Les plaques portent des écailles imbriquées, de forme irrégulière, et dont les bases sont contiguës.

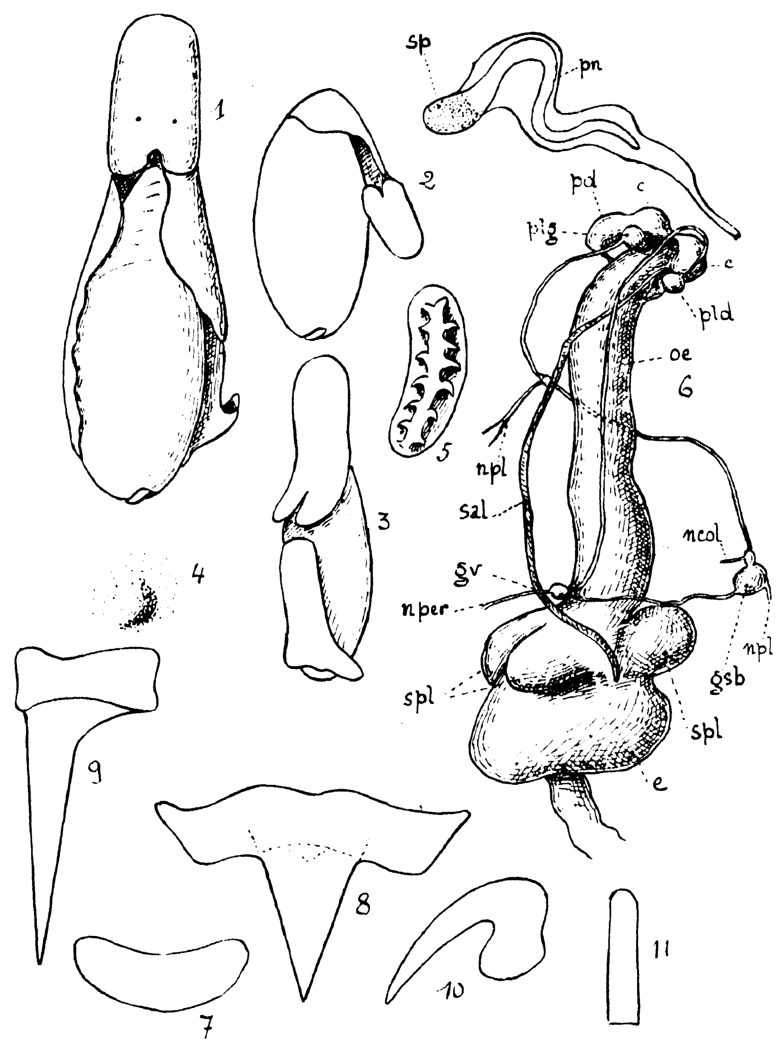


FIG. 12. — *Atys cylindrica* Helbing. — 1. Aspect de l'animal, dorsalement. Gross. 6. — 2. Croquis destiné à montrer de quelles déformations l'animal est capable. — 3. Même espèce, face ventrale. — 4. Trace du mollusque sur le sable. — 5. Plaque du gésier. Gross. 14. — 6. Partie antérieure du tube digestif avec système nerveux. Le sac pénial-*sp* avec pénis-*pn* rejeté en avant et à gauche, l'orifice gardant sa position relativement au bulbe. *oe*-œsophage, *sal*-glande salivaire droite (la gauche, non figurée, se trouve en dessous de l'œsophage), *spl*-saillies des plaques du gésier, *e*-estomac, *npl*-nerf allant au manteau, *gsb*-ganglion sub-intestinal, *gv*-ganglion viscéral, *ncol*-nerf columellaire, *nper*-nerf branchial passant sous le péricarde. — 7. Forme d'une plaque de l'armature buccale. — 8. Dent radulaire médiane. Gross. 600. — 9. Première latérale. Même gross. — 10. 12e latérale. Même gross. — 11. Une plaquette de l'armature buccale. Gross. 350.

Radula comptant 38 rangées développées de formule 13-1-13. Les dents latérales, toutes unicuspidées, diminuent de taille latéralement.

Du bulbe part un œsophage large et mou, aboutissant à un gésier renflé par la présence de trois grosses plaques dont chacune est surmontée d'une saillie brune. Les plaques ont une base ovoïde enchâssée dans des muscles puissants, leur longueur est de 1 mm. 75. Leur coloration, très foncée en avant, se dégrade vers l'arrière. Sur la base épaisse s'élèvent des crêtes doubles ,et sur le bord antérieur, des crêtes transversales. Le tube digestif va ensuite décrire une anse dans le tortillon puis, après un trajet assez long, revient transversalement vers l'anus.

Système nerveux. — Le système nerveux est semblable à celui des *Bulla* Otocystes à nombreuses otoconies.

Appareil reproducteur. — J'ai vu peu de choses de ce système. Le canal hermaphrodite passe en avant du rectum et vient aboutir, à droite, à un orifice auquel fait suite le sillon qui se rend à l'orifice du sac pénial, très large, et situé en avant, à droite du mufle. Le sac pénial est représenté fig. IX, rejeté à gauche; le fond du sac est pigmenté de noir.

Acera sp.

Archives du Muséum, 1928, page 67.

Berthella citrina Leuckart. (Fig. XIV.)

Un exemplaire récolté Baie de Montravel, 9 janvier. Longueur : 3-cm.

Cet exemplaire permet d'ajouter des observations nouvelles à celles qui ont été déjà publiées (*Arch. Mus.*, 1928, p. 66). Dans la publication précédente que je n'avais pu corriger, il est indiqué « Corps branchu » au lieu de « Corps orangé ». L'animal est, en effet, entièrement orangé. La coquille semble devoir se réduire lorsque le Mollusque grandit. Elle mesurait 9 mm. seulement pour le nouvel exemplaire de 30 mm., tandis qu'elle mesurait 10 mm. pour le premier de 20 mm. En même temps, le sommet corrodé ne permettait plus d'observer la remarquable disposition déjà décrite.

Le pied contient de nombreux spicules, visibles par transparence; ces spicules ayant de 3 à 5 branches.

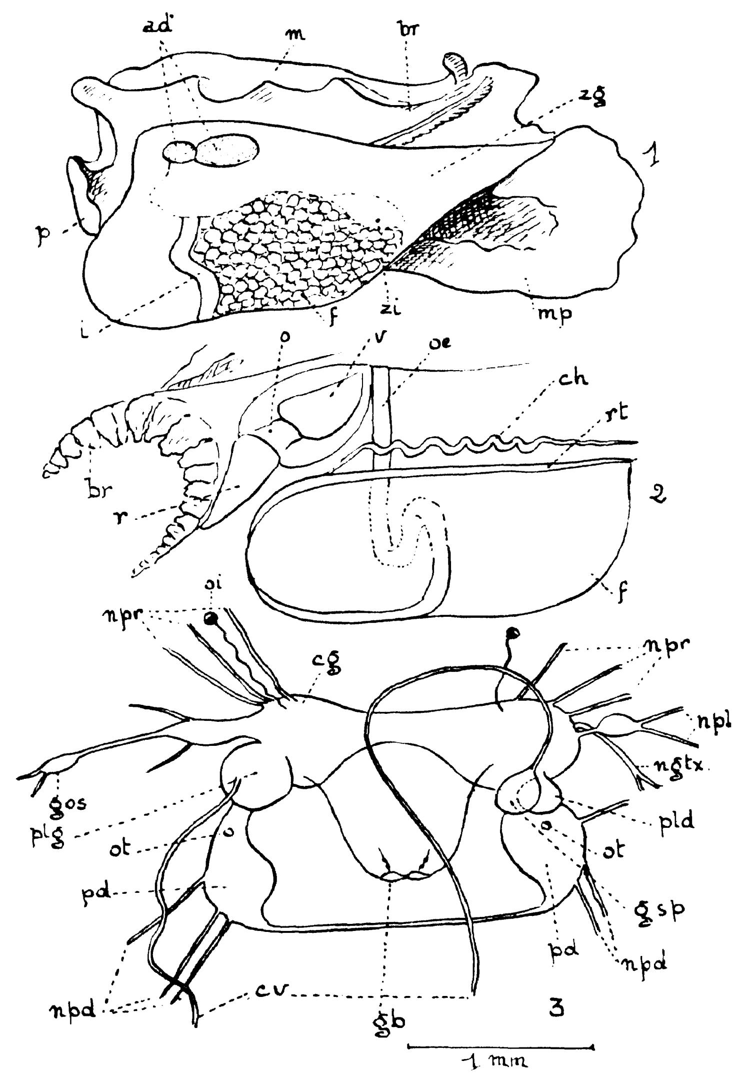


Fig. 13. — *Atys cylindrica* Helbing. — 1. Animal retiré de sa coquille. *ad*-zones d'adhérence à la coquille, *m*-mufle, *br*-branchie, *zg*-zone grenat, *mp*-partie postérieure du manteau, *zi*-zone ivoire, *f*-foie, *i*-intestin, *p*-parapodie. — 2. Partie postérieure de l'animal, manteau fendu et en partie enlevé, région branchiale rejetée à gauche avec *br*-branchie, *r*-rein, *o*-oreillette, *v*-ventricule, *œ*-œsophage, *ch*-canal hermaphrodite, *rt*-rectum. — 3. Système nerveux central. *oi*-œil, *npr*-nerfs proboscidiens, *npl*-nerfs du manteau, *ngtx*-nerf allant se ramifier autour de l'entrée du sac pénial, *gsp* et *gpld*-ganglion pleural droit et viscéral (correspondant comme situation au supra intestinal et au pleural des prosobranches), *ot*-otocyste, *npd*-nerfs pedieux, *gpd*-ganglion pédieux, *bb*-ganglion buccal, *cv*-commissure viscérale, *gos*-ganglion innervant l'organe feuilleté, *glp*-pleural gauche.

Appareil digestif. — La bouche est à l'entrée d'un vaste sac de couleur orange, auquel succède un bulbe buccal volumineux (fig. XIV, 5) de consistance molle. Les faces latérales du bulbe, à l'intérieur, sont recouvertes par des plaques masticatrices denticulées, très longues, qui s'enfoncent à la jartie postérieure du bulbe dans de véritables gaines. Sur les plaques, s'attachent les nombreux muscles qui se réunissent à la partie postérieure du sac radulaire. La radula présentait, pour l'exemplaire étudié, 75 rangées de formule maximum 150-0-150. Les dents sont très fines et serrées vers l'axe. Elles forment, près de l'axe, une véritable touffe, divisée en V, pour chaque rangée, la pointe du V est tournée vers le fond du sac radulaire. La taille des dents augmente beaucoup de l'axe vers les bords. La longueur totale du ruban radulaire est 0 mm. 08. À chaque dent, les deux cuspides terminales sont les plus développées. Le nombre des denticules varie le long de la rangée, sans règle définie.

Les deux glandes salivaires sont deux longs tubes incolores. L'œsophage, très large, se rend directement à l'estomac, à la partie antérieure gauche de la masse viscérale. L'intestin décrit une anse simple avant d'atteindre l'anus. Foie noir, formant la partie gauche de la masse viscérale. La première moitié de l'intestin est comprise entre le foie et la glande génitale hermaphrodite. Sa deuxième section est comprise dans les lobes de la glande hermaphrodite.

Système nerveux. — Le collier œsophagien comprend, de chaque côté, un ganglion sphérique cérébro-pleural et un ganglion pédieux plus réduit et ovoïde, unis par un assez long connectif. La commissure pédieuse est longue. Les yeux sont bien développés, proches du ganglion cérébroïde. Otocystes assez réduits, contenant de nombreuses otoconies, placés à la face antéro-externe du ganglion pédieux.

Organes génitaux. — La glande hermaphrodite est composée d'une accumulation de nombreux lobules subsphériques de couleur saumon pâle. Les glandes annexes et les conduits forment une masse volumineuse de couleur ivoire et qui, dans l'eau, se gonfle immédiatement et est difficile à disséquer. Les différentes parties du système génital sont représentées fig. XIV, 2. Le canal hermaphrodite se renfle immédiatement après la glande hermaphrodite et passe sous la glande à albumine dont il reçoit la sécrétion, non loin de l'orifice externe. La disposition des organes est assez complexe et je ne puis être certain de l'exactitude de l'interprétation que je leur donne. Avec le canal hermaphrodite débouchent, près de la papille génitale située en avant de l'extrémité antérieure de la branchie, deux conduits. L'un de ces conduits aboutit

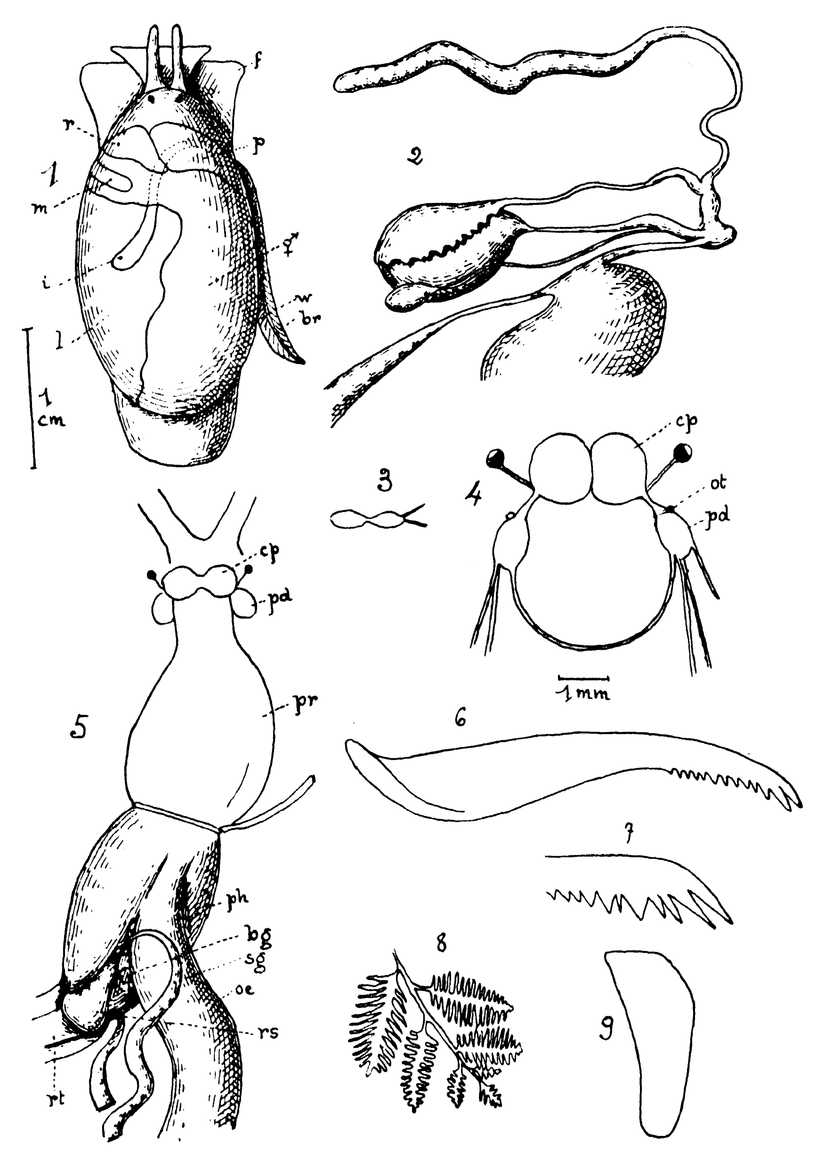


FIG. 14. *Berthella citrina* Leuckaqt. — 1. L'animal retiré de la coquille et sans le manteau. — 2. Appareil reproducteur : conduits et glandes annexes. — 3. Ganglions buccaux. — 4. Collier nerveux œsophagien. — 5. Partie antérieure de l'appareil digestif. — 6. L'une des dents les plus développées de la radula. Gross. 1200. — 7. Extrémité d'une autre dent. — 8. Extrémité libre de la branchie. — 9. Forme d'une plaque de l'armature buccale. — Lettres : *bg*-ganglion buccal, *br*-branchie, *cp*-ganglion cérébro-pleural, *f*-pied, *i*-intestin, *l*-foie, *m*-muscle, *ot*-otocyste, *œ*-œsophage, *p*-péricarde, *pd*-ganglion pédieux, *ph*-bulbe pharyngien, *pr*-proboscis, *r*-rein, *rs*-sac radulaire, *rt*-rétracteur, *sg*-glande salivaire, *w*-anus.

à une assez vaste poche ovoïde à contenu marron qui doit être une spermatothèque. Il s'unit, aux 2/3 de sa longueur, à un conduit plus grêle qui vient d'une poche beaucoup plus petite dont le contenu est verdâtre. L'autre conduit, aboutissant à la papille génitale, répond à un cœcum marron, long, et assez épais, qui doit être le sac pénial. Il reçoit, avant son extrémité, par un canal assez grêle, le contenu d'une glande qui enchâsse la poche marron, s'étalant à sa surface comme une feuille blanche à pourtour lobulé.

Pleurobranchus pellucidus Pease. (Fig. V, 14 à 20.)

(Voir Risbec. *Archives du Museum d'Histoire naturelle,* 1928, p. 63.)

Voici quelques observations supplémentaires. Le bulbe buccal présente, chez cette espèce, une disposition spéciale. Les trois sacs contenant les mâchoires et la radula sont très détachés en arrière, ce qui produit, avec l'œsophage, quatre masses entourant un espace libre; c'est ce que montre la figure schématique.

Les plaques de l'armature buccale, en sus des écailles qui ont été représentées (fig. 86, *Ann. Mus.*) ont des écailles présentant, de chaque côté de leur cuspide principale, de 3 à 5 denticules. Le spécimen nouvellement trouvé n'avait que 35 rangées de dents avec 140 dents par rangée, d'un jaune verdâtre jusque vers la 50e; mais, au delà, les dents vont en décroissant et perdent en même temps toute coloration, de sorte qu'elles deviennent très difficiles à voir et à compter. En même temps, elle acquièrent généralement un petit denticule qui va en augmentant graduellement vers les dernières marginales, nettement bicuspides.

La ponte a été trouvée le 26 août 1929, flottant à la surface de l'eau dans l'aquarium. C'est une simple masse gélatineuse en forme de court boudin un peu arqué (fig. VI, 6), dans laquelle sont contenus les œufs, blancs. L'ensemble mesure un centimètre de longueur. La ponte ayant été infestée par des Protozoaires, le développement n'a pas été obtenu jusqu'à éclosion. Au dernier stade observé, le 7 juin, les embryons tournaient dans les coques sous l'action des deux touffes de cils très développés. Des yeux étaient déjà formés, ainsi que les otocystes. L'ensemble présentait une forme de toupie.

Quoi qu'il ne soit pas possible de tirer des conclusions définitives d'un développement qui s'est effectué dans des conditions anormales, je pense, étant donnée la durée relativement très grande du développement (12 jours), et la présence d'yeux qui indique un degré avancé

d'évolution, que l'espèce n'a pas de larve véligère normale mais une larve, ciliée de manière brièvement transitoire, permettant seulement un court déplacement avant la transformation en larve rampante.

Pleurobranchus papillatus n. sp. (Pl. fig. 1, fig. XV, fig. VI, 6.)

Un petit individu recueilli à la Pointe d'Artillerie (Nouméa) le 1er juin 1930. Sur ce seul petit exemplaire, mesurant seulement 6 mm., l'étude n'a pu être complète.

Manteau, imperforé, incolore, transparent, pointillé de blanc opaque, et portant des papilles d'un violet foncé, disposées sans ordre apparent. Une bordure orangée, incomplète, entoure le manteau.

Les tentacules enroulés ont le sommet violet, la partie moyenne orangée et la base d'un blanc d'ivoire translucide. À l'aide du binoculaire, on peut apercevoir les spicules étoilés à l'intérieur. Le voile frontal, qui ne se voit pas en vue dorsale, est à peu près rectangulaire, avec des angles antérieurs légèrement étirés en tentacules. Il porte quelques points orangés sur son bord libre, et ses angles présentent de légers sillons.

À la partie centrale du dos, les viscères se voient à travers le tégument. En regardant le mollusque par la face ventrale, non tachée, on aperçoit, par transparence, les taches dorsales du manteau. Le pied, également, laisse transparaître la couleur des viscères à travers sa masse; il ne porte d'autre coloration qu'une faible bordure orangée, très incomplète. La branchie présente une douzaine de pinnules incolores. Bien que les spicules soient très variables par le nombre des épines, ils sont toujours étoilés.

La coquille se voit par transparence (fig. XV, 5, ligne pointillée). Sa forme est allongée, à bords presque parallèles. Les lignes d'accroissement, traversées par des stries longitudinales divergentes, forment avec elle un fin damier.

Tube digestif. — Le bulbe buccal est très long; il s'étend jusqu'à la partie postérieure de la masse viscérale. Les mâchoires, longues également, atteignent jusqu'à son extrémité; on verra la disposition des plaques qui les composent fig. XV, 1 et leur forme fig. 8.

C'est surtout par la forme des dents que se distingue cette espèce. Chaque dent porte, de chaque côté, deux ou trois cuspides secondaires ou forts denticules. Il y a 35 rangées de dents et, au plus, 88 dents par rangée. Elles sont très petites, surtout vers la partie médiane. Les

dents passent graduellement de la forme fig. 9 à la forme fig. 10. La première latérale mesure 0 mm. 012, la 8e, 0 mm. 02, la 35e, 0 mm. 034. Les marginales ont un denticule du côté externe; mais celui-ci va en décroissant jusqu'à la dernière qui n'a plus qu'une cuspide simple.

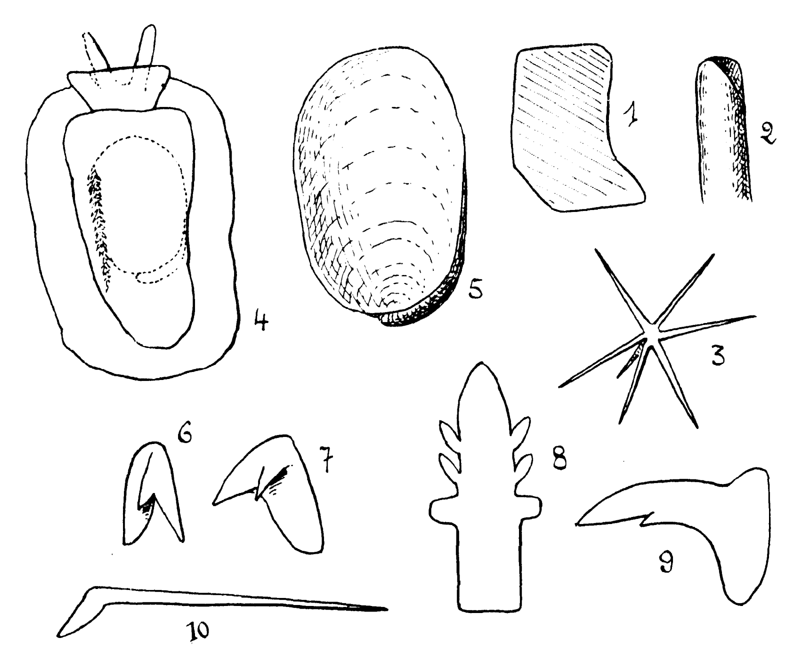


FIG. 15. — *Pleurobranchus papillatus* n. sp. — 1. Forme d'une plaque de l'armature buccale. Les lignes transverses indiquent seulement la direction des rangées d'écailles. — 2. Extrémité d'un tentacule. — 3. Un spicule. — 4. Face ventrale de l'animal. La position de la coquille et celle de la branchie sont indiquées en pointillé. 5. Coquille. Gross. 12. — 6. Première dent latérale de la radula. Gross. 1200. 7. Troisième latérale. — 8. Une écaille de l'armature buccale. — 9. 8e latérale. Gross. 1200. — 10. 35e latérale (toutes les dents radulaires au même grossissement). Même grossissement.

Système nerveux. — Autant qu'il a pu être observé, le système nerveux ne présente rien de spécial; des ganglions cérébro-pleuraux et des pédieux sphériques. Les otocystes contiennent de nombreuses otoconies.

Pleurobranchus caledonicus Risbec

Archives du Muséum, 1928, page 60.

CONCLUSION.

Dans le mémoire publié en 1928, le nombre des espèces dont j'avais pu observer l'animal vivant s'élevait à 13. À ce nombre, je puis ajouter 8 autres espèces et une variété parmi lesquelles 6 espèces et la variété sont nouvelles.

Le nombre total des espèces observées à l'état de vie s'élève donc maintenant à 21 pour les Tectibranches. Il est six fois plus faible que celui des espèces de Nudibranches trouvées dans les mêmes conditions et durant le même laps de temps.

Jean RISBEC.

Docteur ès sciences.

LISTES DES ESPÈCES OBSERVÉES VIVANTES PAR L'AUTEUR EN NOUVELLE-CALÉDONIE.

LE PEUPLEMENT DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE

COUCHES ETHNIQUES ET COUCHES CULTURELLES

Une grande obscurité enveloppe ce problème, faite, pour partie, de malentendus et d'idées fausses. En cette matière règnent un certain nombre d'idées générales fondées souvent sur des bases fragiles, et qu'il convient de mettre à l'épreuve des faits. On s'accorde presque toujours à attribuer aux Canaques une « très grande ancienneté » en signifiant par là qu'ils auraient vécu en ségrégation, dans l'isolement de leur île, pendant plusieurs millénaires. On insiste sur la « primitivité » de leur structure anatomique (mais cette primitivité ne concerne-t-elle pas surtout des caractères secondaires ?) On les qualifie quelquefois de « fossiles vivants » et certains auteurs ont reconnu parmi leurs caractères anthropologiques des affinités « pré-néanderthaliennes ». Cette ethnie canaque, perdue au fond de son Finistère océanien, pourvue d'une solide réputation de sauvagerie, est considérée par beaucoup comme une sorte de relique humaine.

Certes, il y a du vrai dans ces affirmations, mais encore faudrait-il essayer de préciser les données du problème, sinon de résoudre celui-ci Observons d'abord qu'on a une tendance naturelle à exagérer l'ancienneté des Canaques, eu égard à l'époque manifestement assez récente à laquelle eut lieu la dispersion — et peut-être la formation — de leurs voisins de Polynésie. A côté des marins polynésiens, dont les migrations sont para-historiques — ne remontant sans doute qu'à la fin du premier millénaire *de notre ère* — les paysans calédoniens semblaient s'enfoncer dans la préhistoire. En fait, comme nous le verrons personne n'a sérieusement tenté de sonder, suivant un plan systématique, cette préhistoire calédonienne. Les appréciations ci-dessus notées sont qualitatives; ceux qui ont voulu exprimer quantitativement leurs opinions l'ont fait sans se fonder sur des données sûres; suivant une idée généralement reçue, on accorde à la présence canaque sur la Grande Terre six mille ans de durée. Mais les termes mêmes de ces propositions doivent être précisés, car ils prêtent à discussion : il n'y a pas eu que des Canaques en Nouvelle-Calédonie; les populations ainsi nommées sont, dans une certaine mesure, composites, issues du mélange de plusieurs

migrations; bien plus, les stratifications culturelles aujourd'hui analysées suggèrent la superposition sur le sol calédonien de plusieurs couches de populations, dont les plus anciennes ont disparu sans laisser beaucoup de traces sur le type canaque actuel. Il est impossible, dans l'état actuel des connaissances, de fixer la date de formation du peuple canaque, et les six millénaires qu'on lui attribue ne sont qu'une hypothèse; quant à l'arrivée en Calédonie de ses premiers habitants, elle doit être reculée considérablement dans le passé; elle remonte certainement au paléolithique, c'est-à-dire à beaucoup plus que les six mille ans en question. D'autre part, le problème du peuplement de la Nouvelle-Calédonie n'est que l'un des éléments du problème plus vaste du peuplement de la Mélanésie; il doit être examiné dans cette perspective et, en premier lieu, en fonction des données de la géologie du quaternaire.

LE CADRE PALÉOGÉOGRAPHIQUE DES MIGRATIONS

C'est une erreur banale de considérer le milieu géographique comme stable, immuable. Il n'est pas une seule région du globe qui ne soit en perpétuel devenir, pour une raison ou pour une autre; mais quand il s'agit de certaines zones — dont l'Océanie — il est nécessaire, afin de retracer les anciennes migrations en éliminant quelques causes d'erreur particulièrement graves, de recourir aux données géologiques. Certes, il ne saurait être question de remonter dans les périodes révolues : la géologie qui nous intéresse ici est une « géologie humaine », c'est-à-dire celle qui retrace la structure de formations contemporaines de l'homme.

L'idée d'un ou de plusieurs « continents » pacifiques est fort ancienne. Forster l'avait déjà formulée. Plus tard, des constatations d'ordre géologique, ainsi que le très haut endémisme de la flore et de la faune mélanésiennes. conduisirent à reviser ces conceptions. En ce qui concerne la Nouvelle-Calédonie, son intégration au sein d'un vaste bloc continental secondaire, le « plateau mélanésien », ne fait aucun doute. Ce plateau a réuni anciennement le Queensland, la Nouvelle-Guinée, les Salomon, les Nouvelles-Hébrides, la Nouvelle-Calédonie, la Nouvelle-Zélande, Chatham, Fidji. Il est à l'origine des similitudes florales et faunistiques; l'exemple du *Placostylus,* grand Gastéropode, est particulièrement net : le Placostylus ne se trouve que dans les régions précitées. Ce plateau mélanésien était lui-même le vestige probable de formations plus vastes encore, qui, à une époque antérieure, avaient englobé une grande partie des îles polynésiennes sans toutefois aller jusqu'aux côtes de l'Amérique : l'existence de ces connexions explique

seule le peuplement végétal et animal de la Polynésie qui s'est effectué selon les possibilités offertes par ce cadre paléogéographique aux différentes phases de son évolution (exemple : crocodiles fossiles des Tuamotu). Le continent mélanésien semble s'être disloqué à plusieurs reprises : la Nouvelle-Calédonie fut l'une des premières terres isolées; la pauvreté relative et l'endémisme de sa flore et de sa faune témoignent en ce sens.

Mais on ne saurait s'appuyer sur cet endémisme pour conclure à un isolement permanent de l'île. La théorie des « ponts continentaux », présentée parfois de façon non scientifique, a discrédité quelque peu ces thèses; aujourd'hui, la théorie des subsidences partielles et récentes reprend le problème des liaisons quaternaires. Sarasin admettait la surrection d'une terre unissant au Pliocène les îles mélanésiennes, qui se serait disloquée « dans le cours de la période quaternaire ». D'autres auteurs ont repris la question. On sait que le Professeur Vallois considère comme vraisemblable l'installation à pied sec des Negrito dans leur habitat actuel (Andaman, Malaisie, Philippines, Nouvelle-Guinée), installation qui aurait été possible avant la fonte des glaciers quaternaires qui a dû entraîner un relèvement de 200 mètres du niveau de la mer (1). R. Jeannel reconnaît dans la structure des îles de Mélanésie l'effet de la dislocation d' « une vaste surface continentale correspondant à une partie de la bordure orientale du socle australien qui s'est affaissé à une époque récente, sans doute au quaternaire » et des conséquences de grands mouvements éruptifs post-pliocènes : « à la fin de cette période [Pliocène]... des phénomènes volcaniques et orogéniques intenses bouleversent la Mélanésie jusque pendant le Glaciaire. Des chaînes de montagne de 5.000 mètres d'altitude se dressent sur la Nouvelle-Guinée, et un pont plus ou moins continu d'isthmes et d'îles s'étend depuis les îles de la Sonde et la Nouvelle-Guinée jusqu'aux îles Salomon, Nouvelles-Hébrides, Loyauté et Nouvelle-Calédonie » (2). De son côté, Furon affirme l'existence de cette « antique liaison terrestre à travers le Pacifique tropical » due, selon lui, à de nouvelles surrections plutôt qu'à des vestiges de terres anciennes et il souligne que « pendant toute la durée du quaternaire, il règne une très grande activité volcanique, orogénique et épirogénique », cette activité ayant eu une importance particulière dans le Pacifique occidental. On ne saurait enfin omettre de rappeler ici l'opinion de Joleaud, tout à fait nette: « Graduellement, la terre sud-pacifique fut réduite à un continent mélanésien, dont l'Aus-

(1) Vallois (H. V.). Les Races humaines, Paris, 1943.
(2) Jeannel (R.). L'origine des faunes terrestres, Paris, 1942.

tralie est aujourd'hui le dernier témoin; mais cet isolement progressif ne s'effectua pas avec continuité: il y eut des retours offensifs d'émersion. Au quaternaire, en effet, la Nouvelle-Zélande était de nouveau en connexion avec la Nouvelle-Calédonie, l'île Macquerie, les îles Antipode et Campbell; de même l'Australie était alors liée à l'île Howe; également la Nouvelle-Guinée se trouvait, au quaternaire, en liaison avec la Malaisie, ainsi qu'en fait foi la pénétration jusqu'en Papouasie du *Sus papuensis,* espèce alliée aux sangliers des îles de la Sonde, des Philippines, de Formose, du Japon et de la Chine. Les faunes d'éléphants de Bornéo, Java, Sumatra, comme celles du Japon, témoignent aussi de jonctions continentales quaternaires entre toutes ces îles et le continent asiatique » (3). Des recherches récentes ont, d'autre part, confirmé ces conclusions; aux États-Unis, Shepard a montré que de très importantes subsidences ont eu lieu en plusieurs points du Pacifique occidental; ces résultats ont été commentés en France par J. Bourcart (4). Ainsi concordent les témoignages respectifs d'anthropologues, de zoologistes, de géologues et d'océanographes.

Il était nécessaire de fonder notre thèse ethnologique sur les opinions des spécialistes qu'on vient de citer : la thèse du « continent » mélanésien a, en effet, été trop souvent déformée pour n'avoir pas besoin de s'abriter derrière l'autorité de savants indiscutés. On a trop souvent confondu, en effet, le continent pacifique des très anciennes époques géologiques et les connexions terrestres qui ont relié entre elles différentes îles à une époque toute récente par comparaison avec le passé géologique, c'est-à-dire à une époque quaternaire. L'existence de telles liaisons a été rendue possible, au quaternaire, par les immenses perturbations d'origine volcanique qui ont eu lieu dans le Pacifique occidental : de puissants mouvements tectoniques ont bouleversé toute cette

On sait qu'encore à l'heure actuelle ces zones du sud-ouest pacifique
aire océanienne. Par la suite, la dislocation progressive des liaisons a isolé à nouveau les archipels.
sont parmi les moins stables du globe; récemment encore, une île nouvelle est apparue entre les Hébrides et les Loyauté et les pilotes des

(3) L. Joleaud. Paléogéographie de l'Océan Pacifique, in *Contribution à l'étude du Peuplement zoologique et botanique des îles du Pacifique.* Mémoires de la *Société de Paléogéographie,* IV, Paris, 1934, p. 10-40. L'étude de Joleaud est suivie d'une substantielle bibliographie (p. 34-40), ainsi que presque toutes les études, pleines d'intérêt, qui composent cet ouvrage collectif.

(4) Cf. Compte rendu sommaire des séances de la Société de Biogéographie, janvier-mars 1950, communication de J. Bourcart, sous le titre : Conséquences biogéographiques des dernières découvertes océanographiques.

lignes aériennes ont pu assister à son édification progressive. La prospection océanographique de ces régions est encore trop récente pour qu'on puisse préciser les époques pendant lesquelles ces liaisons territoriales ont existé. La cartographie et la géologie sous-marines apporteront des documents permettant de résoudre la question. Mais l'existence quaternaire de ces connexions est admissible. Nous remarquerons ici que le haut endémisme de la faune et de la flore n'infirme pas ce fait. Si l'on peut prouver l'existence de liaisons par la pénétration en zone aujourd'hui insulaire de certaines espèces animales (c'est l'exemple du *sus papuensis*), l'inverse n'est pas vrai. De telles connexions territoriales ont pu, en effet, avoir une durée insuffisante pour permettre la dispersion des espèces florales et faunistiques, et suffisante pour permettre l'expansion humaine : les deux mouvements migratoires sont évidemment impossibles à comparer; la migration animale, sauf exceptions, est instinctive, progressive, lente : elle gagne en tache d'huile. La migration humaine s'exerce dans de tout autres conditions. Il est possible, d'autre part, que ces liaisons aient été faites d'îles rapprochées ou encore qu'un ou plusieurs bras de mer aient établi des solutions de continuité, négligeables pour l'homme, infranchissables par la migration animale (5).

Ces notions nous semblent d'une importance essentielle pour la raciologie océanienne, qu'il est nécessaire d'étudier en fonction de son cadre paléogéographique. Nous pouvons admettre que les premiers peuplements humains de la Nouvelle-Calédonie se sont effectués à pied sec, par voie de terre, dès l'époque paléolithique; ils ont pu provenir à la fois d'Australie et de Nouvelle-Guinée, Les couches ethniques les plus anciennes amenèrent peut-être des Vedd-Australoïdes. Plus tard aboutirent en Nouvelle-Calédonie l'expansion pygmée — qui a laissé des témoins en Nouvelle-Guinée et aux Nouvelles-Hébrides — et l'expansion « canaque », c'est-à-dire paléo-mélanésienne. Il est probable que les fouilles préhistoriques mettront à jour des gisements remontant à ces lointaines couches ethniques; de même, la préhistoire calédonienne mettra peut-être en valeur des relations anciennes entre Nouvelle-Calé-

(5) On peut sans doute opposer l'aire mélanésienne, dont le peuplement remonte au paléolithique, à l'aire polynésienne, dont le peuplement est typologiquement néolithique et chronologiquement post-néolithique, puisque datant selon toute vraisemblance du premier millénaire de notre ère. Ces deux aires s'opposent aussi par la nature des migrations, le peuplement de la Polynésie étant le fait de marins possédant un art nautique surprenant, le peuplement de la Mélanésie s'étant effectué par terre et par mer, mais ayant abouti à la mise en place de groupes arrivés en majorité par voie de terre.

donie et terres jadis en connexion avec elle (Nouvelle-Zélande, peut-être Chatham). Ce n'est qu'ultérieurement qu'intervint le peuplement par voie de mer qui apporta les éléments néo-mélanésiens (Papous, Hébridais), indonésiens (très faibles) et polynésiens.

Préhistoire calédonienne et couches culturelles

« Il y a toute une Calédonie préhistorique à explorer », écrivait naguère M. Leenhardt. Mais rien encore, ou presque, n'a été fait dans ce domaine, malgré quelques initiatives individuelles dues à des chercheurs de bonne volonté (6). Au point de vue anthropologique, aucun squelette ancien n'a été trouvé intact; et les documents qu'on possède, rares, mal datés, sont pratiquement sans importance. On ne possède donc aucun témoin des premières migrations, et on ne peut que conjecturer la très haute antiquité des autochtones néo-calédoniens : des squelettes paléolithiques devraient être retrouvés dans les fouilles à venir et l'on peut reculer considérablement dans le temps l'origine des mouvement migratoires en Mélanésie. Au point de vue typologique, les découvertes ont été assez nombreuses. Elles concernent divers matériels : industrie lithique ou poterie. La matière première des artisans préhistoriques varie : c'est le silex — assez rare —, le schiste, le tuf volcanique, le jade, la serpentine... Les outils les plus anciens sont en silex ou, le plus souvent, en schiste. La seconde technique aurait été celle des roches tendres; c'est d'elle que relèvent les haches à gorge qu'on a rapprochées des techniques du Pacifique nord et de celles des Aïnous. Les Canaques, ancêtres directs des tribus actuelles, ont eu des procédés très différents : ils choisissent des roches dures, serpentine ou jade, et après avoir dégrossi l'instrument par une taille à plus ou moins grands éclats ont eu recours à l'érosion fluviatile pour obtenir le poli de l'objet. Il y aurait donc eu, en Nouvelle-Calédonie, du point de vue lithique, trois techniques qui seraient celles de la taille du schiste, du tuf et de la serpentine. A laquelle de ces cultures — dont les deux premières peuvent n'être que les deux faciès de la même — convient-il de rattacher le « mégalithique calédonien » ? On connaît ces puis-

(6) On doit noter ici que ces lacunes dans notre information ne sont pas toutes également regrettables. Trop souvent, en d'autres lieux, des gisements d'importance essentielle ont été hâtivement fouillés par des amateurs, sans méthode scientifique. Mieux vaut un gisement inexploité, mais intact, qu'un gisement massacré. Une loi récente vient d'ailleurs de protéger officiellement les sites préhistoriques et archéologiques qui relèvent désormais de la seule compétence des instituts scientifiques.

santes infrastructures de pierres, ces murs défensifs barrant les vallées en certains sites stratégiques, ces villages fortifiés, et ces « tas de pierres » des plateaux ferrugineux dont le relevé méthodique reste à faire (7) et pour lesquels plusieurs explications ont été proposées (réserve de munitions, mémoriaux, représentation de tas d'ignames, etc.). Speiser établissait une relation directe entre la culture mégalithique et l'agriculture en terrasses; Riesenfeld fait sienne cette thèse et attribue au même « peuple à peau claire, aux cheveux droits ou légèrement ondulés » ces deux techniques. Mais le premier point ne paraît pas encore hors de discussion, le second est pure vue de l'esprit (8). Ce qui nous paraît devoir être souligné ici — et ce qui n'a peut-être pas été vu clairement — c'est l'originalité de cette culture dite « mégalithique ». Le terme lui-même est assez mal choisi et caractérise médiocrement les constructions qu'on vient d'énumérer et qui, toutes, sont faites de l'accumulation d'un très grand nombre de petites pierres, de faible volume. Le vrai mégalithique est ailleurs, — dans presque toute la Mélanésie. Mais où sont en Nouvelle-Calédonie ces menhirs, ces dolmens, ces allées couvertes, ces cromlech, ces enceintes géantes, ces places de danse entourées de pierres dressées, ces monolithes divers qu'on retrouve en Nouvelle-Guinée, aux Hébrides, aux Fidji, etc. ? A proprement parler, il n'y a donc pas de mégalithique calédonien (9).

Les archéologues demeurent d'autre part très circonspects devant un autre élément de la culture « canaque » : les pétroglyphes. Sarasin et Luquet rattachaient ces gravures rupestres aux Canaques et ne leur attribuaient qu'une faible ancienneté; mais la majorité des auteurs suit l'opinion d'Archambault et y voit l'œuvre de couches ethniques diffé-

(7) Cf. Avias (J.). Les tumuli des plateaux de fer en Nouvelle-Calédonie. *Journal de la Société des Océanistes*, t. V, n° 5.

(8) Cf. Riesenfeld (A). The megalithic culture of Melanesia, 1950.

(9) On ne saurait se fonder sur les rares « cercles de pierres » ou « pierres phalliques » découverts en Nouvelle-Calédonie pour parler de mégalithique. Cf. Leenhardt, Notes d'ethnologie néo-calédonienne, 1930 (la figure de la page 30 représente un de ces cercles); voir aussi Sarasin, Neu Caledonien und die Loyalty Inseln, 1917 (fig. 80 de la p. 137) et Ethnologie der Neu Caledonier und Loyalty Insulaner, 1916-22 (pl. 32, fig. 4). Certains de ces cercles avec foyers au centre sont, d'après Sarasin, de simples abris. L'opinion de Mac Millan Brown (Notes on a Visit to New-Caledonia, *Man*, 1916, n° 66) reste sujette à caution. Archambault, malgré ses recherches opiniâtres, n'a pu trouver un seul dolmen sur la Grande Terre : il en est réduit à espérer « qu'il s'en puisse trouver, surtout d'enterrés ». (Cf. ses travaux sur les mégalithes, in l'*Anthropologie*, 12, 1901, 13, 1902; L'homme préhistorique, 6, 1908; *Bull. et Mém. Soc. Anthrop.*, Paris, 9, 1918.) Il nous semble donc que la question du pseudo mégalithique calédonien doive être reconsidérée.

rentes. Ces pétroglyphes sont situés en des lieux éloignés de l'habitat des anciennes tribus canaques et les populations actuellement ignorent leur signification. Les thèmes graphiques sont peu nombreux, les principaux motifs sont simples : croix, cercles, lignes courbes — très souvent entourés d'une ligne enveloppante contenant plusieurs motifs répétés. Les pétroglyphes néo-calédoniens semblent bien être caractéristiques de l'île; toutefois, on trouve des pétroglyphes, dans l'aire mélanésienne, ailleurs qu'en Nouvelle-Calédonie : entre autres, en certains points des Hébrides (Erromango, Annatum), aux Fidji, aux îles d'Entrecasteaux et en différentes régions de Nouvelle-Guinée.

Un autre problème est posé par la poterie calédonienne. Celle-ci semble avoir été fort ancienne dans l'île, mais il serait surprenant que déjà les premiers arrivants l'eussent connue; toutefois, l'insuffisance de l'exploration préhistorique de l'île, jointe aux nombreuses lacunes que présentent pour diverses raisons, sur le plan stratigraphique, les comptes rendus des gisements prospectés, fait que l'on ne saurait actuellement caractériser une culture calédonienne proprement paléolithique. Certes, il est possible que les types de poterie calédonienne soient loin d'être tous connus, et que les fouilles à venir réservent des surprises; mais d'ores et déjà l'on reconnaît l'existence de techniques très différentes, relevant vraisemblablement de couches culturelles distinctes. Parmi les principaux types on peut analyser une poterie « canaque classique » sans anses faite au colombin, qui présente parfois des motifs anthropomorphes (narines, yeux pédonculés en rapport avec des motifs analogues du Sépik ?), une poterie « mélanésienne » à anses rondes ou à anses plates (dont certaines trouvées par Piroutet au voisinage de silex taillés), une poterie à guirlande trouvée dans les alluvions de la Moindou à six mètres de profondeur, soit de trois à cinq mètres au-dessous des niveaux contenant les types précédents et enfin une poterie de type tout à fait aberrant, trouvée près de Vao, dans l'île des Pins, poterie particulièrement remarquable présentant une décoration très riche, de style géométrique, ayant comporté parfois un vernissage. On a pu comparer ce type de Vao à la poterie de Vuatum découverte par le R. P. O. Meyer (10). L'étude de la poterie calédonienne met donc en évidence les influences exercées par plusieurs couches culturelles corres-

(10) Voir l'analyse détaillée des types de poterie dans AVIAS (J.), Poteries canaques et poteries préhistoriques en Nouvelle-Calédonie. in *Journal de la Société des Océanistes*, t. VI. 1950, p. 111-140 (avec bibliographie). On trouvera une étude de gisement de Vao dans l'article de LENORMAND (M.), Découverte d'un gisement de poteries indigènes à l'île des Pins, in *Études Mélanésiennes*, n° 3, janvier 1948, p. 54-60 (une planche photographique).

pondant à plusieurs vagues de migrations. On décèle des influences du Sépik, de Nouvelle-Bretagne, et d'autres plus lointaines, peut-être eurasiatiques. Riesenfeld rapporte les opinions concordantes de Schurig et de Buschan concernant une influence papou (11). Cet auteur estime que la poterie est due à l'arrivée en Nouvelle-Calédonie des migrateurs indonéso-asiatiques à peau claire (12). M. Leenhardt a éclairé le problème par des données linguistiques; il a montré, grâce à la sémantique, confirmée par la mythologie, que la poterie avait été apportée chez les Canaques par des immigrants venus du Nord, qui ont en même temps introduit la pratique d'un culte avec offrande bouillie. Encore aujourd'hui, la nourriture bouillie est jugée très supérieure à la nourriture rôtie : souvenir possible d'une évolution technique; on honore l'hôte en lui offrant du bouilli, aliment évolué.

Ces données permettent peut-être de préciser le problème. « Les Canaques », écrit M. Leenhardt « ne connaissaient pas primitivement la poterie... Les immigrants importateurs dans le Nord de la poterie sont sans rapports avec d'anciens habitants du Sud qui, avant tout Canaque, possédaient une poterie à anses, et sont disparus sans qu'aucun Canaque recueille leur héritage » (13). La poterie daterait d'une ère pré-canaque.

Les différentes migrations dont relèvent ces types demeurent pour le moment difficiles à caractériser anthropologiquement.

Leur existence est toutefois confirmée par une série d'éléments culturels. On ne peut qu'énumérer ici les principaux d'entre eux (14). Les masques semblent l'un de ces éléments d'importation relativement récente; on ne saurait trop souligner que le mythe les représente comme étant tous *issus de la mer*. L'un d'eux, le masque Mapi, possède un « nez papou » parfaitement caractéristique. Le motif de l'oiseau est également remarquable; il était, selon la tradition, le motif terminal des cases de chef. On peut, à cet égard, évoquer les Hébrides, mais c'est surtout des affinités avec la Nouvelle-Guinée qu'il semble suggérer : l'oiseau s'y retrouve au haut des mâts et des poutres faîtières, et l'on ne peut oublier que la case circulaire n'y est pas inconnue. L'analyse de la langue offre également matière à comparaison : une influence indonésienne s'y fait jour, « étrange apport », écrit M. Leenhardt « qui se révèle par une intégration si profonde dans la langue qu'il s'agit

(11) Schurig (M.), *Die Südseetöpferei*, Leipzig, 1930, p. 107; Buschan, *Illustrierte Völkerkunde*, Stuttgart, 1923, II, p. 188.

(12) Ouvr. cit., p. 568 et p. 637.

(13) Leenhardt (M)., Le problème des migrations en Nouvelle-Calédonie, p. 304-317 (p. 307), in *Études sur l'Océanie*, 1951.

(14) On en trouvera une analyse dans l'étude précitée de M. Leenhardt.

de pronoms, de duels, de grammaire. Ne serait-ce pas l'indication que le contact des autochtones et des immigrés n'a pas correspondu à un choc brutal, mais à la lente pénétration culturelle d'un petit nombre, durant laquelle l'immigré absorbait le vocabulaire, tandis que ses rapports intelligents avec chacun donnaient autorité à son expression de la personne et du nombre ? » D'autres relations apparaissent qui seraient à préciser : c'est ainsi que le dialecte du Mwenebeng semble apparenté à certains parlers hébridais. Au point de vue mythologique, des « stratifications culturelles » peuvent être analysées (13) révélant au moins « deux séries de traditions », l'une comportant la notion de cadavre dieu, le séjour des défunts situé aux abords de l'habitat des vivants, le rôle important de l'odeur cadavérique dans certains mythes, l'autre comportant la notion d'enveloppe ou d'exuvie, l'existence d'un pays des morts extra-terrestre, et l'absence du rôle de l'odeur cadavérique. Ce ne sont là que des exemples; d'autres pourraient être notés, exprimant des influences sans doute plus récentes, comme le mythe de Pijeva, en rapport avec le rituel de la danse *hia*, et « avec les masques, la sculpture en ronde bosse, le grand apparat des danses cérémonielles ».

Origine des Canaques et migrations calédoniennes

Ces différentes couches culturelles témoignent donc de l'hétérogénéité des populations actuelles. Pourtant, le type anthropologique semble facile à caractériser; il n'y a pas là contradiction : il faut simplement conclure à l'absorption par l'ethnie canaque d'une série de couches ethniques dont la minorité seulement a pu influer sur la structure raciale.

Le type anthropologique peut être caractérisé de la façon suivante : taille supérieure à la moyenne, teint variant du brun au noir, crâne dolichocéphale, haut, caréné, arcades sourcilières et arcades zygomatiques saillantes, prognathisme, platyrhinie, pied très large « en battoir » (Dr. Pales), cheveux crépus — mais dont le crépelage apparaît tardivement chez l'enfant —, pilosité faciale et corporelle forte. L'ensemble des traits évoque la grande souche noire, dont le rameau mélanésien se distingue par des caractères relativement secondaires (saillie des arcades sourcilières, pilosité, proportions des membres, etc.). Mais ce qui doit être souligné ici, c'est le fait que de grandes variations locales apparaissent. Bien plus, certaines tribus de faible importance s'éloignent

(13) Leenhardt (M.). Le problème des migrations en Nouvelle-Calédonie, stratifications culturelles, 1947.

considérablement du type qui vient d'être décrit. *Fatenaoue* de couleur « peau de porc » de la région de Hienghène (Leenhardt), tribus du Haut-Diahot, *Koumac, Pemboa* et *Bondé,* par exemple, présentent des types très originaux, témoignant de la présence dans le passé d'éléments ethniques différents. Enfin, on doit prêter une grande attention à certains types aberrants qu'on peut parfois observer au sein d'une population plus ou moins homogène; ces véritables « résurgences anthropologiques » aboutissent à la formation de types individuels présentant presque toutes les caractéristiques d'un groupe qui, aujourd'hui du moins, n'existe nulle part en Nouvelle-Calédonie : ainsi en est-il par exemple pour plusieurs facies « negrito », papou, voire même veddoïde et tasmanoïde. Ces facies « negrito », particulièrement nets en de nombreux points de l'île, témoignent d'un ancien peuplement pygmée aujourd'hui disparu en tant que groupement ethnique. De même des facies veddoïdes apparaissent en plusieurs régions (chez les *Pemboa* et les *Bondé* par exemple) : mais les documents insuffisants ne permettent ici de rien affirmer. D'une manière générale d'ailleurs l'inventaire anthropologique de l'île est très loin d'être fait (16).

En ce qui concerne les lointaines filiations du groupe austro-mélanésien, le problème reste ouvert. On sait que certains caractères anatomiques secondaires sont apparus à plusieurs anthropologistes comme étant particulièrement primitifs. Des commentateurs ont même parlé de facies pré-néanderthalien. Mais, bien évidemment, cette terminologie ne signifie pas que le Canaque actuel soit dérivé en ligne directe d'une espèce humaine plus primitive encore qu'*Homo Neanderthalensis* : il n'est pas inutile de préciser ce point. On ne saurait, d'autre part, oublier que par la quasi-totalité de ses caractères, le Canaque se distingue des Néanderthaliens : en particulier par les proportions des membres et par la hauteur de la tête (caractère « évolué »). Le Canaque peut sans doute être considéré comme un Négroïde anthropologiquement primitif, aux caractères « noirs » partiellement indifférenciés. Sur ce fonds se sont exercées plusieurs influences anthropologiques différentes.

D'où viennent les tribus canaques, et comment se sont produits les

(16) On ne saurait trop regretter cette lacune et souhaiter qu'elle soit rapidement comblée. Le terrain est favorable en Nouvelle-Calédonie pour entreprendre un effort : les populations indigènes sont en effet en nombre relativement restreint, et il ne serait aucunement impossible d'entreprendre une enquête systématique visant à effectuer l'inventaire complet du territoire; au prix de moyens somme toute modestes, on disposerait de documents anthropologiques d'un intérêt inestimable, puisque toute l'ethnie canaque serait répertoriée. Il suffit de le vouloir, et de disposer de quelques crédits pour une tâche qui serait certainement « payante ».

divers métissages ? Quand il s'agit de reconstituer le développement historique, ou plutôt préhistorique, de ces migrations, les divers auteurs sont loin d'être d'accord. Sarasin conclut à une origine australienne des populations calédoniennes par l'intermédiaire des îles Torrès. Speiser voit, au contraire, dans la région du Sépik, le centre de dispersion (les immigrants auraient apporté dans le nord de la Grande-Terre le culte des crânes, les masques, l'inhumation en position assise ou la tête dépassant le sol, la poterie, l'irrigation, les « monolithes », la culture du taro et de l'igname...) concurremment avec les Nouvelles-Hébrides du Sud (c'est la culture primitive des Namba) ; mais, à l'origine, Speiser place une « Ur Kultur », qui aurait été, soit « Papou », soit « Paléo-mélanésienne » et qui aurait introduit la case ronde, la sépulture en position horizontale, la sépulture dans les grottes, etc. Ultérieurement aurait eu lieu l'invasion du « peuple des mégalithes », habile artisan de la pierre (17).

Riesenfeld s'est surtout attaché à l'étude de la culture mégalithique. Il estime qu'en Nouvelle-Calédonie, comme dans le reste de la Mélanésie, elle est due aux migrations d'un peuple à teint clair, cuivré, aux cheveux droits ou failbement ondulés, issu des confins indonéso-asiatiques et dont l'expansion aurait traversé tout le Pacifique, y compris les îles polynésiennes. Tous les mégalithes seraient dus à ces bâtisseurs qui auraient également introduit la culture en terrasses, l'irrigation, les plus importantes des espèces végétales cultivées (taro, igname, cocotier, etc.), les « plantes sacrées », les haches quadrangulaires, l'inhumation en position assise, etc. Cette thèse, ainsi présentée, paraît beaucoup trop absolue : les nombreux mégalithes qui parsèment la Mélanésie sont bien mélanésiens et si quelques mythes font mention de migrateurs au teint clair, cela ne saurait permettre d'attribuer à ces derniers ce qui constitue en somme (cf. énumération précédente) l'essentiel de la culture mélanésienne. En effet, si les migrateurs au teint clair sont les bâtisseurs des mégalithes, et les introducteurs de tous les éléments culturels précités, ils ont dû s'installer solidement et en nombre important; en ce cas, ils auraient dû exercer une influence manifeste sur la structure anthropologique : or, il n'en est rien. En Nouvelle-Calédonie, leur éventuelle présence est racialement inidentifiable. Les mythes mentionnant des hommes clairs sont peu nombreux et sont à rattacher au contact polynésien.

(17) Voir en particulier SPEISER, Kultur komplexe... *Arch. suisses Anthrop. gén.*, 1919-21; Observations on the cultural history of New Caledonia, *Man,* 1934; Versuch einer kulturanalyse von Neu Kaledonien; *Zeitschr., f. Ethnol,* 1934.

Récemment, J. Avias, reprenant des idées de Hooton, et se fondant en partie sur un travail accompli, personnellement, en 1946 sur les groupes sanguins des Canaques, a estimé pouvoir fixer à quatre le nombre des « principales composantes raciales » qui seraient « dans l'ordre d'arrivée probable : 1° une composante tasmanoïde...; 2° une composante « aïnoïde » arrivée sans doute beaucoup plus tard que la précédente, il y a 2.000 ou 3.000 ans, en une ou plusieurs migrations originaires de l'aire proto-aïnoue ou de la Chine néolithique. » « C'est cette composante qui aurait amené la technique affinée de polissage des roches, le casse-tête à gorge (Avias 1949), les décors à spirales, etc. C'est peut-être elle qui a gravé les pétroglyphes et élevé les tumuli des « plateaux de fer ». C'est peut-être elle également qui, poussant jusqu'à la Nouvelle-Zélande, aurait donné par métissage avec une autre composante australo-tasmanoïde, les indigènes mélanoïdes qu'absorbèrent plus tard les Polynésiens... » « Anthropologiquement, cette composante aurait donné l'essentiel du facies australomorphe des Néo-Calédoniens: 3° une composante mélanoïde, arrivée... de la Nouvelle-Guinée...; 4° une composante polynésienne... » (18). Cette intéressante synthèse nous semble inexacte en ce qui concerne le peuplement aïnou. Certes, le faciès aïnou évoque incontestablement par plusieurs traits le faciès canaque — de même qu'il évoque tout aussi incontestablement le faciès australien comme le remarquait déjà Deniker; mais nous pensons qu'il n'y a là qu'une convergence superficielle et que les Aïnou, éléments excentriques de la grande souche blanche, séparés des autres peuples blancs par la première expansion mongolique, et peu à peu rejetés jusqu'à leur habitat insulaire, n'ont jamais dépassé, vers le sud, le Japon méridional. L'analogie des groupes sanguins est peu expressive et l'on pourrait relever, d'ailleurs, de remarquables correspondances entre les groupes sanguins de peuples radicalement différents.

On doit enfin citer ici les conclusions auxquelles est arrivé M. Leenhardt au terme de la récente synthèse qu'il a publiée sur les migrations en Nouvelle-Calédonie (19) : « Un premier schéma se dégage, concernant les migrations majeures en Nouvelle-Calédonie : 1° Présence d'autochtones avec outils de schistes et silex taillés; 2° La venue d'un peuple clair, outils de tuf volcanique, pierres à gorge, poteries à anses et pieds et sans doute pétroglyphes; 3° Période d'absorption de ce peuple et de perte de sa culture — métissage des autochtones; 4° Venue des immi-

(18) Avias (J.). Les groupes sanguins des Néo-Calédoniens... in *l'Anthropologie*, t. LIII, 1949.
(19) Ouvr. cité, p. 316.

grants foncés, les Mélanésiens ? avec la culture en terrasses, les outils de pierre dure, la case ronde, etc.; 5° Maintien de leur culture, avec métissage nouveau d'autochtones, formant l'Austro-Mélanésien; 6° D'autres migrations, dont deux importantes... » ces dernières étant la migration néo-guinéenne (avec l'élément papou) et celle des Polynésiens.



Le problème, on le voit, reste posé, mais ses données se précisent de jour en jour. Il sera résolu par la collaboration de différentes disciplines. La présente étude avait pour simple but d'attirer l'attention sur quelques éléments parfois laissés dans l'ombre et qui pourtant nous semblent particulièrement importants. Il est possible de considérer aujourd'hui plusieurs points comme comportant un intérêt spécial : 1° Le cadre paléogéographique des migrations a été originairement tout différent du cadre actuel. Des liaisons quaternaires ont existé, permettant le peuplement à pied sec de la Grande Terre; 2° Des fouilles préhistoriques permettront de mettre à jour ces vestiges paléolithiques, mais, actuellement, en dehors des mythes rappelant la période précédant la poterie, nous ne disposons d'aucun gisement paléolithique; 3° Les plus anciennes migrations ont vraisemblablement été celles des Australo-Tasmanoïdes et celles des Pygmées (Negrito). Les premières ont laissé de nombreuses traces dans la structure anthropologique. Les secondes ont été numériquement faibles et se sont fondues dans l'ethnie canaque actuelle. Leur souvenir persiste cependant nettement dans la mythologie et certains traits (enfoncement de la glabelle, forme du nez, etc.) semblent provenir de cette très ancienne couche ethnique; 3° Le « fonds canaque », lui-même très ancien, peut également être arrivé par voie de terre : on sait à quel point, encore de nos jours, le paysan canaque est un terrien, montagnard ou non, mais toujours attaché à son terroir, loin de la mer; 4° Différentes couches ethniques sont arrivées par mer, en dehors des « Canaques » dont l'origine reste imprécise. La couche mélanésienne est aisément repérable issue peut-être du Sépik et des Hébrides, ayant sans doute apporté le masque et la sculpture. La couche papou est tout aussi nette, quoique quantitativement limitée : le masque Mapi est l'un de ses témoins; 5° L'élément clair dont plusieurs mythes font mention doit être rattaché au contact polynésien. L'arrivée des Aïnou, lesquels ne sont pas marins, semble pratiquement impossible. De même, le « peuple clair » des Mégalithes dont parle Riesenfeld, n'a pu constituer une migration anthropologiquement identifiable et les constructions calédoniennes de pierres ne relèvent pas d'eux mais, beaucoup plus simplement, des anciens

Canaques. Quant au contact polynésien, il se marque surtout sur le littoral est, en certains points. Mais on doit remarquer qu'un contact indirect a également introduit quelques éléments culturels (par les Loyauté) ;
6° En ce qui concerne les apports culturels, une grande prudence est de rigueur dans les corrélations qu'on veut établir avec les couches ethniques. Le pseudo-mégalithique calédonien est en réalité tout différent des puissantes structures lithiques des Fidji, des Hébrides, de Nouvellé-Guinée. À proprement parler, il n'y a pas de mégalithique en Calédonie. Le matériel de pierre est, en majorité, purement canaque (ex. : haches ostensoirs). Dans l'état actuel de la prospection archéologique, il serait illusoire sans doute de rattacher tel style de poterie à telle migration : on peut simplement établir quelques rapprochements typologiques entre les diverses techniques, comme ceux qui ont été notés plus haut (par exemple : poterie de Vao et vestiges de Vuatum). À l'influence polynésienne ont été rattachés divers éléments culturels de peu d'importance (20), sauf les pirogues doubles. L'ethnie « canaque » actuelle est donc un ensemble composite qui a été formé à partir d'une migration canaque venue s'installer dans la Grande Terre, migration qui a absorbé peu à peu complètement les groupes ethniques non-canaques qui l'ont précédée dans cet habitat.

C'est, semble-t-il, par l'étude conjuguée des diverses « traditions » ethniques ou culturelles, par le dépouillement méthodique de la mythologie, par la prospection archéologique, et par le recours aux sciences auxiliaires (géologie du quaternaire et paléogéographie) que l'on pourra reconstituer le peuplement de la grande île calédonienne, qui paraît bien garder une position à part au sein de la Mélanésie.

Jean POIRIER,

Attaché de recherches
au Centre national de la Recherche scientifique.

(20) Mafalda Brugger. Der polynesische kultureinfluss auf Neu Kaledonien und die Loyalty Inseln (jeu de disques, têtes de monnaie, chandelles de noix, bagues à touffes d'herbe, trappe à poulpe, etc.).

MÉGALITHES HÉBRIDAIS

UNE SÉPULTURE DE CHEF ET DEUX AUTRES TOMBES À NAGIRE, ILE D'AOBA

Sur le sentier du bord de la mer qui, sur la côte nord d'Aoba (Nouvelles-Hébrides), va de Nagire à Valerike (la maison...) vers le creek de la rivière Nanaro, le R. P. Schir, s. m., missionnaire à Nagire, dont j'étais l'hôte, me faisait remarquer, alors que nous allions le samedi 2 octobre 1948 visiter un village adventiste de la région, un certain nombre de pierres levées. « Une grande tombe indigène », me dit-il.

Cette tombe est située à environ 250 à 300 mètres de la mission catholique et sur un terrain lui appartenant. Je fus aussitôt intéressé par ce monument, assez embroussaillé, et, malgré le sabbat qui empêchait les adventistes de me prêter aide, et la semaine anglaise qui avait mis les catholiques en vacances, grâce à l'obligeance et au bras intrépide de Maria, la cuisinière du Père Schir, et à l'appui de quelques filles de l'école, je pus, cet après-midi-là, faire nettoyer le lieu et le reconnaître.

Il s'agissait d'un rectangle presque parfait (fig. 1), délimité par des pierres levées assez plates de différentes grosseurs, les plus nombreuses dépassant à peine le sol de 40 à 50 centimètres. D'autres, plus hautes, atteignaient et dépassaient la taille d'un homme. Elles étaient grossièrement alignées et placées à quelque distance les unes des autres (de 1 m. à 0 m. 25).

Les côtés du rectangle ont respectivement 21 et 36 mètres. Le plus long côtoyant la route. Ce quadrilatère était légèrement surélevé et placé si près de la mer que le côté qui longeait le rivage a été presque entièrement rongé par les vagues des grandes marées et des cyclones, et que les pierres qui le forment sont tombées au pied de la falaise de 5 à 7 mètres, rebord du petit plateau sur lequel la tombe est située. Leur composition géologique et leur forme les font du reste aisément distinguer des rochers de lave noire et poreuse sur lesquels se brise la mer.

À l'intérieur de cette clôture, une seconde enceinte, plus modeste, était délimitée. Malgré l'état d'abandon complet de l'enclos, où plusieurs cocotiers, maintenant en plein rapport, ont poussé et où les cochons ont fouillé, on discerne encore assez bien, dans un amas de petites pierres,

grâce à certaines pierres témoins qui, plus solidement enterrées dans le sol, ont résisté à toutes les perturbations, ce qui a dû être le tracé général de cette seconde enceinte, plus basse et moins régulière que la première. La vue sur le terrain aussi bien que le plan suggèrent la forme d'une embarcation qui aurait 17 mètres de long, 2 m. 80 de largeur maximum. Elle se termine en pointe, vers la mer, par une

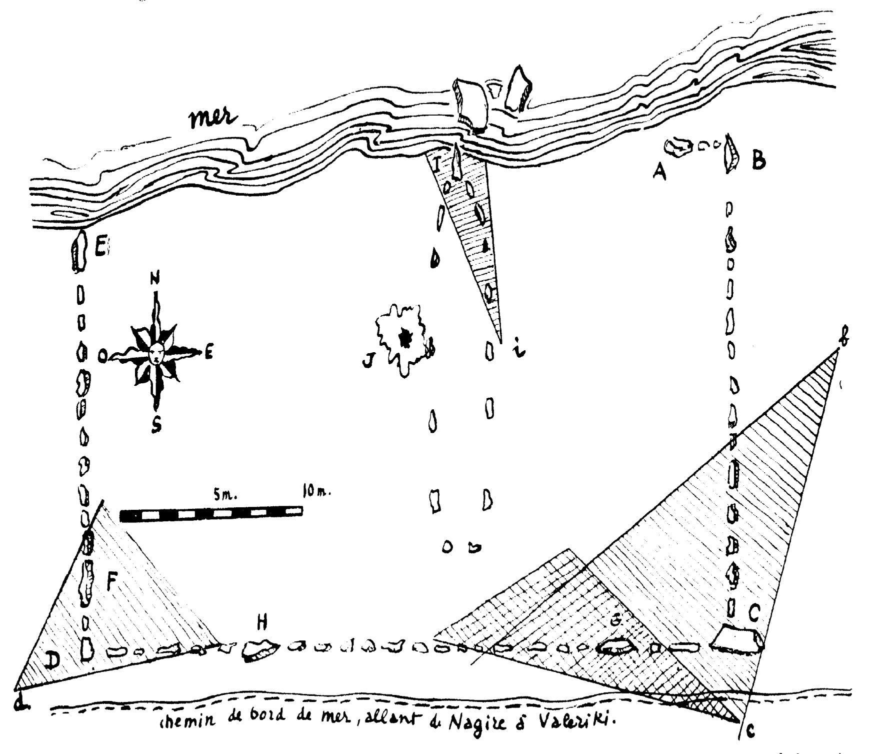


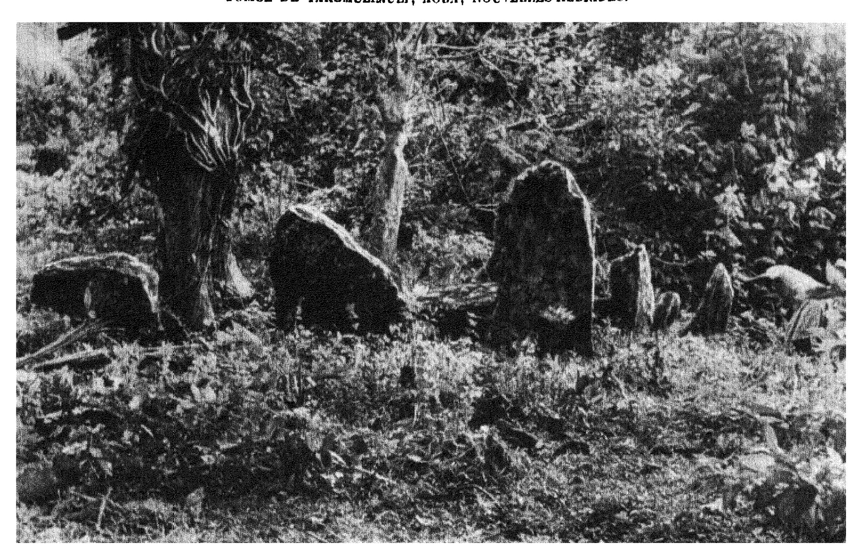
FIG. 1. — Nouvelles-Hébrides. Aoba, Nagire. Chemin de bord de mer allant de Nagire à Valerike. Plan par terre de la tombe de Tari Mulé Mulé. Lever sommaire après un rapide débroussaillement, octobre 1948.

pierre formant comme le grand axe de cette seconde enceinte qui est orientée exactement nord-sud. Cette pierre (marquée I sur le plan, et visible sur la photo de la planche) triangulaire à la base, est grossièrement taillée en forme de pyramide trièdre et fortement inclinée. Sa position et sa forme suggèrent à un œil européen l'idée d'une proue.

Appuyé à cette petite enceinte, un arbre (J) — *mélé* (le cycas du vocabulaire des Européens des Hébrides) — se dresse, la verdure classique des sépultures, des places publiques et des lieux de sacrifice aux Hébrides. Il a été respecté dans le déboisement.

Le sol de ces enceintes, légèrement plus haut que le terrain envi-

TOMBE DE TAREMULIMULI, AOBA, NOUVELLES-HÉBRIDES.



Angle sud-ouest de l'enclos funéraire, vu du chemin (croquis, point *d*) après débroussaillement sommaire. Pierre d'angle, marquée D sur le croquis; et pierre Puléguilu (F).



Vue sur le mur sud de l'enclos, prise du sentier, à l'angle sud-est (point *c* du croquis). On y voit la grande pierre Tarililitoa (G); l'indigène debout à son côté en donne l'échelle.

ronnant, semble en grande partie rapporté. Il est composé de pierres de lave, de terre noire, de galets, de corail, qui reposent sur la cendre volcanique.



Renseignements pris auprès des indigènes, il s'agit de la tombe (*guarh? warh?*) de Tarimulémulé, chef du grade le plus élevé, chef aux mille cochons, du village actuellement disparu de Siñitolaï (les lèvres de Talaï, une femme). Il aurait fait construire ce monument de son vivant. Les pierres levées de la grande enceinte, dirent nos informateurs, auraient été amenées d'une rivière voisine et tirées là par des cordes, au moyen de corvées générales, menées à grand renfort de repas, de compétitions de villages, et de chants composés par des femmes. On rythme les efforts par des mots de circonstance qu'on module en halant la pierre. Un loustic en déforme le sens par des à peu près qui font rire. On chante encore. Ainsi, certaines pierres portent-elles un nom. La plus grosse de la rangée de l'ouest a nom *Puléguilu* (F) : « Il bouge une fois par mois ». Elle a 2 m. 30 de haut et 1 m. 20 de large, en souvenir d'une femme qui composa un chant lors de son transport. La plus volumineuse actuellement en place dans la rangée principale qui longe le sentier, a nom *Tarililitoa* (G). Un vieil indigène de Loné, lorsque nous l'avons interrogé sur cette tombe, nous a fredonné un air où il était question de cette pierre : « *Rarébé tarilitoa déinéu...* » « Tirer, Tarilitoa, moi il est seul ». Une autre de la même rangée — la septième en commençant par l'ouest, — aurait, dirent les informateurs, pris la forme d'un homme courbé en train d'appeler une femme (H). Tout le monde connaît l'histoire, mais la pierre n'est pas dénommée autrement. La pierre la plus volumineuse était fichée dans le sol à l'extrémité en pointe de la seconde enceinte. Elle a chaviré sur les rochers au bas de la falaise. En l'inspectant, j'ai découvert, sous elle, un gros galet roulé, pouvant peser une vingtaine de kilos, où deux rainures profondes témoignent d'une utilisation comme petit polissoir. Peut-être un objet ayant appartenu au mort ?

Les indigènes ne savent pas dater le chef, constructeur et usager de cette tombe. Mais on m'a montré le tombeau de son « fils » Simbo, à quelques mètres de la mission de Nagire, monument infiniment moins grandiose que celui de son père (fig. 3). Le « fils » (l'enquête a eu lieu très rapidement, en pidgin english, et on sait la valeur qu'il faut attribuer à des renseignements de cet ordre, où la langue propre est indispensable) de Simbo se nommait Néti, lui-même enterré dans une « grande tombe » que je n'ai pas vue, à Puingalato (la racine du galato),

village entre Nagire et Lorao. Néti est mort depuis longtemps. Sans postérité, semble-t-il, et mes informateurs, aussi bien à Nagire qu'à Lone, mission plus proche de Puingalato, n'ont connu ni lui ni sa femme. Ils ne l'ont connu que par leurs oreilles seulement. Et leurs pères eux-mêmes ne l'ont pas connu.

Six ou sept générations : une tombe bien plus que centenaire. Voilà bien ce que suggère l'état des lieux, la mer grignotant le village, le village qui meurt et disparaît totalement. La tombe d'abord entretenue, puis abandonnée et envahie par les cocotiers et la petite brousse. La grosseur du *mélé* (1 m. 30 de tour, ce qui en fait un arbre assez vieux) donnerait sans doute lieu à un botaniste de faire une constatation de même ordre.

D'après les informateurs, les chefs importants étaient enterrés, *révé taolo koalu* [tiré (avec des cordes) dans le trou], entourés de « centaines » de nattes funéraires. Le visage peint, portant tous les bracelets, dents de cochons et autres insignes de son rang. On disposait à côté de lui des armes et des nourritures. Ils étaient déposés couchés, de manière qu'en se relevant sur leur séant, ils soient prêts à se diriger à l'extrémité ouest de l'île, vers un point dont je ne relis pas le nom sur mes notes.

Profitant de quelques heures libres le lendemain, j'ai été faire une modeste fouille dans la seconde enceinte : une petite tranchée à la hauteur de l'arbre sacré. J'y ai constaté que les 50 ou 60 premiers centimètres étaient composés de petites pierres mélangées avec du corail, de la terre noire, des débris de coquillages, du charbon de bois — une terre rapportée — nettement en transgression avec le sol naturel qu'on trouvait alors. La chance ne m'a pas servi. Sans doute n'ai-je pas creusé au bon endroit. Mais rien ne permettait, sur ce sol parsemé de cailloux, de pierres volcaniques, de déceler la place du corps.

Telle quelle, cette tombe est intéressante : son importance, sa belle présentation, son état de conservation et son accès facile en font sans doute un monument caractéristique de cette population de la côte nord d'Aoba. Un missionnaire de la Church of Christ, M. Fischer, qui vit depuis sept ans à Aoba et qui passait par là comme j'achevais de reconnaître le lieu, m'a dit n'avoir pas connaissance d'une sépulture aussi importante dans l'île. Elle témoigne d'une chefferie puissante et susceptible de faire travailler à son profit une population nombreuse et persévérante.

☆

À quelque distance de cet enclos funéraire, j'ai reconnu l'existence d'une tombe beaucoup plus simple et d'un autre type, dont le croquis

TOMBE DE TAREMULIMULI, AOBA, NOUVELLES-HÉBRIDES.



Vue prise le dos à la mer, du point *b*, et montrant, face au sud, l'angle sud-est de l'enclos. On y retrouve, sous un autre angle, la pierre Tarililitoa (G) contre laquelle s'appuie un européen. La pierre d'angle (C) a été chavirée par un choc.



Extrémité nord du second enclos en forme de navire. (croquis, point *i*). «Bordage» est. La femme est appuyée sur la pierre I du croquis, taillée en proue aiguë. L'homme à croupetons pose les mains sur une pierre de l'autre «bordage». La mer a mangé le plateau jusqu'à la pierre I qui, sous peu, tombera sur la plage, au pied du talus.

ci-joint (fig. 2) donne l'apparence. Il s'agit de 4 pierres levées pouvant avoir de 0 m. 45 à 0 m. 70 de haut, encadrant un amas de cailloux roulés et de petites pierres ordinaires. L'ensemble semblant parfaitement pouvoir recouvrir un corps d'homme, c'est-à-dire ayant environ 2 m. 50 de long sur un peu plus d'un mètre de large. Ce croquis est dessiné d'après une mauvaise photographie qui montre très nettement que cette tombe, marquée d'un cycas beaucoup plus jeune que celui de la tombe



Fig. 2. — Nouvelles-Hébrides. Aoba. Environs de la mission de Nagire. A droite du chemin allant de Nagire à Ualerike. Tombe isolée. Longueur, env. 2 m. 50; largeur, env. 1 m. 20, d'après une photographie.

du chef Tarimulémulé, avait été entourée de quelques pierres levées plus petites mais visiblement dressées là pour la délimiter.

La tombe de Simbo (fig. 3), le fils de Tarimulémulé mentionné plus haut, est située dans l'espace de quelques dizaines de mètres qui sépare la mission catholique de Nagire de la mer, sur cette même petite falaise où était établie la tombe de son père. Vue de la mission, elle représente un enclos assez régulier d'une quinzaine de pierres levées, la plus haute atteignant à peu près 1 m. 50. On en trouvera ici un croquis dessiné d'après une photographie. Je n'en ai pas relevé les dimensions exactes, pensant que ces mégalithes étaient déjà connus.

En réalité, il n'en est rien. Pour aussi accessibles qu'elles soient dans la cour d'une mission ou sur le bord d'un sentier fréquenté, ces trois tombes ne semblent pas avoir été signalées. A. Riesenfeld, par exemple, dans sa compilation récente *The Megalithic culture of Melanesia* (1950), n'en fait pas mention, pas plus qu'il ne mentionne ce genre de monuments à Aoba. Il dit simplement (p. 21) que Speiser en mentionne sans les localiser, et il ajoute : « Étant donné la coutume d'élever des monolithes sur les tombes à Maévo et à Pentecôte, l'érection de monolithes sur des tombes à Aoba n'aurait rien d'étonnant. » Les murs de pierre de l'île, auxquels fait allusion Suas, n'ont aucun rapport avec les pierres

levées délimitant ces enclos funèbres; elles ne sont, en effet, autre chose que : « Des pierres séchées posées l'une sur l'autre sans aucun mortier et de l'épaisseur d'une pierre ». Il ne s'agit absolument pas des mêmes constructions. Il est pourtant intéressant de constater que les deux noms que j'ai cru entendre dans la bouche des indigènes pour désigner ces tombes *Guarh, Warh,* sont sans doute une variante du mot *Guara* « barrière de pierre » donné par Suas.



Fig. 3. — Nouvelles-Hébrides. Aoba. Mission de Nagire. Tombe de Simbo, fils de Tarimulémulé, vue de la véranda de la mission. (D'après une photographie.)

Notons également que d'après Coombe, *Islands of Enchantment* (Londres, 1911, p. 16) cité par Riesenfeld, à Pentecôte « la tombe est entourée de murs et que les indigènes disent que, fréquemment, elle est en forme de canot, par suite de la pensée du voyage que le mort a commencé. » Riesenfeld ajoute d'ailleurs prudemment en note : « Cette remarque n'a jamais été confirmée par d'autres témoignages. » La tombe de Tarimulémulé qui, sur plan, donne une forme parfaite de canot avec une pierre de proue admirablement taillée à cet effet semble confirmer la possibilité de la chose à Aoba.

Patrick O'Reilly.

PETITS OUTILS HAWAIIENS
EN BAMBOU SCULPTÉ
SERVANT À DÉCORER LES TAPAS
CONSERVÉS AU MUSÉE DE L'HOMME

Le Musée de l'Homme possède une série intéressante d'éclats de bambou dont une des extrémités sculptée et découpée de divers motifs servait à Hawaii à l'impression des décors des *tapa.* Leur nom indigène est *ohe kapala* ou *ohe kakau* (*ohe* = bambou).

Ces objets sont particulièrement rares et précieux étant donné la fragilité de leur matière, et fort peu jusqu'à présent ont été signalés dans les collections des musées d'ethnologie. Le bambou semble avoir été acclimaté depuis très longtemps à Hawaii si on en juge par les objets utilisés par les anciens Hawaiiens pour leurs danses : flûtes de nez et pour divers usages : éventails, etc. Cependant, il est curieux de noter, avec Brigham, qu'aucun voyageur n'a décrit dans ses récits, ni à Hawaii, ni dans aucune autre île polynésiennes, ces petits *ohe kapala* dont on se servait autrefois.

Ces bâtonnets, d'une longueur moyenne de 40 cm., d'une largeur qui varie de 0 cm. 6 à 1 cm. 8 et d'une épaisseur moyenne de 0 cm. 3 sont faits dans un bambou suffisamment gros pour que l'éclat forme une surface plane dont l'extrémité est encore amincie avant d'être incisée.

La série du Musée de l'Homme comprend deux sortes d'instruments. Les uns, façonnés en forme de fourchette ou de plume à quatre ou cinq becs, souvent d'égale longueur, mais parfois taillés en biseau, servaient à tirer des lignes parallèles. Les combinaisons de ces lignes tirées et croisées à divers intervalles arrivaient à former un véritable quadrillé, motif fréquent sur les *tapas hawaiiens.* Les autres, matrices à *tapa,* servaient à imprimer sur l'étoffe les motifs incisés dans la partie interne de l'éclat de bambou, cette extrémité variant d'une longueur de 4 à 7 centimètres. Ces motifs, tous géométriques seront décrits

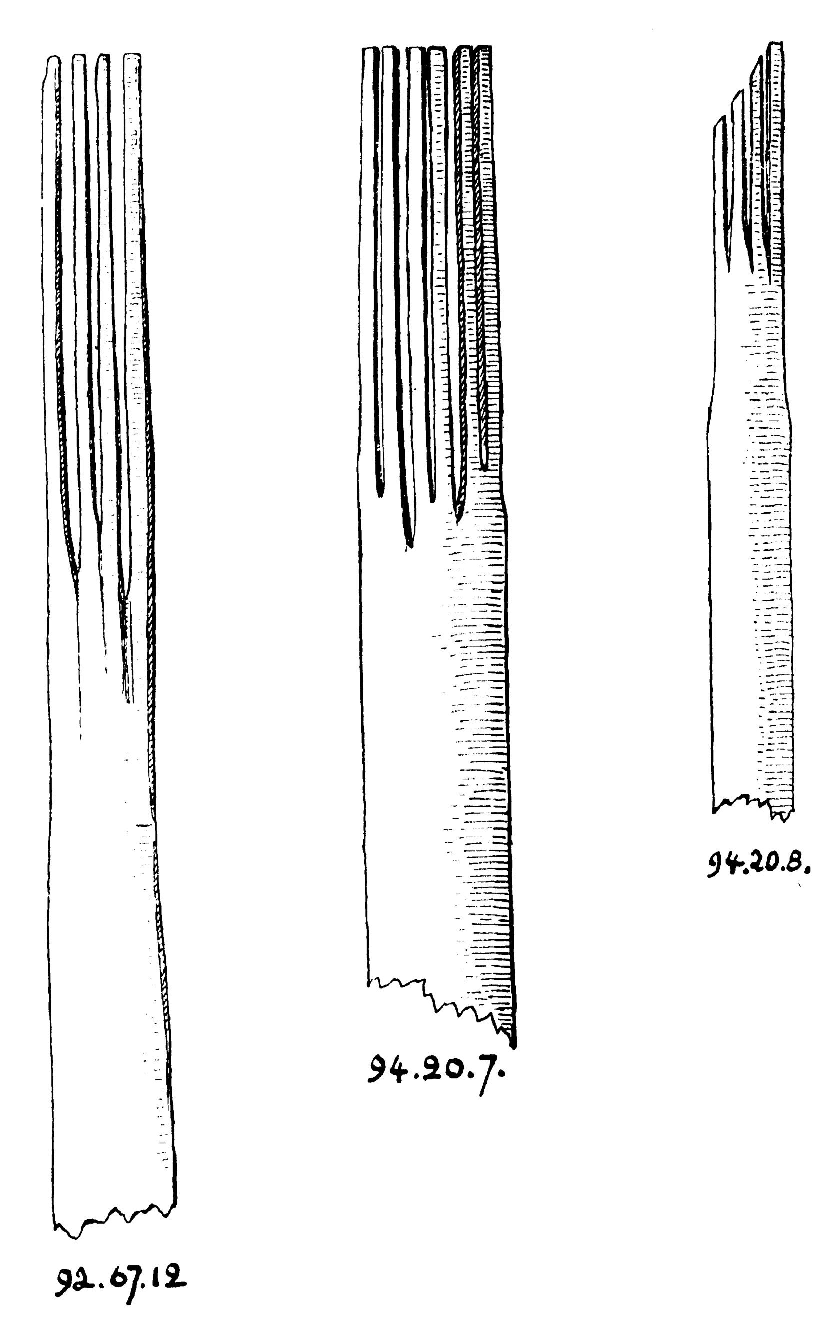


FIG. 1. — Hawaii. *Ohe kapala* en becs de plume. Musée de l'Homme, nᵒˢ 92.67.12; 94.20.7; 94.20.8.

plus loin; leur grande diversité : losanges, points, rosaces, chevrons assemblés, étoiles forment un véritable répertoire de thèmes décoratifs. Il est à noter que ces ornementations rappellent les décors qui se trouvent sculptés sur les faces des battoirs à *tapa d'Hawaii*, quoiqu'il soit impossible de relever sur les pièces dont nous disposons au Musée deux dessins identiques : ces motifs sont d'un style proprement hawaiien.

Nous sommes peu renseignés sur la façon dont ces étroits éclats étaient utilisés par l'ouvrier; cependant, il semble que celui-ci, ayant devant lui l'étoffe étendue sur une planche, trempait dans une calebasse contenant la teinture l'extrémité sculptée d'un bâtonnet qu'il appliquait ensuite sur la partie à décorer en l'appuyant avec la main gauche pour en imprimer le motif. Le *ohe kapala* était trempé à nouveau dans la teinture après chaque impression et l'on continuait ainsi jusqu'à ce que le *tapa* soit entièrement décoré d'une succession de motifs qui finissaient par former de longues lignes.

Le jeu d'*ohe kapala* du Musée de l'Homme — 16 pièces et leur étui en bambou a été rapporté en France, en 1892 et 1894, par M. William Martin qui fut consul à cette époque aux îles Hawaii et en fit don au Musée d'Ethnologie.

Description

I. *Bambous en forme de fourchette ou becs de plume* (fig. 1).

le 92.67.12 a 4 dents de même longueur et à intervalles égaux (fig. 1, à gauche);

— le 94.20.7 a 6 dents d'égale longueur groupées par deux (fig. 1, au milieu);

— le 92.20.8 dont les dents sont au nombre de 4 est taillé en biseau (fig. 1, à droite).

Un auteur allemand signale que ce genre d'outil est souvent originaire de Molokaï et de Kanolo.

II. *Extrémités sculptées et incisées :*

a. Série de motifs de chevrons (fig. 2).

Sur les manches de trois de ces bâtonnets sont inscrits des noms indigènes sans doute recueillis par le collecteur. Ce sont :

Iwi puhi sur le n° 92.67.2;
Wiailua aka sur le n° 92.67.3;
Wiailua iwi puhi sur le n° 92.67.4.

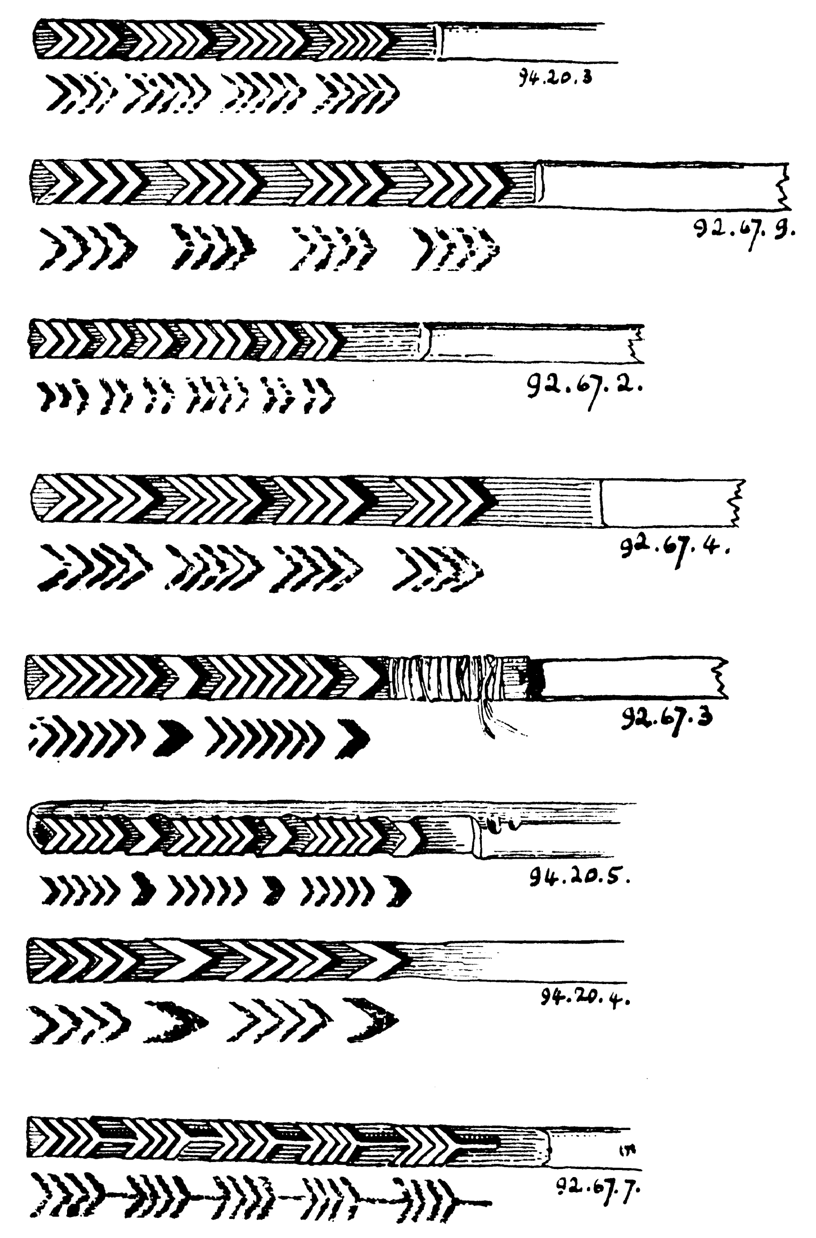


Fig. 2. — Hawaii. *Ohe kapala.* (Grandeur naturelle.) Décorations avec des motifs et chevrons diversement groupés. Les empreintes figurant sous le dessin des batonnets sont les exactes reproductions des empreintes réelles. Les numéros renvoient aux numéros d'identification du Musée de l'Homme.

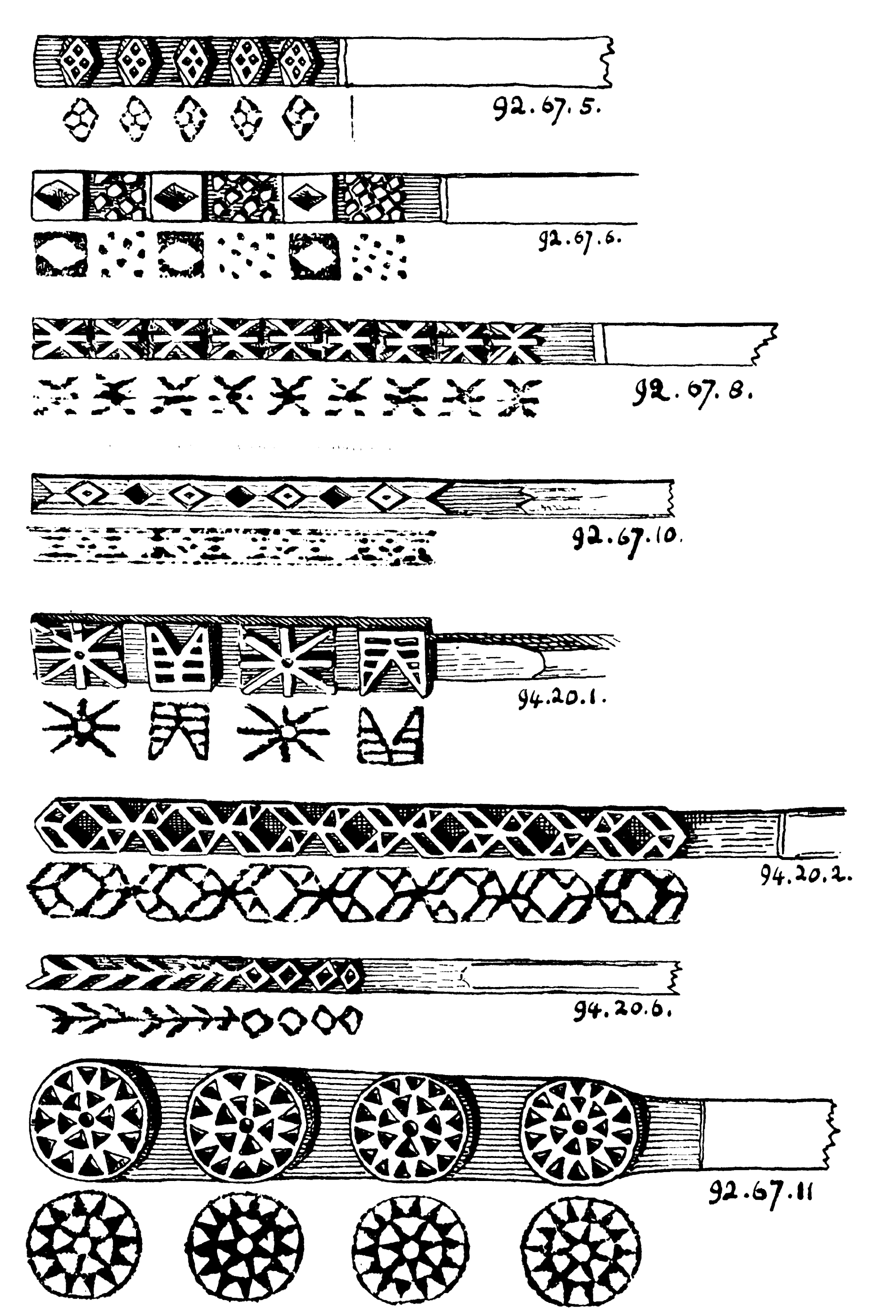


Fig. 3. — Hawaii. *Ohe kapala.* (Grandeur naturelle.) Décorations diverses. Les numéros inscrits sous le manche sont les cotes des objets dans les collections du Musée de l'Homme.

Les chevrons sont assemblés de diverses façons :

— soit en groupe de 4-4-4-4 ou 5-5-5 avec intervalles réguliers entre les groupes comme dans les nos 92.67.7, 9 et 92.67.4;

— soit rythmés par groupes de 4-1-4-1 ou 4-2-2-3.

b. Décorations diverses (fig. 3) :

— 92.67.5. Motif composé de 5 losanges en relief et piqués de chacun 4 trous;

— le 92.67.6 est décoré de 6 petits registres successifs les uns formés par de gros points en relief, les autres par un carré dans lequel s'inscrit, en creux, un losange;

— 92.67.8. Une succession d'étoiles à 6 branches forme un motif régulièrement reproduit;

— 92.67.10. Des losanges en creux alternent avec des losanges dont le contour seul est incisé, formant anisi un motif très étroit;

— 94.20.1. Le décor est fait de deux motifs alternés : l'un est une sorte d'étoile à 8 branches, en relief; l'autre est composé de deux triangles juxtaposés et striés de barres également en relief;

— 92.20.2. L'extrémité du bambou est décorée d'une suite de motifs géométriques : losanges, triangles et rectangles juxtaposés formant un ensemble harmonieux;

— 94.20.6. Mince éclat de bambou orné de 4 losanges grossièrement taillés auxquels succèdent des chevrons reliés par une arête centrale (le haut de ce bâtonnet est cassé) ;

— 92.67.11. Très large éclat de bambou dur dont l'extrémité est décorée et plus large que le manche. Elle est ornée de 4 rosaces faites de triangles et de ronds en creux et en relief. Ce motif est le seul que nous possédions, qui ait été signalé par Brigham.

M. LAROCHE,

attachée au Muséum d'Histoire naturelle.

DOCUMENTS ANTHROPOLOGIQUES SUR LES MÉLANÉSIENS ORIENTAUX

SOMMAIRE

INTRODUCTION

Au cours d'un bref séjour en Mélanésie, nous avons entrepris la récolte de mensurations corporelles détaillées, sans viser nullement à une étude des populations. Notre but initial était fort modeste : nous avions des travaux en cours sur les Mélanodermes Africains et Asiatiques; nous voulions y joindre des documents personnels sur les Mélanodermes Océaniens; ainsi nous pouvions éliminer le coefficient personnel qui entre souvent dans les mensurations et nous obtenions des éléments de comparaison valables. Puis, entraînés par la facilité, presque par l'habitude, nous avons poussé le nombre des sujets étudiés à 125, mais en ne notant plus que les caractères principaux.

Ce n'est qu'ensuite que nous avons comparé nos résultats aux données classiques. Nous avons eu alors la surprise de constater que nos documents ne confirmaient pas ce qui pouvait paraître hardi et original dans les travaux de nos prédécesseurs — et le but de cette communication sera de tempérer ce qui a pu être écrit d'excessif sur les Mélanésiens Orientaux.

D'ordinaire on pense seulement aux remarquables travaux de Sarasin pour la Nouvelle-Calédonie, et à ceux de Speiser pour les Nouvelles-Hébrides, quand on traite des Mélanésiens Orientaux. Ce serait pourtant une erreur que négliger les travaux d'auteurs français dont l'un (Deniker) a un nom illustre, et les autres (de Rochas, Bourgarel) étaient comme nous-mêmes des médecins coloniaux. Ajoutons-y le récent mémoire d'Avias sur les groupes sanguins.

Bourgarel décrit deux races en Nouvelle-Calédonie : une noire et une jaune, correspondant en gros à la côte Ouest et à la côte Est, mais souvent plus mêlées; cette race jaune serait d'origine polynésienne, mais déjà métissée de mélanésien.

Deniker, à propos des Loyaltiens, pense que les différences sont moins tranchées.

Sarasin propose, et même impose au monde scientifique (étant donné sa notoriété) une division du peuplement de la Nouvelle-Calédonie en deux zones : la partie septentrionale et la partie méridionale; à cette dernière se rattacheraient les îles Loyalty. Dans la pensée de Sarasin (comme dans celle de Deniker), il ne s'agit pas de métissage polynésien dans la zone sud, mais de juxtaposition de deux types différents, dont celui du Nord se rattacherait au groupe australien. On lui a parfois fait dire, par erreur, que seuls les Néo-Calédoniens du Nord de l'île sont de purs Mélanésiens, tandis que les autres et les Loyaltiens sont des métis de Polynésiens.

Avias confirme, par l'étude des groupes sanguins, la manière de voir de Sarasin en faisant des Néo-Calédoniens un intermédiaire entre Papous et Australiens.

Pour les Nouvelles-Hébrides, le problème est plus simple. Tout le monde s'accorde à penser que les Néo-Hébridais les plus purs sont ceux des deux grandes îles occidentales (Espiritu Santo et Malikolo), tandis que les habitants du chapelet d'îles orientales (des Banks à Tana) sont métissés de Polynésiens. Cependant Speiser distingue deux couches polynésiennes, une ancienne et une récente.

NATURE DE NOTRE ENQUÊTE

Les documents que nous avons recueillis et que nous allons confronter avec ceux de nos prédécesseurs ont le grave défaut de porter sur peu de sujets. Nous n'avons pu en effet mesurer que :

25 Néo-Hébridais,
65 Néo-Calédoniens,
35 Loyaltiens.

Le détail de leur origine est le suivant :

1. Néo-Hébridais :

Espiritu Santo...	10 sujets,
Malikolo	6 sujets,
Banks.........	4 sujets,
Efaté..........	4 sujets,
Paama.........	1 sujet.

2. Néo-Calédoniens :

Koumac (Nord-Ouest)........	39 sujets,
Bourail (Centre-Ouest).......	18 sujets,
Côte Est (de Touho à Yaté)...	8 sujets.

3. Loyaltiens :

Lifu....................	20 sujets,
Maré...................	5 sujets,
Uvéa...................	10 sujets.

Nos mensurations ont été effectuées de façon rigoureusement classique. Notre instrumentation provenait du Musée de l'Homme, que nous remercions ici vivement. Sur 45 sujets, les mensurations ont été très détaillées : c'était notre but initial. Nous ne rapporterons ici que les principales d'entre elles, portant sur un total de 125 sujets.

A ces mensurations nous avons joint : photographies et notation de caractères descriptifs. Ces derniers ont le grave défaut d'être évidemment subjectifs et donc de varier avec chaque auteur. Nous les avons recueillis surtout pour avoir des éléments de comparaison valables par rapport à d'autres groupes ethniques par nous étudiés. Nous leur attachons une grande importance : en matière d'observation humaine, le qualitatif vaut le quantitatif; un visage se décrit mieux qu'il ne se mesure.

Nous n'aurions pas pu nous livrer à ces investigations si nous n'avions eu le concours complet de nos camarades du Service de Santé colonial : la recommandation du médecin-colonel Sanner, l'entremise du docteur Ragusin, et l'appui direct des docteurs Bourdin, Heckenroth, Lecoanet, Lestrade, Trouillot et Veilleux, que nous tenons à remercier ici, tant pour la cordialité de leur accueil que pour leurs conseils éclairés. Nous n'oublions pas non plus M. Lenormand, alors simple secrétaire de la Société des Études Mélanésiennes. Joignons-y le nom du Grand Chef Nyaé, de Koumac, pour son obligeance.

ANALYSE DES DOCUMENTS

a. Caractères mesurables

1. *La stature.*

La stature moyenne augmente des Nouvelles-Hébrides à la Nouvelle-Calédonie et de la Nouvelle-Calédonie aux îles Loyalty. Nous trouvons en effet les valeurs suivantes en millimètres :

	NOMBRE.	MOYENNE.	MINIMUM.	MAXIMUM.
Nouvelles-Hébrides	(25)	1.632,9	1.545	1.766
Nouvelle-Calédonie	(65)	1.683,0	1.600	1.786
Iles Loyalty	(35)	1.693,0	1.595	1.814

Il importe de souligner que nos chiffres sont plus élevés que ceux des autres auteurs.

Nouvelles-Hébrides :

Espiritu-Santo	(214)	1.591	(Speiser)
Malikolo	(?)	1.635	(Speiser)
Aoba	(?)	1.624	(Speiser)
Pentecote	(?)	1.596	(Speiser)
Epi	(?)	1.628	(Speiser)
Erromango	(48)	1.654,5	(Humphreys)
Tanna	(?)	1.658	(Speiser)
Tanna	(187)	1.645	(Humphreys)

Nouvelle-Calédonie :

	(250)	1.664	(Sarasin)
	(50)	1.670	(Bourgarel)

Iles Loyalty :

Lifu, Maré, Uvéa	(91)	1.677	(Sarasin)
Lifu	(10)	1.642	(Deniker)

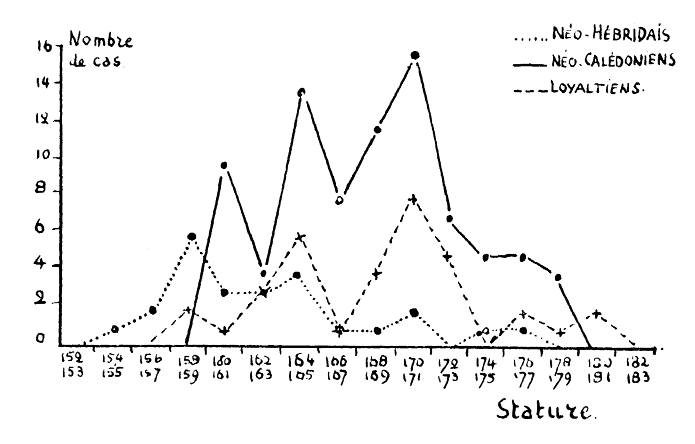
La tendance à une plus grande stature vaut pour l'ensemble des 125 sujets mesurés. On ne peut donc pas l'attribuer à la faible amplitude de la série. Il est bien plus probable que l'amélioration de l'état sanitaire et du niveau social fait accroître la stature moyenne en une génération; le fait a d'ailleurs été observé en divers points du globe,

en Europe, au Japon, et récemment par M. Vallois en Afrique. La stature réduite des Néo-Hébridais s'explique peut-être en partie par la sous-alimentation, le mauvais climat et l'influence persistante des maladies tropicales.

Pour la Nouvelle-Calédonie, deux facteurs de modification de la stature doivent être étudiés :

— l'influence de tribus septentrionales de petite taille;
— le métissage polynésien.

I. *Les tribus de petite stature* ont influencé fortement tout le travail de Sarasin et nous aurons à revenir sur l'importance à leur donner.



Ces sujets sont surtout les Pamboa et les Bondé. Il s'agit de tribus primitives, que nous aurions bien voulu aller voir aussi; le docteur Sanner nous l'avait vivement conseillé. Sarasin nous semble avoir péché par excès en généralisant cette petite stature à tous les sujets du nord de la Nouvelle-Calédonie. Et le nombre important des sujets qu'il a mesurés là peut avoir faussé sa moyenne générale.

Nous avons mensuré une autre tribu septentrionale, distante de 25 kilomètres des deux précédentes, qui nous a donné des résultats tout différents :

Statures régionales en Nouvelle-Calédonie :

	Groupe septentrional.		Groupe occidental.		Groupe oriental.	
F. Sarasin......	(106)	1.640	(30)	1.665	(54)	1.705
S. Olivier......	(39)	1.680,5	(18)	1.679	(8)	1.710

Aussi, à notre avis, il faut se contenter de dire qu'il y a dans le nord de la Grande Terre des tribus plus petites et plus primitives, sans qu'il faille en faire un type régional étendu.

2. *Le métissage polynésien* de la côte Est nous semble plus certain. Il est affirmé par une stature plus élevée et par différents caractères que nous verrons. Nombreuses sont les légendes racontant l'arrivée d'hommes rouges, qui devinrent les chefs de tribus, cela au cours des derniers siècles. Bourgarel exagérait en divisant en deux le peuplement de l'île. Il est probable que ces Polynésiens plus ou moins purs se confondent peu à peu dans la population néo-calédonienne. Ils ont laissé cependant des tracs anthropologiques faciles à mettre en évidence, ainsi une stature plus élevée (voir le groupe oriental du tableau). Il faut cependant se garder de généraliser, comme certains auteurs, pour lesquels les Pamboas du nord seraient des australoïdes et tous les autres sujets des métis polynésiens.

On retrouve aux îles Loyalty cette influence, marquée par une plus grande taille, aussi bien pour Sarasin que pour nous. Rappelons qu'il est classique de considérer que le métissage polynésien est plus marqué au nord des îles; en effet, c'est à Lifu que la stature est la plus basse.

Statures aux îles Loyalty :

	LIFU.		MARÉ ET UVÉA.	
F. Sarasin.........	(31)	1.668	(60)	1.681
G. Olivier.........	(20)	1.685	(15)	1.703

A l'opposé, le métissage polynésien des Nouvelles-Hébrides orientales est surtout net au sud, ainsi à Tanna et Erromango. Alors que nos 9 sujets originaires des petites îles orientales ont une stature de 1.663 millimètres, les 16 des deux grandes îles occidentales (Espiritu-Santo et Malikolo) ont une taille réduite à 1.616 millimètres.

Plus au nord encore, à Santa-Cruz, Speiser a trouvé une stature de 1.603 millimètres seulement.

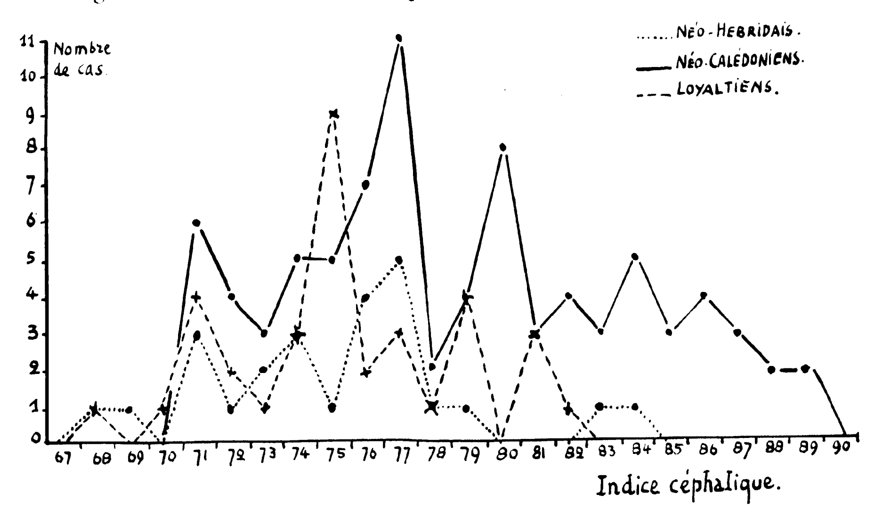
II. *L'indice céphalique.*

La caractéristique des Mélanésiens en général est d'avoir la tête étroite. Ils semblent plus sténocéphales que dolicéphales; pourtant la saillie fréquente de la glabelle doit intervenir dans l'allongement de la tête. Cette étroitesse est encore plus marquée sur le crâne sec, et l'on a

attribué ce fait à l'épaisseur des téguments latéraux et au développement des muscles temporaux, qui doivent aller de pair avec de très fortes mandibules.

	NOMBRE.	LONGUEUR MAXIMUM. Moy.	Min.	Max.	LARGEUR MAXIMUM. Moy.	Min.	Max.	INDICE CÉPHALIQUE. Moy.	Min.	Max.
Nouvelles-Hébrides	(25)	190,1	177	212	143,4	136	151	75,45	68,4	84,2
Nouvelle-Calédonie........	(65)	192,0	176	210	151,5	134	167	78,9	71,0	89,3
Iles Loyalty.............	(35)	195,7	178	212	148,4	138	157	75,9	68,6	82,4

La tête est donc moins volumineuse aux Nouvelles-Hébrides, plus large en Nouvelle-Calédonie. Cependant notons que Sarasin trouve la



même longueur de tête que nous (192,5), mais une moindre largeur (147,0) pour les sujets de la Grande Terre; pour les Loyaltiens, il y a aussi de petites différences (199,7 et 144,6). Si bien que ses indices céphaliques sont tous deux plus bas : 76,5 et 72,5. De toutes façons, la tendance est la même, ainsi que la différence entre les deux groupes.

Ici encore, la dolicocéphalie marquée des Pamboa et des Bondé a altéré l'indice moyen de Sarasin. Nos sujets du Nord de l'île (de Koumac) ont la tête seulement un peu plus étroite, mais non exagérément.

Indice céphalique en Nouvelle-Calédonie :

	GROUPE SEPTENTRIONAL.		GROUPE OCCIDENTAL.		GROUPE ORIENTAL.	
F. Sarasin......	(67)	72,1	(42)	80,1	(55)	79,4
G. Olivier......	(39)	77,4	(18)	82,3	(8)	78,9

Il est à noter que le métissage polynésien probable de la côte est n'a pas entraîné de tendance brachycéphale marquée. Il en est de même aux îles Loyalty, où la dolicocéphalie est la même qu'aux Nouvelles-Hébrides. Cependant l'indice est plus élevé aux îles Maré et Uvéa, qui sont plus mêlées que l'île Lifu :

Indices céphaliques aux îles Loyalty :

	LIFU.		MARÉ ET UVÉA.	
F. Sarasin	(31)	71,4	(62)	73,0
G. Olivier	(20)	74,5	(15)	77,1

De même aux Nouvelles-Hébrides, l'indice céphalique est de 75,1 chez nos sujets des îles occidentales (Espiritu-Santo et Malikolo) et de 76,0 chez ceux des petites îles orientales. En fait, il y a de grandes variations suivant les îles : Speiser a trouvé des indices de 77,8 à Espiritu-Santo et de 73,6 à Malikolo; Humphreys, au sud-est, donne les valeurs de 78,7 à Tanna et de 74,9 à Erromango.

Plus au nord, aux îles Santa-Cruz, Speiser a trouvé un indice de 76,5.

III. *Indice de hauteur.*

Il est intéressant de noter que les Mélanésiens ont une tête assez haute, car ce fait les éloigne du type néanderthalien à crâne bas.

Outre les Néo-Hébridais et les Loyaltiens, nous n'avons noté la hauteur de tête que sur 10 Néo-Calédoniens. Nos mesures ont été faites par soustraction de la hauteur du tragion à la stature, et non par mesure directe. Il faut donc faire les réserves d'usage sur la valeur de cette technique rapide.

	HAUTEUR de la tête.		INDICE de hauteur/longueur.	INDICE de hauteur/largeur.	INDICE de hauteur moyenne.
Nouvelles-Hébrides.	(25)	130,9	68,7	91,2	78,5
Nouvelle-Calédonie.	(10)	131,9	69,4	88,2	77,6
Iles Loyalty	(35)	132,1	67,5	89,0	76,8

La forme du crâne en carène des Néo-Calédoniens est bien connue. Mais il est curieux de constater que ce sont les Néo-Hébridais qui ont la tête relativement la plus haute. Speiser a trouvé à Espiritu-Santo une hauteur de tête de 125 millimètres, d'où les indices de 66,8, 86,2 et 75,4; à Santa-Cruz, il a trouvé 122 millimètres et les indices : 64,9, 84,7 et 73,5.

Nos indices sont de l'ordre de ceux trouvés par Fenner sur les Australiens et par M. Vallois sur les Noirs de Badjoué (Cameroun).

IV. *Indice transverso-zygomatique.*

La forte saillie latérale des arcades zygomatiques élargit la face des Mélanésiens orientaux et leur donne un indice transverso-zygomatique ou céphalo-facial) assez élevé :

Nouvelles-Hébrides...........	(25)	96,0
Nouvelle-Calédonie...........	(65)	95,6
Iles Loyalty................	(35)	95,9

Ce sont là des valeurs d'Australiens et de Noirs Ouest-Africains. Mais ici on ne peut s'empêcher de relier la saillie des arcades zygomatiques, celles des arcades sourcilières, et le développement de la mandibule, tous éléments qui contribuent à la massivité de la face des Mélanésiens.

V. *Indice facial.*

Les Néo-Calédoniens ont des dimensions faciales élevées, ils se distinguent donc, par une grosse figure, des Néo-Hébridais qui l'ont nettement plus petite, et les Loyaltiens, plus étroite.

		HAUTEUR FACIALE morphologique.			LARGEUR FACIALE bizygomatique.			INDICE FACIAL morphologique.		
	NOMBRE.	Moy.	Min.	Max.	Moy.	Min.	Max.	Moy.	Min.	Max.
Nouvelles-Hébrides.........	(25)	115,8	107	139	137,8	123	148	83,9	75,0	105.8
Nouvelle-Calédonie.........	(65)	122,1	106	138	144,8	132	155	84,4	74,2	95.1
Iles Loyalty...............	(35)	121,0	110	132	142,4	134	150	84,9	77,2	93 5

Nos chiffres diffèrent considérablement de ceux de Sarasin, à la fois en largeur (143,1) et en hauteur (114,9). Ces différences techniques font que les indices par lui trouvés (80,4 et 83,1) ne peuvent pas être comparés. A l'opposé Humphreys trouve un indice bien plus élevé : 87,5 chez les Néo-Hébridais sud-orientaux. Mais Speiser donne 83,2 à Espiritu-Santo et 83,8 à Malikolo comme aux Hébrides, en général.

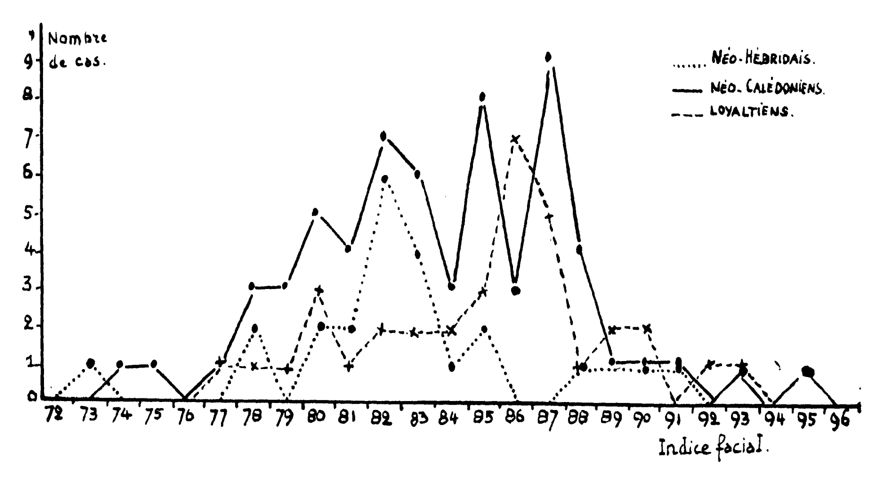
A défaut, signalons que nous trouvons, comme Sarasin, la même tendance à l'étroitesse de la face chez les Loyaltiens (ou plutôt à la moindre largeur). De plus cet auteur signale que les Néo-Calédoniens septentrionaux auraient la face plus longue; nous n'avons pas trouvé ce fait,

au contraire ce sont nos quelques sujets de la côte Est de la Nouvelle-Calédonie qui manifestent cette tendance vers le type Loyaltien :

Indice facial en Nouvelle-Calédonie :

	GROUPE SEPTENTRIONAL.		GROUPE OCCIDENTAL.		GROUPE ORIENTAL.	
F. Sarasin.....	(66)	83,7	(41)	70,7	(52)	78,6
G. Olivier.....	(39)	94,4	(18)	83,1	(8)	86,5

Il est d'ailleurs difficile d'affirmer que cet allongement de la face soit un signe de métissage polynésien. A Lifu, l'île des Loyalty que l'on sait



être la moins mêlée, l'indice facial est plus fort (donc la face relativement plus longue) qu'à Maré et Uvéa, et cela aussi bien pour Sarasin que pour nous-mêmes.

Indice facial aux îles Loyalty :

	LIFU.		MARÉ ET UVÉA.	
F. Sarasin........	(32)	83,7	(62)	82,8
O. Olivier........	(20)	85,8	(15)	84,9

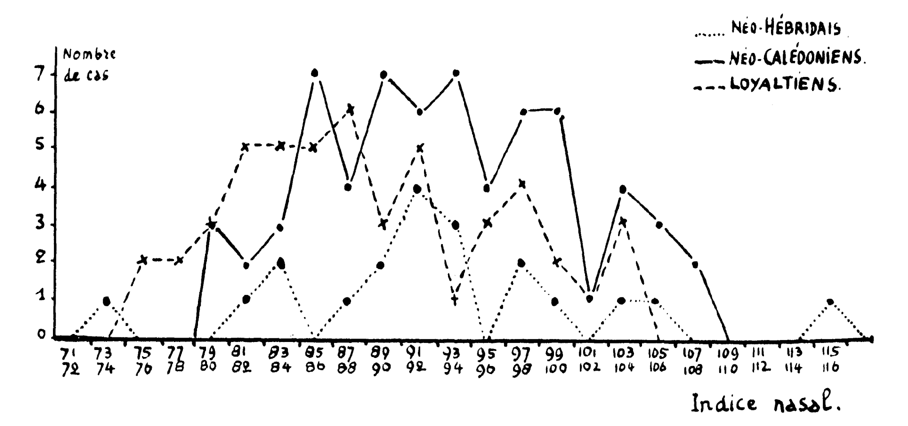
Mais aux Nouvelles-Hébrides, ce sont nos sujets des îles orientales, les plus exposées au métissage polynésien, qui ont une face plus longue : 87,6 (chiffre analogue à ceux de Humphreys) contre 82,0 pour les Néo-Hébridais occidentaux. A Santa-Cruz, Speiser donne un indice facial morphologique de 82,9.

VI. *Indice nasal.*

Nos résultats diffèrent ici encore beaucoup de ceux de Sarasin, par suite de différences de technique semble-t-il :

		HAUTEUR DU NEZ.			LARGEUR DU NEZ.			INDICE NASAL.		
	NOMBRE.	Moy.	Min.	Max.	Moy.	Min.	Max.	Moy.	Min.	Max.
Nouvelles-Hébrides	(25)	50,2			45,1			89,8		
Nouvelle-Calédonie	(65)	51,7			48.2			95,2		
Iles-Loyalty	(35)	50,5			44,8			88,8		

En Nouvelle-Calédonie, Sarasin a trouvé, respectivement, 47,8 mm, 47,3 mm et un indice de 99,3. A l'opposé Humphreys aux Nouvelles-



Hébrides a publié des largeurs de nez très réduites, donnant un indice global de 76,6. Les seuls chiffres qui concordent avec les nôtres sont ceux de Speiser à Espiritu-Santo, et qui sont : 51,3 mm, 44,5 mm et un indice de 86,7.

Cependant nous trouvons la même tendance que Sarasin : le nez s'amincit sur la côte Est ainsi qu'à Lifu :

Indice nasal en Nouvelle-Calédonie :

	GROUPE SEPTENTRIONAL.		GROUPE OCCIDENTAL.		GROUPE ORIENTAL.	
F. Sarasin	(67)	102,2	(54)	98,5	(41)	95,4
G. Olivier	(39)	93,5	(18)	95,5	(8)	87,6

Indice nasal aux îles Loyalty.

	LIFU.		MARÉ ET UVÉE.	
	—		—	
F. Sarasin........	(32)	88,7	(55)	93,2
G. Olivier........	(20)	87,1	(15)	90,8

A vrai dire, nos différences avec Sarasin sont minimes aux Loyalty. C'est son groupe septentrional qui perturbe sa série de Nouvelle-Calédonie.

Aux Nouvelles-Hébrides, nous trouvons le même indice nasal, quelle que soit l'origine occidentale ou orientale des sujets (89,8 et 90,0).

VII. *Indices corporels.*

Bien que nous n'ayons pas l'intention de traiter ici des autres dimensions corporelles des Mélanésiens orientaux, signalons cependant les points les plus intéressants des autres mensurations que nous avons relevées :

— le tronc est plutôt court, l'indice cormique de l'ensemble des sujets est de 51,9 (contre 52,2 sur un groupe de soldats français) ;

— les membres sont longs, l'indice du membre supérieur gauche est de 46,2 (contre 44,6 sur le Français moyen), celui du membre inférieur gauche à l'épine iliaque est de 54,5 (contre 53,5 sur le Français).

Cet allongement des membres tient surtout aux segments distaux : l'indice brachio-antibrachial est de 78,6 (contre 75,9 sur le Français), l'indice cruro-jambier est de 82,1 (contre 80,5 sur le Français). C'est l'opposé de ce qu'on voit sur les Néanderthaliens, où les segments distaux sont courts;

— la main est longue et étroite (indices 11,5 et 44,3, contre 10,8 et 48,3 chez le Français) ;

— par contre le pied est long et large; il mesure 265,1 mm de long et 108,4 mm de large, soit des indices de 15,9 et 40,9 (contre 15,5 et 37,8 chez le Français) ce pied s'évase en avant suivant la forme décrite par Pales et Chippaux comme un « battoir triangulaire », dont nous avons recueilli un exemple assez typique.

b. Caractères descriptifs.

Nous avons dit plus haut les inconvénients des caractères descriptifs : la subjectivité des annotations les rend imprécises et empêche toute comparaison valable. D'autre part si des moyennes peuvent être établies, à la

rigueur, sur 25 sujets, par contre des pourcentages exigent au moins 100 sujets par caractère, donc plusieurs centaines de sujets si plusieurs caractères sont simultanément en cause.

I. *La couleur de la peau.*

La couleur de la peau a été notée au front avec une échelle de Broca très détériorée par un long usage sous le soleil des Tropiques. Aussi en ramènerons-nous les numéros aux couleurs auxquelles ils correspondent actuellement; ils n'en seront que plus intelligibles.

Compte tenu du petit nombre de sujets sur lesquels sont établis les pourcentages, voici nos résultats :

	NOUVELLES-HÉBRIDES. (25)	NOUVELLE-CALÉDONIE. (65)	ILES LOYALTY. (35)	TOTAL GÉNÉRAL. (125)
Brun foncé	96,0 %	23,0 %	42,8 %	43,2 %
Brun moyen	–	57,0 %	37,1 %	40,0 %
Brun rouge	4,0 %	1,5 %	5,7 %	3,2 %
Brun clair et très clair.	–	18,5 %	14,3 %	13,6 %

De ce tableau, il ressort que les Néo-Hébridais sont plus fortement mélanodermes que les autres Mélanésiens orientaux. Par ailleurs, il y a des différences entre Néo-Calédoniens et Loyaltiens que notre série est trop faible pour mettre en évidence : il nous a paru que les sujets de la côte Est, ceux de Maré et d'Uvéa, sont plus clairs que ceux de Lifu et du reste de la Grande Terre.

Sarasin a noté ces faits avant nous. Mais il trouve la peau plus foncée chez les primitifs du Nord de la Nouvelle-Calédonie. Ses résultats d'ensemble, notés à la poitrine (qui diffère peu du front) sont les suivants :

Brun foncé et brun noirâtre	19,0 %.
Brun moyen et brun rougeâtre	70,0 %.
Brun clair	11,0 %.

M. Leenhardt signale qu'un groupe très ancien de la Nouvelle-Calédonie, habitant dans les montagnes de Voh, a la peau couleur « peau de porc ».

Aux Nouvelles-Hébrides orientales, Humphreys relève les pourcentages suivants :

Brun très foncé	13,0 %.
Brun foncé	66/3 %.
Brun moyen	20,7 %.

Enfin parmi nos sujets, il y avait un albinos du type rapporté par de Rochas et qui étonnait Broca : peau rose, yeux bleus, cheveux blonds or (par ailleurs stature élevée, dolicocéphalie et type facial noir).

II. *La couleur des yeux.*

Notée avec la même échelle de Broca défectueuse, la teinte de l'iris nous a paru être (non compris l'albinos) :

	NOUVELLES-HÉBRIDES.	NOUVELLE-CALÉDONIE.	ILES LOYALTY.	TOTAL GÉNÉRAL.
	(25)	(64)	(35)	(125)
Brun noir.........	80,0 %	40,0 %	34,3 %	46,4 %
Brun moyen	20,0 %	43,1 %	60,0 %	43,2 %
Brun clair (noisette).	—	16,9 %	5,7 %	10,4 %

Ici encore, la pigmentation est plus marquée aux Nouvelles-Hébrides. Il faut noter que les teintes claires en Nouvelle-Calédonie proviennent de notre série de Koumac, c'est-à-dire du Nord de l'île.

III. *La forme des cheveux.*

La forme des cheveux est le caractère le plus discuté des Mélanésiens. En moyenne, ils sont crépus longs, et ce crépelage apparaît assez tardivement chez l'enfant, et non peu après la naissance comme chez le Noir d'Afrique.

Nous avons observé les fréquences suivantes :

	NOUVELLES-HÉBRIDES.	NOUVELLE-CALÉDONIE.	ILES LOYALTY.	TOTAL GÉNÉRAL.
	(25)	(65)	(35)	(125)
Cheveux crépus....	96,0 %	86,2 %	25,7 %	72,2 %
Cheveux frisés	4,0 %	10,7 %	51,5 %	20,8 %
Cheveux bouclés...	—	5,1 %	22,8 %	8,0 %

Une cause d'erreur a pu s'introduire dans nos résultats : les artifices employés par les indigènes, non seulement pour décolorer, mais aussi pour décrêpeler les cheveux. Pour cette raison, nous ne pouvons noter la couleur des cheveux, qui est parfois naturellement châtain.

De toutes façons, les cheveux semblent bien de moins en moins crépus à mesure que l'on va des Nouvelles-Hébrides à la Nouvelle-Calédonie, et de celle-ci aux îles Loyalty. Dans ces dernières îles, quelques cas de cheveux seulement ondulés ont été comptés comme bouclés, pour simplifier les comparaisons.

IV. *La pilosité corporelle.*

Nous avons noté la pilosité corporelle de façon approximative, par son développement sur la poitrine. Ce caractère ne nous semble pas devoir être négligé, car les Mélanésiens orientaux ont ceci de particulier d'être *des Noirs velus.*

	NOUVELLES-HÉBRIDES.	NOUVELLE-CALÉDONIE.	ILES LOYALTY.	TOTAL GÉNÉRAL.
	(25)	(65)	(35)	(125)
Pilosité :				
Prononcée	24,0 %	35,6 %	27,3 %	30,8 %
Moyenne	48,0 %	54,2 %	45,4 %	50,4 %
Nulle ou peu développée	28,0 %	10,2 %	27,3 %	18,8 %

La pilosité corporelle nous a donc paru surtout développée chez les sujets de la Grande Terre, où elle est presque analogue en densité à celle de l'Européen.

V. *La saillie des arcades sourcilières.*

C'est là un autre caractère descriptif très important, qui rapproche les Mélanésiens des Australiens. Il ne peut cependant être observé correctement que sur le crâne, où il est lié à la saillie de la glabelle. Sur le vivant, l'observation est très approximative. De toutes façons, c'est un caractère non constant, aussi bien chez les Mélanésiens que chez les Australiens.

	NOUVELLES-HÉBRIDES.	NOUVELLE-CALÉDONIE.	ILES LOYALTY.	TOTAL GÉNÉRAL.
	(25)	(65)	(35)	(125)
Saillie des arcades :				
Prononcée	39,1 %	15,4 %	14,3 %	18,6 %
Modérée	57,1 %	52,3 %	54,3 %	52,8 %
Nulle	8,7 %	32,3 %	31,4 %	27,6 %

Par « saillie modérée », nous entendons ce qu'on peut voir sur certains Européens.

Sarasin indique le chiffre global de 71 p. 100, pour la saillie des arcades sourcilières des Néo-Calédoniens, dont 78 p. 100 pour le Nord de l'île et 54 p. 100 pour le reste. Or nos sujets de Koumac présente une moindre fréquence de ce caractère, pour autant qu'on en puisse juger sur 39 sujets.

La seule indication que nous puissions avancer sûrement, est la plus forte saillie des arcades sourcilières aux Nouvelles-Hébrides.

VI. *Le prognathisme.*

Ce caractère négroïde a paru à Sarasin d'une intensité « *tout à fait extraordinaire* ».

Cela ne nous a pas frappé et le prognathisme des Mélanésiens ne nous a pas semblé beaucoup plus marqué que celui des Noirs centre-africains. Bien entendu, notre notation n'a aucune valeur de comparaison :

	NOUVELLES-HÉBRIDES. (25)	NOUVELLE-CALÉDONIE. (65)	ILES LOYALTY. (35)	TOTAL GÉNÉRAL. (125)
Prognathisme.	20,0 %	10,7 %	5,7 %	11,2 %
Mésognathisme. . . .	64,0 %	46,2 %	31,4 %	45,6 %
Orthognathisme. . .	16,0 %	43,1 %	62,6 %	43,2 %

Il faut donc retenir que le prognathisme diminue quand on va des Nouvelles-Hébrides en Nouvelle-Calédonie, et de là aux îles Loyalty.

VII. *Le type facial.*

Le type facial est l'appréciation globale de la forme du visage, sans tenir compte de la couleur de la peau ni de la forme des cheveux. La finesse des traits aboutit au type « blanc ». Prognathisme et platyrhinie sont les éléments déterminants du type « noir ». Nous n'avons pas noté le type australien, car il est malaisé à déterminer sur le seul visage :

	NOUVELLES-HÉBRIDES. (25)	NOUVELLE-CALÉDONIE. (65)	ILES LOYALTY. (35)	TOTAL GÉNÉRAL. (125)
Type facial uniquement «noir».	96,0 %	70,8 %	68,5 %	75,2 %
Type facial principalement «noir», avec quelque chose de «blanc».	—	16,9 %	14,3 %	12,8 %
Type facial principalement «blanc», avec quelque chose de «noir»	4,0 %	12,3 %	17,2 %	12,0 %

Retenons l'affinement des traits chez les Loyaltiens et la tendance plus fortement négroïde des Néo-Hébridais. C'est ce que nous avons trouvé plus haut. La détermination du type facial est une synthèse.

B. SYNTHÈSE DES DOCUMENTS

I. *Le Néo-Calédonien.*

Le Néo-Calédonien moyen, d'après nos 65 sujets, a une stature de 1.683,0 mm, une tête modérément allongée (I.C. 78,9), une face de même (I.F. à 84,4), un nez très épaté (I.N. à 93,2), un prognathisme fréquent (56,9 p. 100 des cas), des arcades zygomatiques saillantes

(I.T.-Z. à 95,6), une mâchoire forte; la couleur de la peau varie du brun moyen au chocolat; les cheveux ne sont crépus que dans 86,2 p. 100 des cas; la pilosité corporelle est bien marquée dans 72 p. 100 des cas : enfin, signe caractéristique des Mélanésiens orientaux, la saillie des arcades sourcilières est moyenne dans 52,3 p. 100 des cas, et prononcée dans 15,4 p. 100.

Dans l'ensemble, il s'agit là de confirmation de faits connus.

Mais y a-t-il en Nouvelle-Calédonie des différences régionales aussi importantes que celles signalées par Sarasin ? Nous ne l'avons pas trouvé. L'existence de quelques tribus atypiques ne retire pas aux Néo-Calédoniens leur homogénéité, côte Est exceptée. Nous avons constaté « la grande unité des gens de la Grande Terre », comme l'écrit M. Leenhardt.

Sarasin a généralisé à tout le Nord de l'île les caractéristiques des tribus Pemboa et Rondé : petite stature, fort allongement de la tête et de la face, nez très épaté, arcades sourcilières plus souvent saillantes, peau plus foncée.

Or, sur la tribu très voisine de Koumac, nous ne trouvons qu'une tête et une face légèrement plus allongée, des arcades zygomatiques plus saillantes, un prognathisme plus fréquent, des arcades sourcilières moins souvent saillantes, des yeux moins foncés, une peau brune plus rougeâtre : ce sont là des différences régionales, comme on en voit partout, et non des différences fondamentales.

Par contre nous reconnaissons que les sujets de la côte Est présentent un type modifié, peut-être bien par métissage polynésien, avec stature plus élevée, type facial plus fin, arcades sourcilières et zygomatiques moins saillantes, prognathisme plus rare, face moins large, nez moins gros, peau plus claire. La côte Est semble être une zone de contact entre deux grands groupes raciaux. D'ailleurs Avias confirme, par l'étude des groupes Rh, que la partie Sud-Est de l'île se rapproche des Loyalty et de la Polynésie; alors qu'il n'a trouvé aucune différence notable entre les Néo-Calédoniens du Nord et ceux du Centre.

Nos résultats sur la côte Ouest (Bourail et environs) sont un peu étonnants : la tête s'élargit, la face est plus courte, le nez plus épaté : il y a donc, d'une part accentuation des caractères négroïdes, d'autre part une brachycéphalie à 82,3 inexplicable par un métissage polynésien. Si bien que les Néo-Calédoniens les plus typiques que nous ayons rencontrés sont ceux du Nord de l'île !

II. *Le Loyaltien.*

Le Loyaltien moyen, d'après nos 35 sujets, a une stature de

1.693,0 mm, une tête plus allongée (I.C. à 75,9), une face modérément allongée (I.F. à 84,9), un nez peu épaté (I.N. à 88,8), des arcades sourcilières et zygomatiques aussi saillantes que chez le Néo-Calédonien, un prognathisme moins fréquent; la peau varie dans des bruns moins foncés et plus rougeâtres; les cheveux ne sont crépus que dans 25,7 p. 100 des cas; la pilosité corporelle n'est bien développée que dans 27,3 p. 100 des cas. Ce qui les distingue donc dans notre série, c'est l'atténuation des caractères négroïdes (brièveté de la face, prognathisme, crépelage des cheveux) plutôt que celle des caractères australoïdes (dolicocéphalie, saillie des arcades sourcilières).

Cette modification du type mélanésien s'explique classiquement par le métissage polynésien. On sait qu'il a surtout porté au Nord, à Uvéa, et qu'il est d'autant moins marqué qu'on va vers le Sud.

Effectivement si nous décomposons notre série, nous trouvons qu'à Lifu la stature est moins élevée, la tête plus étroite, les cheveux plus crépus, la peau plus foncée. Nous pensons d'ailleurs que c'est le grand nombre de sujets provenant de cette île qui élève anormalement le pourcentage de peaux foncées de nos Loyaltiens.

La confirmation des données classiques n'est pas complète : il y a à Lifu, tout au moins dans notre série, une face plus longue et un nez moins gros.

III. *Le Néo-Hébridais.*

Le Néo-Hébridais moyen, d'après nos 25 sujets, a une stature de 1.632,9 mm, une tête allongée (I.C. à 75,5) et plus petite, une face plus courte (I.F. 83,9) et plus petite aussi, un nez un peu moins épaté (I.N. à 89,8). La saillie des arcades sourcilières est quasi-constante, modérée dans 57,1 p. 100 des cas, accentuée dans 39,1 p. 100 des cas; celle des arcades zygomatiques est marquée aussi (I.T.-Z. à 96,0). Le prognathisme est fréquent (84 p. 100 des sujets). Les lèvres sont plus épaisses, le menton est souvent en retrait. Le type facial est presque toujours négroïde (96 p. 100 des cas). Enfin la peau est plus foncée, de couleur chocolat, et les cheveux presque toujours crépus (96 p. 100 des sujets).

Notre série est bien trop petite pour être subdivisée. Il semble cependant que les Néo-Hébridais occidentaux (de Espiritu Santo et de Malékolo) soient plus petits, aient la tête plus étroite et plus petite, la face plus basse. La moindre stature s'explique par la possibilité de métissage avec les Négritos qui vivent sur place et qui ont une stature de 1.520 mm (Speiser). Par ailleurs il y a accentuation chez eux des caractères négroïdes (mélanodermie, crépelage des cheveux) et australoïdes (dolicocéphalie, saillie des arcades sourcilières, largeur de la face).

IV. *Le Mélanésien oriental.*

Néo-Calédoniens, Loyaltiens et Néo-Hébridais ont des caractères communs. Considérons l'ensemble de nos sujets; nous pouvons faire abstraction des métissages et en extraire un type moyen.

Le Mélanésien oriental est un noir de taille moyenne, de tête allongée, de peau évidemment foncée, à nez épaté, à prognathisme net. Trois caractères leur donnent une note particulière : la saillie des arcades sourcilières, l'inconstance des cheveux crépus, la pilosité corporelle marquée. Il y a donc deux tendances raciales, négroïde et australoïde, qui se manifestent avec des fréquences différentes suivant les endroits : il semble que les Pemboa et les Néo-Hébridais soient plus australoïdes que le Néo-Calédonien moyen par exemple.

Rapports avec le Mélanésien occidental :

On a souvent avancé la convexité du nez des Papous comme différence. Mais une meilleure connaissance de ces populations a prouvé combien ce caractère était inconstant. Par ailleurs on le rencontre aussi chez les Mélanésiens orientaux (nous l'avons trouvé sur 12 p. 100 des sujets). On ne peut pas établir de différence raciale sur une moindre fréquence de la forme du nez.

En principe aussi, les cheveux des Mélanésiens occidentaux sont régulièrement crépus et longs; le mot « papua » est un mot malais qui signifie crépu. La différence avec les Mélanésiens orientaux réside donc dans l'absence de cheveux frisés ou ondulés chez les premiers.

Les populations des îles Salomons et de Santa-Cruz sont très proches des Néo-Hébridais. Celles de Nouvelle-Guinée sont plus variables. De toutes façons, *il n'y a pas de différences physiques importantes entre Papous (Mélanésiens occidentaux) et Mélanésiens orientaux.*

Mais il y en a une au point de vue biologique : Avias a montré que la répartition des groupes Rh était assez différente (alors qu'elle est semblable pour les groupes ABO).

Rapport avec l'Australien :

Les différences sont plus considérables et méritent qu'on s'y attardent. Certes les Australiens sont hétérogènes et varient du Nord au Sud de leur petit continent. Dans l'ensemble cependant, ils sont plus petits, très rarement crépus; leur face est plus large, leur nez au moins aussi épaté, leurs lèvres plus minces, leur menton plus fuyant, leur tête plus étroite. La pilosité semble la même, et la saillie des arcades sourcilières tout aussi inconstante. Les auteurs anglo-saxons différencient

parmi eux trois types : australoïde, négroïde et négritoïde. Quand nous parlons de caractère australoïde, nous voulons dire : caractère du type australoïde. Il y a dans le visage de l'Australien quelque chose d'indescriptible qui le différencie du Mélanésien. Nous y reviendrons.

Rappelons que T. H. Huxley, puis Pulleine, ont avancé que la vague négritoïde qui a marqué les Australiens et qui a finalement abouti à la Tasmanie, était venue de Mélanésie, et en particulier de Nouvelle-Calédonie. Nous citons cette opinion pour la réfuter, après d'autres. Les Pemboas ne sont pas des Négritos; ils en représentent seulement la tendance; il n'est pas impossible qu'ils soient des métis, des vestiges en quelque sorte. On peut imaginer que des Négritos aient atteint la Nouvelle-Calédonie, venant des Nouvelles-Hébrides par exemple. Les multiples possibilités de migrations océaniennes peuvent d'ailleurs les avoir faits venir aussi d'Australie, voire même de Tasmanie, par un mouvement récurrent.

Enfin la sérologie montre que, s'il y a des ressemblances dans le domaine des groupes Rh, par contre l'Australien typique est caractérisé par l'absence de groupe B (et donc AB), et par la prédominance du groupe A sur le groupe O. Il n'y a que dans les régions d'Australie qui ont eu la possibilité de recevoir des apports mélanésiens ou indonésiens, c'est-à-dire dans la partie Nord-Est du continent, que le groupe B apparaît avec un très faible pourcentage et que le groupe O l'emporte sur le groupe A. De toutes façons on reste très loin de la formule ABO des Mélanésiens et des Noirs en général.

C. ESSAI DE CLASSIFICATION ANTHROPOLOGIQUE DES MÉLANÉSIENS

Il est un premier point sur lequel notre opinion est nette : c'est *l'unité profonde des Mélanésiens entre eux.* Certes la plupart des auteurs classiques, français en particulier, continuent à subdiviser les Noirs océaniens en deux groupes : les Papous et les Mélanésiens proprements dits. Cela nous semble périmé : à la suite de Neuhauss, d'Howells, et de la plupart des auteurs anglo-saxons, nous pensons qu'il faut les réunir — quitte à faire ensuite des sous-groupes suivant les facies locaux et les métissages variés (indonésien, micronésien, polynésien ou australien).

Si l'on admet maintenant qu'il y a essentiellement trois grandes races

humaines : les Blancs, les Noirs et les Jaunes, avec en plus une race primitive, la vedd-australienne, à quelle grande race rattachons-nous les Mélanésiens en général ? Le problème est moins simple à résoudre qu'il ne paraît. En effet, pendant longtemps, les anthropologistes ont jugé bon de séparer les Noir Océaniens des Noirs Africains.

I. *L'hypothèse de Sarasin.*

Sarasin, qui a si bien étudié les Néo-Calédoniens (malgré ce que nous croyons être des erreurs de détail) a émis une hypothèse extrêmement intéressante. Il écrit textuellement :

« *Les Néo-Calédoniens sont, dans mon opinion, étroitement apparentés aux Australiens, Tasmaniens et aux Mélanésiens en général, de sorte qu'on peut les réunir dans un seul groupe morphologique que je désignerai comme le groupe austro-mélanésien, sans qu'il soit nécessaire de demander que tous les membres de ce groupe présentent exactement le même degré d'organisation.* » (*L'Anthropologie*, 1924.)

L'auteur appuie son argumentation sur deux faits principaux :

— d'une part les Australiens ne sont pas homogènes et il y a parmi eux des Noirs, qui n'ont pas le facies australoïde typique et qui sont fort proches des Mélanésiens;

— d'autre part, les Néo-Calédoniens les plus primitifs, tels les Pemboas (Sarasin écrit « les tribus du Nord de l'île ») sont de type australoïde.

Il n'y a pour lui qu'une seule différence notable entre Australiens et Mélanésiens : les cheveux sont en règle ondulés chez les premiers, crépus longs chez les seconds. Mais Sarasin considère que c'est là un caractère secondaire et de peu d'importance. Citons-le encore :

« *Je ne suis pas porté à croire que la possession commune de cheveux hélicotriches chez les Noirs d'Afrique et les races océaniennes soit une preuve de proche parenté.* »

Deux arguments récents sont venus confirmer la thèse de Sarasin :

— l'étude craniologique des Mélanésiens et des Australiens a révélé leur parenté profonde (Fenner, Wagner) ;

— l'étude des groupes sanguins les montre aussi assez proches les uns des autres (Avias).

II. *Critique du groupe austro-mélanésien.*

D'importantes objections peuvent être faites à l'hypothèse de Sarasin.

1. La similitude craniologique s'étend aussi à beaucoup de Polynésiens. Elle ne prouve pas l'identité des races, mais seulement la possession commune d'un caractère primitif, qu'on retrouve ailleurs aussi.

2. L'étude des groupes sanguins présente des faits contradictoires. Selon Avias, et du point de vue des groupes Rh, il y a une extrême dissimilitude entre les Noirs d'Afrique (représentés d'ailleurs par des Noirs américains, donc par un type modifié) et les Mélanésiens, en particulier les Papous. Par contre les Néo-Calédoniens seraient intermédiaires entre Papous et Australiens. Mais pour les groupes ABO, il semble bien y avoir une unité fondamentale d'origine entre les races noires africaines et océaniennes, les Mélano-Indiens étant du point de vue sanguin une forme de passage entre Noirs et Jaunes. Les Australiens s'en éloignent beaucoup comme le montrent les pourcentages ci-dessous, empruntés à différents auteurs, dont Avias.

	O	A	B	AB
Noirs d'Afrique centrale.....	45 %	29 %	21 %	5 %
Noirs d'Afrique du sud......	52 %	24 %	19 %	5 %
Mélanésiens occidentaux.....	54 %	27 %	16 %	3 %
Mélanésiens orientaux......	53,4 %	34,1 %	9 %	3,6 %
Australiens septentrionaux...	60 %	32 %	6,4 %	1,6 %
Australiens méridionaux.....	39 %	61 %	0	0

Il y a une différence entre Mélanésiens orientaux et Noirs africains : l'absence chez les premiers de sous-groupe A_2.

Étant donné les contradictions offertes par l'étude des groupes sanguins, il semble qu'il faille reprendre la notion de leur valeur pour le diagnostic racial. Il est difficile de comprendre que les groupes ABO puissent donner des résultats opposés de ceux du groupe Rh.

3. Une autre objection au groupe austro-mélanésien réside dans son extension nécessaire aux Mélano-Indiens. Sarasin l'a entrevu. Il dit que son groupe fait un pont avec les Dravidiens de l'Inde, qui, selon lui, « *représentent toutefois un degré de développement plus avancé* ». Or, à notre avis, il est clair qu'un *Australien ressemble plus à un Noir Dravidien qu'à un Néo-Calédonien.* Ne discutons pas ici de l'importance des caractères veddiens chez les Mélano-Indiens et des rapports de ces caractères avec ceux des Australiens. Il suffit d'avoir vu les deux pour constater la ressemblance. Avant nous, Elkin, professeur d'Anthropologie en Australie, a signalé le fait dans un de ses livres. Certes les Dravidiens ont la face moins large et les traits moins grossiers que les Australiens; mais ni le type facial, ni la couleur de la peau, ni la forme des cheveux, ni la dolicocéphalie ne les différencient.

La conception de Sarasin reviendrait donc à classer les Mélanésiens avec les Vedd-Australoïdes, car il ne semble pas possible de dissocier ce dernier groupe.

4. Mais le fait que Mélanésiens et Australiens aient des caractères communs, en proportions différentes, n'oblige pas à les réunir; il faut seulement constater la présence d'éléments raciaux communs.

Prenons l'exemple d'un Néo-Calédonien n'ayant aucun signe australoïde : ni arcades sourcilières saillantes, ni menton fuyant, ni pilosité corporelle marquée, mais au contraire une tête modérément allongée, des cheveux bien crépus, une face prognathe, des lèvres épaisses; c'est un type courant; il ne viendra à personne l'idée de lui nier sa qualité de Mélanésien. Or il ne présente aucune différence essentielle avec un Noir africain. Il est de ceux dont Howells dit fort justement qu'il ressemble « *au stock typique de la forêt du Congo* ». La séparation entre Noirs océaniens et Noirs africains est poussée bien trop loin. Il n'y a pas plus de différence entre un Noir centre-africain et un Néo-Calédonien qu'entre le premier nommé et un Noir soudanais. Le principe d'une classification est de rassembler ce qui se ressemble et non de les séparer. Comme on ne peut réunir tous les Mélanodermes, Africains, Indiens, Océaniens et Australiens, il faut donc en séparer ceux qui n'ont pas les cheveux crépus, les Vedd-Australiens. La conception d'un groupe austro-mélanésien ne nous semble pas justifiée.

La classification de Howells.

En 1943, Howells a publié un article dans lequel il expose des idées très intéressantes sur les éléments raciaux de la Mélanésie, idées auxquelles nous nous rallions. Après avoir passé en revue les principales populations, il conclut qu'il y a trois groupes raciaux unis en proportions variables :

— un type négritoïde (tel celui des Nouvelles-Hébrides);
— un type australoïde (qu'on trouverait dans l'archipel de Bismarck et, d'après Sarasin, en Nouvelle-Calédonie septentrionale);
— un type négroïde, le plus important.

Les faits exposés par l'auteur nous semblent indiscutables. Mais nous les interprétons un peu différemment.

Il nous semble que l'élément négroïde soit le fond de la population et que son importance doive être soulignée. *Les Mélanésiens sont avant*

tout des Noirs, par la couleur de leur peau, la forme de leurs cheveux, leur prognathisme, leur nez épaté. Avec les Noirs d'Afrique, les différences sont secondaires (géographiques).

L'élément négritoïde est, comme en Afrique, un aspect particulier du type négroïde, signalé essentiellement par la réduction de la stature. Sarasin dit à son sujet, qu'il est le produit d'une néotémie ! Peu importe. La présence d'un élément négritoïde en Mélanésie ne change pas la classification de l'ensemble de la population.

Quant à l'élément australoïde, il doit s'interpréter à notre avis comme une source de métissage occasionnel de l'élément négroïde, métissage qui constitue l'élément différentiel entre Noirs Océaniens et Noirs Africains. Mais il n'est pas à placer sur le même plan que l'élément négroïde.

Au lieu de dire : « les Mélanésiens comprennent trois éléments raciaux », nous disons : « *les Mélanésiens sont des Noirs métissés d'Australiens* » (parfois aussi de Polynésiens ou d'Indonésiens), et pouvant prendre parfois le facies négrito.

De même les Australiens actuels sont des Vedd-Australoïdes, métissés de Mélanésiens, de Négritos, et même d'Indonésiens.

Il est fort possible, comme l'a dit Haddon, que l'évolution normale de la souche primitive vedd-australoïde soit de donner les Noirs, les Jaunes (par le canal des Indonésiens) et les Blancs (par celui des Aïnous). En conséquence, les Australiens actuels seraient des Vedd-Australoïdes à peine différenciés dans le sens de la race noire; leur évolution serait inachevée. Les Mélanésiens seraient des Vedd-Australoïdes moins complètement différenciés que les Noirs d'Afrique : d'où la présence de caractères australoïdes ancestraux parmi eux. Mais ce n'est qu'hypothèse et *tout se passe comme s'il y avait mélange d'un élément dominant, la race noire, et d'un type modificateur, australien.*

Conclusions.

La présente étude de 125 Mélanésiens Orientaux nous a permis, non seulement de définir à nouveau les caractéristiques physiques de ces peuples si sympathiques, mais aussi d'en discuter la classification anthropologique.

Les Néo-Calédoniens forment une belle population, dont l'unité est plus grande qu'on ne l'a dit jusqu'ici; le métissage polynésien est léger sur la côte Est et des tribus atypiques persistent à l'intérieur.

Les Néo-Hébridais ressemblent aux Néo-Calédoniens en plus primitifs et plus australoïdes. Ils se rapprochent des tribus néo-calédoniennes atypiques.

Les Loyaltiens sont une population frontière, à la limite des aires d'expansion des Mélanésiens et des Polynésiens. Il en est de même pour certaines îles néo-hébridaises sud-orientales.

La conception d'un groupe austro-mélanésien, due à Sarasin, doit être rejetée. Pris dans leur ensemble, les Mélanésiens sont à classer fondamentalement dans la race noire. Leur caractéristique, parmi les Noirs, est la fréquence d'un métissage australoïde.

Novembre 1950.

Dr GEORGES OLLIVIER.

BIBLIOGRAPHIE

AVIAS (J.). — Les groupes sanguins des Néo-Calédoniens (A, B, O, M, N, Rh) et des Océaniens en général du point de vue de l'anthropologie raciale. *L'Anthropologie*, 1949, t. LIII, p. 209-239 et 434-477.

BOURGAREL. — Des races de l'Océanie française, *Mémoires de la Société d'Anthropologie*, 1860-1862, t. I, p. 251-291, et 1863-1866, p. 375-416.

DENIKER (J.). — Les indigènes de Lifou (îles Loyauté), *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1893, t. IV, p. 791-804.

HOWELLS (W. W.). — The racial elements of Melanesia, *Papers of the Peabody Museum of American Archaelogy and Ethnology* (Studies in the anthropology of Oceania and Asia), Harward University. 1943, p. 38-49.

HUMPHREYS (C. B.). — The Southern New Hebrides, An ethnological record, Cambridge, 1926.

ROCHAS (DE). — Sur les Néo-Calédoniens, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 1860, t. I, p. 389-407.

SARASIN (F.). — Étude anthropologique sur les Néo-Calédoniens et les Loyaltiens, *Archives suisses d'Anthropologie générale*, 1916-1918, t. II, p. 83-103.

SARASIN (F.). — Sur les relations des Néo-Calédoniens avec le groupe de l'Homo-neanderthalensis, *L'Anthropologie*, 1924, t. XXXIV, p. 193-227.

SARASIN (F.) et ROUX (J.). — Anthropologie der Neu-Caledonier und Loyalty Insulanes, Berlin, 1922.

SIMMONS (R. T.), AVIAS (J.) et GRAYDON (J. J.). — Blood-groups M-N type and Rh type frequencies in New Caledonians and the Loyalty and Pine islands, *Medical Journal of Australia (Melbourne)*, juillet 1949.

SPEISER (F.). — Anthropologische Messungen aus Espiritu Santo (Neue Hebriden), *Verhanlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel*, 1928, t. XXXIX, p. 79-166.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU VENDREDI 24 NOVEMBRE 1950

Présidence de M. MAURICE LEENHARDT

La séance est ouverte à 17 h. 10 dans la Salle de Cours du Musée de l'Homme, sous la présidence de M. Maurice Leenhardt. Après lecture d'une lettre de la revue *Sciences et Voyages*, concernant les voyages récents des membres de la Société et la collaboration possible de ces derniers à la revue précitée, M. Leenhardt donne la parole à M. Jean Dorst, Sous-Directeur au Muséum d'Histoire Naturelle, qui nous soumet quelques *considérations biogéographiques sur l'Avifaune des Iles Fidji.* Puis, le docteur Georges Olivier nous expose les mensurations qu'il a pu faire en Nouvelle-Calédonie et les compare avec les résultats de Fritz Sarazin. Les résultats du docteur Olivier ne correspondent pas toujours à ceux de ses prédécesseurs. Sans doute n'a-t-il pas travaillé dans les mêmes régions, certaines statistiques sont peut-être fondées sur des chiffres trop restreints. Notre *Journal* publiera cette communication.

Cette séance se termina à 18 h. 50, l'ordre du jour étant épuisé.

SÉANCE DU VENDREDI 22 DÉCEMBRE 1950

Présidence de M. MAURICE LEENHARDT

La séance est ouverte à 17 h. 14 dans la Salle de Cours du Musée de l'Homme sous la présidence de M. Maurice Leenhardt.

Après lecture et approbation du compte rendu de la réunion précédente, on procède à l'élection des sept personnes qui ont été proposées à la séance du 24 novembre et qui ont demandé à faire partie de la Société, à savoir :

Mlle Marie-Ange CIOLKOWSKA	(Mlle Rousseau et Mme de Mortillet).
M. Michel FICHAUX	(M. Leenhardt et P. O'Reilly).
M. Henri-Georges GAIGNARD	(M. Leenhardt et P. O'Reilly).
Mme Louis HAGEN	(M. Lafleur et M. le Gouverneur Bouge).
Dr Louis-Félix MAGE	(M. le Gouverneur Bouge et M. Bergé).
Mlle Suzanne DE VERTEUIL	(M. le Gouverneur Bouge et M. Lafleur).
Missionary Research Library	(M. Leenhardt et M. Schloesing)

Ces personnes sont reçues à l'unanimité.

La parole ensuite est donnée à Mlle Madeleine Rousseau, professeur à l'I.D. H.E.C. qui nous parle de la publication de son ouvrage (numéro spécial du *Musée*

vivant) concernant l'*Art océanien, sa présence; découverte de l'Océanie ancienne, l'Occident devant l'Océanie; l'Océanie devant l'Occident.* Des ennuis de courant empêchent Mlle Rousseau de pouvoir présenter par l'épidiascope les photographies qu'elle avait apportées. L'attachement profond de Mlle Rousseau pour l'Art en général et pour ses représentations océaniennes en particulier fait que cet inconvénient n'empêche pas cette séance d'être fort animée et de prêter à de nombreuses discussions et voire même quelques digressions.

Elle se termina à 18 h. 45, l'ordre du jour étant épuisé.

SÉANCE DU VENDREDI 26 JANVIER 1951

Présidence de M. MAURICE LEENHARDT

La séance est ouverte à 17 h. 13, dans la Salle de Cours du Musée de l'Homme, sous la présidence de M. Maurice Leenhardt.

Après lecture et approbation du compte rendu de la réunion précédente, la parole est donnée à M. A. Arnould, ingénieur géologue, retour d'une mission en Nouvelle-Calédonie et aux Hébrides. Après nous avoir longuement décrit le pays, le climat, les habitants, M. Arnould nous parle enfin des *problèmes géologiques aux Nouvelles-Hébrides.* La rareté des affleurements rend difficile le travail du géologue qui doit souvent se contenter d'échantillonner en remontant les rivières. A la suite d'Aubert de la Rüe, M. Arnould a reconnu l'existence d'un ancien socle cristallin sur lequel repose tout l'Archipel, au tertiaire des épanchements volcaniques et, au quaternaire, des surélévations constantes des coraux formant un grand plateau de 2 à 300 mètres de hauteur. Deux volcans en activité : à Ambrym et à Tanna. M. Arnould eut la satisfaction de voir la naissance d'une île avec l'érection d'un cône hors de l'eau. *Ressources minières :* outre des dépôts de *soufre* aux Banks pratiquement inexploitables, du *manganèse* de bonne qualité et peu siliceux, à Pentecôte, justifierait une exploitation. La présence de M. Aubert de la Rüe, de M. Routhier et de M. Béraud, prospecteur dans ces parages, anima les discussions qui suivirent cette intéressante communication.

La parole est alors donnée à Mlle Madeleine Rousseau qui, malgré le temps réduit dont elle dispose, nous présente avec une conviction et une chaleur qui suscitent dans la salle quelques réactions, les vues qui n'avaient pu être projetées la dernière fois et qui constituent l'illustration de son ouvrage sur *l'Art Océanien.*

Cette séance s'acheva à 19 h. 25, l'ordre du jour étant épuisé.

SÉANCE DU VENDREDI 2 MARS 1951

Présidence de M. MAURICE LEENHARDT

La séance est ouverte à 17 h. 15, dans le local accoutumé sous la présidence de M. Maurice Leenhardt, Président. Après lecture et approbation du compte rendu de la séance précédente, M. le Président présente à l'assemblée le

R. P. Dupeyrat, missionnaire du Sacré-Cœur en Papouasie, à Paris pour la première fois depuis la guerre et auteur d'une importante histoire missionnaire de la Papouasie. A l'aide de projections et de divers autres documents, l'auteur nous précise sa position relative au problème de la répartition des différents groupes ethniques en Papouasie. Après avoir critiqué les nomenclatures données par différents auteurs, et qui ne reposent pas sur une connaissance assez poussée et assez large de ces populations qui représentent 450.000 âmes, le R. P. Dupeyrat propose les groupes suivants :

1. Les Pygmo-Papouanésiens; 2. les Malo-Papouanésiens; 3. les Mélano-Papouanésiens; 4. les Protindo ou Palindo-Papouanésiens; 5. les Polyno-Papouanésiens.

Ce faisant, le Père Dupeyrat ne fait que de donner les conclusions d'un ouvrage qu'il a pour le moment en chantier sur ce sujet et dont nous devons attendre la publication pour y trouver les arguments techniques — mensurations, cartes de répartition, photographies — par quoi se justifient cette classification nouvelle, même dans sa présentation verbale.

Une discussion animée prolonge jusqu'au delà de 19 heures, cette réunion.

M. Jean Poirier veut bien se charger de résumer le contenu de cette communication qui, en attendant le livre du Père Dupeyrat, pourrait paraître dans les *miscellanées* du « Journal » de la Société et permettre aux membres de la Société qui ne purent assister à cette séance d'apprécier les vues du conférencier.

SÉANCE DU VENDREDI 27 AVRIL 1951

Présidence de M. Maurice Leenhardt

La séance est ouverte à 17 h. 10, par M. le Président Leenhardt qui donne la parole à M. Gilbert Rouget du Département d'Ethnologie musicale du Musée qui présente à l'assistance un disque récemment publié par le Département et qui apporte des documents indonésiens recueillis par Mlle Cuisinier et des documents calédoniens recueillis par M. le Pasteur Leenhardt. Après avoir montré l'intérêt de cette information sonore pour les musicologues, — elle vient de populations en très rapide transformation et porte sur des documents qu'aucune notation ne saurait rendre — et nous l'avoir fait entendre, M. Rouget analyse les trois documents de Mlle Cuisinier, assez différents — le troisième est tout à fait polyphonique, avec un canon presque parfait — et ceux de M. Leenhardt — chant d'homme seul — musique à trois tons dans un intervalle de tierce, avec une seconde très incertaine du point de vue hauteur — et discours de Pilou classique et pur. La parole est ensuite donnée au médecin-colonel Pales, sous-directeur du Musée de l'Homme, pour une communication sur la structure du pied chez le Calédonien — structure qui détermine une empreinte très caractéristique, plus appuyée que l'empreinte de l'Européen, et qui pourrait s'apparenter aux traces vraiment anciennes de pas recueillies par les préhistoriens, et particulièrement à celles dernièrement découvertes par M. le Professeur Blanc. M. le Professeur Vallois, directeur du Musée, assistait à cette réunion. La séance fut levée à 18 h. 40, l'ordre du jour étant épuisé.

SÉANCE DU VENDREDI 25 MAI 1951

Présidence de M. Maurice Leenhardt

La séance est ouverte dans la Salle de Cours du Musée de l'Homme à 17 h. 13 sous la présidence de M. Maurice Leenhardt. Après lecture et approbation du procès-verbal de la séance précédente, M. le Président donne lecture du nom des personnes ayant demandé à faire partie de la Société et dont la liste a été lue à la dernière séance, à savoir :

M. Jacques André	(M. Leenhardt et P. O'Reilly).
M. Léon Assaud	(Cdt Pétard et M. Leenhardt).
M. Rudolf-Eric Bambridge	(M. Tony Bambridge et M. Leenhardt).
M. Raymond Bocat	(M. Leenhardt et P. O'Reilly).
M. Chadeau	(M. Leenhardt et P. O'Reilly).
M. Ferdinand Cuito	(M. Leenhardt et P. O'Reilly).
M. Philippe Dark	(M. Leenhardt et P. O'Reilly).
M. le Professeur Grottanelli	(M. Leenhardt et P. O'Reilly).
Mme Denise Loiseleur	(M. Leenhardt et P. O'Reilly).
Cel Louis Louvet	(M. Jean Guiart et M. Leenhardt).
M. Marcel Ner	(M. Roger Lévy et M. Leenhardt).

Ces douze candidatures sont reçues à l'unanimité des membres présents. La parole est ensuite donnée à M. Jean Mariotti, écrivain calédonien, qui, pour avoir été élevé en Calédonie et proche des indigènes, nous entretient du *Folklore et des Mythes solaires en Calédonie.* Plus encore qu'en ethnographe, c'est en poète et en littérateur qui a tenté de pénétrer tous ces mythes et de les réajuster que M. Mariotti nous parle. Les alignements de pierres du Promontoire de Bogota prennent vie et les autels du Soleil redeviennent pour quelques instants des données réelles. C'est ensuite M. Jean Loize, directeur d'une galerie littéraire, rue Bonaparte, — où il a exposé récemment des documents intéressants les *amis de Daniel de Monfreid,* parmi lesquel *Gauguin* figure en bonne place — qui nous présente le catalogue de cette exposition, catalogue rédigé avec une minutie, un détail et un sens du document peu communs. Après en avoir marqué les principaux points nouveaux mis en valeur, M. Jean Loize présente également aux membres de la Société, un *Lexique tahitien de Gaugin,* inédit, trouvé dans les papiers de Daniel de Monfreid. Il s'agit de six pages manuscrites — comprenant environ trois cents mots — qui doivent dater du début du séjour de Gauguin à Tahiti. Après une discussion animée — et en troisième lieu — M. le Gouverneur Bouge nous présente la bibliographie des livres et brochures publiés en tahitien, par la Société Missionnaire de Londres, entre 1810 et 1834, et dont notre collègue M. Bjarne Kroepelien est l'auteur, et souligne l'intérêt linguistique, historique et missionnaire de cette publication. La séance est levée à 18 h. 45. Elle avait groupé 36 personnes.

SÉANCE DU VENDREDI 22 JUIN 1951

Présidence de M. Maurice Leenhardt

La séance est ouverte dans la Salle de Cours du Musée de l'Homme, à 17 h. 20, sous la présidence de M. Maurice Leenhardt, après divers incidents

causés par la lanterne à projections, qui, finalement, cessa ses services au milieu de la réunion. Après lecture et approbation du procès-verbal de la séance précédente, le Président présente M. Sarlin, inspecteur général des Eaux et Forêts, qui vient de passer trois années en Nouvelle-Calédonie pour s'occuper des services forestiers de l'île, et compte y repartir dans quelques mois.

Le conférencier caractérise d'abord le milieu de la forêt calédonienne, milieu géologique et climatique. Il montre ensuite les différentes influences qui ont modifié cette forêt : le feu (brûlis de pâturages par l'homme), introduction d'animaux (plus de 200.000 cerfs en Calédonie). M. Sarlin nous parle ensuite de l'influence du déboisement sur le climat de l'île et de la politique à mener en Nouvelle-Calédonie pour lui conserver une source de richesse et de beauté. Différentes réserves ont déjà été constituées sur la Grande Terre et à l'Ile des Pins, et des réserves botaniques aux Monts Panié, Mou et Humboldt. Le conférencier nous présente des échantillons des principaux bois du pays et nous dit les efforts de reboisement considérables, peu suivis par la population indigène dans la Grande Terre, intéressant au contraire les indigènes de l'Ile des Pins, mais ne portant malgré tout que sur quelques centaines de milliers d'arbres.

Les membres présents, et en particulier MM. Haudricourt, Risbec et Pelleray, insistent pour que la Société prenne l'initiative d'un vœu concernant la protection de la forêt calédonienne, source de prospérité et de richesse pour le pays, par le développement du service forestier, actuellement embryonnaire, service qui — muni d'un personnel et de moyens financiers suffisants — aurait à décider les mesures administratives et techniques opportunes pour veiller au maintien et à la défense de la forêt calédonienne, et au reboisement des parties actuellement perdues.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE

Stephen CHAUVET (1885-1950). — Notre confrère, le docteur Stephen Chauvet, né le 27 novembre 1885, à Béthune (Pas-de-Calais) était normand d'origine, riche d'une magnifique hérédité scientifique et intellectuelle. Son père inventa la lampe à arc; découvrit le « treuil Chauvet » qui révolutionna les conditions d'exploitation des mines; construisit le premier carburateur d'auto; son grand-père assécha les marais de la Somme. Entraîné dans ce courant, très jeune, Stephen Chauvet manifesta une vivacité d'intelligence dont on rencontre peu d'exemples. Lauréat au concours général, bachelier de philosophie à 15 ans, le naturaliste Mangin, directeur du Muséum, frappé par ses dons d'observation, l'arrache à la préparation de Polytechnique pour l'orienter vers la médecine et les sciences naturelles. Tour à tour élève de Henri Roger, de Manouvrier, de Sergent, de Babinski et de Dupré, il achève de brillantes études par un internat à Paris (1909-1914). Le nombre de récompenses qu'il recueille au cours de ses années de médecine est exceptionnel. Il jongle avec les titres de lauréat de la Faculté, de l'Académie de Médecine, les prix de thèses, les médailles d'Or de l'Assistance publique. La liste de ses publications professionnelles ne comprend pas moins de 300 titres — articles de mise au point et revues générales sur divers sujets de médecine, aussi bien que livres et travaux originaux exposant ses découvertes médicales. Et cela, malgré un état de santé déplorable. Parti au front en août 1914, le docteur Chauvet avait été blessé dès le 4 septembre 1914, à Saint-Maurice, dans les Vosges, d'un éclat d'obus qui détermina une hémiplégie gauche et lui occasionnera des douleurs chroniques dont il eut à souffrir plus ou moins sévèrement tout le reste de son existence.

Chauvet était le type de ces médecins humanistes qui semblent posséder un don d'ubiquité intellectuelle et dont les curiosités polyvalentes s'achèvent toujours, — note de 3 pages ou gros volume in-folio — en études précises.

Depuis le jour où, après la guerre 1914-18, il obtint de la veuve du commandant Bertrand, revenant de Zinder, une petite statuette féminine du Soudan et un masque double, Chauvet fut touché par la grâce de l'art nègre et par le démon de la collection. De 1920 à 1935, quinze années durant, il sera un des plus sûrs animateurs de ce mouvement qui oriente l'opinion publique vers les arts indigènes et en particulier vers celui des Mers du Sud qui nous intéresse au premier chef. Avec ce surprenant bonheur qui récompense parfois le flair des collectionneurs passionnés et persévérants, il s'impose tout de suite à cette corporation si jalouse et si fermée par un coup de filet qui fait de lui un prince : l'achat de la collection océanienne Festetics de Tolna. Ce riche et noble Hongrois avait circulé dans le Pacifique, sur un yacht personnel, à la fin du XIXe siècle. Et il en avait rapporté beaucoup de « souvenirs ». Ces souvenirs, après guerre, se trouvaient sous séquestre — il était sujet Autrichien — dans sa propriété des *Eucalyptus* sur la Côte d'Azur. Après mille démarches, Chauvet fut assez heu-

reux pour rentrer en possession de cette collection, si importante, qu'il fut obligé de louer une remise boulevard de Grenelle pour l'entreposer en attendant qu'il pût lui trouver un gîte dans un étage de son logis de la rue de Grenelle, dans cette vieille maison dont il avait fait un musée et où de nouvelles pièces venaient sans cesse trouver un cadre digne d'elles. Pour l'Océanie, c'est surtout dans les musées des missions, dans la collection Oldman, chez des marchands d'Anvers, de Bruxelles ou de Hambourg qu'il découvrit ses plus chers trésors : sans compter les achats français, effectués ici ou là, en province, ou à Paris, chez le Père Moris, chez Heyman. C'est Chauvet qui recueillit, à la vente Loti, en janvier 1929, les objets rapportés de l'île de Pâques par l'auteur de *Rarahu*... Ainsi se forma une collection, sans doute une des plus belles de France.

Mais la passion de Chauvet est communicative. Son intérêt pour l'art indigène se traduit par du prosélytisme, et anime de nombreuses manifestations. C'est lui qui, au début de l'hiver 1923-1924, conçoit, écrit et édite, en toute hâte, le guide de l'exposition consacrée aux arts indigènes des colonies françaises au Pavillon de Marsan. Déjà il bataille pour un « musée colonial », un Tervueren français « pour l'instruction de nos compatriotes » et rêve d'un musée susceptible de provoquer, « chez de nombreux adolescents, l'éclosion d'une vocation coloniale ». Il est du reste curieux, à lire ce catalogue, de voir à quoi se résume alors « l'art océanien ».

Le succès de cette exposition fut tel qu'il s'en dégagea l'indication formelle d'organiser, de temps en temps, de semblables manifestations consacrées aux arts dits sauvages. Et ses promoteurs songent à une exposition plus vaste. Il faudra sept ans pour qu'elle se réalise. Pendant ces années, les collectionneurs commencent de découvrir l'Océanie en tant que province artistique et font le départ entre l'art et la curiosité ethnographico-scientifiques jusqu'alors prépondérantes en ces matières. « Il n'y avait guère, a écrit Chauvet, avec deux ou trois autres, que MM. Breton, Éluard, Moris, Rupalley, Tual, et le soussigné qui eussent le goût pervers d'apprécier semblables œuvres... Il a suffi de cette exposition et de deux ventes à l'Hôtel Drouot [il s'agit sans doute des ventes Roland Tual et Rupalley], pour que des goûts nouveaux germassent chez maints collectionneurs ».

En février 1930, il participe à l'Exposition d'Art Nègre qui présente près de 400 pièces de « très bonne qualité » — et dont quelques-unes sont même « triomphales » — dans la Galerie du Théâtre Pigalle. Mais il se plaint que bien des navets côtoient ces « pièces triomphales », hélas ! mal présentées, manquant d'explications, de logique, d'indications de provenance. Il regrette que les collections de province ne soient pas représentées, et que l'on n'offre qu'un maigre échantillonnage des collections parisiennes, 52 sur 147, qu'il a repérées. Tout cela, déjà magnifique, lui paraît bien maigre au prix de son but, « faire de Paris le centre du mouvement en faveur des arts indigènes ».

Trois mois plus tard, c'est une Exposition d'Art Océanien des colonies françaises, à la Galerie de la Renaissance, dont la préparation lui demande plusieurs semaines de travail et de nombreux voyages en province. A la fin de cette même année, il participe à l'Exposition d'Art Nègre au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles pour faire connaître l'art des colonies françaises.

Cette même année 1930, l'amitié du Maréchal Lyautey et du Gouverneur général Antonetti lui méritent la charge de réaliser, dans le cadre de l'Exposition Coloniale, au Palais de Synthèse, une Exposition des Arts Indigènes de toutes

les colonies françaises. La préparation de ces salles lui demanda neuf mois de travail. Mais les résultats le payeront de ces efforts. C'est lui aussi qui, à la demande du Gouvernement de l'A. E. F. réalise l'Exposition d'Art Nègre au pavillon de cette colonie.

Et comme il ne sépare pas, dans sa ferveur, la musique des arts plastiques, c'est lui qui organisa la soirée de gala donnée le 17 octobre 1931 par l'Institut International pour l'étude des langues et civilisations africaines au cours de laquelle il fait entendre des airs et des chants de véritable musique nègre. Les 2.000 personnes présentes furent surtout frappées par les chœurs de chanteurs noirs, accompagnés par des instrumentistes de leurs pays respectifs, que le docteur Stéphen Chauvet avait sélectionnés parmi les soldats indigènes du camp de Saint-Maur, et qu'il était allé exercer durant des mois.

Tout en collectionnant pour lui-même, Chauvet songe aussi aux musées français et se montre très généreux avec eux. En février 1929, il fait don d'une très grosse collection d'objets d'art et d'armes, africains ou océaniens, au Musée du Trocadéro qui le compte parmi ses bienfaiteurs insignes, et a gravé son nom dans le hall d'entrée. Le Musée Ethnographique de Rouen (1931), celui de Lyon (1930), le Musée de la Marine à Brest (1931-1932), le Musée Ethnographique de Cherbourg (1933), furent également l'objet de ses largesses. Mais, parmi les musées de province, c'est certainement le Musée Lafaye, de La Rochelle, que dirige avec autant d'entrain et de compétence que d'ingéniosité notre ami le docteur Loppé, qui est l'objet de ses soins les plus attentifs. Une salle de ce musée porte son nom, en souvenir de nombreuses donations.

Ses goûts le mettent en rapport avec tout ceux qui, entre les deux guerres, s'intéressent aux arts indigènes : antiquaires comme Pierre Loeb, rue de Seine; Paul Guillaume, rue de La Boétie; Le Vel, qui habite les quais; Bela Hein, antiquaire de la rue des Saints-Pères; et aussi avec les purs collectionneurs dont le docteur Poncetton, médecin lettré, à ses heures journaliste au *Figaro* et aux *Débats*, et Francis Fénéon, sont les plus notoires.

Après l'Exposition Coloniale, les goûts du docteur Chauvet s'affirment par de grandes publications. C'est d'abord son volume sur l'Art de la Nouvelle-Guinée; puis c'est un ouvrage où il veut rassembler toute notre documentation sur l'île de Pâques.

Ces travaux se ressentent un peu de la rapidité avec laquelle ils sont exécutés. Les techniciens y découvrent quelques imperfections, les missionnaires des localisations un peu hâtives ou erronées. Nous sommes loin, peut-être, des grandes publications de Van den Steinen et de Sarazin. Il jette toute sa documentation sur papier avec une facilité et un brio tout français. Mais malgré leurs imperfections, ce sont cependant des œuvres qu'il est bon d'avoir sous la main et que l'on consulte. Son ouvrage sur « la médecine dans les peuples primitifs », fut originellement un des premiers chapitres d'une Histoire de la Médecine.

La guerre et un mauvais état de santé interrompirent pratiquement les travaux du docteur Chauvet. Il avait sur le chantier un « Art de Tahiti et de la Polynésie française » qui n'alla pas au delà d'une première ébauche. Les circonstances n'y prêtaient pas. De fait, il passa une bonne partie de la guerre à Monpazier (Dordogne), où il avait acquis une maison au hasard d'un voyage. Il mourut à Paris, le 2 avril 1950. Il était Commandeur de la Légion d'honneur.

Patrick O'Reilly.

Bibliographie des travaux ethnographiques du docteur Stephen Chauvet

Stephen Chauvet. Les arts indigènes des colonies françaises. Paris, Maloine, 1923, 47 p., ill.

— Les enseignements d'une exposition d'arts indigènes (Exposition du Pavillon de Marsan, hiver 1923-1924). [*Bulletin de l'Agence générale des Colonies,* Paris, 17 an., n° 195, mars 1924, p. 499-507, ill.]

— L'art en médecine indigène. (*Le Progrès médical.* Supplément illustré, Paris, n° 7, 1924, p. 49-52, ill.)

— La musique nègre, Paris. Éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1929.

— Sur l'art de l'Archipel des Salomon, en général, et celui, inconnu, d'une de ses îles : île Trésorerie. (*Cahiers d'Art,* Paris, 4e an., n° 2-3, mars-avril 1929, p. 83-90, ill.)

— À propos de l'exposition à la Galerie Pigalle, à Paris. Les arts indigènes d'Afrique et d'Océanie. (*Variétés,* Bruxelles, 2e an., n° 12, 15 avril 1930, p. 849-855, 5 pl. hors-texte, ill.)

— Considérations sur les Expositions d'art africain et océanien. (*La Vie,* Paris, 19e an., n° 9, 1er mai 1930, p. 185-189.)

— Objets d'or, de bronze et d'ivoire dans l'art nègre. (*Cahiers d'art,* Paris, 5e an., 1930, n° 1, p. 33-40, ill.)

— Les arts indigènes en Nouvelle-Guinée. Paris, Éditions géographiques, 1930, 350 + 114 p. in-4°, ill.

— Musique et Arts nègres en A. E. F. (*Le Sud-Ouest économique,* Bordeaux, n° 202, sept. 1930, p. 987-997, ill.)

Repris et augmenté dans : *Apollon,* Paris, juillet 1931, p. 1-39, ill.

— Musique et chants des nègres. (Programme-Catalogue de la) soirée de gala du 17 octobre (1931 lors du) Congrès de Paris de l'Institut international des Langues et civilisations africaines. Paris, 1931, 16 p., ill.

— L'Art noir de l'Afrique équatoriale française [réponse à une enquête]. (*La Vie,* Paris, 20e an., n° 5, 1er mars 1931, p. 84-86.)

— Initiation à l'étude de l'art nègre. (*Lyon universitaire,* Lyon, 14e an., n° 101, avril-mai 1931, p. 3-10, ill.)

— Les origines mystérieuses des habitants de l'île de Pâques. (*Atlantis,* Vincennes, 6e an., n° 45, janv.-fév. 1933, p. 66-70.)

— Musiques et chants nègres. (*Visages du monde,* Paris, n° 4, 15 avril 1933, p. 78-86, ill.)

— L'Art funéraire au Gabon. (*L'Immaculée,* Castres, 3e an., n° 8, janv. 1933, p. 8-11, pl. hors-texte.)

— L'Art funéraire au Gabon. Paris, Maloine, 1934 [4] 4 [2] p., 6 pl. hors-texte, 8°.

— Présentation d'un hameçon archaïque de l'île de Pâques. (*Bulletin de la Société préhistorique française,* Paris, mars 1935.)

— L'île de Pâques et ses mystères. La première étude réunissant tous les documents connus sur cette île mystérieuse. Préface du Dr E. Loppé. Paris, éditions Tel, 1935, 86 p., 68 pl. hors-texte, [8] p., ill., bibliogr., in-4°.

— La isla de Pascua, y sus misterios; traduccion especial de Raula S. Castro. Santiago de Chile, Zig-Zag, 1946, 9, 461 p., pl. hors-texte, cartes, fac sim., bibliogr. 8°. (Colleccion : Viajes y panoramas.)

— La Médecine chez les peuples primitifs. Paris, Maloine, 1936, 125 p., ill.

TRAVAUX ET RECHERCHES EN COURS

Commission du Pacifique-Sud. — La Commission du Pacifique Sud poursuit ses travaux sur les trois plans de son programme : développement sanitaire, développement économique et développement social des sociétés indigènes des mers du Sud. Elle a tenu sa septième session à Nouméa, le 28 avril 1951, en présence de représentants des six gouvernements membres. D'ores et déjà, la Commission prépare la seconde *Conférence du Pacifique Sud* qui doit avoir lieu en 1953.

Sur le plan sanitaire, la Commission a fait le point des diverses réalisations : Miss Sheila Malcolm et le Dr. E. Hipsley ont préparé en collaboration deux

travaux sur l'alimentation des indigènes de la Nouvelle-Guinée et l'alimentation des enfants de neuf mois à deux ans en Nouvelle-Guinée. Miss Sheila Malcolm étudie actuellement l'alimentation indigène aux Nouvelles-Hébrides dans trois milieux différents choisis suivant l'importance du contact européen : en premier lieu, un village proche de Port-Vila où les indigènes sont en rapports constants avec les Européens; en second lieu, divers villages de Tanna, où les indigènes peuvent facilement acquérir des objets et des vivres auprès des commerçants européens, et en troisième lieu, des villages des îles Maskelynes où les indigènes vivent en circuit fermé, de leur existence traditionnelle. L'équipe des recherches sur la tuberculose, dirigée par le Dr J. Guillerman, a travaillé en diverses régions de Papouasie, Nouvelle-Irlande, Nouvelle-Calédonie; en 1951 son effort est dirigé sur la Polynésie orientale. En ce qui concerne la filariose et l'éléphantiasis, une conférence est prévue pour août à Tahiti; la Commission de Recherches poursuit ses travaux (menés en particulier en Nouvelle-Calédonie). Le programme est en cours pour les projets concernant l'ophtalmologie, l'étude de la lèpre, les maladies vénériennes et la malaria (les administrations de Nouvelle-Guinée et des Nouvelles-Hébrides ont adressé une demande à la Commission en vue d'obtenir le concours d'un spécialiste en malarialogie). D'autre part, divers documents et rapports ont fait l'objet de publications.

Sur le plan économique, une *Plant and Animal Quarantine Conference* tendant à organiser la surveillance des maladies frappant les principales espèces zoologiques et botaniques, s'est tenue à Suva pendant dix jours au début d'avril; le gouvernement français était représenté par MM. Bugnicourt, directeur de l'Institut français d'Océanie et Vergès, directeur des Services Vétérinaires de la Nouvelle-Calédonie. Les différents projets du programme d'urgence antérieurement élaborés ont fait l'objet d'une mise au point : introduction et distribution de différentes espèces, amélioration des cultures d'exportation, étude des pâturages tropicaux et de façon plus générale, des modes d'utilisation du sol. Les projets élaborés tendent à l'amélioration de l'économie indigène, amélioration qui pourrait être obtenue par une exploitation plus rationnelle des ressources insulaires. Celles-ci ne sont pas très nombreuses. Des enquêtes sur l'alimentation végétale et animale ont été faites et des projets arrêtés concernant les méthodes de pêche, la lutte contre les maladies des espèces utiles (faune et flore), les recherches agronomiques et l'organisation des relations commerciales agricoles. Le développement économique des atolls de corail a suscité un intérêt particulier; on sait, en effet, que la superficie des zones cultivables est très réduite dans les îles basses, restreignant les possibilités de développement de la vie humaine; la Commission s'est donc préoccupée de mettre au point les mesures permettant de tirer le rendement maximum malgré ces conditions difficiles.

Sur le plan du « développement social », de nombreux points ont retenu l'attention de la Commission. Les travaux actuellement en cours ou déjà achevés ont trait aux questions suivantes : enseignement technique, éducation par l'image, analphabétisme, inventaire des recherches ethnologiques déjà faites et programme des recherches à entreprendre, travail identique concernant les langues, documentation sur les mouvements coopératifs, sur l'habitation tropicale, études concernant le développement communautaire (*community development*), études sur les littératures indigènes. Nous signalerons, pour mémoire, la « sauvegarde des sites archéologiques et des relations historiques » — projet dont la réalisation ne pourra commencer qu'après la nomination d'un spécialiste.



L'objectif essentiel de la Commission du Pacifique Sud est l'élévation du niveau de vie des populations indigènes. L'esprit de la Commission est réaliste; les problèmes auxquels elle semble avoir donné la priorité sont d'ordre médical et économique. Il importe, en effet, avant tout, de juguler les endémies tropicales, d'instaurer une hygiène minimum dans toutes les îles, de nourrir les sous-alimentés, d'améliorer les façons culturales et les rendements par l'application des techniques modernes, l'introduction de nouvelles espèces, etc. Les problèmes que pose le « développement social » n'ont pas échappé à la Commission mais tout se passe comme si on les considérait comme étant plus théoriques, d'une utilité pratique moins immédiate, peut-être même moins évidente. Ce que nous désirerions faire ici, à ce sujet, c'est marquer sans équivoque l'intérêt pratique de l'étude ethnologique des sociétés océaniennes. Cet intérêt n'est pas toujours parfaitement aperçu. Le Secrétaire général de la Commission lui-même, lors d'une allocation prononcée à Wellington (Nouvelle-Zélande), le 22 avril dernier n'a-t-il pas cru nécessaire, procédant à une revue des travaux de la Commission et parlant des deux projets de recherches ethnologiques (bilan des travaux accomplis, programme des travaux à entreprendre) de remarquer : « Ces deux revues d'ensemble peuvent sembler académiques, mais elles comportent un intérêt pratique : la mise au point des recherches encore à faire en ce qui concerne les coutumes et les relations sociales qui ont une incidence directe sur l'économie et le bien-être social. » Plus exactement c'est toute l'ethnologie qui comporte ces conséquences pratiques sur la vie des sociétés. Peut-on sérieusement prétendre améliorer le bien-être d'un peuple sans auparavant prendre soin d'étudier ce peuple sous tous les aspects de sa vie : structure anthropologique, langues, vie matérielle, organisation sociale? Les données ethnologiques doivent être considérées comme étant les données de base dont la connaissance est indispensable, et qui seules peuvent fonder une politique. Il est évident, en particulier, que les projets concernant les questions de *community development,* reposent entièrement sur ces données.

Dans ces perspectives, le rôle de la Commission pourrait devenir tout à fait essentiel. Ce dont il s'agit avant tout, en effet, c'est de sauvegarder les populations des Mers du Sud, de préserver leurs valeurs, d'éviter que l'européanisation et l'américanisation des mœurs, des styles de vie, des mentalités, ne détruisent tout des anciennes structures. Ces valeurs d'ordre moral ou spirituel comportent des incidences directes sur le plan pratique. Un peuple ne peut pas survivre à la perte totale de ses traditions, de ses mythes, de sa culture. Il est évident d'autre part qu'il est impossible d'aller à contre-courant de l'histoire et de s'opposer à l'évolution naturelle : les contacts culturels, l'introduction d'hommes, de faits, d'objets et de concepts nouveaux dans le Pacifique sud représentent un phénomène qu'il serait vain de vouloir contrarier. Mais il existe une certaine manière, et une seule, de conduire l'acculturation des sociétés océaniennes de façon à obtenir le maximum de résultats avec le minimum de dégâts. Il serait désirable qu'on pût essayer de promouvoir cette sorte de *science de l'acculturation* en confrontant le témoignage des spécialistes des sciences humaines.

L'objectif fondamental nous semble être l'adhésion des sociétés indigènes à leur propre devenir. Il serait vain de sauvegarder la race par les vaccinations et les dispensaires si on ne se préoccupe pas des mentalités : les problèmes d'ordre

psychologique et moral ne sont pas plus importants que les problèmes d'ordre économique ou sanitaire; mais on ne peut que constater qu'ils les conditionnent. Il nous semble donc que la Commission du Pacifique Sud remplirait exactement son rôle si elle mettait à l'étude de façon systématique et approfondie cette politique de l'acculturation.

Jean POIRIER.

L'Institut français d'Océanie. — Le *Journal de la Société des Océanistes* a déjà signalé l'existence de l'I. F. O.; un article de son premier directeur, le professeur LEENHARDT a rendu compte des circonstances de la fondation de cet organisme et exprimé la portée de cette initiative (cf. *Journ. Soc. Océan.*, t. V, n° 5, pp. 6-14). Nous sommes heureux de reproduire aujourd'hui la majeure partie d'un rapport émanant de l'Office de la Recherche scientifique outre-mer.

L'Institut français d'Océanie, organisé par arrêté ministériel du 2 août 1946, a été institué, à la suite d'une mission confiée à M. R. Catala, qui chargé d'étudier sur place avec les autorités locales un projet de réalisation pratique, partit pour la Nouvelle-Calédonie en juillet 1945.

Il apparut tout de suite que, situé en bastion avancé au cœur du monde anglo-saxon, le jeune Institut, en plus de son rôle purement local, porterait rapidement la responsabilité du rayonnement intellectuel français dans le Pacifique Sud. Ceci d'ailleurs ne tarda pas à être attesté, comme on le verra plus loin, lors de la création en 1947 de la Commission internationale du Pacifique Sud, et de son Conseil de recherche. On pensa donc préférable, afin de permettre au jeune Institut de disposer tout de suite de moyens plus importants, de le rattacher directement à l'O. R. S. O. M. Au point de vue budgétaire et administratif strict, il ne se distingue donc pas de ce dernier, toutes ses dépenses comme ses ressources figurant aux divers chapitres du budget de l'O. R. S. O. M. Son premier directeur, nommé en 1947, fut le professeur Leenhardt, à qui succéda M. F. Bugnicourt, directeur actuel.

Installé à Nouméa, l'Institut français d'Océanie, organisme de recherche polyvalent, s'est vu fixer pour champ d'action, non seulement le territoire de la Nouvelle-Calédonie, mais l'ensemble des territoires français de l'Océanie.

S'il ne possède pas de Conseil d'administration (qui ne peut être que celui de l'O. S. R. O. M.), en revanche un Conseil consultatif de Recherche (à deux sections, Nouvelle-Calédonie-E. F. O.) assiste le Directeur.

Lors de sa mission de 1945, M. Catala, constatant la difficulté de construire rapidement, apprécia les possibilités d'installation immédiate offertes à l'Institut par la présence de bâtiments et de matériels laissés par les forces américaines stationnées dans l'Ile. Des négociations officielles, qu'il conduisit personnellement aux U. S. A., aboutirent à la cession à l'O. S. R. O. M. de ces bâtiments et du matériel au titre des accords de Washington de mai 1946. La gratuité de cette cession fut effectivement confirmée par l'administration française en 1950.

Situé à proximité de Nouméa, dans un cadre particulièrement calme, en bord de mer, à l'Anse Vata, l'I. F. O. dispose actuellement d'une quinzaine de villas, de six vastes et confortables bâtiments où sont installés des laboratoires, de divers bâtiments à usage de bureaux, mess, salle de conférence, garages, ateliers et annexes diverses.

Enfin parmi le matériel de transport cédé par les U. S. A. se trouvait un ketch de 100 tonneaux. Difficilement utilisable comme unité océanographique, ce navire a été vendu et remplacé par un chalutier, mieux approprié.

Fait unique dans l'histoire de nos Instituts scientifiques outre-mer, l'I. F. O. disposa donc aussitôt de l'ensemble des installations, logements, laboratoires et matériel général (meubles, véhicules, etc.), qui lui était nécessaire. Ces installations, de construction légère et provisoire, devront être remplacées par des constructions définitives. Cependant, elles ont permis l'installation immédiate d'un centre de recherche relativement important, sans connaître l'entrave des délais de construction et d'équipement rencontrée partout ailleurs.

C'est à la fin de 1946 qu'arrivait à l'I. F. O. son premier chercheur, un chimiste, le pharmacien-capitaine Primot, en service détaché, bientôt suivi au début de 1947 de M. Catala (écologiste), puis du professeur Leenhardt. Arrivèrent ensuite, à la fin de 1947 et au début de 1948, deux phytopathologistes (MM. Bugnicourt et Dadant), un océanographe biologiste (M. Legand), un entomologiste agricole (M. Cohic), un sociologue (M. Guiart), deux géophysiciens (Mlle Creun, 1948; M. Metzger, 1949).

D'autre part, s'installèrent et travaillèrent à l'I. F. O. les membres de la mission géologique envoyés conjointement par l'O. S. R. O. M., le C. N. R. S. et le Service des Mines (MM. Routhier, Arnoux, Avias, Grunnewald de Mortillet [1946-1948]).

Enfin, bien qu'il n'appartienne pas administrativement au personnel de l'I.F.O., M. Sarlin, chef du Service des Eaux et Forêts de Nouvelle-Calédonie, après accord avec la Direction de l'Agriculture, de l'Élevage et des Forêts du département, s'est vu confier la direction du laboratoire de technologie forestière de l'I. F. O.

Dans toutes les disciplines représentées, l'activité fut avant tout orientée vers la recherche appliquée, les chercheurs n'ayant jamais perdu de vue le but essentiel de leur présence : aider à la mise en valeur de nos territoires d'Océanie. Toutefois, et parallèlement, des recherches approfondies de systématique et de biologie ont été entreprises ou sont en cours.

Phytopathologie. — Dans le domaine de la pathologie végétale, aucun travail n'avait été entrepris en Nouvelle-Calédonie avant l'ouverture du laboratoire spécialisé de l'I. F. O. L'activité des deux phytopathologistes (MM. Bugnicourt et Dadant) s'est orientée vers trois directions :

1° Dresser un premier inventaire des maladies sévissant dans les cultures essentielles : caféiers, cultures fruitières, riz, cultures vivrières;

2° Procéder, par de fréquents contacts avec les colons et par des démonstrations dans leurs cultures, à leur initiation, en particulier, aux méthodes de lutte. Il convient de noter que l'efficacité des méthodes préconisées souffre de l'état actuel de l'agriculture en Nouvelle-Calédonie, où les techniques rationnelles de culture sont inconnues ou ne sont pas appliquées, où le matériel végétal n'est pas amélioré. Cet effort de vulgarisation s'est donc assigné un double objectif : améliorer les cultures d'abord, lutter contre leurs ennemis ensuite;

3° Recommander au marché local les produits anticryptogamiques essentiels.

Les plantes cultivées dans l'Ile appartenant à la fois aux cultures typiquement tropicales et aux cultures de zones tempérées, la flore des micromycètes parasites est de ce fait très variée.

Nous ne pouvons, dans le cadre de ce bref exposé, examiner l'ensemble des questions étudiées. Nous nous limiterons à celles ayant fait l'objet de recherches particulières ou d'observations qu'il semble utile de signaler.

— Au premier rang se situe la découverte d'une nouvelle maladie grave du caféier (C. Robusta), maintenant entièrement étudiée. Fut également mis en évidence le rôle primordial en Calédonie, dans la maladie dite « pourriture sèche », d'un champignon partout ailleurs d'importance secondaire.

— Des études complètes ont été entreprises sur le riz, dont la Nouvelle-Calédonie importe d'Australie et d'Indochine un important tonnage, alors que cette culture a une végétation très satisfaisante dans certaines zones de l'Ile. Un long et important travail est en cours sur la mycoflore des semences, qui fait apparaître la prééminence de nombreuses espèces de parasites habituellement non observée. Pour chaque espèce sont données la diagnose, la fréquence et la virulence.

— Les cultures maraîchères ont particulièrement retenu l'attention du laboratoire, de nombreux parasites qui les attaquent ayant une incidence sur la production.

La « fonte » qui entraîne fréquemment le flétrissement et la disparition complète des jeunes plantules, a fait l'objet de recherches approfondies qui ont abouti à la mise au point de traitements simples, techniquement et économiquement applicables par tous les agriculteurs et d'une haute efficacité.

Les cultures de choux, importantes dans le pays, sont souvent très sérieusement atteintes par une grave maladie bactérienne, le « black rot ». Il a été possible, par une expérimentation suivie, de mettre en évidence la résistance d'une variété, alors que tous les traitements chimiques demeuraient inefficaces.

De même ont été divulguées les méthodes de lutte à appliquer contre le « mildiou » de la pomme de terre. Enfin, l'attention des agriculteurs a été attirée sur les maladies de dégénérescence de la pomme de terre et sur les moyens de lutte à leur opposer.

— Une autre question importante étudiée par le laboratoire est celle d'une maladie de l'oranger. Elle nous offre par ailleurs un exemple intéressant de la collaboration établie entre phytopathologistes et entomologistes, car il fut reconnu que l'agent vecteur en est un papillon, lequel pique les oranges pour se nourrir. Il semble bien d'ailleurs qu'on ne puisse lutter que par le côté entomologique du problème.

Par ailleurs, le laboratoire entretient une mycothèque, plus particulièrement développée sur le genre Fusarium, richement représenté dans le Pacifique Sud. Les espèces fusariennes étant rarement entièrement déterminées, il a paru utile d'envisager la création d'un centre de détermination des espèces de ce genre.

Enfin, le laboratoire de phytopathologie a pu obtenir un resserrement du contrôle phytosanitaire, auquel il participe activement, après avoir fait instituer un Comité consultatif des Epiphyties.

Entomologie agricole. — Là encore, la priorité a été donnée aux recherches ayant une incidence économique. Avant d'entamer les études de longue haleine, Il convenait de déterminer les problèmes les plus importants et de préciser l'urgence à leur accorder. Ceci a conduit à dresser un inventaire parasitologique aussi complet que possible. A cet effet, de nombreuses tournées ont été effectuées à l'intérieur et des contacts étroits ont été établis avec les agriculteurs.

Plusieurs remarques s'imposent d'ores et déjà, les mêmes d'ailleurs pour l'entomologie que pour la phytopatologie. D'une part, la forte proportion d'insectes introduits, conséquence du manque de contrôle phytosanitaire. D'autre part, le mauvais état de l'agriculture en Nouvelle-Calédonie. Plantations mal soignées et déficientes offrent un terrain d'élection aux affections.

L'activité du laboratoire (M. Cohic) dans ce domaine peut se scinder en deux :

— Étude biologique des parasites : étude complète du cycle vital (œuf, larve, nymphe, adulte), examen des réactions de l'animal à son habitat, aux variations climatiques saisonnières, etc.

— Recherche et mise au point de moyens de lutte (lutte chimique, lutte biologique).

Les observations et les expérimentations, faites souvent en liaison étroite avec les études phytopathologiques, ont porté elles aussi principalement sur les cultures maraîchères, le caféier, le bananier, les agrumes, etc. Les résultats de ces investigations formeront, dans un avenir prochain, les éléments d'un travail d'ensemble sur les « parasites des cultures en Nouvelle-Calédonie », destiné à faire connaître aux agriculteurs les parasites contre lesquels ils doivent se défendre et les moyens de mener à bien cette lutte. Cet ouvrage se présentera sous forme de tableaux synoptiques facilement accessibles. Une abondante illustration fera de ce travail un manuel rapidement utilisable.

Les études biologiques en cours ne sont pas limitées au cadre de la Nouvelle-Calédonie, mais englobent les possessions françaises du Pacifique ; c'est ainsi que deux missions entomologiques ont été effectuées, l'une aux Nouvelles-Hébrides, pour l'étude des parasites du cocotier et du cacaoyer, l'autre aux Iles Wallis et Futuna, où est en cours une campagne de lutte biologique pour sauver la palmeraie gravement menacée (introduction avec l'aide de l'Institut de Recherche scientifique de Madagascar de guêpes récoltées à Zanzibar).

Dépassant ce domaine d'ordre appliqué et d'intérêt strictement utilitaire, des études de portée plus générale, en particulier une étude d'écologie où interviendra l'ensemble des observations sur la faune globale, ont été engagées.

Dans le cadre de l'activité générale, il convient de signaler encore la participation active du laboratoire d'entomologie, comme de celle du laboratoire de phytopathologie, à l'organe de diffusion de la Chambre d'Agriculture « La Revue agricole de Nouvelle-Calédonie » et le rôle important qu'il joue dans la protection phytosanitaire.

Océanographie. — Le laboratoire d'océanographie (M. Legand), dès le début, orienta ses travaux vers l'ichtyologie pure et appliquée. Il convenait, en effet, de procéder à un inventaire des possibilités en poisson du territoire néo-calédonien. Aux demandes de renseignements provenant de l'extérieur, aux petites industries souhaitant s'installer, il était jusqu'à présent difficile de répondre avec la précision suffisante.

Au point de vue strictement scientifique, aucune vue d'ensemble n'était non plus à signaler. Il fallait donc d'abord entreprendre un inventaire sérieux des espèces, en commençant par les mieux représentées. Ce travail est en cours, la publication pourra commencer à en être entreprise vers la fin de 1951. Elle s'échelonnera, en même temps que l'inventaire lui-même, sur un long espace de temps, mais on peut espérer que ce travail sera réalisé pour sa partie la plus importante dans un délai de quelques années.

Parallèlement a été entrepris un travail biologique portant sur les espèces principales de la pêche calédonienne, étude monographique qui permettra de situer dans le temps et dans l'espace l'histoire des groupes, des bancs, auxquels a affaire la pêche littorale. Un certain nombre de résultats ont déjà été réunis et pourront être publiés sous peu.

Il importe de signaler la participation du laboratoire (et la collaboration étroite qui en résulte) à l'activité du Comité d'Océanographie et d'Études des côtes (Servie hydrographique de la Marine) créé par arrêté en date du 21 juin 1949 du Gouverneur de la Nouvelle-Calédonie.

Ce Comité compte parmi ses membres le directeur et les spécialistes intéressés de l'I. F. O. (océanographie, écologie marine, géophysique). Il comprend en outre un « bureau d'études » composé de trois membres, dont un représentant de l'I. F. O.

Ses réunions se tiennent à l'I. F. O. Un programme de travail envisageant principalement l'exécution de coupes hydrologiques, des dragages, des lâchers de flotteurs fut établi en commun et mis en application par le stationnaire « Lotus ». La Marine nationale exécute les travaux en mer : prises d'eau, relevés de température, etc., conjointement avec son propre travail d'hydrographie. Le laboratoire d'océanographie assure les analyses, le regroupement et l'interprétation des résultats, la préparation des itinéraires à proposer en fonction de ceux-ci.

Enfin, M. Legand présenta avec un vif succès à la première conférence du Pacifique Sud à Suva une étude sur « les méthodes de pêche dans les territoires du Pacifique Sud ». Cette étude faisait état d'une mission à Tahiti et marquait ainsi le début de l'extension des activités du laboratoire à d'autres territoires français du Pacifique Sud. Un rapport plus détaillé en résultera prochainement qui fera connaître les justes limites et les meilleures conditions d'exploitation du poisson.

Écologie marine. — Après différentes études préliminaires de reconnaissance générale, le laboratoire (M. Catala) a porté son activité dans ce domaine en 1949 sur l'étude approfondie d'un îlot voisin du littoral, considéré comme type d'îlot corallien du Pacifique Sud, étude qui a été concrétisée dans un mémoire publié. Une telle monographie apporte les précisions les plus utiles, non seulement sur la faune d'une région donnée, mais aussi sur l'équilibre biologique des constituants de l'îlot lui-même. Ce mode d'inventaire présente également, du point de vue pratique, l'avantage de procéder à une prospection qualitative et quantitative raisonnée des organismes ayant ou pouvant avoir une valeur commerciale.

L'activité du laboratoire est également et essentiellement tournée vers l'étude des éléments marins les plus productifs pour l'économie locale et en particulier les bèches de mer, les langoustes, les trocas.

Sociologie. — Ici également, dans le cadre des sciences humaines, les recherches visent toutes à un intérêt pratique, susceptible de servir au développement économique et social des populations locales.

Les recherches de la section (M. Guiart) ont porté sur les populations de la Nouvelle-Calédonie, des Iles Loyauté et des Nouvelles-Hébrides. Ces recherches s'intéressent essentiellement à la sociologie sous l'aspect des organisations sociales et politiques, et tout particulièrement aux problèmes d'acculturation, de niveaux de vie, de répartition des tribus et de leur économie.

En Nouvelle-Calédonie, où l'élément essentiel du cadre social est le clan, c'est à l'inventaire des clans, à l'étude de leur organisation, de leurs tolems et divinités et à leur répartition géographique que s'est principalement attaché le spécialiste de l'I. F. O. Seule une enquête de ce genre peut donner à l'Administration les fils nécessaires pour débrouiller maintes difficultés. On peut envisager dès l'année prochaine la publication d'un inventaire sociologique, accompagné de nombreux textes en langue indigène sur la population de langue Paci. Parmi les recherches les plus nécessaires se place l'enquête sur l'acculturation. Le processus de désintégration de la coutume indigène étant très avancé en Calédonie, ce travail se révèle particulièrement délicat.

Une enquête similaire a été faite aux Iles Loyalty (Ouvea), qui présentait une structure sociale différente. Ce travail a donné lieu à un rapport rédigé spécialement pour l'Administration.

Enfin, un premier séjour à Ambrym (Nouvelles-Hébrides), en 1949, a eu pour principal objet l'étude des mouvements néo-païens, échos des Salomons et de la Nouvelle-Guinée, expression déjà ancienne d'un nationalisme qui s'éveille. Le régime du condominium facilite les audaces nouvelles. L'administration française a compris qu'il y avait là un rôle éducatif à jouer, afin de répondre aux vœux nettement exprimés des indigènes. Une prospection ethnologique et démographique de ces populations semble absolument nécessaire. Un premier travail a pu être publié, ayant pour titre « L'organisation sociale du Nord Ambrym (Essai d'analyse) ». En 1950, M. Guiart est reparti pour les Nouvelles-Hébrides (Malékula et Santo).

En marge de ce travail, il convient de mentionner à l'actif d'un des géologues en mission auprès de l'I. F. O. (M. Avias) une étude des groupes sanguins des Néo-Calédoniens qui, conduite en collaboration avec les spécialistes australiens R. T. Simon et S. S. Crayeton, a mis en évidence un grand nombre de faits nouveaux. S'étant également intéressé à la préhistoire, M. Avias a pu poser la première synthèse du problème de la préhistoire en Nouvelle-Calédonie, et présenter une explication quant à l'origine de la population néo-calédonienne actuelle.

Géologie. — Nous ne mentionnerons que pour mémoire les travaux sur le terrain de 1946 à 1948 de la mission géologique et de préprospection. Mission envoyée auprès de l'I. F. O. par décision du Service des Mines, de l'O. R. S. O. M. et du C. N. R. S.

De retour en France dans le courant de 1949, la mission termine actuellement la mise en œuvre de ses résultats, dont la publication interviendra au début de 1951, sous forme de cartes et d'un mémoire. A signaler, d'autre part, que la mission a constitué comme l'échelon avant-coureur d'un service des mines permanent en Nouvelle-Calédonie.

Géophysique. — L'I. F. O. ne dispose pas, à proprement parler, d'une station géophysique, mais d'un laboratoire. Les deux titulaires, Mlle Crenn et M. Metzger, ont donc surtout développé le travail itinérant de prospection sur le terrain. En des missions incessantes, ils poursuivent le levé de la carte magnétique et de la carte gravimétrique de la zone sud de l'île. Ces cartes auront pour application immédiate l'interprétation profonde des éléments géologiques de surface relevés par la Mission Routhier et permettront de préciser la carte géologique de cette région où le sous-sol est particulièrement riche (chromite en particulier).

Au laboratoire, à côté de l'exploitation des résultats obtenus sur le terrain, une série d'études sont poursuivies sur le magnétisme des roches dans ses applications possibles à la prospection minière. Des essais de prospection électrique ont également été entrepris.

En bref, le laboratoire de géophysique s'est fixé, dans cette branche de son activité, le rôle suivant : examiner les possibilités d'application des méthodes géophysiques aux gisements calédoniens par des études au laboratoire et des essais sur le terrain; appliquer, s'il y a lieu, la méthode convenable à tout indice susceptible d'une exploitation et éventuellement, pour des cas très favorables et nécessitant une prospection de longue haleine, susciter une mission d'une compagnie spécialisée.

Enfin, le service a effectué une reconnaissance des terrains susceptibles de recevoir une station géophysique qui s'intégrerait dans le réseau français en cours d'organisation et dans le réseau international.

Indépendamment de ces travaux en Nouvelle-Calédonie, l'un des titulaires, M. Metzger, eut à effectuer à Tahiti un certain nombre de mesures et d'études magnétiques, parmi lesquelles une étude de la variation séculaire des éléments magnétiques en Océanie française pourra être utile aux services de la Marine, auxquels elle sera communiquée après complément.

Ayant fait le voyage France-Tahiti sur un navire de la Marine nationale, M. Metzger put également effectuer une série de mesures à différentes escales.

Enfin, sur la demande du Comité central d'Océanographie et d'Études des Côtes, l'étude de la marée gravimétrique a été entreprise en Nouvelle-Calédonie par les soins de M. Metzger, dans le cadre des activités du C. O. E. C. local.

Phytogéographie. — On sait que l'O. R. S. O. M. a inscrit à son programme l'établissement de cartes de végétation des territoires d'Outre-Mer. M. Papy, professeur au Lycée de Papeete, avait entrepris depuis plusieurs années l'étude phytogéographique de l'île de Tahiti et des 15 îles et atolls qui composent l'archipel de la Société. Cet important travail reçut entre temps le patronage de l'O. R. S. O. M. et se traduira par la publication prochaine de cartes au 1/200.000 accompagnées d'une notice.

Une conséquence accessoire de ces travaux a été la publication par l'O.R.S.O.M. sur l'initiative de M. le sénateur Lassale-Séré, d'une carte topographique de Tahiti, établie sous la direction de MM. les professeurs Gaussen et Papy, par le chef d'escadron Bagnouls.

On ne saurait enfin terminer cette revue des principales activités de l'I. F. O. sans noter les rapports qu'entretient le jeune Institut avec la Commission du Pacifique Sud. La présence de l'I. F. O. à Nouméa a été certainement l'un des éléments qui ont entraîné le choix de cette ville comme siège de la Commission. Deux laboratoires ont été mis à la disposition de la Commission. Une collaboration étroite s'est établie entre l'I. F. O. et l'organisme international de recherches qui poursuivent dans plusieurs domaines des buts analogues.

Hydrographie de l'archipel Tuamotu. — La révision des cartes marines de l'archipel Tuamotu est actuellement en cours. Ce travail était absolument nécessaire en raison des nombreuses erreurs et incertitudes qui étaient signalées depuis déjà longtemps. Il ne semble pas en effet qu'aucun travail cohérent ait jamais été entrepris.

Les premiers renseignements cartographiques ont été donnés par les tout premiers navigateurs qui se sont risqués à travers l'archipel, en général involontairement d'ailleurs. On peut en particulier signaler Roggewein en 1722, Kotzebue en 1816, Bellingshausen en 1819, Duperré en 1823, Fitz Roy en 1835 et Wilkes en 1841.

On est ainsi parvenu à avoir une idée générale mais assez vague de l'archipel. Il suffit de regarder la carte annexée à l'ouvrage de Mohrenhout pour s'en rendre compte. À cette époque, l'existence de certaines îles était encore inconnue. Par contre, d'autres étaient signalées dans des zones où il n'y en a certainement jamais eu. Enfin pour toutes, la position et les dimensions assignées étaient entachées de grosses erreurs.

La connaissance de l'archipel s'est précisée, au fur et à mesure que les communications devenaient plus fréquentes, chaque capitaine de navire faisant part de ses observations. Mais il n'était pas question de faire en général, autre chose qu'un croquis rapide. La position d'un point remarquable de chaque île, tel que passe ou extrémité, était déduite par approximation, de la position même du navire, déterminée tant bien que mal astronomiquement. Or, s'il a toujours été aisé de trouver avec assez d'exactitude la latitude par une observation de soleil ou d'étoile, il n'en est pas de même pour la longitude, car il est nécessaire de connaître l'heure avec beaucoup de précision. Nos aïeux utilisaient dans ce but des chronomètres. Mais le procédé était imparfait, car après une longue traversée, ils ne pouvaient savoir de combien de secondes leurs instruments avaient avancé ou retardé. Ils pouvaient bien tenter de se recaler en observant un phénomène astronomique, tel que le passage d'une planète derrière la lune, mais une telle observation est toujours très difficile et nécessite une instruction scientifique assez poussée que ne possédaient généralement pas les marins qui trafiquaient dans la région. Les navires de guerre possédaient le matériel nécessaire et la formation des officiers de vaisseau leur permettait de faire ces observations.

Aussi à plusieurs reprises, vers 1870, plusieurs navires furent envoyés par le Ministre de la Marine, pour rectifier les cartes existantes. On peut signaler plus particulièrement les travaux de Lachave, Le Pord et Parchappe. D'une part, ils ont sondé les principales passes et surtout ils ont fait des observations astronomiques sérieuses dans la plupart des îles. À l'issue de leurs travaux, un gros progrès était accompli.

Cependant les moyens qu'ils avaient à leur disposition ne leur assurait pas encore une très grande précision et l'on peut admettre que la position de leurs stations astronomiques pouvait facilement être entachée d'erreurs dépassant le mille. Enfin surtout, ils ne faisaient guère qu'un relevé des îles généralement sous voiles. On conçoit que dans le cas d'un grand atoll ils puissent avoir fait des erreurs considérables.

La question en resta là pendant de longues années. Par la suite de nombreux navigateurs ayant relevé des inexactitudes envoyèrent le résultat de leurs observations au Dépôt des Plans et Cartes. Les corrections qui s'en suivirent ne furent pas forcément toujours heureuses puisqu'à l'époque, tout le monde possédait les mêmes moyens et pouvait faire des erreurs du même ordre de grandeur.

Lorsque l'usage de la T. S. F. devint à peu près général, on put connaître l'heure avec beaucoup d'exactitude et les observations astronomiques s'en ressentirent heureusement. Mais la rectification des cartes fut limitée généralement

à l'amélioration de la position de quelques points seulement. Les îles trop isolées, sans intérêt économique, furent en général délaissées et surtout on ne songea pas à déterminer avec précision la dimension réelle des grands atolls.

Enfin un accident curieux survint après les cyclones de 1903 et 1906. Ces phénomènes bouleversèrent la configuration des atolls, rasant en particulier la végétation, comblant des zones primitivement profondes ou, au contraire, arasant complètement des dunes de sable hautes. Les cartes ne furent pas corrigées et les navigateurs qui les utilisaient, ne surent plus à quel saint se vouer, car ils rapportèrent leurs relèvements et observations aux repères encore indiqués par leurs documents, qui ne correspondaient plus forcément à la réalité.

La situation se prolongea jusqu'à l'époque actuelle et c'est ainsi que les Instructions Nautiques font constamment état de renseignements analogues à celui que j'indique ci-dessous, à titre d'exemple, au sujet du groupe Raeffsky :

« ...Il avait été signalé en 1880, que l'île Katiu et le groupe Raeffsky n'étaient pas bien placées l'une par rapport à l'autre; les cartes françaises placent l'atoll Tuanake 5 milles plus à l'Ouest que les cartes anglaises. D'après le yacht « Alain-Gerbault » Tuanake se trouverait placé 5 milles trop au S. W. sur les cartes françaises (1934). D'après « la Zélée » les îles Tuanake et Katiu seraient bien placées l'une part rapport à l'autre (1938). »

Lorsque l'on songe que les îles se voient généralement à 7 ou 8 milles, il est gênant d'avoir 5 milles d'incertitude sur leur position.

Finalement le Ministre de la Marine décida en 1946, d'envoyer dans l'archipel une mission géodésique qui reprendrait systématiquement toutes les positions astronomiques et déterminerait les dimensions exactes de toutes les îles.

Cette mission avait à sa disposition un petit ketch d'une vingtaine de tonneaux « la Zélée » et fut dotée d'un matériel scientifique approprié.

En particulier, les positions astronomiques furent déterminées, grâce à un instrument, l'astrolabe à prisme, qui permet d'obtenir facilement une précision de l'ordre de la seconde d'arc, ce qui correspond sur le terrain à une trentaine de mètres. On était assuré de cette façon, de lever définitivement toutes les erreurs qui entachaient les observations précédentes.

La triangulation fut faite en établissant dans chaque île un réseau de triangles dont les côtés mesuraient généralement une dizaine de kilomètres. La topographie, permettant le dessin du trait de cote, fut faite sommairement, en utilisant divers procédés courants, choisis suivant les circonstances et en tenant compte de l'échelle de rédaction qui devait être le 1/200.000 pour les minutes d'écriture et le 1/600.000 environ pour les cartes définitives.

Outre la carte générale actuelle, on possédera pour l'archipel Tuamotu, trois cartes plus détaillées; deux d'entre elles sont actuellement en cours d'impressoin; la troisième sera probablement éditée après le retour en France, du chef actuel de la mission.

À titre de curiosité, on peut signaler un grave inconvénient auquel on se heurte dans cette région, lors des observations astronomiques.

Comme il est indiqué plus haut, l'astrolabe à prisme permet de déterminer la position géographique d'un point, à une seconde d'arc près, soit une trentaine de mètres. Mais comme la majorité des instruments astronomiques, il se réfère à la verticale apparente du lieu de station. Or celle-ci, dans le cas d'une île surgissant de grandes profondeurs océaniques, est très différente de la verticale vraie à laquelle les calculs sont rapportés. En effet, si l'on observe sur le

bord d'une île, — et l'on est bien obligé de se placer là, puisque le centre est généralement inaccessible, — il y a une énorme disproportion dans la répartition des densités. La masse de l'île attire davantage le poids fixé au fil à plomb que ne le fait la masse océanique voisine dont la densité est beaucoup plus faible. La direction donnée par le fil à plomb (ou un niveau, ce qui revient au même) diffère donc de celle de la verticale vraie d'un angle qui peut atteindre plusieurs secondes d'arc, c'est-à-dire une valeur supérieure à la précision que fournit l'appareil.

On savait déjà que Tahiti est une des régions où cette valeur, que l'on appelle déviation de la verticale, est la plus forte connue. Les autres régions sont les îles Hawaï et la Réunion.

La mission géodésique a fait quelques mesures dans ce but, en particulier à Fakarava, à Tauere, à Faaite et à Tahanea. Sans être aussi fortes qu'à Tahiti, les valeurs trouvées sont loin d'être négligeables. Elles sont en gros d'une vingtaine de secondes d'arc pour deux points distants d'une vingtaine de kilomètres. Pour traduire ce résultat dans le langage de tous les jours, il existerait une différence d'environ 600 mètres entre les mesures d'une distance d'une vingtaine de kilomètres, selon qu'elles seraient effectuées par un procédé astronomique ou par un procédé d'arpentage quelconque. Bien entendu, il a été tenu compte de ces déviations de la verticale lors de la rédaction des travaux de la mission.

Le travail entrepris est un travail de longue haleine. À la fin de l'année 1950, le levé de 64 îles était déjà achevé et l'on espère terminer à la fin de 1951 tous les travaux de l'archipel Tuamotu ainsi que ceux des Gambier.

Il faut souhaiter qu'aucun ennui ne viendra les entraver. Les moyens sont en effet bien faibles si l'on songe que l'archipel s'étend sur plus de 1.000 milles et que le chef de la mission dispose seulement de la minuscule « Zélée » aux 12 mètres de long, armée par un équipage de cinq hommes.

Lieutenant de Vaisseau NAY.

Travaux géographiques dans les Établissements Français d'Océanie. — Beaucoup de nos compatriotes ignorent encore à l'heure actuelle qu'au Service Géographique de l'Armée, dissous en 1940, a succédé l'Institut Géographique National, et qu'en plus de ses attributions principales dans la Métropole et en Afrique du Nord, ce nouvel organisme d'État a reçu la charge considérable de tous les travaux géographiques à poursuivre ou à entreprendre dans les territoires d'outre-mer.

Bien souvent, ils ne savent pas, non plus, que la mise en valeur de ces nombreuses possessions lointaines est strictement subordonnée à l'établissement préalable de cartes topographiques dont de très vastes contrées sont encore totalement dépourvues.

Dès la libération, l'Institut Géographique National a développé ses efforts pour remédier à cette situation, en partie par l'intermédiaire des Services Géographiques locaux qui sont devenus ses filiales (S. G. d'A. O. F., de Madagascar, d'Indochine, déjà fort anciens; S. G. d'A. E. F. et Cameroun créé à la fin de la dernière guerre), en partie à la faveur de missions temporaires détachées par la Métropole.

C'est ainsi que, depuis quelques années, plusieurs pays d'outre-mer de trop faible étendue pour être dotés d'un cadre sédentaire de techniciens sont enfin

devenus momentanément les théâtres d'opérations géographiques modernes. Après la Guyane, la Réunion, la Martinique et la Guadeloupe, Saint-Pierre et Miquelon, l'archipel des Comores et la Côte française des Somalis déjà sérieusement ébauchés, les possessions françaises d'Océanie sont entrées dans le cycle de telles réalisations.

Partie de France en 1950 avec la tâche de dresser la carte au 1/50.000 des îles de la Société, la mission géographique des E. F. O. est dirigée par le Chef de Bataillon Chavat qu'assistent deux sous-officiers, détachés comme lui des Troupes Coloniales à l'Institut Géographique National, et deux fonctionnaires de cet établissement, un ingénieur des T. G. E. et un adjoint technique.

Le problème à résoudre est entier; toute la gamme des opérations est à prendre à son début : mesure de bases, observations astronomiques, construction de signaux, triangulation et nivellement, préliminaires indispensables à l'établissement d'une carte régulière.

En des lieux que la renommée qualifie d'édéniques, de telles occupations sembleraient destinées à se dérouler dans les conditions les plus favorables. Il n'en est rien cependant, car si les littoraux sont peut-être aussi accueillants qu'enchanteurs, l'intérieur se hérisse d'obstacles rebutants.

Déjà la mesure de base qui a servi d'entrée en matières dans l'île de Tahiti s'est révélée plutôt malaisée; faute de terrain propice, c'est-à-dire assez plat, étendu et dégagé pour que la longueur fût mesurée en ligne droite, la base de 6 km. 700 qui a eu pour termes la pointe de Punaaouia et Paca a dû se développer suivant une ligne brisée de 17 segments.

Puis, pendant qu'une équipe déterminait l'azimut astronomique en deux points : l'un au terme nord de la base, l'autre du côté opposé de l'île, en face de la passe de la Boudeuse, un second détachement procédait au montage des signaux de l'intérieur. Aoraï à 2.000 mètres d'altitude, Iwiraïraï à 1.700 et Alamaoro à 1.500 sont déjà équipés, mais au prix de difficultés que l'on pourrait croire insurmontables si ces résultats n'étaient pas acquis. « La progression par les fonds finit toujours par se heurter à des flancs presque verticaux et couverts de ronciers inextricables d'une plante qu'on appelle ici le « lantana », rapporte le chef de la mission; « une fois engagé assez profondément dans une vallée il est à peu près impossible de gagner les crêtes voisines. »

« La progression par les crêtes est réalisable si on les emprunte à leur départ de la côte. Mais on se heurte alors à un nouvel obstacle que je n'avais jamais encore rencontré même en forêt tropicale. On y marche, non pas sur le sol, mais à deux ou trois mètres au-dessus, sur un amoncellement chaotique de racines d'arbres et d'arbustes. Les racines sont très glissantes; les accidents menaçant à chaque pas. De temps à autre un homme fait un faux-pas et s'enfonce entre deux racines de toute la longueur d'une jambe, ou même disparaît entièrement sans trouver le contact du sol. Sur les versants orientaux, plus humides, chaque racine est entourée d'un énorme manchon de mousse de 7 à 8 fois son diamètre. Le réseau de racines présente donc l'aspect d'une masse verte assez uniforme qui empêche de discerner les points d'appui solides à donner aux pieds. Dans de telles conditions de marche, même après débroussaillement, la vitesse de progression ne peut dépasser 1 kilomètre/heure. »

« Enfin, pour finir, au-dessus de 800 mètres, la brume est presque perpétuelle. Le ciel est clair jusqu'aux environs de 9 heures du matin. Puis le « coton » envahit le haut pays soit en masse compacte, soit en bouchant localement et

alternativement les divers compartiments. Il n'y a guère qu'un jour sur dix pour se montrer favorable à des observations à toutes les altitudes. Les gens du pays disent que cette situation peut s'améliorer temporairement du mois de juin au mois d'août jusqu'à permettre deux ou trois jours de temps clair sur dix. »

Après cette description inattendue de l'envers du décor tahitien, on reconnaîtra que la mission de nos géographes n'est pas de tout repos.

Si les travaux de triangulation peuvent à la rigueur s'accommoder de conditions aussi ingrates grâce à de la patience et au prix d'efforts physiques qui, quoique démesurés, seront limités puisque construction et observation de signaux n'intéressent que quelques points culminants, il n'en sera plus de même pour les travaux topographiques qui exigent un ratissage complet de tous les accidents du terrain.

Seule, la bande côtière se prêterait assez facilement à un levé direct, des éperons qui la surplombent; les versants occidentaux passeraient encore, mais il serait nécessaire d'appliquer une autre méthode aux versants de l'orient. Car l'intérieur des îles, vallées, flancs, plateaux, est très fertile. Des cols, généralement d'assez basse altitude, permettraient à des routes transversales de passer d'une vallée à l'autre; d'autre part, le climat en altitude est bien meilleur que sur le littoral. Pour ces raisons des projets agricoles et touristiques sont appelés à mettre en valeur l'hinterland, dont le levé présente donc autant d'intérêt que celui de la côte.

Aussi, à défaut de la mise en œuvre des sciences photogrammétriques modernes exploitant les photos aériennes, que l'on n'a pu appliquer à ce pays des antipodes à cause des frais énormes à attendre d'un si lointain déplacement d'avions spécialisés, la mission géographique des E. F. O. a-t-elle été équipée pour procéder au sol à la prise de vues photographiques, permettant de dresser la carte des zones inaccessibles par photogrammétrie terrestre; ainsi, le problème sera-t-il résolu dans sa totalité.

Aux dernières nouvelles données par la mission, le montage des signaux de premier ordre se poursuivait dans Tahiti tandis qu'une équipe se préparait à effectuer les mesures de trois bases, à Taha, Bora-Bora et Huahine; à ces préludes succéderont les travaux topographiques.

Signalons encore la présence d'une autre mission de l'Institut Géographique National en Nouvelle-Calédonie. Deux ingénieurs sont actuellement chargés d'établir le canevas géodésique primordial qui doit couvrir l'ensemble de l'île. Ils assurent à cette occasion le rattachement à leur propre réseau des triangulations locales déjà existantes. Un troisième ingénieur a déjà reconnu les mailles du nivellement de précision et procède aux premières mesures. La carte sera dressée ensuite par exploitation photogrammétrique de photos aériennes.

Ingénieur géographe HORLAVILLE.

Recherches historiques. — La revue historique de l'Université de Melbourne, *Historical Studies*, se propose de publier désormais dans son numéro de novembre, la liste des travaux en cours dans les différentes Universités d'Australie et de Nouvelle-Zélande. Voici les sujets étudiés.

Fiji et le problème indien est à l'ordre du jour : M. D. A. Calman (Sydney). se propose d'étudier *la situation de la population indienne à Fiji depuis 1919.* M. K. L. Gillion (Wellington) a une thèse en cours sur le *Problème politique*

indien à Fiji, pendant que son collègue T. J. Mc Nally (Wellington), étudie la *Question des terres* dans le même archipel.

La Nouvelle-Guinée suscite également quelques travaux. M. C. M. Groves (Melbourne) travaille l'*Urbanisation de Hanuabada* (Papua); son collègue K. R. Hodgson (Melbourne) *l'action récente des Anglicans en Nouvelle-Guinée* et M. J. A. Miler (Melbourne), *Quelques points de l'histoire ancienne de la Nouvelle-Guinée.*

Les Néo-Zélandais ont naturellement le regard tourné vers leurs possessions. M. P. J. Coleman (Wellington) a passé une thèse sur l'*Administration du Major Général Sir George Richardson à Samoa, 1923-1928.* M. R. F. Watters (Wellington) se propose d'en soutenir une sur : *la politique de la Nouvelle-Zélande vis-à-vis de Samoa de 1918 à 1926.* M. J. M. Booth (Dunedin) s'attaque à un beau sujet : l'*Histoire de l'Ethnographie en Nouvelle-Zélande au cours du XIXe siècle.* Son collègue M. W. Hancock étudie les relations de *Sir William Martin et du peuple maori* pour y découvrir une opinion sur l'humanitarisme au XIXe siècle.

Les missions dans le Pacifique sont également à l'honneur : Miss Eva M. Blight (Canterbury College) s'intéresse à l'*œuvre missionnaire de James Buller*, et M. G. S. Parsonson (Dunedin) a pris pour sujet *les premières missions protestantes aux Nouvelles-Hébrides.*

P. O'R.

MISCELLANÉES

Cérémonial traditionnel de l'intronisation du roi de l'île d'Ouvéa (île Wallis), en Polynésie. — La monarchie wallisienne n'est pas héréditaire de père en fils. Elle est élective; mais seuls les indigènes de sang royal — ils sont relativement nombreux — sont candidats au trône.

À la vacance de celui-ci l'élection du nouveau roi est confiée par la coutume à deux assemblées, agissant l'une près de l'autre, mais de façon indépendante, pour achever cependant leurs délibérations par une entente commune. Ce sont l'Assemblée des Ministres, au nombre de six, présidée par le Premier Ministre, au nom héréditaire de Kivalu, et l'Assemblée des principaux chefs des familles de sang royal.

L'élection terminée, et l'élu ayant donné son consentement à assumer la direction du pays, l'Assemblée des Ministres décide du jour de son intronisation, qui ne tarde guère.

À la date fixée se réunissent sur le « Malae » royal, pelouse qui s'étend entre le palais du monarque et la mer, les six Ministres, les trois chefs de district appelés *Pule*, les chefs de villages — une vingtaine. Sont aussi admis à la cérémonie tous les indigènes qui désirent y assister, particulièrement ceux de sang royal qui constituent la noblesse du pays.

Les Ministres, sauf celui du nom héréditaire de *Fotuatamai* sont assis sous la vérandah du palais, face à la mer, de chaque côté du siège réservé au roi, encore inoccupé. Là aussi peuvent se trouver d'autres autorités : Gouverneur, Résident de France, évêque, prêtres français et wallisiens, ainsi que d'autres Blancs. L'ensemble de ces autorités constitue un ordre appelé *fasi tapu* : ordre double, d'ailleurs, occupant les deux côtés du siège royal.

À une distance respectable, en direction de la mer, un bon nombre d'indigènes entourent le *tanoa*, ou plat à kava. Quelques-uns d'entre eux ont été désignés pour la préparation et la distribution solennelle du kava; les autres comprennent les membres de la famille royale et aussi le bas peuple. L'ensemble forme une catégorie spéciale, appelée *taua*. Parmi eux se trouve le nouvel élu, et aussi le Ministre Fotuatamai et un chef de village (le village de Vaitupu du district de Hihifo), du nom de Heu.

À remarquer que Fotuatamai et Heu ont la particularité d'être chacun considéré, malgré son sexe masculin et son rang assez inférieur dans la hiérarchie indigène, comme la « Mère du roi », et d'être appelé tel. C'est ce qui leur vaut le rôle très particulier qu'ils vont remplir dans l'intronisation du nouveau roi.

Entre le *tanoa* et le palais royal, formant deux rangées parallèles, perpendiculaires à la façade du palais, et reliant, en quelque sorte, l'ordre du *fasi tapu* et celui du *taua*, sont installés les chefs de villages (sauf Heu), assis sur le gazon. Ils forment un troisième ordre, appelé *fueloa*.

Tous étant à leur place, la cérémonie commence par un mot du Premier Ministre, Kivalu, assis devant le palais : il interpelle le Ministre Fotuatamai, assez éloigné de lui, près du *tanoa*, par la formule habituelle de politesse adressée à un visiteur à son arrivée : « Fotuatamai est arrivé ». De loin Fotuatamai répond, d'après l'étiquette wallisienne, par les termes respectueux correspondants : « Je suis accouru ».

Le dialogue se poursuit :

Kivalu : « Vois, Fotuatamai, s'il n'y aurait pas une nouvelle ».
Fotuatamai : « Il y a une nouvelle, et une nouvelle importante ».
Kivalu : « Bien. Alors cherche-moi *un tel* : où est-il ? »

Fotuatamai fait signe de la tête au nouvel élu, proche de lui, près du plat à kava. Celui-ci se lève, ainsi que Fotuatamai et Heu. Ce dernier tient dans ses mains une de ces nattes grossières en feuilles de cocotier, appelées *takapau*, et qui recouvrent habituellement, en guise de plancher, le sol des cases indigènes. Il la dépose, en la déployant, en avant du *tanoa*. Le nouvel élu fait le geste de s'y asseoir à demi, un instant, face au palais. Fotuatamai et Heu font de même à ses côtés.

Ils se relèvent aussitôt et s'avancent dans la direction du palais, jusqu'à mi-chemin entre celui-ci et le plat à kava. Heu, ayant repris la natte, l'étend de nouveau sur le gazon. L'élu et ses deux « Mères » renouvellent le geste de s'asseoir sur le « Takapau ». Tout cela se passe en silence.

Sans tarder ils se relèvent et s'avancent jusqu'à une courte distance de la vérandah du palais, où se trouvent les Ministres et autres autorités. L'élu s'assied vraiment cette fois sur la natte étendue encore par Heu, le visage toujours tourné vers le palais.

Kivalu rompt le silence : « Fotuatamai, dit-il, vois à cette nouvelle. Est-ce une bonne nouvelle ou une mauvaise nouvelle ? »

Fotuatamai répond par le discours suivant, dont la substance traditionnelle est comme stéréotypée, tout en laissant à l'orateur toute liberté d'amplification. La même remarque est à signaler au sujet du discours terminal du Ministre Fotuaika pendant la cérémonie du kava royal qui suit immédiatement celle de l'installation du nouveau monarque :

« Kivalu, et vous autres, Ministres. La nuit dernière, le Ciel a manifesté sa colère, avec des éclairs, du tonnerre et un vent très violent. Et voici que ma maison s'écroula, car son poteau principal s'est brisé. J'ai eu une peur terrible, et je me suis enfui pour chercher un abri où me cacher.

« Finalement le ciel devint plus calme. Je suis alors sorti. Je regardai le firmament : il était sans nuage; ses constellations brillaient, la lune donnait sa lumière. Je regardai la forêt : elle était merveilleusement en fleurs. Je regardai la mer : elle était calme, ses vagues murmuraient doucement; toutes les pêcheries d'Ouvéa paraissaient poissonneuses. Alors, Kivalu et vous autres, Ministres, j'ai décidé de dresser un nouveau poteau pour reconstruire ma maison, un poteau qui tienne et soit solide. Car la tempête est passée. »

Kivalu prend de nouveau la parole : « Fotuatamai, dit-il, viens toi-même ici pour t'asseoir à ta place, que je t'ai préparée, avec les Ministres, le Résident, le clergé et tout Ouvéa ».

Fotuatamai, qui s'était assis après son discours, se lève, ainsi que l'élu et Heu. Ce dernier reprend la natte, la transmet à Fotuatamai, qui s'en entoure la poitrine, puis répond au Premier Ministre : « Kivalu, dit-il, et vous autres, Ministres, excusez-moi : que j'aille d'abord là-bas ». Puis, en s'excusant par le mot *siloou*, qui veut dire : « Pardon ! » il fait avancer l'élu jusqu'au seuil de la vérandah du palais, y étend la natte par terre, y fait asseoir l'élu, un peu brusquement, semble-t-il, celui-ci gardant la face tournée vers le palais, en disant d'une voix forte : « Le poteau principal de ma maison est planté ».

Kivalu fait alors un discours d'admonition au nouveau roi, de la façon suivante : « N..., c'est à toi de porter ce fardeau. C'est un fardeau difficile à porter. Il s'agit, en effet, de veiller sur tout ton royaume, pour qu'il soit en paix, que ses habitants y soient heureux, qu'ils sourient en la possession des biens de l'âme et du corps. Tu acceptes donc la volonté de tes Ministres et de notre Gouvernement Protecteur, ainsi que de la religion et de tous les habitants du pays. Puisses-tu vouloir être humble dans ce poste, et t'appuyer sur le Représentant du Gouvernement Protecteur, ainsi que sur ton Clergé. Et puis aime tes Ministres, et soit toujours en bons rapports avec eux. Aime tes sujets : guide-les vers ce qui est juste, en faisant des lois aptes à éliminer tout ce qui est mal dans ton pays; que tous y jouissent de la paix, que tous s'entr'aiment. Et que ce fardeau se termine pour toi par l'obtention de la vie éternelle, grâce à l'accomplissement exact envers nous des devoirs de ta charge importante, que Dieu t'a confiée ».

Cette allocution terminée, Kivalu s'adresse en ces termes à Fotuatamai : « Fotuatamai, accompagne Lavelua (nom héréditaire du roi) à son trône ». Fotuatamai fait alors asseoir le nouveau roi sur le siège jusqu'alors inoccupé, au centre du groupe des Ministres et autres autorités. Le roi est ainsi définitivement intronisé.

Fotuatamai, debout, se tourne vers ceux qui entourent le plat à kava, et prononce ces mots : « Kivalu, et vous, Ministres, et tout Ouvéa, regardez-moi : je vais vous apprendre la marque de respect que l'on doit au roi ». Il s'assied alors par terre, aux pieds du roi, et dans cette posture serre la main de Sa Majesté.

Il se relève, et dit encore : Kivalu, et vous autres Ministres, ma fonction est terminée. Le Poteau est dressé sur lequel doit s'appuyer tout le pays d'Ouvéa. Que j'aille maintenant chercher ma « couchette » (terme d'humilité, par respect,

pour dire « mon siège »), et je serai toujours à vos ordres, Kivalu, et vous autres, Ministres ». Puis il va prendre sa place au rang des Ministres (dont il est le dernier dans l'ordre hiérarchique).

Suit la cérémonie du kava royal, au cours de laquelle le second des ministres dans l'ordre hiérarchique, du nom, de Mahe ou Fotuika, se lève et prononce le discours suivant pour remercier Kivalu et les autres ministres, et les féliciter du succès de leur action.

Voici le schéma traditionnel de ce discours :

« Sauf le respect dû à Sa Majesté Lavelua;

« Sauf le respect dû à N., représentant de la France (s'il est présent);

« Sauf le respect dû à N., représentant de la Religion (s'il est présent);

« Sauf le respect dû à Kivalu et aux autres Ministres;

« Sauf le respect dû au Fasitapu et au Fasitapu;

« Sauf le respect dû au Fueloa et au Fueloa;

« Sauf le respect dû au *taua tapu*;

« Sauf le respect dû à tous les membres de la Religion;

« Je te remercie, Kivalu, ainsi que tes collègues; merci ! merci ! pour le choix accompli. Vous avez réussi l'œuvre importante que vous vous êtes efforcés de mener à bien : maintenant notre roi règne.

« Je te remercie, N., représentant du Gouvernement Protecteur (s'il est présent) pour avoir aidé et protégé les Ministres dans leur effort : il a réussi, le but est atteint.

« Je te remercie, N. (un prêtre ou l'évêque, s'il est présent) pour les prières faites : l'œuvre a bien réussi.

« Nous avons maintenant quelqu'un qui porte ce fardeau. Je te demande donc, Kivalu, ainsi qu'à tes collègues, d'aimer Sa Majesté Lavelua et de bien l'aider toujours dans son travail. Puisse la population être heureuse ! Puisse le pays avoir le bonheur d'être prospère, et la mer poissonneuse ! Que Dieu nous bénisse tous ! C'est la fin de mon discours. »

D'après Fotuatamai Folaumahina, le rituel de l'intronisation du Roi, à Wallis, est le suivant.

Quand on sait celui qui a été choisi, après son acceptation, les ministres fixent le jour pour l'intronisation. Les ministres se réunissent ainsi que les *pule*, les chefs de village et tous ceux qui veulent y prendre part, surtout ceux de la famille royale.

Voici comment on s'y prend :

Kivalu parle le premier : « Fotuatamai est arrivé » (il parle ainsi parce que Fotuatamai, ainsi que celui qui a été choisi et Heu se tiennent au *taua*).

Fotuatamai répond : « Je suis venu ».

Kivalu : « Voyons, Fotuatamai, il y a peut-être une nouvelle ».

Fotuatamai : « Oui, et c'est une grande nouvelle ».

Kivalu : « Bien, alors cherche-moi N. Où se trouve-t-il ? »

Fotuatamai fait signe alors au roi qui va être intronisé. Puis il se lève avec Heu et le roi. Heu tient le takapau : ils s'approchent devant le tanoa. Heu déploie le takapau sur lequel s'assied le roi. Ils restent par terre un instant, se relèvent, vont au milieu, Heu déploie à nouveau le takapau. Ils s'accroupissent de nouveau, sans rien dire, puis se relèvent encore et s'approchent des chefs, tournant toujours le dos au taua.

Kivalu : « Fotuatamai, voyons cette nouvelle. Est-ce une bonne ou une mauvaise nouvelle ? »

Fotuatamai : « Kivalu et vous les chefs, la nuit dernière, il y avait une forte rosée, des éclairs, du tonnerre : j'avais bien peur, et j'ai cherché un petit coin pour me cacher. Puis la rosée a diminué, je suis sorti dehors, j'ai vu que le ciel commençait à s'éclairer : on voyait les constellations, j'ai vu les arbres en fleurs : j'ai vu que la mer était tranquille avec ses vagues grondant tout doucement, que les pêcheries de Wallis semblent devoir être toutes poissonneuses. C'est pourquoi Kivalu et vous les chefs, je veux planter maintenant le nouveau poteau de ma maison, qu'il soit ferme et solide car le mauvais temps est fini.

Fotuatamai prend alors le takapau des mains de Heu, se l'ajuste par devant, puis dit : « Kivalu et vous les chefs, excusez-moi je vais me réfugier là-bas ». Il se tient debout en s'excusant, puis laisse tomber le takapau par terre et ils se mettent par terre, tournant toujours le dos au taua, pour écouter Kivalu qui va faire son exhortation au roi : « N., il a été décidé que c'est toi qui porterais ce fardeau : c'est un fardeau difficile à porter, car c'est la charge de ton gouvernement tout entier; que tout marche bien, que les gens soient heureux en ayant tout ce qui leur est nécessaire à leur vie matérielle et spirituelle. C'est pourquoi tu as accepté la décision des ministres et du gouvernement qui nous protège, et de l'église et de tout le monde. Puisses-tu être humble et t'appuyer sur le représentant du gouvernement et sur les prêtres. Aime tes ministres, entends-toi bien avec eux; aime tes gens : conduis-les dans le droit chemin en faisant des lois propres à réprimer le mal dans ton pays, qu'ils restent toujours dans la paix et l'affection mutuelle. Que cette charge que Dieu t'a donnée te soit un moyen d'arriver à la vie éternelle par l'accomplissement fidèle de tous les devoirs qu'elle t'impose.

Après cette exhortation, il s'adresse ensuite à Fotuatamai : « Fotuatamai, conduis Lavelua à son trône ». Fotuatamai fait alors asseoir le nouveau roi puis il se tourne vers le taua et dit : « Kivalu, chefs et tout Uvéa, regardez-moi que je vous montre le respect qu'on doit avoir pour le roi »; il s'assied par terre et donne une poignée de main au roi, puis il dit : « Kivalu et vous chefs, mon rôle est terminé, le pilier qui supporte Uvéa est dressé. Je n'ai plus qu'à chercher un endroit où me coucher et à obéir à toi Kivalu, aux chefs et à aller chez moi. »

On fait ensuite le kava du roi. Au moment où on couvre le kava avec le feu, Fotuaika se lève pour faire son discours de remerciements à Kivalu et aux chefs pour avoir bien tenu leurs rôles. Il parle ainsi : « Tapu pour Sa Majesté Lavelua, tapu pour N. (le représentant du Gouvernement français, s'il y est), tapu pour N. (le représentant de l'église, s'il y est), tapu pour Kivalu et les ministres, tapu pour le *fueloa tapu* et *fasi tapu* (ceux qui sont assis par terre en demi-cercle des deux côtés), tapu pour tout le *taua* (ceux qui sont assis à plat à kava). Je te remercie, Kivalu et tes frères, merci, merci, pour l'élection. Elle a abouti la grande chose que vous vouliez, nous avons enfin un roi. Merci à toi N. (s'il y a le représentant du Gouvernement) pour ton aide et ta protection dans la grande chose que voulaient les ministres et qui a abouti. Je te remercie toi aussi N. (s'il y a l'évêque ou un prêtre) pour tes prières. la chose a abouti, on a quelqu'un enfin pour porter ce fardeau. Je te demande donc à toi Kivalu et à tes frères d'avoir de l'affection pour Sa Majesté Lavelua, de bien l'aider. Puissent les gens être heureux, le pays dans l'abon-

dance, la mer poissonneuse et que Dieu nous bénisse tous. Mon discours est fini (Fotuaika peut faire s'il le veut un autre discours, pourvu que ce soit bien, que ça dise quelque chose et cela vaudrait mieux qu'il soit un peu plus long).

REMARQUES. — Il y en a deux qui vont et viennent pour introniser le roi : Fotuatamai et Heu, voici pourquoi :

Fotuatamai, c'est le chef du bon ordre, c'est pourquoi il cherche le roi nouveau sur les indications de Kivalu et des ministres. Quand il faut demander pardon à Lavelua, les gens vont chercher Fotuatamai et c'est lui qui demande pardon pour ceux qui sont coupables, même si celui-ci est un chef. Voilà pourquoi il commissionne son frère Faikimua pour rester toujours avec le roi.

Quant à Heu, c'est la mère du roi. Il tient le *takapau* de Lavelua, comme le ferait une mère. Cela paraît surtout en ceci : son panier (cadeau de vivres) à Lavelua diffère de ceux des autres chefs : il va à Lavelua avec un *lu* ou un *papa* ou un *taakiniu* (mets indigènes d'arrow-root) qu'il met dans sa ceinture, dont il l'en retire quand il est arrivé près du roi pour le lui donner. C'est ainsi que fait une mère pour son enfant. C'est la raison pour laquelle ces deux circulent avec le roi au moment de son intronisation sous la direction des chefs.

NOTE. — Signification de termes indigènes. *Takapau :* « natte en feuilles de cocotier »; *Tanoa :* « plat à kava »; *Taua :* « assemblée de notables derrière le plat à kava »; *Fau :* « filtre à kava en filasse de bourao »; *Tapu :* « terme de salutation respectueuse »; *Fueloa tapu :* « assemblée des notables se tenant en ligne auprès du roi »; *Fasi tapu :* « même assemblée sur les côtés de la cérémonie »; *Fotuatamai :* « un des ministres »; *Kivalu :* « premier ministre »; *Fotuaika :* « deuxième ministre »; *Heu :* « chef du village de Vaitapu »; *Faikimua :* « un des deux suivants du roi. »

Mgr. A. PONCET.

En marge du « Cargo Cult » aux Nouvelles-Hébrides. Le Mouvement coopératif dit « Malekula Native Company ». — On a peut-être trop tendance à identifier le nationalisme mélanésien avec les différents *Cargo Cults* qui, anciens déjà de plus de deux décades, ont pris dans l'immédiat après-guerre une importance accrue aux yeux des observateurs. Nous voudrions présenter ici le cas récent d'un mouvement indigène spontanément organisé sur des bases économiques et qui, malgré cette apparence rassurante, fut bien près de se voir réprimer par l'Administration du Condominium des Nouvelles-Hébrides.

Le lieu des événements est l'extrême Nord de Malekula, où, sur la côte, quelques villages rassemblent les propriétaires du sol et des réfugiés venus de la région Big Nambas au Sud; ces derniers jouissaient jusqu'ici de l'usufruit de terrains prêtés par les gens au milieu desquels ils étaient venus s'installer, lorsqu'ils fuyaient les lieux d'une guerre trop meurtrière. Ces villages, parfois presque déserts, se sont ainsi trouvés artificiellement « regonflés » il y a moins d'une dizaine d'années. Malgré l'intérêt démographique évident de cette immigration, les groupes voyaient s'installer par le fait même un déséquilibre à l'intérieur de leur organisation sociale. Les propriétaires du sol se trouvaient en face d'un apport inespéré de main-d'œuvre; mais chaque village se partageait désormais en deux groupes, autochtones et étrangers, aux intérêts en grande partie antagonistes. Il fallait une solution. Les plus évolués parmi les propriétaires du sol la trouvèrent peu avant la guerre.

En 1939, trois hommes, Paul Tamlumlum (d'Aoba) et les dignitaires païens Kaku et Ragrag, dit Charley, élaborent la théorie d'une coopérative, d'une

« Company » à la manière des blancs. Unissant leurs efforts, ils produiront du coprah sur une base collective, ce qui leur permettra d'alimenter une caisse commune. Fruit du travail de tous, les fonds serviront à la communauté. La force des Européens est d'ordre économique; il s'agit, par des moyens analogues aux leurs, d'atteindre leur niveau de vie. Des magasins de la « Company » assureront aux membres la distribution gratuite de marchandises; plus tard, au fur et à mesure de la réussite, on créera des écoles et des hôpitaux.

Nantis de cette philosophie, ils se mettent au travail. Sous l'influence de Paul Tamlumlum, ils se convertissent au catholicisme en même temps qu'ils lancent l'idée de la coopérative, ne prévoyant pas que les Pères de Vao s'opposeraient au mouvement. Aux alentours de Matanvat, où l'idée était neuve, ils firent très vite leur plein d'adhérents et entreprirent la réalisation de leur plan : débroussage et plantation en grand de nouvelles cocoteraies. Pour écouler sur une base collective la production déjà existante, ils s'adressèrent à un commerçant de Port-Vila auquel ils envoyèrent une députation en novembre 1939; ce dernier fit faire quelques chargements qu'il leur achetait lui-même, tout en se voyant confier la gérance de leur caisse. Avec l'accélération subite des événements en Europe, les chargements prirent fin en même temps que s'arrêtait le rôle de leur agent. Les dirigeants s'adressèrent ensuite à un colon britannique de Malekula pour tenir leur caisse et prendre leur production de coprah, cette fois-ci sous le contrôle du délégué britannique de la circonscription. Pas plus qu'avant, nous n'avons d'éléments matériels pour juger de l'importance des transactions.

On sait que les travaux collectifs de débroussage et de plantation duraient toujours en 1941 quand l'arrangement prit fin. Mais certains se rebellaient contre la pression exercée sur eux pour assurer leur participation. Cette année-là, Paul Tamlumlum se vit infliger une peine de prison par le délégué français, pour atteinte à la liberté du travail. A ce stade, pourtant, l'Administration Condominiale ne se rendait pas encore un compte exact de ce que représentait le mouvement.

L'arrivée en force des troupes américaines et leurs besoins de main-d'œuvre mirent toute l'affaire en sommeil. Tout le monde allait à Santo travailler au déchargement des navires. Pendant ces quelques années, les leaders conservent le contact et poursuivent leur propagande. Ici se place un élément qui pour un peu aurait pu devenir déterminant. Certains membres de la Compagnie, à l'occasion de leurs contacts fréquents avec les militaires des U.S.A., se virent faire des promesses d'un avenir doré ou interprétèrent ainsi les déclarations qui leur furent faites. Ragrag Charley, en particulier, donne comme référence un certain capitaine W. Otto qui lui aurait décrit les richesses matérielles que dans l'après-guerre, l'Amérique donnerait aux indigènes. Ces déclarations s'ajoutaient au trouble qu'apporta dans les esprits, comme dans le reste de la Mélanésie, la puissance et la générosité apparente des troupes américaines. Aujourd'hui encore, les ménages chrétiens sont équipés de vaisselle et d'autre mobilier pris sur les « garbage » des troupes d'occupation. Dans la zone d'influence de la Compagnie, l'agitation se marqua par des manifestations pro-américaines; à Matanvat, on hissa le drapeau américain. Le délégué français réagit avec vigueur et Paul Tamlumlum, Ragrag et Bule John de Pentecôte se retrouvèrent en prison.

A la fin des hostilités, la Compagnie repart en flèche, mais en prenant

des aspects inquiétants, du moins du point de vue de l'Administration. Non seulement les débroussages reprennent, mais on entreprend de tracer des routes carrossables pour les futurs camions américains. Ragrag Charley se dépense et répand des prophéties typiquement « Cargo Cult »; il va jusqu'à prendre l'initiative de piqueter un terrain, futur aérodrome pour les avions que lui aurait promis le capitaine Otto. Même agitation à Pentecôte; en 1947, le délégué de Port-Sandwich, M. Guédès y fait arrêter les travaux de construction de route, et Bule John prend une fois de plus le chemin de la prison.

De sens plus rassis, Paul Tamlumlum et Étienne (chef traditionnel de Matanvat), proposent de reprendre l'ancienne méthode de travail, dont les moyens, sinon les fins, étaient strictement économiques. Au milieu de 1949 s'installe à Santo le fils du premier homme de confiance de la Compagnie. Les dirigeants entrent d'abord en contact avec lui. Quoique les dépositions soient quelque peu confuses, il semble que, lui confiant tout d'abord une affaire de réparation de bateau, les dirigeants en vinrent bientôt à faire de ce jeune homme entreprenant leur agent commercial, sinon leur chef officieux. Sous son impulsion, la *Malekula Native Company* se donne une organisation stable. Un *Big Boss,* Ati de Wala, est à la tête; un nombre variable de *Councillors* exercent les responsabilités locales et font liaison avec Santo; ces *Councillors* semblent assez instables dans leur fonction, leur enthousiasme étant parfois sujet à éclipses.

C'est qu'un certain déséquilibre subsiste dans l'organisation; elle montre en effet des aspects assez différents suivant que l'on se place sur le plan général ou sur le plan local.

A Santo, leur agent a pris la précaution de se faire couvrir par le délégué britannique. Du point de vue de son intérêt personnel, l'affaire se développe et réussit. Les adhérents à la Compagnie ne travaillent plus pour d'autres Européens. Avant l'arrivée de chaque cargo, il envoie un petit bateau à moteur faire le tour de ses centres et recrute en deux ou trois jours quelques cent à deux cents travailleurs dont il loue les services aux maisons de commerce pour le déchargement des navires; comme la main-d'œuvre est rare, il obtient des prix intéressants. Quant à lui, il loge les travailleurs, les nourrit et leur paye un faible salaire, le reste, une somme variable, restant à la caisse de la Compagnie. Quand il ne recrutait pas de travailleurs, le bateau chargeait le coprah des adhérents dont la valeur allait aussi à la caisse de la Compagnie. Des distributions de marchandises furent faites une fois ou deux en contrepartie du coprah ou du travail; par exemple, à Olal (Ambrym) : deux sacs de riz, deux sacs de farine, deux sacs de sucre, une caisse de cigarettes et quatre cartons de conserves de viande contre trente sacs de coprah (approximativement deux tonnes), ce qui correspond au mieux au tiers de la valeur du coprah livré. Ailleurs, à Pentecôte, on payait le coprah dix shillings le sac — au lieu du prix courant de trois livres — le reste allant à la caisse de la Compagnie.

Commercialement et financièrement, la Compagnie était entre les mains de ce commerçant, mais certaines choses échappaient à sa direction. Déjà à Santo il tolérait chez ses travailleurs une apparence de discipline militaire, souvenir d'anciens membres de la défunte *New Hebrides Defence Corps* (Corps territorial formé pendant la guerre). Des punitions furent infligées pour divers manquements à cette discipline, mais l'enquête ne put en établir sans conteste la responsabilité.

Dans le nord de Malekula sévissaient aussi des méthodes d'autorité. Elles s'affirmaient là avec plus d'intensité et des plaintes furent adressées en 1949 au nouvel administrateur-délégué de Port-Sandwich, M. Chadeau. Les leaders locaux de la Compagnie étaient aussi les dirigeants des anciennes familles. Ils avaient enrôlé de plus ou moins bon gré toute la population; chacun devait adhérer à vie, et engager en son nom les générations suivantes, au moins en ce qu'il donnait définitivement au mouvement la plus grande partie de ses terres. Les propriétaires du sol, dont la Compagnie était la chose, n'y trouvaient, rien à redire, mais les émigrés récents se voyaient forcés de rétrocéder au mouvement les terrains prêtés dont ils avaient besoin pour assurer leur subsistance. Malgré les exagérations de certaines dépositions, il semble bien que les champs de cultures vivrières n'aient pas été visés; mais perdre le bénéfice des cocoteraies qu'on leur avait abandonné ou qu'ils avaient contribué à former représentait une perspective peu reluisante pour les nouveaux habitants de la région; ils tombaient économiquement presque entièrement sous la coupe de ceux qui les avaient accueillis, réduits qu'ils étaient à leur servir de main-d'œuvre quasi-bénévole, donnant leur travail contre des promesses dont ils ne voyaient guère venir la réalisation; les quelques distributions de marchandises effectuées furent en effet dérisoires eu égard au travail effectué et à la production de coprah livré. Cherchant à secouer le joug et subissant des menaces pour les amener à resipiscence, ils s'adressèrent à l'administrateur de passage. Au cours de son enquête, ce dernier vit à son grand étonnement se dessiner devant lui le détail d'une organisation offrant une complexité inattendue. Certains éléments jouaient un rôle difficile à évaluer. On avait fait distribuer aux adhérents une plaque matriculaire frappée d'un numéro individuel et portant l'inscription *Malnatco* (*Malekula Native Company*); en principe ces plaques devaient servir à l'identification des membres à l'occasion des distributions de marchandises à venir; mais elles semblaient en passe de s'élever au rang d'amulettes, de symboles de la puissance future du mouvement.

Il fallut décanter les matériaux, séparer les plaintes valables des informations malveillantes, venues spontanément des informateurs indigènes ou suggérées par les Européens dont le mouvement lésait les intérêts : recruteurs, coprah makers, personnel de la mission adventiste. La présence d'un illuminé tel que Ragrag Charley — il m'a avoué avoir eu des relations, au moins indirectes, avec les chefs John Frum exilés à Port-Sandwich, mais ne rien connaître du *Naked Cult* de Santo — justifiait les indications alarmistes. On avait parlé de promesses d'alcool, d'armes et de munitions et même d'un drapeau noir. Sans prendre au sérieux ces allégations, émanant d'un ennemi de la Compagnie, il faut souligner que, malgré leur inexactitude, elles traduisaient un courant existant mais qui n'a pas eu l'occasion de se développer réellement. On doit espérer qu'une politique de compréhension l'étouffera définitivement.

Une année d'une enquête difficile ramena l'affaire à de plus justes proportions. Mais la Compagnie sentit passer le souffle d'une répression administrative sur le modèle de celle qui fut appliquée à l'époque au mouvement John Frum de Tanna. Ayant vu le danger, les dirigeants expulsèrent Ragrag au début de 1951 et ce dernier partit pour la Nouvelle-Calédonie, laissant la place à ceux qui insistaient sur le côté coopératif de la *Malekula Native Company* et voulaient travailler au moyen de méthodes économiques et donc inattaquables au premier chef.

Le recensement des adhérents effectué au fur et à mesure de l'enquête et continuellement mis à jour montre bien la force et le dynamisme du mouvement. Les dernières informations donnent par région les chiffres suivants (seuls les hommes sont comptés).

Malekula :

Onua	43	adhérents
Wala	9	—
Atchin	9	—
Vao	52	—
South West Bay	17	—
Matanvat	24	—
Bwetevoro	5	—
Vovo	15	—
Lirongrong	24	—
Tanmian	9	—

Pentecôte :

129 adhérents, surtout à Wamut, Henbok, Varewerep, Bulhak, Laratowo, Lewawa et Namaram.

Ambrym :

31 adhérents, surtout à Wakon (anciennement John Frum).

Il est probable que ces renseignements ne sont plus valables, étant donné la progression constante du mouvement. Kaku, sortant de prison, a recruté en une fois les hommes du canton d'Onua. Les leaders, toujours persuadés de la valeur de leur tentative, montrent un enthousiasme communicatif. Dans ces villages hébridais peu peuplés, les adhésions se font en bloc après des discussions générales, de façon indépendante de la confession religieuse et jusqu'ici en dépit de l'opinion défavorable exprimée par tous les missionnaires.

Actuellement, l'Administration a abandonné ses intentions répressives, malgré les nombreuses pressions qui se sont exercées en ce sens. L'extension en 1948 du mouvement sur Pentecôte menaçait en effet les intérêts de nombre de colons dont cet île était le champ de recrutement habituel.

Depuis l'enquête les affaires de la Compagnie se sont régularisées. Les deux bateaux ont été récemment inscrits au nom des indigènes; mais les salaires payés ne sont pas encore remontés à une échelle normale, ils oscillent entre cinq et huit livres alors que le taux moyen est stabilisé aux environs de quinze livres australiennes par mois.

Ainsi, après bien des vicissitudes, la *Malekula Native Company* semble avoir atteint un niveau d'équilibre et acquis certains résultats. A mon départ du nord de l'île, en mars 1951, on rectifiait le tracé des routes afin d'assurer le passage du camion qu'ils voulaient faire venir; un homme avait déjà été envoyé à Santo pour en apprendre la conduite et le maniement. Le véhicule prévu permettrait une plus grande production de coprah, dont il faciliterait le transport depuis les cocoteraies éloignées jusqu'au bord de la mer.

La période trouble est passée où le mouvement pouvait s'engager sur une voie dangereuse, parallèle à celle prise à Tanna lors de l'agitation de John

Frum. L'extension sur Pentecôte s'est faite calmement, sans dépossession de terrains ni obligation au travail. Sur Malekula cette agitation s'était révélée nuisible; un mouvement général des anciens réfugiés « Big Nambas » les fait retourner sur leurs terrains propres, où ils réorganisent des villages neufs.

Aujourd'hui, l'Administration du Condominium se demande en quel sens intervenir. Il est certain qu'une certaine surveillance limiterait les abus et pourrait, au mieux, permettre, si l'on voulait, un travail éducatif efficace. Le mouvement semble assuré du soutien de l'opinion indigène; mais à ses chefs, malgré la justesse de leur conception générale, il manque la connaissance des techniques financières et commerciales; ils espèrent l'apprendre de celui à qui ils se sont confiés; il faut bien se dire toutefois, que dans leur esprit, cette gestion donnée à un Européen ne représente qu'un stade temporaire; ils aspirent à voler un jour de leurs propres ailes. Une aide éclairée du gouvernement local faciliterait cette transition; elle permettrait d'éviter les rancœurs, et les désillusions des expériences déçues. La tentative actuelle, si elle est politique dans son but d'autonomie, se veut des moyens économiques exclusifs de toute agitation irrationnelle sur le mode « Cargo Cult ». Si le mouvement se voyait acculé à une impasse, par la puissance des intérêts qui lui sont opposés, il pourrait bien évoluer rapidement dans le sens d'une agitation politique de caractère plus classique. Étant donné la situation particulière des Hébrides cela poserait alors des problèmes trop difficiles à résoudre sur le simple plan administratif.

Jean GUIART.

Les races de la Papouasie. — *Résumé de la communication faite à la Société par le R.P. André Dupeyrat, M.S.C. le vendredi 2 mars 1951.* — La Papouasie est la partie sud-est de la Nouvelle-Guinée; celle-ci est la seconde île du monde au point de vue superficie (la première étant le Groënland). Les premiers blancs se sont installés en Papouasie à la fin du XIX[e] siècle. Cette région ne compte qu'une seule ville digne de ce nom : Port-Moresby. Elle demeure l'un des territoires les plus mal connus qui soient au monde. Quelques auteurs ont étudié certaines tribus, mais il s'agissait soit de tribus littorales, soit de tribus excentriques donc non représentatives de vrais « Papous »; ces auteurs sont principalement Malinowsky, Haddon, Seligman, F. E. Williams. D'autre part, quelques *patrol-officers* ont traversé le pays (les *Annual Reports* publiés par le gouvernement reproduisent leurs rapports). On reste donc dans l'inconnu. Il faut se garder de trancher trop péremptoirement : Speiser, par exemple, a nié la présence des Pygmées, mais il n'a étudié que le Sépik où, effectivement, il n'existe aucun pygmée, ceux-ci se trouvant à l'intérieur. Au cours de ses recherches, Speiser a repéré des traces tasmanoïdes et australoïdes. On peut estimer à 450.000 le nombre total des habitants de Papouasie.

Dans le cadre d'une première esquisse générale, brossée à larges traits, on peut analyser cinq grands groupes ethniques, pour lesquels nous proposons la terminologie suivante :

1° *Les Pygmo-Papouanésiens.* — Ils constituent environ 2,5 p. 100 de l'ensemble de la population. Leur taille moyenne est de 1 m. 47. Ils sont dolichocéphales avec parfois une tendance à la mésocéphalie (indice céphalique : 76). Leur teint est brun clair. Ils ont des cheveux crépus et courts. Ils habitent

en haute montagne, dans des huttes en forme de ruches d'abeilles situées dans les endroits difficilement accessibles. Ils sont de caractère très craintif. Ils utilisent l'arc. Ils fument des pipes de bambou.

2° *Les Malo-Papouanésiens.* — Ils forment 33 p. 100 de la population. Leur taille moyenne se situe à 1 m. 55. Ils sont mésocéphales (indice céphalique : 78). Les enfants naissent avec les cheveux lisses; les cheveux deviennent crépus à un an. La tache pigmentaire est fréquente; elle est d'un violet vineux. Le teint de la peau est brun. Le crépelage n'est pas très accentué (en général la forme est à mi-chemin entre cheveux frisés et cheveux crépus). Le système pileux est assez fourni. La barbe existe généralement. On a noté la forme recourbée du nez (nez « papou ») mais on doit considérer que cet aspect est accentué par le port d'ornement lourds passés dans les narines. Les Kuni habitaient vers 1905 dans des huttes en ruches d'abeilles; en quinze ans la forme de ces cases a évolué complètement; les Kuni habitent depuis une trentaine d'années dans des cases quadrangulaires bâties sur pilotis. Il existe une grande maison des hommes dans chaque village; les femmes et les enfants habitent dans des cases individuelles. L'organisation sociale est patriarcale. On trouve une certaine endogamie chez les chefs. Quelques tribus gardent encore secret le vrai chef, qui est doté de pouvoir magique d'animation de cosmos et de la vie tribale, et maintient cette vie par sa seule présence. Les langues sont de type papou. On trouve chez quelques tribus le sacrifice du premier né. Le masque est inconnu. L'art décoratif du corps est très répandu. Les Malo-Papouanésiens ressemblent aux Maloïdes de l'Inde, qui pourraient être une forme primitive des Vedd-Australoïdes.

3° *Les Mélano-Papouanésiens.* — Ils forment environ 37 p. 100 de la population. La taille moyenne est de 1 m. 60. L'aspect est trapu. Ils sont dolichocéphales (77). Ils parlent des langues mélanésiennes; sont moins attardés du point de vue culturel. Le totem existe. L'organisation est matriarcale, avec un système de classe matrimoniales comportant des alliances de clan à clan, des échanges de présents, des prêts de femmes. On trouve des cérémonies tribales sans qu'il y ait d'initiation à proprement parler. Ils habitent la côte sud-est et est.

4° *Les Protindo ou Palindo-Papouanésiens.* — Ils forment 20 p. 100 de la population. La taille moyenne est de 1 m. 67. La dolichocéphalie est nette : l'indice céphalique est de 74,5. On peut les rattacher aux négroïdes de Bornéo et surtout de Timor. La peau est noirâtre. L'aspect général est sémitique. Ils parlent des langues papoues. Ils habitent dans des villages de maisons longues (cf. Bornéo, Sumatra, Moïs). L'organisation est patriarcale, avec totémisme. L'initiation existe, comportant parfois des pratiques homosexuelles. La chasse aux têtes est pratiquée. Ils habitent les rives de la Fly River et les marais.

5° *Les Polyno-Papouanésiens.* — Ils forment seulement 8 p. 100 de la population. Leur taille moyenne est de 1 m. 64. Ce sont des dolichocéphales tendant à la mésocéphalie (78). La couleur est brun clair — parfois très clair; l'aspect est europoïde avec des traces mongoloïdes tout à fait nettes. La tache pigmentaire est bleue. Les enfants ont les cheveux lisses; le crépelage n'intervient que vers la quatrième année. Les langues sont mélanésiennes. L'organisation sociale est patriarcale avec totemisme atténué et absence d'initiation. Le tatouage est

courant, surtout chez les femmes. L'art est peu développé. Ils habitent la côte sud-est et quelques points de la côte nord-est.

Au total, la Nouvelle-Guinée semble avoir été une plaque tournante entre l'Asie, la Micronésie, l'Indonésie, l'Australie : elle est un véritable carrefour ethnique.

Travaux inédits de linguistique des missionnaires maristes aux Nouvelles-Hébrides. — « It is a great pity that much invaluable material collected by the fathers during lifetimes of study are never published nor handed on to professional ethnologists ». Alerté par cette phrase de Tom Harrisson, à la page 239 de *Savage Civilisation,* phrase à laquelle fait écho de récentes décisions de la Commission du Sud Pacifique, j'ai eu la curiosité, au cours d'une rapide visite des différentes stations missionnaires catholiques aux Nouvelles-Hébrides, effectuée en 1949, de recenser les documents inédits concernant la linguistique.

La mission catholique s'est installée dans cet archipel au début du siècle. Le missionnaire de cette époque avait la conviction que son premier devoir était de pouvoir entrer en contact avec les indigènes par le truchement de leur propre langage. Avec ardeur, il relevait les langues, établissait des grammaires, des lexiques, s'essayait à des traductions de fragments de la Bible, à des compositions de catéchismes, de livres de prières.

En fait, tous ces documents n'ont jamais été publiés, et demeurent, souvent inutilisés, dans les bibliothèques des missions ou aux archives du Vicariat, à Port-Vila. Rédigés par des « amateurs », ils sont naturellement d'importance et de valeur très variées. Mais ils n'en restent pas moins des documents précieux qui peuvent toujours être utilisés, avec profit, comme point de départ, par des linguistes professionnels.

1. AMBRYM

1° Langue de Sesivi.

Pierre Chauvel. [Pronoms, nombres, mots, phrases, en langue de Sesivi, sous le titre] : Lexique Français-Sesivi, 23 p. — Conservé aux archives du Vicariat, à Port-Vila.

—— Lexique Sesivi-Français, 96 p. — Conservé aux archives du Vicariat à Port-Vila.

—— Une autre copie, de la main de Mgr. Douceré, 58 p. — Conservé aux archives du Vicariat à Port-Vila.

—— Dictionnaire Français-Sesivi, 4 petits cahiers écoliers. — Conservé à la Mission de Sesivi.

C. Bancarel. [Lexique Français-Sesivi]. 100 p. — Conservé aux archives du Vicariat, à Port-Vila.

—— Catéchisme et cantiques. — Conservé à la Mission de Sesivi.

2° Langue de Craig-Cove.

C. Bancarel [Lexique Français-Craig-Cove] recopié par le R. P. Clénet. 1 cahier écolier avec quelques verbes conjugués et les exemples de possessifs. — Conservé à la Mission de Craig-Cove.

R. P. C. Bancarel. — Dictionnaire de la langue de Fali (Craig-Cove) [Français-Fali]. Gros cahier, débroché, écrit à l'encre violette. — Conservé en 1949, par le R. P. Tattevin dans sa bibliothèque, à Montmartre.

—— Catéchisme. — Conservé à la Mission de Craig-Cove.

3° Langue d'Olal.

R. P. Godefroy. — Petit dictionnaire de la langue d'Olal. Français-Olal. Suivi de conjugaisons et de quelques remarques sur le temps présent, le temps passé, le futur, le conditionnel, l'optatif, le passif, les pronoms. Gros cahier cartonné. — Conservé aux archives de la station de Montmartre.

R. P. Clénet. — Dictionnaire Français-Olal recopié et augmenté par le R.P. Clénet. — Conservé à la Mission d'Olal.

II. AOBA

Langue de Lolopuépué et Nagiré.

On parle la même langue à Lolopuépué et à Nagiré. Loné parle une langue un peu différente, mais les modifications ne portent que sur quelques mots.

R. P. E. Bertreux. — Dictionnaire (essai) Français-Oba. Nagiré, 1909. 118 p., au crayon, sur un cahier écolier. — Conservé aux archives du Vicariat, à Port-Vila.

R. P. Prin, s.m. — Vocabulaire Français-Oba. Précédé de quelques notes sur la langue de Lolopuépué, recopié par le P. Suas. Avec des annotations au crayon par le R. P. Tattevin. Deux grands registres recouverts de toile noire. Au début : 10 pages concernant les pronoms et les verbes.

[R. P. Prin, s.m.]. — Lexique Français-Nagiré, 83 p., registre in-4° oblong, relié en toile noire. — Conservé à la Mission de Nagiré.

RR. PP. E. Bertreux, J. B. Prin, A. Genevet, s.m. — Dictionnaire de la langue de Nagiré [Français-Nagiré] (île Aoba), achevé le 19 septembre 1921, par le P. Godefroy. Gros cahier écolier, non paginé. — Conservé à la Mission de Lolopuépué.

R. P. J. B. Prin, s.m. [Textes religieux en Nagiré.] Épitres et Évangiles du dimanche. 2 calepins. — Conservés à la Mission de Nagiré et à celle de Lolopuépué.

R. P. J. B. Prin, s.m. — Quelques traductions d'Épîtres et d'Évangiles. Nagiré, 1914. Cahier écolier. — Conservé à la Mission de Nagiré.

R. P. J. Godefroy, s.m. [Cahiers de Sermons] en Nagiré. — Conservé à la Mission de Nagiré.

III. MALLICOLO

1° Langue de S. W. Bay.

La mission se nomme, selon les documents, Loh'bangkalou ou Lopagalo.

R. P. Chauvel, s.m. — Lexique de la langue de S. W. Bay, Nohieme te meum, Malekula, N. H. A. D. 1907, [Français-indigène] 1 cahier écolier. — Conservé aux archives du Vicariat, à Port-Vila.

R. P. P. Chauvel, s.m. — Dictionnaire de la langue de S. W. Bav. 3 cahiers écoliers [Français-Indigène]. — Conservé aux archives du Vicariat, à Port-Vila.

R.P. P. CHAUVEL, s.m. — Lexique I et II. Langue indigène, S. W. Bay, Malekula. Notes. 2 cahiers. En fait, des cahiers d'expressions et d'idiotismes. — Conservé aux archives du Vicariat, à Port-Vila.

Anonyme. — Lexique de la langue de la Baie S. O. (Mallicolo) mission Lopagalo [en fait un cahier d'expressions]. Un cahier. — Conservé aux archives du Vicariat, à Port-Vila.

2° Langue de Port-Sandwich.

Mgr. DOUCERÉ. — Lexique de la langue de Port-Sandwich (sud-est de Mallicolo), Français-Port-Sandwich. Port-Sandwich 1889-1893. 68 p., cahier écolier. — Conservé à la Mission de Port-Sandwich.

Mgr. DOUCERÉ. — 16 d. Une première édition, plus courte, suivie de : « Notes de prononciation et de phonétique ». 4 p. — Conservé à la Mission de Port-Sandwich.

R. P. C. BANCAREL, s.m. — Dictionnaire Français-Port-Sandwich. 120 p., format in-4°, suivi de : Liste de mots et d'expressions recueillies au jour le jour, p. 121-153. — Conservé à la Mission de Port-Sandwich.

R. P. C. BANCAREL, s.m. [Cahier d'expressions, de phrases et de mots en langue de Port-Sandwich], cahier écolier. — Conservé à la Mission de Port-Sandwich.

3° Langue de Vao (îlots de Mallicolo).

R. P. J. GODEFROY, s.m. — Vocabulaire Français-Vao. Dictionnaire d'un nombre suffisant de mots pour parler correctement. Cahiers écoliers. Suivi de : Mots groupés d'après le sens, et de : Quelques règles de grammaire. — Conservé à la Mission de Vao.

R. P. J. B. JAMOND.—Dictionnaire Vao-Français, transcrit le 9 juin 1925, à Vao par le R. P. Godefroy. Approximativement alphabétique. 131 p., suivi de : Idiotismes, 3 p. — Suivi de : Grammaire de la langue de Vao, 44 p. — Conservé à la Mission de Vao.
On conserve à Vao quelques traductions d'évangiles et d'épîtres du dimanche. Et un recueil de sermons.

4° Langue de Ouala-Rano (îlots de Mallicolo).

R. P. SALOMON. — Langue de Ouala-Rano. Règles de grammaire oualaise [12 p.]. Dictionnaire Français-Ouala [162 p., 1.434 mots] suivi de conversations concernant, en autres choses : promenade — mendicité — maladie — éléments — navigation, etc..., 1903. Cahier écolier. Très curieux document. — Conservé à la Mission de Montmartre.

IV. PENTECÔTE

1° Généralités.

Quelques notes de grammaire pour la langue du Nord de Pentecôte et Sud Maëvo, 57 pages, avec, en page impaire, un correspondant pour la langue de Melsisi.

2° Langue de Loltong.

R. P. P. GONNET. — Vocabulaire Loltong-Français, recopié par Mgr Douceré. — Conservé aux archives du Vicariat, à Port-Vila.

R. P. ANDRÉ. — Dictionnaire Loltong-Français, complété par le R. P. Boisdron.

R. P. E. TATTEVIN. — Vocabulaire Loltong-Français : exemplaire chez le Père Tattevin de son écriture.

R. P. E. TATTEVIN. — Grammaire Loltong. Deux états : 1. Essai de grammaire sur la langue de Loltong, 41 pages; 2. Exemplaire revu, mais n'allant que jusqu'au verbe. Conservés, en 1949, par le R. P. Tattevin, dans sa bibliothèque, à Montmartre.

3° Langue de Melsisi.

R. P. P. GONNET. — Dictionnaire Melsisi-Français. Un autre exemplaire, recopié par le R. P. Guillaume, 1924, 69 pages dactylographiées sans interlignes, in 4°. — Conservé à la Mission de Melsisi.

Anonyme. — Dictionnaire Français-Melsisi. Un autre exemplaire, de l'écriture de Mgr Douceré, 171 pages. — Conservé aux archives du Vicariat à Port-Vila.

Anonyme. — Dictionnaire en langue de Melsisi, Pentecôte, recopié par le R. P. Chappelle. Français-Melsisi. Gros cahier écolier. Suivi de : « Quelques notes sur les pronoms personnels [7 p.] — Conservé à la Mission de Port-Sandwich.

R. P. P. GONNET. — Grammaire de langue Melsisi, rédigée en octobre 1934, et recopiée par le R. P. Guillaume. Dactylographié, sans interlignes, 9 pages, in 4°. — Conservé à la Mission de Melsisi.

R. P. J. NIEL. — Grammaire de Melsisi. Recopiée par Mgr Douceré. 26 pages. — Conservé aux archives du Vicariat, à Port-Vila.

RR. PP. E. TATTEVIN et A. JAHAN. — Missions de Wanur et Baie Barrier. Quelques notions de grammaire. 41 pages. — Conservé à la Mission de Port-Olry.

R. P. P. GONNET. — Évangile selon Saint Luc. Traduction en langue Melsisi, île Pentecôte. 6 octobre 1922-16 décembre 1924. Texte recopié par le R. P. Durand dans une très belle calligraphie. — Conservé à la Mission de Melsisi.

R. P. P. GONNET. — Actes des Apôtres [en langue de Melsisi]. Du chapitre Ier au chapitre XII, 6. — Conservé à la Mission de Melsisi.

RR. PP. TAYAC, J. P. SUAS, J. B. PRIN et LOUBIÈRE. — Sasaan nan dat Katoliak. Melsisi. 1932 [recueil de chants], 29 pages, dactylographié. — Conservé aux archives du Vicariat à Port-Vila.

4° Langue de Namaran.

R. P. E. LOUBIÈRE, s. m. — Dictionnaire Français, Melsisi-Namaran. 1906-1916. Cahier. Lors de mon passage ce dictionnaire avait été prêté à M. Jean Guiart, ethnologue de l'Institut Français d'Océanie, par le Père Loubière, curé de Port-Vila.

E. LOUBIÈRE. — Autre copie au crayon, cahier assez mince. — En possession du Père Tattevin.

R. P. A. BOISDRON. — Dictionnaire Namaran-Melsisi-Français. — Conservé à la Mission de Namaran.

Autre copie de ce dictionnaire aux mains du Père Tattevin, à Montmartre.

R. P. A. Boisdron. — Dictionnaire Français-Namaran-Melsisi. — Prêté à M. Thévenin, planteur à Pentecôte.

R. P. E. Loubière. — Grammaire Namaran-Melsisi. — Un exemplaire prêté à M. Thévenin, planteur, à Pentecôte. — Une autre copie prêtée à M. Jean Guiart, ethonologue de l'Institut Français d'Océanie à Nouméa.

V. SANTO

RR. PP. A. Ardouin, E. Tattevin et A. Jahan. — Dictionnaire Français-Tolomako, Santo Nord. — Conservé à la Mission de Port-Olry.
Le Tolomako est la langue adoptée par la Mission de Port-Olry qui possède, rédigés : catéchisme, livre de cantiques et manuel de prières. Également un dictionnaire, rédigé par le Père Jahan d'après les lexiques Ardouin et Tattevin.

Patrick O'Reilly.

Les plantes cultivées dans le folklore maréen. — Il serait intéressant de pouvoir étudier l'origine des groupes ethniques et culturels par l'introduction des plantes cultivées, d'après le folklore. Sans doute un indigène ne sait pas donner d'une manière suivie le passé de son pays, mais celui qui connaît encore les traditions, raconte maintes légendes, qui sont souvent de l'histoire donnée d'une manière allégorique, celle de l'arrivée de tel clan, de tel groupement ethnique; et cette arrivée est mise en relation avec li'ntroduction de telle plante. De proche en proche, on peut avoir ainsi de solides jalons pour faire l'histoire ancienne du Pacifique Austro-Mélanésien, qui n'a pas été faite, et qui donnerait certainement des lumières sur les origines de l'humanité, tant ce passé semble lointain. Dans la présente étude, nous nous bornerons à Maré, la plus méridionale des îles Loyauté, et probablement la première habitée d'entre elles.

Les premiers clans de l'île ne sont pas mis en relation avec des plantes cultivées. Plusieurs légendes parlent de famine avant l'introduction des ignames. La population qui se donne comme la plus ancienne et la première occupante est celle des *Si Rue Hezi*. *Si* signifie habitant de; *rue*, les deux; *hezi* est un mot ancien que l'on retrouve dans le lifou *zi*, le maré *ziné* = une propriété acquise, *eziene* = le temps, la durée, conçue d'une manière spéciale. Ces deux *hezi*, d'après la tradition, étaient alors les deux buttes volcaniques qui furent appelées plus tard Rawa et Peorawa (la terre, et, sur la terre). C'étaient des îlots, émergeant d'un lagon (*gu-cele*), qui occupait l'espace de la plaine intérieure actuelle. D'ailleurs, beaucoup de noms de cette plaine font allusion à cet état de choses. On trouve des noms de fond marin, de rivage, de pêcherie, de mouillage de pirogue, etc. Il me semble que toutes ces traditions ont été reprises et traduites dans la langue d'une population mélanésienne plus récente, celle de Ma, qui a donné le Maré usuel, *a-ni-ma-ce* (*a* qui signifie parler, crier, en langue triviale, ou bien, ouvrir la bouche; *ni*, de; *Ma* est un nom de pays; *ce* est une simple désinence très fréquente). Ces *Si rue hezi* sont en relation avec le *yaace* (divinité, parfois divinité-totem) *Buyu* (le lézard). Le leur avait deux queues en souvenir des deux *hazi*.

Légende ou tradition historique? Personnellement j'incline vers cette deuxième hypothèse, car il me paraît impossible que des indigènes aient trouvé cela tout

seuls, de sorte que les renseignements décousus donnés par des gens qui ne se sont pas entendus, font une fois regroupés, un ensemble cohérent, et permettent de dessiner approximativement une carte de ce lagon.

On montre encore sur le sentier de Dranine, une petite saillie de rocher à une hauteur de 0 m. 80 du sol, qui servait à mesurer la hauteur des nombrils des jeunes gens, *Hna-tuo-wadidi*. Lorsqu'ils arrivaient à la hauteur de la saillie, leurs propriétaires étaient mûrs pour le mariage. Cela supposerait des indigènes pygmoïdes. Mais jusqu'à présent aucun ossement n'a été découvert. Mais c'est encore dans la pointe nord-est de l'île que l'on trouve les plus petits habitants, appartenant en général aux plus anciens clans.

Ces *si Rue hezi* ne sont pas mis en relation avec des plantes cultivées, et je croirais, pour ma part, que primitivement ils n'en avaient pas. Lorsque la plaine fut sèche, ils en devinrent les propriétaires, ainsi que des bêtes qui y vivaient alors. Or on ne signale que trois bêtes leur appartenant et dont tout chasseur leur devait le présent : le rat autochtone *xeli*, le bulime *wewengo*, et l'insecte *ethene* ou *ethile*, bacillus, et plus spécialement l'Eurycanthe horridus. Les autres bêtes : vers de bancoul *wangode*, sauterelle, *drua*, les chenilles, *waeni* qui font encore les délices des enfants, ne sont venues qu'après.

Si tout cela est exact, lorsqu'on songe que le plateau est à une altitude moyenne de 30 à 50 mètres, et que la falaise est rongée profondément par la mer en de nombreux niveaux superposés, ces traditions et d'autres semblables, nous font remonter à un passé remarquablement lointain.

La nourriture de ces gens devait consister dans le produit de leur pêche, de la chasse aux oiseaux, des bêtes de la plaine, et dans des feuilles de la forêt que l'on connaît comme comestibles mais que l'on ne mange plus guère.

Cependant la tradition indigène est très ferme sur un détail : Les ignames sont arrivées sans doute en un grand lot; mais trois se trouvaient déjà là, et leur sont antérieures. Ce sont : *Wakunice*, *Wacengecenge* et *Wabuhnac*. Il suffit de déterminer quels clans les possédaient en propre, pour pouvoir spécifier que leur installation dans l'île est antérieure à la migration de Kiamu. Ainsi Shumone, *yaace* des *si Pula si Pede* (au sud-est de Tadine) n'avait pas de bananier (les premiers bananiers sont venus avec les ignames de Kiamu), mais possédait l'igname *wacengecenge*, la canne à sucre, *uece* et le pourpier, *kamuda*.

Voici maintenant quelques légendes :

Le vol des cannes à sucre Mumuyé.

(Les cannes à sucre *mumuyé* sont, disent les indigènes, les vraies cannes à sucre de Maré, les premières introduites.)

Les oiseaux de Maré partent en pirogue avec *xeli*, le rat, pour voler le propriétaire des *mumuyé* à Toka (Tiga) et lui prendre ses richesses. Ils mangent les cannes à sucre et emportent les richesses canaques dans leur pirogue. La chouette, *meni*, est pilote; la buse, *wadrong*, tient la barre. Ils quittent Toka la nuit pour revenir chez eux. La pleine lune se lève. La chouette est éblouie et ne peut plus voir la route. Elle a des larmes plein les yeux. La buse lui demande par où passer. « Par ici ou par là, c'est la même chose », répond-elle. Le bateau cogne le récif de Toka et se brise. Les oiseaux s'envolent vers Maré. Le bateau coule et les richesses se perdent. Seul le rat ne peut s'envoler. Il pleure. Il s'accroche à un

bout de bois et nage. Le poulpe, *yeuce,* lui demande : « Pourquoi pleurez-vous? » — « Mes compagnons m'ont laissé ici; ils se sont envolés pour Maré et je ne trouve pas de bateau pour y aller. » — « Montez sur mon dos » dit le poulpe. Le rat monte et le poulpe nage. On approche, on commence à voir le rivage. Le rat se met à rire. « Pourquoi ris-tu? » demande le poulpe. — « Pour rien. » Le poulpe nage encore; on voit le rivage tout près. Le rat rit encore : « Pourquoi ris-tu? » redemande le poulpe. — « C'est parce que je vois les grosses vagues de ressac. » On aborde. Le rat s'esclaffe. « Pourquoi ris-tu? » Le rat saute et lui crie : « C'est parce que tu n'as pas de poils sur la tête. » — « Tu te moques de moi! » Le poulpe se fâche et lui envoie une tige de *shukeli* (Polypodium phymatodes, Polypodiacées) qui lui reste figée dans le derrière. Le rat lui envoie un bout de charbon, et ces deux choses là sont restées, et depuis ce temps le poulpe est l'ennemi du rat.

Je ne saurais dire si la réunion de ces deux contes du vol des *mumuyé* et l'histoire du poulpe et du rat est primitive. Celle-ci se retrouve un peu partout en Mélanésie et en Polynésie, illustrant la pêche au poulpe avec un pseudo rat en coquillage. En tout cas l'histoire des Mumuyé est mise en relation avec Toka, identifié avec l'actuel Tiga, à rapprocher des Toka, Hoka, Hoa de la Mélanésie qui représente une population mélanésienne ancienne, probablement paléo-mélanésienne. C'est de Toka, également, que venait une petite vieille, *yaace, Guhmenewe i Tongawa,* le petit bout de femme de Tongawa, qui débarqua à Pakada et s'installa à Terole, au sud-ouest de la Roche. C'était le *yaace*-totem des si Terole, individus de très petite taille, dont faisaient partie les *si Peu,* dont nous présenterons un spécimen remarquable, en conclusion.

Waica i Dranine (Le petit garçon de Dranine).

(Nous résumerons ce mythe qui est très long.)

A Dranine, il y a une vieille, Nedelumele. Un enfant naît des feuilles d'*eruma,* un arbre de bord de mer, avec lesquelles elle s'est essuyée après son bain. Elle l'élève. Quand il commence à marcher, elle lui défend de manger des bananes *wakiamu* qui poussent à la porte de sa case, sinon il deviendrait un vagabond et mourrait loin de chez lui. Après plusieurs tentations, le petit désobéit et mange une banane. Malgré la défense de la vieille, il coupe un roseau, *washowe,* et le lance pour voir s'il y a du pays au-dessus de la falaise. En tombant, son roseau fait les touffes de roseau de la plaine, disent les uns, les trous de terre, qu'on énumère, pour les ignames de chef, disent les autres, la population du nord-est de l'île disent des troisièmes. Il relance son roseau qui tombe à Toka (Tiga), où il pousse. Il le soigne et nettoie tout autour. Les Lifous arrivent et le mettent comme appât dans leur nasse. Quand on la retire, Waica crie : « Attention à mon poisson! » C'est le gros picot, *washebuka.* C'est son poisson. Les Lifous sont perplexes. A la saison des cultures, on met le petit sous la mère d'une igname. A la récolte, le petit n'est pas mort. Il crie : « Attention à mon igname. » C'est l'igname *Wakunice.* Elle est toute velue sauf le dessous qui est nu, parce que le petit l'a nettoyé.

Pour tuer le petit, les Lifous doivent prendre les bois qu'il leur a indiqués et qui sont la cause de sa naissance et de sa désobéissance, l'*eruma* et le *washowe.* Ces deux bois ont du rouge, c'est le sang de *Waica i Dranine.*

Ce mythe indique une population d'origine complexe : la banane est *wakiamu* et suppose l'arrivée des ignames de Kiamu. L'igname est *wakunice*, et leur est antérieure. En réalité, Waica i Dranine représente les populations qui se baignaient à Dranine et qui sont à l'origine de la population de Tiga et du sud de Lifou (Mu), dont une partie notable est composée des *si Rue hezi*, les premiers propriétaires de Dranine avec les *si Kayece*, et les clans qui leur sont apparentés.

Les ignames de Kiamu.

Les ignames, *wakoko*, sont arrivées à Maré en pirogue qu'elles pagayaient elles-mêmes. Elles venaient d'un pays situé à l'est, nommé Kiamu. Elles débarquèrent au rivage de Lawatheo (dans le sud-est de Maré), où elles laissèrent leur bateau s'échouer. C'est un rocher que l'on voit à côté du sentier de Lawatheo à Dradrace. Elles étaient pressées d'aller à terre parce qu'elles étaient poursuivies par une maladie, le *theno* (mot à mot l'incendie). Le premier endroit de l'intérieur où elles parvinrent, fut Dradrace. Elles y tinrent conseil, car c'était la nuit : « Où allons-nous? » — « Par là. » Elles partirent vers Cerethi. En chemin, elles discutaient : « Où sommes-nous? » — « Je ne sais pas, nous verrons demain matin. » Elles trouvèrent un trou d'eau appelé autrefois Tini (le trou d'eau), mais maintenant *Hna-se-ni-koko* (là où les ignames se sont lavées) depuis qu'elles s'y sont baignées. Elles se lavèrent du sel des embruns qui les recouvrait. Les premières à se baigner furent les ignames de chef : *Wadrawa, Wakokorawa, Wacacathuma, Watronga, Wabilehe, Waetha.* Les retardataires n'eurent presque plus d'eau. Elles ne purent que se laver les pieds. Elles sont moins bonnes. Une d'elles, *Xacele,* toute velue, absorba l'eau qui restait et sécha le trou. Elle ne put se laver ainsi que les suivantes, *Wajakage* et *Xeruhmu* (la même que *Waeki Wawene*). A cause de cela, elles sont amères et immangeables. Elles poussent à l'état sauvage.

En approchant de Cerethi, les ignames se disputaient toujours pour savoir où elles étaient. Mais voici qu'un coq se mit à chanter. Au lieu de chanter : « *Ku ku ku kû!* » il cria : « *Ku ku ku Cerethi!* » et elles se réjouirent : « Ah! c'est ici Cerethi! nous verrons le pays au jour! » On montre toujours à Penelo, le rocher où se trouvait le coq, lorsqu'il chanta. Les ignames de chef s'assirent sur une roche circulaire, appelée *Hna-adrodro-jeu ni Wakoko,* et y tinrent conseil. Wadrawa, chef des ignames, parla la première : « Je vais à Gurewoe » (région à l'ouest de la Roche). C'est là qu'elle réussit bien; elle est chez elle. Wakokorawa parla après : « Je vais à Rawa. » C'est son pays; c'est là qu'elle est belle. Wacacathuma dit ensuite : « Je reste à Cerethi. » — Watronga : « J'irai à Hnadidi. » — Wabilehe: « Je vais à Medu. » — Waetha : « Je vais à Guama. » — « Le reste des ignames n'a qu'à aller avec nous.

Allèrent avec Wadrawa (*màm,* le fruit de la terre, *rawa*) : *Gunecenimeni* (morceau de tête de chouette), *Wayeweriyei* (le fruit qui revient du feu), *Whari, Wayagi, Wacaba, Waede, Wamurua* (le fruit de Woodlark, Murua), Wadrawa gada (W. blanche), *Wajegni, Warasasa.*

Allèrent avec *Wakokorawa* (l'igname de Rawa) : *Okeluede, Guakeh* (feuille de bananier), *Wadridrihnore* (le fruit au cœur sombre), *Wakokorawa me gukokode* (W. courte), *Wakokorawa ni yeuce* (W. du poulpe, à cause de sa forme), *Wakokorawa ni xetue* (W. d'un pagure).

Allèrent avec *Wacacathuma* (de : *ca* planter, et *thuma,* récolter) : Wadrara (*drara,* la terre en langue de l'Île des Pins), *Wakoko ni Waya* (l'igname de Waya, le chef *eletoke* de Cerethi), *Wathedra, Mezizinge, Biriwe, Warukula* (l'igname des *si Weba* des Polynésiens, probablement Tongiens), *Kokoïthi* (l'igname de Cerethi), *Wea* (une igname récente, sans doute pour Uvéa), *Wakoko ni awe* (l'igname du ciel), *Wanethela.*

Allèrent avec *Watronga* (l'igname de Tonga) : *Waila, Zeula* (un chef lifou), *Wameu* (touffe de cheveux), *Dederewanenigece, Waxeli* (petit rat), *Wakunice* (l'igname de *Waica i Dranine*).

Allèrent avec *Wabilehe : Wabilehe gukokode* (W. courte) *Tiretro, Walubulene, Wenemico.*

Allèrent avec *Waetha : Ereki, Wacengecenge, Marerune* (aux grandes feuilles), *Weneuengo, Guujene, Dô, Wahneuri, Warei, Waeki.*

Après leur conseil, les ignames se séparèrent, contentes qu'elles étaient du remède donné contre leur maladie. Ce remède est le bain de Hnasenikoko. De là, la coutume des vieux de prendre un bain avant de visiter les ignames, c'est-à-dire supprimer les multiples rejetons pour n'en garder qu'un gros.

Waetha et Warei passèrent de Guama à Lifou, et Warei continua sa route jusqu'à Ouvéa. Maintenant Waetha est la reine des ignames de Lifou, où on l'appelle *Kokoetha,* et Warei est celle des ignames d'Ouvéa, où on l'appelle *Walei.*

Les indigènes savent fort bien que cette légende raconte l'histoire d'une migration, comme le montre le proverbe entendu à Rawa : « *Ehnije ta wanu wenei Kiamu* ». Nous sommes des cocos (venus en flottant) de Kiamu. Ainsi que la coutume de s'asseoir en groupe, de fermer les yeux et quand on les ouvrait, on était à Kiamu, un pays merveilleux. On faisait de même pour revenir.

Ce nom de Kiamu me semble venir de *ki ha mu* « qui est submergé » avec un calembour au nom du pays d'origine. Mu ou Ma. Les légendes maréennes me poussent à identifier ces deux pays. En résumé, je le suppose, parce que c'est le même clan des si Thunu de Dradrace qui racontent l'arrivée des ignames de Kiamu et celle des fils de leur *yaace* Wamirat, de Ma. Dans ce dernier conte, nous voyons la femme de Wamirat allant boire au trou de Tini, avant que les ignames s'y fussent baignées. Il y est question également du *yaace* Wanonothene, brûlée la nuit par Wamirat et dont le crâne crépitait en brûlant. Cette *Wanonothene* (*Wanono* est un nom du pays; *thene* incendié) qui retournait la tête des gens à l'envers, est à rapprocher de génies forestiers du Nord de la Grande Terre, les Mwakègne, qui jouaient le même tour. *Mwa* dans le Nord correspond à *Ma* en Maré; *kègne* de *kini* = incendié, en langue de Bondé.

Kiamu était situé très loin : les trois premiers bananiers, débarqués avec les ignames, ont été appelés : *hna-hma-co,* qui a beaucoup marché, en souvenir de leur voyage.

De plus grandes précisions nous entraîneraient trop loin. Disons seulement que les noms des *yaace* de ces gens de Ma portent des noms fidjiens. Ainsi : *Wamirat, token o re moyaace,* le chef des dieux, dont le nom se décompose en *Wa,* préfixe respectueux qui signifie le vieux, *hmi,* sacré, *rat* rappelle le fidjien *ratu* chef. Le *yaace* des *si Thatha* était Wa-Rok, qui rappelle les noms de Roko Ratu, Roko Mautu des Fidji, etc.

C'est l'argument totémique qui me paraît le plus fort. Le totem est le symbole du clan, des hommes et du pays tout à la fois, la Terre-Mère. Appeler une femme

du nom de son totem, c'est l'appeler par la source de vie qui est en elle, et donc ses organes sexuels. C'était et c'est encore une insulte ou une invitation à des relations érotiques. Or, la vulve se dit en Maré *witi*, mot très trivial. Si l'on songe que dans cette langue le v n'existe pas, et est presque toujours rendu par le w, nous retrouvons ainsi le nom de Viti, le nom indigène de Fibji. Ce serait donc vers cette région qu'il faudrait rechercher le souvenir de Ma et celui de Kiamu, si notre identification est exacte.

L'arrivée des bananiers (Hna-hma-co).

Trois bananiers débarquèrent avec les ignames : *Wakiamu* (le fruit de Kiamu), *Wa-momo* et *Wa-apue-re-nenune* (*màm* de peau tendre et farineuse). Ils montrèrent du côté de Koburu à Hnawaethekawe (l'endroit des bananes de couleur claire) et elles sont restées là.

Pas tout le temps cependant, car *Wakiamu* était également devenue la banane de Waica i Dranine, ainsi que celle des si Rawa. *Wamomo* était la banane de Warok, *yaace* des si Thatha, les anciens habitants de la région de Medu.

Il y a bien d'autres légendes mettant certaines plantes en relation avec divers clans, ou racontant comment tel *yaace* a donné les ignames et les autres plantes cultivées, aux hommes. Mais elles ne fournissent aucun éclaircissement sur un pays d'origine. Comme il faut nous limiter, nous avons dû les laisser malgré leur intérêt.

Il résulte du folklore maréen, que l'introduction de la plupart des ignames, des premiers bananiers, peut être du taro géant Ura, de la poule indigène *titewe*, serait le fait de l'invasion de Ma. Ceci ce serait passé à une époque déjà notablement lointaine, mais récente par rapport aux origines de la population de l'île.

M.-J. DUBOIS.

Plantes tannifères océaniennes. — Je fus chargé en 1942, par une industrie de Tahiti, de rechercher les matières tannantes d'origine locale pouvant être utilisées industriellement. Jusqu'à cette époque, la totalité des cuirs nécessaires aux besoins des Établissements français d'Océanie étaient importés de l'extérieur, les peaux produites dans la colonie, où il existe pourtant un cheptel bovin important, n'étaient pas utilisées. En 1942, par suite de la raréfaction des importations due au manque de navires, les arrivages de cuirs d'Australie et d'Amérique, cessèrent complètement, et il fallut songer à pratiquer sur place le tannage des peaux.

Les tannoïdes sont extrêmement répandus dans le règne végétal toutefois ils atteignent une concentration maxima dans les écorces des plantes ligneuses appartenant aux familles suivantes : Rubiacées, Rosacées, Légumineuses, Myrtacées, Combrétacées, Géraniacées et Castanéacées. C'est donc principalement sur les arbres appartenant aux familles ci-dessus que notre choix s'est porté.

Aucune des matières tannantes d'origine tropicale que l'industrie emploie sur une vaste échelle n'est produite par la flore locale. On ne trouve en Polynésie française ni l'Acacia decurens et l'Acacia Leucoxylon d'Australie, ni le Quebra-

cho et le Dividivi d'Amérique, ni l'Algarobillo de la même contrée, ni le Palétuvier (Rhizophora mangle) qui existe pourtant en Nouvelle-Calédonie et aux Nouvelles-Hébrides. Le Terminalia Chebula des Indes, dont les fruits constituent une substance tannante très recherchée, n'existe pas davantage sur place, et nous avons dû avoir recours à d'autres espèces. Nos recherches ont porté uniquement sur des espèces très répandues, poussant au voisinage de la mer. Il est inutile de vouloir exploiter un arbre rare, poussant dans les montagnes presque inaccessibles de l'intérieur, car le ramassage des écorces exigerait trop de main-d'œuvre. Pour cette raison nous avons laissé de côté le Weinmannia parviflora (Saxifragacée) indiqué par Nadeaud comme étant d'une richesse extraordinaire en tanins, car cet arbre ne pousse qu'à une altitude supérieure à 500 mètres.

Par une enquête préliminaire, nous apprîmes que d'anciens colons, aujourd'hui disparus, se livraient autrefois au tannage des peaux. Ils utilisaient comme source de tanins la bourre ou coirre d'une noix de coco (variété Oviri) très répandue à Tahiti. Parmi les ouvrages que nous avons consultés, aucun ne mentionne l'usage de la bourre de coco en tannerie; il importait donc de vérifier la richesse en tanins de cette matière végétale.

Outre la bourre du fruit de Cocos nucifera, variété Oviri nous avons analysé les matériaux suivants, qui sont tous des écorces d'arbres, choisis d'après les considérations précédentes.

I. Écorce d'Aleurites Moluccana-Euphorbiacée (nom français : Bancoulier; nom indigène : Tiairi, Tutui).

Le Bancoulier est très répandu dans toutes les îles montagneuses de l'archipel, depuis le niveau de la mer jusqu'à 1.000 mètres environ d'altitude. Ses graines, ou noix de Bancoul, renferment une huile siccative employée pour la fabrication des peintures et des vernis. Les indigènes s'en servaient autrefois pour éclairer leurs cases. La suie obtenue en carbonisant ces noix était utilisée pour les tatouages.

L'écorce de bancoulier, à l'état frais, fournit par expression un suc astringent dont les usages sont nombreux. Il est employé en gargarismes, mélangé à de l'eau de coco; dans le traitement des angines. Il sert à teindre les Tapa, auxquels il communique une couleur brune. Aux îles Australes, les habitants s'en servent pour tanner les Tapa, ainsi que les nattes en fibres de Pandanus et les lignes de pêche.

II. Écorce de Psidium Guaiva (nom français : Goyavier; nom indigène : Tuava).

Le goyavier, bien connu pour sa richesse en tanins et pour ses fruits comestibles, abonde à Tahiti, où il croit de façon spontanée dans les plaines et sur les collines, formant des taillis parfois impénétrables, qui servent de repaires à des nuées de guêpes. Les écorces pourraient donc être récoltées en quantités presque illimitées. Malgré ses fruits avec lesquelles on confectionne d'excellentes gelées et marmelades, et son bois, qui est un bon combustible, le Goyavier est considéré dans les E.F.O. comme un arbre nuisible, car il se propage avec une rapidité extraordinaire, envahit les plantations, d'où il est très difficile de l'extirper, à cause de ses racines très développées, qui en rendent l'arrachage impossible.

III. Écorce de Syzigium Jambolanum, Myrtacée (nom français : Jamelonguier; nom indigène : Pistas).

Cet arbre, comme le Goyavier, se propage avec rapidité et se plait dans tous les sols. Il atteint des dimensions beaucoup plus considérables et n'est pas considéré comme arbre nuisible. Son bois sert pour le chauffage et la fabrication du charbon (on pratique la carbonisation en meules).

Ses fruits, violets, astringent, mûrissant en avril, permettent de faire une excellente gelée et diverses boissons domestiques. Le véritable nom de cet arbre est inconnu des français de Tahiti, qui l'appellent improprement « pistachier ».

IV. Écorce de Casuarina equisetifolia, Casuarinée (nom français : Arbre de fer; nom indigène : Aito).

L'arbre de fer, très répandu dans toutes les îles du Pacifique est ainsi appelé à cause de la dureté de son bois, avec lequel les insulaires fabriquent des harpons, des pagaies, des poteaux de cases, et qui servait autrefois à confectionner des Tiki (idoles) et des battoirs à Tapa. Ce bois est imputrescible et inattaqué par les insectes. L'ancien nom tahitien du Casuarina était Toa. En 1810, la famille Pomare ayant adopté le nom de « Vairaa Toa », le mot Toa fut frappé d'un Tabu et remplacé par celui de Aito (guerrier) qui s'est maintenu jusqu'à aujourd'hui.

Les fruits du Casuarina sont employés en infusions contre la blennorragie. Son habitat favori est constitué par les collines abruptes qui dominent la mer.

V. Écorce de Nauclea rotundifolia, Rubiacée (nom indigène : Mara).

Un des plus beaux arbres de l'Océanie française, très répandu dans les vallées et sur les pentes humides, mais ne poussant pas au voisinage immédiat de la mer. Très bon bois de charpente et de construction.

VI. Écorce de Terminalia Catappa (nom français : Badamier; nom indigène : Autaraa).

En Océanie française, le Badamier n'est pas un arbre indigène mais d'introduction déjà ancienne. Il s'est très bien acclimaté et a fourni plusieurs variétés, remarquables par leur port majestueux et leur taille énorme : certains spécimens aux branches disposées horizontalement, couvrent une surface de près de 500 mètres carrés. Il perd entièrement ses feuilles à la fin de la saison sèche (septembre-novembre). On le rencontre dans toutes les îles, même dans les attols des Tuamotous, et toujours au voisinage de la mer. Les fruits sont des drupes contenant une amande oléagineuse comestible et très appréciée, les feuilles sont employées en médecine indigène et le bois en ébénisterie.

Essai des divers matériaux en vue de leur emploi en tannerie

Pour cet essai qui doit se rapprocher le plus possible des conditions de la pratique, nous avons employé la méthode de l'Association internationale des Chimistes de l'Industrie du cuir, qui utilise la fixation des tannoïdes en solution aqueuse sur la poudre de peau chromée.

Les écorces ont été aussitôt après leur récolte, desséchées rapidement et complètement à l'étuve à 90° et broyées finement au mortier. La bourre de coco

Oviri, a été essayée à l'état frais, car dans la pratique elle est utilisée sous cette forme : aussitôt après la cueillette des noix, la bourre a été séparée de la coque, dilacérée, coupée en menus fragments et la prise d'essai a été pesée.

Nous épuisons par l'eau chaude les poids suivants des divers matériaux, de façon à obtenir après refroidissement, les volumes suivants de solutions :

	VOLUME DES SOLUTIONS OBTENUES.
Écorces totales desséchées et pulvérisées de :	
Aleurites Moluccana (25 gr.)	1 litre
Psidium Guaiava (15 gr.)	400 cc
Syzigium Jambolanium (25 gr.)	750 cc
Nauclea rotundifolia (20 gr.)	600 cc
Casuarina equisetifolia (10 gr.)	400 cc
Terminalia catappa (15 gr.)	500 cc
Bourre fraîche de :	
Cocos nucifera, var. OVIRI (150 gr.)	2 litres

Les solutions obtenues sont filtrées à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement limpides, après avoir rejeté, lors de leur première filtration, le premier tiers du liquide, afin d'éviter l'erreur provenant de l'absorption des substances tannantes par certaines qualités de papiers.

Nous avons préparé nous-mêmes la poudre de peau, à partir d'une peau de vache fraîche, qui a été débarrassée de ses poils par macération dans un lait de chaux, puis lavée, séchée et finement râpée. Ayant dosé l'humidité restante par chauffage à l'étude à 90°, jusqu'à poids constant, nous pesons exactement pour chaque essai, le poids de poudre équivalent à 6,50 g. de poudre sèche, nous ajoutons 10 fois environ le poids d'eau distillée, 1 cc. de solution aqueuse de chlorure de chrome basique à 10 p. 100, nous mélangeons et nous laissons en contact pendant une heure. Nous exprimons à travers une toile, nous lavons à 5 reprises avec de l'eau distillée, en exprimant de nouveau chaque fois. Après la dernière expression nous obtenons la poudre de peau chromée et lavée prête à être employée pour le dosage.

Dans une première opération nous déterminons l'extrait total dans une seconde, l'extrait détanné; par différence nous obtenons les substances tannantes contenues dans la prise d'essai.

I. *Extrait total.* — 50 cc. de chacune des solutions d'épuisement sont évaporées au bain-marie bouillant dans un petit cristallisoir en pyrex taré. Les résidus sont séchés jusqu'à poids constant dans une étuve à 95° et on pèse après refroidissement. L'augmentation de poids du cristallisoir, représente les substances solubles totales de 50 cc. de solution, soit P.

II. *Extrait détanné.* — Dans 100 cc. de chacune des solutions d'épuisement on introduit un poids de poudre de peau chromée, lavée et exprimée correspondant à 6,50 g. de poudre de peau sèche puis on complète à 120 cc. avec de l'eau distillée en tenant compte du poids d'eau retenu par la poudre. On ferme bien la fiole et on agite pendant 15 minutes, avec au moins 60 rotations par minute. On exprime de suite à travers une compresse fine, on agite avec 1 gramme de kaolin

exempt de substances solubles, et on filtre à travers un filtre à plis assez grand, pour contenir toute la solution, en repassant le liquide autant de fois qu'il le faut pour obtenir une liqueur limpide. Pour s'assurer que le détannage est complet, on vérifie qu'une portion de filtrat ne se trouble pas par 1 gramme d'une solution contenant 1 p. 100 de gélatine et 10 p. 100 de chlorure de sodium.

Sur 60 cc. de filtrat, correspondant à 50 cc. de solution tannique, on dose l'extrait détanné de la même manière que pour l'extrait total. On obtient ainsi les substances solubles non tannantes soit *p*. La différence P — *p* représente les matières tannantes de 50 cc. de solution d'épuisement; connaissant le titre de celle-ci on en déduit la richesse de l'écorce analysée.

Les résultats sont réunis dans le tableau suivant :

MATÉRIAUX ANALYSÉS.	MATIÈRES TANNANTES DANS 100 GRAMMES.
Bourre fraîche de Coco OVIRI	2,82 grammes.
Écorces sèches de :	
Aleurites Moluccana (Bancoulier)	4,81 —
Psidium guaiava (Goyavier)	10,66 —
Syzigium Jambolan um (Jamelovguier)	7,20 —
Casuarina equisetifolia (arbre de fer)	7,60 —
Nauclea Rotundifolia (MARA des indigènes)	6,30 —
Terminalia catappa (Badamier)	9,65 —

La bourre de coco Oviri semble beaucoup plus pauvre en tanins que les différentes écorces d'arbres. Mais il ne faut pas oublier que le dosage a été fait sur la bourre fraîche, qui renferme 78,8 p. 100 d'eau. Si l'on rapporte les résultats à la bourre sèche, on obtient le chiffre de 13,3 p. 100 c'est-à-dire le pourcentage le plus élevé de tous les végétaux essayés.

Tous les matériaux analysés renferment suffisamment de tanins pour pouvoir être utilisés industriellement. Les plus riches sont comparables à l'écorce de chêne d'Europe, qui fut pendant des siècles la seule matière tannante connue. Aucun ne présente une richesse aussi grande que les matières tannantes usuelles d'origine tropicale :

Écorce de Quebracho	18 %
Écorce de Palétuvier	27 —
Fruits de Dividivi	38 —

La valeur d'une écorce en tannerie n'est pas déterminée seulement par sa teneur en tanins, mais aussi par la qualité des cuirs obtenus qui dépend de la nature des composés tanniques. Il y a là un facteur qualitatif que seule l'expérience permettra de déterminer, et il est possible que, parmi les écorces étudiées, les meilleures ne soient pas celles qui renferment le plus de tannoïdes. Cette réserve faite, nous pensons que le choix de l'industrie locale devra se porter de préférence sur les écorces de Psidium guaiava, de syzigium jambolanum de Casuarina equisetifolia et de Terminalia Catappa, et sur la bourre de Coco Oviri, car les arbres producteurs sont très répandus et poussent dans la zone côtière, la seule habitée et qui soit d'un accès facile. On aura donc une matière première abondante et peu coûteuse.

La noix de coco (Haari) passe au cours de son développement par plusieurs stades dont chacun est désigné en Océanie par un vocable différent :

OUO :	Coco sans noix;
NIA :	Coco avec noix laiteuse;
OMOTO :	Coco avec noix formée;
OPAA :	Coco avec noix mûre;
UTO :	Coco avec noix germée.

Les expériences faites dans le passé ont montré que pour obtenir de bons résultats dans le tannage des peaux, il faut utiliser la noix Oviri lorsqu'elle est au stade OMOTO, car c'est alors que la bourre contient le maximum de tanins. Les indigènes reconnaissent immédiatement, en examinant un cocotier, les fruits qui sont parvenus à ce stade. Comme nous l'avons déjà dit, la bourre doit s'employer à l'état arfsi car, par dessiccation, les tanins s'oxydent rapidement en donnant des produits insolubles ou inactifs (phlobaphènes). Après avoir abattu les noix, on séparera la bourre, on dissociera les fibres, qui seront mises à macérer dans l'eau au contact des peaux. Pour les écorces, il est préférable d'effectuer d'abord une dessiccation rapide, au soleil ou mieux au four, suivi d'un broyage ou d'un concassage. En effet le broyage des écorces fraîches est toujours plus difficile que celui des écorces sèches. Mais pour les mêmes raisons, la récolte devra se faire au moment du besoin et la dessiccation devra être effectuée rapidement.

Paul PÉTARD.

Associations végétales de la Nouvelle-Calédonie et leur protection. — L'extension prise, depuis le début de ce siècle, par les travaux phytosociologiques, c'est-à-dire basés sur l'étude des associations végétales, n'a cessé de susciter, parmi les cercles scientifiques, un intérêt grandissant. A la suite des nombreux enseignements d'ordre pratique obtenu par l'application des principes de cette nouvelle discipline, spécialement dans les branches agronomique et forestière, il devenait tout naturel, après un stade de recherches limitées au territoire métropolitain, d'étendre le champ des investigations jusqu'aux contrées les plus éloignées de l'Union française.

L'état très peu avancé des connaissances actuelles sur la végétation de la Nouvelle-Calédonie m'a déterminé, grâce à plusieurs subventions du Gouvernement français et à un séjour sur place de onze années, à élaborer un travail de détermination et de classification des associations végétales de notre principale possession du Pacifique.

Les études floristiques réalisées jusqu'à présent et dont nous devons la presque totalité à M. le Professeur A. Guillaumin confèrent sous ce rapport à la Nouvelle-Calédonie un intérêt de premier plan, puisqu'elles mettent en relief un extraordinaire degré d'endémisme, supérieur à 80 p. 100, degré jamais encore constaté ailleurs.

De ce fait, il devenait logique, d'en déduire, en conséquence, la présence sur ce territoire de groupements végétaux spécifiquement néo-calédoniens. L'expérience est venue rigoureusement confirmer cette opinion.

Avant d'aborder la description sommaire de quelques-unes des associations les plus caractéristiques, il m'a paru indispensable, afin d'en localiser le cadre

avec plus de précision, de rappeler brièvement les principales formations végétales néo-calédoniennes.

Une formation, c'est un ensemble constitué d'espèces appartenant aux mêmes formes biologiques (herbacées, arbustes, arbres) ou d'une combinaison complexe de plusieurs de ces formes, de composition floristique souvent sujette à de profondes variations, mais de physionomie analogue.

En Nouvelle-Calédonie, l'on observe les formations suivantes :

Une zone littorale présentant une partie inondée à marée haute : la Mangrove à Palétuviers, et des plages sableuses ou madréporiques avec des espèces sous-frutescentes de petite taille ou rampantes. Immédiatement en arrière de ces formations, vers l'intérieur, s'étend la frange étroite et continue des arbres du bord de mer.

Les territoires occupant les altitudes inférieures, entre la côte et les premiers contreforts montagneux, et encore soumis à l'influence directe du climat marin, sont colonisés soit par les bois littoraux, peuplements arbustifs ou sub-arborescents denses où les espèces endémiques occupent une place prépondérante, soit par la savane à *Melaleuca leucadendron* (le niaouli). Cette dernière formation presque toujours fortement dégradée par l'action répétée des feux de brousse, peut parfois atteindre l'altitude de 400 à 500 mètres. Constituée presque entièrement de Graminées allochtones et de subspontanées à forte puissance dynamogénétique (le lantana et le goyavier par exemple), son individualité floristique originale ne se dégage que dans les quelques localités ayant plus ou moins échappé à l'incendie, et où la nature chimique du substratum s'oppose à l'envahissement par les espèces non indigènes.

Des galeries forestières bordent, dans les parties plus ou moins planes, le cours inférieur des rivières et des torrents. Elles diminuent progressivement d'importance puis disparaissent lorsque la raideur des pentes des massifs montagneux provoque un débit insuffisant ou irrégulier des résurgences, ou bien lorsque la force des vents s'oppose à la progression altitudinale des espèces arborescentes. Une forêt moyenne, principalement à base de Dicotylédones, occupe les pentes abritées, ou favorisées par les précipités pluvieux, des montagnes jusqu'à une altitude moyenne de 800 à 900 mètres. Au-dessus et jusque vers 1.500 mètres, elle est remplacée par une forêt supérieure composée exclusivement de Résineux (principalement des *Araucaria*) biologiquement organisés pour supporter l'action des vents très violents qui sévissent à ces altitudes. En outre, une formation arbustive particulièrement intéressante, à caractère subalpin marqué, le maquis des sommets, apparaît en quelques points, de 1.200 mètres environ, jusqu'aux altitudes maxima enregistrées en Nouvelle-Calédonie, 1.634 mètres au sommet du mont Humboldt, par exemple.

Toutes les pentes montagneuses qui, en raison de leur situation, ne portent pas de formations forestières et dont la nature du sol ne se prête pas à la colonisation par des introduites, sont recouvertes par un maquis xérophytique, particulièrement sur les sols pratiquement infertiles formés aux dépens des péridotites.

En vérité, les limites de ces formations sont rarement aussi rigoureuses que ne l'indique cette description très schématique. Si parfois l'on observe des limites bien tranchées et cela spécialement entre les formations dont la présence demeure conditionnée à l'action d'un facteur bien défini, comme le sel chez les associations littorales, dans beaucoup de cas les différentes formations territorialement voisines passent des unes aux autres par des zones de transition parfois insensibles.

Pour clore cette division, une remarque d'ordre biologique s'impose : la totalité des espèces indigènes vivaces possède des feuilles persistantes. Il n'existe donc pas en Nouvelle-Calédonie de groupements arborescents tropophiles. De plus, sur l'ensemble de la flore, l'on relève une proportion d'environ 79 p. 100 d'espèces ligneuses, caractère tout à fait remarquable.

La description, même sommaire, de l'ensemble des associations végétales reconnues jusqu'à présent nous entraînerait trop loin et dépasserait singulièrement le cadre et le but de cet exposé. Aussi, me limiterai-je à passer rapidement en revue celles d'entre elles méritant une mention particulière.

La Mangrove comprend deux associations principales, possédant respectivement comme caractéristiques *Rhizophora mucronata* et *Avicenmia officinalis.* Un Salicornietum, avec Salicornia australis, existe sur la zone marginale intérieure de la Mangrove, là où le sol n'est pas occupé par les Palétuviers.

Peu de choses à dire sur la végétation des plages sableuses, où les groupements sont composés, à de rares exceptions près, d'espèces de large dispersion chorologique, comme : *Ipomoea biloba, Salsola Kali, Spinifex hirsutus, Sporobolus virginicus* et divers *Euphorbia,* par exemple. Il en est différemment de l'association halophile qui se développe sur les corniches formées de calcaires madréporiques soulevés, qui se rencontrent aux îles Loyalty, sur la périphérie de l'île des Pins et le long d'une faible portion côtière de la Grande Terre, comprise entre Ounia et Goro. A l'inverse de ce qui se passe pour les plages sableuses, elle se montre riche en caractéristiques pour la plupart endémiques, qui n'apparaissent presque jamais en dehors de l'association. L'on peut citer parmi les plus remarquables : *Nicotiana fragrans* (un Tabac non utilisé par les indigènes), *Sida nummularia, Euphorbia Pancheri, Oldenlandia imberbis, Statice australis, Corchorus Torresianus* et *Lotus australis.*

Les bois du bord de mer conservent une forte homogénéité floristique sur toute l'étendue de leur territoire. Les espèces composantes possèdent d'ailleurs des aires géographiques relativement étendues et se retrouvent sur un bon nombre d'îles de Malaisie et de Polynésie. Y forment un bon noyau de constantes : *Casuarina equisetifolia, Tournefortia argentea, Thespesia populnea, Hibiscus tiliaceus, Acacia simplicifolia,* divers *Pandanus, Cerbera Manghas* et *Guettarda speciosa.* Il est permis de considérer comme une association nettement distincte les peuplements d'*Araucaria Cooki,* les fameux Pins colonnaires, qui apparaissent principalement sur le littoral Sud et Est de la Grande Terre, sur le pourtour de Maré et Lifou, aux Loyalty, ainsi que dans les mêmes conditions à Kounié, à laquelle ils ont contribué à donner son nom européen : l'île des Pins.

Les associations des bois littoraux représentent le climat des régions planes ou montueuses des basses altitudes, situées entre le bord de la mer et les premières ondulations des massifs intérieurs. Leur souplesse écologique leur permet de s'établir sur tous les types de sols. La masse végétale comprend un pourcentage important d'arbustes. Toutefois, lorsque certaines conditions d'humidité s'y trouvent réalisées, comme c'est le cas aux Loyalty et à l'île des Pins, les arbres d'assez grande taille s'y développent très bien. En général, les lianes sont particulièrement abondantes dans ces associations avec des Asclépiadacées des genres *Tylophora, Sarcostemma, Gymnema, Secamone,* de nombreuses espèces de *Jasminum,* le *Malaisia tortuosa,* etc. Des *Gardenia, Psychotria, l'Acacia spirorbis* et de très nombreuses autres espèces entrent dans la composition très homogène de ces groupements. C'est également là que se rencontre le *Santalum*

austro-caledonicum. Il est vraisemblable que les associations des bois littoraux recouvraient, antérieurement à la période de notre colonisation, des étendues beaucoup plus importantes que de nos jours. Elles ont eu, de toute évidence, à souffrir considérablement de l'action des feux de brousse et durent céder la place à la forme dégradée de la savane à niaoulis, avec tout son cortège d'introduites de très grande souplesse écologique.

Que dire de cette dernière association ? Rien de bien particulier, sinon qu'elle n'éveille l'intérêt que sous sa forme originale, assez rarement visible d'ailleurs, où le tapis de Graminées allochtones se trouve remplacé par une strate de Fougères xérophiles : *Pteridium esculentum, Gleichenia linearis,* le *Baeckea virgata,* etc.

Les groupements appartenant à la formation des galeries forestières inférieures sont assez nombreux. Les plus typiques parmi ceux que j'ai pu observer sont les suivants : Association avec *Casuarina nodiflora* et *Casuarina leucodon* comme dominantes, dans la région Sud, sur péridotites, le long du cours de la rivière des Pirogues, et de celui de la rivière de Saint-Louis. Également sur péridotites, mais dans la vallée de la Tontouta et de ses affluents, une association à base de *Grevillea Deplanchei, Grevillea Comptonii, Cunonia purpurea* et *Planchonella Baillonii.* Dans la région de Nouméa, le bord des ruisseaux et des torrents sur substratum infra-crétacé est colonisé par un groupement moins individualisé et localisé que les précédents avec : *Casuarina Cunninghamiana, Semecarpus atra, Aleurites moluccana, Albizzia granulosa* et *Elaeocarpus persicaefolius.* Dans le Nord de l'île, la composition des associations est différente. De Voh à Poum, sur alluvions serpentineuses, les galeries comportent, en plus du *Casuarina Cunninghamiana,* toujours présent, *Calophyllum caledonicum* et *Licania gerontogea.* Quant à la région comprise entre Hienghène et Ouégoa, sur le revers de la chaîne de l'Ignambi, versants Ouest, elle présente sur séricischistes et schistes cristallophylliens des galeries forestières dans la composition desquelles entrent des espèces spéciales : *Agathis Moorei, Baeckea pinifolia, Casuarina angulata, Gleichenia flabellata* et *Metrosideros operculata.*

Il est pratiquement impossible ici de passer en revue les groupements forestiers mésophiles appartenant à la formation de la forêt moyenne. Qu'il me suffise de citer, parmi les plus marquants, l'association à *Agathis lanceolata, Calophyllum caledonicum* et *Araucaria Balansae* des parties Sud et moyenne de l'île; la forêt à *Spermolepis gummifera* des mêmes régions, très sensible à l'incendie et de superficie fortement diminuée à la suite de l'action des feux de brousse; puis des groupements moins bien connus, se développant principalement sur les terrains sédimentaires et cristallophylliens, de dispersion géographique plus étendue, où dominent des espèces telles qu'*Albizzia granulosa,* de nombreux Ficus et des fougères arborescentes comme *Alsophila intermedia.*

Dans la forêt supérieure, des associations à base d'Araucaria se signalent particulièrement à l'attention. Entre autres celles à *Araucaria Muelleri,* de la région Sud, à *Araucaria montana,* du Nord, et à *Araucaria Rulei,* bien développée dans les environs de Canala. Une nouvelle espèce d'Araucaria, récemment décrite par Buchholz (*Bul. du M.*, t. XXI, 1949, p. 279-286), à port ombelliforme, colonise de vastes territoires autour du Mt Humboldt. Elle paraît devoir exister également en d'autres points, comme au sommet de la Roche Ouaïëme par exemple.

Le maquis des sommets, de répartition beaucoup plus limitée, se rencontre principalement sur les sommets élevés de la zone Sud. Au Mont Humboldt, où

sa richesse floristique en fait l'un des fragments les plus intéressants de la végétation calédonienne, on note surtout : *Libocedrus Chevalieri Buchholz, Metrosideros humboldtiana, Cunonia bullata, Metrosideros porphyrea, Metrosideros nov. sp., Metrosideros laurifolia, Strasburgeria robusta, Libocedrus nov. sp.* et *Callitris neo-caledonica.* La plupart de ces espèces montrent un port ombelliforme marqué. Des fragments de cette association ont été relevés au sommet du Mont Mou. Les récoltes botaniques de plusieurs collecteurs permettent de supposer qu'elle se rencontre également au sommet des Monts Koghis, de même qu'entre la Montagne des Sources et le Pic du Rocher.

Le nombre des associations du maquis xérophile est important et l'on ne saurait les décrire toutes ici. La superficie relativement étendue de la Nouvelle-Calédonie permet une différenciation géographique dans les aires des groupements établis sur les produits d'altération des péridotites. Ainsi des espèces d'*Hibbertia, Baeckea ericoides, Xanthostemon aurantiacum,* les *Grevillea Exul, Gillivrayi* et *rubiginosa,* occupent la portion méridionale de l'île. Quant aux zones serpentineuses comprises le long de la côte Ouest entre Voh et la Montagne de Poum et probablement aussi sur les îles Yandé et Belepp, l'inventaire du tapis végétal permet d'individualiser une association avec : *Casuarina Chamaecyparis, Gardenia Deplanchei, Grevillea Meissneri, Psychotria calorhamnus,* et *Phyllanthus peltatus* comme caractéristiques principales. Une association du maquis xérophile s'observe également sur les séricischistes et les schistes cristallophylliens, entre Hienghène et Pam. Elle est individualisée par la présence du *Purpureostemon ciliatum.* Tous les groupements du maquis précités appartiennent aux altitudes inférieure et moyenne. L'on ne saurait passer sous silence le groupement constitué par la magnifique Liliacée : *Xeronema Moorei* et un petit bambou, le *Greslania circinnata.* Elle se développe à partir de 600 mètres environ, sur les pentes des massifs serpentineux situés au Sud d'une ligne fictive joignant Bouloupari à Thio. Aux mêmes altitudes, mais principalement sur substratum constitué de blocs scoriacés de sesquioxyde de fer, s'observe une association arbustive avec *Dacrydium araucarioides, Casuarina Deplancheana* et le rare *Callitropsis araucarioides.* Elle descend parfois à des altitudes plus basses, comme par exemple près de la mine Anna-Madeleine dans la Plaine des Lacs à 230 mètres. En raison de la proportion élevée d'oléo-résine contenue dans le bois de plusieurs caractéristiques, spécialement chez le *Callitropsis araucarioides,* et de l'exploitation, pas toujours rationnelle, à des fins commerciales de cette dernière espèce, l'existence future de cette association se trouve fortement menacée.

Pour conclure ce chapitre, la Plaine des Lacs recèle égalment une association hygrophile des plus curieuses à base principalement d'espèces à port jonciforme de petite taille : *Xyris Pancheri,* divers *Schoenus* et *Lophoschoenus, Xyris neo-caledonica* et plusieurs *Eriocaulon.* Elle colonise les marais peu profonds de surface étendue qui s'étendent dans la région des Lacs et le long du cours moyen de la Yaté. Cette association d'aire très restreinte ne se rencontre nulle part ailleurs en Nouvelle-Calédonie.

Ce qui précède nous a permis de faire ressortir objectivement l'intérêt particulier présenté par la flore et la végétation néo-calédoniennes. La Grande Terre ayant été définitivement séparée des terres voisines depuis une époque très reculée, remontant probablement à l'Oligocène, les espèces végétales spéciales qui la peuplent peuvent donc être considérées comme des paléoendémiques. La

fragilité de ces espèces vis-à-vis de l'influence des facteurs modificateurs anthropozoïques est classique. Ainsi, il était logique d'en déduire que la composition végétale initiale, prise dans son sens large, devait avoir subi, au cours des époques historiques et depuis la connaissance du feu par l'homme, de profondes transformations. L'expérience vient en effet confirmer cette opinion.

Il demeure très vraisemblable que les feux de brousse, allumés accidentellement ou intentionnellement par les indigènes, durent exercer leurs ravages bien avant la découverte de la Nouvelle-Calédonie par les Européens. Cependant, c'est surtout depuis la prise de possession par la France en 1854 et la colonisation européenne subséquente, que les facteurs destructeurs ont acquis une influence de plus en plus grande.

Sans plus insister sur l'utilisation plus ou moins judicieuse des feux de brousse, aux fins de nettoyage rapide des surfaces destinées à la mise en culture ou à la prospection minière, les exploitations forestières toujours plus importantes sont venues apporter leur contribution à la destruction du tapis végétal. Car s'il faut reconnaître en toute loyauté que la majorité des coupeurs de bois a pris les précautions nécessaires afin de réduire le dommage à son minimum, certains exploitants n'ont pas toujours agi avec le discernement de circonstance, causant ainsi aux masses forestières un préjudice quasi-irréparable. D'autre part, l'on doit ajouter à l'actif des facteurs perturbateurs l'introduction volontaire, avec un sens de l'à-propos pour le moins contestable, d'espèces d'origine étrangère qui, tout d'abord plantées en petit nombre ont, par la suite, proliféré d'une façon extraordinaire et sont maintenant devenues de véritables pestes. Le Goyavier, le Lantana et le Schinus faux-poivrier sont les plus connues.

L'action de ces différents agents ayant pour conséquence finale la régression de la végétation autochtone, puis la dénudation du substratum et son érosion concomitante, les terrains ainsi dénudés et dont l'altération n'était pas parvenue à un stade trop avancé ont été recouverts par la forme dégradée de la savane à Niaouli. Sur les sols dont la composition chimique, ou la situation, ne permettait pas la colonisation par les introduites, le substratum s'est recouvert de maigres peuplements comportant principalement la Fougère grand aigle : *Pteridium aquilinum, var. esculentum*, plusieurs autres espèces de Ptéridophytes xérophiles et quelques arbustes rabougris. Dans les cas les plus favorables, cette végétation tend à évoluer lentement et péniblement vers une reconstitution plus ou moins lointaine des groupements initiaux. Cette situation n'est cependant pas aussi critique qu'à Madagascar, où la plus grande partie de la végétation native a maintenant disparu; cependant, sous ce rapport, l'état actuel de la Nouvelle-Calédonie justifie pleinement la préparation, puis la mise en vigueur d'un système de protection efficace de ce qui subsiste des espèces et groupements spécifiquement indigènes.

Qu'avait-il été tenté dans ce sens jusqu'à présent ?

Dès 1910, les savants suisses F. Sarazin et J. Roux lançaient un cri d'alarme en faveur de la protection de la nature en Nouvelle-Calédonie où, précisaient-ils, si des mesures rapides n'étaient pas prises, certaines espèces végétales, de même que des oiseaux comme le Cagou et la perruche d'Ouvéa, se trouveraient menacés de disparition à brève échéance. Cette suggestion n'éveilla, malheureusement, aucun écho. Ce n'est que trois ans plus tard que l'on note, sous la forme de la création de la réserve hydraulique de la Dumbéa, une action susceptible d'avoir des répercussions favorables sur la protection de la végétation. Entre

cette dernière époque et 1939, plusieurs tentatives émanant de personnalités locales ne rencontrèrent qu'une attention distraite et furent sans lendemain.

De 1939 à 1947, ma position de chargé de mission me permit d'entreprendre une action positive, qui aboutit à la réglementation de la coupe du *Callitropsis araucarioides* en 1942 et à la révision de l'ancien décret forestier, un an plus tard, révision prévoyant entre autres dispositions l'interdiction de tout déboisement au-dessus d'une altitude de 500 mètres. De plus, je présentai la même année un projet tendant à la création dans la région Mont Humboldt, Mont Ouen et Dzumac, Montagne des Sources et Haute Yaté, d'une réserve naturelle d'une superficie approximative de 60.000 hectares, complétée d'une réserve forestière comprenant l'ensemble du Mont Mou. Jugé trop important par la Commission consultative des Mines à Nouméa, le projet initial fut réduit et scindé en trois parties, respectivement : 12.070 hectares dans la région de la Dumbea-Rivière Bleue, englobant en totalité la réserve hydraulique de la Dumbéa : 400 hectares au sommet et sur les pentes du Mont Mou, et enfin 1.800 hectares au Mont Humboldt. Ce projet transmis par l'Administration locale au Gouvernement central n'a pas encore, pour des raisons que j'ignore et déplore, reçu d'application définitive.

À mon avis, la réalisation de ce dernier projet constituerait une excellente base de départ. Elle permettrait la protection de ce joyau de la flore et de la végétation néo-calédoniennes que représentent les associations de la région sommitale du Mont Humboldt. De plus, elle placerait à l'abri de toute intervention destructrice la forêt supérieure du Mont Mou, à la richesse extraordinaire en espèces particulières de Résineux, et sur laquelle j'avais d'ailleurs appelé l'attention à plusieurs reprises dès 1940.

La délimitation, puis l'établissement de zones protégées supplémentaires devraient être envisagés dans d'autres périmètres, comme dans la région du Mont Panié et sur les massifs serpentineux du Nord de l'île : Mont Kaala, montagne de Poume, par exemple. D'autre part, la Plaine des Lacs mériterait également une attention particulière, principalement à propos des groupements hygrophiles dont il a été question précédemment. À cet égard, les botanistes spécialistes de la Nouvelle-Calédonie ont accueilli avec une légitime émotion l'annonce d'un projet d'inondation partielle de la Plaine des Lacs, portant sur une superficie de 5.000 hectares, en vue de son utilisation comme réservoir destiné à l'alimentation des turbines de l'usine de Yaté. Cette disposition, si elle se réalisait, risquerait fort de déterminer des répercussions désastreuses sur l'ensemble de la végétation, absolument spéciale et unique qui s'y rencontre.

Tout dernièrement, dans un numéro de la revue helvétique pour la protection de la Nature, *Pro Natura* (t. I, n° 2, oct. 1948, p. 77-85), M. René Catala de l'I. F. O., a rappelé les faits qui précèdent et attiré de nouveau l'attention sur l'opportunité de la protection de la nature en Nouvelle-Calédonie.

Pour conclure, il est évident que les formules : Réserves naturelles intégrales, Parcs nationaux, etc., adoptées par ailleurs en A.O.F., A.E.F. et à Madagascar, ne sauraient convenir dans leur acception primitive à la Nouvelle-Calédonie. Il serait indispensable d'y arriver à une solution susceptible de concilier l'œuvre de protection de la végétation, dont l'urgence ne saurait désormais être mise en doute, avec les nécessités de l'exploitation minière, base essentielle de l'essor économique de notre possession du Pacifique.

R. VIROT.

Apogée et déclin du mirage tahitien en Angleterre et en France (1766-1802). — Dans la lutte d'influence qui mit aux prises Français et Anglais en Amérique du Nord, ces derniers l'emportèrent. Le même antagonisme porta les navigateurs des deux pays à la découverte du fameux Continent Austral; Wallis devança les navigateurs français et découvrit :

Une île paresseuse, où la nature donne
Des arbres singuliers et des fruits savoureux.

Il la baptisa *Georgeland* (1). Bougainville le suivit de près et ses ouvrages, publiés entre 1766 et 1769, rendirent célèbre du jour au lendemain la *Nouvelle-Cythère*. On avait enfin trouvé l'Île Fortunée, le séjour enchanteur du *Bon Sauvage*. Il faut replacer cet épisode dans l'ensemble de l'histoire du primitivisme au XVIIIe siècle (2). Si en France, l'opinion publique ne retint que les épisodes idéalisant l'escale tahitienne, malgré les réserves de Bougainville (3), l'enthousiasme des Anglais fut mitigé. L'*Introduction* placée en tête du *Troisième Voyage* (4) de Cook résume assez bien l'opinion générale d'Outre-Manche. Certes, Tahiti, son paysage, ses chants, ses femmes et leurs danses l'ont séduit; mais, en face de ce tableau enchanteur, il ne cache pas son horreur pour les manières brutales des Sauvages, les sacrifices humains auxquels il lui a été donné d'assister, les vols innombrables dont l'équipage fut la victime.

Jusqu'à la fin du siècle, les récits de voyages imaginaires prennent place à côté des *Relations* authentiques (5). Nous avons affaire à une mode qui a commencé avec les *Dialogues* du Baron de Lahontan; avant Oderahi, il y avait eu Oroonoko (6) et Inckle, et Yarico (7); les récits de voyages jouaient à cette époque le rôle que les romans devaient remplir au siècle suivant. M. Jean Simon (8) a dressé une liste, peut-être incomplète (9) mais déjà fort longue, des ouvrages qui attestent l'importance de l'exotisme tahitien dans la littérature française à la fin du XVIIIe siècle. Il s'est montré plus discret à l'endroit de la littérature anglaise. La fortune du mirage tahitien dans les années quit on suivi le voyage de Cook a été immense, mais sa nature est quelque peu différente. En France, les préoccupations philosophiques et sociales prévalent, parce que les récits des voyageurs viennent corroborer les audacieux paradoxes de Jean-Jacques Rousseau (10). Ces ouvrages sont souvent fort longs et se répètent à

(1) Les Anglais conservèrent longtemps les noms d'*Otaïti*, *Otahiti*, *Otaheite*, sans doute parce que le préfixe, qui semblait correspondre à l'article irlandais, leur était familier.
(2) Se reporter aux études d'ensemble : Tinker, Chauncey Brewster : *Nature's Simple Plan*, Princeton, 1922. — Fairchild, Hoxie Neale : *The Noble Sauvage*, New-York, 1928. — Whitney, Lois : *Primitism and the Idea of Progress...*, Baltimore, 1934.
(3) Se reporter à l'article de M. Jasinski dans *Septentrion*, juin-juillet 1931.
(4) Londres, 1784, 3 vol. in-4°.
(5) Voir l'introduction de M. Gilbert Chinard en tête de son édition du *Supplément au Voyage de Bougainville*, Paris et Baltimore, 1935, in-8°.
(6) *Oroonoko in France in Eighteenth Century*. *Publications of the Modern Language Association of America*, 1936.
(7) *Inckle et Yarico Album*, Berkeley, 1937.
(8) *La Polynésie dans l'Art et la Littérature de l'Occident*, Paris, 1939, in-8°. Thèse de Lettres.
(9) Nous avons signalé des ouvrages moins connus dans le *Journal de la Société des Océanistes*, t. III, n° 3, décembre 1947.
(10) Après les Indiens du Nouveau-Monde, les Tahitiens venaient à point nommé illustrer les théories du *Discours sur l'Inégalité*, et le *Supplément* de Diderot marque le point culminant du primitivisme au XVIIIe siècle.

l'infini. Nous retrouvons partout les mêmes descriptions idylliques de l'île et de ses habitants; en réalité, Tahiti est surtout un cadre commode pour exposer d'audacieuses théories sociales et faire le procès de la civilisation en évitant les foudres de la censure.

Au delà de la Manche, dans le même temps, paraît une série de brochures et des poèmes, qui n'ont pas été traduits en français et qui ne méritaient pas sans doute de l'être : ce sont pour la plupart des œuvres médiocres.

Le premier poème, dans l'ordre chronologique : *Otaheite* (11), évoque l'Âge d'or retrouvé, où les hommes vivent dans un état de bonheur parfait, dans le cadre d'un paysage enchanteur, sous un ciel toujours serein (12). Il n'y a point trace de préoccupations morales ou politiques.

Il en est tout autrement pour un poème anonyme intitulé : *An historic Epistle from Omiah to the Queen of Otheite, being his Remarks on the English Nation* (13) et pour la plaquette de Samuel Wallis : *The Injured Islanders, or the Influence of Art upon the Happiness of Mankind* (14).

Ces deux pièces, comme les titres l'indiquent, constituent une apologie de l'état de nature. Dans la première, l'insulaire arraché à son pays regrette son île natale, dénonce la vanité de la science et la morale vile des peuples civilisés. Les mêmes idées sont reprises avec plus de bonheur par Wallis qui, après avoir peint les enchantements de la vie dans l'Île lointaine avant l'arrivée des Européens, brosse un sombre tableau de Tahiti une fois que l'industrie et les arts y ont pénétré. Ces brochures montrent clairement qu'en Angleterre comme en France, l'exotisme tahitien s'est tout de suite revêtu d'un aspect moral; en idéalisant les règles de la pure Nature, on n'avait garde de faire le procès de la société policée; ces poètes nous apparaissent comme de fidèles disciples de Jean-Jacques.

Nous retrouvons le même son de cloche dans un ouvrage scientifique dû à James Burnet, plus connu sous le nom de Lord Monbaddo : *Of the Origin and Progress of Language* (15). L'auteur y décrit une fois de plus la vie heureuse des habitants des îles de la Mer du Sud, qui jouissent sans souci et sans travail de la bonté de la nature. James Burnet, que l'on a appelé le Rousseau Écossais, soutient à son tour que le mode d'existence des sauvages est supérieur à celui des hommes qui vivent dans une société policée.

Quelques années plus tard paraissent un poème fort médiocre, sous la signature de William Fitzgerald : *An Ode to the Memory of late Captain James Cook* (16), et l'élégie de Miss Anna Seward : *Elegy on Captain Cook* (17) qui attestent la popularité du légendaire circumnavigateur.

Il n'est pas jusqu'au théâtre qui ne se fasse l'écho de cet engouement pour Tahiti. Dans une lettre à son ami Joubert, Fontanes, en exil à Londres, fait

(11) *Otaheite, a Poem*, London, 1774, 22 × 20, 16 p., 278 vers.

(12) *...Here ceaseless the returning seasons wear*
Spring's verdant robes and smile throughout the year
Refreshing zephyrs cool the moontide ray,
And plantane groves imperious shades display.
The gen'rous soil exacts no tillers aid...

(13) *London*, 1775, 44 p.

(14) *Dublin*, 1779, 18 × 10, 39 p., 472 vers.

(15) *Edinburgh*, 1773-1792, 6 vol., in-8°.

(16) *London*, 1780, in-4°, 16 p.

(17) *Second edition, London*, 1780, 24 p., 238 vers.

mention d'une pièce intitulée *Omaï*, jouée en 1783. Nous n'en avons pas retrouvé le texte, mais nous savons qu'il s'agissait d'une pantomine, genre alors très en vogue, par le résumé que nous en donne John O'Keefe : *A short Account of the new Pantomine callad Omaï* (18). C'est un certain Loutherbourg qui avait porté cet épisode sur la scène. En 1789, on joue également à Londres : *The Death of Capt. Cook, A Grand Serious Pantomine Ballet* (19).

Il y a enfin un autre aspect de cette mode tahitienne. Le *Pamphlet* de William Preston (20) [1777] n'est qu'un prétexte à une dissertation érotique et un hymne en l'honneur des fils de la nature experts en l'art d'aimer. William Cooper (21), lui aussi, choisit de montrer que dans ce prétendu Eden les hommes ne sont pas plus vertueux que dans notre vieille Europe (22).

Ce rêve doré devait s'évanouir à l'aube du XIXe siècle, qui voit se développer l'idée de la perfectibilité du genre humain. Dès 1801, l'Abbé Jérôme Richard, en France (23), dénonce « ces historiens fabuleux qui, pour plaire à la multitude ignorante, toujours éprise du merveilleux, peignent ces hommes d'après leur imagination ».

Outre-Manche, l'engouement pour les Mers du Sud persiste plus longtemps. En 1816, William Glen publie : *The Lonely Isle, a South Sea Island Tale.* En 1811 paraît le poème de Mary Mitford : *Christiana, the Maid of the South Seas* (24) ; en 1812, John Wilson imprime : *The Isle of Palms.* Byron chantera à son tour l'Île heureuse dans des poèmes comme *Mazeppa* ou *The Island*, s'inspirant des récits de Bligh (25) et de Mariner (26). La mutinerie de Bounty jette une note sombre dans ce concert orchestré de louanges en l'honneur des Mers Australes ; Byron ne craint pas pourtant de reprendre le thème familier des poètes mineurs de la fin du XVIIIe siècle :

Tamed each rude wanderer to the sympathies
Of those who where more happy if lessewise
Did more than Europe's discipline had done
And civilised Civilisation's son (27).

Un nouvel élément avait pourtant changé la face du Pacifique : les missionnaires catholiques et protestants essayaient de réformer la vie primitive des indi-

(18) *New edition, London*, 1785, in-8°, 24 p.

(19) On le sait, le texte de ces pantomines était assez flou et une assez grande liberté était laissée aux interprètes ; souvent l'auteur se bornait à des indications scéniques.

(20) *Seventeen Hundred and Seventy Seven or a Picture of the Manners and Character of the Age in a poetical Epistle from a Lady of Quality in England to Omiah, at Otaheite. Dublin*, 1777, in-8°, 23 p.

(21) *The Task*, Livre I, p. 600.

(22) *...Even the favoured isles*
So lately found, although the constant sun
Cheer all their seasons with a grateful smile,
Can boast but little vertue...

(23) *Voyage chez les Peuples Sauvages* ou *L'Homme de la Nature*, Paris, an IX-1801, 3 vol., in-8°.

(24) *London*, 1811, in-8°

(25) BLIGH, William. *A Narrative of the Mutinery on board of His Majesty's Ship Bounty...*, *London*, 1790, in-4°.

(26) MARINER, William. *An Account of the Natives of the Tonga Islands...*, *London*, 1817, in-8°.

(27) *The Island*, v. 2.268.

gènes. Ce changement dans les mœurs devait fournir à Victor Segalen le sujet de ses *Immémoriaux* (28) et avec une pointe d'ironie, Chateaubriand esquisse le tableau de cette métamorphose :

Otaïti a perdu ses danses, ses chœurs, ses mœurs voluptueuses. Les belles habitantes de la Nouvelle Cythère, trop vantée, peut-être par Bougainville, sont aujourd'hui, sous leurs arbres à pain et leurs élégants palmiers, des puritaines qui vont au prêche, lisent l'Écriture avec des missionnaires méthodistes, controversent du matin au soir, et expient dans un grand ennui la trop grande gaieté de leurs mères. On imprime à Otaïti des Bibles et des ouvrages ascétiques » (29).

Laissons avec le Sachem du romantisme cette vision de Tahiti où les cantiques méthodistes remplacent les danses voluptueuses. D'autres aventuriers comme Gauguin ou Alain Gerbault ne résisteront pas à l'appel des Mers du Sud. Ils seront victimes d'un mirage : Tahiti comme Cythère n'est plus l' « Île des doux secrets et des fêtes du cœur ».

J.-M. GAUTIER.

Sculpture inédite des îles Chatham. — *Sculpture en hématite.* — Une petite sculpture rouge terne en hématite provenant des îles Chatham se trouve dans la collection d'objets maori réunie à Londres par le regretté W. O. Oldman,

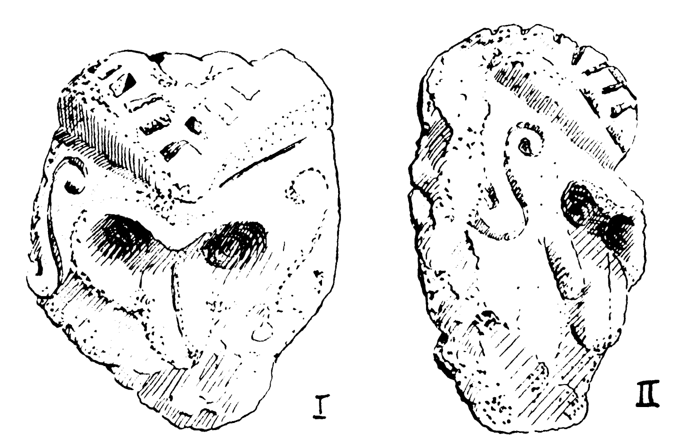


FIG. 1. — Iles Chatham. Petite sculpture hématite. I. vue de face; II. vue de profil. Dessin de Miss S. Traill.

collection actuellement au Musée des Dominions. L'étiquette porte : « Fragments du dieu Kumara ou d'un dieu protecteur, placés dans une plantation aux îles Chatham ».

L'objet tel qu'il se trouve actuellement, est figuré dans l'illustration ci-jointe, due à Miss S. Traill. Il est probable que le dieu (puisque nous pouvons le consi-

(28) Ces sources sont : Ellis, William : *Polynesian Researches, during a residence of nearly eight years in the Society and Sandwich Islands A new edition. London,* 1853, 3 vol. in-8°, et un récit de missionnaires : *The Night of Toil or a familiar Account of the Labours of the first Missionaries in the South Sea Islands. Second edition. London,* 1844, in-8°.

(29) *Œuvres complètes,* 1827, t. VI, p. LXI-LXII.

dérer comme tel) a subi à un certain moment le contact du feu car la surface de la sculpture a tendance à s'effriter, et la couleur est plus foncée que ne le sont en général les hématites trouvées en Nouvelle-Zélande. Cet objet a pu être le siège d'un esprit divin dans une plantation pendant la croissance de la récolte, ou pendant la moisson. Mais il a pu également être le siège du dieu Tangaroa, dont le domaine s'étendait sur la mer et les poissons — ou encore d'un autre dieu en rapport avec les métiers.

Ce qui nous intéresse particulièrement, c'est la présence d'un dessin en S sur le côté du visage où se trouve le tatouage des Maori. Des raies semblables aux barreaux d'une échelle, placées sur le front, montrent que cette graphie n'était pas inconnue aux îles Chatham. La langue séparée en deux est un autre caractère digne d'intérêt, caractère qui n'avait pas encore été relevé aux îles Chatham. La tête a environ 7 centimètres de haut et 6 centimètres de large.

W. J. PHILLIPPS.

Récentes acquisitions océaniennes du Musée de l'Homme. — Les années 1949 et 1950 ont vu le Département d'Océanie du Musée de l'Homme enrichir considérablement ses collections.

1° *Pièces australiennes.* — Ce très remarquable ensemble provient d'un échange avec le Gouvernement Australien. Ces pièces, au nombre d'une quarantaine, viennent pour la plupart du nord de l'Australie et plus particulièrement du Kimberly et de l'île Melville. Elles comprennent de grands sacs en écorce peints de couleurs vives dans les tons ocre jaune et blanc; les femmes s'en servent pour transporter l'eau, et la nourriture; à leur mort, on les place au faît du poteau qui marque leur tombe. De grandes coquilles de nacre gravées d'un décor rehaussé de peinture rouge. Objet de commerce et d'échange entre les régions du nord et celles du sud, ces coquilles jouent un rôle important dans diverses cérémonies : magie d'amour, initiation; c'est un insigne qui indique que celui qui la porte en cache-sexe a subi les épreuves de l'initiation. Une série de cercles en fibre, soit simple, soit double, colorés par un enduit jaune vif, blanc ou rouge avec parfois une touffe de plumes, très localisés aux îles Melville et Bathurst, les femmes les brandissent au cours des cérémonies funéraires. Deux Tjurunga dont l'une porte sur toute sa longueur un serpent en relief, pièce très importante étant donné le rôle joué par ce reptile dans la mythologie australienne. Des Waninga ou croix fils composés de morceaux de bois autour desquels est passé un fil, on connaît le rôle de cet objet dans le centre de l'Australie durant les cérémonies d'initiation en particulier où il symbolise le totem. La répartition des croix fils au sud de l'Inde à Java, dans les masques des Bataks, etc., et son importance en Australie pose un problème. Enfin trois poteaux funéraires des îles Melville et Bathurst. Ces poteaux sont taillés dans un tronc d'arbre, la partie inférieure de section plus réduite est fichée en terre et le haut est surmonté de tiges prises dans la masse. Ils sont ornés de dessins géométriques aux couleurs vives toujours empruntées aux jaunes ocres, rouges et blancs. Le décor très proche de celui des sacs d'écorce ne paraît pas avoir ici de signification particulière. Après la mort on enterre le corps, on place sur un petit monticule de terre disposé sur la tombe une feuille d'écorce battue; quelques mois plus tard on taille et peint le poteau que l'on érigera au cours de cérémonies funéraires sur le lieu de sépulture. L'existence de ces poteaux a été signalée pour l'île Bathurst dès 1913 par Basedow, mais

ce n'est qu'en 1946 que l'on découvrit sur le continent, en Terre d'Arnhem, des poteaux sculptés en forme humaine figurant des êtres profanes ou sacrés, personnages d'une mythologie qui avait ses chants, ses épopées et ses cérémonies. Toute la côte nord de l'Australie a été en contact depuis des siècles avec des Malais et Macassan qui venaient saisonnièrement y chercher les trépangs. Si ces contacts réguliers n'ont pas marqué la culture australienne dans sa morphologie, on retrouve cependant leurs traces au point de vue racial et dans les mythes et les chants. Ce serait à cette influence qu'il faudrait attribuer l'existence de poteaux funéraires en Australie. M. Petri, qui a fait partie de la mission Frobenius en Australie, m'a signalé avoir vu dans le Kimberley du nord, des poteaux identiques à ceux que vient de recevoir le musée. Exécutés dans le Northern Territory, ils avaient voyagé par ces routes traditionnelles qui, bien avant l'arrivée de blancs, sillonnaient déjà le territoire australien. Dans le Kimberley du nord on a oublié le sens primitif de ces poteaux, on les considère comme chargés de puissance et ils jouent un rôle dans des cultes de caractères magiques. Cet ensemble qui a déjà été présenté au public dans la vitrine réservée aux nouvelles acquisitions permettra de réorganiser l'exposition d'ethnographie australienne et de donner au public une idée plus riche de ce qu'a pu être cette culture en voie de disparition dont l'étude a été si féconde pour la sociologie française.

2° *Collection E. Caillot.* — Offerte par sa sœur, Mme de Rocheprise. Ces pièces qui ont fait l'objet de publications dans un livre de l'auteur sur *les Polynésiens occidentaux au contact de la civilisation* ou dans van den Steinen *Die Marquesaner und ihre Kunst* ont été recueillies entre 1896 et 1913. Venant des îles Marquises, des bijoux : boucles d'oreille de femme et poinçon servant à percer les oreilles, diadème orné de gravures. Un modèle de pirogue, des coupes en bois gravé, des sceptres et deux petites sculptures en pierre. L'une de Ua Uka est d'une facture très remarquable avec sa tête aux gros yeux ronds et surtout la manière dont est traité le corps : épaules en porte-manteau, membres très courts et ramassés, abdomen proéminent. En pierre également un petit pendentif composé de deux têtes disposées en janus, les traits des visages sont d'un style particulièrement pur; les prêtres et les dignitaires auraient porté ce bijou suspendu à leur cou. Des îles de la Société une série de statues en pierre poreuse. De forme allongée et de section presque circulaire, elles ont un visage triangulaire et les bras et les jambes sont indiqués repliés sur le tronc. Ces sculptures figurent des ancêtres, ce sont des T'ii. Toujours des îles de la Société, une très importante série de lames d'herminette et de ciseaux avec des indications de provenances précises. C'est une documentation très précieuse étant donné que la plupart des pièces figurant dans les collections ont été reçues sans que soit mentionné l'endroit où on les avait trouvées, ce qui ne permettait pas une étude comparative. Enfin de l'île de Pâques une statuette datant probablement de la fin du siècle dernier.

3° *Sculptures maories.* — Un geste très généreux a permis au Musée de l'Homme d'acquérir deux grandes statues provenant du district montagneux de Wellington, sculptures dont on trouvera plus loin (p. 279-282) la description détaillée.

4° *Collection Mouton (N^lle^-Calédonie et N^lles^-Hébrides).* — Plus de 500 objets anciens ont été donnés au Musée par M. Mouton.

Cette collection comprend un grand nombre d'armes : casses-têtes de Nouvelle-Calédonie, des sagaies de guerre ou de parade. Des Nouvelles-Hébrides, des arcs, des flèches, dont bon nombre sont ornées, des massues et, parmi les lances, une série de pièces de Malekula ornées d'une tête humaine stylisée et peinte. Un avant de pirogue sculpté. De Nouvelle-Calédonie, un très remarquable outillage à lame de pierre : grandes haches pour abattre les arbres, des herminettes dont certaines, indiquées comme provenant des îles Loyalty, ont des lames de nacre, des ciseaux, des rabots de pierre, des bambous et une flûte nazale gravée. Une tête de monnaie d'un type particulièrement rare en os de frégate. Un très bon masque malheureusement sans vannerie, mais avec sa coiffure de cheveux et son manteau de plumes. Toujours de Nouvelle-Calédonie, un bel ensemble de sculptures. Un haut mât terminé par une figure stylisée; c'est celui que l'on érige en haut de la grande allée, près de la grande case du chef, sur le petit massif où le prêtre préposé à l'agriculture donnait le signal des travaux à exécuter dans les plantations; il représentait l'ancêtre auquel on offrait des sacrifices pour avoir des récoltes abondantes. Les autres pièces relèvent de l'architecture canaque : un chambranle et quatre flèches faîtières dont l'une a deux visages stylisés disposés en janus; elles expriment la personne de l'ancêtre dominant et veillant sur la demeure.

5° *Don Vayson de Pradennes.* — C'est aussi en 1950 que M. H. Vayson de Pradennes choisit pour le Musée les pièces les plus intéressantes de la collection de son père, dont on connaît l'œuvre en préhistoire et qui recherchait dans les techniques des civilisations primitives une explication et une illustration vivante à ses travaux préhistoriques. En connaisseur, il avait rassemblé un ensemble comparatif très important. Professeur à l'Institut d'Ethnologie, il avait souvent contribué aux activités du Musée, et ses élèves ont gardé le souvenir de son enseignement et de l'accueil qu'il savait leur réserver. Particulièrement intéressé par l'Océanie, il avait réuni sur cette civilisation de l'âge de pierre une documentation considérable : de belles haches ostensoir de Nouvelle-Calédonie, des couteaux et des lances à lames d'obsidienne, peints et ornés de sculptures provenant des îles de l'Amirauté; de Nouvelle-Guinée, une très belle série de haches, d'herminettes, de ciseaux gouge à lame de pierre polie ou même de coquillage, et de ces belles massues à tête de pierre finement découpée; d'Australie, des couteaux à lame de grès, des haches emmanchées et peintes et des couteaux à tranchant de coquillage pour le travail du bois et des propulseurs; des Salomon, des haches à tenon. Toute une série de hameçons. Des parures : pectoraux de Nouvelle-Guinée, coiffure en plumes de Kiwi; boucle d'oreille en ivoire marin dont aimaient à se parer les hommes aux îles Marquises; des Marquises encore une très grande coiffure en plumes de coq que nous voyons reproduite sur les gravures anciennes. Un *rei miro* de l'île de Pâques ayant fait l'objet d'une publication par M. Lavachery. De Tonga, un tapa au fin décor géométrique. Parmi le nombre considérable d'armes, une lance sculptée de Rawaiwe, dont les exemplaires deviennent de plus en plus rares, et une massue en janus de l'île Pentecôte. Deux très beaux masques de Nouvelle-Calédonie avec leur vannerie surmontée d'un haut dôme de cheveux et le grand manteau de plumes. Enfin, des outils agricoles rapportés d'un voyage en Indonésie. Au total, plus de 1.000 objets.

F. GIRARD.

Comité d'études indo-pacifiques. — L'an dernier (cf. *Journ. Soc. Océan.*, t. VI, p. 252-253), un certain nombre de professeurs ou chercheurs s'intéressant aux questions océaniennes, s'était groupé, sur l'initiative conjuguée de MM. Leenhardt et Berg, à Paris, à l'École des Hautes Études. Une seconde réunion se tint à l'Unesco, quelques mois après, le 8 décembre 1950. Au cours de ces séances de travail un projet avait pris forme : celui d'organiser une sorte de cercle d'études permanent réunissant les océanistes de diverses nationalités afin de grouper les efforts et de rationaliser le travail. La dispersion actuelle des études océaniennes est en effet telle qu'on n'évite ni les lacunes ni les doubles-emplois, et qu'aucune direction d'ensemble ne préside à l'établissement des programmes de recherches. Un secrétariat provisoire de ce nouvel organisme fut donc créé. M. Leenhardt assuma la présidence du *Comité international de Coopération et de Recherches de Sciences humaines dans le Monde indo-pacifique;* M. Berg, de Leiden, accepta les charges du Secrétariat général. Le terme « Indo-pacifique » fut choisi de préférence au terme « Océanie » comme étant d'acception plus large : il s'agit de l'immense aire de l'Océanie ethnologique qui s'étend de Madagascar des Indes jusqu'en Amérique.

Au cours de 1951, de multiples contacts furent pris, de France et de Hollande, avec les spécialistes des études océaniennes, les sociétés savantes et instituts, et les représentants des divers pays du monde indo-pacifique. Il fut décidé qu'une réunion préparatoire à l'Assemblée générale aurait lieu; cette réunion s'est tenue le 11 octobre 1951, sous la présidence de M. Leenhardt, dans les salons de l'Unesco, à Paris. Elle groupait les représentants des ambassadeurs des diverses nations intéressées, et de l'Unesco, et un certain nombre de personnalités venues à titre d'observateurs. La décision fut prise après vote des membres présents d'élire un Comité chargé de préparer le lancement définitif de la nouvelle association. Ce Comité de travail, restreint, se compose de MM. Berg, Coedès, Firth et Leenhardt. Il entrera en relations avec tous les organismes intéressés par la création du groupement. Celui-ci a vu son titre initial simplifié en *Comité d'Études indo-pacifiques.*

Le Comité aura pour tâche de promouvoir l'étude des sciences humaines dans le monde océanien. Il se propose de faire le point des divers travaux et recherches en cours, émanant soit d'initiatives privées, soit d'organismes publics. Une fois cet inventaire achevé, on pourra dresser un programme d'urgence : certains problèmes méritent, en effet, de se voir attribuer la priorité. De nombreux idiomes néo-hébridais, par exemple, sont à l'heure actuelle en pleine décadence : il devient urgent de les recueillir avant leur disparition complète. Le Comité pourra susciter des missions et organiser des recherches. Son budget devrait être alimenté par les cotisations des divers organismes membres, et par des subventions. D'ores et déjà, le secrétaire général, M. Berg, a annoncé que la Hollande mettait une somme de mille florins à la disposition du Comité.

Le secrétariat provisoire a, d'autre part, l'intention d'entrer en contact avec la Commission du Pacifique Sud. On sait, en effet, que cet organisme international a une activité qui se rapproche, d'une certaine manière, du but du Comité; il y aurait donc lieu de préciser l'articulation des deux organismes.

La Société des Océanistes ne peut que se réjouir de saluer ici la naissance du Comité d'Études indo-pacifiques et de lui souhaiter longue vie et fructueux travail. Il y a place dans l'immense aire océanienne pour toutes les bonnes

volontés, et un grand besoin s'y fait sentir, de coordination et de planification. Les sociétés océaniennes, si riches du point de vue ethnologique, si dignes d'intérêt, évoluent à l'heure actuelle de façon extrêmement rapide : le Comité aidera certainement, d'une part, à sauver ce qui encore peut être sauvé (techniques, traditions, mythes, littérature, art) et, d'autre part, à fonder ethnologiquement la politique indigène — ce qui revient à dégager les données ethnologiques permettant de réaliser au mieux l'indispensable « acculturation ».

Jean POIRIER.

La collection Oldman. — La collection océanienne de W. O. Oldman, qui était sans doute la plus riche collection océanienne privée du monde, et dont le propriétaire avait donné des catalogues photographiques très circonstanciés dans différents *Memoirs* de la Polynesian Society en 1938 (vol. 14) et en 1943 (vol. 15), a été achetée, en 1948, £ 44.000, par le Gouvernement de la Nouvelle-Zélande. La répartition des objets de cette collection unique, composée principalement d'objets très anciens, a été effectuée d'après les suggestions de l'Association des Musées et des Galeries artistiques de Nouvelle-Zélande. Les collections de Hawaï et celles de l'île de Pâques, s'en iront au Canterbury Museum; celles des Maoris, au Dominium Museum à Wellington. Les objets de Tahiti, Tonga et de Samoa, seront déposés à Auckland. Les objets des îles Cook seront recueillis par le Otago Museum. Ainsi, après des périples divers et des fortunes qui les auront conduits à travers tous les coins du globe, ces objets vont-ils de quelque manière se trouver réunis sous les cieux de leur origine.



Le professeur J. W. Davidson, qui vient de passer une thèse sur *les origines de la colonisation européenne en Océanie* et qui a en train, entre de nombreux autres travaux, une vie du Capitaine Dillon pour laquelle il était cet été à Paris, vient d'être nommé professeur d'Histoire du Pacifique à l'Université nationale d'Australie à Canberra. Il a également entrepris, en collaboration avec différents spécialistes, la publication des journaux de bord de Cook qui paraîtront ces prochaines années sous le patronage de la Hakluyt Society, sous les fameuses reliures bleu horizon.



Le *Peabody Museum* de Salem a célébré le 150ᵉ anniversaire de sa fondation. Pour cet anniversaire, des cadeaux ont été envoyés au Musée. Notamment, le *Bernice P. Bishop Museum* d'Honolulu a, par exemple, avec un compliment de Sir Peter Buck, adressé au Musée de Salem un excellent petit modèle d'un canot à balancier fait par King David de l'Atoll de Kapingamarangi, aux îles Carolines. Également, Mr. L. W. Genkins a offert aux Collections du Musée un grand nombre d'objets polynésiens, des livres de bord et des manuscrits concernant le Pacifique, notamment des documents assez nombreux sur des naufrages de bateaux allant de Salem à Fiji et des papiers concernant Bully Hayes.



Les bibliophiles océaniens et tous les amateurs d'ouvrages concernant les

Maoris apprendront avec plaisir l'existence du *Beltane Book Bulletin* (P. O. Box 965, Wellington, Nouvelle-Zélande), feuillet périodique alerte et bien informé concernant la vie du livre en Nouvelle-Zélande. Il s'agit surtout, cela va de soi, des ouvrages d'histoire, de littérature (il y a de nombreux dévots mansfieldiens en Nouvelle-Zélande), d'art, des éditions de luxe ou des tirages épuisés. Mais les études concernant les Maoris sont aussi très en honneur en Nouvelle-Zélande. Une liste contenant plus de 140 titres d'ouvrages, actuellement en vente par les soins du *Beltane Book Bureau,* était jointe au n° 11, mai-juin 1951. La souscription annuelle à ce cercle est fort modeste : 3/6. Elle peut même être réglée en timbres étrangers. On n'est pas plus accommodant... ni plus utile.

P. O'Reilly.

Deux sculptures maories au Musée de l'Homme. — Les collections du Musée viennent, grâce à un geste généreux, de s'enrichir de deux sculptures, provenant de Nouvelle-Zélande, rapportées en France voici cinquante ans. Elles sont sculptées dans un bois dur, le totara (*podocarpus totara*), sorte de cèdre.

La plus grande des deux statues, imposante par sa taille, mesure 170 centimètres. Sa tête, particulièrement importante par rapport à l'équilibre de l'ensemble, frappe par ses proportions; en effet, sa hauteur correspond aux 2/3 de la stature, et sa largeur est presque égale à celle des épaules. Elle a, par contre, une épaisseur très réduite, le haut du front se termine horizontalement et l'arrière de la tête est figuré par une surface rectangulaire complètement plane. De chaque côté du nez, un creux en oblique fait fortement ressortir l'arcade sourcillière. Un relief ovale, très allongé, indique l'œil; le nez droit, proéminent, avec deux narines creusées, domine une bouche de vaste proportion projetée en avant, sorte de gueule grande ouverte et presque ronde dont le tour est orné de cannelures figurant les lèvres et des dents. Une puissante langue en sort, sa pointe se déploie en arceau pour atteindre la gorge. Le cou est large et court, les épaules très tombantes. Bien que bombé, le torse, étroit dans le haut, prend de l'ampleur aux hanches. L'envers de la statue est complètement plat, sauf les fesses mises très nettement en relief. Les bras sont ronds, bien dégagés du torse, pliés au coude et terminés par des mains grassouillettes, l'une posée sur la hanche droite, l'autre sur le ventre. Les jambes sont rondes, assez massives, bien écartées l'une de l'autre et un peu fléchies. On les a sciées dans le bas.

D'une toute autre facture, la seconde statue appartient à un art beaucoup plus pensé et s'éloigne encore plus de la réalité. Elle est sculptée en faible relief sur un demi-tronc d'arbre dont elle épouse la forme. La tête retient l'attention par ses dimensions : elle mesure à elle seule 63 centimètres sur une hauteur totale de 153 centimètres. Le front, très vaste, se termine en pointe à la racine du nez, droit et court. Sous des arcades sourcillières très obliques, les yeux sont indiqués par des cannelures parallèles disposées en biais; au centre un disque en relief marque la pupille. La bouche grande ouverte, occupe un vaste espace ovale; elle est ornée de 7 dents, et laisse sortir une énorme langue très plate et sans relief. Le cou, à peine indiqué, n'est guère qu'une transition entre la tête et les épaules qui ont même largeur. Les bras ne se détachent du tronc que vers le coude par deux trous de forme irrégulière. L'avant-bras gauche, démesurément long et en faible relief, barre le torse. et la main en forme de rateau

à cinq dents s'étale vers l'épaule droite; l'autre avant-bras, mieux proportionné, se termine par une main à quatre doigts disposés en éventail sur la hanche gauche. Le sexe, masculin, est indiqué. Les jambes rondes, écartées, fléchies et très courtes, puisqu'elles ne mesurent pas 40 centimètres, reposent sur un socle, deux emplacements plats indiquent les genoux. Le dos présente une surface légèrement incurvée, mais presque plane, seules les fesses sont bien en relief. Le bois est très usé et fendillé ce qui semble garantir l'ancienneté de cette pièce.

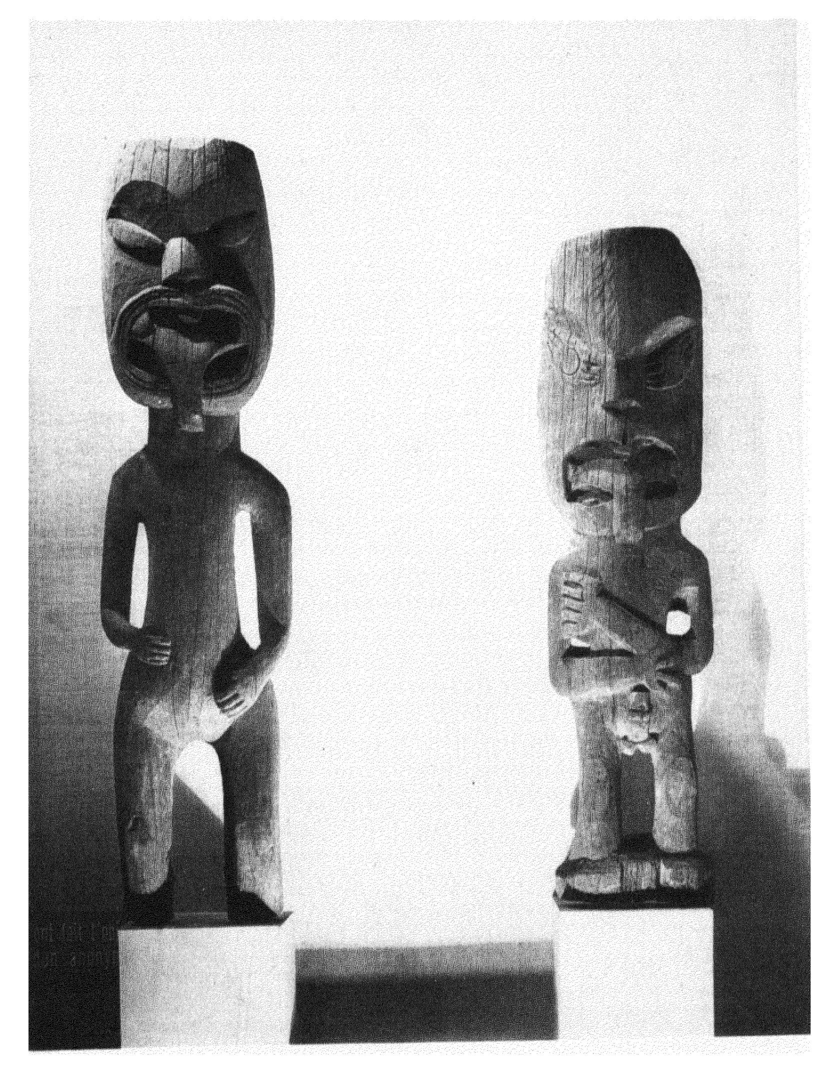
Ces sculptures sont de facture très différentes.

La première exprime le volume; son torse bombé, ses bras ronds, ses mains sont assez curieusement réalistes; son visage par contre appartient à l'art conventionnel, et la bouche puissante s'apparente aux meilleures réussites de l'art néo-zélandais.

Plus conforme encore par ses proportions aux canons traditionnels, la deuxième statue donne une impression de plus grande homogénéité. Ici la ronde bosse est complètement absente; le sculpteur qui s'est exprimé seulement avec deux dimensions n'est pas parvenu à donner l'impression de volume. Il n'a pu dégager complètement son œuvre de la matière, et le relief qu'elle tient du demi-tronc d'arbre sur lequel elle est en quelque sorte taillée reste tout extérieur à elle. On a le sentiment que l'artiste a eu conscience du côté désespérément plat de son œuvre. Sa tentative pour donner du relief à la bouche et à la langue tirée ayant échoué, nous voyons ses efforts pour dégager les bras et leur donner vie. Il tâche d'y parvenir en les laissant un peu en surplomb au-dessus du torse, en creusant de chaque côté à l'endroit de la pliure des trous maladroits, sorte de meurtrières; mais ici encore c'est un échec.

En dépit de leurs différences de style et d'exécution, ces statues offrent une communauté de caractères par leur simplicité. Un aspect fruste les oppose d'une manière frappante aux œuvres de l'art maori classique tellement élaborées où souvent toute la surface disponible disparaît sous une riche ornementation. Ici seules les lignes indispensables à la construction ont été dessinées. Il n'y a aucune décoration, le tatouage facial Moko qui sert éventuellement à individualiser l'effigie n'a même pas été indiqué.

Pour situer ces deux pièces dans l'art Maori, il faut penser à une variété régionale. Je ne connais pas d'ouvrages généraux sur les arts régionaux en Nouvelle-Zélande. L'étude est rendue difficile du fait que la plupart des documents conservés dans les collections privées ou publiques ne comportent pas de localisation précise. Cependant pour ne parler que de l'île du nord, on note de très nettes différences selon les districts. Dans toute la péninsule et le district d'Auckland, et sur la côte jusqu'à la presqu'île de Mahia, et tout particulièrement vers le lac de Roro Rua, il existe une tradition artistique tout à fait remarquable; les sculpteurs de ces tribus ont acquis dans tout le pays une grande renommée. Il en va tout autrement du district de Wanganui situé vers le sud de l'île sur la côte ouest. Les documents que nous avons de cette dernière région nous montrent des sculptures ayant des caractères beaucoup plus frustes. La riche ornementation et la stylisation si particulière à la région nord sont presque absentes et font place à une représentation beaucoup plus réaliste et souvent mal habile, qui s'apparente aux pièces que nous étudions. On ne saurait s'en étonner puisqu'elles proviennent d'une région très voisine, la haute vallée du Manawatu. Elles auraient été trouvées en effet sur une colline surplombant cette rivière, la colline de Luketotara, dans le territoire occupé



Nouvelle-Zélande. Haute vallée du Manawatu, colline de Luketotara, tribu de Rangi Tane.
Statues de Bois. Musée de l'Homme, Paris.

par la tribu des Rangi Tane qui se trouve à environ 50 milles de la rivière Wanganui.

On a parfois pensé que ces sculptures représentaient des « idoles ». Cette croyance est en contradiction formelle avec ce que nous savons de la religion maori. On n'y figure jamais les grands Dieux sous l'aspect humain; seules les divinités intermédiaires ou inférieures, qui présidaient aux activités journalières, étaient représentées. Si les prêtres usaient parfois pour invoquer leur Dieu de bâtons ornés de figures humaines stylisées, ces objets n'étaient que des « media » servant à entrer en communication avec la divinité et qui ne doivent en aucun cas être considérés comme des idoles ou des représentations divines.

En réalité, ce que les Maoris voulaient représenter par ces statues, c'était leurs ancêtres ou des parents disparus.

Ces effigies ornaient les maisons; on les plaçait sur les palissades des forts, les *pa*, ou auprès des restes de morts. Pour celles qui nous intéressent, les renseignements que nous avons indiquent qu'elles ont été trouvées dans un « cimetière ». Le mot ne doit pas être pris dans son sens habituel. Si jadis chez les Maoris l'annonce de la mort de personnages importants était suivie de bruyantes marques de deuil auxquelles prenaient part un grand nombre de personnes venues souvent de très loin, l'enlèvement du corps se faisait d'habitude très discrètement par quelques proches. On allait, le plus souvent, le dissimuler dans la brousse. On le laissait là jusqu'à ce que le moment soit venu de procéder aux funérailles définitives, c'est-à-dire jusqu'à la dessiccation des os. Le corps était disposé sur un arbre ou sur une sorte de plateforme en branchages pour éviter tout contact avec le sol, de peur que la souillure du cadavre en décomposition ne se transmette à la nourriture. Si l'on dissimulait le corps des chefs et autres personnages importants, c'était de crainte que les ennemis ne s'emparent des os du mort pour faire des flûtes, des pointes de flèches ou des hameçons, suprême insulte à la mémoire du disparu. Quand on ne redouta plus cette éventualité, et peut être sous l'influence des Européens, on déposa les morts dans le Vahi Tapu, enclos sacré, en attendant que l'on puisse procéder au Hahunga, grattage des os, et déposer ceux-ci, après l'exécution des cérémonies rituelles, dans les cratères des volcans ou les ossuaires familiaux dissimulés dans de vieux arbres creux ou des grottes.

Selon toute probabilité, c'était dans un Vahi Tapu que se trouvaient les deux statues. Un dessin nous montre cet enclos entouré de palissades. On y voit côte à côte des plateformes en branchages d'anciennes pirogues coupées en deux, fendues par le travers, fichées en terre la pointe en l'air, contenant des squelettes et enfin des images des défunts fort comparables à celles que nous étudions.

Aucune de ces images n'est à proprement parler un « portrait » du mort. Le portrait aurait eu le grave inconvénient de permettre aux personnes mal intentionnées de se servir de l'effigie dudit disparu pour exercer des maléfices contre lui. C'est pourquoi, par exemple, on ne sculptait que quatre doigts à une main; cela permettait aux amis de reconnaître la personne, tout en palliant aux inconvénients d'une reproduction trop fidèle.

Un souci très général des sculpteurs néo-zélandais est de mettre l'accent sur la bouche et surtout sur la langue. Cet organe prend un volume et une ampleur tout à fait remarquable au point de retenir toute l'attention ; elle se

déploie, s'orne de volutes et devient souvent un des principaux thèmes décoratifs. Le motif est traité avec tant d'insistance que l'on est amené à le considérer comme un symbole quand on sait que la langue tirée représentait pour le Maori le courage guerrier, et que l'organe par lequel l'homme exprimait sa pensée était pris pour évoquer en quelque sorte sa « sapiens ».

Ce que l'artiste néo-zélandais s'efforçait de réaliser en sculptant l'effigie du disparu, ce n'était donc pas un portrait qui n'aurait pu être qu'une représentation fugitive risquant de donner prise à des maléfices, mais bien plutôt une évocation de la personnalité du disparu en exaltant les organes par lesquels cette personnalité se manifestait.

F. GIRARD.

Remarques sur l'origine des Polynésiens. (Communication, traduite de l'américain par J. Poirier.) — La recherche des origines est, tout naturellement, l'une des préoccupations constantes de l'Ethnologie, mais ce problème n'a peut-être nulle part autant occupé les esprits et suscité autant de théories que chez les spécialistes des Polynésiens et de leur culture. L'établissement relativement récent de ce groupe humain dans les îles, géographiquement isolées, de l'Océanie extrême-orientale est sans nul doute en rapport avec cet intérêt, puisqu'il offre d'une manière assez frappante l'image d'un type spectaculaire de migration maritime développée sur une vaste échelle. On est amené à s'interroger sur l'origine de cette migration. Ce qui explique comment presque tous les chercheurs spécialisés dans cette aire géographique arrivent à se trouver en face du problème de l'origine des Polynésiens.

Les Polynésiens constituent un cas à part, même au point de vue de l'anthropologie physique. Au total, ils marquent une solution de continuité très nette par rapport à leurs voisins actuels Mélanésiens et Micronésiens — situation énigmatique qui demande explication. Même quand il existe des transitions, comme par exemple au Fidji ou en Micronésie orientale, celles-ci expriment des faits de contact bien plutôt qu'une communauté d'origine avec les populations vivant dans les régions limitrophes. De plus, il existe en Polynésie un certain nombre d'éléments culturels qui passionnent la curiosité des chercheurs parce qu'ils sont des échos de cultures situées en dehors du monde océanien.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant qu'une extraordinaire variété de solutions ait été proposée pour rendre compte de l'origine des Polynésiens. Leur foyer d'expansion a été localisé — pour ne citer que quelques exemples — en Chine, aux Philippines, à Java, en Asie du Sud-Est, aux Indes, au Proche-Orient et au Pérou. Dans un récent numéro du *Journal de la Société des Océanistes* (t. VI, n° 6, p. 253-254) M. Jean Poirier propose encore une autre hypothèse. Celle-ci, une « hypothèse de travail » contrairement aux tentatives de la plupart des prédécesseurs de son auteur, n'entreprend pas d'expliquer l'intégralité du complexe polynésien, mais seulement de rendre compte d'un des éléments de ce dernier. M. Poirier suggère qu'une migration nordique ou Viking a atteint la Polynésie à travers le Nouveau Monde entre le XIe et le XIVe siècles, apportant en Polynésie non seulement une influence anthropologique, mais aussi certains éléments culturels. Bien que cette suggestion ne soit pas absolument nouvelle, elle est fondée sur un certain nombre de remarques qui n'avaient pas été rassemblées jusqu'ici dans une telle synthèse et elle mérite, à mon avis, une appréciation attentive.

M. Poirier indiquant clairement que sa théorie doit être comprise comme une hypothèse de travail, et n'avançant celle-ci qu'avec précaution — d'ailleurs, le titre de son article est suivi d'un point d'interrogation — j'ai pensé qu'il invitait à discuter des données qu'il propose au fondement de l'hypothèse ci-dessus exposée.

Quatre catégories d'arguments sont présentés par M. Poirier pour la défense de sa thèse, se rapportant à l'Anthropologie (Raciologie), à la Linguistique, à la Mythologie et à l'histoire des migrations Viking. Les faits anthropologiques concernent la couleur de la peau, la pilosité, la taille, et l'indice céphalique. En ce qui concerne la couleur de la peau, M. Poirier se réfère à un élément blond aux yeux clairs qu'il estime avoir été trop souvent méconnu et pour confirmer la réalité de ce caractère il se réfère à une citation de Wallis, le navigateur du XVIII[e] siècle, selon laquelle les enfants à Tahiti naissaient « généralement blonds ».

Il ressort de sérieuses descriptions contemporaines de Tahitiens du XVIII[e] siècle que ces derniers présentaient des variations importantes de pigmentation, surtout à propos de la couleur de la peau. De nombreux observateurs furent frappés par les différences de couleur entre les classes des chefs, les *arii*, et les gens du commun. Les premiers, quand ils se différenciaient des seconds par leur aspect physique, étaient souvent décrits en des termes qui, à n'en guère douter, les assimilent aux types basanés d'Européens. Bien que ces descriptions soient nécessairement subjectives et que leurs affirmations soient plus ou moins fortes, le fait que d'aussi nombreuses observations mentionnent la relative clarté du teint des *arii* tend à prouver la réalité de ce caractère, en dépit de l'opinion de certains auteurs modernes qui semblent contredire ces observations de première main. (Speiser F., Les Polynésiens sont-ils des Aryens ? *Archives suisses d'Anthropologie générale,* vol. 12, 1946.)

L'existence de blonds, selon notre acception du terme, est cependant moins certaine. La citation de Wallis mentionnée plus haut se rapporte explicitement à la couleur des cheveux, mais j'ai été incapable de trouver une confirmation catégorique de cette généralisation absolue, dans les documents contemporains. On rapporte des cas de blondeur, plus ou moins accentuée, surtout à propos des cheveux, et des exemples d'yeux clairs, mais de telles observations, quand elles sont indiquées, sont nettement attribuées à des cas exceptionnels. Rodriguez, par exemple, au cours d'un séjour de presque un an, mentionne seulement une femme ayant les cheveux clairs et les yeux bleus. Andia y Varela parle d'un petit nombre d'individus à peau très claire et aux yeux bleus. Amich aussi, cite deux hommes tout à fait blancs avec des cheveux blonds, des barbes et des sourcils blonds roux, et des yeux bleus. Parkinson cite un cas semblable mais l'attribue à un *lusus naturae.* J. R. Forster rapporte que la chevelure était chez plusieurs individus châtain clair avec les extrémités tournant au blond franc. Sir Joseph Banks décrit d'autre part cinq ou six individus dans les termes suivants : « Ils étaient même plus blancs que moi, mais d'une couleur blafarde, comme le nez d'un cheval blanc; leurs yeux, leurs cheveux, leurs sourcils, leurs barbes étaient aussi de couleur blanche; ils étaient très myopes et avaient l'air dégénéré, la peau teigneuse et écailleuse, et les yeux larmoyants. Comme ils n'étaient aucunement parents, je conclus que la différence de couleur, etc., était totalement accidentelle, et qu'elle n'avait aucun caractère héréditaire ». Cette description avec ses détails caractéristiques, laisse peu de doutes : Sir Joseph a décrit des albinos. Il peut sembler étrange qu'un esprit scientifique comme le sien, n'ait pas reconnu des albinos en ces individus, ce qui, en conséquence, suggère que peut-être certains des autres observateurs ignoraient eux aussi

l'albinisme et confondirent ainsi blondeur et albinisme. Mais même si certains cas de cheveux blonds et d'yeux bleus peuvent être mis au compte de l'albinisme, on ne peut guère mettre en doute que des cas de dépigmentation, particulièrement dans la couleur des cheveux et peut-être dans la couleur des yeux. J'ai moi-même constaté récemment, au cours des années 30, qu'un élément de couleur blond-roux ou coquille de noix apparaissait sporadiquement chez des indigènes qu'on pouvait considérer comme exempts de métissage. Cependant, présenter ce fait, à lui seul, comme un indice de croisement nordique, serait, à mon avis, hasardeux et problématique, étant donné que des faits de dépigmentation sont constatés parmi de nombreuses populations qui n'ont eu aucun contact avec les Viking ou d'autres populations nordiques. Une mutation génétique peut expliquer, beaucoup plus probablement, ces faits sporadiques. Le fait que l'albinisme, qui est une phase aberrante et extrême de dépigmentation, existait à Tahiti contribue fortement à faire admettre cette explication du petit nombre d'exemples, vraisemblablement exacts, de cheveux blonds-roux ou aux extrémités blonds-de-lin, et du plus petit nombre encore de cas d'yeux bleus.

M. Poirier se réfère d'autre part à une communication de M. Vernier faisant état d'une appréciable proportion de blonds aux yeux bleus existant dans plusieurs « tribus » qui vivent dans des habitats inaccessibles mais ceci ne me paraît pas un argument décisif pouvant prouver que ces « tribus » représentent une survivance de l'état de la société tel qu'il était avant l'arrivée des découvertes du XVIIIe siècle. Bien plus, M. Poirier estime que cette résurgence blonde dans les groupes excentriques ne peut être attribuée à des éléments européens récents parce que les premiers équipages européens étaient composés de Latins, donc d'individus qu'on peut présumer bruns. A propos du premier point, pendant les cinq années d'enquêtes que j'ai personnellement menées dans la Polynésie orientale, je n'ai rencontré aucun groupe qui n'ait eu quelque contact avec les Européens. Tous les Polynésiens habitent sur le littoral, par nécessité dans les îles basses et par goût dans les îles hautes. Partout ils préfèrent être proches de la mer, de laquelle ils dépendent pour une large part de leur alimentation. Ces faits témoignent en faveur de la facilité des contacts. Bien entendu, il est exact que certains atolls des Tuamotu ou que certaines îles, telles Rapa et Mangareva, sont aujourd'hui à l'écart des routes maritimes actuelles, mais nous ne devons pas oublier que dans la première moitié du XIXe siècle, de nombreux baleiniers écumèrent continuellement ces mers, et les îles aujourd'hui rarement visitées étaient alors souvent utilisées comme lieu de ravitaillement.

En outre, de petits navires de commerce, pendant de nombreuses années, circulaient d'île en île jusqu'aux terres les plus éloignées, échangeant du coprah contre des produits divers. On voit qu'il n'est pas nécessaire de remonter au XVIIIe siècle pour constater des croisements effectifs. Les contacts du XIXe et du début du XXe siècle ont pu propager très largement des gènes nouveaux. Ainsi les prémisses aléatoires suivant lesquelles les premiers équipages européens étaient tous bruns du fait de leur origine latine — déduction incertaine qui néglige les équipages anglais et affirme sans preuves que les équipages français et espagnols étaient tous composés d'individus bruns — sont d'un faible poids dans la perspective des contacts postérieurs avec plusieurs groupes européens. Nous ne devons pas sous-estimer le rôle des métis dans la propagation des nouveaux gènes. En fait, je me hasarde à suggérer qu'ils peuvent avoir été l'un des plus importants facteurs de leur distribution.

Deux autres remarques sur la pigmentation sont présentées par Poirier pour renforcer l'hypothèse d'une parenté Nordiques-Polynésiens. L'une d'elle est la suggestion de Mühlmann, d'après laquelle les blonds étaient autrefois plus nombreux chez les Polynésiens, mais ont été décimés par leur séjour en Mélanésie, par suite de l'influence de la malaria qui y règne à l'état endémique. La fréquence des blonds, à l'époque pré-mélanésienne est une pure hypothèse reposant sur quelques références aux « dieux blonds » du panthéon polynésien. Puisque les ancêtres et les dieux sont étroitement associés dans la tradition polynésienne, Mühlmann conclut que les ancêtres des Polynésiens ont dû, autrefois, être blonds.

La seconde observation, tirée d'Eickstedt, est bien connue dans la littérature. C'est l'existence du mot polynésien *kehu* ou *ehu* qui est pris dans le sens de blond. Le fait que les Polynésiens aient un tel mot implique, bien entendu, la présence de blonds.

Une des difficultés de ces sortes de preuves est leur caractère très objectif. Il est exact que le mot *kehu,* avec ses variantes, est largement répandu en Polynésie, mais la question est de savoir s'ils correspond à notre conception du terme blond. *Kehu* peut se traduire par brun, roux, brun roux ou même couleur sable. Quand on le trouve employé, c'est pour décrire le dieu Kane ou Tane, mais il n'est aucunement certain qu'il s'agisse d'un blond de type nordique avec cheveux de lin et yeux bleus. Si nous prenons le terme au sens littéral, on peut tout aussi bien le traduire par brun-roux ou roux. Pour un peuple coloré, la blondeur peut signifier simplement un teint relativement plus clair, ce qui ne correspond en aucune façon à la blondeur au sens strict du terme. Nous n'avons qu'à nous souvenir des types considérés comme blonds chez les Espagnols par rapport aux blonds de Scandinavie.

De plus, le fait qu'il est probable que la dépigmentation par mutation ait existé chez les Polynésiens devrait suffire à expliquer l'existence du mot *kehu* pour décrire cette décoloration. Si donc, les Polynésiens connaissaient cette forme de dépigmentation et l'admiraient — comme le rapporte Rodriguez — cette dépigmentation a très bien pu devenir un attribut de leurs dieux sans constituer une preuve en faveur de telle invasion Viking — invasion qui en tout état de cause aurait été trop tardive car le dieu « blond » Tane était connu dans une aire très vaste et apparemment de façon ancienne.

Quant à l'adoption par Poirier de l'hypothèse de Mühlmann concernant la malaria, elle ne me semble pas logique. Mühlmann s'est demandé pourquoi les cheveux blonds sont rares chez les Polynésiens alors que suivant sa thèse ceux-ci se rattacheraient à la souche nordique et, en conséquence, devraient apporter des éléments anthropologiques plus nets en faveur de cette parenté. Comme je l'ai déjà noté, il expliquait ce fait comme étant le résultat d'une élimination de cet élément par l'action de la malaria, au cours des migrations à travers la Mélanésie. Mais Poirier s'est employé à donner l'impression que les cheveux blonds étaient courants dès la fin du XVIIIe siècle, à Tahiti, et qu'ils existent encore, dans une large mesure, chez des tribus d'accès difficile. C'est aller chercher très loin des arguments. En d'autres termes, si les blonds avaient été fréquents en Polynésie, il y a peu de temps, la mortalité sélective due à la malaria, selon Mühlmann, n'aurait pas été très efficace. Si au contraire, la théorie de la malaria correspond à la réalité, pourquoi les cheveux blonds étaient-ils encore si fréquents au XVIIIe siècle, ainsi que Poirier incline à le penser. De plus, Poirier fait arriver les Nordiques par l'Amérique et non par

la Mélanésie, ce qui, à cet égard, ôte sa signification à l'hypothèse de Mühlmann.

Les autres caractères anthropologiques que Poirier considère comme des indices de croisement nordique ne sont pas déterminants. La pilosité des Polynésiens varie grandement avec l'archipel. En général, ils ont la barbe et les cheveux nettement plus fournis que les Mongoliques, mais il ne s'ensuit pas que cela prouve une influence nordique. Un grand nombre d'autres populations caucasiennes, asiatiques ou même mélanésiennes, plus proches géographiquement de la voie de migration probable des Polynésiens pourraient être citées, avec plus de probabilité, à l'origine de cette pilosité. D'ailleurs pour témoigner en faveur de l'hypothèse Viking, la pilosité devrait être plus marquée dans les îles orientales de la Polynésie, mais les données publiées, dans la mesure où elles se recoupent, ne sont pas en ce sens. (Cf. Shapiro N.-L., The Physical Characters of the Society Islanders. *Bishop Museum, Memoirs*, vol. II, n° 4, 1930.)

Il est vrai que la taille relativement haute des Polynésiens a impressionné les premiers Européens et que les résultats plus précis de l'anthropométrie ont confirmé leur observation. Mais une haute taille ne caractérise pas exclusivement le Nordique. On doit aussi remarquer que ce caractère est remarquablement uniforme dans toute la Polynésie, malgré la dispersion géographique des divers groupes. Ce fait ne témoigne pas en faveur d'une éventuelle augmentation de la taille en Polynésie orientale à la suite d'une migration nordique en ces régions. Les individus d'une taille particulièrement élevée mentionnés par les anciens navigateurs étaient généralement d'un haut rang. Il est clair que, ceux excédant six pieds étaient relativement peu nombreux. Cette taille très élevée dans une classe privilégiée, n'est pas un fait exceptionnel. Nous disposons de nombreuses preuves de la variabilité considérable de la taille en fonction du milieu. (Shapiro, Migration and environment, 1939.)

Poirier se réfère à la dolichocéphalie, qu'on a trouvée aussi bien chez les Polynésiens actuels que dans les anciens crânes de Tahiti; cela, je pense, afin de servir son argumentation raciologique. J'ai, en un nombre appréciable d'articles, étudié cette intéressante distribution de l'indice céphalique en Polynésie. Selon mon interprétation des faits, la dolichocéphalie était générale, autrefois, en Polynésie orientale, mais par la suite un élément brachycéphale devint prédominant en Polynésie centrale (Iles de la Société), développant son influence à partir de ce centre. Si les chercheurs ne se trompent pas en localisant les Maori en Polynésie centrale (probablement à Raiatea) avant leur déplacement vers le sud, et en situant leur principale et dernière migration aux environs de 1350 après J.-C., on peut alors faire remonter la brachycéphalie en Polynésie centrale seulement après 1350 après J.-C. L'indice céphalique moyen des Maori actuels est de 77,7, alors que le même indice est de 83,6 aux Iles de la Société. En d'autres termes, nous trouvons des variations considérables de l'indice céphalique dans les Iles de la Société et dans les îles voisines peut être dès le XIVe siècle, mais cela dans une évolution vers la brachycéphalie. Cela ne concorderait pas avec l'existence d'un éventuel élément nordique au sein de la population. D'autre part, l'ancienne dolichocéphalie des Iles de la Société et de tous les autres archipels de la Polynésie orientale est, pour autant qu'on puisse juger, très vieille et serait être antérieure à la migration Viking. Mais plus éloquent que ces perspectives chronologiques nous semble être le fait que la dolichocéphalie n'est pas caractéristique des Nordiques, mais peut être trouvée chez un grand nombre d'autres populations.

Les faits linguistiques présentés par M. Poirier semblent particulièrement fragiles. Aucun des auteurs qu'il cite ne peut être interprété comme venant corroborer sa thèse. Von Eickstedt et Rivet ont, il est vrai, suggéré pour les Polynésiens une lointaine origine indo-européenne, ce qui est évidemment tout autre chose qu'une récente influence linguistique scandinave. Je n'ai pas l'intention de discuter ici des diverses filiations qu'on a pu trouver au sujet de la langue polynésienne par l'étude comparée des vocabulaires. La filiation indo-européenne en est une parmi beaucoup d'autres et elle n'est certainement pas d'un grand crédit auprès des linguistes. Mais même si elle était acceptée, elle ne jouerait pas à propos de la présente discussion. Si des faits linguistiques pouvaient témoigner, on devrait trouver en Polynésie des traces des langues scandinaves telles qu'elles étaient parlées entre le XIe et le XIVe siècles. Les vestiges discutables d'indo-européen extrêmement archaïque sont en dehors du problème. Enfin, le troisième auteur, Churchill, est cité parce qu'il a isolé un élément inconnu dans la langue de Polynésie orientale. Churchill n'essaie pas de relier cet élément aux Viking. Si un tel élément existe, il ne témoigne pas nécessairement en faveur d'une influence Viking.

L'emploi de la mythologie ou de la tradition dans cette sorte de problèmes est toujours un procédé hasardeux. Il est vrai que la tradition peut conserver des faits remontant à un lointain passé, mais il est non moins vrai que de profondes altérations peuvent avoir lieu — et ont lieu effectivement — avec la transmission orale. Il est donc difficile, pour quiconque utilise cette méthode, de suivre la tradition de trop près.

Quatre faits tirés de la tradition sont mis en avant par Poirier. Le premier concerne l'élément qu'on appelle *manahune,* et qui est en rapport avec une dolichocéphalie ancienne. Pour citer M. Poirier exactement, il écrit : « La présence d'un élément dolichocéphale ancien est à relier aux mythes parlant de l'arrivée des *manahune* à Tahiti. » J'avoue que je ne vois pas clairement quel sens on doit donner exactement à cette phrase dans la perspective d'une possible migration nordique à Tahiti. Plus haut, Poirier suggérait que la dolichocéphalie que l'on trouve chez certains Polynésiens actuels et sur d'anciens crânes tahitiens, devait être reliée aux cheveux blonds, à une haute taille et à la pilosité — et il attribuait ce complexe à une influence nordique. Il relie d'autre part, la dolichocéphalie aux *manahune* (1).

Si Poirier voit dans les *manahune* les premiers habitants de Tahiti, comme le font plusieurs auteurs, je m'explique alors difficilement pourquoi il en fait état. Selon cette interprétation, les *manahune* auraient précédé de longtemps les éventuels éléments nordiques. D'autre part, on ne peut prouver que les *manahune* soient des tard-venus identifiables aux Nordiques.

La seconde tradition dont Poirier fait état a été rapportée par Caillot (Mythes, Légendes et Traditions des Polynésiens, Paris, 1914). Elle se rapporte à une connaissance éventuelle du Cap Horn et du détroit de Magellan qu'auraient

(1) Luomala, Katharine, *The Menehune of Polynesia and other mythical little people of Oceania. Bishop Museum,* Bull. 203, 1951.

L'identification des *manahune* est loin d'être claire. L'acceptation de ce terme à Tahiti est différente de celle qu'il a à Hawaï. De toutes façons, Mlle Luomala établit clairement que les faits mythologiques ou tirés de la tradition, pouvant prouver que les *manahune* de Tahiti sont une couche ethnique distincte, sont très vagues. L'usage habituel de ce terme désigne simplement une classe sociale.

eu les Mangareviens à la suite d'un voyage de découverte d'Anua Motua. Les éléments d'après lesquels Caillot tente d'établir l'itinéraire de ce voyage traditionnel sont très vagues et on ne pourrait, sans imagination excessive et sans abandon d'esprit critique, relier facilement les descriptions imprécises du mythe et les caractères géographiques de l'Amérique du Sud. Cette identification hasardeuse, de plus, n'est pas sans rapport avec l'habitude qu'à Caillot d'accepter facilement un certain nombre d'autres faits improbables qu'il rapporte avec la même crédulité. Buck (Ethnology of Mangareva, Honolulu, 1938), qui a une connaissance exceptionnelle de la tradition polynésienne, refuse d'accepter l'interprétation de Caillot et a montré qu'elle ne se fonde ni sur des manuscrits indigènes, ni sur les travaux de Laval qui a réuni une riche collection des traditions mangaréviennes bien avant que les sources originales aient été influencées par des contacts européens — comme elle l'étaient au temps de Caillot.

Mais, même si les sources de Caillot étaient acceptables, elles se rapportent à une expédition indigène au Cap Horn aller-retour et ne parlent pas de compagnons de route Viking. C'est pourquoi je vois difficilement la raison pour laquelle M. Poirier mentionne le fait.

Je ne suis pas non plus convaincu par les références aux traditions parlant d'une terre originelle où les feuilles sont caduques et où les hommes marchent sur l'eau (c'est-à-dire de l'eau qu'on présume transformée en glace). Dans la mesure où ces traditions sont valables, elles peuvent se rapporter à tant de régions qu'elles en perdent leur sens, pour l'hypothèse envisagée. Les feuilles tombent et l'eau gèle dans une bonne partie des contrées eurasiatiques.

Enfin, le parallèle entre le mythe polynésien de Maui et le Thor scandinave établi par Graebner (Thor und Maui, *Anthropos*, vol. 14-15, eft. 4, 5, 6, 1919-1920) est cité comme indice complémentaire. Ce n'est pas le lieu d'examiner longuement la thèse de Graebner, ni le bien-fondé d'une origine commune de Maui et de Thor. Graebner lui-même, cependant, ne prétendait pas que la similitude des deux dieux puisse suggérer plus qu'une ancienne connexion remontant à une origine commune des indo-germains (Scandinaves) et des Polynésiens, dans l'Asie centrale. Cela nous éloigne nettement d'un contact physique récent entre Vikings et Polynésiens. De plus, la nature du parallélisme pourrait difficilement constituer un argument en faveur d'une récente introduction de Thor chez les Polynésiens, laquelle serait la cause de cette similitude d'après l'hypothèse de Poirier.

Considérant les faits ci-dessus énumérés comme témoignant en faveur de son hypothèse, Poirier présente en conclusion une reconstitution des migrations Vikings en Amérique qui exige, de la part du lecteur, une foi indéfectible. Au mieux, les vestiges Vikings nous conduisent seulement au nord des plaines des États-Unis. On nous demande, de là, d'accepter sans preuve formelle, une descente du Mississipi qui se serait poursuivie : 1° soit le long de la côte de Mexico, de l'Amérique Centrale et du Sud, jusqu'au Cap Horn; 2° soit à travers l'isthme de Panama; 3° soit par l'Amazone et probablement par les Andes. Par l'une de ces trois voies, l'aventureuse et semble-t-il indestructible migration Viking aurait atteint le Pacifique et là, aurait construit des canots sur lesquels elle serait parvenue jusqu'à Tahiti, aidée par les courants est-ouest. Les références aux Indiens Mandan considérés comme vestiges d'Indiens et de Vikings et à la présence d'Indiens « blancs » en Amérique Centrale, pré-

sentées à l'appui de ce périple extraordinaire, sont un exemple d'utilisation d'éléments disparates, acceptés sans discussion. Ces deux exemples ne paraissent pas avoir une grande valeur. Les Mandan ont été identifiés par les premiers voyageurs avec les Mandos-Gallois aussi bien qu'avec d'autres éléments blancs. Mais comme Newman (The Blond Mandan. *Southwestern Journal of Anthropology,* vol. 6, n° 3, 1950) l'indique dans un article récent, il n'y a pas de preuve substantielle qui permette de conclure qu'il s'agit d'un peuple métis d'origine récente.

Les Indiens dits blancs, de l'Amérique Centrale, cités par Marsh, ont été étudiés par Hrdlicka (The Indians of Panama) et Harris (The San Blas Indians, *American Journal of Physical Anthropology,* vol. 9, n° 1, 1926) et il est clair que ce sont des albinos qui ne diffèrent pas du point de vue anthropologique des Indiens voisins.

Cela mis à part, il est difficile d'imaginer un petit groupe d'Européens accomplissant un immense déplacement à travers des tribus hostiles, parmi un pays souvent presque impénétrable, pourvus d'armes à peine meilleures que celles des Indiens — si elles l'étaient. Il est sûr qu'un tel voyage n'a pu qu'être long, et il est probable que la mort a dû largement diminuer les effectifs originaires. Ces conséquences inévitables d'un tel voyage accompli par des Européens au XVe siècle, jointes à l'absence de preuve indiscutable, témoignent fortement contre l'hypothèse dans son ensemble. Mais puisque, comme nous l'avons déjà vu, la démonstration d'une migration de Viking à Tahiti est également mince, nous pouvons seulement conclure que cette reconstitution de l'histoire polynésienne demeure encore sans preuves.

New-York, 7 décembre 1951.

Harry L. SHAPIRO.

En marge des « Remarques » de H.-L. Shapiro « sur l'origine des Polynésiens ». — On a lu, ci-dessus, la très intéressante communication que le président du *New-York Museum of Natural History* a bien voulu faire parvenir à la Société des Océanistes. L'éminent anthropologiste me fait l'honneur de consacrer une substantielle étude à l'hypothèse que j'avais présentée ici même, sous une forme assez modeste (simple note d'une page) et très prudente, en concluant d'ailleurs : « Plusieurs faits témoignent en sa faveur, sans qu'ils puissent emporter la conviction ». C'est la conclusion même de Shapiro. Je dois dire que devant les nouveaux indices qui se sont révélés, je ne serais plus aussi réservé aujourd'hui.

Le présent numéro du *Journal* étant composé à l'arrivée de cette communication, je ne peux répondre ici à l'argumentation de M. Shapiro. Je le ferai dans le cadre de l'étude actuellement en cours de rédaction, qui apportera des faits probants. Qu'il me soit permis cependant de noter tout de suite plusieurs points. Les témoignages des anciens navigateurs sons formels sur la présence d'un élément blond; parfois même on note des yeux bleus. Les références de Shapiro sont incomplètes; il faudrait citer, pour ne parler que des premiers navigateurs, Quiros, Wallis, Robertson, Bougainville, Cook, Forster, Gonzalez, Bonacorsi, etc.

L'explication par albinisme est hors de cause : l'albinisme se signale par des marques tout à fait caractéristiques (peau laiteuse, poils blancs, yeux rosés, plaques épidermiques) fort bien décrites, par exemple, par Parkinson et Banks.

Il est curieux de noter que Shapiro ne parle pas de l'explication par décoloration artificielle; bien entendu celle-ci n'expliquerait ni la couleur de la peau, ni celle des iris; il est d'ailleurs facile de reconnaître quand il s'agit de cheveux décolorés, très différents d'une teinte naturellement claire. Ajoutons, d'autre part, que M. le Pasteur Vernier a bien voulu nous confirmer par lettre ses diverses observations de blonds aux yeux clairs (gens de Maiao, *Pehu-Pehu*, famille royale de Huahine, etc.). L'explication par « dépigmentation » est trop facile.

Les mythes donnent des indications précieuses; des mythes très anciens mettent par exemple en scène des hommes ou des femmes, dits d'une très grande beauté, ayant soit les cheveux blonds, soit les yeux bleus, soit les deux à la fois — cela, avant tout contact européen récent. La mythologie est concordante en Polynésie et en Amérique. En dehors du mythe, la simple tradition historique a gardé un souvenir très précis de la minorité blonde : c'est ainsi que la tradition hawaienne donne des détails circonstanciés, que nous citerons.

Je ne pense donc pas qu'on puisse encore méconnaître longtemps cet élément blond chez les anciens Polynésiens. D'ailleurs je ne ferai pas l'injure à M. Shapiro — qui a beaucoup travaillé sur les données de Craighill Handy et qui se plaît à reconnaître la valeur de celles-ci — de croire qu'il contredira à la remarque qu'on peut noter dans *Polynesian Religion*, page 106 : « The studies in anthropometry carried by the Bishop Museum in the past few years have revealed the presence in the Polynesian stock of a substratum of Caucasoid blood with blonde tendancies ». Au surplus, il est assez piquant de constater que Shapiro et Sullivan, qui ont interprété les travaux de Handy et qui prennent soin d'avertir le lecteur que les mensurations ont été faites sur des individus exempts de métissage (*Physical Characters of Society Islanders*, p. 4, *Marquesan Somatology*, p. 142) ont trouvé des yeux bleus : l'un et l'autre notent 7,2 p. 100 d'yeux bleus (*blue*) chez les hommes, et 9,5 p. 100 chez les femmes, aux Marquises. Ces observations témoignent évidemment dans le sens de notre hypothèse.

A quoi pourrait-on rattacher cet élément clair aberrant ? Je ne vois, pour ma part, que les Nordiques. On a longtemps nié l'expansion Viking sur le continent américain, maintenant acquise. L'arrivée de ces migrateurs au Darien ne me paraît pas plus étonnante que leurs voyages jusqu'à la Rivière Rouge.

En ce qui concerne les Mandan, il suffit de se reporter aux relations de leur découvreur, le voyageur français La Verendrye, pour constater le métissage de ces Indiens avec des éléments nordiques. Mais, évidemment, il sera toujours possible de nier le problème en disant simplement que les éléments clairs sont la conséquence de faits de « dépigmentation »; nous espérons montrer le contraire. Ce qui semble difficile, c'est d'assimiler les Mandan aux Gallois. Nul ne sait si les Gallois ont atteint l'Amérique, alors que les migrations Viking sont prouvées; mais dans l'hypothèse de migrations galloises — et si les mots ont un sens — les éléments clairs mandan ne sauraient s'expliquer par elles, les caractères anthropologiques gallois n'ayant rien à voir avec ceux des Nordiques (groupe « nord-occidental » de Deniker). Voilà bien une explication qui semble aventurée.

Je suis reconnaissant au professeur Shapiro d'avoir contribué à attirer l'attention sur ces problèmes et j'espère que la collaboration des divers spécialistes des sciences humaines hâtera leur solution.

Jean POIRIER.

COMPTES RENDUS

RÉFÉRENCES ET BIBLIOGRAPHIE

WELSH, Doris Varner. **Checklist of Philippine linguistics in the Newberry library.** Chicago, the Newberry library, 1950, VI, 176 p., 8°.

Cette publication ne se présente pas comme une bibliographie exaustive de la linguistique philippine — l'auteur donne dans son introduction la liste des travaux concernant le sujet — mais veut être simplement la liste des ouvrages en langue des îles Philippines conservés à la Newberry library de Chicago. Cette bibliothèque est, du reste, une des plus riches sur le sujet puisque la liste de Mrs. Welsh ne compte pas moins de 1.154 notices. La plus grosse difficulté était de classer ces langages, les spécialistes n'étant pas d'accord : W. E. Retana, en énumère 25; le grand spécialiste Ferdinand Blumentritt dit « au moins 30 »; l'Encyclopédie des Jésuites parle d'une cinquantaine, et O. Beyer en compte plus de 45, sans compter les dialectes ! En attendant que les professionnels aient accordé leurs violons, l'auteur a sagement réparti langues et dialectes par ordre alphabétique, et une bonne table des matières permet de s'y retrouver aisément grâce à des renvois. Du point de vue présentation et précision, ce travail se présente donc avec toute la méticuleuse perfection requise en ces matières.

Patrick O'REILLY.

BOYER, Pierre, et SIBERTIN-BLANC, Claude. **Bibliothèque de la Société de Géographie. Catalogue des livres de la réserve.** Paris, Société de Géographie, 1950, 480 notices non paginées en 31 feuillets de 8 pages, in-4°, ronéotypé.

On reste un peu surpris, après avoir lu le titre de la publication et après l'avoir feuilletée, de constater quelle marchandise cache un aussi noble pavillon. Le meilleur se mêle au pire dans cette « réserve » qui prend parfois les apparences d'un fourre-tout. Après les *Singularités de la France antarctique* d'André Thevet, dans l'édition de 1557 (n° 111), ou le *Cosmosgraphicus Liber* de Pierre Apien (n° 39), des extraits ou des découpures de trois pages des *Comptes rendus de la Société de Géographie* (n° 369), du *Bulletin du Muséum d'Histoire naturelle* (n° 375) ou du *Journal of The Royal Anthropological Institute* (n° 374) semblent faire assez piètre figure, même ennoblis par le tampon du Prince Roland Bonaparte. Et que viennent faire la *Maison des hommes vivants* (n° 452) ou la *Petite Papacoda* (n° 475) dans cette réserve. Les Océanistes ne sont pas gâtés. Les curiosités du Prince Roland Bonaparte, dont les livres forment la majeure partie de cette collection, étaient ailleurs. Hormis un Grasset Saint-Sauveur, incomplet

de la partie océanienne, pas un grand voyage dans le Pacifique. Et notre secteur d'intérêt ne figure que par un tiré à part (encore un) du *Bulletin de la Société des Études océaniennes* (n° 467) concernant le *Journal de Loti à Tahiti,* sauvé grâce à une reliure et des feuilles de garde en *tapa !* A quoi tient l'entrée d'un ouvrage sur les rayons de la Réserve de la Société de Géographie ! — Ceci dit, un catalogue parfaitement rédigé, et qui intéressera vivement les spécialistes de voyages.

Patrick O'REILLY.

MITCHELL LIBRARY. **Index to Periodicals. January 1944-June 1949.** Sydney, Mitchell Library, 1950, 252 p., in-4°, ronéotypé.

La Mitchell Library, la grande bibliothèque de Sydney qui est, sans doute, le plus riche dépôt du monde en ce qui concerne l'Océanie, nous présente, ronéotypé très lisiblement, un répertoire des articles concernant sa sphère d'intérêt (Australie, Nouvelle-Zélande, Sud-Ouest Pacifique, Antarctique) sélectionnés dans le dépouillement systématique de 150 publications périodiques en majeure partie australiennes. Ce travail groupe les articles parus de janvier 1944 à juin 1949. Nous souhaitons bien vivement que la Mitchell Library puisse persévérer dans cette publication cumulative « raisonnée ». Elle a sa place parmi les ouvrages usuels de références, qui seront souvent consultés par tous ceux qui s'intéressent au Pacifique. Peut-être pourrait-on grouper encore davantage les articles par sujets plus généraux, avec des *headings* plus compréhensifs.

Patrick O'REILLY.

GÉOGRAPHIE

WODZICKI, K. A. **Introduced mammals of New Zealand. An ecological and economic survey.** Wellington, Department of scientific and industrial research (Bulletin n° 98), 1950, x, 255 p., ill., cartes, tableaux, in-8°.

La Nouvelle-Zélande n'avait pas de mammifère avant que l'homme n'en introduise. L'étude de M. Wodzicki concerne donc tous les mammifères de Nouvelle-Zélande. Pour chaque espèce l'auteur étudie, autant que les documents le permettent : l'introduction, la répartition, la valeur économique, les dégâts causés, le statut légal et, enfin, la densité de peuplement et sa variation.

Les Polynésiens n'avaient introduit que leur chien et leur rat. Les navigateurs européens introduisirent le bétail, le chat et le chien et, involontairement, la souris et les rats. Mais, à partir de 1860, les colons anglais voulurent introduire systématiquement tous les herbivores capables d'être chassés : lapin, lièvre, wallabi (petit kangourou), opossum, cerfs (d'Europe, d'Asie et d'Amérique), daim, élan, chamois, sont actuellement naturalisés; pour d'autres espèces introduites, l'acclimatation a échoué, par exemple les grands kangourous, le lama, le zèbre, le raton-laveur, le cochon d'Inde, l'écureuil.

L'inconvénient des introductions est apparue très tôt avec le lapin qui se multiplia, dans certains coins, presque autant qu'en Australie. Vers 1884, on crut

pouvoir le combattre en introduisant furet, belette, putois, hermine, mais ceux-ci ont préféré s'attaquer aux oiseaux. Bref, le seul animal utile introduit non domestique est le hérisson. Pour les autres espèces qui menacent de détruire le sol des montagnes en dégradant les prairies et les forêts, on fait des battues, on donne des primes pour les destructions.

Les animaux introduits ont été l'auxiliaire de l'homme dans l'anéantissement de quelques espèces indigènes de plantes et d'animaux (et, parmi les espèces éteintes, il faut signaler le chien et le rat des Polynésiens).

Cet ouvrage est aussi instructif qu'utile et l'on souhaiterait en avoir autant pour chaque archipel d'Océanie.

André HAUDRICOURT.

DERRICK, R. A. **The Fiji Islands. A geographical handbook.** Suva, Fiji, Government Printing Office, 1951, XVIII, 334, XIX p., ill., cartes, planches h.-t., in-4°.

Publication assurément officielle, cette *Géographie* nouvelle complète l'*Histoire de Fiji,* du même auteur, dont nous avons rendu compte au tome IV (décembre 1948, p. 169). « Trente ans de résidence à Fiji, une compréhension sympathique des peuples du pays et une vaste connaissance des autres groupes du Pacifique Sud-Ouest constituent l'arrière-plan sur lequel M. Derrick déploie ses capacités d'historien et de géographe », juge, dans son *Foreword,* Son Excellence le Gouverneur en personne. Avouons qu'après avoir parcouru l'ouvrage, nous ne partageons point, sans quelque mélange, cette satisfaction.

De ce qu'il s'agit d'un manuel de géographie, et de marque anglo-saxonne, dérivent à la fois qualités et défauts. Point de ce « fil conducteur cartésien », dont nous parlait un jour M. Charles Vernier. Dix-neuf chapitres se groupent en quatre parties fort inégales dont on saisit mal les rapports organiques :

I. *L'archipel* (2 chap., 27 p.). [Généralités. Découverte.]
II. *La structure physique* (3 chap., p. 28-88). [Histoire géologique. Traits naturels et formation du paysage. Récifs et îles de corail.]
III. *Le milieu « The environment »* (5 chap., p. 89-183).
IV. *Les îles* (chap. XI-XIX, p. 184-334).

Et pas de conclusion : là où le lecteur français attendrait naturellement les vues de l'auteur sur l'avenir économique et social de la colonie, il butte sur la dernière description d'une dernière île — Matuku — dont il apprend qu'en 1946 elle comptait 857 habitants !

En fait, deux parties seulement s'opposent : l'une, générale (parties I-III), construite à l'aide de sources et de documents variés, vivifiés par des observations personnelles, et l'autre, qui comporte la description détaillée des îles prises une à une, d'après l'expérience et les observations de l'auteur, qui nous conseille de l'utiliser comme référence plutôt que pour une lecture suivie. D'où le pittoresque désordre d'un guide d'ailleurs intelligent et au point. Mais comment justifier les séquences de la IIIe partie, la plus essentielle : chapitre VI : *Contributory factors* (influence sur la vie humaine de l'isolement, du relief et du climat) ; chapitre VII : *Le temps et le climat;* chapitre VIII : *La population;* chapitre IX :

La flore et la faune; chapitre X : *L'économie* (« industries »), *le commerce et les communications.* Toujours pas de conclusion; ou, s'il en existe, ce sont toujours des réflexions fragmentaires et dispersées, à chercher au corps des pages ou dans les notes. Cette absence de synthèse fait regretter qu'un André Siegfried, par exemple, ne soit pas allé passer quelques semaines à Viti-Levu.

Nous pensons, par ailleurs, à l'article récent de M. Jean Poirier dans le *Monde non chrétien,* qui met en cause les principes mêmes de la Géographie : embrassant trop de choses, cette science étreindrait mal. Le même chercheur ne possèderait pas à fond les méthodes lui permettant de traiter de la découverte des îles, de leur formation géologique, des communications aériennes dans le Pacifique ou du genre de vie des Indiens. Par goût et par métier, nous sommes portés à défendre, au contraire, ce genre de synthèse — provisoire — et préférons comparer celle de M. Derrick à un modèle comme le *Monde malais* de Charles Robequain.

Il vaut mieux en venir à l'éloge. Vivant, neuf et au point, tel est l'ouvrage de M. Derrick. Qu'il montre la lente construction de l'archipel, le dépôt des calcaires, les nombreuses et violentes éruptions, l'affouillement des gorges et la progression des deltas, le patient travail des coraux (dans un chapitre des mieux venus), l'auteur nous fait assister à ce qu'il décrit. On parcourt avec lui les forêts alimentées par l'humidité des côtes au vent, les mangroves, les savanes des côtes et des plateaux (relativement) secs. On sent passer les saisons irrégulières et les rares cyclones. Oiseaux, chauves-souris, crustacés, insectes, grouillent en des pages colorées. Le chien et le porc débarquent — assure-t-il — avec des émigrants polynésiens; le bœuf et le zèbre avec les Indiens et les Blancs, fournissant en partie la viande, le beurre en sa presque totalité (il en fut même exporté de faibles quantités).

De belles planches photographiques, d'ingénieux diagrammes toujours bien commentés, ajoutent à la vie de ce texte. Les cartes et les coupes sont nombreuses, qu'il s'agisse des faits physiques ou des faits humains, et toujours expressives et précises.

Regardons vivre les hommes. La décroissance (1), corrélative à des séries d'épidémies (2), puis la remontée jusqu'à 118.000 en 1946, de la population fijienne, contraste avec la poussée constante des Indiens (481 en 1879, 120.000 en 1946). Avec plus de fantaisie — la courbe suit ici les crises économiques (3) — les Européens passent de 2.000 à 4.500, et les Métis croissent régulièrement de 771 (1881) à plus de 6.000. Chaque groupe est analysé dans sa composition par sexe et par âge (pyramide des âges), ses occupations, sa répartition : Européens dans les centres et sur certaines plantations, dans les mines; Indiens dans les districts sucriers des deux grandes îles; villages fijiens sur les côtes, le long des vallées, dans les petites îles. Trois races vivent côte à côte, sans beaucoup se pénétrer. Et c'est à l'Indien que paraît appartenir l'avenir démographique (4). Situation de fait qui constitue sans doute la meilleure chance de survie pour l'administration coloniale, du moins le pensons-nous.

(1) Environ 150.000 en 1875; 83.000 en 1918.

(2) Influenza, dengue, méningite, grippe espagnole, etc.

(3) « Rush » de 1870 (qui eut l'annexion pour conséquence); « dépression » sucrière des années 80; prospérité des plantations (canne et bananes) de 1905 à 1913.

(4) En 1911, 27 p. 100 seulement des 40.000 Indiens étaient nés à la colonie. En 1946, le pourcentage est de 85 p. 100. Malgré l'arrêt presque complet de l'immigration, la population indienne a doublé depuis 1917.

Sous la tutelle administrative, les Fijiens ont conservé leurs institutions traditionnelles, leurs terres collectives, bien que des efforts aient été faits pour encourager la petite exploitation individuelle. La construction des maisons et des pirogues, la pratique agricole, se placent toujours très haut parmi les cultures du Pacifique. Mais, près des villes, le village et la maison dégénèrent, le taudis s'installe. Cependant, les cultivateurs fijiens se tirent souvent mieux d'affaire, en cas de crise, que les fermiers blancs.

Pour moitié, les Indiens sont fermiers des compagnies sucrières, dont les conditions semblent généreuses et la direction, éclairée; le reste vit sur des terres louées aux indigènes. Les jeunes commencent cependant à se diriger vers les carrières urbaines. Ayant perdu leur caste par le fait seul de leur traversée, ils forment une société plus ouverte et tolérante que celle de la mère-patrie. Avant de se rallier à l'*hindoustani* parlé par la majorité, ils avaient élaboré une sorte de *pidgin* indien, et apprennent souvent le fijien. Paradoxalement, ils cultivent peu de riz, et une bonne part de leur nourriture doit être importée; ils maintiennent la prohibition de la viande. Bien qu'ils soient fréquemment la proie des usuriers — que le Gouvernement cherche à brider — leur niveau de vie est à ce point supérieur à celui de l'Inde, un des pays les plus pauvres du monde, que beaucoup de ceux qui usèrent de leur droit de rapatriement (5) sont revenus en ramenant des parents ou des amis. Mais leur accroissement pose le problème même de l'Inde : parviendront-ils à maintenir ce niveau de vie sur des terres et avec des rendements qui ne sont pas indéfiniment extensibles ? Et ils sont à la merci des cours mondiaux du sucre.

Nous aimerions, sur beaucoup de ces points, et sur d'autres encore, en savoir plus qu'on ne nous dit. L'optimisme affiché par la photographie du frontispice : *Young Fiji-Looking forward* est-il actuellement justifié ? On ne nous apprend rien du régime politique, des missions, de l'organisation des églises et des survivances païennes, de l'instruction, des revendications indigènes ou indiennes, de la question, qui peut se poser, d'un prolétariat de « pauvres blancs » (voir l'Afrique du Sud). Quels sont ces troubles ou ces grèves auxquels il est si discrètement fait allusion dans certaines notes ? Quelles sections économiques, quelles races en ont été affectées, et pour quelles raisons ? Car il paraît bien impossible que, dans notre monde bouleversé, Fiji soit resté un jardin d'Eden, où les fils de Ham et de Sem travaillent gentiment sous la férule bienveillante d'un délicieux policeman, et ne posent pas de questions.

De toutes façons, cela ne saurait durer, car Fiji — en particulier Suva, la capitale — est au cœur des relations transpacifiques. On sait le danger des grandes routes et des carrefours, ne serait-ce que pour la propagation des idées.

A part cette valeur stratégique, Fiji a encore un trafic avantageux, à balance favorable, avec la Grande-Bretagne, qui achète actuellement sucre et coprah, ainsi que le Canada; avec la Nouvelle-Zélande, assez équitable (bananes), et l'Australie qui tend, au contraire, à protéger ses plantations du Queensland, et avec les U. S. A. qui achètent l'or (6). Mais quelle est la structure d'ensemble de cette

(5) A l'origine, les Indiens ont été amenés comme travailleurs *indentured*, par suite d'accord avec le Gouvernement de l'Inde. Engagés pour cinq ans, travaillant librement trois autres années, il pouvaient alors se faire rapatrier. En 1899, arrivent les premiers immigrants libres. Le régime des contrats est aboli entre 1916 et 1920 à la demande des autorités de l'Inde.

(6) En 1948, grâce à la hausse des prix, les exportations, sans avoir changé de volume,

économie, comment sont organisées les compagnies sucrières et aurifères, et quels problèmes sociaux et gouvernementaux sont posés par leur existence ?

C'est d'ailleurs du dévelolppement économique — quelles en sont les chances d'avenir ? — que dépendront de plus en plus les réalisation sociales et les rapports raciaux. Mais on ne nous le dit pas, et nous refermons le livre avec un gros reste d'appétit.

Jean-Paul FAIVRE.

ETHNOGRAPHIE

BENEDICT, R. *Aspects de la culture de Dobu,* dans : **Échantillons de la civilisation.** Paris, Gallimard, 1950, pp. 149-194.

L'ouvrage bien connu de R. Benedict, *Patterns of Culture,* analyse une série de structures sociales de types variés. Ces documents ethnologiques, de grande valeur quoique généralement présentés sans méthode, sont pris chez différentes sociétés exotiques. L'Océanie est représentée par la petite île de Dobu, dont les habitants mènent un genre de vie assez étrange. L'ouvrage de Benedict a paru récemment en France dans une traduction, souvent insuffisante, de Raphaël Weill.

L'île rocheuse de Dobu, de nature volcanique, se trouve au sud-est de la Nouvelle-Guinée. Le milieu, spécialement ingrat, explique sans doute pour une part le caractère et les mœurs des habitants. Les ressources naturelles sont très réduites, la pêche est inexistante; les indigènes mènent une vie très pauvre. Ils ont, parmi les populations voisines, une solide réputation de sauvagerie. Ils passent en même temps pour des magiciens et sont considérés comme particulièrement belliqueux. Le cannibalisme existait autrefois. La précarité des conditions de vie incite à fuir l'île : les indigènes concluent assez volontiers des contrats de travail.

L'auteur n'hésite pas à affirmer que « Dobu n'a pas de chefs; Dobu n'a certainement aucune organisation politique »; cette proposition semble toutefois excessive, surtout dans son second terme; et nous remarquerons que peu après Benedict s'apporte à lui-même la contradiction en reconnaissant que l'île ne vit aucunement en anarchie. Il y a donc un commandement, une structure sociale cohérente et celle-ci ne peut subsister sans une organisation politique. L'unité sociale de base est le *Susu :* c'est « le groupe solide et indissoluble du lignage maternel », une lignée de descendance par les femmes et qui inclut les frères de ces femmes dans chaque génération; les enfants de ces frères n'y sont pas compris; ils appartiennent aux villages de leurs mères, groupes envers lesquels il existe en général un sentiment d'hostilité » (152). Ce groupe fondé sur la ligne matrilinéaire (*susu :* lait de la mère) est la cellule vivante de tout

avaient triplé depuis 1939 en valeur, atteignant £ 7.789.000; sucre, 55 p. 100; coprah, 23,5 p. 100; mais l'or ne représente plus que 13 p. 100 : on sait que grâce à la politique poursuivie par les U. S. A. c'est le seul produit qui n'ait pas augmenté depuis l'avant-guerre.

le système social. Le mariage se présente comme un lien simplement formel entre groupes adversaires; il n'est pas à Dobu l'alliance large qu'il constitue chez d'autres peuples. Il demeure empreint d'hostilité; il est un pacte temporaire qui se charge d'une série d'obligations. Certaines de celles-ci sont classiques : telles sont les prestations dues par le fiancé à ses beaux-parents; d'autres sont plus aberrantes : c'est ainsi que le couple doit habiter alternativement le village de l'époux (un an) et le village de l'épouse (un an). Le rituel du mariage, d'autre part, garde encore trace du système de violences qui est de règle à Dobu.

Ce dernier trait est général et semble se retrouver sous tous les comportements sociaux. La malveillance et la perfidie seraient là « les véritables valeurs de la société ». L'homme qui a réussi est considéré comme ayant été particulièrement habile dans ses manœuvres : il est celui qui a réussi à tromper. Les époux entre eux demeurent étrangers et plus qu'étrangers, hostiles : chaque époux ne se sent chez lui que dans son village, et le village de son conjoint n'hésite pas à lui faire sentir qu'il demeure un intrus. La fidélité entre époux est exceptionnelle : chacun trompe l'autre à l'intérieur de leur *susu*, en choisissant parmi celle-ci son partenaire. Chaque époux possède ses propres biens. La propriété est fondée sur la force en ce sens qu'« on cache la récolte comme on cacherait le produit d'un vol » (168) et d'ailleurs « le soupçon à Dobu est quelque chose de paranoïaque » (171). Dans ce milieu passionné, violent, hostile, l'individu ressent avec une particulière acuité sa faiblesse. Il a donc l'habitude de recourir à la technique magique pour forcer le destin et plier les autres hommes à ses desseins personnels. La magie à Dobu revêt donc une importance exceptionnelle : elle est partout et imprègne toutes les circonstances de la vie. Certaines pratiques rituelles sont à ranger parmi cet ensemble magique : ainsi en est-il pour l'« anneau de Kula », système économico-magique selon les normes duquel s'établit un échange inter-insulaire, entre une série de petites îles qui forment l'anneau ainsi nommé, on échange — d'individu à individu — des colliers de nacre et des coquillages, les premiers objets circulant autour de l'anneau dans le sens des aiguilles d'une montre, les derniers circulant dans le sens inverse; la pratique du *wabuwabu* est tenue en particulière estime : il s'agit d'un « exploit » qui consiste, pour chacun, à obtenir le plus grand nombre possible de colliers de coquilles de spondyles en caution d'un seul coquillage; c'est en somme une opération de crédit à long terme, mais équivalant à un véritable abus de confiance.

Les populations de Dobu vivent donc dans un perpétuel état de méfiance et d'hostilité. Le climat de la vie quotidienne est fait de duplicité et de rivalité. « Austères, prudes, et passionnés, consumés par la jalousie, la suspicion et la rancune », les indigènes s'épient les uns les autres et cherchent à s'exploiter mutuellement. Une grande pruderie recouvre les relations de la vie sexuelle, qui sont très libres : une fois respectées les obligations de ce formalisme hypocrite, la licence peut se donner libre cours, les apparences restant sauvées.

Tel est, rapidement esquissé, le tableau que dresse l'auteur de la vie de Dobu : tableau peu flatteur, vie peu facile. Les valeurs qui ont cours dans cette sociétés semblent opposées à celles qui régissent généralement les comportements humains. Toutefois, il ne faudrait sans doute pas trop se hâter de conclure : car il apparaît que si effectivement les Dobuans suivaient les valeurs dégagées plus haut, ils n'auraient pu développer leur système social et mener

une vie matérielle normale; ils seraient en effet tombés dans l'anarchie. Si les morales et les éthiques peuvent varier dans de larges proportions, il ne semble pas que l'on puisse fonder une structure sociale sur cette sorte d'amoralisme de Dobu. On serait tenté de croire, malgré la grande expérience de l'auteur, que les « échantillons de civilisation » ne présentent qu'un aspect partiel, sinon partial, de la culture dobuane, et que les jugements de valeur qui s'y trouvent exprimés sont exagérés. Cette vue partielle fausse donc les perspectives et ne nous livre pas l'intégralité de Dobu. Il ne s'agit là sans doute que d'un échantillonnage. Dans quel mesure est-il représentatif ? Le vrai visage de Dobu reste obscur.

Jean POIRIER.

BLACKWOOD, Béatrice. **The Technology of a Modern Stone Age People in New Guinea.** Oxford, University Press, 1950, 60 p., 16 pl., hors text. : 4°. (Pitt Rivers Museum, occasionnal papers on technology n° 3).

Miss Beatrice Blackwood, bien connue des ethnographes océanistes pour son travail sur Buka Passage, eut l'occasion de passer neuf mois, en 1936-37, dans une région non contrôlée de la Nouvelle-Guinée. Il s'agit de villages de la Haute Vallée du Watut, un affluent de la rivière Markham qui débouche dans le Golfe Huon, près de Laé, villages situés sur la ligne de partage des eaux entre la Nouvelle-Guinée et la Papouasie. Là vivent des populations pratiquement peu touchées et où Miss Blackwood eut l'occasion de voir — aussi étonnant que cela puisse paraître, à moins de quatre milles à vol d'oiseau d'une station de police, et à moins de six milles de deux aérodromes — encore vivante, toute une civilisation de l'âge de la pierre. Quoi qu'il en soit, Miss Blackwood a vécu au milieu d'une population néolithique dont elle a inventorié le matériel. Son étude des herminettes est à ce point de vue fort intéressante. Elle décrit très bien et illustre à l'aide d'excellentes photographies, tous les stades de la fabrication depuis la préparation de la pierre jusqu'à l'emmanchement. Elle a mesuré l'angle d'attaque de l'instrument et il me semble que c'est pour la première fois que nous voyons un tableau comparatif des emmanchements maoris, mélanésiens et actuels. Avec ces haches, Miss Blackwood a vu abattre de gros arbres selon une technique qui utilise à la fois le feu et la taille; méthode classique dans la Calédonie ancienne, par exemple, mais qui a rarement été décrite. Miss Blackwood a vu fabriquer, à l'aide de procédés très rudimentaires — piquetage et percussion — et sans même l'utilisation d'un drill, une tête de massue formée d'une pierre ronde percée. Elle a vu également fabriquer des arcs et des flèches et elle en a étudié les proportions, sans entrer d'ailleurs bien avant dans les problèmes de balistique et d'équilibre en vol. Le feu dans ces populations est produit au moyen d'une scie en bambou flexible. Les instruments de musique, les paniers, sont aussi bien décrits par l'auteur dont l'ouvrage s'achève par 16 planches reproduisant une cinquantaine de photographies illustrant pour le mieux ces descriptions. Nous devons la remercier d'avoir ainsi fixé les techniques d'une population vivant à l'âge de la pierre, avant que celle-ci ne tombe, ce qui ne saurait tarder, dans le domaine des préhistoriens et des archéologues.

P. O'REILLY.

BUCK, Peter H. (Te Rangi Hiroa). **Material culture of Kapingamarangi,** Honolulu, Bernice P. Bishop Museum, 1950, 291 pp., ill. 80 (Bernice P. Bishop Museum, Bulletin 200).

Cet ouvrage fait l'inventaire méthodique de la culture matérielle des habitants de la petite île de Kapingamarangi, modeste atoll de Micronésie. Cette enquête a été menée dans le cadre de la C.I.M.A. (Coordinated Investigation of Micronesian Anthropology); le regretté P. Buck assumait la partie de l'enquête concernant la vie matérielle, et l'anthropologie, S. H. Elbert étant chargé de l'étude de la langue, K. P. Emory de l'étude de l'organisation sociale et de la religion. L'auteur donne dans cet ouvrage une masse considérable de documents soigneusement classés; il passe successivement en revue la nourriture, l'habitation, les diverses techniques, le vêtement, la fabrication des pirogues, les méthodes de pêche et de piégeage, pour finir par les jeux et les diverses techniques d'ornementation corporelle. L'illustration, fort riche, comprend 167 figures (carte, photographies, dessins).

Peter H. Buck termine sa revue d'ensemble en consacrant quelques pages — malheureusement beaucoup trop brèves selon nous — à une question très importante : l'acculturation et la culture matérielle. Il fait le point des diverses modifications qui sont la conséquence des contacts ethniques et culturels et qui changent le paysage physique — et moral de l'île.

La conclusion de l'auteur affirme l'originalité de Kapingamarangi et l'intérêt qui s'attache à son étude. « Le peuple de Kapingamarangi est un peuple des atolls qui a trouvé un équilibre entre sa culture et le milieu géographique où il entend continuer à vivre ». La petite île reste relativement à l'écart des influences extérieures. Peter H. Buck en dehors de l'éducation, des soins médicaux, et de quelques produits amenés par le trafic commercial, ne voit pas ce qu'elle aurait à gagner à un contact plus intime avec le monde extrapolynésien. Peut-être... Mais cet apport est déjà considérable : précisément, ces trois termes ne résument-ils pas le meilleur de ce que Kapingamarangi peut attendre de l'acculturation ?

Jean POIRIER.

DUPEYRAT, André. **Le Sanglier de Kouni : Père Chabot, missionnaire en Papouasie.** Issoudun. Dillen et Cie, 1951, 211 p., ill. hors-texte, cartes, in-12.

Cet ouvrage écrit en hommage au Père Chabot (1), « le Sanglier de Kouni » ne se propose pas d'atteindre un but scientifique; il est cependant riche d'observations cueillies sur le vif.

Il présente une esquisse de classification des races du centre de la Nouvelle-Guinée (p. 35, 36) : les Roros, sous-race des Polyno-Papouanésiens, un mélange de Papous mélanésiens et de Polynésiens dont quelques colonies échouèrent, il y a des siècles, sur la côte de Papouasie; les Kounis, Malo-Papouanésiens. On y trouve encore quelques détails anthropologiques (p. 34) et vestimentaires (p. 34, 35) sur ce dernier peuple (les « Ounis-Ounis » comme on les appe-

(1) Un premier hommage au Père Chabot avait été rendu par Williamson dans son livre : *The Mafulu, Mountain people of British New Guinea*, p. 117 et préface; Mac Millan et Cie, 1912.

lait alors) [p. 21]. Une courte morphologie de la société est esquissée avec la dualité des habitations (maisons des femmes et maisons des hommes, p. 74), celle des tâches (tâches féminines, p. 167, tâches masculines). Ces dernières sont dirigées « par l'instinct et le caprice, la guerre, la parure afin de plaire », le mariage, etc. (p. 57).

L'auteur montre combien est révolutionnaire, à côté de ces huttes malpropres (p. 130) mais de forme traditionnelle, la construction d'une maison familiale à l'européenne, et où mari et femme cohabitent (p. 74).

Les relations sociales y sont aussi présentées :

En ce qui concerne le mariage, le P. Dupeyrat nous dit : « On se marie afin que la femme élève des porcs » (p. 68); la jeune fille n'a rien à voir dans le mariage (p. 67), établi uniquement par les parents; « la femme est l'objet d'échange, qu'on vend au prix le meilleur », monnaie, porcs, etc. (p. 67, 68). Une grande pudeur amoureuse règne d'ailleurs chez les Kounis (p. 66).

Mais ce qui révolte le plus l'auteur, c'est l'infanticide, coutume ancestrale (p. 50), et souvent les cochons remplacent l'enfant tué sur le bras de la mère, même à la messe (p. 146).

En ce qui concerne la mort, le Père Dupeyrat a noté les adieux d'une mère à sa fille partant se faire religieuse, et qu'elle considère comme morte (p. 167), décrit la tenue de grand deuil (p. 170), les cérémonies de fin de deuil (p. 170), l'abandon du village aux morts (p. 156), l'exposition dans un arbre, du guerrier mort en combattant (p. 94), la crainte des ossements (p. 118) et celle des esprits des morts (p. 153) contre lesquels les Kounis possèdent des antidotes.

Parmi les relations sociales, notons encore la guerre, qui se traduit sous forme de vendettas haineuses et sans fin (p. 83, 84), la paix qui se scelle par le sang des porcs (p. 98), le témoignage d'amitié qui se dit « prendre le sang des pieds » (car les pieds sont arrosés du sang du porc sacrifié [p. 40]); la compensation d'un sentiment de faute (don d'un diadème de plumes rouges au Père fait par un catéchiste qui veut retourner à sa vie d'autrefois [p. 65]); l'échange de tabac (p. 127), l'obtention des services, par le don d'une chemise (p. 96), le serment par le manche de la hache (p. 94), le refus de la paix en crachant par terre (p. 96) etc.

Le cannibalisme régnait il y a encore peu de temps, « car il consacrait la virilité, et l'absorption de chair humaine rendait fort » (p. 50, 51). Aussi, dire à quelqu'un « tu manges de chair à tort et à travers » est une insulte et cela comporte une punition : le ventre gonfle et l'homme ne peut trouver « d'épouse » p. 61).

Le Kouni est présenté comme un « fragment social » sans personnalité (p. 53) tant sa vie est avant tout grégaire (p. 147). Sa langue manque de concepts de noms génériques (p. 60); il compte jusqu'à 3, et traduit les quantités supérieures par « beaucoup » (*taléléa*) [p. 58]. Le rêve détermine et influence sa conduite (p. 99) et « il croit aux esprits qui nuisent à l'homme vivant et à ses biens » (p. 53). Tout est soumis à l'empire de ces derniers : préservation du groupe, entr'aide, affection naturelle et familiale, mort. Le Kouni vit dans une crainte perpétuelle, entretenue soigneusement par les sorciers (p. 54).

Enfin, on trouve dans ce livre un aperçu sur le contact de la religion chrétienne avec la mentalité primitive : l'évêque est pris pour l'incarnation d'un esprit tout puissant (p. 70); les prêtres sont des esprits dangereux (p. 42).

Les meilleures méthodes d'évangélisation sont : l'enseignement dans la langue autochtone, le débroussage, le jardinage, etc.; l'auteur nous donne aussi le sens du mot chrétien pour l'indigène (p. 80), le comportement des parents vis-à-vis de leur fille devenue religieuse (p. 168), celui des vieux se moquant des jeunes catéchistes (p. 61), la conservation des traditions et danses guerrières dans les fêtes de l'église (p. 198), etc.

Ce livre apporte, d'une manière concrète et vivante, des documents qui seront fort utiles à l'ethnologue.

E. MÉTAIS.

LUOMALA, Katharine. **The Menehune of Polynesia and other mythical little people of Oceania.** Honolulu, Bernice P. Bishop Museum, 1951. 4° (Bulletin, n° 203).

Le terme *menehune* désigne une population légendaire des îles Hawaï, il s'agit de nains, particulièrement farouches, vivant en des endroits retirés, incapables de supporter la lumière du jour, experts en diverses techniques (surtout celle de la construction en pierre). Ces Menehune aujourd'hui mythiques, ont-ils eu autrefois une existence historique, ainsi que plusieurs auteurs l'ont affirmé. voyant en eux la couche la plus ancienne de population ? L'auteur repousse cette théorie en montrant qu'elle ne se fonde sur aucun argument valable.

Le problème est à relier à d'autres questions. Deux possibilités se présentent : ou bien inclure les Menehune des îles Hawaï dans le cycle des nains qui se retrouve dans toute l'Océanie (Mu, Wa, Wao, Epea, Haa-Kualiki, Kanaka-Pilikua des Hawaï, Patupaiarehe de Nouvelle-Zélande, Chokalai de Pouape, Malavui des Banks, Masi et Kakamora des Salomon, etc.), ou bien voir en eux des cousins germains des Manahune de Taḥiti, des Manaune des îles Cook et des Manahua de Nouvelle-Zélande, qui semblent représenter d'anciennes couches ethniques ou des groupes de condition sociale inférieure, sans particularité spéciale de taille. K. Luomala estime que les Manahune (Manaune) formaient en Polynésie centrale, la partie de la population qui avait le statut le plus bas (lower class workers) et que, aux Hawaï, les Menehune, suivant un processus de mythisation, sont devenus des êtres surnaturels, sans qu'il faille chercher en eux de correspondance avec une réalité historique.

L'auteur repousse donc toutes les théories antérieurement présentées depuis celle de Dixon qui a affirmé l'existence d'un très fort élément négrito aux Hawaï (surtout à Kauai) jusqu'à celle de P. Buck pour qui les Manahune-Menehune représentent un très ancien élément de culture primitive (correspondant aux Tangata Whenua de Nouvelle-Zélande) repoussé ensuite par l'élément jeune et progressiste qu'était la « culture des Arii », partie de Raiatea; cette culture des Arii se serait répandue à partir du XIIIe siècle dominant la couche des Manahune (sauf en certains points comme à Necker et à Nihoa) et poursuivant sa conquête jusqu'en Nouvelle-Zélande (déclin des Tangata Whenua). Les conclusions de Katharine Luomala, pour prudentes qu'elles paraissent, nous semblent trop affirmatives. On ne peut pas dire avec certitude que les Menehune sont simplement le produit d'une affabulation et ne correspondent pas à un souvenir précis. Ce petit peuple, négroïde d'aspect, peut-il être la transposition mythique de tribus réelles, celles des Negrito des Philippines ? L'archipel des Philippines, selon nous, doit être considéré comme ayant été très

probablement le centre de dispersion des Polynésiens, leur aire de départ pour leur expansion océanienne. Mais cette explication ne rend pas compte du fait que les homologues tahitiens des Menehune ont un caractère tout différent. Le problème, on le voit, n'est pas encore tranché, mais il est imprudent, en l'état actuel de la question, de considérer ces récits comme légendaires — c'est-à-dire dépourvus de tout fondement historique — et non mythiques. Il faudra peut-être un jour reconsidérer l'unité du « cycle » menehune-manahune-manahua : on méconnaît trop le caractère aberrant de certaines données comme le fait que les Manahua de Nouvelle-Zélande sont généralement décrits comme ayant les cheveux blonds ou roux.

D'autre part, certains points de l'argumentation de l'auteur nous paraissent devoir être contestés. On nous indique, dans la conclusion, en ce qui concerne la petitesse de la stature des Menehune, que *several factors have entered into the formation of this detail;* nous ne pensons pas qu'il s'agisse là d'un détail; ces facteurs seraient au nombre de trois : 1° la tendance des conteurs à l'exagération; 2° l'assimilation qu'ils ont faite des Menehune au type plus général des esprits sylvestres et 3° la taille relativement plus faible de nombreux travailleurs de la classe sociale inférieure, comme par exemple, les Manahune de Tahiti, fait qui résultait d'un régime alimentaire et d'un genre de vie plus durs. Laissons les deux premiers points qui ne constituent pas une explication et déplacent le problème; en ce qui concerne la taille inférieure des basses classes à Tahiti, c'est là une hypothèse qui reste à démontrer. Il semble que les *arii* aient eu souvent une très haute taille. C'est là un fait corroboré par de nombreux témoignages; le système des alliances matrimoniales favorisait ce caractère, les nobles se mariant entre eux. Encore doit-on noter des exceptions : Aotourou, embarqué par Bougainville (Ahu-turu) était, semble-t-il, d'une classe assez élevée : il appartenait pourtant au type négroïde de taille moyenne. Mais il n'est guère possible de distinguer en dehors de cette aristocratie peu nombreuse entre les autres couches de la population; nous ne croyons pas, au surplus, que dans l'ancienne Tahiti, les conditions de vie des basses classes aient été de nature à modifier héréditairement la stature.

Ces réserves nous paraissaient nécessaires, pour nuancer les conclusions trop catégoriques de l'auteur. Il reste que le présent travail constitue un excellent exposé de la question, intelligent, substantiel, et qu'il doit être considéré comme un très précieux outil de travail.

Jean POIRIER.

MEAD, Margaret. **Male and Female. A study of the sexes in a changing World.** London, Victor Gollancz, 1950, XII, 477, in-8°.

Margaret Mead a étudié les rapports entre hommes et femmes dans sept peuplades des îles du Pacifique (Samoans, Manus, Arapesh, Mundugomor, Tchambulli, Iatmul, Balinésiens), ainsi que dans la civilisation américaine. La méthode générale est analogue à celle de l'école de Kardiner combinant les observations psychanalytiques et le comparatisme sociologique.

Mais l'intérêt de ce livre dépasse le problème particulier qu'il envisage. Quelques remarques ajoutées à la fin de l'ouvrage (appendice II) sous le titre : « The ethics of insight-giving », définissent assez bien l'intention de l'auteur. Comment la sociologie, en particulier la méthode comparative, peut-elle nous aider à com-

prendre notre propre situation ? Sans doute, le problème n'est pas neuf. On peut même dire qu'il est d'ordinaire résolu d'avance par la plupart, les uns estimant qu'en effet la science positive des mœurs peut seule fonder une éthique, les autres affirmant que les règles morales sont indépendantes des vicissitudes historiques. Or, précisément, la manière dont Mrs. Mead nous propose d'examiner ici l'écart entre les faits et l'idéal, ne permet de la ranger, ni parmi les « positivistes », ni parmi les « idéalistes ». Il ne s'agit pas, comme elle dit, de supprimer « la tension de la corde » entre les deux conceptions, mais de concevoir une objectivité moins positiviste et une morale moins formaliste.

Entre l'ethnologue, qui étudie quelques tribus « des mers du Sud », et l'homme, qui cherche à comprendre son milieu pour s'orienter en lui, il n'y a pas une discontinuité complète : c'est toujours de la même manière que nous déchiffrons des faits « humains ». Il s'agit de savoir comment les institutions, les coutumes, les événements orientent ou peuvent orienter la conduite des hommes, c'est-à-dire comment ces coutumes, ces conditions de vie sont perçues par les hommes et constituent pour eux *un contexte émotionnel* où se préparent les intentions explicites, les manières d'apprécier les choses. Lorsque, par exemple, Mrs. Mead analyse les façons de nourrir l'enfant, de lui imposer les premières disciplines de propreté ou autres..., elle fait tout autre chose qu'appliquer un schéma psychanalytique tout fait ou ramener des conduites à quelque « instinct », il s'agit plutôt de montrer les premiers contacts émotionnels de l'enfant avec des « patterns », des coutumes dans lesquelles se traduit l'atmosphère générale d'un milieu humain. Ces premiers traitements de l'enfant, ces premières disciplines ne sont pas « la cause » de son évolution ultérieure, mais ils définissent son entrée dans une culture où chaque élément est en continuité avec tous les autres, implique un même système de valeurs, en sorte que tous ces éléments se correspondent, symbolisent entre eux du fait qu'ils participent à une même physionomie émotionnelle dont l'ethnologue cherche à dessiner les grandes lignes. Or, de son côté, notre conscience morale fait-elle autre chose qu'expliciter et ordonner dans une intention claire un mouvement qui déjà s'esquisse ou se propose dans notre situation de fait ? Il n'y a pas plus de morale pure que de faits purs, il y a des hommes qui ont sans cesse à se reprendre eux-mêmes dans la réflexion. A ce point de vue, le propos de Mrs. Mead, quoi qu'il en soit des détails de l'exécution, mérite de retenir l'attention : la principale tâche de l'éthique, en effet, n'est-elle pas de « faire voir » quelles sont les valeurs que les hommes peuvent effectivement *sentir* et vivre dans tel contexte historique ? Sans doute, les sciences anthropologiques peuvent être utilisées pour le meilleur ou pour le pire, mais, par ailleurs, un idéal formel devient une prétention vide s'il nous aveugle sur le fait que, dans toutes les valeurs, le rationnel et l'irrationnel sont inséparables : c'est toujours au niveau du monde *perçu* et vécu que la réflexion et l'émotion deviennent intérieures l'une à l'autre pour former notre capacité d'évaluation, ce que Pascal appelait « l'ordre du cœur ».

Le problème posé par Mrs. Mead n'est donc qu'un cas particulier : toutes les questions religieuses ou morales appelleraient un traitement analogue.

Dans un ouvrage qui abonde en descriptions de détails, les articulations principales de la pensée risquent de paraître un peu diffuses. Nous en soulignerons deux.

Dans toutes les sociétés, l'homme et la femme se distinguent par leur condition, et cependant la manière dont ils se distinguent n'est pas constante. Impossible de

définir une virilité ou une féminité en soi. Telle est la thèse la plus apparente de l'ouvrage. Cependant, son originalité véritable est plus nuancée et plus importante. Mrs. Mead se refuse à admettre l'existence d'un problème unilatéral de la femme par exemple (ou de l'homme, suivant le cas). Tout problème pour un sexe, dans une civilisation donnée, suppose corrélativement pour l'autre des déficiences, peut-être moins visibles mais non moins réelles. Le féminisme, dit-elle, se détruit lui-même dès lors qu'en se laissant enfermer dans une revendication des droits, il se borne à introduire un nouveau champ de compétition dans un monde qui n'en reste pas moins pour autant un monde masculin. En réalité, il n'y a de problème que de la *relation* entre les hommes et les femmes (qu'il s'agisse d'adultes ou d'enfants entre eux et avec leurs parents). C'est cette relation, cette structure bipolaire qui est le fait sociologique, en même temps qu'il devient pour nous un problème éthique lorsqu'il s'agit de « rectifier la balance ». S'il n'y a pas d'occupation que l'on puisse classer définitivement comme masculine ou féminine, il y a un sens de la relation entre les sexes impliqué dans les diverses manières d'organiser la vie; c'est cela qu'il s'agit d'expliciter.

Mais pourquoi cette explication est-elle nécessaire pour nous ? La comparaison entre les coutumes de la Nouvelle-Guinée et celles de civilisations complexes, telles que les États-Unis, met en évidence un fait central : alors que les types de conduite et de relations sont relativement stables dans le premier cas, nos sociétés complexes se présentent comme un « changing World ». Si diverses que soient nos habitudes familiales, éducatrices, etc., il y a du moins un dénominateur commun : la préoccupation du « futur » qui introduit un écart entre la réalité et l'idéal (l'avenir du foyer, l'avenir de l'enfant...). Les influences du passé ne s'exercent pas directement sur une génération; l'appropriation personnelle d'un type de relations entre les sexes aboutit à former un « passé imaginaire pour l'idéal et un futur imaginaire ». Il y aura donc ici deux niveaux obligatoires de description : les régularités statistiques et l'attente idéale (p. 363-364). Avec l'apparition de cette conscience aiguë du temps, en un mot de l'historicité, nous passons du domaine des « patterns » collectifs relativement stables à celui des « valeurs » promues personnellement. La nécessité de nous orienter en connaissance de cause fait partie de l'essence même de notre civilisation.

Telles sont les deux idées qui paraissent commander l'interprétation de la pensée de Mrs. Mead. On les retrouve, par exemple, dans la question de la stabilité du mariage. Ce n'est pas en « culpabilisant » le divorce que l'on résout la question. La manière dont se contractent des unions irresponsables tient à tout un ensemble de conditions qui pèsent également sur la physionomie des unions stables. Mrs. Mead compare cette question à celle de la natalité : alors que dans un passé tout proche, dit-elle, l'enfant était regardé comme une charge à éviter, il semble que les jeunes générations aient été mieux en mesure de le désirer comme une valeur positive de la vie. Or, la manière formelle, impersonnelle, dont nous concevons la stabilité du mariage se trouve en quelque sorte sans support parmi les exigences de notre « monde changeant », elle y apparaît presque comme une anomalie. Pour que la stabilité puisse être reconnue comme une valeur personnelle, Mrs. Mead pense qu'il faudrait faire cesser la discontinuité existant entre la période préparatoire au mariage et le mariage lui-même; elle accuse ici non seulement l'absence de préparation, mais aussi le fait que le « pre-courtship behaviour » (en Amérique) est déjà marqué par une civilisation qui donne à

l'amour son caractère particulier; plus encore, la manière même dont un individu « sent » son corps sexué est un fait « culturel », c'est-à-dire s'insère dans un contexte émotionnel.

Il y aurait sans doute des transpositions à faire entre la situation de l'Amérique et la nôtre, certaines analyses de détails pourraient être contestées, elles demanderaient surtout à être poussées plus loin, mais d'une manière générale il y a là une manière d'aborder les problèmes humains qui paraît être une voie exacte de recherche.

Edmond ORTIGUES.

POIRIER, Jean. **Sur la définition de l'ethnologie. Notes d'histoire et de méthodologie ethnologiques.** Paris, Éditions de l'Ermite, 1951, 20 p., tiré à part, revu et augmenté du *Monde non chrétien*, mars-avril 1951.

« La recherche ethnologique, aujourd'hui parfaitement consciente de son originalité, souffre encore d'une certaine imprécision méthodologique qui autorise de regrettables interférences. Cette même imprécision est à la source de la dispersion actuelle des enseignements » (p. 24). M. Poirier poursuit donc un but pratique : essayer une définition c'est en quelque sorte faire le point, caractériser un moment de l'évolution scientifique en vue d'assurer la marche en avant. Les liens qui unissent diverses méthodes telles que l'anthropologie, la raciologie, la préhistoire, la technologie, l'œcologie..., proposent aux chercheurs un plan de collaboration. En outre, la détermination de cet objet ou de ce but commun doit permettre non seulement de montrer le concours de ces diverses disciplines, mais encore de situer le sens et la portée de l'ethnologie parmi les sciences de l'homme. M. Poirier a cherché une définition qui réponde à ces diverses conditions. Il propose la suivante : « Science unitaire des comportements sociaux traditionnels dépendants ». Il explique ce dernier terme : « c'est-à-dire des comportements dictés à l'individu par l'influence du triple milieu dans lequel il évolue (racial, naturel et social) » [p. 16]. Toute espèce de tradition, rationnelle ou non, peut être objet d'ethnologie en tant qu'elle dépend des conditions du milieu naturel et humain, donc en tant qu'elle est une caractéristique culturelle. Ainsi, sur un même objet, « un fait culturel donné », s'unissent les diverses méthodes qui analysent « le triple apport d'une triple influence ».

L'auteur souhaite de voir les études ethnologiques s'organiser et s'étendre à tous les degrés de l'enseignement. On ne peut que s'unir à un tel souhait. Car l'ethnologie, en donnant le sens des relativités culturelles, lève bien des barrières entre les hommes : à ce titre elle est nécessaire au développement de l'humanisme.

Edmond ORTIGUES.

RIESENFELD, A. **The megalithic culture of Melanesia.** Leiden, E. J. Brill, 1950, X, 736 p., ill., planches h.-t., cartes repl., bibliogr., in-8°.

Cet ouvrage, illustré de 3 planches photographiques, 8 cartes et 26 figures, réunit une somme documentaire exceptionnelle. Il s'appuie sur une bibliographie qui comprend exactement 1.000 titres. On peut dire que l'essentiel des thèses présentées dans ce millier de volumes a été résumé par A. Riesenfeld.

Le problème traité ici est d'une particulière importance : il s'agit de la civilisation mégalithique mélanésienne, envisagée à travers les vestiges archéologiques et tous autres documents rassemblés et interprétés par l'auteur : ethnographiques, mythologiques, etc. Jusqu'alors, les divers auteurs ayant traité du mégalithique océanien avaient présenté des théories assez différentes; certains voyaient, dans ces importants vestiges, les traces laissées par un peuple de migrants nettement distinct des populations mélanésiennes; d'autres attribuaient ces constructions aux Mélanésiens; plusieurs discernaient au sein de cette pseudo-civilisation mégalithique au moins deux stratifications culturelles : c'est ainsi que Layard distinguait entre « culture des dolmens », la plus ancienne, et « culture des menhirs » — opinion qui était aussi celle de Speiser; pour Rivers, il convenait de séparer la culture des dolmens de la culture des pyramides, plus récente. Au contraire, l'auteur affirme l'unité de la culture mégalithique, qu'il rattache à une seule couche ethnique. Ses conclusions sont tout à fait nettes — et il n'hésite pas à apporter la même précision lorsqu'il s'agira de retracer le détail des voies de migration. L'hypothèse nous semble aventurée, et contredite par les faits.

A. Riesenfeld estime que la Mélanésie a été envahie par un peuple à peau claire, à cheveux raides ou légèrement ondulés, à rattacher aux mongoloïdes; c'est cette population qui introduisit les divers types de construction lithique : dolmens, menhirs, cercles ou clôtures de pierre, tables, autels, etc. Il est possible que la statuaire en bois soit également due à leur influence. Ces immigrants à teint clair étaient un peuple marin, pourvu de grandes pirogues à gréement, et expert en agriculture; l'irrigation leur est due ainsi que les techniques connexes de fossés de protection, maisons surélevées, etc., De nombreuses plantes comestibles ont été introduites par eux, en particulier le taro, l'igname, le cocotier, la banane, la canne à sucre — c'est-à-dire de beaucoup les plus importants — ainsi que les « plantes sacrées » (cordylène, croton, cycas, etc.). Les immigrants aimaient les larges avenues (les Papous pratiquent au contraire des sentes étroites), souvent bordées de plantes rituelles et de constructions en pierre, aboutissant aux terrains de danse. C'est également le peuple des mégalithes qui a apporté le porc en Mélanésie. Il faut aussi attribuer au même peuple les pilons et les mortiers de pierre, la poterie (et son utilisation funéraire), les haches quadrangulaires et, d'une manière générale, l'usage de l'obsidienne, ainsi que les pétroglyphes. Autre notation intéressante : les envahisseurs auraient été porteurs de « chapeaux » par opposition aux populations préexistantes qui allaient tête nue.

Le peuple des mégalithes avait un culte des morts très développé. Les cadavres étaient inhumés en position assise, la tête dépassant hors du sol. Souvent, après décomposition du corps, on enterrait les os sous les dolmens. Les menhirs étaient des figurations d'ancêtres. Le cannibalisme était inconnu, mais on pratiquait la chasse aux têtes. Les cultes du serpent et du requin étaient très développés. La mythologie des nouveaux venus était très riche.

L'auteur s'est attaché à préciser l'itinéraire des différentes migrations; il l'a fait pour chaque archipel et pour chaque île avec un luxe de détails, reproduit dans les indications cartographiques, qui ne laisse pas de suggérer quelque scepticisme : il est difficile dans l'état actuel de nos connaissances de retracer aussi minutieusement le cheminement des populations à travers les îles.

L'intérêt principal du présent ouvrage, lequel a coûté à son auteur une somme de travail considérable, ne réside sans doute pas dans les thèses qu'il soutient

mais dans la somme documentaire qu'il présente. L'ethnologie y trouvera condensé l'essentiel des connaissances ou des hypothèses actuelles sur le mégalithique mélanésien. Les théories qui sont exposées n'entraînent pas la conviction. Est-on fondé à parler d'un véritable mégalithique, nettement caractérisé et homogène? Ne devrait-on pas, plutôt, distinguer entre le mégalithique vrai, tel qu'on l'observe par exemple aux Fidji ou aux Hébrides, et les constructions diverses (tumulus, cercles, murs, etc.) faites d'un grand nombre de pierres de petite taille, que l'on rencontre par exemple en Nouvelle-Calédonie (et qui, selon nous, font échec à la légende d'un pseudo-mégalithique canaque) : on ne peut qualifier de mégalithique qu'une culture ayant abouti à l'édification d'énormes monolithes soit isolés (menhirs), soit groupés (dolmens, cromlechs, allées couvertes, etc.). En ce qui concerne d'autre part la paternité de ces mégalithes mélanésiens, on doit opposer d'expresses réserves à la théorie de A. Riesenfeld, théorie suivant laquelle ces constructions seraient l'œuvre de la même couche de population à peau claire, à cheveux droits ou légèrement ondulés, venue de l'ouest et ayant traversé tout le Pacifique. On est bien obligé de remarquer que Riesenfeld n'a pu apporter aucune preuve à l'appui de sa théorie. Or, tout conduit à penser que cette structure mégalithique est l'œuvre des ancêtres des Mélanésiens. On sera sans doute d'ailleurs amené à distinguer plusieurs stades, plusieurs couches au sein de cette culture. Ajoutons enfin que le mégalithique polynésien se distingue très nettement du mégalithique mélanésien, à la fois dans son âge et dans sa technique. Il n'y a pas eu qu'un seul peuple de la pierre dans le Pacifique. Les faits ne nous semblent pas corroborer l'hypothèse selon laquelle les mégalithes de Mélanésie seraient l'œuvre d'une migration « claire », de « bâtisseurs de pierre » non Mélanésiens.

Jean POIRIER.

SPOEHR, A. **Majuro. A village in the Marshall islands.** Chicago, National Museum, 1949. (Feldiana, Anthropology, vol. 39.)

Cet ouvrage est l'étude d'une communauté micronésienne contemporaine qui a subi l'influence des cultures européenne, asiatique, américaine. Après la description de l'île, de sa population, l'historique des découvertes et des divers occupants, l'auteur présente la morphologie du village de Majuro. Il est divisé en quatre « districts » (*bukon*), p. 65; le district apparaît comme une forme antérieure à celle de village. Ce dernier issu d'un district, serait, comme lui, « une totalité » (p. 66).

L'étude de la structure des classes et de l'organisation politique de l'île Majuro nous montre une bipartition : les nobles et les gens du commun, classes héréditaires en ligne maternelle, quoique cette règle soit moins rigide maintenant. Les premiers sont divisés en trois parties : les *iroij* ou classe royale qui donne les Chefs supérieurs et les *iroij erik,* classe des nobles inférieurs; les *bwirak,* nobles qui tendent à s'incorporer aux précédents (*eroij erik*); les *jib,* « bordure inférieure » de la noblesse, qui sont relégués aujourd'hui dans la classe inférieure. Dans les roturiers, ou *kajur,* il y a les *alab,* nom et titre acquis par la naissance, en ligne maternelle, ou décerné à celui qui le plus d'habileté; les *atok* qui possèdent des talents spéciaux de navigateurs, guerriers, guérisseurs; ils sont respectés et les nobles sollicitent leurs conseils. Enfin on trouve les roturiers proprement dits.

Actuellement cette multiplicité de classes s'efface; les *bwirak* et les *iroij* forment

un groupe, celui des nobles; les autres (les *atok* n'ont plus guère d'importance depuis la disparition des guerres intestines) sont les « commoners » (p. 68 et suiv.). Autrefois, le Grand Chef était Chef de guerre, et des expéditions maritimes; il avait droit de contrôle sur les terres et les récoltes, était nourri par le peuple, etc. On lui devait un grand respect et il était doué d'un pouvoir magique (mana). Il portait sur lui la responsabilité de la bonne marche du monde marshallais. Des droits (polygamie, meilleure part de la pêche, de la récolte, du terrain, cimetière particulier) étaient inhérents à son rôle. Actuellement, il n'y a plus de différence de costume, ni de nourriture entre nobles et gens du commun, et le tribut aux Chefs constitue un cadeau volontaire et non plus une obligation (p. 77). Gens du commun et nobles travaillent désormais la terre côte à côte, mais, néanmoins, ne se marient jamais entre eux (p. 77).

Pourtant, l'auteur constate que cette hiérarchie, quoique presque inexistante en surface, de nos jours, reste encore ancrée dans les usages à cause de la relation étroite entre la structure des classes et la répartition de la terre. Le Chef garde encore son ancien droit de propriété de la terre et des fruits. De plus il a pour lui l'autorité que confère la connaissance de la tradition, des affaires, des coutumes de l'île. Aussi le magistrat actuel intermédiaire entre les indigènes et les Américains, nommé suivant le désir de ces derniers, par les habitants du pays, n'est-il autre que le fils de la sœur du Grand Chef, donc son successeur. Toutefois, une autre hiérarchie apparaît au contact des Européens, celle du savoir. Médecin, pasteur, interprète, maîtres d'école, prennent place, dans les fêtes, auprès de la noblesse (p. 80).

Vient ensuite, dans ce livre, une étude de la dualité relativement récente de la Chefferie à Majuro, qui entraîne une scission dans la société; cette dualité remonterait à un chef Lerok, qui a exigé que ses deux neveux se partageassent la possession de l'île après sa mort; le partage de la terre a entraîné celui des habitants (p. 82 et suiv.). Ce fait détermine des complications dans les divers droits pour les familles qui sont à cheval sur les deux domaines (p. 88 et suiv.). Or, cette scission s'évanouira dans l'avenir, avec la disparition de l'ancienne structure sociale que l'on observe depuis 50 ans, car elle est uniquement politique. Elle provient d'un affaiblissement des obligations du peuple vis-à-vis des nobles, de la diffusion des méthodes de commerce avec les Gilbert, etc., de l'extension de l'échange, de l'occupation, de l'établissement de la religion chrétienne, de l'apprentissage de la technique scientifique, de la médecine européenne, de langues plus évoluées (le Japonais, l'Anglais), du développement des individualités qui sortent des écoles d'apprentissage, de médecine, etc. (p. 95 et suiv.).

Après cette analyse, vient une étude sur la maisonnée et la famille. Le mariage se fait encore entre cousins croisés (p. 115). La composition de la maisonnée peut varier de la famille étroite, à la famille très large (p. 117). La résidence est, soit patrilocale, soit matrilocale, « aucune loi ou tradition » ne permet d'apercevoir si l'une est antérieure à l'autre (p. 116). Le lignage ou famille maternelle, s'appelle *bwij*, le nombril (p. 155). C'est par lui que, chez les nobles comme chez les roturiers, se comprend l'héritage des droits sur la terre, la transmission des titres, la constitution du conseil, le « tribut » alimentaire (p. 157). « La tête de lignage » peut être une femme; mais, dans ce cas, elle délègue son autorité à son frère.

Vient ensuite une étude sur la division de l'île en *wâto* (lots) de même taille, de la côte au lagon, bornés par des arbres (p. 161); ce qui les distingue

c'est leur longueur inégale qui provient de celle de l'île, et leur différence de fertilité suivant leur position par rapport à la côte (p. 161). L'auteur constate, à ce sujet, combien les droits des roturiers s'accroissent en face de ceux des nobles qui s'amoindrissent. Le roturier qui a toujours cultivé sa terre, prélève aujourd'hui largement sa nourriture avant de la donner à ceux qui avaient droit à ses produits (p. 164).

La terre peut être possédée par le lignage tout entier ou par le Chef de lignage seulement; une transformation s'opère dans le mode de transmission de ses droits qui peuvent aujourd'hui passer directement de père à fils au détriment du neveu : conflit entre deux systèmes de parenté (p. 167). Les différentes sortes de droits de transmission à la suite d'adoption, de reconnaissance, de conquête, de mariage, de dons entre époux, etc. sont examinés (p. 169, 170). Mais l'auteur avoue qu'il serait indispensable d'élargir l'étude à plusieurs îles Marshall, pour approfondir la relation très importante entre structure de classe, tenure et parenté (p. 176), et montrer le changement progressif de l'organisation économique de ces îles au contact des Blancs (p. 176).

L'auteur a recherché la couche de culture archaïque : l'origine totémique du clan (p. 178) qui tend à s'effacer comme unité sociale. Le clan est différent de la lignée et le sentiment d'apparentement entre ses membres y est plus diffus que dans le lignage (p. 178). C'est une unité maintenant dispersée territorialement (p. 180).

On trouve ensuite une sérieuse étude des nomenclatures de parenté (p. 182). Les variations des noms suivant l'âge, le sexe, la génération, les termes de réciprocité (oncle-neveu, grand-père-petit-fils, etc.) un système de classification des parentés y sont soigneusement notés. Une analyse concrète du comportement entre parents à différents degrés est suivie par celle de la parenté à plaisanterie qui lui paraît être un moyen social pour éviter des conflits entre certains parents.

Le système de parenté s'affaiblit lui aussi. Le respect, si strict autrefois, s'atténue (l'homme plaisante aujourd'hui avec le mari de la sœur, ce qui aurait causé un divorce autrefois, etc.). L'affaiblissement de l'autorité et des droits des Chefs de lignée en serait la cause (p. 200).

Puis suit une présentation du cycle de la vie (naissance, enfance, adolescence, mariage, divorce, mort) et des institutions nouvelles dans la vie du village (église, magasins de commerce, dispensaire, école, etc.). La vie économique et rituelle est en relation étroite avec la nature, les alizés, le rythme des saisons (p. 68). Mais les fêtes des peuples occupants se sont amalgamées aux fêtes indigènes ou les ont remplacées (fête scolaire, fête du 4 juillet, fête de Noël qui est aussi celle de la récolte). Ce travail, très concret, peut servir de guide dans une enquête ethnographique sur l'acculturation d'un peuple.

Éliane MÉTAIS.

ROUSSEAU, Madeleine, et divers. **L'Art océanien. Sa présence.** Paris, 1951, 138 p., ill., 4° (Collection « Le Musée vivant », n° 38).

La présente étude déborde assez largement son titre, car elle fait de longues incursions dans le domaine de la raciologie océanienne; elle examine aussi sous plusieurs aspects la culture matérielle et l'organisation sociale des peuples du Pacifique.

La richesse d'illustration de cet ouvrage est, comme il se doit, remarquable : 215 reproductions photographiques nous restituent quelques-uns des chefs-

d'œuvre de cet art qui demeure trop méconnu. Les textes qui accompagnent ces documents sont malheureusement de moins bonne venue, tout au moins pour certains. La réalité scientifique n'est pas toujours respectée; on a mis beaucoup trop l'accent sur l'unité de la culture océanienne, au mépris des premières phrases de l'introduction rédigée par le professeur Rivet, qui rappelaient que les sociétés de l'ensemble océanien « ne constituent ni une unité culturelle, ni une unité anthropologique ». Nous déplorerons d'autre part, en cet ouvrage collectif, l'absence de toute contribution de M. Leenhardt, l'un des meilleurs experts du sujet ici traité.

On doit relever d'autre part la constance d'un certain ton dogmatique que les spécialistes eux-mêmes hésiteraient à employer, et qui détonne d'autant plus dans le présent ouvrage qu'il sert des opinions souvent très contestables, ou même sans aucun fondement : « rien ne distingue ces peuples du sud-est asiatique [les Indonésiens] de ceux que nous allons trouver en Mélanésie » — « des cités lacustres de l'Indonésie à celles des Iles Sous le Vent, des terrasses irriguées des Ifugaos de l'île Luçon (Philippines) aux canalisations de l'île Ulawa (Salomon), des places dallées entourées de pierres levées de l'Indonésie à celles de Nuka-Hiva (Marquises), des statues colossales de Nias et de Sumatra, à celles de l'île de Pâques, il n'y a pas de différence; un même passé les a réalisées. Les Papous sont (après les Négritos ?) les premiers venus dans les îles du Pacifique ». Madeleine Rousseau préfère les Mélanésiens aux Polynésiens; et elle a sur ces derniers des idées très nettes; toutefois, le lecteur n'apprendra pas sans étonnement que les Polynésiens, qu'il considérait sans doute, avec H.-V. Vallois, comme « un type jaune très peu différencié » sont en réalité des « métis de Noirs et de Blancs », lesquels « semblent avoir débarqué sans culture, sans traditions : ils ont tout emprunté aux Océaniens »; les Polynésiens, en effet, « n'ont fait qu'emprunter aux Océaniens à leur arrivée dans les îles [leur culture] dont on retrouve les éléments partout où s'est épanouie l'antique culture à mégalithes; mais celle-ci fut introduite dans le Pacifique au moins *6.000 ans avant l'entrée* dans l'histoire des Polynésiens ! »

Il faudra autre chose qu'une simple affirmation pour déposséder les Polynésiens de la paternité de leurs marae. Quant aux comparaisons ingénieuses (« Le rhumbe — beuglement du taureau — serait le souvenir d'un pays où il y avait du *bétail à cornes* ») ou acrobatiques (assimilation du « Soleil-Père », du « symbolisme phallique », etc., à la culture mégalithique, et rapprochement courageux établi entre la « barque solaire » et l'ancienne Egypte), nous n'en tirons pas grand motif à griefs Plus graves sans doute sont quelques anomalies : l'île hébridaise d'Ambrym, justement célèbre, est citée plus de quinze fois — mais opiniâtrement orthographiée Ambryn; cela ne laisse pas de choquer : l'ethnologie a ses classiques.

Tout cela dépare quelque peu le présent travail; mais le lecteur trouvera dans celui-ci une somme documentaire très intéressante, intelligemment illustrée, dont la mise au point a dû exiger des soins patients et attentifs.

Jean Poirier.

Südseestudien. Études sur l'Océanie. South Seas studies. Gedenkschrift zur Erinnerung an Félix Speiser. Basel. Museum für Volkskunde. 1951. 423 p., pl. illust., cartes 8°.

Les études contenues dans cet ouvrage collectif ont été réunies après la mort

de Speiser, pour honorer sa mémoire par des contributions à l'ethnologie océanienne. Nous devons ici nous borner à analyser rapidement chacune d'elles. R.-H. Lowie (*Some problems of geographical distribution*) traite du problème des convergences et des filiations et essaye d'énumérer à travers plusieurs exemples les données que l'on doit réunir pour apporter les preuves de la diffusion d'un fait culturel. G.-H.-R. von Kœnigswald (*Uber sumatranische Schiffstücher und ihre Beziehungen zur Kunst Ozeaneiens*) étudie quelques motifs décoratifs de draps du sud de Sumatra; il tire de cet examen d'importantes conclusions. Non seulement en effet il reconnaît la trace de diverses influences que l'on pourrait appeler classiques (Indonésie, âge du bronze de l'Asie orientale, Chine des Chou et T'sin) mais il souligne les relations qui, d'après lui, existent avec l'art océanien : Mélanésie (Nouvelle-Irlande), Micronésie et Polynésie. Kœnigswald dresse des tableaux comparatifs de certains motifs décoratifs de Sumatra et des pictogrammes de l'île de Pâques; quelques correspondances sont frappantes. Mais c'est ici qu'il conviendrait de reposer le problème : convergence ou filiation ? Cette dernière n'est pas absolument invraisemblable, mais si elle a existé, c'est selon nous, tout à fait indirectement, par le jeu de relais. Enfin l'auteur constate outre la route de migrations du nord de la Nouvelle-Guinée, l'existence d'une autre voie, passant par le détroit de Torrès et s'épanouissant jusqu'à la Nouvelle-Zélande, la Mélanésie et la Polynésie orientale. A. Bülher (*Bemerkungen zur Kulturgeschichte Sumbas*) analyse les différentes couches ethniques dont la superposition a abouti aux populations actuelles de l'île de Soumba; les divers éléments repérés sont négritoïdes, « paléomongolides » ou malais, « mélanésides » et « europides »; l'auteur rattache la culture mégalithique de l'île à l'élément malais; l'élément europide est socialement le plus élevé, et proviendrait de l'empire hindou-javanais de Modjopait. Werner Rothpletz (*Alte Siedlungsplätze bei Bandung (Java) und die Entdeckung bronzezeitlicher Gussformen*) donne le compte rendu de fouilles préhistoriques qu'il a pratiquées au centre ouest de Java. Un matériel abondant a été recueilli dans des sites d'anciens villages fortifiés; ces objets, trouvés en surface, sont variés : microlithes d'obsidienne, haches polies, fragments de céramique, moules de terre cuite, objets de fer. L'auteur met les moules servant à fondre les objets de bronze — jusqu'alors inconnus dans la région — en rapport avec la culture Dong-Son. L'ensemble de ces sites semblent témoigner de la présence d'une ancienne voie de passage utilisée assez intensivement par les migrations néolithiques. C'est à une autre étude préhistorique qu'est consacrée la contribution de H.-G. Bandi (*Die Obsidianindustrie der Umgebung von Bandung in Westjava*) : cet auteur analyse une précieuse collection du Musée Ethnographique de Bâle constituée par une série d'instruments en obsidienne récoltés par le Dr. W. Rothpletz au cours de la seconde guerre mondiale dans la région de Bandoung, à l'ouest de Java; ces trouvailles, faites en surface, ne comportent pas d'incidence stratigraphique; au point de vue typologique, elles comprennent une série de types de faibles dimensions : pointes de flèches à base convexe, à base droite, à tranchant transversal, grattoirs épais, ronds, quadrangulaires, ou en bout de lame, burins, perçoirs, tranchets; ce matériel est considéré comme appartenant au mésolithique. Des relations existent probablement avec d'autres cultures mésolithiques d'Indonésie (Java, Sumatra, Toalien des Célèbes); il y aurait eu une série d'apports venus des Célèbes autour du troisième siècle avant Jésus-Christ.

Leonhard Adam (*The bank paintings of Groote Eylandt* [*Gulf of Carpentaria*] *in the Melbourne University Collection*) illustre une thèse, chère à l'auteur, qui affirme, avec raison, l'appui mutuel que peuvent se prêter l'interprétation ethnologique et l'interprétation esthétique d'un même sujet; l'analyse des divers caractères des peintures sur écorce de Groote Eylandt montre qu'en dépit des relations avec l'Indonésie (dont témoigne l'art graphique des Nicobar) les réalisations les plus proches se trouvent dans les peintures sur écorce de la vallée du Sépik. C'est également l'Australie qu'étudie M. R. Sauter, mais sur le plan anthropologique (*Essai d'application de la méthode des profils graphiques* [*Leroi-Gourhan*] *à la craniologie australienne*); on connaît la nouvelle technique d'enregistrement mise au point en 1947 par André Leroi-Gourhan et qui se fonde sur la comparaison du crâne étudié avec un « normotype », ou crâne moyen (1). Après avoir comparé plusieurs centaines de crânes australiens et plusieurs dizaines de crânes tasmaniens et mélanésiens, R. Sauter a par cette méthode vérifié la relative homogénéité de la race australienne, l'originalité nette du type tasmanien par rapport au type australien, et les rapports semblent pouvoir être établis entre Australiens et Mélanésiens (les crânes mélanésiens examinés provenaient de diverses régions de Nouvelle-Guinée). Quant aux crânes préhistoriques de Keilor (Australie), de Wadjak I (Java) et de Lanq-Cuom (Tonkin), la formule obtenue par l'application de la méthode des profils graphiques conduirait à « nuancer » la qualification d'australoïdes qui leur a été attribuée. Comme le remarque l'auteur lui-même, il ne faut pas chercher dans la présente étude des conclusions définitives : elle est un exemple des possibilités de la méthode proposée par A. Leroi-Gourhan. Nous ajouterons que, selon nous, il convient avant d'appliquer la méthode, de réunir des séries aussi homogènes que possible : c'est ainsi que si les résultats notés en ce qui concerne les séries autralienne et tasmanienne paraissent très intéressants, les conclusions proposées en ce qui concerne la série « mélanésienne » n'ont qu'une valeur limitée : le terme « mélanésien » recouvre en effet de trop grandes diversités, et bien que les crânes étudiés proviennent « de Nouvelle-Guinée ou de ses abords immédiats », les races néo-guinéennes présentent entre elles de très grandes différences : quoi de commun entre un « Papou », un « Pygmoïde », et un « Polynésien » du littoral? Il s'agit là de trois races, sans doute métissées, mais fondamentalement différentes. Cela n'est pas, évidemment, sans influer sur le « graphique de fréquence » de la série mélanésienne.

M. Damm étudie l'irrigation des plantations en Océanie, irrigation qui s'applique surtout au taro aquatique (*Methoden des Feldbewässerung in Ozeanien*); il distingue trois méthodes : *a.* La culture en terre marécageuse; *b.* La culture en terrain préalablement creusé de façon à placer la surface de la plantation au niveau des eaux souterraines (cette méthode s'appliquant surtout aux îles coralliennes mais étant aussi pratiquées dans quelques îles hautes, comme Yap et l'île de Pâques; *c.* L'irrigation proprement dite — et d'ailleurs la seule méthode qui mérite cette appellation — qui règle par un système de digues et de canaux la circulation des eaux courantes; en terrain plat le travail est assez facile mais il se complique beaucoup quand il s'agit de plantations en terrasses. Le fait qu'il nous semble important de souligner c'est la généralité de ces diverses

(1) Cf. Leroi-Gourhan, *Esquisse d'une classification des Eskimo*, actes du XXVIII[e] Congrès des Américanistes, pp. 19-42, Paris, 1947.

méthodes, que nous trouvons employées dans toutes les régions de l'Océanie; suivant la nature du terrain et les possibilités locales, les agriculteurs océaniens ont employé l'une ou l'autre des méthodes. Cela tendrait à prouver que l'irrigation n'est pas le fait de telle ou telle couche ethique, mais bien une pratique générale. Telle n'est pas cependant la conclusion de l'auteur qui voit dans l'irrigation combinée avec la culture du taro la marque d'une certaine population; cette technique aurait été introduite en Mélanésie « par la branche la plus ancienne des austranésiens primitifs » venus par la Malaisie de « leur pays d'origine, la Chine méridionale » et en Polynésie « par des immigrés ultérieurs polynésiens ». Ces indications sont évidemment très vagues. Le terme « austronésien » ne signifie à peu près rien. On peut difficilement faire de la technique de l'irrigation l'apanage d'un groupe ethnique déterminé. L'étude publiée par G. Höltker (*Die Steinvögel in Melanesien*) ne prétend que poser des problèmes et non apporter des solutions; les sculptures en pierre en forme d'oiseau représentent, en Nouvelle-Guinée, un type bien particulier de l'art mélanésien. Ces oiseaux sont figurés sur des poignées de pilon ou, plus souvent, surmontent des piliers brisés. L'auteur analyse une vingtaine d'exemplaires. Cette question nous semble être l'un des éléments du problème plus vaste de l'oiseau mélanésien en général — voire même de l'oiseau en Océanie.

La monographie — malheureusement succincte — que Beatrice Blackwood consacre aux Bosmun (*Some arts and industries of the Bosmun, Ramu River, New Guinea*) du fleuve Ramu s'attache uniquement à la culture matérielle de cette tribu restée assez fruste et dont l'économie est centrée sur le sagou. L'auteur décrit les diverses techniques, la fabrication des objets d'art, les instruments à musique. Une relation est nettement établie entre ces Bosmun du Ramu inférieur et les groupes limitrophes, d'une part et les populations du Sepik, d'autre part. C'est à une autre présentation technologique que se livre P. Wirz (*Uber die alten Steinmörser und andere Steingeräte des nordöstlichen Zentral-Neuguiner*) en étudiant d'anciens mortiers et d'anciennes écuelles en pierre recueillies en novembre et décembre 1949 lors d'un voyage d'exploration mené dans la région de Chimbu et du mont Hagen. Les indigènes ne peuvent donner aucun renseignement sur ces pièces, qui sont considérées par eux comme des « pierres-fantômes ». Certaines écuelles ont un rôle rituel précis, comme celle de la tribu des Minembi qui porte sous son rebord dix protubérances, correspondant aux dix clans qui forment la tribu. M. Leenhardt s'attache, dans sa contribution au présent ouvrage, à poser en termes clairs les données de l'histoire du peuplement néo-calédonien (*Le problème des migrations en Nouvelle-Calédonie*). On trouvera ici même (cf. p. 171-172) une analyse des principales conclusions auxquelles M. Leenhardt est arrivé. C'est également la Nouvelle-Calédonie qu'étudient Marguerite et Georges Lobsiger-Dellenbach (*Dessins réalistes et motifs symboliques gravés sur les bambous de Nouvelle-Calédonie*) : ils s'attachent à dégager le sens d'une série de documents, examinant tour à tour le motif de l'igname, ceux de la terre cultivée, de l'eau, de la plantation des cendres et de l'enduit corporel; ils se trouvent parfois devant la présence simultanée de trois styles, réaliste, schématique et symbolique. Après de longues années d'études, les auteurs sont arrivés à donner l'interprétation exacte de la plupart des nombreux motifs tracés sur les bambous, motifs qui semblent revêtir en certains cas une valeur magique.

John Layard (*The pilgrimage to Oba*) décrit un rite d'initiation des petites îles situées au nord-est de Malekula; Oba est l'une des trois îles considérées

comme résidences du dieu créateur Ta-har (les habitants des petites îles viennent y faire le trafic des défenses enroulées, échangées contre des nattes). Le premier voyage à Oba donne lieu à une initiation sexuelle de nature particulière, comportant diverses épreuves et obligations (épreuve de la peur, coït avec une image modelée en sable, etc.). Au cours de ces rites les novices sont considérés comme étant les femmes de leurs « tuteurs ». L'exemple traité ici est celui de l'île d'Atchin. H. Dietschy traite de divers phénomènes de parenté et de fraternité (*Verwandtschaft und Freundschaft*), surtout à travers les exemples offerts par les sociétés du sud-ouest de Malekula. Après avoir distingué, du pacte proprement dit, les trois formes typiques d'« amitié institutionnelle » que sont l'adoption, le compérage (entre beaux-frères) et la « sodalité diminutive », il décrit les structures classiques, la parenté classificatoire et les règles de l'alliance matrimoniale. Il conclut à l'existence de deux types d'amitié — ou de fraternité rituelle — chez les peuples du nord-ouest de Malekula, l'un intra-clanique — entre frères et cousins — et l'autre inter-clanique, lié à la confrérie Mangki.

La dernière étude de l'ouvrage, d'Henri Lavachery (*Stèles et pierres-levées à l'île de Pâques*) est le compte rendu de l'essai entrepris par le distingué ethnologue, lors de la mission franco-belge à l'île de Pâques pour vérifier une théorie de Kenneth Emory. Celui-ci estimait que les statues étaient le dernier terme d'une évolution des « pierres-levées », simples dalles marquant sur les marae les places consacrées (aux chefs ou aux ancêtres); des pierres-levées qui pourraient servir d'« appuie-dos », on est passé aux stèles commémoratives; et l'on serait passé des stèles aux statues. M. Lavachery, à l'île de Pâques, a prospecté systématiquement les *ahu* de l'île dans l'espoir de trouver les formes originaires ou les formes de transition. Cette recherche s'est révélée vaine; l'auteur déclare cependant qu'il reste convaincu de la justesse de la thèse présentée par Kenneth Emory.

Jean POIRIER.

LINGUISTIQUE

BOELAARS, Jan. Honoré, Maria, Cornelis. **The linguistic position of South-western New Guinea.** Leyde, E. J. Brill, 1950, XXIII, 217 p., ill., 8°. (Thèse de doctorat, Utrecht.)

Cette thèse de doctorat, soutenue à l'univerté d'Utrecht par un jeune missionnaire des Pères du Sacré-Cœur, consiste en une étude grammaticale d'une quinzaines de langues du sud de la Nouvelle-Guinée néerlandaise. De ces langues, une seule était connue : le Marind, décrit par le Père H. Geurtjens dans les *Verhandelingen van het Bataviaasch Genootschap*, tome 68, f. 2 (1927) et tome 71, f. 5 (1933). Les quatorze autres ont été recueillies par le Père P. Drabbe qui commençait la publication de ses matériaux dans les *Bijdragen tot de Taal, Land, en Volkenkunde*, et dans la collection *Anthropos*, lorsque l'auteur préparait sa thèse. Chacun des quinze langages est examiné, au point de vue de la flexion, du nom et du verbe, des noms de nombres et de l'ordre des mots dans la phrase. Les langues examinées sont le dialecte Gawir du Marind, le Makleu, le Jélmèk, le Mombun, le Kanum, le Moraori, le Jéi, le Kimaghama, le Boazi, le Jaqai, le Auju, la Kati, le Kamoro, le Ekari, le Moni.

L'auteur passe ensuite en revue chaque trait grammatical pour toutes les langues à la fois, il montre en conclusion que ces langues quoique très différentes par leur vocabulaire, ont beaucoup de traits communs.

Travail intéressant et utile qui donnera une première idée de ces langues peu connues. Cependant il semble que l'auteur n'ait pas été au courant des travaux faits sur les autres régions de la Nouvelle-Guinée, la carte des langues Papoues qu'il donne page 215 ne tient compte que des articles de Sydney Ray et de A. Capell.

A. G. HAUDRICOURT.

GARVIN Paul L. **Ponapean, a Micronesian Language.** (Texte dactylographié.)

Il s'agit d'un manuscrit rédigé pour rendre compte de l'enquête menée sur place par l'auteur, à Ponapé, île de l'archipel des Carolines-Orientales.

Le linguiste est quelque peu perplexe devant cet exposé qui voudrait être une description analytique d'une langue micronésienne.

Sans doute, on ne reprochera pas à l'auteur d'avoir procédé dans les seules limites de la synchronie, sans aucune allusion aux faits qui permettent de situer la langue de Ponapé dans un ensemble linguistique quelconque.

Ce qui est plus grave, c'est qu'on reste dans l'ignorance au sujet des documents sur lesquels se fonde la description en question. Les quelques conversations transcrites à la fin sont des reproductions fidèles (trop fidèles même) de plusieurs enregistrements pris sur le vif, si l'on veut. Il en résulte que ces textes oraux ont l'aspect brut qu'ont les conversations enregistrées par surprise. Les phrases énoncées par les sujets observés sont souvent chaotiques, ratées, remâchées ou interrompues. En bref, il s'agit d'une matière difficile à exploiter et qui pose trop de problèmes extralinguistiques.

Sans négliger l'importance de ce genre d'enregistrements improvisés, nous aurions aimé disposer de quelques textes plus « liés ». Supposons un instant qu'on ne connaisse le français que par quelques propos improvisés saisis au vol par l'appareil enregistreur et l'on se fera une idée de l'étendue de la catastrophe. Nous nous proposons d'ailleurs de tenter prochainement l'aventure de façon à dénoncer avec la clarté voulue le danger de ce procédé.

Ces observations ne sont pourtant pas celles qui s'imposent le plus. Le vice rédhibitoire de l'ouvrage est ailleurs. Il est dans la méthode même que l'auteur a cru devoir appliquer.

Nous ne chicanerons pas sur l'exposé concernant les sons, bien que la phonétique et la phonologie y soient constamment mêlées, ce qui va au détriment de la clarté. La morphonologie n'est pas distinguée de la phonétique et il en résulte que certains phénomènes (ceux de sandhi, par exemple) sont traités avec d'autres phénomènes purement phonétiques. Mais passons.

La morphologie n'est qu'un panier renversé d'où s'échappent toutes sortes de considérations enrobées dans une terminologie pédante, mais ahurissante par tout ce qu'elle révèle de désordre méthodologique.

Au lieu de définir le mot, l'auteur, plus ou moins inspiré de l'enseignement de L. Bloomfield, prend comme point de départ ce qu'il appelle « morphème » sans en donner de définition (celle, négative, qui figure page 36 du manuscrit est manifestement insuffisante). Il en découle qu'on ne sait jamais ce qu'il entend par le *mot* en ponapéen. Car ensuite, il distingue des « thèmes » qui ne sont

pas des mots ni des « morphèmes » tout en s'identifiant parfois à ces deux notions, etc. On est vite en pleines ténèbres.

Même observation sur le terme « phrase » (l'explication surajoutée est : i.e. *syntagma*) qui, en gros, veut dire groupe de mots mais sans qu'on sache s'il s'agit d'une séquence de mots quelconques ou bien (ce qui apparaît plus probable) une « unité de syntaxe ».

Visiblement, M. Paul L. Garvin a voulu éviter l'écueil auquel se heurtent les chercheurs qui explorent des langues exotiques. Il a essayé de décrire la structure du ponapéen en faisant litière des concepts de la grammaire traditionnelle et nous ne l'en blâmerons pas. Mais alors il convenait de procéder avec méthode et avec clarté. Or il est trop apparent qu'il ne sait pas distinguer syntaxe et sémantique car il ose écrire que les « phrases » (nous dirons « les syntagmes ») peuvent être classées en « *action, actor-and-goal, and locative phrases* » (p. 120). Que n'a-t-il parlé de syntagmes prédicatifs, qualificatifs, déterminatifs, objectaux, etc? Perpétuellement, il confond la forme et le sens. Or il faut choisir : ou l'on part des formes (ce qu'on fait pour le français J. Damourette et E. Pichon) ou l'on part du sens (comme Ferdinand Brunot). En l'occurence, il fallait partir de la forme. Ce choix l'aurait ensuite dispensé de se raviser chaque fois qu'il énonce une règle pour nous informer qu'elle comporte des exceptions. Cela lui aurait également épargné des déclarations comme celle-ci : *In the sentence, action phrases function as predicates, but the predicative function is not restricted to action phrases — actor-and-goal phrases, then called predicative goal phrases may function as predicates as well...* (p. 120-121). On est en droit de se demander alors comment s'exprime la fonction prédicative dans la réalité du parler étudié.

Le passage le plus ahurissant concerne les « *copula phrases* » dont on finit par démêler péniblement que l'auteur y confond les phénomènes de coordination, de prédication et de qualification (p. 132 et suivantes).

Les phrases juxtaposées sont traitées de « *geminate phrases* » (sic), ce qui ne serait rien si l'auteur ne les mêlait pas à d'autres constructions (prédicats complexes, etc.).

Quant au chapitre sur l'hypotaxe, il y est tout simplement traité sur un même plan de la fonction de certains éléments rectifs et de la séquence de phrases coordonnées et de quasi-propositions.

Est-il besoin d'ajouter après cela que le lecteur a quelque mal à dégager les traits essentiels de la structure du ponapéen ? A tout prendre, une description selon les catégories de la grammaire de Lhomond n'aurait pas mieux dissimulé la réalité des faits. Avec cette différence que la terminologie aurait au moins eu l'avantage d'être plus familière.

Car derrière ces grandiloquentes définitions, une réalité assez simple finit quand même par apparaître au lecteur averti qui a su résister à l'effet de répulsion produit par la terminologie employée.

Le ponapéen est une langue sans morphologie où le mot ne s'emploie guère que dans la phrase. En gros, il y a lieu de distinguer trois sortes de mots : des mots pleins, des mots auxiliaires et des particules. Les mots auxiliaires ont une indéniable tendance à se coaguler avec les mots pleins qu'ils précèdent ou qu'ils suivent, d'où un état transitoire où les mots auxiliaires ont souvent l'allure d'affixes que l'auteur a tout simplement considérés comme autant de morphèmes, ce qui l'a entraîné à faire de la « morphologie » ponapéenne une description

abusive, aux dépends de la clarté, car il lui a fallu constamment retirer par des réserves les affirmations qu'il énonçait.

La conséquence de cette erreur de méthode est que la syntaxe tourne court. D'autre part, on aurait aimé trouver au moins quelques remarques sur l'usage qui est fait des formes et des constructions syntaxiques (ainsi par exemple on aurait aimé être renseigné sur l'expression du temps, de l'aspect, de la pluralité, etc.).

Dernière observation : la disposition graphique de l'exposé nuit beaucoup à la compréhension. Une ordonnance plus claire aurait fait davantage apparaître les faits cités. L'auteur n'aurait pas dû non plus être aussi avare d'analyses de détail ni d'explications sans lesquelles son exposé demeure obscur.

Puisqu'il s'agit d'un ouvrage qui n'est pas encore imprimé, on exprimera le désir de le voir sérieusement remanié et aéré avant qu'il ne paraisse. Quant à sa conception fondamentale, qui est erronée, nous n'irons pas jusqu'à espérer qu'elle sera changée. Ce qui est ici en cause, c'est la doctrine elle-même et les travaux, souvent si décevants de l'école américaine, nous ont malheureusement accoutumé à ce genre d'erreur théorique.

Aurélien SAUVAGEOT.

HISTOIRE

BLET, Henri. **L'histoire de la Colonisation française.** Paris, Arthaud, 1946-1950, 3 vol. in-8°, t. I, Naissance et déclin d'un Empire. Des origines à 1789 (1946); t. II, Les étapes d'une renaissance coloniale (1789-1870); t. III, France d'outre-mer. L'œuvre coloniale de la IIIe République.

On pourrait penser que les ouvrages de synthèse historique ayant trait à la colonisation française et à l'histoire de ce qui est désormais l' « Union française » sont très nombreux. Il n'en est rien, et cette lacune est significative de la désaffection que le public français et ceux qui ont charge de l'informer ont trop souvent manifestée envers les gens et les choses de l'outre-mer. En dehors du grand ouvrage de Saintoyant (qui ne concerne que l'Ancien Régime) et des études réalisées sous la direction de G. Hanotaux (qui suivent un plan géographique) il a fallu attendre la grande revue synthétique entreprise par Ch.-A. Julien dans la collection « Colonies et Empires ». Les « manuels » étaient absents, hormis celui de Hardy, familier aux candidats à l'École nationale de la France d'outre-mer, manuel qui était beaucoup trop succinct.

L'ouvrage de M. Blet vient donc à son heure. Il est clair, concis, bien documenté. Son illustration est intelligente : des photographies, des cartes, des reproductions de documents vivifient le texte. Nous regretterons peut-être la place limitée accordée aux territoires océaniens, et quelques erreurs qui persistent encore (les Polynésiens sont qualifiés de « belle race en voie de disparition » alors que, on le sait, la remontée démographique qu'on peut observer depuis plusieurs années est remarquable).

Les reproches, d'ordre plus général et beaucoup plus grave, que nous adresserons à cette synthèse historique ne sauraient toucher l'auteur. C'est à la méthode historique elle-même qu'ils s'adressent : en effet, tous les travaux concernant l'histoire de la colonisation française restent dans l'ignorance absolue des popula-

tions indigènes qui constituent la réalité humaine sur quoi s'exercent les faits de colonisation. Certes, la colonisation vient de la métropole, elle s'inscrit dans le jeu politique international, et l'*action* européenne est l'élément prédominant; encore faudrait-il ne pas ignorer totalement la *réaction* indigène et dresser, avant de décrire les faits historiques, un tableau rapide, mais précis, du milieu humain dans lequel ils viendront s'insérer. On arrive à ce paradoxe : les travaux historiques décrivent le cadre naturel géographique (nature du pays, climat, productions, etc.) et négligent le cadre humain. Il n'est pas indifférent cependant de connaître les races avec lesquelles les Européens sont entrés en contact, leur structure anthropologique, leur culture matérielle, leur organisation sociale et leurs croyances. On sait que, trop souvent, c'est l'ignorance de ces données pourtant essentielles qui a entraîné des difficultés. Enfin, un résumé de l' « histoire indigène » de ces populations ne serait pas superflu; cette histoire est encore obscure, difficile à reconstituer, approximative; mais une « histoire de la colonisation » ne peut pas ne pas en tenir compte : elle explique — et tout particulièrement en Polynésie — une grande partie des rapports qui se sont établis entre indigènes et européens. La colonisation n'est pas unilatérale; elle est un phénomène de contact, et dans l'étude de ce contact on oublie trop souvent l'une des parties en cause. L'histoire indigène ne doit pas être considérée comme une simple préface de la colonisation mais comme un élément de celle-ci. Toute l'histoire de l'évolution de la société, des modifications des modes de vie, des conditions matérielles et des structures sociales — tout ce bouleversement apporté par l'installation européenne — sont parties intégrantes de l'« Histoire de la Colonisation » — et pourtant demeurent généralement ignorées, alors qu'elles présentent une importance essentielle.

Ces réserves, encore une fois, s'adressent à la méthode traditionnelle, non à l'auteur. Il nous paraissait indispensable de les formuler ici. Elles ne diminuent pas les mérites du présent ouvrage, qui brosse une revue d'ensemble lucide et complète, et qui, sur le plan pédagogique, sera d'une grande utilité.

Jean POIRIER.

DESPONT, Abbé J. **Nouvel Atlas des Missions.** Paris et Lyon. Propagation de la Foi, 1951. 59 p., cartes en couleur, in-4°.

La Propagation de la Foi avait, en 1927 et en 1933, publié sous la signature de Mgr Boucher, un petit Atlas des Missions qui rendit alors bien des services. La création, par la Propagande, de nouveaux territoires ecclésiastiques depuis trente ans avait rendu ces Atlas incomplets et souvent erronés. Celui que nous propose M. l'Abbé Jean Despont, d'un format beaucoup plus considérable, possède des cartes des circonscriptions missionnaires à jour au 1er janvier 1950. A la partie cartographique s'ajoute toute une partie de statistiques et d'histoire. L'auteur a rédigé ces notices avec la précision et la méthode du Chartiste qu'il est et n'a rien négligé pour faire de cet Atlas un indispensable instrument de travail pour tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, s'intéressent à l'organisation et à la vie actuelle des Missions catholiques dans le Monde.

Patrick O'REILLY.

DUBOURG, Maurice. **Un aventurier périgourdin en Indochine. Georges Bloy, frère de Léon Bloy.** Paris, Peyronnet, 1950, 157 p., port., in-16.

Un des frères cadets de Léon Bloy, le pamphlétaire, une vingtaine d'années soldat, aventurier, trafiquant, chasseur en Indochine, à force de vivre de rapines et de pressurer les indigènes, finit par attrapper six années de travaux forcés en 1886 et fut transporté en Nouvelle-Calédonie. Libéré en 1892, mais astreint au « doublage », il s'établit alors sur un petit îlot en face de Koné. Son métier avoué était la pêche, mais il est plus que probable qu'il pratiquait la contrebande en compagnie d'indochinois. Il mourut à Koné le 6 octobre 1908. Son frère, Léon Bloy, dans les *Lettres aux Montchal,* prit sa défense, refusa de le reconnaître coupable et n'eut à son sujet aucun des réflexes de la fausse honte dont les familles couvrent généralement ces mésaventures. Pour Léon, il demeure évident que son frère trouva en face de lui, pour l'écraser après lui avoir tendu des pièges, d'authentiques canailles retranchées derrière leur honorabilité de serviteurs de l'État.

P. O'REILLY.

MICHENER, James, A. **Pacifique sud. Tales of the south Pacific.** Traduit de l'anglais par Max Roth. Paris, Flammarion, 1951, 328 p., 12°.

Le titre anglais est presque celui d'un livre de Jack London mais ce sont une introduction et neuf récits qui tous ont trait aux premiers temps de la guerre menée par les Américains dans le Pacifique, plus spécialement dans la Mer de Corail, que nous apporte ce recueil. Les noms qui reviennent le plus souvent au fil des pages sont ceux de Guadalcanal, des Nouvelles-Hébrides, de Konora, de Kuraleï...

L'auteur est un jeune officier de marine attaché à l'état-major d'un amiral. Par ses fonctions il a été appelé à parcourir d'immenses espaces et à voir beaucoup de gens, militaires et civils. Son livre retrace cependant, souvent de façon très vivante, des épisodes nettement délimités de la guerre, ce qui lui confère un accent de vérité dans l'observation. Peu d'intérêt s'y manifeste pour les populations indigènes et l'on ne glanera presque rien à cet égard sauf une curieuse histoire consacrée aux descendants des mutinés de la *Bounty* qui peupleraient la petite île de Norfolk (p. 33-75). Le volume constitue surtout une contribution de plus à l'histoire mouvementée de la guerre dans le Pacifique.

Paul AHNNE.

PASTOR Y SANTOS, E. **Territorios de Soberania Española en Oceania.** Madrid, Instituto de estudios africanos, 1950, 151 p., cartes et plans, ill. hors-texte, in-8°. (Consejo superior de investigaciones cientificas).

Un plaidoyer pour une revendication de la souveraineté espagnole sur certaines îles micronésiennes.

Voici la thèse de l'auteur. Magellan, en 1521, Alonso de Salazar, en 1526, et Villalobos, en 1543 — trois espagnols —, découvrent les Mariannes, les Carolines et les Palaos et les intègrent au domaine de la Couronne. Trois siècles durant la souveraineté de l'Espagne sur ces groupes demeure théorique jusqu'au jour où, en 1851, devant la carence de l'Espagne à occuper ces territoires, l'Allemagne

en prend possession. Protestation de l'Espagne et arbitrage du Saint-Siège qui reconnaît la légitimité de la Souveraineté espagnole sur les territoires s'étendant, de l'Équateur au 11° latitude Nord, et du 133° au 164° longitude Est de Greenwich. En 1899, moyennant 25 millions de pesetas, l'Espagne cède à l'Allemagne les Mariannes, les Carolines et les îles Palaos, moins Guam, se réservant le droit d'établir un dépôt de combustible dans chacun de ses archipels. Mais qu'advient-il des îles ne faisant pas partie des trois archipels cédés à l'Allemagne en 1899 et passés depuis lors au Japon (1918) puis sous la tutelle américaine (1945), et cependant à l'intérieur des territoires reconnus possessions espagnoles par le Saint-Siège en 1899?

L'auteur, — telle est sa thèse, — prétend qu'elles sont encore, *de jure*, territoire espagnol.

De ces îles, en zone sud : (Os-Guedes, Coroa, Pescadores, O-Acea, Carteret et Indiana, Monteverde et Muguor, d'Urville et Philipp) et zone nord : (Los Reyes, Egoy, Los Yarbanzos et Los Dolores du groupe Mackenzie), l'auteur nous donne les positions géographiques ainsi qu'une description sommaire. Il étudie également où l'Espagne pourrait installer ses dépôts de combustibles dans les îles actuellement occupées par les États-Unis. Il nous présente enfin les deux documents fondamentaux sur lesquels s'appuie sa thèse : l'arbitrage de Léon XIII, p. 69-73 et le Traité de cession des archipels, p. 75-76. Puis il énumère les avantages qui résulteraient de l'occupation de ces territoires par l'Espagne. Un certain nombre d'appendices achèvent le volume, notamment un projet de colonisation datant de 1949. Une bibliographie — malheureusement d'une extrême fantaisie graphique : on compte près de 50 fautes d'impression dans la page 149 — achèvent cet ouvrage. On serait curieux de savoir ce que pensent de ces théories, à Washington et à Honolulu, les dirigeants du *Department of the Navy* et le *Trust Territory of the Pacific Islands.*

P. O'REILLY.

SCIENCES NATURELLES

CHEVALIER, Auguste (*éd.*) et divers. **L'œuvre de Dumont d'Urville.** Numéro spécial de la *Revue internationale de Botanique appliquée et d'Agriculture tropicale.* Paris, Muséum d'Histoire naturelle, janv.-fév. 1951, n° 339-340, 136 p., ill., in-8°.

Tous les Océanistes voudront avoir dans leur bibliothèque ce numéro spécialement consacré au souvenir de l'Amiral J. Dumont d'Urville, grand navigateur et découvreur de terres Australes, naturaliste et botaniste, dont les expéditions dans le Pacifique apportèrent une contribution essentielle à la connaissance de l'Océanie.

Bien que les voyages de Dumont d'Urville se situent entre les années 1821 et 1840, ses rapports et comptes rendus demeurent, encore aujourd'hui, une précieuse mine de renseignements pour les marins, géographes, ethnologues et naturalistes.

M. le Professeur Auguste Chevalier, à qui nous devons l'initiative de cette publication, résume la vie et l'œuvre scientifique de Dumont d'Urville.

Le reste du numéro est constitué par plusieurs études scientifiques, consacrées aux terres et aux mers Océaniennes :

I. *Botanique pure :* Un mycologue dans la forêt Australe (Roger Heim); Le Nothofagus, hêtre de l'hémisphère Austral (Aimée Camus); Les affinités du genre Nothofagus (A. Chevalier); La contribution de Dumont d'Urville à l'algologie marine (R. Lami).

II. *Botanique appliquée :* Les plantes utiles de l'hémisphère Austral. L'origine et la dispersion de la patate douce. Existe-t-il des cotonniers sauvages en Océanie? Les plantes utiles de Tahiti et des Établissements français de l'Océanie (René Papy); Les Algues utiles de l'Océanie (Charles Sannié); Les plantes indigènes utiles de la Nouvelle-Calédonie (R. Vicrot).

III. *Géographie :* Les divisions ethno et bio-géographiques du Pacifique (Jean-F. Leroy).

Nous conseillons la lecture de cet opuscule non seulement aux botanistes amateurs ou professionnels, mais aussi à tous ceux qui doivent aller se fixer un jour dans une île du Pacifique. Ils partageront les émotions de M. Roger Heim s'enfonçant dans les profondeurs de la sylve Néo-Zélandaise, celles que nous avons éprouvées en trouvant dans une grotte de la vallée de Papenoo, au milieu des ossements de quelque Maori oublié, cet extraordinaire Balanophora, Phanérogame au facies de champignon.

Les îles montagneuses de l'Océanie offrent un champ d'expériences passionnant à ceux qui aiment les plantes et les arbres, parce qu'il est possible, en parcourant de courtes distances, d'assister à une métamorphose complète de la flore. En quittant les plaines côtières, si chaudes et si vivantes, où le récif, le lagon, et les plages frangées de cocotiers composent cette harmonieuse symphonie naturelle immortalisée par Loti, enfonçons-nous dans une vallée. Le paysage se modifie si complètement que l'on se croirait transporté dans un autre continent. Le Cocotier fait place au Purau (Hibiscus Tiliaceus), dont l'énorme tronc, tordu et ramifié, supporte une multitude d'épiphytes, notamment de magnifiques corbeilles de Fougères Oaha (Asplenium nidus). Bientôt nous entrons dans le domaine des Fougères et des Aroïdées, vestiges des époques géologiques révolues, qui, dans ces terres perdues, modèlent un facies végétal d'un archaïsme prodigieux.

Il semble que la faune veuille se mettre à l'unisson de la flore, car, dans ces profondes vallées Polynésiennes, où les rayons solaires ne pénètrent que quelques heures par jour, à part quelques rats et cochons sauvages, les tourterelles et les phaétons, tout ce qui vit et bouge appartient à la classe des reptiles et à celle des insectes. Parfois, surtout dans les petites vallées secondaires, la forêt de Puraus fait place à une fûtaie de Mape (Inocarpus-edulis F.), dont les fûts noirs et droits, aux énormes contreforts, laisse écouler, par la moindre blessure, une sève rouge et visqueuse comme le sang. (Toto Mape.) Là, pas de sous-bois, les Mape accaparent toute la substance nourricière du sol, même les Ptéridophytes les moins exigeantes sont obligées de chercher leur vie ailleurs. Sur les pentes abruptes qui surplombent la vallée, elles prennent leur revanche, et se multiplient à profusion, en compagnie de leur commensal habituel le Ie-ie (Freycinetia demissa G.), cousin du Pandanus, dont les racines adventives s'accrochent aux rochers et en permettent l'escalade.

C'est le moment d'évoquer la mémoire de l'ermite et mécène de Papeari, Har-

risson W. Smith, qui a tant fait pour accroître encore la beauté et la richesse du coin de terre où il avait décidé de finir ses jours. On lui doit l'introduction et l'acclimatation d'une centaine d'espèces utiles ou ornementales, notamment le Pamplemoussier de Sarawak, et les premiers essais de lutte biologique contre le ver perceur du bananier et la cochenille de l'oranger, par l'introduction d'insectes prédateurs, amenés à grands frais des U.S.A. dans des cages de mousseline. Son exemple, et celui de J. Boubée, infatigable pionnier agricole, ont fini par secouer l'inertie des Services administratifs. Depuis l'époque des grands Amiraux (Hamelin, Bonnard, D. D'Urville), aucun homme n'avait autant contribué à modifier dans un sens heureux la physionomie végétale de Tahiti.

En effet, comme le souligne si justement M. R. Papy, les Européens, non contents de s'attaquer aux mœurs et coutumes des indigènes, avec les résultats lamentables que nous avons sous les yeux, ont apporté avec eux une foule de plantes nuisibles, véritables pestes végétales, qui sont maintenant solidement implantées et à peu près impossibles à extirper.

Ce sont, pour ne citer que les plus communs de ces hôtes indésirables, Le Lantana (Lantana Camara), les faux-tabacs (Elephantopus species), l'herbe à ognons (Cyperus sp.), le faux Acacia, qui envahissent les îles de la Société et les Marquises, le faux Cassis (Acacia farnesiana), fléau des paturages Néo-Calédoniens.

Les maraîchers Chinois, qui déboisent les flancs des vallées pour y établir leurs cultures, constituent un autre danger, car, sur les pentes ainsi dénudées, l'érosion exerce des ravages effrayants.

C'est pourquoi les Services agricoles devraient se doubler d'un Service de protection des végétaux et des sols, qui serait chargé spécialement d'empêcher l'introduction des plantes et des insectes nuisibles, de lutter contre leur propagation, d'empêcher le déboisement et l'érosion qui en résulte, ainsi que les feux de brousse, que les indigènes allument pour rechercher les ignames sauvages.

Aucun effort ne doit être négligé pour sauver ce qui demeure encore de la somptueuse parure végétale de nos îles d'Océanie.

Paul-Henry PÉTARD.

ART ET LITTÉRATURE

VAN HOUTE, A. **Krijgstocht van Pater Bernard.** La Haye, Het Thijmfonds, 1951, 304 p., in-12.

Ce roman nous raconte les luttes d'un missionnaire français contre les mœurs sauvages et les superstitions tyranniques des tribus salomonaises. Il est écrit par un homme qui a vécu pendant quinze ans la vie des indigènes, qui les a observés et aimés. Le récit nous fait pénétrer dans la vie sentimentale, familiale et sociale de ces primitifs; nous les voyons à la chasse et à la pêche; nous voyons naître leurs pirogues et leurs bébés; nous assistons à leurs colères et leurs amours; partageons leurs terreurs et leurs joies. On les entend parler et discuter, méditer raisonner. Tout cela porte bien le cachet océanien. Mais on est surpris de constater combien tout cela, dans sa spontanéité et sa simplicité, trouve des résonnances dans l'âme du civilisé européen. Peut-être sommes-nous moins civilisés que nous le croyons; ou le salomonais est-il moins sauvage que nous ne le supposons?

E. PISTERS.

TARDON, Raphaël. **Christ au poing,** roman, Paris, Fasquelle, 1950, 267 p., in-12°.

La bande de publication du dernier roman de Raphaël Tardon, « Christ au poing », porte : « Très vivant et plus âcre encore que Starkenfirst (Grand prix des Antilles), voici le roman de l'envahissement des îles du Pacifique par les Missions anglo-saxonnes ».

L'ouvrage qui nous est présenté est en effet une œuvre d'imagination très vivante dont certaines descriptions défient parfois la morale et ne manquent pas de caractère. Il ne faut pas chercher autre chose dans « Christ au poing ». Dans ce roman, dont l'action se situe vers 1900, certains traits des caractères de Gainpol (Koke) et du gouverneur Le Torrent peuvent à la rigueur avoir quelque ressemblance avec ceux de Gauguin et du gouverneur Lacascade.

Mais il y a aussi loin entre les divagations de l'équipe de l'« English Church Missionary Society » avec l'étoile de la troupe « Fanny Brown » décrites par M. Tardon et le comportement réel des Missions anglo-saxonnes qu'entre la relation de mêmes événements faits par « Le Monde » et par « Le Canard enchaîné ».

Si M. Tardon, antillais d'origine, est parfaitement qualifié pour parler des Antilles, il ne semble pas avoir la même compétence en ce qui concerne les îles du Pacifique. Cela se remarque en particulier dans la description de scènes typiquement tahitiennes et par des erreurs de vocabulaire tahitien ! Quelques bons passages nettement inspirés par « Les Immémoriaux ». « Christ au poing » est d'ailleurs présenté par son auteur comme un roman. C'est en effet un pur roman ou, si on veut être plus précis, un roman impur.

Pierre JOURDAIN.

ARTHUR, Frank. **The Suva Harbour Mystery. (Who killed Netta Maul ?)** 1st édit. Victor Gollancz, 1941, 2d édit., London, Penguin Books, 254 p., in-12°.

Patiemment conduite, pas à pas et pièce à pièce, par le gros inspecteur Spearpoint, qui enregistre chaque fait et ne théorise que contraint et forcé, et par son second, le grand et facétieux Sharpe, à l'imagination aventureuse malgré sa compétence en matière d'empreintes digitales, cette enquête fort passionnante familiarise le lecteur tant avec la topographie — peut-être un peu arrangée — de Suva, grâce à un plan commode, qu'avec le comportement de la colonie blanche, bien que suivant l'usage l'auteur nous informe que son œuvre est de pure fiction. Caractérisée de façon remarquablement vivante, la galerie des coupables présumés se détache sur les silhouettes des comparses, agents de la douane, constables fijiens et indiens, pêcheurs chinois, et, à l'arrière-plan, les falaises et les côtes de la ville, les paysages du port et de la baie Walu. Sans dévoiler les dramatiques péripéties de l'enquête, ni le secret du double assassinat de la fameuse courtisane Netta Maul, signalons au passage quelques traits de couleur très locale, notés avec l'humour qui imprègne tout le livre. À Suva, tout le monde se connaît, pas de vie privée possible. Les autorités répugnent à charger d'un meurtre un homme blanc, et à s'exposer à le pendre : mieux vaut qu'il comprenne et se fasse justice. Maul, que les générosités de ses admirateurs mettent à même de lancer, au grand dépit des dames blanches, la mode de Paris ou de New-York, adopte avec son assistante un costume très « Mers du Sud » pour vendre ses cigarettes et ses curios les jours où débarquent les touristes.

Jean-Paul FAIVRE.

GAUGUIN, Paul. **Ancien culte Mahorie** [sic]. Paris, La Palme (Pierre Berès, éditeur), 1951 (Imprimerie Georges Lang, 23 mai); petit in-4° (19 × 23) de 96 pages avec 20 reproductions d'aquarelles de Gauguin en couleurs (offset); cartonnage d'éditeur (en litho, par Mourlot) reproduisant l'original. — Tirage non précisé. (Prix de publication : 3.500 fr.)

Le temps nous manque pour rendre compte — avec l'ampleur qu'elle mérite — de cette dernière publication, illustrée de reproductions en couleurs.

Ce sont des notes tirées par Gauguin d'un « classique » bien connu des Océanistes, les *Voyages* de Moerenhout. Le peintre lui-même citait ce nom-là. Tous ceux qui continuent d'écrire sur Tahiti après lui n'ont pas souvent la même franchise.

L'étude jointe de M. René Huyghe est dense et souvent probante. Aussi bien arrive-t-il à certaines de nos conclusions (qu'il a ignorées) parues ici même dès 1948, au sujet du manuscrit tahitien de *Noa Noa*...

Cependant sa démonstration nous suggère maintes retouches, que nous lui demanderons un jour de bien vouloir agréer. Disons seulement aujourd'hui que la découverte est d'importance, mais qu'un tel emprunt (affectant en somme quelque 30 pages, à partir du 8e chapitre) ne nous paraît pas ruiner l'intérêt de cette œuvre singulière.

Son charme est ailleurs... Était-ce Tehura (et son apparente érudition ethnographique) qui nous attirait ? ou bien Gauguin lui-même ? Nous avons encore des raisons d'aimer *Noa Noa* — même si nous plaçons désormais à ses côtés cette « clef » d'une partie du livre, aux éclatantes aquarelles de premier jet.

La vérité est en marche... Elle sera « sensationnelle », je vous le prédis!

Jean LOIZE.

G[AUGUIN] P[aul] **Avant et Après.** Copenhague (sans date). Publié par Scripta aux éditions Paul Carit Andersen (Imprimerie offset J. Chr. Soensen et Cie, sans date [1951]); « avec l'appui de la fondation Ny Carlsberg »; in-4° (22 × 30) de 215 pages; cartonnage d'éditeur (par Jacob Badens Bogbinderi; Morgens Wille) avec fac-similés collés sur les plats et gardes illustrées. — Tirage (non précisé, ni numéroté) sur un vélin ivoire. Face à la page 1, dédicace à Fontainas. Écriture penchée, avec peu de ratures. Deux croquis page 43 (in-texte); 27 grands dessins hors texte, en noir. Une note d'une douzaine de lignes, à la dernière page, précise que cette édition « est accompagnée d'une traduction norvégienne de Paul Gauguin ». La note est trilingue. (Nous soulignerons plus loin qu'elle contient, malheureusement, bon nombre d'erreurs...). — Prix français de publication : 5.100 fr.

Je n'ai pas eu en mains le manuscrit d'*Avant et Après*, aujourd'hui exilé, mais je connais la véritable édition originale en fac-similé, celle de 1918 — que la présente édition de 1951 reproduit à son tour.

La première reste mystérieuse : je veux dire qu'elle est à peu près ignorée en France. L'éditeur Kurt Wulff — qu'on nous dit de Munich — l'aurait mise en chantier dès 1913. Or la note de 1951 doit faire erreur en la datant d'*août 1914* puisque le collophon (en allemand) indiquait : « Leipzig, Kurt Wolff, *durant le printemps et l'été 1918...* »

Mais il n'y en avait que 100 exemplaires ! On a dû en faire beaucoup plus

cette fois. Et c'est l'excuse de ces copies de copies (souvent moins bonnes, malgré les progrès de la technique) de pouvoir satisfaire un plus grand nombre de lecteurs.

La différence initiale (outre celle de la couleur du dos, d'un gris moins beige) c'est ici celle des papiers. Le ton ivoire de 1951 s'éloigne du blanc terne de 1918. Gauguin écrivait pourtant sur de méchantes feuilles toujours un peu grises, et vite maculées... Un aspect de fraîche lessive est donc autant de perdu pour l'illusion que voudrait avoir chaque acheteur d'en posséder le *vrai* manuscrit.

Les gravures japonaises des gardes sont un peu plus « enfoncées » et les dessins semblent plus « durs ». Je ne veux pas vous enlever le désir de préférer l'introuvable édition première.

Cependant celle-ci, à ces détails près (à ces nuances près, qu'on ignorera), va jouer son rôle, à meilleur prix. Vous aviez peut-être déjà l'édition *imprimée* de Crès, dans son plus petit format, de 1923. Il vous faut donc celle-ci, où vous trouverez les dessins à leur taille, et « son » écriture qui se penche, rarement raturée.

Je n'aurai pas la place de vous parler d'*Avant et Après*. C'est un monde qui complète *Noa Noa,* une suite de notes, de propos, où la peinture tient une grande place. Et les soucis de Gauguin à cette époque, peu de mois avant le procès (et sa propre fin), ont dicté les revendications au juge, et les ironies contre le brigadier dictateur.

C'est un livre de confidences, parfois drues, où le familier de la vie et de l'œuvre de Gauguin circule en pays connu. Mais l'impression de qui le découvre doit être étrange, émouvante aussi.

L'exilé des Marquises voulait alors consigner *de sourdes colères,* sans oublier qu'il vivait pour le « beau » — celui qu'il définit, dans le flou symboliste : « un beau personnel, le seul humain ».

Gauguin offrit le registre illustré à son ami Fontainas, en l'engageant à garder ce bibelot sauvage, quoi qu'il arrive... Il est donc gênant de voir avancer ici que le manuscrit fut adressé par Fontainas à Mme Gauguin, en 1909, à Copenhague, pace qu'il n'avait pas été trouvé d'éditeur. C'est une visite personnelle à Paris, en 1907, qui obtint ce désistement. Autres erreurs de la notice : *Avant et Après* n'est pas de 1904 (Gauguin était mort). Sa disparition n'est pas de 1904 (mais 1903). Les deux mots *commencé* et *terminé* ne peuvent se passer de la marque du féminin. La 1re édition en fac-similé est datée de Leipzig *1918* (et non 1914). Que les bibliographes futurs ne se fient pas trop à ces affirmations imprimées ! Le manuscrit d'*Avant et Après* fut bien édité beaucoup plus tard, mais aussi vendu... Il était perdu pour la France.

Consolez-vous avec l'image presque conforme de ce livre des Mers du Sud, que le Nord nous renvoie.

Jean LOIZE.

GAUGUIN. **Racontars de Rapin.** Paris, Falaize, 1951 (Imprimerie de la Plaine, 17 mai); in-16° (11 × 17) de 83 pages; couverture ton brique, rempliée, imprimée. Tirage limité (non précisé, ni numéroté) sur alfa. — Édition originale complète, la première séparée, illustrée de 17 croquis de Paul Gauguin, inédits, la plupart in-texte. — Tirage de luxe : 100 exemplaires sur vélin de Madagascar, numérotés, sous couverture ton ivoire, rempliée, et comprenant seuls un fac-

similé (2 p. se repliant) de la dernière page du manuscrit fait aux Marquises, à Atuana, en septembre 1902. — Prix de publication : 390 et 1.250 fr.

Sous le titre *Cinquante ans après*, une note non signée de quatre pages nous éclaire sur ce texte, et sa genèse : on le croyait publié par Rotonchamp, biographe de 1906, qui avait pu compulser à loisir le « fonds » Gauguin, reçu ou hérité par Daniel de Monfreid. En fait, ce magistrat-peintre champenois, sinon lorrain, n'en avait retenu qu'un tiers. De surcroît, ce même Brouillon, dit Jean de Rotonchamp, crut bon d'édulcorer — par omission — des passages trop vifs à son gré. Le titre même avait été mal lu : « Racontars d'UN Rapin » était plus banal.

...Précisons que la « découverte » est due à la fille du poète Victor Segalen — c'est-à-dire de celui qui préfaça jadis, magistralement, les lettres de Gauguin à Monfreid.

Durant cet hiver de 1902 (le dernier de Gauguin), Fontainas n'a pu faire insérer, dans un *Mercure de France*, ces 28 grandes pages dont il renvoie le manuscrit à Monfreid, dans son beau Roussillon. On les a jugées dépourvues d'actualité !

Gauguin, une fois de plus, y revenait sur le rôle de la critique « artistique », trop littéraire et mal initiée pour juger sainement les novateurs, et guider, par suite, les très prudents amateurs.

Aujourd'hui les temps sont changés. La critique « avancée » nourrit bien son homme. Ce n'est pas affirmer que les meilleurs de demain sont tous révélés déjà, et comblés.

On ne saurait dire que Gauguin écrit mal, ni même qu'il « écrit »... Il raconte, au courant de la plume, avec des maladresses et des vigueurs bien à lui. Devançant l'école familière de Céline et ses jeunes suiveurs, Gauguin était donc, à sa façon, un écrivain très moderne.

Vous ne trouverez pas dans ces *racontars*, clairvoyants et verveux, que des jugements et des protestations — où cinquante noms de peintres apparaissent. Deux « histoires » tahitiennes, dont l'une est étrange et précise, illustrent et colorent ces propos tendus.

Il m'est difficile de louer le volume (préfacé par Mme Joly-Segalen, établi par Mme Hélène Chastanet) parce que j'ai donné aussi quelques soins à son achèvement. Le choix des croquis inédits et leur placement soulignent les allusions satiriques, ou lyriques, du texte. Telle était, du moins, notre intention.

Événement notoire : un inédit de Gauguin. Son cas, singulier, son bouleversant exemple se trouvent un peu éclairé — par lui-même. C'est beaucoup, puisque ce problème du sacrifice total de l'artiste reste toujours à reprendre, dans sa navrante et fructueuse complexité.

Jean LOIZE.

ERRATA :

Dans l'article du R.P. J.-M. NEYRET, *Navigation à Fidji* (t. VI, 1950, p. 5 et suiv.) deux interversions d'illustrations entre les figures 7 et 9 et les figures 14 et 15.

Nous nous en excusons auprès de nos lecteurs et les engageons à corriger cette erreur sur leurs exemplaires.

BIBLIOGRAPHIE DE L'OCÉANIE

1950

PAR PATRICK O'REILLY

I. BIBLIOGRAPHIE ET RÉFÉRENCES.

Australia. Australian blue book. A national reference book containing information on matters Australian from authoritative sources for all members of the community [Sydney, Vicrete Investments, 1948]. XXXII, 808 p., ill., port., cartes, 4°.

AUSTRALIA PILLOT, vol. I. Comprising the Southern Coast of Australia from Cape Leeuwin to Cape Northumberland, London, Hydrographic Department, Admiralty, 1949. XLII, 285 p., ill., 8°.

Avias, J. Liste bibliographique des publications océaniennes d'[Alfred] Lacroix. (*Journal de la Société des Océanistes*, Paris, t. 6, déc. 1950, p. 227-229.)

Bastings, L. *ed.* Directory of New Zealand scientists. Wellington, N. Z., New Zealand asociation of scientific workers, 1948. XII, 107 p., 8°.

Beckett, W. J. *ed.* The Australian blue book : a national reference book containing information on matters Australian from authoritative sources for all members of the community, 2nd ed., Sydney, Vicrete Investments, 1948. XXXII, 808 p., ill., portr., cartes, 8° — 1950 supplement to 2nd ed., 8 p.

Burdon, R. M. New Zealand notables, ser. 3. Christchurch, Caxton press, 1950. 247 p., 8°.

Canberra. Commonwealth National Library. Annual catalogue of Australian publications, n° 13, 1948. Canberra, Government printing office. III, 185 p., 8°.

Commonwealth National Library. Australian books, 1949 : select list of works about or published in Australia. Canberra, Government printer, 1950. 21 p.

Evans, H. H. Contribution toward a check list of bibliographies and reference material relating to the history of the states and territories of the American West including Alaska and Hawaii. San Francisco, the author, 1950, non paginé.

Fiji. Annual report on Fiji for the year 1949. London, His Majesty's stationery office, 1950. 98 p., pl. h.-t., carte repl. in-16.

—— Annual report on Fiji for the year 1948. London, H. M. Stationery Office, 1950, II, 87 p., ill., cartes, bibliogr., 8° (Colonial annual reports series).

Gilbert *and* **Ellice Islands.** Colonial Office. Report on the Gilbert and Ellice Islands Colony for the year 1949. London, H. M. Stationery Office, 1950. 53 p., pl. h.-t., carte repl., bibliogr., in-16.

Hale, J. *ed.* Settlers : being extracts from the journals and letters of early colonists in Canada, Australia, South Africa and New Zealand. London, Faber [1950]. 408 p., ill., cartes, 8°.

Harding, G. L. *and* **Kroepelien, B.** The Tahitians imprints of the London Missionary Society, 1810-1834. Oslo, La coquille qui chante, 1950, 95 [4] p., in-16 [tiré à 100 exemplaires].

Harris, W. J. *ed.* Guide to New Zealand reference material and other sources of information, 2nd ed. Wellington, New Zealand library association, 1950. 114 p.

Herskovits, M. J. International directory of anthropologists. Washington, D. C., Committee on international relations in anthropology, 1950. 210 p., 4°.

HISTORY OF UNITED STATES ARMY IN WORLD WARS, true, unadorned stirring accounts of America's fighting men in world wars I and II [list of books]. Washington, Government publications, 1950. 8 p., 8° (G. P. 3.21. Ar. 5).

THE HOCART PAPERS IN THE TURNBULL LIBRARY. (*Journal of Polynesian Society*, Wellington, vol. 59, n° 3, sept. 1950, p. 269-272, port., liste de 70 manuscrits).

Leach, M. *ed.* The standard dictionary of Folklore, Mythology and Legend, New York, Funk & Wagnalls Co., 2 vols., 1949, 4°.

LIBRARY OF THE LATE SIR R. LEICESTER HARMSWORTH. Catalogue of the highly important collection of Americana seventh section : books in the Hawaiian, Maori and other Polynesian languages, or relating to Hawaii, New Zealand and Polynesia generally. London, Sotheby & Co., 1950. 15 p., 8°.

Neale, E. P. Guide to New Zealand official statistics. Wellington, Whitcombe & Tombs, 1949. 149 p., 8°.

New Zealand. Census and statistics department. The New Zealand official year-book. 1947-1949. Wellington, N. Z., R. E. Owen, Government printer, 1950. XXXIX, 1048 p., carte, 8°.

New Zealand journal of science and technology. Index to vols. 1 to 25, compiled by V. J. Wilson, with a short history of the journal by Loris H. Webley. Wellington, Government printer, 1948. 225 p., port., 8°.

New Zealand. Land and survey department. Catalogue of maps published by Lands and Survey department. Provisional ed. Wellington, 1949, non pag.

Olsson, A. L. *ed.* Index to New Zealand periodicals, 1949. Wellington, New Zealand library association, 1950. 147 p., 8° (N. S. vol. 1, 1949, n° 4).

O'Reilly, P. Bibliographie de l'Océanie. 1949. (*Journal de la Société des Océanistes*, Paris, t. 6, déc., 1950, p. 293-335).

Pelzer, K. J. Selected bibliography on the geography of Southeast Asia. Part II. The Philippines. New Haven : Southeast Asia studies, Yale University, 1950. 78 p., ronéotypé.

Phillips, J. T. A short title list of published Hawaiian fiction. Honolulu, 1950. 10 p., ronéotypé.

—— A short title list of published Hawaiian poetry. Honolulu, 1950. 11 p., ronéotypé.

Politzer, L. L. Bibliography of German literature on Australia. Melbourne [1949]. 69 p., 4°, ronéotypé.

Rigg, T. *sir.* Scientific institutions in New Zealand : the Cawthron institute. (*Post primary school bulletin*, Wellington, t. 4, July 1950, p. 177-192, ill.).

Robson, R. W. *ed.* Pacific Islands year book, 1950. Sydney, Pacific publications Ltd., 1950. 478 p., cartes, 8°.

Scholefield, G. H. Who's who in New Zealand, 5th ed., Wellington, Reed, 1950. XLVIII, 265 p., 8°.

S. D. M. Bibliography in New Zealand. (*History and bibliography*, Christchurch, vol. 1, Apr. 1948, p. 11-21).

Shafto [*pseud.*]. Titles not in Hocken's Bibliography. (*History and bibliography*, Christchurch, vol. 1, Dec. 1948, p. 229-233).

SHIPS ON THE AUSTRALIAN, NEW ZEALAND AND ISLANDS REGISTERS. Sydney, Marine press, 1950. XXIII, 206 p., ill., in-16.

TARAWA, GUADALCANAL, MIDWAY, WAKE, BOUGAINVILLE. United States marines in the world war II, authentic battle histories of leathernecks in Pacific theater [list of publications] Washington, Government publications, 1950. 4 p. 8° (G. P. 3.21. M. 34).

Taylor, C. R. H. Author-list of papers and other material in the « Journal of the Polynesian society », vols. 51-58, 1942-1949. (*Journal of the Polynesian society*, Wellington, vol. 58, Dec. 1949, p. 201-208).

Tooley, R. V. Australia, *dans son ouvrage :* Maps and map-makers, London, 1949, p. 118-124, ill.

Welsh, D. U. Checklist of Philippine linguistics in the Newberry Library [Chicago, Illinois]. Chicago, Newberry Library, 1950. VI, 176 p., 8°.

Western Australia. Statistical register of Western Australia for 1946-1947, compiled by R. J. Little. Perth, W. A., W. H. Wyatt, Government printer, 1950. Sections paged separately, 8°.

II. GÉNÉRALITÉS.

Adam, L. In memorian Felix Speiser (*Oceania*, Sydney, vol. 21, sept. 1950, p. 66-72, port., bibliogr.).

Australia. Official commemorative book. Jubilee of the commenwealth of Australia. Edited and produced by Oswald L. Ziegler [Canberra, Australian news and information bureau, Department of the interior, 1950], 256 p., ill., cartes, 4°.

Baker, E. R. Research in the Pacific : Danish scientists' project. (*New Zealand listener*, Wellington, vol. 20, March 4, 1949, n° 506, p. 10-11, ill.).

Belschaw C. S. Slow moving in the Solomons. (*Empire*, London, vol. 10, n° 8, Feb. 1948, p. 6-7).

Callaghan, F. R. Scientific institutions in New Zealand : the Department of scientific and industrial research (*Post-primary school bulletin*, Wellington ,vol. 1, May 1947, p. 130-144).

Clark, A. H. Invasion of New Zealand by people, plants and animals; the South Island. New Brunswick, N. J., Rutgers university press, 1950. 465 p., ill., cartes, 8°.

Dietschy, H. Felix Speiser, 1880-1949. (*Phœbus*, Zurich, vol. 2, n° 4, 1949, p. 191).

Helbig, K. Die Südostasiatische Inselwelt. Stuttgart, Franck'sche Verlaghandlung, 1949. 150 p.

—— Am Rande des Pazifik. Studien zur Landes-und Kulturkunde Südostasiens. Stuttgart, Kohlhammer, 1949. XII, 324 p., ill., cartes, 8°.

Leblond, M. Le Pacifique français (*La Revue des Deux Mondes*, Paris, 1er sept. 1950, n° 17, p. 97-112).

Leenhardt, M. L'Océanie française et l'Institut français d'Océanie. (*Bulletin d'information de la France d'outre-mer*. Paris, n° 138, déc. 1949, p. 7-9).

Lister, R. G. Seventh Pacific science congress (*New Zealand geographer*, Auckland, vol. 5, April 1949, p. 91).

Mc Guire, P. Australien. Kontinent der Zukunft. Aus der Englischen übersetz von Dr. E. Teucher. Zurich, Orell Füssli Verlag, 1950. 362 p., ill., cartes.

Mason, R. New Zealand-American Fiorland expedition 1949 : vegetation. (*Tararua*, Wellington, vol. 4, 1950, p. 68-70).

Meuli, K. Felix Speiser, 20 Ocktober 1880-19 September 1949. Basel, 1950, 12 p., port., 8°.

Oliver, W. R. B. Botany in post-war New Zealand. (*Transactions of the Royal Society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, part 5, Nov. 1949, p. 144-153).

Pacific science congress, seventh. Divisional sessions [Reports] (*New Zealand science review*, Wellington, vol. 7, 1949, Jan., p. 7-22; March, p. 23-40; Apr., p. 43-62).

Phillipps, E. B. V. Museums of New Zealand : the Otago museum [and] Canterbury museum. (*New Zealand journal of agricultur*, Wellington, vol. 79, Nov. 1949, p. 523-528, ill.).

—— Museums of New Zealand : Alexander Museum, Wanganui. (*Ibd.*, vol. 80, May 1950, p. 497-502).

—— Museums of New Zealand : Marsden collection at the Cawthron institute. (*Ibd.*, vol. 80, March 1950, p. 289-291, ill.).

—— Museums of New Zealand : the Lakes district centennial museum, Arrowtown. (*Ibd.*, Feb. 1950, p. 189-192, ill.).

—— *Ibd.*, Jan. p. 87-92; Apr., p. 397-400; June, p. 599-602; vol. 81, Aug., p. 185-188; Sept., p. 285-288; Dec., p. 579-584.

Poirier, J. Marcel Mauss et l'élaboration de la science ethnologique. (*Journal de la Société des Océanistes*, Paris, t. 6, déc. 1950, p. 212-219).

The Polynesian Society (Wellington). Sir Apirana Nohopari Turupa Ngata, Kt. 1874-1951 (special number of *The Journal of the Polynesian society, Wellington*, vol. 59, n° 4, Dec. 1950, p. 277-348, port. Genealogy. Place of Sir Apirana Ngata in Maori acculturation. Leader of genius. Crusade through parliament. Legislator's tribute... Principal wrintings).

Rapport of the twenty-seventh meeting of the Australian and New Zealand association for the advancement of science. Hobart meeting, January 1949. Hon. Editor : Professor S. Warren Carrey. Hobart, N. Z., H. H. Pimblett, Government printer, 1949. XL, 231 p., 4°.

III. GÉOGRAPHIE DESCRIPTIVE.

1° VOYAGES ANCIENS

Andia y Varela, J. Relación del viaje hecho a la Isla de Amat, por otro nombre Otahiti, y descubrimiento de otras adyacentes en los años 1774 y 1775. Con un prólogo de Joaquín de Sariera. Barcelona, J. Porter, 1947. 91 p., 8°.

Carver, J. E. Captain Cook. (*Contemporary review*, New York, vol. 177, Apr. 1950, p. 235-238).

Chevalier, A. L'amiral J. Dumont d'Urville et ses découvertes scientifiques, spécialement en Océanie et dans les terres australes. (*Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, Paris, 23 oct. 1950, p. 805-808).

Dumont d'Urville, J. S. C. New Zealand 1826-1827 from the French of... An English translation of the *Voyage de l'Astrolabe* in New Zealand waters with an introductory essay by Olive Wright. Wellington, the Wingfield press [1950]. /II, 252 p., ill., pl. h.-t., carte, bibliogr., 4°.

Dunhabin, T. New light on the earliest American voyages to Australia. (*The American Neptune*, Salem, Mass., Jan. 1950, p. 52-64).

Haley, N. C. Whale hunt : the narrative of a voyage by Nelson Cole Haley; harpooner in the ship Charles Morgan. 1849-1853. London, Robert Hale, 1950. 319 p., pl., fac-sim., 8°.

Learmont, J. S. Master in sail. London, Marshall press, 1950. 222 p., ill., 8°.

Porteus, S. D. The restless voyage, being an account by Archibald Campbell, seaman, of his wanderings in five oceans from 1806 to 1812, written and published in Edinburgh in 1816 and supplemented and re-indited in 1948 from documents dealing with his further history in Scotland and America by... London and Sydney G. Harrap & Co., Ltd., Australian publishing Co., Pty. Ltd., 1949. 280 p., in-16.

RELIC OF COOK'S SECOND VOYAGE. MEDAILLION found in New Caledonia. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 21, n° 3, Oct. 1950, p. 39).

Shaw, J. H. Which : Kosciusko or Townsend ? (*Australian Geographer*, Auckland, 1950, t. 5, n° 8, p. 11-14, ill.).

Verso, M. L. A medical account of a voyage on a convict vessel. (*Medical journal of Australia*, Sydney, May 13, 1950, p. 625-627).

2° VOYAGES MODERNES

Abbott, C. L. A. Australia's frontier province. Sydney and London, Angus & Robertson, 1950, 218 p., pl. h. t., carte, 8°.

Abbott, R. T. Samoa, shell-collector's paradise. (*Scientific monthly*, Washington, vol. 69, Nov. 1949, p. 319-327, ill.)

Ahl, F. N. New Zealand through American eyes. Boston, Christopher Publ. House [1948]. 189 p., carte, 8°.

Allmon, C. Shores and sails in the South Seas [Marquesas Islands]. (*National Geographic Magazine*, Washington, D. C., vol. 97, Jan. 1950, p. 73-104, ill., cartes, bibliogr.).

Baker, S. Journey to yesterday. London, Peter Davies, 1950. 224 p., ill., 8°.

Barrett, Ch. Coast of adventure [Northern Territory, Arnhem Land]. London, Robertson & Mullens, 1950, ill., 8°.

Barret, Ch. L. The Pacific : ocean of islands. Melbourne, Seword [1950]. XII, 176 p., ill., cartes, 8°.

Beveridge, W. H. B. *and* **Beveridge, J. T.** Antipodes notebook, London, Pilot, 1949. VII, 144 p., ill., port. 8°.

—— On and off the platform : under the Southern Cross. Wellington, N. Z., Hicks, Smith & Wright [1949]. 204 p., ill., port., 8°.

Bonython, E. *and* **Holmes, C. H.** Lake Eyre, South Australia. (*Walkabout*, Melbourne, Nov. 1950, p. 10-20, ill., carte).

BOUNTY BARTER (*Time*, New York, vol. 55, March 20, 1950, p. 95).

Cable, M. *and* **French, F.** Journey with a purpose [Australia, p. 1-81, New Zealand, p. 83-126]. London, Hodder and Stoughton, 1950, 192 p., ill., pl. h.-t., in-16.

Caldwell, J. Desperate voyage. [Autobiographical account of a voyage alone, in a cutter, from Paramata, Sydney]. London, V. Gollancz, 1950. XVIII, 324 p., ill., pl., cartes, 8°.

Chegaray J. Mon tour du monde en bateau stop. Paris, Amiot-Dumont, 1950, 337 p., ill. hors-texte, carte repli., 8° [Océanie, p. 187-277].

Cooper, B. New Yorker among the Maoris. (*New Zealand listener*, Wellington, t. 22, March 3, 1950, n° 558, p. 12-13, port.).

Cooper, G. Easter Islands, *dans son livre* Isles of romance and mystery, London, Lutterworth press, 1949, p. 48-60.

COUNTING HEADS IN NEW GUINEA'S central highlands : an Australian census of a picturesque population. (*Illustrated London News*, London, t. 214, June 11, 1949, p. 798-799, ill.).

Craighead, J. and Craighead, F. We survive on a Pacific atoll [Kwajalein, Marshalls isl.]. (*National geographic Magazine*, Washington, vol. 9, Jan. 1948, p. 73-95, ill.).

Dakin, W. J. Great Barrier Reef; and some mention of other Australian coral reefs. Melbourne, Australian National publicity Association [1950]. 133 p., ill., cartes, diagr., 8°.

DISASTER ON MOUNT LAMINGTON (*The Sphere*, London, Feb. 10, 1950, p. 190-191, ill.).

Fairfax of Cameron, *Lord.* Impressions of Australia. (*National Review,* London, Nov. 1949, p. 431-437).

Falla, R. A. Chatham Islands. (*New Zealand Geographer,* Auckland, vol. 6, Apr. 1950, p. 1-12).

Farwell, G. M. Land of mirage : the story of men, cattle and camels on the Birdsville Track. Melbourne, Cassell [1950], 230 p., ill., cartes, 8°.

Ferguson, E. Let's read about Hawaiian islands. Grand Rapids, Mich., Fideler, 1950. 128 p., 8° (Life in other lands library).

Fox, J. W. Geographic regions of New Zealand : the Volcanic plateau. (*Post primary school bulletin,* Wellington, vol. 4, Nov. 1950, p. 289-320, ill., cartes).

—— Te Kuiti and the Northern King Country: a region of agricultural transition. (*New Zealand geographer,* Auckland, vol. 6, Oct. 1950, p. 125-153, ill., cartes).

F. P. A. Bird's-eye view of New Guinea's atolls [Mortlock Isl.]. (*Pacific islands monthly,* Sydney, vol. 20, n° 7, Feb. 1950, p. 51, 55, ill.).

Gander, S. H. Sepik survey. (*Pacific islands monthly,* Sydney, vol. 20, n° 12, Jul. 1950, p. 56-58, ill.).

Gibbings, R. Coconut islands or the adventures of two children in the South Seas. London, J. M. Dent & Sons, 1949. 245 p., ill., in-16.

Green, F. H. W. Manly about the South Island (N. Z.) : impressions of an English geographer. (*New Zealand geographer,* Auckland, vol. 5, Oct. 1949, p. 137-146).

Greene, M. T. Park in the Pacific : impressions of Norfolk island. (*New Zealand Magazine,* Wellington, vol. 28, n° 3, 1949, p. 10).

Heilly, G. d'. Îles Marquises [aspect géographique]. (*Encyclopédie coloniale et maritime mensuelle,* Paris, vol. 1, fasc. 4, déc. 1950, p. 105-107, ill., carte).

Hesselberg, E. Kon-Tiki and J. Illustrations with text begun on the Pacific on board the raft « Kon Tiki » and completed at « Solbakken » in Borre. London, Allen & Unwin, 1950, 4, 76 p., ill., cartes. 4°, *publié d'abord en norvégien :*

—— Kon-Tiki og jég. Oslo, Dreyers Forlag, 1949.

Hewland, J. L. H. On Treasury islands in the Solomons. (*New Zealand geographical society. Record of proceedings.* Auckland, vol. 6, 1948, p. 22-24, ill.).

Hidler, B. Washington Island. (*Walkabout,* Melbourne, vol. 15, n° 8, Aug. 1949, p. 32-35, carte, ill.).

Hill, E. Great Australian loneliness. London, Robertson & Mullens, 1950. 346 p., ill., 8°.

Idriess, I. L. Forty fathoms deep: pearl divers and sea rovers in Australian seas [new ed.] Sydney, Angus & Robertson. [1950] X, 278, ill., cartes, in-16.

—— One wet season [Stories of the West Kimberley District. W. A.], London, Sydney, Angus & Robertson, 1949. XIV, 272 p., front., pl., 8°.

—— Lasseter's last ride: an epic of Central Australian gold discovery: foreward by Herbert Basedow. Sydney, Angus & Robertson, 1950. XIV, 267 p., ill., cartes, 8°.

L'ÎLE DE PÂQUES. (*Encyclopédie coloniale et maritime,* Paris, fasc. 9, mai 1951, p. 138-140.)

Iremonger, L. It's a bigger life... [a year in the Gilbert and Ellice Islands]. London, Hutchinson & Co. [1948], 191, ill., 8°.

Johnston, W. B. Development of communication lines across the Taranaki uplands. (*New Zealand geographer,* Auckland, t. 6, oct. 1950, p. 171-189, ill., cartes.)

Jones, K. W. Friendly islands. (*Fornightly,* London, vol. 174. July 1950, p. 46-53.)

Karig, W. The fortunate islands. A Pacific interlude. An account of the pleasant lands people in the United State's Trust Territory of the Pacific. New York, Rinehart, 1948. 228 p., ill., 8°.

Kruse C. To the fabled island of Rapa. (*Pacific islands monthly,* Sydney, vol. 21, n° 1, Aug. 1950, p. 56-57, ill.)

—— Half-forgotten paradise. [Marquesas Isl.] (*Pacific islands monthly,* Sydney, vol. 20., n° 10, May 1950, p. 55, 81-83, ill.)

—— Islands under the wind. (*Pacific islands monthly,* Sydney, vol. 21, n° 2, sep. 1950, p. 60-61, ill.).

Laforest, H. Je reviens d'Océanie [Tahiti]. Conférence prononcée... le... 24 nov. 1950. Paris, « les Échos », [1950], 22 p., in-8°.

Lebon, E. L. Naissance d'une île aux Nouvelles-Hébrides par 16° 52 de lat. sud et 168° 32 de longitude est. (*Air France Revue, outre-mer,* Paris, printemps 1950, p. 154, ill.)

Lemon, A. M. ***Sister.*** To you from Hawaii; illus. by Walter Kiyabh. Albany, Fort Orange press [1950]. xv, 377 p., ill., carte, 8°.

Lévy, J. Shipwrecks in french Oceania [1875-1949]. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 20, n° 7, Feb. 1950, p. 65-67.)

Lewis, W. Islands of the western Pacific New York, Macmillan, 1950, 312 p., ill., 8° (Around the world; a series of geography readers).

Lundqvist, E. Kamerat med Kannibaler [New Guinea]. Overs. av Trygve Width. Oslo, Gyldendal, 1948. 278 p., ill., pl., carte, 8° (Gjennom de fagre riker).

McCormick, D. Islands for sale London, Peter Garnett, 1949, 133 p., ill., cartes. 8°.

Macdonald, G. A. Notes on Niuafo'ou. (*American Journal of science*. New Haven, Conn., Feb. 1948, p. 65-67, ill.)

Michener, J. A. The South Pacific: circles in the sea. — Fiji. — Guadalcanal revisited (*Holiday*, Philadelphia, vol. 7, n° 5, May 1950, p. 68-71 et suiv., ill.; n° 6, June 1950, p. 60-63 et suiv., ill.; vol. 8, n° 2, Aug. 1950, p. 66-73, ill.)

—— New Guinea. (*Holiday*, Philadelphia, t. 8, Dec. 1950, p. 73 et suiv., ill.)

—— Australia. (*Holiday*, Philadelphia, t. 8, Nov. 1950, p. 98-109 et suiv., ill.)

Miller, Ch. C. Cannibal caravan [Dutch New Guinea], London, Museum press, 1950, 223 p., ill., pl. 8°.

Moore, W. R. Feast day in Kapingamarangi. (*National geographic magazine*, Washington, D. C., vol. 97, Apr. 1950, p. 523-537, ill., cartes.)

Mountford, C. P. Brown men and red sand: journeyings in wild Australia. 2nd. ed. Melbourne, 1949. xv, 184, p., 8°.

Murphy, G. E. B. Maoris were our hosts. (*Natural history*, New York, vol. 59, Jan. 1950, p. 8-14 et suiv., ill.)

Murphy, R. C. American naturalist in New Zealand. (*New Zealand geographical society. Record of proceedings*, Auckland, vol. 7, 1949, p. 3-4).

Nacre et Corail, Tahiti, Nouvelle-Calédonie. (*Air France Revue, outre-mer*, Paris, printemps 1950, p. 162-168, ill.)

Price, W. Where animals rule men [Ponape]. (*Fortnightly*, London, vol. 174, Dec. 1950, p. 385-390.)

Robson, R. W. Some notes by the Wayside [New Guinea]. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 21, n° 5, Dec. 1950, p. 11, 26-27, 87-88, 96, ill.)

Roughley, T. C. Wonders of the great barrier reef. Sydney, Angus & Robertson [1949]. xv, 282 p., ill., 8°.

Rouville, A. de. Quelques impressions sur le Pacifique au temps des avions à moteur. [Panama, Nouvelle-Calédonie, Wallis, Australie.] (*Revue de Défense nationale*, Paris, 6e an., nov. 1950, p. 434-456.)

Shepherd, G. Malevolent Malabar [Lord Howe Islands]. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 20, n° 11, Jun. 1950, p. 42-43, ill.)

Slocum, V. Captain Joshua Slocum. The life and voyages of America's best known sailor. New York, Sheridan house, 1950, 7, 384 p., ill., pl., cartes, 8°.

Stutterheim. K. von. Australien. Berlin. F. A. Herbig [1949], 157, ill., 8°.

Taylor, T. G. Hobart to Darwin, an Australian traverse. (*Geographical review*, New York, t. 40, oct. 1950, p. 548-574, bibliogr., ill., cartes.)

Tate, G. H. H. Rafting down the Fly river. (*Natural history*, New York, vol. 59, Jan. 1950, p. 28-33, ill.)

Temski, A. von. Aloha (My love to you): the story of one who was born in Paradise. London, Museum press. 1950. 220 p., 8°.

They are leaving Midway to the Gooney birds. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 20, n° 11, Jun. 1950, p. 46, 57).

Thomas, M. C. Copra-ship voyage to Fiji's outlying islands. (*National geographic magazine*, Washington, D. C., vol. 98, July 1950, p. 121-140, ill., cartes.)

Thompson, B. Letters from Samoa. (*Landfall*, Christchurch, N. Z., vol. 3, 1949, p. 129-134; 324-334.)

To the Kermadecs and Niue with a tape-recorder. (New Zealand listener, Wellington vol. 21, n° 523, July 1, 1949, p. 16-17, ill.)

t'Serstevens. A. Tahiti et sa couronne. I. Tahiti, Moorea, les Polynésiens. II. Les îles sous le vent. III. Photos d'illustration [par l'auteur] avec préface et commentaires. Paris, A. Michel, 1950-1951, 3 vol. ill., pl. hors-texte, cartes repl., in-16.

Unger, H. F. When the navy went to Molokai. (*Coronet*, Chicago, t. 28, Oct. 1950, p. 109-110, ill.)

Vial-Mazel, G. Australie 1950. (*Acta geographica*, Paris, n° 14-15, Sept.-Déc. 1950, p. 18-30.)

Villaret, B. Bora-Bora des Mers du Sud. (*Plaisir de France*, Paris, n° 144, Oct. 1949. ill.)

Villiers, A. The coral sea. London, Museum press limited, 1949, 291 p., ill., cartes, pl. h.-t., bibliogr., 8°.

Vitray, L. Nauru: United Nation's treasure island. (*United Nations world,* New York, t. 4, Jan. 1950, p. 26-28, ill., carte.)

—— Big mansavvy talks peace in pidgin. (*United Nations World,* New York, t. 4, Dec. 1950, p. 29-31, ill.)

IV. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE. OCÉANOGRAPHIE. HYDROGRAPHIE. MÉTÉOROLOGIE.

Allen, L. R. Activity at Ngauruhoe [volcano in N. Z.] April-May, 1948. (*New Zealand journal of science and technology, section B.* Wellington, N. Z., 1948, vol. 30, n° 3, p. 187-193, ill.)

—— Eruption of Ngauruhoe, February-March, 1949. (*New Zealand science review,* Wellington, vol. 7, Oct. 1949, p. 180-183.

Battey, M. H. Recent eruption of Ngauruhoe. (*Records of the Auckland institute and Museum, Auckland,* vol. 3, Dec. 1949, p. 387-395.)

Beagley, J. W. *and* **Bullen, J. M.** Trends in magnetic declination at Apia and Christchurch. (*New Zealand journal of science and technology,* Wellington, vol. 31, sect. B, n° 1, July 1949, p. 16-26, graph., tabl.)

Beck, A. C. Volcanic activity at Mt Ruapehu from August to December 1945. (*New Zealand journal of science and technology,* Wellington, vol. 31, sect. B, n° 5, March 1950, p. 1-13, ill., cartes.)

Bender, V. R. Mauna Loa [Hawaii] erupts again. (*National parks magazine,* t. 24, Oct.-Dec. 1950, p. 138-141.)

Botts, R. M. Beneath a live volcano; lava tubes of Mauna Loa [Hawaii] (*Popular mechanics magazine,* Chicago, t. 94, July 1950, p. 72, 75 et suiv.).

Crowson D. L. On the variability of upper winds at Eniwetok, Marshall islands. (*Bulletin of the American meteorological society,* Lancaster, 1949, vol. 30, n° 10, p. 374-351, ill.).

Cumberland, K. B. Geographic regions of New Zealand: the Canterbury-North Otago region. (*Post-primary school bulletin,* Wellington, vol. 4, Oct. 1950, p. 257-273, ill., cartes).

—— *and,* **Pownall, L. L.** Geographic regions of New Zealand: the Northland-Coromandel region. (*Ibd.* — Apr. 1950, p. 65-96, ill. cartes).

Davies, H. Preliminary study of some results from the radio-meteorological investigation conducted in Canterbury N. Z. (*Transactions of the Royal society of New Zealand,* Wellington, vol. 77, part 5, Nov. 1949, p. 78-85).

Finch, R. H., Macdonald, G. A. *and* **Robinson, G. D.** June 1950 flank eruption of Mauna Loa, Hawaii. (*Geological society of America, Bulletin,* Washington, D. C., vol. 61, Dec. 1950, p. 1459).

Garnier. B. J. *ed.* New Zealand weather and climate; a special publication of the New Zealand geographical society Auckland, New Zealand geographical society, 1950. VI, 154 p., ill. cartes, 8° (Miscellanous serie, n° 1).

Hayes, R. C. Earthqnakes in New Zealand during the year 1947. (*New Zealand journal of science and technology,* Wellington, vol. 30, sect. B, Sept. 1948, p. 102-105, cartes).

—— Summary of seismology in New Zealand... 1949. (*New Zealand science review,* Wellington, vol. 7, 1949, p. 109; 172, 220; vol. 8, 1950, p. 37, p. 101.

—— Earthquakes in New Zealand during the year 1948. (*New Zealand journal of science and technology,* Wellington, vol. 31, sect. B., n° 1, July 1949, p. 37-40, cartes, tabl.).

—— Earthquake origins in New Zealand during the year 1949. (*Ibd.* — n° 4, Jan. 1950, p. 43-45, cartes, tabl.).

—— Wave period in New Zealand local earthquakes. (*New Zealand engineering,* Wellington. vol. 5, Oct. 1950, p. 896-898, graph., tabl.).

Healy J. The present state of volcanicity of New Zealand. (*Transactions of the royal Society of New Zealand, Wellington,* t. 77, n° 5, Nov. 1949, p. 277-281).

—— New Zealand's hot springs. (*New Zealand science review.* Wellington, vol. 7, July 1949, p. 122-123, ill.).

Hefford, A. E. Oceanography of the New Zealand seas. (*Transactions of the Royal Society of New Zealand,* Wellington, vol. 77, Nov. 1949, part 5, p. 212-221).

Hubert, L. F. High tropospheric westerlies of the Equatorial West Pacific Ocean. (*Journal of meteorology, Lancaster*, 1949, t. 6, n° 3, p. 216-224, ill.).

Hutchings, J. W. Scientific institutions in New Zealand: the New Zealand meteorological service. (*Post-primary school bulletin*, Wellington, vol .3, Dec. 1949, p. 209-224, cartes).

—— Weather forecasting and service to farmers [in New Zealand]. (*Dairyfarming annual*, Palmerston, N. Z., vol. 2, 1949, p. 75-82).

Jaggar, T. A. Abrasion hardness. Honolulu. Hawaiian volcano research association and the U. S. geological survey, 1950. 43 p., ill. (Hawaian volcano observatory. Special report, n° 5).

THE JET-STEAM IN THE SOUTHERN HEMISPHERE. (*Bulletin of the American meteorological association*, 1949, t. 30, n° 9, p. 325).

Johnson M. W. Zooplankton as an index of water exchange between Bikini lagoon and the sea. (*Transactions of the American geophysical union*, Washington, 1949, t. 30, n° 2, p. 238-244, ill.).

Jones, W. M. Geomagnetic latitudes and regional anomalies in New Zealand and the South Pacific. (*New Zealand journal of science and technology*, Wellington, vol. 30, sect. B, Sept. 1948, p. 118-123, cartes).

Kerr, F. J. Radio superrefraction in the coastal regions of Australia. (*Australian Journal for scientific research. Serie A.* Sydney 1948, vol. I, n° 4, p. 443-463).

Leipper, D. F. *and* **Anderson, E. R.** Sea temperatures, Hawaiian island area, a study of the distribution of ocean temperatures in the surface and subsurface layers based upon bathythermograph observations. (*Pacific science*, Honolulu, vol. 4, n° 3, Jul. 1950, p. 228-248).

Leopold L. B. The interaction of trade wind and sea breeze, Hawaii. (*Journal of meteorology*, Lancaster, Pa., 1949, t. 6, n° 5, p. 312-320).

Lillie A. R. Two New Zealand rivers following tertiary transverse furrows. (*Transactions of the Royal society of New Zealand*, Wellington, t. 78, Aug. 1950, p. 329-341, cartes).

Meaney C. D. Seismic intelligence protects Hawaii. (*United States Naval Institute proceedings, Annapolis*, vol. 76, n° 6, jun. 1950, p. 654-657, ill.).

NOUVELLES-HÉBRIDES. NAISSANCE D'UNE ÎLE. (*La Nature*, Paris, Janv. 1951, n° 3189, p. 19, carte).

Palmer, H. S. Annual march of daily temperatures at Honolulu. (*Pacific Science*, Honolulu, vol. 4, Jan. 1950, n° 1, p. 50-54, tabl.).

Paulsen, C. G. Wells, J. U. B., Peterson, B. J. *and* **Carson, M. H.** Surface water supply of Hawaii, 1945-1946. Washington, D. C., U. S. Deptartment of the interior, 1949, 138 p. 8° (Geological survey. Water supply paper, n° 1065).

RECORD RAINFALL AT SUVA, FIJI. (*Meteorological magazine*, London, 1949, t. 78, n° 926, p. 236).

Riehl, H. Some aspects of Hawaiian rainfall. (*Bulletin of the American meteorological society*, Lancaster, 1949, t. 30, n° 5, p. 176-187, ill.).

Roberts, W. B., *and* **Hœy, J. V.** New Hebrides' new volcano. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 20, n° 8, Mar. 1950, p. 43).

Sammons, J. C. Destructive seismic sea wawes in the Hawaiian Islands. (*The Journal. Coast and geodetic survey* (U. S.), n° 3, Apr. 1950, p. 65-73).

Sargent, M. C. *and* **Austin, T. S.** Organic productivity of an atoll. (*Transactions of the American geophysical union*, Washington, 1949, t. 30, n° 2, p. 245-249, ill.).

Seelye, C. J. Fluctuations and secular trend of New Zealand rainfall. (*New Zealand journal of science and technology.* Wellington, vol. 31, sec. B., n° 6, May 1950, p. 11-24).

SHORE-SHIP TRIANGULATION SPEEDS ISLANDS SURVEYS. (*Engineering news-record*, New York, t. 144, March 16, 1950, p. 40, ill.).

Simpson, R. H. Hawaii's first hurricane of record. (*Weatherwise*, Philadelphia, vol. 3, Dec. 1950, p. 127-128).

Smith, R. A relationship between soils and topography in South-Western Australia. (*Journal of the Australian institute of agricultural science*, Adelaïde, 1948, t. 14, n° 1, p. 15-17, ill.).

Suraud, P. La prévision dans le Pacific Sud. (*La Météorologie*, Paris, 1949, t. 4, n° 14, p. 84-90).

Thomsen, I. L. Notes on the aurora australis. (*Transactions of the Royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, part. 5, Nov. 1949, p. 102-103).

—— Proposed auroral index figure (*ibd.* — p. 58-60).

Unwin, R. S. Some problems and techniques involved in the radio-meteorological investigation conducted in Canterbury. (*Transac-*

tions of the Royal Society of New Zealand, Wellington, vol. 77, part 5, Nov. 1949, p. 85-91, cartes).

Wright, J. B. A thunderstorm in the tropics [in Fiji's waters, Feb. 16, 1950] (*Weather,* London, 1950, t. 5, n° 6, p. 230).

V. SCIENCES NATURELLES.

1° GÉOLOGIE. — MINÉRALOGIE. PÉTROGRAPHIE.

Adkin, G. L. The Tararua range as a unit of the geological structure of New Zealand. (*Transactions of the royal society for New Zealand,* Wellington, 1949, vol. 77, part 5, p. 260-272, ill.).

Arrhenius, G. The Swedish deep sea expedition. The geological material and its treatment with special regard to the eastern Pacific. (*Geologiska Föreningen i Stockholm. Förhandlingar,* Stockholm. 1950, vol. 72, n° 2, p. 185-191, ill.).

Avias, J. Alfred Lacroix et la pétrologie océanienne. [Suivi de] Liste bibliographique des publications océaniennes de Lacroix. (*Journal de la Société des Océanistes,* Paris, t. 6, déc. 1950, p. 219-229).

—— Note préliminaire sur la découverte de formations marines postérieures au Bajocien et antérieures au Kimméridgien, en Nouvelle-Calédonie. (*Comptes rendus sommaires des séances de la Société géologique de France,* Paris, 1950, n° 11-12, p. 195-197).

Baker, R. C. An occurrence of saline ground water on Guadalcanal. (*Transactions of the American geophysical union,* Washington, 1950, t. 31, n° 1, p. 58-60).

Baker, G. Note on volcanic rocks, with special reference to placioclase feldspars from Mt Bogana, Bougainville island, Solomon island. (*Transactions of the American geophysical Union,* Washington, 1949, t. 30, n° 2, p. 250-262, ill.).

Bartrum, J. A. *and* **Mason, A. P.** Lapiez and solution pits in basalts at Hokianga N. Z. (*New Zealand journal of science and technology,* section B, Wellington, 1948, vol. 30, n° 3, p. 165-172, ill.).

Batchelor, H. H. Tektite occurrence in Australia. (*Rocks and minerals,* New York, 1949, t. 24, n° 9-10, p. 490).

Battey, M. H. Geology of the Tuakau-Mercer area, Auckland. (*Transactions of the Royal society of New Zealand,* vol. 77, May 1949, p. 429-455, ill., cartes, bibliogr.).

—— Geology of Rangiawhia Peninsula, Doubtless Bay, North Auckland. (*Record of the Auckland institute and museum,* Auckland, t. 4, Dec. 1950, p. 35-59, pl., cartes, bibliogr.).

Benson, W. N. *and* **Finlay, H. J.** Port-tertiary micro-fauna in a concretion containing Cancer novae-zelandiae. (*Transactions of the royal Society of New Zealand,* Wellington, vol. 78, Aug. 1950, p. 269-270).

Brown, I. A. Occurrence of the brachiopod genus *P.* Kozlowski at Bowning, N. S. W. (*Journal and proceedings of the royal society of New South Wales,* Sydney, 1948, t. 82, n° 3, p. 196-201, pl. h. t.).

Bryan, W. H. H. C. Richards memorial adress. (*Proceedings of the royal society of Queensland,* Brisbane, 1948, t. 59, n° 2, p. 141-150, bibliogr.).

Campbell, D. A. Types of soil erosion of New Zealand. (*Transactions of the royal society of New Zealand,* Wellington, 1949, vol. 77, n° 5, p. 299).

Carroll, D. Mineralogy of the Cheltenhamian beds at Beaumaris, Victoria. (*Journal of sedimentary petrology,* Tulsa, Okla., 1949, t. 19, n° 3, p. 104-111, ill.).

Chambers, A. F. Axedale clay deposits. (*Mining and geological journal,* Melbourne, 1949, t. 3, n° 6, p. 20-23, ill.).

Chace, F. M. Origin of the Bendigo saddle reefs with comments on the formation of ribbon quartz. (*Economic geology,* Urbana, Ill., vol. 44, Nov. 1949, p. 561-597, pl., bibliogr., diagr.).

Cookson, I. Yeringian (lower Devonian) plant remains from Lilydale, Victoria, with notes on a collection from a new locality in the Siluro-devonian sequence. (*Memoirs of the national Museum, Victoria,* Melbourne, 1949, n° 16, p. 117-131, ill., pl. hors texte).

Coombs, D. S. Geology of the northern Taringatura hills, Southland. (*Transactions of the royal society of New Guinea,* Wellington, t. 78, Nov. 1950, p. 428-448, cartes, tabl., bibliogr.).

—— Note on the occurrence of further porphyritic rocks in river gravels of South Canterbury and North Otago. (*Ibd.,* Aug. 1950, p. 277-279, pl.).

Cotton, C. A. Plunging cliffs, Lyttelton harbour. (*New Zealand geographer*, Auckland, vol. 5, Oct. 1949, p. 130-136, ill., carte).

—— Tectonic scarps and fault valleys [New Zealand]. (*Bulletin of the geological society of America*, New York, vol. 61, July 1950, p. 717-757, ill., bibliogr.).

—— Rejuvenation of the Awatere fault cicatrice. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, 1949, vol. 77, part. 5, p. 273-274, ill., pl. hors-texte).

Craig, E. K. Structures of the Northwest basin in Western Australia. (*World oil*, Houston, t. 130, March 1950, p. 210-212 sv., ill., carte).

Crespin, I. Indo-pacific influences in Australian tertiary foraminiferal assemblages. (*Transactions of the royal society of South Australia*, Adelaide, 1948, vol. 72, n° 1, p. 133-142, ill., hors texte).

—— Foraminifera in Australian statigraphy. (*Reports of the international geological congress*, London, 1950, n° 15, p. 65-69, ill.).

Crockford, J. Bryozoa from the upper carboniferous of Queensland and New South Wales. (*Proceedings of the linnean society of New South Wales*, Sydney, 1948, vol. 73, n° 5-6, p. 419-429, ill.).

Cuénot, L. et Tétry, A. Deux prétendus Echinodermes du Cambrien d'Australie. (*XIIIe Congrès international de Zoologie*, Paris, 1949, p. 568).

Cumberland, K. B. Land despoiled : New Zealand about 1838. (*New Zealand geographer*, Auckland, t. 6, Apr. 1950, p. 13-34, ill., cartes).

David, T. W. E. The geology of the Commonwealth of Australia. Edited and much supplemented by W. R. Browne. London, Edward Arnold & Co., 1950. 3 vol. : xx, 746; iv, 618 p., 5 cartes en couleurs; ill., cartes repl., pl. h.-t., tabl., bibliogr. 8°.

Dulhunty, J. A. *and* **Dulhunty, R.** Notes on microspore-types in Tasmanian permian coals. (*Proceedings of the linnean society of New South Wales*, Sydney, 1949, vol. 74, n° 3-4, p. 132-139, ill.).

Fairbridge, R. W. Geology of the country around Waddamana, Central Tasmania. (*Papers and proc. royal society of Tasmania*, Hobart, 1948, p. 117-149, ill., pl. hors-texte).

—— Pre-Cambrian algal limestone in Western Australia. (*Geological magazine*, Hertford, vol. 87, Sept. 1950, p. 324-330, bibliogr., pl., carte, et : vol. 88, Mar. 1951, p. 149).

—— Recent and pleistocene coral reefs of Australia. (*Journal of geology*, Chicago, 1950, t. 58, n° 4, p. 330-401, ill., cartes, pl. h. t.).

Fell, H. B. An Echinoid from the tertiary (Janjukian) of South Australia, B. *a*, sp. Nov. (*Memoirs of national museum, Victoria*. Melbourne, 1949, n° 16, p. 17-19, pl. hors texte).

Fleming, C. A. Earthquake traces near Waverly and their tectonic setting. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 77), Nov. 1949, n° 5, p. 274-275).

—— Geology of the Mokohinau islands, North Auckland. (*Ibd.*, vol. 78, Aug. 1950, p. 255-268, ill., cartes, pl.).

—— The geological history of New Zealand, with reference to the origin and history of the fauna and flora. (*Tuatara*, Wellington, 1949, t. 2, n° 2, p. 72-90, ill.).

Fleming, C. A. *and* **Hutton, C. O.** Notes on the geology of Kapifi Island, Cook Strait, N. Z. (*Transactions and proceedings of the royal society of New Zealand*. Wellington, 1949, t. 77, n° 4, p. 456-468, ill., pl. hors texte).

Gage, M. Conditions of deposition of Greymouth coal. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, May 1949, p. 338-345, ill., bibliogr.).

—— Late cretaceous and tertiary geosynclines in Westland, N. Z. (*Ibd.*, p. 325-337, cartes).

—— Note on calcite-sinter terraces and pisolites in Blackball coal mine. (*New Zealand journal of science and technology*, Wellington, vol. 30, sect. B, Sept. 1948, p. 128).

Gill, E. D. A gens of Dalmanitid trilobites. (*Journal and proceedings of the royal society of New South Wales*, Sydney, 1948, t. 82, n° 1, p. 16-24, pl. h. t.).

—— Devonian fossils from Sandys Creek, Gippsland, Victoria. (*Memoirs of the national museum, Victoria*, Melbourne, 1949, n° 16, p. 91-115, ill., pl. hors texte).

—— Geology of the Point Lonsdale-Queenscliff area, Victoria. (*Victorian naturalist*, Melbourne, 1948, t. 65, n° 2, p. 38-46, cart.).

—— Some unusual shore-platforms near Gisborne, North Island, New Zealand. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, N. Z., vol. 78, Feb. 1950, p. 64-68, ill., cartes).

—— The physiography and paleogeography of the river Yarra, Victoria. (*Memoirs of the national museum, Victoria*, Melbourne, 1949, n° 16, p. 21-49, ill.).

Glaessner, M. F. Geotectonic position of New Guinea. (*Bulletin of the american association of petroleum geologists*, Golden, Color., 1950, vol. 34, n° 5, p. 856-881, ill.).

Good, R. Madagascar and New-Caledonia. A problem in plant geography. (*Blumea*, Leyden, 1950, vol. 6, n° 2, p. 270-279, ill.).

Guppy, D. J. *and* **Matheson, R. S.** Wolf Creek meteorite crater, Western Australia. (*Journal of Geology, Chicago*, 1950, t. 58, n° 1, p. 30-36, ill.).

Hanlon, F. N. Geology of the Northwestern coalfield, N. S. W. (*Journal and proceedings of the royal society of New South Wales*, Sydney, 1948, t. 82, n° 3, p. 241-250, carte).

Harvey, C. Soil conservation in Fiji. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 20, n° 6, Jan. 1950, p. 62-65).

Healy, J. The age and distribution of the coal measures in North Auckland. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, Nov. 1949, vol. 77, n° 5, p. 281-288, ill.).

Hill, D. The productinae of the artinskian Cracow fauna of Queensland. Brisbane, University of Queensland, 1950, 27 p., ill., pl. hors texte, 8° (University of Queensland, Geological Department, Papers, n° 2).

Hutton, C. O. *and* **McCraw, J. D.** Antlerite, from Takitimu mountains, New Zealand. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, t. 78, Aug. 1950, p. 342-343).

Jokilik, G. F. Structural and tectonic studies in the Cobar mineral field, N. S. W. (*Economic geology*, Urbana, 1950, t. 45, p. 331-343, ill.).

Jones, O. A. Problems of Queensland mesozoic paleobotany. (*Australian journal of science*, Sydney, 1949, t. 11, n° 6, p. 192-193).

Kawaguti, S. Observations on the heart shell, *Corculum cardisa* (L.), and its associated Zooxanthellae. (*Pacific science*, Honolulu, vol. 4, Jan. 1950, n° 1, p. 43-49, ill.).

Kenny, J. P. L. The Morning Star dike, Wood's Point. (*Mining and geological journal*, Melbourne, 1949, t. 3, n° 6, p. 14-19, ill.).

Kuenen, Ph. H. Slump structures in the Waitemata beds around Auckland. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, t. 78, Nov. 1950, p. 467-475, diagr., bibliogr.).

Ladd, H. S., Tracey J. I. jr., Wells, J. W. *and* **Emery, K. O.** Organic growth and sedimentation on an atoll [Bikini]. (*Journal of geology*, Chicago, 1950, t. 58, n° 4, p. 410-425, pl. hors texte).

de Laubenfels, M. W. Ocean currents in the Marshall islands. (*Geographical review*, New York, 1950, n° 2, p. 254-259, ill.).

Macpherson, E. O. Otaihanga faulted outlier and notes on the greensand deposit. (*New Zealand journal of science and technology*, Wellington, vol. 30, sect. B, Sept. 1948, p. 70-83, ill., cartes.

Marples, B. J. Vertebrate palæntology in New Zealand. (*Tuatara*, Wellington, vol. 2, Sept. 1949, p. 103-108, ill., bibliogr.).

Marwick, J. Lower pliocene mollusca from Otahuhu. Wellington, Government printer, 1948, 38 p., pl., cartes, 4°. (Palæontological bulletin, n° 16).

Mason, B. H. Geology of Mandamus-Pahau district, North Canterbury, N. Z. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, May 1949, p. 403-428, ill., pl., cartes, bibliogr.).

—— Middle tertiary strata of Smite River, Lake Heron, N. Z. (*New Zealand journal of science and technology*, Wellington, vol. 30, sect. B, July 1948, p. 55-58, bibliogr.).

—— Preliminary account of the syenite and associated rocks of the Culverden district. (*Ibd.*, Nov. 1949, part 5, p. 276-277).

Maxwell, J. C. Some occurences of chromite in New Caledonia. (*Economic geology*, Urbana, 1949, t. 44, n° 6, p. 525-544, ill.).

Maxwell, W. G. H. An upper Devonian brachiopod (Cyrtospirifer reidi sp. nov.) from Mount Morgan district (University of Queensland. Papers. Depart. of Geology, 1950, t. 3, n° 12, 8 p., ill., pl. h.-t.).

Mead, A. D. Geology of Auckland coastline in relation to engineering structures. (*New Zealand engineering*, Wellington, vol. 5, Sept. 1950, p. 801-802).

Miller, R. B. Chemical properties of two New Zealand bentonites. (*New Zealand journal of science and technology, section B*, Wellington, 1948, vol. 30, n° 3, p. 198).

Modriniak, N. Geophysical investigation of Rotorua. (*New Zealand journal of science and technology*, Wellington, vol. 30, sect. B, July 1948, p. 1-19, cartes, ill., bibliogr.).

Nicholls, H. New seamount in the North Pacific ocean (*Geographical review*, New York, 1950, t. 40, n° 3, p. 457-461, ill.).

Oliver, R. L. The Otaki sandstone and its geological history. Wellington, Government printer, 1948, 49 p., ill., cartes repl., 4° (Geological memoirs, n° 7).

Osborne, G. D. *and* **Andrews, P. B.** Structural data for the Northern end of the Stroud-Gloucester through. (*Journal and proceedings of the royal society of New South Wales*, Sydney, 1948, t. 82, n° 3, p. 202-210, ill., carte h.-t.

Powell, A. W. B. Life history of Anstrosuccinea archeyi, an annual snail, and its value as a post-glacial climatic indicator. (*Records of the Auckland institute and museum*, Auckland, N. Z., vol. 4, Dec. 1950, p. 61-72, pl., diagr., bibliogr.).

Pownall, L. L. Has New Zealand a soil erosion problem ? (*New Zealand Geographer*, Auckland, N. Z., vol. 6, Apr. 1950, p. 81-84).

Punga, M. T. E. Fossil spores from New Zealand coals. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, 1949. vol. 77, n° 5, p. 289-296, ill., pl. hors-texte).

Raeside, J. D. Origin of shist tors in Central Otago, N. Z. (*New Zealand geographer*, Auckland, vol. 5, Apr. 1949, p. 72-76, ill.).

Reed, J. J. Spilites, serpentinites, and associated rocks of the Mossburn district, Southland. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 78, Feb. 1950, p. 106-126, ill., tabl., bibliogr.).

Rout, M. V. *and* **Willett, R. W.** Geology of the Wairaki survey district, Southland, N. Z. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, Feb. 1949, p. 291-305, pl., cartes).

Searle, E. J. Some features of lava caves at Penrose, Auckland, N. Z. (*New Zealand journal of science and technology*, section B, Wellington, 1948, t. 30, n° 2, p. 106-117, ill.).

Seward, N. H. Our trip to the Yarrangobilly caves, Australia. (*Rocks and minerals*, New York, 1949, t. 24, n° 9-10, p. 479-480).

Shermann, G. D., Foster, Z. C. *and* **Fujimoto, C. K.** Some of the properties of the ferruginous humic latosols of the Hawaiian islands. (*Soil science society of America. Proceedings*, Ann. Arbor, Mich., 1949, vol. 13, p. 471-476, ill.).

Stephens, H. A. Foundry sand resources of New South Wales. (*Council for scientific and industrial research, Bulletin*, Melbourne, 1948, n° 239, 68 p. ,ill., pl. hors-texte).

Swift, D. Golden harvest. The story of gold mining in Victoria. (*Mining and geological journal*, Melbourne, 1950, t. 4, n° 1, p. 19-21, ill.).

Taylor, J. K. The investigation of soils resources and agricultural potentiel in North Australia. (*Proceedings of the royal geographical society of Australasia*, Adelaide, 1948, t. 49, p. 43-47, ill.).

Taylor, N. H. The classification of New Zealand soils. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, 1949, vol. 77, n° 5, p. 300).

Teichert, C. Climates of Australia during the Carboniferous, Permian and Triassic. (*Reports of the International geological congress*, London, 1950, t. 1, p. 206-208).

—— Discovery of devonian and carboniferous rocks in North West basin, Western Australia. (*Australian journal of science*, Sydney, 1949, vol. 12, n° 2, p. 62-65).

—— Some recent additions to statigraphy of Western Australia. (*Bulletin of the american association of petroleum geologists*, Tulsa, vol. 34, Sept. 1950, p. 1787-1794, bibliogr., carte).

Te Punga, M. T. Fossil spores from New Zealand coals. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, part 5, Nov. 1949, p. 289-296, pl.).

Trainer, J. N. Garnets in the land down unter. II. [Western Australia]. (*Rocks and minerals*, New York, 1950, t. 25, n° 3-4, p. 124-131, ill.).

Trumble, H. C. Climatic and soil factors affecting future land use in South Australia. (*Proceedings of the royal geographical society of Australasia*, Adelaide, 1948, vol. 49, p. 18-32, ill.).

Utterback, C. L. *and* **Sanderman L. A.** Radium analyses of marine sediments in Northern pacific and adjacent waters. (*Journal of marine research*, New Haven, Conn., 1948, t. 7, n° 3, p. 635-643).

Uttley, G. H. The recent and tertiary Polyzoa (Bryozoa) in the collection of the Canterbury Museum, Christchurch. (*Records of the Canterbury museum*, Christchurch, N. Z., 1949, vol. 5, n° 4, p. 167-192, pl. hors-texte).

Verstappen, H. T. *and* **Doets, J. P.** Enkele geomorfologische aantekeningen over de Wissel meren, central Nederlands Nieuw Guinea [remarques géomorphologiques sur les lacs Wissel, Nouvelle-Guinée hollandaise]. (*Tijdschrift van het koninklijk nederlandschaardrijkskundig genootschap*, Amsterdam, 1950, t. 67, n° 4, p. 489-496, ill.).

Voisey, A. H. The geology of the country around the Great Lake, Tasmania. (*Papers*

and Proceedings of the royal society of Tasmania, Hobart, 1948, p. 95-103, ill., pl. hors-texte).

—— The geology of the country between Arthur's Lakes and the Lake River, Tasmania. (*Ibd.* — p. 105-110, ill., pl. hors-texte).

Wellman, H. W. Tararua range summit height accordance. (*New Zealand journal of science and technology*, Wellington, vol. 30, sect. B, Sept. 1948, p. 123-127, carte, bibliogr.).

—— Geology of the Pike River coalfield; North Westland. (*Ibd.* — p. 84-95, ill., carte, bibliogr.).

—— Pillow lava at Red Rock Point, Wellington. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, Feb. 1949, p. 306-312, pl.).

Western Australia. Geological survey. Report for the year 1947. Perth. Government printer, 1950. 60 p., cartes repl. 8°.

2° BOTANIQUE ET CULTURES.

Aellen, P. Revision der australischen und neuseelandischen Chenopodiaceen. III. *Atriplex*. (*Candollea*, Genève, t. 12, 1949, p. 153-155).

Allan, H. H. Note on the crustaceous lichens of New Zealand. (*Tuatara*, Wellington, vol. 2, March 1949, p. 15-21, ill.).

—— Key to the Stictaceæ of New Zealand. (*Ibd.*, July 1949, p. 97-101, ill.).

Allison, K. W. Description of a new species with notes and localities for some Otago and Southland mosses. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, May 1949, p. 355-360, carte, bibliogr.).

—— New species of New Zealand bryophytes. (*Ibd.*, vol. 78, Feb. 1950, p. 93-96, ill.).

—— Some notes on mosses with key to commoner New Zealand genera. (*Tuatara*, Wellington, vol. 2, Sept. 1949, p. 131-147, ill.).

Althofer, G. W. Further records of *Melaleuca pubescens* in N. S. W. (*Victorian naturalist*, Melbourne, t. 66, n° 7, 1949, p. 138).

Aston, B. C. List of New Zealand plants attractive to birds. (*Forest and bird*, Wellington, t. 95, Feb. 1950, p. 7-8).

—— Puka,-Meryta Sinclairii. (*Ibd.*, t. 97, Aug. 1950, p. 12-14, ill.).

Barnard, C. Microsporogenesis, macrosporogenesis and development of the macrogametophyte and seeds of *Duboisia Leichhardtii* (F. V. M.) and *D. myoporoides* (R. Br.). (*Australian journal for scientific research, series B*, Sydney, vol. 2, n° 3, 1949, p. 241-248).

Barrau, J. Une plante médicinale de la Nouvelle-Calédonie Duboisia Myoporoides R. Br. (*Revue agricole de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, nouvelle série, juil.-août 1950, p. 13-14, ill.).

Beveridge, W. A. *and* **Chapman, V. J.** The zonation of Marine Algae at Piha, New Zealand, in relation to the tidal factor (studies in inter-tidal zonation 2) [*Pacific science*, Honolulu, vol. 4, n° 3, Jul. 1950, p. 188-201, ill.].

Bouriquet, G. *et* **Hibon, E.** Quelques vanilliers cultivés dans les Établissements français de l'Océanie. (*Agronomie tropicale*, Nogent-sur-Marne, t. 5, 1950, n° 1-2).

Buchholz, J. T. Additions to the coniferous flora of New Caledonia. (*Bulletin du Museum national d'histoire naturelle*, Paris, 2e série, t. 21, 1949, n° 2, p. 279).

Bushnell, O. A., Fukuda M. *and* **Makinodan, T.** The antibacterial properties of some plants found in Hawaii. (*Pacific science*, Honolulu, vol. 4, n° 3, July 1950, p. 167-183).

Chapman, H. H. Private management of Montery pine at Nelson, N. Z. (*Journal of Forestry*, Washington, D. C., t. 47, Dec. 1949, p. 981-982).

Chapman, V. J. The marine algal communities of Stanmore Bay, New Zealand : studies in inter-tidel zonations. (*Pacific science*, Honolulu, vol. 4, Jan. 1950, n° 1, p. 63-68, ill., bibliogr.).

Cleland, J. B. Additions to the flora of the Adelaide coast. (*South Australia naturalist*, Adelaide, t. 25, n° 2-4, 1950, p. 26-27).

Coleman, E. Further notes on the Mistletoe. (*Victorian naturalist*, Melbourne, t. 66, n° 10, 1950, p. 191-194).

Cooper, R. Effect of the recent eruption on the plants of Ngauruhoe [New Zealand]. (*Records of the Auckland institute and museum*, Auckland, vol. 3, Dec. 1949, p. 381-385).

Critchfield, H. J. New Zealand phormium fiber. (*Foreign agriculture*, Washington, D. C., vol. 14, Feb. 1950, p. 41-43, ill.).

Crookes, M. W. Revised and annotated list of New Zealand Filicinae. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, Feb. 1949, p. 209-225).

Davis, G. L. Revision of the genus *Brachycome* Cass. Part II. New Zealand species. (*Proceedings of the linnean society of New

South Wales, Sydney, t. 74, n° 1-2, 1949, p. 97-106).

Everist, S. L. List of plants collected in Charleville-Wyandra-Bollon districts (Queensland), 1946-1947. (*Queensland journal of agricultural science*, Brisbane, t. 6, June 1949, p. 132-139).

Fosberg, F. R. Plant exploration, South America and the Pacific islands. (*Horticulture*, Boston, vol. 20, n° 4, 1949, p. 9-11).

Galbraith, J. Wildflowers of Victoria [Australia], Melbourne, Colorgravure [1950]. 223 p., ill., 8°.

Garnet, J. R. Additions to the recorded flora of Lake Mountain. I. Vascular plants. (*Victorian naturalist*, Melbourne, t. 76, n° 8, 1949, 12-13).

Gauba, E. Rectifications in the nomenclature of some *Kochia* species in the « triptera » group. (*Victorian naturalist*, Melbourne, t. 76, n° 1, 1949, 12-13).

Gilbert, L. A. Naturalist-explorers of the Australian coasts. (*Victorian naturalist*, Melbourne, t. 67, n° 3, July 1950, p. 49-53).

Godley, E. J. Cytology and genetics and their application to New Zealand plants. (*Tuatara*, Wellington, vol. 2, Sept. 1949, p. 109-115, bibliogr.).

Guillaumin, A. La biogéographie dans l'Océanie française. (*Association française pour l'Avancement des Sciences*, Congrès de Paris 1945, Paris 1949, p. 578).

—— Contribution à la flore de la Nouvelle-Calédonie. Pantes récoltées par M. Sarlin. (*Bulletin du Musému national d'histoire naturelle*, Paris, 2e série, t. 21, 1949, p. 458-459; t. 22, 1950, p. 115-119, 518-522.

—— Contribution à la flore de la Nouvelle-Calédonie. Plantes récoltées par le Pr. Buchholz. (*Bulletin du Muséum national d'histoire naturelle*, Paris, 2e série, t. 21, 1949, n° 1, p. 112-119; n° 2, p. 258-265; n° 3, 378-383).

—— Formes de jeunesse des conifères de la Nouvelle-Calédonie d'après des documents de l'herbier du Muséum de Paris. (*Notulae systematicae*, Paris, t. 14, 1950, p. 37-44).

—— Contribution à la flore de la Nouvelle-Calédonie. Plantes récoltées par M. J. Bernier. (*Bulletin du Muséum national d'histoire naturelle*, Paris, 2e série, t. 20, n° 3, 1948, p. 279-290; t. 21, n° 4, 1949, p. 453-461).

—— Y a-t-il réellement des rapports entre la flore néo-calédonienne et la flore malgache ? (*Mémoires de l'Institut scientifique de Madagascar*, Paris, série B, 1948. I. p. 133).

Healy, A. J. Evolution of the alien flora of New Zealand. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, part. 5, Nov. 1949, p. 160-162).

Herbert, D. A. Present day distribution and the geological past [in Australia]. (*Victorian naturalist*, Melbourne, t. 66, n° 12, 1950, p. 227-232).

Herzog, Th. Descriptions of new species of New Zealand hepatics III. (*Transactions of the royal society of New Zerland*, Wellington, vol. 77, Feb. 1949, p. 253-256, ill.).

Hibon, E. Les vanilles des Établissements français de l'Océanie. (*Revue agricole de l'île de la Réunion*, Saint-Denis, mai-juin 1949, p. 113-126).

Hodgson, E. A. New Zealand hepaticae. VI. Review of the New Zealand species of genus Frullania. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, May 1949, p. 361-389, pl., bibliogr.).

Krauss, R. W. A taxonomic revision of the Hawaiian species of the genus *carex*. (*Pacific science*, Honolulu, vol. 4, n° 3, Jul. 1950, p. 249-282, ill.).

Learmonth, N. F. Rediscovery of a Long-Lost fern. (*Victorian naturalist*, Melbourne, t. 76, n° 7, 1949, 129-131).

Levring, T. Six new marine algae from New Zealand. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, May 1949, p. 394-397, pl.).

Lewis, N. The acacias of the Adelaide Hills. (*South Australia naturalist*, Adelaïde, t. 25, n° 2-4, 1950, p. 14-20).

Lindauer, V. W. Additions to the marine algae of New Zealand. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, May 1949, p. 390-393, ill., pl.).

Malcolm, J. P. Classification of barley varieties in New Zealand. (*New Zealand journal of science and technology*, Wellington, t. 30, sect. A, Apr. 1949, p. 305-328, ill.).

Martin, W. Bryphytes of Stewart island. Part I. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, Feb. 1949, p. 257-277).

—— Distribution of the mosses indigenous to New Zealand (suppl. no. 1). [*Ibd.*, May 1949, p. 355-360, carte, bibliogr.].

Mason, R. Station records of indigenous plants [in New Zealand]. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, part 5, Nov. 1949, p. 175-180).

—— Our living environment : water plants. (*Post primary school bulletin*, Wellington, t. 4, Sept. 1950, p. 225-256, ill.).

—— Wild plants for food and medecine. (*Tararua*, Wellington, t. 4, 1950, p. 45-50).

May, V. Studies on Australian marine algae. V. Observations on and geographical records on various species. Particularly those of the *Gelidium* complex. (*Proceedings of the linnean society of New South Wales*, Sydney, t. 74, n° 3-4, 1949, p. 196-202).

Moore, L. B. Marine algal provinces of New Zealand. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, part 5, Nov. 1949, p. 187-189, cartes).

—— Our living environment : seaweeds. (*Post-primary school bulletin*, Wellington, vol. 2, Aug. 1948, p. 257-288, ill.).

—— Seaweeds used in New Zealand. (*Education*, Wellington, vol. 2, n° 4, Sept., 1949, p. 46-49).

Moore, L. B. *and* **Adams, J. N. M.** Fruit characters of Pittosporum dallii Cheesem. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, Feb. 1949, p. 250-252, pl.).

Morrison, F. T. Flowering of Agathis australis. (*New Zealand journal of forestry*, Wellington, t. 6, 1950, p. 149-150).

Mort, G. W. Vegetation survey of the marine sand drifts of New South Wales. Some remarks on useful stabilizing species. (*Journal of soil conservation. Service of N. S. W.*, t. 5, n° 2, 1949, p. 84-91).

Muir, E. T. Notes on marine algae at Portland. Vic. (*Victorian naturalist*, Melbourne, t. 66, n° 9, 1950, p. 176-177).

Nicholls, W. H. Additions to the orchidaceae of Western Australia. III. A new species of the genus *Caladenia* R. Br., also three new varieties and sundry notes on other species. (*Victorian naturalist*, Melbourne, t. 65, n° 12, 1949, p. 267-270).

—— Additions to the orchidaceae of Western Australia. IV. (*Victorian naturalist*, Melbourne, t. 66, n° 3, 1949, p. 53-56).

—— Pterostylis furcata, an elusive Orchid [from National Park, Hobart, Tas.]. (*Victorian naturalist*, Melbourne, t. 65, n° 11, 1949, p. 255-258).

—— The genus *Phaius* in Australia. (*Victorian naturalist*, Melbourne, t. 67, n° 1, 1950, p. 10-15).

—— Additions to the orchidaceae of Australia. I, II, III. (*Victorian naturalist*, Melbourne, 1950, t. 66, n° 11, p. 211-215; n° 12, p. 223-226; t. 67, n° 3, p. 45-48).

Orman, H. R. Strength properties of some Kauris of the South-West Pacific with special reference to Fijian Kauris. (*New Zealand journal of forestry*, Wellington, t. 6, 1949, p. 55-59, tabl.).

Papenfuss, G. F. On the identity of *Spongocladia* and *Cladophropsis*. (*Pacific science*, Honolulu, vol. 4, n° 3, Jul. 1950, p. 208-213, ill.).

Perry, L. M. Genus freycinetia in Fiji. (*Journal of the Arnold Arboretum*, Jamaica Plain, Mass., t. 31, Apr. 1950, p. 208-213).

—— Notes on some myrtaceae of Fiji. (*Journal of the Arnold Arboretum*, Jamaica Plain, Mass., t. 31, Oct. 1950, p. 350-371).

Poole, A. L. Studies of New Zealand Nothofagus. 1. Taxonomy and floral morphology. 2. Nut and cupule development. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 78, Aug. 1950, p. 363-380; Nov. 1950, p. 502-508, ill.).

Reeder, J. R. New and noteworthy gramineae from New Guinea. (*Journal of the Arnold Arboretum*, Jamaica Plain, Mass., t. 31, July 1950, p. 320-328, ill., bibliogr.).

Riccardi, R. Le modificazioni apportate dalla colonizzazione europa alla vegetazione della Nuova Zelanda. (*Bolletino della Società Geographica Italiana*, Roma, t. 10, 1945).

Richards, E. C. Our New Zealand trees and flowers, Christchurch, N. Z., Simpson & Williams, 1949. 291 p., 255 ill., 8°.

Rupp, H. M. R. Robert Brown's *Genoplesium Baueri* Orchidaceae. (*Victorian naturalist*, Melbourne, t. 66, n° 4, 1949, p. 75-79).

Sims, H. J. Plant regeneration on stabilized sandhills in the Mallee. (*Victorian naturalist*, Melbourne, t. 66, n° 2, 1949, p. 37-39).

Smith, A. C. Studies of Pacific Islands plants; further notes on Fijian flowering plants (*Journal of the Arnold Arboretum*, Jamaica Plain, Mass., t. 31, July 1950, p. 288-319).

—— Studies of Pacific islands plants, new and noteworthy flowering plants from Fiji. (*Journal of the Arnold Arboretum*, Jamaica Plain, Mass., t. 31, Apr. 1950, p. 137-171).

Stokell, G. Systematic arrangement of the New Zealand Galaxiidae. Pt. 2. Specific classification. (*Transactions of the Royal Society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, Sept. 1949, p. 472-496, ill., pl., bibliogr.).

—— Numerical characters of five hybrid trout. (*Records of the Canterbury museum*, Christchurch, vol. 5, Nov. 1949, p. 209-212, tabl.).

Storey, W. B. Chromosome numbers of some species of passiflora occuring in Hawaii. (*Pacific science*, Honolulu, vol. 4, Jan. 1950, n° 1, p. 37-42, ill., bibliog.).

Taylor, W. R. Plants of Bikini and other northern Marshall islands. Ann Arbor, University of Michigan. XV, 227 p., ill., 8°.

Tokida J. *and* **Inaba, T.** Contributions to the knowledge of the pacific species of Antithamnion and related algae. (*Pacific Science*, Honolulu, vol. 4, n° 2, Apr. 1950, p. 118-134, ill.).

Turrill, W. B. *Tetratheca ciliata.* (*Botanical magazine*, London, t. 116, n° 2, 1949, t. 62).

Virot, R. Plantes ichtyotoxiques utilisées en Nouvelle-Calédonie. (*Revue internationale de botanique appliquée et d'agriculture coloniale*, Paris, n° 327-328, jan.-fév. 1950, p. 86-88).

—— Le Santal néo-calédonien. (*Revue internationale de botanique appliquée et d'agriculture tropicale*, Paris, n° 327-328, janv.-fév. 1950, p. 79-86, ill.) .

Wagner, W. H. Ferns naturalized in Hawaii. (*Occasional papers of the Bernice P. Bishop Museum*, Honolulu, vol. 20, n° 8, 1950, p. 95-121).

Wakefield, N. A. *and* **Willis, J. H.** Victorian fern and clubmoss recoord. II. (*Victorian naturalist*, Melbourne, t. 75, n° 12. 1949, p. 279-281).

Wakefield, N. A. New combinations in some Australian ferns. (*Victorian naturalist*. Melbourne, t. 66, n° 3, 1949, p. 59).

Walker, E. H. New Zealand, a botanist's paradise (Report of the Smithsonian Institution 1949. 1950, p. 317-347, ill., cartes, bibliogr.).

Wall, A. *and* **Allan, H. H.** The botanical names of the flora of New Zealand; their origin, history and meaning, with hints on pronunciation Christchurch, Whitcombe & Tombs, 1950, 92 p.

Webb, L. J. Australian phytochemical survey; alkaloids and cyanogenetic compounds in Queensland plants. Melbourne, Commonwealth scientific and industrial research organization, 1949. 56 p., bibliogr. (Bulletin 241).

White, C. T. Ligneous plants from the Solomon islands [and New Guinea] (*Journal of the Arnold Arboretum*, Jamaica Plain, Mass., t. 31, Jan. 1950, p. 81-116).

—— Melaleuca pubescens in Queensland. (*Victorian naturalist*, Melbourne, t. 66, n° 2, 1949, p. 39).

Willis, J. H. Botanical pioneers in Victoria (*Victorian naturalist*, Melbourne, 1949, t. 66, n° 5, p. 83-89; n° 6, p. 103-109; n° 7, p. 123-128).

3° ZOOLOGIE.

Allan, J. Australian shells; with related animals living in the sea, in freshwater and on the land. Illustrated by the author. Melbourne, Georgian house, 1950. XIX, 470 p., ill., 8°.

Allan, R. S. Notes on a comparison of the tertiary and recent brachiopoda of New Zealand and South America. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, part 5, Nov. 1949, p. 288-289).

Allen, G. E. Nene, rare bird of Hawaii. (*Nature magazine*, Washington, D. C., t. 43, Nov. 1950, p. 463-465, ill.).

Allen, K. R. *and* **Cassie, R. M.** Problems of marine and freshwater fischeries biology in New Zealand. (*Tuatara*, Wellington, vol. 2, July 1949, p. 53-57).

Allison, F. R. B. Freshwater triclads new to the fauna of New Zealand. (*Transactions of the royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 78, Nov. 1950, p. 410-417, pl., bibliogr.).

Amadon, D. The Hawaiian honeycreepers. (*Bulletin of the American Museum of natural history*, New York, vol. 95, art. 4, 1950, p. 155-162, ill.).

Atoda, K. Metamorphosis of the « Non-aquatic frog » of the Palau Islands, Western Carolines. (*Pacific science*, Honolulu, vol. 4, n° 3, July 1950, p. 202-207, ill.).

Baldwin, P. H. Occurrence and behavior of the Hawaiian bat. (*Journal of Mammalogy*, Baltimore, vol. 31, Nov. 1950, p. 445-456).

Ball, G. H. Examination of Hawaiian marine crustaceans for gregarines. (*Pacific science*, Honolulu, vol. 4, n° 3, Jul. 1950, p. 283).

Barrett, Ch. L. Parrots of Australasia, introduction by C. E. Bryant. Melbourne, Seward, [1949]. x, 112 p., ill., 8°.

—— Reptiles of Australia : crocodiles, snakes and lizards. Melbourne, Cassell [1950]. XIII, 168 p., ill., 4°.

—— Wild life in Australia illustrated [Melbourne], Colorgravure [1950], 240 p., ill., 8°.

Bary, B. M. Four new species of freshwater ciliates from New Zealand. (*Zoology publications from Victoria university college*, Wellington, vol. 2, Feb. 1950, p. 1-19).

—— Studies on the freshwater ciliates of the New Zealand. (*Transactions of the royal society of New Zealand,* Wellington, vol. 78, Aug. 1950, p. 301-310, ill.; 311-323, ill., pl.).

—— *and* **Stuckey, R. G.** Occurrence in Wellington harbour of Cyclotrichium meunieri Powers, a ciliate causing red water, with some additions to its morphology. (*Ibd.,* Feb. 1950, p. 86-92, ill.).

Bathgate, D. A. Bird and bush in the Southern Urewera [New Zealand]. (*Forest and bird,* Wellington, t. 95, Feb. 1950, p. 3-4).

Baylis, G. T. S. Root system of the New Zealand mangrove. (*Transactions of the royal society of New Zealand,* Wellington, vol. 78, Nov. 1950, p. 509-514, pl.).

Benham, W. B. Polychaeta and Oligochaeta of the Auckland and Campbell Islands. Wellington, Department of scientific and industrial research, 1950, 35 p., ill. (Cape expedition ser., Bulletin n° 10).

—— On Cryptochaeta, new genus of earthworms; and a nomenclatural muddle solved. (*Transactions of the royal society of New Zealand,* Wellington, vol. 78, Aug. 1950, p. 324-328).

Boschma, H. Notes on the coral reefs near Suva in the Fiji Islands. (*Proceedings. Koninklijke Nederlandse akademie van wetenschappen,* Amsterdam, vol. 53, n° 3, March 1950, p. 294-298, carte, planches hors-texte).

—— The crab parasite *Sacculina* in the Fiji islands. (*Pacific science,* Honolulu, vol. 4, Jan. 1950, n° 1, p. 69, ill.).

Bradstock, C. A. Abnormal reproductive systems in two females of the marine spiny crayfish, Jasus lalandi, Milne-Edwards : — Marine spiny crayfish with a thoracic appendage on the first abdominal segment. (*New Zealand science review,* Wellington, vol. 7, May 1949, p. 69-70, pl., bibliogr.).

—— Study of the marine spiny crayfish, Jasus lalandii (Milne-Edwards) including accounts of autotomy and autospasy. (*Zoology publications from Victoria university college.* Wellington, t. 7, Sept. 1950, p. 1-38, diagr., bibliogr.).

Brewin, B. I. Ascidians from Otago coastal waters. (*Transactions of the royal society of New Zealand,* Wellington, t. 78, Feb. 1950, p. 54-63, ill.).

—— Ascidians of New Zealand. Pt. IV. Ascidians in the vicinity of Christchurch. (*Ibd.,* Aug. 1950, p. 344-353, ill.).

—— Ascidians from the east coast of Great Barrier Island. (*Ibd,* Aug. 1950, p. 354-362, ill.).

—— The ascidians of the sub-antarctic islands of New Zealand. Wellington, Department of scientific and industrial research, 1950. 11 p., ill. (Cape expedition ser. Bulletin n° 11).

Britton, E. B. Carabidae (coleoptera) of New Zealand, Part 3 : revision of tribe Broscini. (*Transactions of the royal society of New Zealand,* Wellington, vol. 77, Sept. 1949, p. 533-581, pl.).

Bryant, C. E. *and* **Amos, B.** Notes on crakes of the genus *Porzana* around Melbourne, Victoria. (*Emu,* Melbourne, vol. 48, n° 4, May 1949, p. 249-275, ill., pl.).

Carter, M. W. Family Peloridiidae (Hemiptera) and its occurrence in New Zealand. (*Transactions of the royal society of New Zealand,* Wellington, t. 78, Aug. 1950, p. 167-170, ill.).

—— Pittosporum Chermid, Powellia vitreoradiata Mask. (*New Zealand journal of science and technology,* Wellington, vol. 31, sect. B, n° 2, Sept. 1949, p. 31-42, ill., tabl.).

Cayley, N. W. What bird is that ? a guide to the birds of Australia; 2nd ed. Sydney, Angus & Robertson [1950]. xx, 315 p., ill., cartes, 8°.

Cotton, B. C. Australian recent and tertiary mollusca. Family volutidae. (*Records of the South Australia Museum,* Adelaide, t. 9, n° 2, May 1949, p. 181-224, pl.).

Dawbin, W. H. I. Auto-evisceration and the regeneration of viscera in the Holothurian Stichopus mollis (Hutton). [*Transactions of the Royal Society of New Zealand,* Wellington, vol. 77, Sept. 1949, p. 497-523, ill., bibliogr.).

—— Regeneration of the alimentary canal of stichopus mollis (Hutton) across a mesenteric adhesion. (*ibd.,* p. 524-529, ill., bibliogr.).

Dawson, E. W. Bird notes from Little Barrier [New Zealand]. (*Notornis,* Masterton, vol. 4, Oct. 1950, p. 27-31).

—— Bird observation in Tory Channel. (*New Zealand bird notes,* Masterton, t. 3, Jan. 1950, p. 221-224).

Dell, R. K. Note on the feeding habits of the Paryphantidae (Mollusca) with special reference to cannibalism in *Rhytida.* (*New Zealand science review,* Wellington, vol. 7. June 1949, p. 104).

—— Bird of Codfish Island. (*New Zealand bird notes,* Masterton, N. Z., t. 3, Apr. 1950, p. 231-235).

—— Molluscan genus Venustas in New Zealand waters (*Dominiom museum. Records in*

zoology, Wellington. t. 1, Feb. 1950, p. 39-54, ill., bibliogr.).

—— Notes on the taxonomy and distribution of some New Zealand mollusca with descriptions of four new species. (*ibd.* p. 21-28, ill., bibl.).

—— Tertiary molluscan fauna from Waikowhai, Manukau harbour, Auckland. (*ibd.* p. 29-37, ill.).

—— Two new species of land snails from the Snares islands. (*ibd.* p. 55-58, ill.).

DOMESTIC LIFE OF THE KIWI : NEW ZEALAND'S WINGLESS BIRD. (*Illustrated London news*, London, t. 215, July 16-1949, p. 97, ill.).

Fell, H. B. Constitution and relations of the New Zealand echinoderm fauna. (*Transactiones of the royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, part 5, Nov. 1949, p. 208-212).

—— New Zealand littoral ophiuroids (*Tuatara*, Wellington, vol. 2, Sept. 1949, p. 121-129, ill.).

—— Occurrence of Australian echinoids in New Zealand waters. (*Record of the Auckland institute and museum*, Auckland, vol. 3, Dec. 1949, p. 343-346).

Fisher, H. I. The birds of Yaps, Western Caroline islands. (*Pacific science*, Honolulu, vol. 4, Jan. 1950, n° 1, p. 55-62, ill., carte, bibliog.).

Fleay, D. The shy Australian water rat. (*Animal Kingdom*, New York, t. 52, n° 2, March-Apr. 1949, p. 54-58, ill.).

—— The Tasmanian masked owl. (*Emu*, Melbourne, t. 48, n° 3, Feb. 1949, p. 169-176, pl.).

Fleming, C. A. Affinities of some New Zealand birds. (*New Zealand bird notes*, Masterton (N. Z.), t. 3, Apr. 1950, p. 241).

—— Asiatic whimbrel at Petone. (*Notornis*, [ex-*New Zealand bird notes*] Masterton, t. 4, July 1950, p. 2-3, pl.).

—— Molluscan fauna of the fiords of Western Southland; a report of the New Golden Hind expedition, 1946. (*New Zealand journal of science and technology*, Wellington, vol. 31, sect. B, n° 5, March 1950, p. 20-40, cartes, bibliogr.).

—— Molluscan fauna of the Pahi greensands, North Auckland. (*Transactions of the Royal society of New Zealand*, Wellington, t. 78, Aug. 1950, p. 236-250, ill., pl.).

—— New Zealand flycatchers of the genus Petroica Swainson. (*ibd.* Feb. 1950, p. 15-47, ill., pl., cartes, bibliogr.; Aug. 1950, p. 127-160).

—— New Zealand recent Thyasiridae (Mollusca). [*ibd.* Aug. 1950, p. 251-254, pl.].

—— *and* **Beck, A. C.** Birds in the western southland [New Zealand] (*New Zealand bird notes*, vol. 3, Apr. 1950, p. 227).

Forster, R. R. New Zealand spiders of the family Archaeidae. (*Records of the Canterbury museum.* Christchurch, vol. 5, Nov. 1949, p. 193-203, pl.).

—— Opiliones from the Solomon Islands. (*Records of the Australian Museum*, Sydney, vol. 22, n° 2, Jan. 18, 1949, p. 141-147, ill.).

—— Zoogeographical relationships of the New Zealand opiliones. (*Transactions of the Royal Society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, part 5, Nov. 1949, p. 233-235).

Fraser-Brunner, A. *and* **Whitley, G. P.** A new pipefish from Queensland. (*Records of the Australian museum*, Sydney, t. 22, n° 2, Janv. 1949, p. 148-150, ill.).

French, E. W. A study of the biology and morphology of Achaea janata (Linn.) a catocaline moth, as it occurs in Hawaii. Honolulu, 1950, 97 p. ronéotypé (University of Hawaii. These for the degree of master of science).

Fyfe, M. L. The reproductive organs of *Geoplana Sanguinea* Moselly. (*Records of the Australian museum*, Sydney, t. 22, n° 2, June 30, 1948, p. 64-66, ill.).

Glauert, L. A handbook of the snakes of Western Australia. Perth, Western Australian naturalists club. 1950. 48 p., ill., in-16.

Gourlay, E. S. Auckland Island coleoptera. (*Transactions of the Royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 78, Aug. 1950, p. 171-202, ill., pl.).

Hale, H. M. Australian cumacea, n° 15. The family Bodotriidae (Cont). (*Records of the South Australia Museum*, Melbourne, t. 9, n° 2, May 1949, p. 107-125, ill.).

—— Australian cumacea. N° 16, The family Nannastacidae. (*ibd.* p. 225-245, ill.).

Haneda, Y. *Harpodon nehereus*, a non-luminous fish. (*Pacific science*, Honolulu, vol. 4, n° 2, Apr. 1950, p. 135-138).

—— Luminous organs of fisch which emit light indirectly. (*Pacific science*, Honolulu, vol. 4, n° 3, Jul. 1950, p. 214-227, ill.).

Hardy, D. E. Homoneura vs. Sciomyza in Hawaii (Diptera). (*Proceedings of the Hawaiian entomological society*, vol. 14 [3], 1950, p. 73).

Harrison, R. A. Occurrence of Lonchoptera dubia Curran in New Zealand (Diptera: Lonchopteridae). [*Transactions of the Royal Society of New Zealand*, Wellington. vol. 78, Nov. 1950, p. 449-450, diagr.).

—— Tests with D.D.T. and gammexane on the larvae of a dermestid beetle (Attagenus sp.) a pest in some New Zealand woollen mills. (*New Zealand journal of science and technology*, Wellington, vol. 30, sect. A, Aug. 1948, p. 100-104, ill.).

—— Laboratory breeding of the housefly (Musca domestica L.). [*Ibd.* — sect. B. Jan. 1949, p. 243-247, ill.].

—— Toxicity to houseflies of a flat oil paint containing D.D.T. (*Ibd.* — N° 2, Sep. 1949, p. 24-30, ill., diagr.).

Hatch, E. D. Aporostylis R. and Hh., Townsonia Cheesmn., and the New Zealand forms of Chiloglottis R. Br. (*Transactions of the Royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, Feb. 1949, p. 226-229, pl.).

—— Lyperanthus antarcticus Hook. f. and the New Zealand forms of Gastrodia R. Br. (*Ibd.* — p. 230-233, pl.).

—— New Zealand forms of Pterostylis R. Br. (*Ibd.* — p. 234-246, pl.).

—— New Zealand forms of Calochilus B. Br. (*Ibd.* — 247-249, pl.).

—— Petalochilus Rog. and the New Zealand forms of Caladenia R. Br. (*Ibd.* — May 1949, p. 398-402, ill.).

Hobbs, D. F. Migrating eels in Lake Ellesmere [New Zealand]. (*Transactions of the Royal Society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, part 5, Nov. 1949, p. 228-232).

Hubbs, C. L. On the supposed occurrence in New Zealand of the North Pacific fish genus *Sebastodes*. (*Pacific science*, Honolulu, vol. 4, Jan. 1950, n° 1, p. 70).

Iredale, T. Birds of paradise and bower birds, with coloured illustrations of every species by Lilian Medland. Melbourne, Georgian house [1950]. XII, 239 p., ill., pl. en couleur, carte repl., 4°.

—— Western Australian Molluscs. (*Proceedings of the Royal zoological Society of New South Wales, Sydney*, 1947-1948 [Jan. 1949], 18-20).

James, M. T. Some Stratiomyidae (Diptera) from Okinawa and Guam. (*Pacific science*, Honolulu, vol. 4, n° 3, Jul. 1950, p. 184-187).

Keast, J. A. Field notes on the grey-tailed tattler. *Tringa brevipes*. (*Records of the Australian Museum*, Sydney, t. 22, n° 2, Jan. 1949, p. 207-211).

Laseron, Ch.-F. New South Wales *marginellidae*. (*Records of the Australian museum*, Sydney, t. 22, n° 2, June 30, 1949, p. 35-48, pl. h.-t.).

Laubenfels, M. W. de. The sponges of Kaneohe Bay, Oahu. (*Pacific science*, Honolulu, vol. 4, Jan. 1950, n° 1, p. 3-36, ill., cartes, bibliog.).

Loveridge, A. New Guinean reptiles and amphibians in the Museum of comparative zoology and United States national museum. (*Bulletin of the Museum of comparative zoology*, vol. 101, n° 2, 1948, p. 306-430).

Mc Kensie, H. R. Nesting of New Zealand dotterel. (*Notornis*, Masterton, N. Z., vol. 4, Oct. 1950, p. 24-25).

—— Records of Hudsonian curlew in N. Z. (*Ibd.* — p. 18-21).

—— Visit to Little Barrier in November 1948. (*New Zealand bird notes*, Masterton, vol. 3, Apr. 1950, p. 229-230).

—— Winter nesting 1949. (*Ibd.* — vol. 3, Apr. 1950, p. 239-240).

Mc Keown, K. C. Australian Cerambycidae. VIII. Notes on a collection from Western Australia Museum with descriptions of new species. (*Records of the Australian museum* Sydney, t. 22, n° 2, June 30, 1948, p. 49-63, ill.).

—— A reference list of types of coleoptera in the Australian museum. (*Records of the Australian museum*, Sydney, vol. 22, n° 2, June 30, 1948, p. 95-139).

Marples, B. J. Unusual type of web constructed by a Samoan spider of the family Argiopidae. (*Transactions of the Royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, part 5, Nov. 1949, p. 232-233).

Moore, H. L. The occurrence of a black marlin, *tetrapterus mazara*, without spear. (*Pacific science*, Honolulu, vol. 4, n° 2, Apr. 1950, p. 164).

Morton, J. E. Adaptations of Xenophora, the carrier shell. (*New Zealand science review*, Wellington vol. 7, Oct. 1949, p. 188-189, ill.).

—— Scintillona zelandicus, a bivalve commensal of the holothurian Trochodota Dendyi. (*Ibd.* — p. 189-190).

—— Appendages and feeding of Calianassa filholi (*ibd.* — vol. 8, March-Apr. 1950, p. 38-39).

—— Occurrence in New Zealand of the Ente-

ropneust, Balanoglossus australiensis (Hill). (*Transactions of the Royal Society of New Zealand*, vol. 78, Nov. 1950, p. 464-466, diagr.).

—— Struthiolariidae: reproduction, life, history and relationship. (*Ibd.* — p. 451-463, bibliogr.).

Ochs, G. A revision of the Australian Gyrinidae. (*Records of the Australian Museum*, Sydney, t. 22, n° 2, Jan. 18, 1949, p. 171-199).

Ostergaard, J. M. Spawning and development of some Hawaiian marine gastropods. (*Pacific Science*, Honolulu, vol. 4, n° 2, Apr. 1950, p. 75-115, ill.).

Penn, G. H. Pupae of the mosquitoes of New Guinea. (*Annals of the entomological Society of America*, Washington D. C., t. 42, Dec. 1949, p. 464).

Phillipps, W. J. Birds of Martin Bay [New Zealand], 1876-1881. (*Transactions of the Royal Society of New Zeeland*, Wellington, vol. 77, part 5, Nov. 1949, p. 240-243).

—— Notes on some New Zealand fishes. (*Ibd.* — Feb. 1949, p. 289-290, pl.).

—— Note on the fish Tetragonurus Cuvieri. (*New Zealand science review*, Wellington, vol. 7, 1949, p. 219, ill.).

—— Natives fishes [New Zealand] Wellington, Reed, 1949, 60 p., ill., 8°.

Poignant, A. *illust.* Bush animals of Australia: notes on birds and reptiles by J. R. Kinghorn: notes on the furred animals by Ellis Troughton. [Sydney, Shepherd press, 1949], 40 p., ill. 4°.

Poisonous fishes of South Seas [with list of references, translated from Japanese language by W. G. Van Campen] Washington, Government publications, 1950, 3, 221 p., 4°, ronéotype (Special scientific report, fisheries, n° 25).

Pope, E. C. Crangon: the noisy pistol prawn. (*Australian museum magazine*, Sydney, t. 9, n° 10, Jan.-March 1949, p. 326-328, ill.).

Powell, A. W. B. Biological primary types in the Auckland museum. N° 3. Zoological (supplement). [*Records of the Auckland institute and museum*. Auckland, vol. 3, Dec. 1949, p. 403-409).

—— Mollusca from the continental shelf, Eastern Otago. (*Records of the Auckland institute and Museum*, Auckland, N. Z., vol. 4, Dec. 1950, p. 73-81, pl.).

—— New species of crustacea from New Zealand of the genera Scyllarus and Ctenocheles with notes on Lyreidus tridentatus. (*Records of the Auckland institute and museum*. Auckland, vol. 3, Dec. 1949, p. 368-371, pl.).

—— Paryphantidae of New Zealand. N° 6. Distribution, hybrids and new species of Paryphanta, Rhytida and Schizoglossa. (*Ibd.* — p. 347-367, pl., carte).

—— Second record of a King-crab from New Zealand waters. (*Ibd.* — p. 372).

—— Species problem in New Zealand land snails. (*Transactions of the Royal Society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, part 5, Nov. 1949, p. 202-208).

Richardson, L. R. Guide to the Brachyrhynochous crabs. (*Tuatara*, Wellington, vol. 2, March 1949, p. 29-36, ill.).

—— Guide to the Oxyrhyncha, Oxystoma and lesser crabs. (*Ibd.* — July 1949, p. 58-69, ill.).

—— Corrections and additions for the guides to the Brachyura. (*Ibd.* — Sept. 1949, p. 130).

—— Generic status of the New Zealand lancelet. (*Ibd.* — t. 86, Aug. 1950, p. 86).

—— Review of the New Zealand leeches. (*Transactions of the Royal Society for New Zealand*, Wellington, vol. 77, part 5, Nov. 1949, p. 201-202).

—— Studies on New Zealand Hirudinea: pt. I. Pontobdella benhami n. sp. (*ibd.* — vol. 78, Feb. 1950, p. 97-100, ill.).

Pt. II. Branchellion parkeri, a new ichthyobdellid leech. (*Zoology publications from Victoria university college*, Wellington, vol. I, Nov. 1949, p. 1-11, diagr.).

—— *and* **Krefft, S.** Lyreidus australiensis Ward (Brachyura Gymnopleura) from Cook strait. (*Tuatara*, Wellington, vol. 2, July 1949, p. 69-71).

Richdale, L. E. The pre-egg stage in the albatross family. Dunedin, Otago daily times, 1950, 92, p., ill. 8° (Biological monographs n° 3).

Robinson, A. The biological significance of bird song in Australia (*Emu*, Melbourne, t. 48, n° 4, May 1949, p. 291-315, ill.).

Salmon, I. J. T. Notes on synonymy among New Zealand insects. (*Transactions of the Royal society, of New Zealand*, Wellington, t. 78, Feb. 1950, p. 1-2, bibliogr.).

—— New species of Acridiidae (Insecta: Orthoptera) from New Zealand. (*Ibd.* — p. 69, pl.).

—— Revision of the New Zealand wetas — Anostominae (Orthoptera : Stenopelmatidae).

[*Dominion museum. Records in entomology,* Wellington, t. I, Apr. 1950, p. 121-177, ill. bibliogr.).

Schaefer, M. B. *and* **Reintjes, J. W.** Additional records confirming the trans-pacific distribution of the pacific Saury, *cololabis saira* (Brevoort). (*Pacific science,* Honolulu, vol. 4, n° 2, Apr. 1950, p. 164).

Schwartz, Ch. W. *and* **Schwartz, E. R.** Breeding habits of the barred dove in Hawaii. (*Condor,* Berkeley, Cal. vol. 52, 1950, p. 241-246).

Sorensen, J. H. The royal albatross. Wellington, Department of scientific and industrial research, 1950. 39 p., ill. (Cape expedition ser., Bulletin n° 2).

Spiller, D. Occurrence of the ground beetle Carabus nemoralis Mulle (Coleoptera : Carabidae) at Auckland (*New Zealand science review,* Wellington, vol. 7, Aug. 1949, p. 137, ill.).

Stokell, G. Freshwater fishes from the Auckland and Campbell islands. Wellington, Department of scientific and industrial research, 1950, 8 p., ill. (Cape expedition ser.. Bulletin n° 9).

Tarr., H. E. Notes on the birds of Long Island, Abrolhos Group, Western Australia. (*Emu,* Melbourne, t. 48, n° 4, May 1949, p. 276-282, ill., pl.).

Tily, I. Bird report from Dunedin [New Zealand] (*Forest and bird,* Wellington, t. 98, Nov. 1950, p. 8, ill.).

Turbott, E. G. Discovery of the breeding habits of Leiopelma hochstetterie Fitzinger (*Records of the Auckland institute and Museum, Auckland,* vol. 3, Dec. 1949, p. 373-376).

—— Problems relating to the birds of New Zealand's offshore islands. (*Transactions of the Royal Society of New Zealand,* Wellington, vol. 77, part 5, Nov. 1949, p. 235-237).

Viette, P. E. L. The Noctuidae Catocalinae from New Caledonia and the New Hebrides (Lepidoptera). (*Pacific science,* Honolulu, vol. 4, n° 2, Apr. 1950, p. 139-157, ill.).

Whitley, G. P. Studies in ichthyology n° 13. (*Records of the Australian museum,* Sydney, t. 22, n° 2, June 30, 1948, p. 70-94, ill.).

Wodzicki, K. A. Introduced mammals of New Zealand; an ecological and economic survey. Wellington, Government printer, 1950. x, 255 pl. pl., cartes, 4°. (Department of scientific and industrial research, Bulletin n° 98).

Woodward, T. E. New records of Miridae (Heteroptera) from New Zealand, with description of a new genus and four new species. (*Records of the Auckland institute and Museum, Auckland,* t. 4. Dec. 1950, p. 9-23).

—— New species of Cermatulus Dallas from the Three Kings islands, New Zealand (Heteroptera : Pentatomidae). [*Ibd.* — p. 24-30].

Yasumatsu, K. Vespoidea of Micronesia. (*Pacific Science,* Honolulu, vol. 4, n° 2, Apr. 1950, p. 116-117).

VI. ANTHROPOLOGIE. DÉMOGRAPHIE. HYGIÈNE.

Beaglehole, E. The mixed blood in Polynesia. (*Journal of the Polynesian Society,* Wellington, vol. 58, n° 2, June 1949, p. 51-57).

Birdsell, J. B. Collaborative genetical survey of the human population of the Pacific area (*Science,* Washington, D.C., vol. 112, July 7, 1950, p. 25-26).

Borrie, W. D. Australian population policy and its relation to Asia. (*Australian Outlook,* Sydney, vol. 4, n° 3, Sept. 1950, p. 162-169.

—— Australian population policy and its relation to demographic problem in Asia, *in :* Institute of Pacific Relations. 11th conference, Lucknow, Oct. 1950. Sydney, 1950, p. 1-6.

Campbell, J. D. The Krefft tooth. Is it a human molar ? (*Records of the Australian Museum.* Sydney, vol. 22, n° 2, Jan. 18, 1949, p. 200-206, ill.).

Chave, M. E. Anthropological study of mixed blood in Majuro, Washington [1950], 94 p., ronéotypé. (Coordinated investigation of Micronesian anthropology. Final report).

Davis, T. R. A. Filariasis control in the Cook islands. (*New Zealand medical journal,* Wellington, vol. 48, Aug. 1949, p. 362-370).

Dempster, G. O. L. Some health problems in Western Samoa. (*Transactions of the Royal Society of New Zealand,* Wellington, vol. 77, part 5, Nov. 1949, p. 307-310).

Ferguson, M. S. *and* **Graham, O. H.** Phlebotomus in New Guinea and nearby islands. (*Transactions of the royal Society of tropical medecine and hygiene,* London, vol. 41, 1948, p. 679-684).

Finlayson, H. M. The identity of a supposed human molar from the Wellington caves of

New South Wales. (*Records of the Australian Museum*, Sydney, t. 22, n° 2, Jan. 18, 1949, p. 164-170, ill.).

Galliard, H., Mille, R. *et* **Robinson, W. H.** La filariose à Tahiti. Note préliminaire. (*Bulletin de la Société de pathologie exotique*, Paris, 1949).

—— La filariose à Wucheria bancrofti var. Pacifica, à Tahiti et dans l'archipel de la Société. (*Annales de parasitologie*, Paris, t. 24, 1949, n°s 1 et 2, p. 30-48, ill., diag., pl. h.-t.).

Hartweg, R. Note sur quelques crânes humains provenant de la région de Canala, Nouvelle-Calédonie. (*Journal de la Société des Océanistes*, Paris, t. 6, déc. 1950, p. 236-237).

—— Ossements anciens de l'île de Maré, îles Loyalty. Nouvelles exhumations. (*Journal de la Société des Océanistes*, Paris, t. 6, déc. 1950, p. 95-109, cart.).

Hercus, Ch. E. Endemic goitre in the South-west Pacific. (*Transactions of the Royal Society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, part 5, Nov. 1949, p. 311-313).

—— New Zealand's responsibility for medical research in the South-west Pacific. (*Ibd.* — p. 303-306).

Höltker, G. Zur Frage nach dem Reifealter bei melanesischen und indonesischen Mädchen. (*Acta tropica*, Basel, vol. 6, 1949, n° 1, p. 12-29, ill.).

Hunt, E. A view of somatology and serology in Micronesia. (*American journal of physical anthropology*. Washington D.C., t. 8, 1950, n° 1).

Ichiriu, E. T. Studies in the bacteriology of *poi*, with special reference to its possible role in the epidemiology of infectious diseases. Honolulu, 1949, 66 p. ronéotypé. (University of Hawaii, These for the degree of master of science).

Institut de recherches médicales de l'Océanie. — Lutte anti-filarienne à Tahiti [Papeete, Imprimerie du Gouvernement], 1949, 12 p., ill. 4°.

James, C. S. Diseases commonly met with in Melanesia; their diagnosis, prevention and treatment. 3 ed. Opotiki, 1949, 100 p., 8°.

Keers, W. Physical anthropology of the little Sunda islands. Amsterdam. Koninklijke vereeniging Indisch Instituut, 1948, 170 p., pl. (Mededeling, n° 74).

Merlet, *Dr.* Préliminaire à l'étude de la filariose en Nouvelle-Calédonie. Observations. (*Bulletin de l'Association médicale de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, n° 13, 27 nov. 1950, p. 7-10).

Murrill, R. Vital statistics of Ponape island, Eastern Carolines. (*American journal of physical anthropology*, Washington, D.C., t. 8, 1950, n° 2.

Nouvelle-Calédonie. Direction du Service de Santé. Recueil des principaux textes concernant la maladie de Hansen 1919-1950. Nouméa, Imprimeries réunies, 1950, 24 p., 8°.

Pacher, H. M. Drei Maori-Schädel und ihre Stellung innerhalb der biologischen Probleme der Südsee. (*Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, Wien, vol. 73-77, 1947, n° 1-3).

Perry, W. J. The dengue vector on New Caledonia, the New Hebrides and the Solomon Islands. (*American journal of tropical medecine*, Baltimore, Md., vol. 28, 1948, p. 253-259).

Ployé, M. Le paludisme dans la campagne américaine du Pacifique Sud. 1942-1945. (*Revue du paludisme et de médecine tropicale*, Paris, 8e an., n° 69, 15 fév. 1950, p. 29-54).

Routil, R. *und* **Höltker, G.** Ein papuanisches Zwillingspaar beim Stamm der Tanggum in Neuguinea. (*Anthropos*, Freiburg, vol. 45, 1950, p. 575-592, carte, tabl., pl. hors-texte).

Sanner, L. Essai de géographie médicale de la Nouvelle-Calédonie. (*Bulletin de l'Association médicale de la Nouvelle-Calédonie*. Nouméa. Numéro spécial, 1950, 116 p., carte repl.).

Schlaginhaufen, O. Zur Anthropologie der Admiralty - Inseln in Melanesien. (*Bull. Schweiz. Ges. Anthrop. Ethn.*, Berne, vol. 26, 1950, p. 12-23).

Taylor, St. *and* **Gadsden, P.** The lesson of Makogai, *dans leur livre :* Shadows in the Sun. Londres, 1949, p. 15-37, ill.

Tisseuil, J. De la lèpre [nombreuses références et applications à la Nouvelle-Calédonie]. Paris, l'auteur [5, avenue Daniel-Lesueur], 1950. 159 p., 8°.

Tivollier, M. Notes historiques sur la peste en Nouvelle-Calédonie. (*Bulletin de l'association médicale de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, n° 13, 27 nov. 1950, p. 60-67).

Utida Goro. Uber die Farbentöne der Iris und der Kopfhaare und deren Korrelation sowie über die Blutgruppen bei Engländern und Australiern (*Zinruigaku Zassi*, Tokyo, t. 59, 1944, n° 679).

Wilson, M. W. Maori increase raises problems. (*Christian century*, Chicago, t. 67, Aug. 9, 1950, p. 953).

VII. ETHNOGRAPHIE.

1° OCÉANIE EN GÉNÉRAL

L'Art et la Philosophie des Océaniens. (*L'Age nouveau,* Paris, n° 60, avr. 1951, p. 55-60).

Cowan, H. K. Indonesisch of Melanesisch op Noord Nieuw-Guinea? (*Indonesië,* 's-Gravenhage, 3e an., jan. 1950, n° 4, p. 351-359).

Elkin, A. P. *L'Homme :* and Sydney. (*Oceania,* Sydney, t. 21, n° 2, Dec. 1950, p. 146-151).

—— Man and his cultural heritage. (*Oceania,* Sydney, vol. 20, n° 1, Sept. 1949, p. 1-28).

Heine-Geldern, R. Heyerdahl's hypothesis of Polynesian origins : a criticism. (*Geographical Journal,* London, t. 116, 1950, p. 183-192).

Heyerdahl, T. The voyage of the raft *Kon-Tiki.* (*Geographical Journal,* London, vol. 115, 1950, p. 20-41).

Kunst, J. Indigenous music and mission work. Amsterdam, Koninklijke vereeniging Indisch Institut, 1947, 48 p. (*Mededeling,* n° 72).

Leach, E. R. Primitive calendars. (*Oceania,* Sydney, vol. 20, n° 4, June 1950, p. 245-262).

Legand. Contribution à l'étude des méthodes de pêche dans les territoires français du Pacifique Sud. (*Journal de la société des Océanistes,* Paris, t. 6, déc. 1950, p. 141-184, ill., pl. h.-t.).

Leenhardt, M. Arts of the Oceanic peoples. Photographs by Emmanuel Sougez. Translated from the French by Michael Heron. London, Thames & Hudson, 1950. 150 p., pl. en coul., carte, 8°.

Milke, W. Totemismus und Totemzentrum in Ozeanien. (*Veröffentlichungen aus dem Museum für Natur-, Völker- und Handelskunde in Bremen,* Bremen, 1950, 1).

Poirier, J. Une hypothèse de travail : les migrateurs nordiques, ont-ils atteint, entre le XIe et le XIVe siècles, la Polynésie orientale? (*Journal de la société des océanistes,* Paris, t. 6, déc. 1950, p. 253-254).

Spiro, M. E. A psychotic personality in the South Seas. (*Psychiatry,* Washington, t. 13, 1950, p. 189-204).

Sugiura Ken-ichi. Die Verbreitung der Nasenflöten in Indonesien und Ozeanien. (*Zinruigaku Zassi,* Tokyo, t. 58, 1943, n° 663).

Virot, R. Plantes ichtyotoxiques utilisées en Nouvelle-Calédonie. (*Revue internationale de botanique appliquée et d'agriculture coloniale,* Paris, n° 327-328, janv.-févr. 1950, p. 86-88).

2° MICRONÉSIE

Bascom, W. R. Ponape : the tradition of retaliation. (*Far eastern quarterly,* Ann Arbor, Mich., vol. 10, nov. 1950, p. 56-62).

Buck, P., *Sir.* Kapingamarangi; a Polynesian atoll in Micronesia. (*New Zealand geographical society. Record of proceedings,* vol. 7, 1949, p. 13).

—— Material culture of Kapingamarangi. Honolulu, Bernice P. Bishop Museum, 1950. V, 291 p., ill., 8°. (Bulletin n° 200).

Hughes, H. G. A. Riddles (Kam'aninga) from the Gilbert Island. (*Journal of the Polynesian society,* Wellington, vol. 59, n° 3, Sept. 1950, p. 241-244).

Leclerc, J. La religion des Gilbertins, avant l'arrivée des missionnaires *dans :* La valeur religieuse des religions païennes. Troisième semaine d'études missionnaires de Québec, 1949. Québec, 1950, p. 127-133.

Lessa, W. A. Place of Ulithi in the Yap empire. (*Human organisation,* New York, t. 9, n° 9, n° 1, 1950, p. 16-18).

—— The ethnography of Ulithi atoll. Los Angeles, Univ. of California, 1950. VII, 269 p., ronéotypé. (Coordinated investigation of Micronesian anthropology. Report n° 28).

Luomala, K. Micronesian mythology, *dans :* Dictionnary of Folklore, mythology and legend, New York, 1949. t. II, p. 717-722, bibliog.

Segawa Kiyoko. Marriage in Okinawa. (*Minzokugaku Kenkyu,* Tokyo, t. 13, 1948).

Spoehr, A. Notice on Marianas archaeology. (*Bulletin of the Chicago natural history Museum, Chicago,* vol. 22 [1], 1950, p. 3-5).

Tinker, S. Some Marshall island fish traps. (*Bishop museum, occasional papers,* Honolulu, vol. 20, 7, 1950, p. 89-93).

Tischner, H. Eine Häuptlingsbestattung auf Luf. nach hinterlassenen Aufzeichnungen F. E. Hellwig's. (*Zeitschrift für Ethnologie,* Braunschweig, Bd. 75, 1950, p. 52-59, ill.).

Turbott, I. G. Fishing for flying-fish in the Gilbert and Ellice Island. (*The Journal of*

Polynesian society, Wellington, vol. 59, n° 4, Dec. 1950, p. 349-367).

Useem, J. Structure of power in Palau. (*Social forces*, Baltimore, vol. 29, Dec. 1950, p. 141-148).

Weckler, J. E. Land and livelihood on Mokil... part II. Washington D. C., Pacific science Board of the National Research Council, 1949. 188 p., ronéotypé. (Coordinated investigation of Micronesian anthropology, final report n° 11).

3° MÉLANÉSIE

Aufinger, A. Mythological fragments from the small Islands near Madang, New Guinea. (*Anthropos*, Freiburg, vol. 45, 1950, p. 779-786).

Austen, L. A note on Dr. Leach's « primitive calendars ». (*Oceania*, Sydney, vol. 20, n° 4, June 1950, p. 333-334).

Avias, J. Poteries canaques et poteries préhistoriques en Nouvelle-Calédonie. (*Journal de la société des océanistes*, Paris, t. 6, déc. 1950, p. 111-140, ill., cartes, tabl., pl. h.-t.).

Baldwin, B. Kadaguwai : songs of the Trobriand sunset isles. (*Oceania*, Sydney, vol. 20, n° 4, June 1950, p. 263-285, not. mus.).

Barlow, P. Tales of the Maori. (*New Zealand surveyor*, Wellington, vol. 19, Apr. 1949, p. 825-826).

Bell, F. L. S. Travel and communication in Tanga. (*Oceania*, Sydney, t. 21, n° 2, Dec. 1950, p. 81-106, ill., carte).

Belshaw, C. S. Changes in heirloom jewellery in the central Salomons. (*Oceania*, Sydney, vol. 20, n° 3, March 1950, p. 169-184).

Blackwood, B. The technology of a modern Stone Age people in New Guinea. Oxford, Pitt Rivers Museum, 1950. 60 p., ill., pl., cartes, bibliogr. (Occasional papers on technology series, n° 3).

Drabbe, P. Folks tales from Netherlands New Guinea. (*Oceania*, Sydney, vol. 20, n° 1, Sept. 1949, p. 66-67; n° 3, March 1950, p. 224-240).

—— Twee dialecten van de Awjutaal. (*Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde*, s'Gravenhage, vol. 106, 1950, p. 93-147, carte).

Gehberger, J. Aus dem Mythenschatz der Samap an der Nordostküste Newguineas. (*Anthropos*, Freiburg, vol. 45, 1950, p. 295-341, carte, pl.; p. 733-778).

Gerbrands, A. A. Kunststijlen in West Nieuw-Guinea. (*Indonesië*, 's-Gravenhage, t. 4, n° 3-4, p. 251-283, ill., carte, bibliogr.).

Graf, W. Zur Spieltechnik und Spielweise von Zeremonialflöten von der Nordküste Neuguineas. (*Archiv. für Völkerkunde*, Wien, Bd. II, 1947, p. 87-100, tabl., not. musi.).

Guillaumin, A. Plantes employées en médecine par les indigènes de la Nouvelle-Calédonie et des îles Loyalty. (*Revue de Phytothérapie*, Paris, 15e ann., 1951, p. 135-139).

Hasebe Kotondo. A portrait skull from the island of Malekula. (*Zinzuigaku Zassi*, Tokyo, t. 61, 1941, n° 642).

Held, G. J. Papoea's van Waropen [nord de la Nouvelle-Guinée hollandaise]. Leiden, Brill, 1947. xv, 372 p., ill., carte, 8°.

Ishikawa Motosuke. Coconuts and human life ecology of the Tolai in the Gazelle Peninsula in Northern New Britain. (*Minzokugaku Kenkyu*, Tokyo, vol. 13, 1948).

Isumi Seiichi. Sago culture, plant ethnology in New Guinea. (*Minzokugaku Kenkyu*, Tokyo, vol. 13, 1948).

Kunst, J. De Inheemse Muziek in Westelijk Nieuw-Guinea. Amsterdam. Koninklijke vereninging « Indisch Instituut », 1950, 78 p., ill., not. musicales (Koninklijke vereninging Indisch Instituut; mededeling, n° 93, Afd., No. 38).

Laufer, C. Die Taulil und ihre Sprache auf Neubritannien. (*Anthropos*, Freiburg, vol. 45, 1950, p. 627-640, carte, pl. hors t.).

Lenormand, M. H. Connaissance du corps et prise de conscience de la personne chez le mélanésien de Lifou, îles Loyalty. (*Journal de la Société des Océanistes*, Paris, t. 6, déc. 1950, p. 33-65, ill.).

Le Roux, C. C. F. M. De Bergpapoea's van Nieuw-Guinea en hun Woongebied. Eerste Deel. Leiden, E. J. Brill, 484 p., ill., pl. hors texte, cartes, 4°.

Lobsiger-Dellenbach, M. Manteau de paille de Nouvelle-Calédonie. (*Les musées de Genève; bulletin*, Genève, n° 4, avril 1950 [p. 3], ill.).

—— *et* ***Lobsiger-Dellenbach, G.*** Trois bambous gravés de Nouvelle-Calédonie. (*Archives suisses d'anthropologie générale*, Genève, t. 15, n° 2, 1950, p. 154-172, ill.).

Luomala, K. Melanesian mythology, *dans :* Dictionnary of Folklore, mythology and legend, New York, 1949, t. II, p. 701-705, biblogr.

Lyons, A. P. Strange artifacts of old Papua. (*Pacific islands monthly,* Sydney, vol. 21, n° 2, Sept. 1950, p. 59-63, ill.).

Maahs, A. M. Mt Michael's fortified villages [Central Highlands, New Guinea]. (*Walkabout,* Melbourne, July 1950, p. 29-32, ill., cartes).

—— Salt makers of the Wahgi [New Guinea]. (*Ibd.* — Melbourne, Jan. 1950, p. 15-18, ill.).

McCarthy F. D. Sepik River face masks. (*Australian Museum magazine,* Sydney, Dec. 1949, p. 2-8, ill.).

—— Some prehistoric and recent stone implements from New Guinea. (*Records of the Australian Museum,* Sydney, t. 22, n° 2, Jan. 18, 1949, p. 155-163, pl. h. t.).

McGregor W. R. Village life in New Britain. (*New Zealand geographical society, Record of proceedings,* Auckland, vol. 7, 1949, p. 4-5).

MORE ARTIFACTS, COLLECTION FROM THE BAIYER RIVER VALLEY, New Guinea. (*Pacific islands monthly,* Sydney, vol. 21, n° 5, Dec. 1950, p. 18).

Neyret, J. M. Notes sur la navigation indigène aux îles Fidji. (*Journal de la Société des Océanistes,* Paris, t. VI, déc. 1950, p. 5-31, ill.).

Nilles, J. The Kuman of the Chimbu region, central highlands, New Guinea. (*Oceania,* Sydney, vol. 21, Sept. 1950, p. 25-65, cartes, tabl.).

Nowak, R. Native potters [from Madang]. (*Pacific islands monthly,* Sydney, vol. 20, n° 8, Mar. 1950, p. 52, ill.).

O'Reilly, P. Deux sites fortifiés du district de La Roche, dans l'île de Maré, îles Loyalty. (*Journal de la société des océanistes,* Paris, t. 6, déc. 1950, p. 87-93, plan).

Parker, R. A. Cannibal designs. (*W.*, New York, n° 4, Feb. 1944, p. 30-31, ill.).

Poirier, J. *et* **Dubois, M.-J.** A propos du peuplement de Maré. Les couches ethniques des Loyauté : raciologie et paléogéographie. (*Journal de la société des océanistes,* Paris, t. 6, déc. 1950, p. 247-250).

Pos, H. The revolt of « Manseren ». (*American anthropologist,* New York, t. 52, 1950, p. 561-564).

Priday, H. E. L. A Polynesian migration circa 1765 [Uvéa, îles Loyalty]. (*Journal of the Polynesian society,* Wellington, vol. 59, n° 2, Sept. 1950, p. 245-260).

Read, K. E. The political system of the Ngarawapum [Upper Markham Valley, New Guinea]. (*Oceania,* Sydney, vol. 20, n° 3, March 1950, p. 185-223).

Riesenfeld, A. Ignorance of physiological paternity in Melanesia. (*Journal of American folklore,* Philodelphia, t. 62, Apr. 1949, p. 145-165, bibliogr.).

—— The megalithic culture of Melanesia. Leiden, E. J. Brill, 1950. x-736 p., ill., pl. h.-t., cartes repliées, bibliogr., 8°.

Russell, T. The Fataleka of Malaita. (*Oceania,* Sydney, vol. 21, n° 1, Sept. 1950, p. 1-13).

Tudor, J. They are digging up strange artifacts in New Guinea Highlands, now. (*Pacific islands monthly,* Sydney, vol. 20, n° 7, Feb. 1950, p. 52-53, 69, ill.).

Wilson, A. H. Is there an undiscovered people in central Guadalcanal? (*Pacific island monthly,* Sydney, vol. 20, n° 7, Feb. 1950, p. 96; n° 8, Mar. 1950, p. 7).

Zwinge, H. Lieder der Qunantuna-Jugend auf Neubritannien. (*Anthropos,* Fribourg, vol. 46, n° 3-4, mai-août 1951, p. 399-412, not. mus.).

4° POLYNÉSIE

Adkin, G. L. Horowhenua, its Maori place-names & their topographic & historical background. Wellington, Department of internal affairs, 1948. XIII, 446 p., 20 cartes, ill., pl. h.-t., cartes repl., bibl., 8°. Book distributed by the Polynesian society. (*Polynesian society memoir,* n° 26).

—— Supplementary data relating to the ancient Waitaha in the Horowhenua-te Whanga-nui-a-tara area, North Island, New Zealand. (*Journal of the Polynesian society,* Wellington, vol. 59, n° 1, March 1950, p. 1-34, ill., cartes, pl. h.-t.).

Batley, R. A. Inland Patea [Upper Rangitikei, North Island, N. Z.] genealogies. (*Journal of the Polynesian society,* Wellington, vol. 59, n° 1, March 1950, p. 63-75, tabl. repl.).

—— Food trough of Tarinuku. (*Forest and bird,* Wellington, vol. 98, Nov. 1950, p. 5-6, ill.).

Brion, M. La résurrection des villes mortes. 2... Ile de Pâques... Paris, Payot, 1949, 320 p., 8°.

Copp, J. D. The Samoan dance of life; an anthropological narrative... with the help of Faafouina I. Pula, and with a preface by Margaret Mead. Boston, Beacon press, 1950, XVI, 176 p., 8°.

Dawson, E. W. Excavation of Maori burial, at Longbeach, Otago; with notes on associated artifacts. (*Journal of the Polynesian society*, Wellington, vol. 58, n° 2, June 1949, p. 58-63, ill.).

Duff, R. Maori art in rock drawings. (*Year book of arts in New Zealand*, Wellington, n° 6, 1950, p. 6-11, ill.).

—— The Moa-hunter period of Maori culture; with a foreword by H. D. Skinner. Wellington, N. Z., Department of Internal Affairs. 1950. XVIII, 408 p., ill., pl., cartes, bibliogr., 8°. (Canterburry Museum, Bulletin n° 1).

Duff, R. *and* **Biltcliff, G. S. A.** A Ngnati Raukawa canoe stern-post. (*The Journal of the Polynesian society*, Wellington, vol. 59, n° 4, Dec. 1950, p. 368-375, ill.).

Englert [Sebastianus a Dillingen]. La tierra de Hotu Matu's; historia, etnologia y lengua de la Isla de Pascua. Padre Las Casas, imprenta San Francisco, 1948. 533 p.

Fairburn, A. R. D. Polynesian cave drawings. (*Home and building*, Auckland, N. Z., vol. II, n° 6, June 1949, p. 32-33 et sv., ill.).

Finlayson, R. Hangis and hash-houses. (*Here & now.*, Auckland, vol. 1, Oct. 1949, n° 1, p. 13).

Fischel, W. G. Textile Techniken der Maori : die Entdeckung und Besiedlung Neuseelands. Die Kultur der Maori. Die Kleidung der Maori. Textile Techniken. Färbemethoden. (*Ciba-Rundschau*, Basel, 1950, vol. 90).

Girard, F. Modèles et enseignes de tatoueurs marquisiens. (*La Revue scientifique*, Paris, 1er avril 1947, p. 806-811, ill.).

Guerre, P., *éd.* Anciens chants d'Hawaï recueillis et présentés par Pierre Guerre. (*Cahiers du Sud*, Marseille, 37e ann., n° 301, p. 371-384).

Handy, E. S. C. The Hawaiian family system. I. The dispersed community. II. The physical environment. (*Journal of the Polynesian society*, Wellington, vol. 59, n° 2, June 1950, p. 170-190, carte; n° 3, Sept. 1950, p. 232-240, carte).

Harrisson, T. Stone weapon from Borneo. [Maori?]. (*Journal of the Polynesian society*, Wellington, vol. 59, n° 2, June 1950, p. 169, ill.).

Houston, J. Early Taranaki [Maoris]. (*New Zealand surveyor*, Wellington, vol. 20, Dec. 1949, p. 68-76).

Kelly, L. G. Tainui. The story of Hoturoa and his descendants. Wellington, N. Z., the Polynesian society, 1949. XII, 483 p., ill., pl. h.-t., cartes repliées, 8°. (Polynesian society memoirs, n° 25).

Kohere, R. T. The story of a Maori chief; Mokena Kohere and his forbears. Wellington, Reed, 1949. XII, 109 p., ill., pl. h.-t., 8°.

Lockerbie, L. Dating the Moa-hunter. (*Journal of Polynesian society*. Wellington, vol. 59, n° 1, March 1950, p. 78-82).

Luomala, K. Polynesian mythology, *dans :* Dictionnary of folklore, mythology and legend. New York, 1949, t. II, p. 877-879, bibliog.

New Zealand, Department of Maori affairs. The Maori to day. Wellington, Government printer, 1949, 48 p., ill., port., 4°.

Ngata, A. T. The Io cult-early migration-puzzle of the canoes. (*The journal of the Polynesian society*, Wellington, vol. 59, n° 4, Dec. 1950, p. 335-346).

O'Reilly, P. Le « pahi » tahitien de voyage, d'après une aquarelle conservée au British Museum. (*Journal de la Société des Océanistes*, Paris, t. 6, déc. 1950, p. 234-235, planche h.-t.).

Phillipps, W. J. Carved pumice box from Waikato. (*Journal of the polynesian society*, Wellington, vol. 59, n° 1, March 1950, p. 76-77, pl. h.-t.).

—— Incised designs, Kohi Gorge shelter, near Waverley, N. Z. (*Journal of the Polynesian society*, Wellington, vol. 59, n° 2, June 1950, p. 191-196, ill.).

—— Mahau's account of the digging up of the Atua Whenga. (*Oceania*, Sydney, t. 21, n° 2, Dec. 1950, p. 152-153).

—— Maori carving, 2nd ed., Wellington, H. H. Tombs, 1950. 36 p., ill.

—— Maori « bird calls » or « whistles ». (*Ethnos*, Stockholm, 1950, vol. 3-4, p. 201-205, ill.).

—— Notes on Maori plaits. (*Journal of the polynesian society*, Wellington, vol. 59, n° 3, Sept. 1950, p. 261-268, ill., planches).

Powell, G. Notes on a maori whale ivory pendant. (*Journal of the Polynesien society*, Wellington, vol. 59, n° 3, Sept. 1950, p. 273-274, ill.).

Ramsden, E. Modern Maoris and their music : neglect of cultural sources of musical inspiration : cheap and tawdry borrowed tunes. (*New Zealand magazine*, Wellington, vol. 28, n° 2, winter 1949, p. 17-19).

Ramsden, G. E. O. Sir Apirana Ngata and Maori culture. Wellington, Reed, 1948. 111 p., pl., 8°.

Rolley, J. The royal and ancient game of « pua ». (*Pacific island monthly*, Sydney, vol. 21, n° 3, Oct. 1950, p. 58, ill.).

RUATAHUNA [N. Z.], A MAORI VILLAGE. *Primary school bulletin.* Wellington, School publications branch, Education Department, 1950. 44 p., ill., carte.

Ruff, E. Jade of the Maori. London, Gemmological association of Great Britain, 1950. 89 p., front. col., ill., pl. h.-t., bibliogr., in-16.

Schultz, E. Proverbial expressions of the Samoans, translated into English by Brother Herman [continued from previous issue]. (*Journal of the Polynesian society*, Wellington, vol. 59, n° 1, March 1950, p. 35-62; n° 2, June 1950, p. 112-134; n° 3, Sept. 1950, p. 207-231).

Scott, T. H. South Island journal [cave paintings in New Zealand] (*Landfall*, Christchurch, vol. 4, Dec. 1950, p. 289-301).

Sinclair, K. The Maori land league; an examination into the sources of a New Zealand myth. Auckland, Auckland University college, 1950, 51 p., carte 8° (Bulletin n° 37, History series, n° 4).

Sutherland, I. L. G. The Ngarimu Hui, described by... with photographs by John Jascoe. Introduction by Sir Peter Buck. Wellington, Polynesian society, 1949. 40 p., ill. 8° (Memoirs of the Polynesian society, n° 28).

—— Maori people at mid-century. (*Education*, Wellington, vol. 3, n° 1, Mar. 1950, p. 46-49).

Taylor, W. A. Pictographs and moa hunters; being a series of six articles published in the Ellesmere Guardian. Christchurch, 1949. 22 p., ill., 8°.

Winiata, M. *ed.* Tainui sexcentennial canoe celebrations. Ngaruawahia, Turangawaewae Maori adult education committee, 1950, 24 p., ill.

5° AUSTRALASIE

ABORIGINAL CHILDREN'S PAINTING [art exhibition by children of Carrolup, W. A.] (*The Studio*, Londres, Sept. 1950, p. 88-89, ill.).

AUSTRALIA'S ABORIGINAL ARTISTS. (*The Australasian post*, Melbourne, Apr. 27, 1950. p. 31).

Berndt, C. H. Expressions of grief among aboriginal women [Wave Hill region, Australia]. (*Oceania*, Sydney, vol. 20, n° 4, June 1950, p. 286-332).

Cant, J. Australian aboriginal art : paintings by James Cant after the original cave paintings recently discovered by C. P. Mountford in the Arnhem Land plateau : with an introduction by C. P. Mountford. London, the Berkeley Galleries, 1950, 8 p.

Capell, A. Some myths of the Garadjeri tribe, Western Australia. (*Mankind*, Sydney, Feb. 1950, p. 148-162).

Clow, R. J. The Deumah : the collected literature of the Australian aborigine as told in native drama. Melbourne, Austral printing & publishing Co. [1950], 46 p., port., in-16.

Elkin, P. The complexity of social organization in Arnhem Land. (*Southwestern journal of Anthropology*, Albuquerque, Spring 1950, p. 1-20, carte).

Elkin, A. P., Berndt, C. *and* **Berndt, R.** Art in Arnhem Land. Melbourne, Cheshire [1950]. XII, 123 p., ill., fig., carte, 8°.

Fuijoka Kengiro. Stone implements from Tasmania. (*Zinruigaku Zassi*, Tokyo, t. 58, 1943, n° 664).

Fysh, H. Taming the North [life of Alex. Kennedy, 1837-1936, from Queensland]. Sydney, Angus and Robertson [1950]. XVIII, 265 p., ill., bibliogr., 8°.

Horney, W. E. Roads and trade [commerce of the aborigines of Australia] (*Walkabout*, Melbourne. May, 1950, p. 42-44-45).

Lommel, A. Modern culture influences on the aborigines [North-West Australia]. (*Oceania*, Sydney, vol. 21, n° 1, Sept. 1950, p. 14-24).

Luomala, K. Australian aboriginal mythology. (*Dictionary of folklore, mythology and legend*, New York, 1949, vol. I, p. 92-94).

Mc Carthy, F. D. The Lapstone Creek excavation : two culture periods revealed in Eastern New South Wales. (*Records of the Australian Museum*, Sydney, t. 22, n° 1, June 30, 1948, p. 1-34, ill., cartes, pl. h.-t.).

—— Waisted hammerstones from the Mackay district, Queensland. (*Records of the Australian Museum*, Sydney, vol. 22, n° 2, Jan. 18, 1949, p. 151-154, pl. h.-t.).

Mec Connel, U. H. Junior marriage systems : comparative survey [Cape York peninsula, North Queensland]. (*Oceania*, Sydney, t. 21, n° 2, Dec. 1950, p. 107-145, tabl.).

Mac Farlane, P. H. The wild-fowl and the devil : a legend of Torres Strait. (*Walkabout*, Melbourne, Jan. 1950, p. 46-48, ill.).

Mannzen, W. Die Eingeborenen Australiens; Wirtschaft, Gesellschaft, Recht. Berlin, Gebrüder Weiss Verlag, 1949, 260 p., in-12.

Dawson, E. W. Excavation of Maori burial, at Longbeach, Otago; with notes on associated artifacts. (*Journal of the Polynesian society,* Wellington, vol. 58, n° 2, June 1949, p. 58-63, ill.).

Duff, R. Maori art in rock drawings. (*Year book of arts in New Zealand,* Wellington, n° 6, 1950, p. 6-11, ill.).

—— The Moa-hunter period of Maori culture; with a foreword by H. D. Skinner. Wellington, N. Z., Department of Internal Affairs. 1950. XVIII, 408 p., ill., pl., cartes, bibliogr., 8°. (Canterburry Museum, Bulletin n° 1).

Duff, R. *and* **Biltcliff, G. S. A.** A Ngnati Raukawa canoe stern-post. (*The Journal of the Polynesian society,* Wellington, vol. 59, n° 4, Dec. 1950, p. 368-375, ill.).

Englert [Sebastianus a Dillingen]. La tierra de Hotu Matu's; historia, etnologia y lengua de la Isla de Pascua. Padre Las Casas, imprenta San Francisco, 1948. 533 p.

Fairburn, A. R. D. Polynesian cave drawings. (*Home and building,* Auckland, N. Z., vol. II, n° 6, June 1949, p. 32-33 et sv., ill.).

Finlayson, R. Hangis and hash-houses. (*Here & now.,* Auckland, vol. 1, Oct. 1949, n° 1, p. 13).

Fischel, W. G. Textile Techniken der Maori : die Entdeckung und Besiedlung Neuseelands. Die Kultur der Maori. Die Kleidung der Maori. Textile Techniken. Färbemethoden. (*Ciba-Rundschau,* Basel, 1950, vol. 90).

Girard, F. Modèles et enseignes de tatoueurs marquisiens. (*La Revue scientifique,* Paris, 1er avril 1947, p. 806-811, ill.).

Guerre, P., *éd.* Anciens chants d'Hawaï recueillis et présentés par Pierre Guerre. (*Cahiers du Sud,* Marseille, 37e ann., n° 301, p. 371-384).

Handy, E. S. C. The Hawaiian family system. I. The dispersed community. II. The physical environment. (*Journal of the Polynesian society,* Wellington, vol. 59, n° 2, June 1950, p. 170-190, carte; n° 3, Sept. 1950, p. 232-240, carte).

Harrisson, T. Stone weapon from Borneo. [Maori?]. (*Journal of the Polynesian society,* Wellington, vol. 59, n° 2, June 1950, p. 169, ill.).

Houston, J. Early Taranaki [Maoris]. (*New Zealand surveyor,* Wellington, vol. 20, Dec. 1949, p. 68-76).

Kelly, L. G. Tainui. The story of Hoturoa and his descendants, Wellington, N. Z., the Polynesian society, 1949. XII, 483 p., ill., pl. h.-t., cartes repliées, 8°. (Polynesian society memoirs, n° 25).

Kohere, R. T. The story of a Maori chief; Mokena Kohere and his forbears. Wellington, Reed, 1949. XII, 109 p., ill., pl. h.-t., 8°.

Lockerbie, L. Dating the Moa-hunter. (*Journal of Polynesian society.* Wellington, vol. 59, n° 1, March 1950, p. 78-82).

Luomala, K. Polynesian mythology, *dans :* Dictionnary of folklore, mythology and legend. New York, 1949, t. II, p. 877-879, bibliog.

New Zealand, Department of Maori affairs. The Maori to day. Wellington, Government printer, 1949, 48 p., ill., port., 4°.

Ngata, A. T. The Io cult-early migration-puzzle of the canoes. (*The journal of the Polynesian society,* Wellington, vol. 59, n° 4, Dec. 1950, p. 335-346).

O'Reilly, P. Le « pahi » tahitien de voyage, d'après une aquarelle conservée au British Museum. (*Journal de la Société des Océanistes,* Paris, t. 6, déc. 1950, p. 234-235, planche h.-t.).

Phillipps, W. J. Carved pumice box from Waikato. (*Journal of the polynesian society,* Wellington, vol. 59, n° 1, March 1950, p. 76-77, pl. h.-t.).

—— Incised designs, Kohi Gorge shelter, near Waverley, N. Z. (*Journal of the Polynesian society,* Wellington, vol. 59, n° 2, June 1950, p. 191-196, ill.).

—— Mahau's account of the digging up of the Atua Whenga. (*Oceania,* Sydney, t. 21, n° 2, Dec. 1950, p. 152-153).

—— Maori carving, 2nd ed., Wellington, H. H. Tombs, 1950. 36 p., ill.

—— Maori « bird calls » or « whistles ». (*Ethnos,* Stockholm, 1950, vol. 3-4, p. 201-205, ill.).

—— Notes on Maori plaits. (*Journal of the polynesian society,* Wellington, vol. 59, n° 3, Sept. 1950, p. 261-268, ill., planches).

Powell, G. Notes on a maori whale ivory pendant. (*Journal of the Polynesien society,* Wellington, vol. 59, n° 3, Sept. 1950, p. 273-274, ill.).

Ramsden, E. Modern Maoris and their music : neglect of cultural sources of musical inspiration : cheap and tawdry borrowed tunes. (*New Zealand magazine,* Wellington, vol. 28, n° 2, winter 1949, p. 17-19).

Ramsden, G. E. O. Sir Apirana Ngata and Maori culture. Wellington, Reed, 1948. 111 p., pl., 8°.

Rolley, J. The royal and ancient game of « pua ». (*Pacific island monthly*, Sydney, vol. 21, n° 3, Oct. 1950, p. 58, ill.).

RUATAHUNA [N. Z.], A MAORI VILLAGE. *Primary school bulletin.* Wellington, School publications branch, Education Department, 1950. 44 p., ill., carte.

Ruff, E. Jade of the Maori. London, Gemmological association of Great Britain, 1950. 89 p., front. col., ill., pl. h.-t., bibliogr., in-16.

Schultz, E. Proverbial expressions of the Samoans, translated into English by Brother Herman [continued from previous issue]. (*Journal of the Polynesian society,* Wellington, vol. 59, n° 1, March 1950, p. 35-62; n° 2, June 1950, p. 112-134; n° 3, Sept. 1950, p. 207-231).

Scott, T. H. South Island journal [cave paintings in New Zealand] (*Landfall,* Christchurch, vol. 4, Dec. 1950, p. 289-301).

Sinclair, K. The Maori land league; an examination into the sources of a New Zealand myth. Auckland, Auckland University college, 1950, 51 p., carte 8° (Bulletin n° 37, History series, n° 4).

Sutherland, I. L. G. The Ngarimu Hui, described by... with photographs by John Jascoe. Introduction by Sir Peter Buck. Wellington, Polynesian society, 1949. 40 p., ill. 8° (Memoirs of the Polynesian society, n° 28).

—— Maori people at mid-century. (*Education,* Wellington, vol. 3, n° 1, Mar. 1950, p. 46-49).

Taylor, W. A. Pictographs and moa hunters; being a series of six articles published in the Ellesmere Guardian. Christchurch, 1949. 22 p., ill., 8°.

Winiata, M. *ed.* Tainui sexcentennial canoe celebrations. Ngaruawahia, Turangawaewae Maori adult education committee, 1950, 24 p., ill.

5° AUSTRALASIE

ABORIGINAL CHILDREN'S PAINTING [art exhibition by children of Carrolup, W. A.] (*The Studio,* Londres, Sept. 1950, p. 88-89, ill.).

AUSTRALIA'S ABORIGINAL ARTISTS. (*The Australasian post,* Melbourne, Apr. 27, 1950. p. 31).

Berndt, C. H. Expressions of grief among aboriginal women [Wave Hill region, Australia]. (*Oceania,* Sydney, vol. 20, n° 4, June 1950, p. 286-332).

Cant, J. Australian aboriginal art : paintings by James Cant after the original cave paintings recently discovered by C. P. Mountford in the Arnhem Land plateau : with an introduction by C. P. Mountford. London, the Berkeley Galleries, 1950, 8 p.

Capell, A. Some myths of the Garadjeri tribe, Western Australia. (*Mankind,* Sydney, Feb. 1950, p. 148-162).

Clow, R. J. The Deumah : the collected literature of the Australian aborigine as told in native drama. Melbourne, Austral printing & publishing Co. [1950], 46 p., port., in-16.

Elkin, P. The complexity of social organization in Arnhem Land. (*Southwestern journal of Anthropology,* Albuquerque, Spring 1950, p. 1-20, carte).

Elkin, A. P., Berndt, C. *and* **Berndt, R.** Art in Arnhem Land. Melbourne, Cheshire [1950]. XII, 123 p., ill., fig., carte, 8°.

Fuijoka Kengiro. Stone implements from Tasmania. (*Zinruigaku Zassi,* Tokyo, t. 58, 1943, n° 664).

Fysh, H. Taming the North [life of Alex. Kennedy, 1837-1936, from Queensland]. Sydney, Angus and Robertson [1950]. XVIII, 265 p., ill., bibliogr., 8°.

Horney, W. E. Roads and trade [commerce of the aborigines of Australia] (*Walkabout,* Melbourne. May, 1950, p. 42-44-45).

Lommel, A. Modern culture influences on the aborigines [North-West Australia]. (*Oceania,* Sydney, vol. 21, n° 1, Sept. 1950, p. 14-24).

Luomala, K. Australian aboriginal mythology. (*Dictionary of folklore, mythology and legend,* New York, 1949, vol. I, p. 92-94).

Mc Carthy, F. D. The Lapstone Creek excavation : two culture periods revealed in Eastern New South Wales. (*Records of the Australian Museum,* Sydney, t. 22, n° 1, June 30, 1948, p. 1-34, ill., cartes, pl. h.-t.).

—— Waisted hammerstones from the Mackay district, Queensland. (*Records of the Australian Museum,* Sydney, vol. 22, n° 2, Jan. 18, 1949, p. 151-154, pl. h.-t.).

Mec Connel, U. H. Junior marriage systems : comparative survey [Cape York peninsula, North Queensland]. (*Oceania,* Sydney, t. 21, n° 2, Dec. 1950, p. 107-145, tabl.).

Mac Farlane, P. H. The wild-fowl and the devil : a legend of Torres Strait. (*Walkabout,* Melbourne, Jan. 1950, p. 46-48, ill.).

Mannzen, W. Die Eingeborenen Australiens; Wirtschaft, Gesellschaft, Recht. Berlin, Gebrüder Weiss Verlag, 1949, 260 p., in-12.

—— Primitive art of Arnhem Land. (*South West Pacific,* Canberra, nouvelle série, n° 24 [1950], p. 29-35, 65, ill.).

Mountford, C. P. Exploring stone age Arnhem land. (*National geographic magazine,* Washington, D. C., vol. 96, Dec. 1949, p. 745-782, ill., cartes, bibliogr.).

Petri, H. Das Weltende im Glauben australisher Eingeborener. (*Paideuma,* Frankfurt, t. 4, 1950, 349-362).

—— Kurãnga. Neue magische Kulte in Nord-West-Australien. (*Zeitschrift für Ethnologie,* Braunschweig, Bd. 75, 1950, p. 43-51).

Reidy, H. The bunyip. A legend of the australian bush. (*South-west Pacific,* Canberra, n. s. [1950], n° 25, p. 15-16).

Roberts, F. H. S. *and* **O'Sullivan, P. J.** Studies on the beaviour of adult Australasian anophelines. (*Bulletin of Entomological research,* London, vol. 39, 1948, p. 159-178).

Rose, F. G. G. An interpretation of some aboriginal rock carvings and paintings in north-western Australia. (*Man,* London, Feb. 1950, p. 13-14, ill.).

Rose, L. *and* **Rose, R.** Aborigines and extrasensory perception. (*Walkabout,* Melbourne, Sept. 1950, p. 18-20, ill.).

Rowland, F. W. How Water came to Australia. A re-told australian folk-tale. (*Grade teacher,* Boston, vol. 67, Jan. 1950, p. 41).

Sugiura Ken-ichi. Social organisation of the Australian aborigines. (*Zinzuigaku Zassi,* Tokyo, t. 58, 1943, n° 664).

Taylor, G. Migrations of the Tasmanians. (*Mankind,* Sydney, Feb. 1950, p. 144-147, cartes).

Thomson, D. F. Economic structure and the ceremonial exchange cycle in Arnhem Land. Melbourne, London, Macmillan, 1949. 6, 106 p., front., pl., cartes, 8°.

—— Expeditions to Arnhem Land, Australia. (*Geographical review,* New York, t. 40, Oct. 1950, p. 668-670).

Wilson, E. Churinga tales : stories of Alchuringa, the dream-time of the Australian aborigines; illustrated by Sally Medworth, Sydney, Australasian publishing Co. [1950], 94 p., ill. [livre pour enfants].

Worms, E. A. Djamar, the Creator. A myth of the Bãd, West Kimberley, Australia. (*Anthropos,* Freiburg, vol. 45, 1950, p. 641-658, ill., pl. hors-texte).

—— Feuer und Feuerzeuge in Sage und Brauch der Nordwest-Australier. (*Anthropos,* Freiburg, vol. 45, Jan.-Juni 1950, n° 1-3, p. 145-164, ill., carte).

VIII. LINGUISTIQUE.

Aêacnên apômtau Jesu Kilisinê binlinsem wakuc tonec [Nouveau Testament en langue Jabem], Sydney, British and Foreign Bible society, 1949. iv, 702 p., 8°.

Ai tukutuku-vinaka sa vola ko Marika. [Evangile de Marc en langue de Bau, Fiji]. Sydney, British and Foreign Bible society, 1950. 38 p., in-16°.

Baldwin, B. Kadaguwai : songs of the Trobriand sunset isles. (*Oceania,* Sydney, vol. 20, n° 4, June 1950, p. 263-285, not. mus.).

Berndt, C. H. Expressions of grief among aboriginal women [Guirindji dialect, Australia]. (*Oceania,* Sydney, vol. 20, n° 4, June 1950, p. 286-332).

Boelaars, J. H. M. C. The linguistic position of South-western New Guinea. Leiden, E. J. Brill, 1950. xxiii, 217 p., pl. (port.), tabl. replié, carte repliée, 8°. (Diss. Utrecht).

Bunyan, J. Pilgrim's progress : translated into Mukawan (Cape Vogal Eastern Papua). Sydney, Pacific christian literature society, 1950. 48 p., in-16.

Dimuga [*Papua*] primer. Sydney, London missionary society, 1950. 36 p., ill., in-16.

Drabbe, P. Aantekeningen over twee talen in het Centraal Gebergte van Nederlands Nieuw-Guinea. (*Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde,* 's-Gravenhage, vol. 105, 1949, n° 4).

—— Folks tales from Netherlands New Guinea. (*Oceania,* Sydney, vol. 20, n° 1, Sept. 1949, p. 66-79; n° 3, March 1950, p. 224-240).

—— Talen en Dialecten van Zuid-West Nieuw-Guinea. (*Anthropos,* Freiburg, vol. 45, 1950, p. 545-574).

—— Twee dialecten van de Awju-taal. (*Bijdragen tot de Taal-, Land-en Volkenkunde,* s'Gravenhage, vol. 106, 1950, p. 93-147, carte).

Fanuang Katolika saria pepa lotu peuna. [prayers and hymns, dialect of Alu, Shortland group, Salomon islands] Honiara, Guadalcanal, catholic mission press, 1950, 176 p., in-16.

Fox, C. E. Some notes on Nggela [Solomon Islands] grammar. (*Journal of the Polynesian society*, Wellington, vol. 59, n° 2, June 1950, p. 135-169).

F. P. A. Pidgin as she is wrote. (*Pacific island monthly*, Sydney, vol. 20, n° 8, Mar. 1950, p. 55).

GABADI [*Papua*] PRIMER. Sydney, London missionary society, 1950. 27 p., ill., in-16.

GEHAN NGE HAN APOSTLE NGE [Actes des Apôtres en Lonwolwol, dialecte d'Ambrym, Nouvelles Hébrides]. Sydney, British and Foreign bible society, 1949. 84 p., in-16.

Graf, W. Zur Frage der Vokaleinlagen und Füllsel bei Gesängen primitiver Volksstämme. (*Anthropos*, Freiburg, vol. 45, Jan-Juni 1950, n° 1-3, p. 363-366).

Harawira, K. T. Teach yourself Maori. Wellington, N. Z., A. H. & A. W. Reed, 1950, 72 p., 8°.

Hughes, H. G. A. Riddles (Kam'aninga) from the Gilbert Islands. (*Journal of the Polynesian society*, Wellington, vol. 59, n° 3, Sept. 1950, p. 241-244).

Ibarra Grasso, D. El problema linguistico en los origenes oceanicos de parte de los indigenas americanos. (*Homo*, Stuttgart, 1949, n° 3, p. 231-244).

IESU ENA DALA; LOHIABADA IESU KERISO ENA EKALESIA DALANA IHAHEDINARAINA HEREVADIA. [Sydney, London missionary society, 1950], 15 p., in-16.

Jones, L. M. *traduct.* Kaiqa tinozina sa tinoa te Jisu Karisito meke Kaiqa Tinozidi ri na apositolo... [Vie du Christ et actes des Apôtres en Roviana, îles Salomon]. Sydney, Pacific Christian Literature society, 1949. 61 p., in-16.

KATEKISMO I LANGALANGA. [Catechism of Langalanga, Malaita, Solomon islands] Honiara, Guadalcanal, Catholic mission press, 1950, 70 p., in-16.

Lanyon-Orgill, P. A. A comparative vocabulary of the languages of the island of Choiseul, British Solomon Islands, Melanesia, (*Anthropos*, Freiburg, vol. 45, Jan-June 1950, n° 1-3, p. 57-80, carte).

Laufer, C. Die Taulil und ihre Sprache auf Neubritannien. (*Anthropos*, Freiburg, vol. 45, 1950, p. 627-640, carte, pl. hors-texte).

LIVALA BWAINA MAKAWALA MARIKA LA GINIGINI [et] SI VAVAGI APOSETOLO [Évangile de St Marc et Actes des Apôtres en langue Kiriwina, îles Trobriand]. Sydney, British and Foreign Bible Society, 1948. [155], p., 8°.

Lenormand, M. L. Connaissance du corps et prise de conscience de la personne chez le mélanésien de Lifou, îles Loyalty. (*Journal de la Société des Océanistes*, Paris, t. 6, déc. 1950, p. 33-65, ill.).

MISIHA NA NUUHA MAEA ANA LOTU KATOLIKA. 4ª editio. [prières et cantiques en langue de Rohinari (Malaita), îles Salomon]. Catholic mission, Rohinari. British Solomon islands, 1948, 78 p., in-8°.

Murphy, J. J. The book of Pidgin English, 3rd. ed., being (1) A grammar and notes (2) An outline of Pidgin English (3) A pidgin English-English dictionary (4) An English-pidgin English dictionary. Brisbane, Smith & Paterson, 1949. XVI, 164 p., ill., 8°.

NA ALAOFUA FALU NA LORD KULU NE FAAMARUKI KULU NA THA JESUS CHRIST. [Nouveau Testament, langue de Mwala-Mahu, dialecte de Toa Baite, Malaita, îles Salomon]. Sydney British and Foreign Bible Society, 1949. 594 p., 8°.

NA GONO GAOI NOKO KANUKANU E A MATIU MA MAKA MA LUKE MA JONE [Évangiles et Actes en langue de Rennell, British Solomon isl.] Sydney, British & Foreign Bible society, 1950. 366 p., in-12.

NA NONGINONGI MA NA LINGE NA LOTU KATOLIKA. [Catholic prayer and hymn book, Gari dialect, Tangarare, Guadalcanal, Solomon isl.] Honiara, Guadalcanal, Catholic mission press, 1948, 180 p., in-16.

NA TURUPATU NA MAGE RONGONA NA UVI TSEGE SANGAVULU NI TANGARARE. [The celebration of the 50th year of Tangarare, Gari dialect, Tangarare, Guadalcanal]. Honiara, Guadalcanal, Catholic mission press, 1950, 31 p., in-16.

Ngata, A. T. Complete manual of Maori grammar and conversation with vocabulary revised by W. W. Bird, Wellington, Whitcombe & Tombs, 1948. 171 p., 8°.

NGAIRA NA KI NA ROTU KATORIKA I MAKIRA [hymns of the catholic religion, Kahua dialect, San Cristoval, Solomon Isl.] Honiara, Guadalcanal, Catholic mission press, 1951, 156 p., in-16.

Nicholson, R. C. Kerabuka ni tabu ama bazubazu Jisu Karisito ko Loto kale ama; Bilua udu kale ama Vekalopesio. Solomone; 3d ed., rev. and inl., by Rev. A. A. Bensley. Wellington, Reed, 1949. 271 p., in-16°.

PAUNIVARAHA ANA EVANGELIO NA SUNDAY MA NA HOROA MAEA. ANA NAAHA NI ARE-ARE ROHINARI-TARAPAINA. [Méditations et prières sur les évangiles du dimanche en langue de Rohinari-Tarapaina (Malaita)]. Catholic mission, British Solomon islands, 1948. 303 p., in-16.

PECI ARII VIKIBO KA DOVO I JESU KERISO. [Nouveau testament en Honailou, Nouvelle Calédonie] Sydney, British and Foreign Bible society, 1949. 520 p., in-16.

RORO [*Papua*] PRIMER. Sydney, London missionary society, 1950. 27 p., ill., in-16.

Sauvageot, A. De la structure d'une langue polynésienne : le Tahitien. (*Conférences de l'Institut de linguistique de l'Université de Paris*, vol. 10, 1950-1951).

Schultz, E. Proverbial expressions of the Samoans [continued]. (*Journal of the Polynesian society*, Wellington, vol. 59, n° 1, March 1950, p. 35-62; n° 2, June 1950, p. 112-134; n° 3, Sept. 1950, p. 207-231).

Smyth P. Maori pronunciation and the evolution of printed Maori. Auckland, Whitcombe & Tombs, 1946, 40 p., in-16.

Smythe, W. E. Elementary grammar of the Gumbaingar language. Corrigenda. (*Oceania*, Sydney, vol. 21, n° 1, Sept. 1950, p. 73-76).

TARAVATU OUNANA : HEBREW TAUDIA EDIA BUKA HELAGA [morceaux choisis de l'ancien testament en langue de Motu, Papua]. Sydney, London missionary society, 1950. 223 p., ill., in-16.

TJUKURPA PALJA MARKAKU : the gospel according to St. Mark in Pitjantjatjara [South Australia] Sydney, British and Foreign Bible society, 1949. 105 p., in-16.

White, R. G. A Tahitian writes home from the Solomon Islands: Tahitian-English bilingual text and glossary, prepared and printed by... [Connecticut] 1948. 28 p.

—— This is a story taken from a dream out of the night-world: Tahitian text, with an English translation, grammar and glossary; prepared and printed by R. W. C. Connecticut, 1948, 28 p.

Wills, W. H. Lessons in the Maori language; a new approach to learning Maori. New Plymouth, N. Z., Avery, 1950, 175 p.

Worms, E. A. Feuer und Feuerzeuge in Sage und Brauch der Nordwest-Australier. (*Anthropos*, Freiburg, vol. 45, Jan-Juni 1950, n° 1-3, p. 145-164, ill., carte).

Zwinge, H. Lieder der Qunantuna-Jugend auf Neubritannien. (*Anthropos*, Freiburg, vol. 46, n° 3-4, mai-août 1951, p. 399-412, not. music.).

IX. MISSIONS.

Acquistapace L. Solo fra gli antropofagi. [R. P. Godefroy. Nouvelles-Hébrides]. (*Oltremare*, Rome, n° 3, Aug. 1950, p. 87-96, ill., carte).

AUSTRALIAN DESERT MISSION (Hermannsburg). (*The Sphere*, London, June 24, 1950, p. 472, ill.).

Bachelier, J. L'Arte in Papuasia. (*Oltremare*, Rome, n° 2, Jun. 1950, p. 31-44, ill.).

Barras y de Aragón, F. de las. Las Islas Palaos. (*Anuario de estudios americanos*, Sevilla, t. 3, 1949, p. 1062-1095).

Burton, J. W. Modern missions in the South Pacific. Sydney, London missionary society, 1950. 224 p., bibliogr.

Capell, A. Christian missions and Australian aboriginal religious practice. (*International review of missions*, London, vol. 39, Apr. 1950, n° 154, p. 176-189).

Cook, Ph. H. Some missionary ships in the Pacific. (*American neptune*, Salem, Mass., vol. 10, Oct. 1950, p. 264-279).

Cyrill for Waukon. Relatio missionis Guamensis. (*Analecta O. M. Cap.* Roma, t. 66, p. 94-95).

Dovey, J. W. The gospel in the South Pacific London, World dominion press, 1950. 56 p., carte (Post war survey series, n° 5).

Downs, E. A. Daughters of the islands. [Boarding School for Samoan girls at Papauta, W. S. by the L.M.S.]. Wallington (Surrey), Religious education press, s.d. 78 p., ill., 4°.

Dupeyrat, A. La conquista della Papuasia. (*Annali di N. S. del S. Cuore*, Roma t. 79, 1950, p. 57-58, 95-96, 113-114, 127-129).

Gamba, C. A papal consul-general in Western Australia, 1846 (*Australian quarterly*, Sydney, Dec. 1949, p. 101-105).

Gleeucross, B. New Guinea ? Not me [travail missionnaire de Copland King], London, Edimburg house, 1949, 24 p., 12°.

IF OKINAWA IS NOT TO BE GOD-FORSAKEN. (*Christian century*, Chicago, t. 67. Aug. 16, 1950, p. 965-967).

J. F. Chronique missionnaire. Mélanésie. Un centenaire. (*Journal des missions évangéliques*, Paris, janv. 1950, p. 37-43, carte).

Keysser, C. Eine Papuagemeinde. Neuendettelsau. Freimundverlag. 1950, 336 p., 8°.

—— Gottes Weg ins Hubeland. [Christian faith in a region of New Guinea]. Neuendettelsau, Freimundverlag, 1950. 70 p.

Knudsen, A. J. Tamata [James Chalmers] Copenhagen, Lohses forlag, 1950, 64 p.

Lacheret, M. Jeu biblique à la léproserie de Tchila. (*Journal des missions évangéliques,* Paris, Juin-Juil. 1950, 240-244).

Lamarre, J. Native levites in the Solomons, Pater Tatamas of Lemanmanu. (*Marist Messenger,* Otaki [N. Z.], vol. 20, n° 6, 1950, p. 17-19).

Lauffer, C. Das Schicksal des kleinen Seminars im Vikariat Rabaul während der Kriegs- und Nachkriegszeit *dans* J. Beckmann, Der einheimische Klerus in Geschichte und Gegenwart, Schöneck-Beckenried, 1950, p. 297-305.

Maarschalkerweerd P. Attitudini artistiche dei populi oceanici. (*Oltremare,* Rome, t. 1, n° 4, Sett. 1950, p. 31-34, ill.).

Neufeld, H. Die lebenden Toten. Ein Bericht über eines der stolzesten Kapital Katholischer Weltmission (Aussätzigenstation Makogai. (*Ibd.,* p. 131-155).

—— Krieg in der Südsee. Leben und Leiden von Missionaren der Salomons-Inseln, nach Briefen, Berichten und Tägebuch-Blättern zusammengestellt. (*Die Welt mission der katolischen Kirche,* München 1950, n° 1-2, Jan.-Feb., p. 3-29, ill.).

O'Reilly, P. Jeunesse de l'art océanien. [contient J.-B. Podevigne. Vers un art chrétien à San Cristoval. Les arts indigènes au service des églises de Wallis. Guenu, sculpteur à Rorovana (Bougainville). Enquête sur l'art indigène océanien..., etc.] (*Missions des Îles.* Paris, 4e année, n° 27, Avril 1950, p. 25-53, ill.).

PACIFIC PROGRESS. 1849-1949. BEING THE ILLUSTRATED CENTENARY BOOK OF THE DIOCESE OF MELANESIA. London, Melanesian mission, 1949. [63] p., ill., 4°.

Pittet, J. Rapport de la conférence missionnaire de Nouvelle-Calédonie et îles Loyauté. (*Journal des missions évangéliques,* Paris, déc. 1950, p. 444-454).

Poncelet, J. B. De Missie der Noord-Salomon Eilanden. (*Kerk en Missie,* Brussel, t. 30, 1950, p. 128-130).

Shevill, I. W. A. « Pacific conquest » : the history of 150 year's missionary progress in the South Pacific; written for the National Missionary Council of Australia. Sydney, Pacific Christian Literature Society [1949], 144 p., carte, 8°.

SOUTH PACIFIC SAINT MOTHER MARIE JOSEPH AUBERT 1835-1926 (Time, Chicago, vol. 55 March 13, 1950, p. 89-90, port.).

Thorpe, O. First catholic mission to the Australian aborigines (1843-1847). Sydney, Pellegrini 1950. XVI, 271 p., carte, 8°.

Veronica of the Cross, *sister.* The school island. [At Florida, Solomon islands]. London, S. P. C. K. for the Melanesian mission, 1949. 98 p., ill., pl. h.-t., in-16°.

Vlamynck, J. De Redder der Kaya-Kaya's, Pater Petrus Vertenten. Tielt, J. Lannoo [1950 ?] 240 p.

Woodruff, L. A. If Okinawa is not to be God-forsaken; reply. (*Christian century,* Chicago, vol. 67, Sept. 20, 1950, p. 1110; cf. Oct. 11, p. 1189 et Nov. 29, p. 1414).

X. HISTOIRE LOCALE.

1° OCÉANIE.

Pastor y Santos, E. Territorios de soberania Española en Oceania. Madrid, Instituto de estudios africanos, 1950. 151 p., ill. bibliogr. 8° (Consejo superior de investigaciones cientificas).

Pier, A. S. American apostle to the Philippines. Boston, Mass., Beacon press, 1950. XXI, 156 p. 8°.

Taeuber, I. B. *and* **Chungim, C. H.** Micronesian islands under United States Trusteship : demographic paradox. (*Population index,* Princeton, t. 16, n° 2, Apr. 1950, p. 93-115, tabl. bibliogr.).

Ward, M. L. The story of the *Bounty* Bible. (*Pacific islands monthly,* Sydney, vol. 20, n° 9, Apr. 1950, p. 54; n° 7, Feb., p. 35).

2° MÉLANÉSIE.

Benham, C. Pearl diver's luck [Solomon islands] New York, W. W. Norton, 1950. 5, 286 p., 8°.

—— même ouvrage, sous le titre : Diver's luck; a story of pearling days. Sydney, Angus & Robertson, 1949, XIII, 258, ill., 8°.

Burrouws, W. The background of marching rule, late Henry Kuper gives some curious Solomons history. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 20, n° 11, Jun. 1950, p. 37-38).

CASE HISTORY OF YALI, NEW GUINEA'S FIRST NATIVE LEADER. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 20, n° 10, May 1950, p. 33-35; vol. 21, n° 2, Sept. 1950, p. 45-47).

Faivre, J.-P. Les origines de la colonisation française en Nouvelle-Calédonie d'après un travail récent [la Nouvelle-Calédonie et l'Europe, de la découverte à la fondation de Nouméa, 1774-1853, par Yves Person]. (*Journal de la Société des Océanistes*, Paris, t. 6, déc. 1950, p. 241-247).

Lett. L. Sir Hubert Murray of Papua. Sydney, Collins, 1949. 317 p., ill., port., 8°.

O'Reilly, P. *and* **Priday, H. E. L.** « Jonfrum » is New Hebridean « Cargo Cult ». (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 20, n° 6, Jan. 1950, p. 67-70; n° 7, Feb. 1950, p. 59-65).

Poirier, J. La Commission du Pacifique Sud. (*Journal de la Société des Océanistes*, Paris, t. 6, déc. 1950, p. 230-234).

Rentz, J. N. Bougainville and the Northern Solomons. Washington, D. C., U. S. A. Marine corps. Historical section, 1948. VI, 166 p., ill., cartes, 8°.

Snow, P. A. Cricket in the Fiji Islands. With an introduction by Sir Pelham Warner and a foreword by Ratu Sir Lala Sukuna, Dussedin, N. Z., Whitcombs & Tombs, 1949. XVIII, 250 p., ill. pl. h.-t-, bibliogr. 8°.

3° POLYNÉSIE.

Allen, G. E. Hawaii's war years, 1941-1945. Honolulu, University of Hawaii press [1950] 418, p., ill.

Baker, R. J. Sketches and maps of old Honolulu, including the Choris sketch of Honolulu Fort, 1816; the Dana sketch of Honolulu, 1840; and the Clint view of the harbor, about 1872; together with numerous general and detail maps of the city. Photography and text by R. J. Baker. Honolulu, the author [1911 Kalakana Ave.] 1950. 32 pl.

Barker, M. A. *Lady*. Station life in New Zealand. Christchurch, Whitcombe & Tombs, 1950. x, 237 p., front., carte repl., in-16 [publié pour la première fois en 1870].

Beaglehole, J. C. Victoria University College. An essay towards a history. Wellington. New Zealand university press. 1949. XIII, 319 p., pl. h.-t., 8°.

Benoit-Guyod, G. L'alsacien Bruat, amiral de France. (*Revue de la Défense nationale*, Paris Janv. 1950, p. 61-77).

Compton, A. G. Pioneering on the rivers; foreword by W. H. Pettit. Auckland, N. Z., Wentforth publishers, 1948. 200 p., ill., cartes, 8°.

Cresswell, D. Early New Zealand families; drawings by Robert Brett. Christchurch, Pegasus. 1949, 140 p., ill., 8°.

Damon, E. M. Letters from the life of Abner and Lucy Wilcox, 1836-1869. Waioli sketch book by Juliette M. Frazer. Honolulu, Honolulu star-bulletin, 1950. 402 p. [privateley printed].

Dumas, Alexandre. Captain Marion. An account of the massacre of captain Marion Du Fresne by the Maoris in 1772 written by Alexandre Dumas père and now translated for the first time by F. W. Reed. Christchurch, N. Z., the Caxton press, 1949 [i. e. 1950], 53 p., in-16.

Elvy, W. J. Kaikoura coast; the history, traditions and Maori place-names of Kaikoura. Christchurch, N. Z., Hundalee Scenic board, 1949. VII, 103 p., ill., pl., carte, 8°.

Eccles, A. John Jones of Otago; whaler, coloniser, shipowner, merchant... with a foreward by the Hon. W. Downie Stewart. Wellington, A. H. & A. W. Reed, 1949. 111 p., ill., pl. h.-t., 8°.

Ferris, W. G. Smashed on a coral reef, description of a wreck in the Tongan islands. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 20, n° 7, Feb. 1950, p. 41-43).

Gessler, C. The reasonable life; some aspects of Polynesian life : what we may learn from it in developing in our own lives the strength of quietness. New York, J. Day Co. [1950], 214 p., in-12.

Hercus, A. I. A city built upon a swamp; the story of the drainage of Christchurch, 1850-1903, with epilogue 1903-1936. Christchurch Drainage board, 1948. VIII, 106 p., bibliogr., 8°.

HOW « DYNAMITE MAC » MISSED TAHITI, amusing angles of a boat theft in Samoa. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 20, n° 8, Mar. 1950, p. 14-15, 95-96).

Hudleigh, E. R. Diary of E. R. Chudleigh, 1862-1921; Chatam Islands. Edited by E. C. Richards. Christchurch, Simpson & Williams. 1950. 474 p., pl., port., cartes, 8°.

Janssen, O. Early Hawaiian currency. (*Hobbies*, Chicago, vol. 55, Nov. 1950, p. 132-133).

Johnson, M. M. The botanical explorers of

New Zealand, by Rewa Glenn [pseud.] with colour plates by Elisabeth Johnston, Wellington, Reed, 1950, 176 p., pl. en coul., port., 8°.

Jore, L. La grande révolution à Pitcairn. Épilogue de la célèbre mutinerie du *Bounty*. (*Revue politique et parlementaire*, Paris, 52e année, n° 600, juil. 1950, p. 58-72).

Kalaugher, J. P. Gleanings from early New Zealand history, particularly of Auckland and including the story of the Auckland Agricultural and Pastoral Association. 1843-1950. Auckland, Unity, 1950. 108 p., pl., 8°.

Koch, G. Die frühen europäischen Einflüsse auf die Kultur der Bewohner der Tonga-Inseln und deren Folgen, 1949. (Dissertatio Göttinger).

Leon Studios, Auckland, photographers. Wild beauty : nature in New Zealand in photographs. Christchurch N. Z., Whitcombe & Tombs [1950], 64 p., ill., bibliogr., 4°.

Mac Kay, J. A. Historic Poverty Bay and the East Coast, N. I., N. Z. Published as a centennial memorial on behalf of the Poverty Bay-East Coast centennial council. Gisborne, 1949. 471 p., ill. 8°.

Miller, H. G. New Zealand. New York, Longmans; London, Hutchinson, 1950. 5, 155 p., in-12. (Hutchinson's university library. British empire history).

Olphert, J. Primitive methodism in Auckland. 1849-1913. Auckland, Wesley Historical society, 1949. 17 p., portr., 8°.

Pownall, L. L. Metropolitan Auckland 1740-1945 : the historical geography of a New Zealand city. (*New Zealand geographer*, Auckland, t. 6, Oct. 1950, p. 107-124, cartes, diagr., tabl.).

—— Photogeography : the growth of a city; Auckland 1840-1950. (*Ibd.*, p. 190-197, ill.).

Ramsden, G. E. O. Princess of Maoriland; a character study of Te Puea Herangi, C. B. E., of Waikato. (*New Zealand magazine*, Wellington, vol. 28, n° 1, Autumn. 1949, p. 17-19 sv., port.).

Reeves, W. P. The long white cloud (Ao tea roa). Fourth edition, revised with additional chapters by A. J. Harrop, and an introduction by Sir James Hight. London, G. Allen & Unwin, 1950. 390 p., ill., 8°.

Referee, *pseud.* Massacre of the Morioris. (*History and bibliography*, Christchurch. vol. 1, April 1948, p. 60-61).

Rolle, A. F. California filibustering and the Hawaiian Kingdom. (*Pacific historical review*, Berkeley (Cal.), vol. 19, Aug. 1950, p. 251-263, bibliogr.).

Salmond, J. D. New Zealand labour's pioneering days; the history of the labour movement in New Zealand from 1840-1894, Auckland, Forward press, 1950. 153 p., 8°.

Savage, J. Account of New Zealand in 1805, together with schemes of 1771 and 1824 for commerce and colonisation; reprinted with notes by A. D. Mc Kinlay; introduction by C. R. H. Taylor. Wellington, N. Z., Whitcombe & Tombs, 1939. xii, 184 p., ill., 8°.

Scholefield, G. H. Waitangi : Magna Carta of Maori liberties. (*New Zealand journal of agriculture*, Wellington, vol. 78, Jan. 1949, p. 5-7, ill.).

—— Writings on New Zealand history, 1941-1947. (*Historical studies. Australia and New Zealand*, Melbourne, vol. 4, Nov. 1949, p. 64-66).

Sime, A. Purakanui [New Zealand]; historical notes and reminiscences of the early days of the district. Dunedin, Laing & Matthews, 1950. 46 p., ill.

Simpson, F. A. Chatham exiles. Yesterday and to-day at the Chatham islands. Wellington, N. Z., A. H. & A. W. Reed, 1950. 182 p., pl. h.-t., cartes, bibliogr., in-16.

de Thierry, Ch. P. H. A sidelight of the New Zealand Wesleyan Mission; some letters of Baron de Thierry, prepared for publication by L. R. M. Gilmore. Auckland, Wesley Historical Society, 1949. 5 p., 8°.

Thomas, M. C. Forgotten islands of the South Pacific; the story of the New Zealand's Southern island, by Rosaline Redwood, pseud. Wellington, Reed, 1950. 125 p., ill., 8°.

Wilcox, E. H. A record of the descendants of Abner Wilcox and Lucy Eliza Hart Wilcox of Hawaii, 1836-1950, with some account of their antecedents in England and America. Honolulu, privately printed, 1950. 194 p. [tiré à 125 exemplaires].

Wilford, J. R. Southern cross and evening star; reflexions and recollections. London, Martini publications, Ltd., 1949, 13, 248 p., ill., 8°.

4° AUSTRALASIE

Bayley, W. A. Uplands pastures : the history of Crookwell district, New South Wales Crookwell, district rural school, 1950. 127 p., ill., 8°.

Bertie, C. H. The street names of early Sydney and some street history. (*Royal Australian historical society. Journal and proceedings*, Sydney, 1950, p. 15-60, ill.).

Butlin, N. G. « Company Owership » of N. S. W. pastoral stations, 1855-1900. (*Historical*

studies Australia and New Zealand, Melbourne, vol. 4, n° 14, May 1950. p. 89-111).

Campbell, R. G. The first ninety years : the printing house of Massina, Melbourne, 1859 to 1949. Melbourne, Massina [1950], 165 p., ill., port., 8°.

Clark, Ch. M. H. *ed.* Select documents in Australian history 1788-1850 : selected and edited by C. M. H. Clark with the assistance of L. J. Pryor. Sydney, Angus & Robertson [1950]. xii, 450 p., bibliogr., 8°.

Cridland, F. The story of Port Hacking Cronulla and Sutherland shire [N. S. W.]. Sydney and London, Angus and Robertson, 1950. x, 198 p., ill., pl. h.-t., carte repliée, in-16.

Dallas, K. Transportation [in Australia] and colonial income. (*Historical studies. Australia and New Zealand*, Melbourne, vol. 3, Feb. 1949, p. 297-312).

Denat, A. Notes sur l'immigration en Australie. (*Revue de psychologie des peuples*, Le Havre, 1950, n° 4, p. 471-476).

Gilbert, L. A. Naturalist explorers of the Australian coasts. (*The victorian naturalist*, Melbourne, Aug. 1950, p. 77-80).

—— Naturalist-explorers of the Australian coasts. (*Victorian naturalist*, Melbourne, t. 67, n° 3, July 1950, p. 49-53).

Goodin, V. W. E. Public education in New South Wales before 1848. (*Royal Australian historical society*. Journal and proceedings, Sydney, 1950, p. 1-14).

Hartwell, R. M. The Van Diemen's Land government and the depression of the eighteen forties : a study of some economic influences in Australian history. (*Historical studies : Australia and New Zealand*, Melbourne, vol. 4, n° 15, Nov. 1950, p. 185-197).

Hilder, B. Norfolk island landings. (*Pacific island monthly*, Sydney, vol. 20, n° 8, Mar. 1950, p. 54-55, ill.).

Idriess, I. L. The wild white man of Badu : a story of the Coral Sea. [Story of a convict who escaped from Norfolk Island and became chief of Badu, Torres Straits.] Sydney, Angus & Robertson [1950]. xiii, 232 p., ill., cartes, 8°.

Jervis, J. Kangaroo Valley. Some notes on its history. (*Royal Australian historical society. Journal and proceedings*, Sydney, 1950, p. 109-117).

Lawson, W. Blue gum clippers and whale ships of Tasmania. Melbourne, Georgian House [1949], 261 p., ill., 8°.

Macandie, G. L. Genesis of the Royal Australian Navy : a compilation. Sydney, Government press., 1949. 349 p., ill., cartes repliées, 8°.

Mackaness, G. *ed.* Fourteen journeys over the Blue Mountains of the New South Wales 1813-1841 : collected and edited by Georges Mackaness, in three parts : part I, 1813-1815 : the journals of Blaxland, Evans, Cox, Macquarie and Antill; part II, 1819-1827 : the journals of Quoy, Gaudichaud and Pellion; Mrs. Hawkins; Barron Field; d'Urville and Lesson; anonymous. Sydney, D. S. Ford, 1950. 100, 104 p., ill., port., 8° (Australian historical monographs, n°s 20, 21). Tirage limité à 150 exemplaires.

—— Printing in Australasia. (*Royal Australian historical society. Journal and proceedings*, Sydney, 1950, p. 121-125).

—— Some correspondance of Captain William Bligh, R. N., with John and Francis Godolphin Bond, 1776-1811; with an introduction and notes. Sydney, D. S. Ford, 1949. 40 p., ill., port., 8° (Australian historical monographs, no. 19). Tirage limité à 140 exemplaires.

Mac Leod, A. R. The transformation of Manellae : a history of Manilla, N. S. W. [Sydney, Halstead press], 1949. xiii, 233 p., ill., cartes, 8°.

Macdougall, M. G. Notable men of Queensland 1950. Brisbane, consolidated publications, 1950, 202 p., ports., 8°.

Morrison, A. A. The Brisbane general strike of 1912. (*Historical studies Australia and New Zealand*. Melbourne, vol. 4, n° 14, May 1950, p. 125-144).

Murphy, J. E. *and* **Easton, E. W.** Wilderness to wealth, being a history of the shires of Nanango, Kingaroy, Wondai, Murgon, Kilkivan, and the upper Yarraman portion of the Rosalie shire, 1850-1950. Nanango, 1950. 376 p., ill., map on lining papers.

O'Brien, E. M. The foundation of Australia (1786-1800), a study in English criminal practice and penal colonization in the eighteenth century. Sydney 1950. xii, 327 p., front, bibliogr., 8°.

Prieur, F. X. Notes of a convict of 1838: translated from the original with an introduction and notes by Georges Mackaness Sydney, D. S. Ford, 1949, 142 p., ill., port, 4° (Australian historical monographs : n° 18).

Royal philatelic society of Victoria. Catalogue of the Australian national philatelic exhibition celebrating the centenary of the postage stamp in Australia... [Melbourne, printed by Hawthorn press, 1950], 112 p., ill., 8°.

Russel, A. William James Farrer. A biography [1845-1906, notable farmer in Australia]. Melbourne and London, Cheshire, 1949, 223 p.

Stockdale, J. *ed.* The voyage of Governor Phillip to Botany Bay : with an account of the establishment of the colonies of Port Jackson & Norfolk Island : compiled from authentic papers which have been obtained from the several departments : to which are added the journals of Lieuts. Shortland, Walts, Ball, & Capt. Marshall, with an account of their new discoveries... [Melbourne, Georgian House, 1950]. IV, 7, VIII, VIII, X, 298 p., LXXIV p., 55 planches, 4° (Australiana facsimiles, n° 1). Photolithographic edition, limited to 1.000 copies.

Wild, D. F. The tale of a city : Geelong 1850-1950. Melbourne, Geelong city council [1950]. XII, 115 p., ill., 8°.

Woodforde, J. A synopsis of the diary of Dr. John Woodforde, surgeon on board the « Rapid » 1836; compiled by G. C. Morphett. Adelaide, Pioneers' Association of S. A. [1950], 10 p., 8°.

Wyatt, R. T. A wine merchant in gaiters : Thomas Hobbes Scott, Archdeacon of N.S.W., 1824-1829. (*Royal Australian historical society, journal and proceedings*, Sydney, 1949. p. 209-254, 257-286).

XI. POLITIQUE INTERNATIONALE.

AUSTRALIA AND THE NEW ASIA. (*Far Eastern survey*, New York, Apr. 19, 1950, p. 73-78).

Australian Institute of International Affairs. The future of the British Commonwealth. The defence programme. Military and strategic problems. The Australian economy. Developments since 1939 affecting Australia's role within the Commonwealth and in international affairs. (*Problems of contemporary Australia*, Sydney, 1949, p. 63-77; 59-62; 46-57; 1-27; 28-45).

Baird, J. R. The noble polynesian. (*Pacific spectator*, Stanford (Cal.), vol. 4, n° 4, 1950, p. 452-465).

Borrie, W. D. Immigration : Australia's problems and prospects. Sydney, London, Angus & Robertson, 1949. IX, 105 p., bibl., 12°.

Friedmann, W. Foreign policy for Australia. (*World affairs*, London, Jan. 1950, p. 72-82).

Gamba, C. West New Guinea and Australia. (*Eastern World*, London, July 1950, p. 15-16).

Gilson, R. P. The South Pacific commission : one aspect of regional security. (*World affairs interpreter*, Los Angeles, summer 1950, p. 181-190).

Greenwood, G. Australian attitudes towards Pacific Problems. (*Pacific affairs*, New York, vol. 23, n° 2, June 1950, p. 153-168).

Harper, N. D. Australia and the peace settlement with Japan, *in :* Institute of Pacific Relations. 11th conference, Lucknow, Oct. 1950. Sydney, 1950, p. 21-36.

Institute of Pacific relations. Meeting, 11th, 1950, Lucknow : documentation. (*Pacific affairs*, N. Y., vol. 23, Dec. 1950, p. 402-416).

Luomala, K. South sea superman. (*International house quarterly*, New York, Autumn 1950).

Mc Guire, P. Considerations for a foreign policy. (*Twentieth century*, Melbourne, Dec. 1950, p. 10-20).

Matthews, Ph. China and New Zealand; a talk on the cultural, political and economic importance of China to New Zealand. Auckland, Chinese bookshop, 1949. 15 p., 8°.

Mills, G. F. India and the South Pacific (*World affairs*, Wellington, vol. 5, n° 4, Dec. 1949, p. 7-8).

A PACIFIC PACT ? (*The Eastern economist*, New Delhi, Sept. 8, 1950, p. 363-364).

SHOULD THERE BE A PACIFIC PACT ALONG THE LINES OF THE ATLANTIC PACT ? (*Nation's forum of the air*, Sydney, Jul. 12, 1950, 32 p.).

Skilling, H. H. Prelude to Bikini. (*Pacific spectator*, Stanford (Calif.), t. 4, 1950, p. 452-465).

Spender, P. C. Common tasks across the Pacific. (*Pacific neighbours*, Melbourne, Aug. 1950, p. 19-20).

—— Netherlands New Guinea : statement by the Minister of External affairs. (*Current notes on international affairs*, Canberra, June 1950, p. 416-417).

—— Dutch New Guinea : statement by the Minister for External affairs... at the Hague, 29th August, 1950. (*Current notes on international affairs*, Canberra, Aug. 1950, p. 592-593).

WHAT WILL HAPPEN TO NEW GUINEA ? (*The Knickerbocker*, New York, May 1950, p. 10-12, carte).

Wilcox, E. E. Back door in the Pacific. (*United States Naval Institute proceedings*, Annapolis, vol. 76, n° 2, Feb. 1950, p. 186-189, ill.).

Wolfsohn, H. A. Australian foreign policy and the Indonesian dispute. *in :* Institute of Pacific Relations. 11th Conference, Lucknow, Oct. 1950. Sydney, 1950, p. 7-19.

Wood, F. L. W. New Zealand in the world. (*Post-primary school bulletin*, Wellington, vol. 2, Nov. 1948, p. 253-269).

XII. GUERRE DANS LE PACIFIQUE.

Blackford, C. M. They were all giants at Peleliu. (*United States Naval Institute proceedings*, Annapolis, vol. 76, n° 10, Oct. 1950, p. 1114-1117, ill.).

Cresswell, J. Sea warfare 1939-1945, a short history. New York and London, Longmans, Green and Co., 1950, 344 p., cartes.

Delage, E. Six ans de guerre navale, Paris, Berger-Levrault, 1950, 332 p., cartes, 8° (La seconde guerre mondiale, Histoire et souvenirs).

Eichelberger, R. L. Our jungle road to Tokyo; in collaboration with Milton Mackaye, New York, the Viking press, 1950, 306 p., ill., 8°.

Feis, H. The road to Pearl Harbor : the coming of war between the United States and Japan. Princeton, Princeton university press, 1950. 356 p.

Frankel, S. A. Real story of Rodger Young (*Coronet*, Chicago, vol. 28, Aug. 1950, p. 40-44, ill.).

Freeston, M. A romance of two Pacific islands: Banaban survivors of Japanese occupation find a better home (*Crown colonist* London, vol. 19, Apr. 1949, p. 211-212).

Hawaii war records depository. In freedom's cause; a record of the men of Hawaii who died in the second World war. Honolulu, University of Hawaii Press, 1949. 2 vol., 176 p., ill., in-4°.

Helfrich, C. E. L. Memories. I. The Malayan Barrier. II. Glory and tragedy. 1950. 2 vol., 928 p., ill., 8°.

Henry, R. L. The story of the 2/4 field regiment : a history of a Royal Australian Artillery regiment during the second world war. Melbourne, Merrion press, 1950. XII, 410 p., ill., port., cartes, 8°.

Lepotier, A. Aux confins de l'ancien et du nouveau monde. (*Revue Maritime*, Paris, n° 44, déc. 1949, p. 1485-1507).

Michener, J. A. Guadalcanal revisited. (*Holiday*, Philadelphia, vol. 8, n° 2, Aug. 1950, p. 66-73, ill.).

Morison, S. E. Les grandes batailles navales du Pacifique, 1941-1945. — 1. Pearl Harbor, la Mer de Java, la Mer de Corail, Midway... Ed. française par le Capitaine de vaisseau René Jouan. Paris, Payot, 1951. 247 p., cartes, in-8°.

NEW TARAWA MEMORIAL TO VICTIMS OF JAP SADISM. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 21, n° 3, Oct. 1950, p. 9).

New Zealand. Departement of internal affairs. War history branch. Documents relating to New Zealand's participation in the Second world war 1939-45. Wellington, 1950, 273 p.

—— New Zealand in the Second World war, 1939-1945. Episodes and studies Wellington, 1950.

New Zealand Expeditionary Forces. Pacific Kiwis. Being the story of the service in the Pacific of the 30th Battalion, third Division, second New Zealand expeditionary Force. Wellington, Reed, 1947. 150 p., ill., pl. h.-t., cartes, in-16.

—— Pacific Saga. The personal chronicle of the 37th. Battalion and its part in the third Division's campaign. Wellington, Reed [1948 ?] 114 p., ill., pl. h.-t., cartes, in-16.

—— Pacific service. The story of the New Zealand Army Service corps unit with the third division in the Pacific. Wellington, Reed, 1948, 140 p., ill., pl. h.-t-., cartes, in-16.

—— The gunners. An intimate record of units of the 3rd New Zealand divisional artillery in the Pacific from 1940 until 1945. Wellington, Reed, 1948. 290 p., ill., pl. h.-t., cartes, in-16.

—— The tanks. An unofficial history of the activities of the Third New Zealand division Tank Squadron in the Pacific. Wellington, Reed [1947], 227 p., ill., pl. h.-t., cartes, in-16.

—— The 36th Battalion. [New Zealand Forces]. A record of service of the 36th Battalion with the Third Division in the Pacific. Wellington, Reed, 1948. 129 p., ill., pl. h.-t., cartes, in-16.

Nugent, R. Okinawa, Souvenirs d'un interprète. (*Revue maritime*, Paris, mars 1950, n° 47, p. 375-381).

ONLY 745 RETURNED, ACCOUNT OF HOW JAPS TOOK 1.200 PEOPLE FROM NAURU. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 20, n° 10, May 1950, p. 27).

Panlilio, Y., *colonel.* The crucible. An autobiography by colonel Yay. [Wartime guerrilla activities in the Philippines]. New York, The Macmillan Co., 1950. XI, 348 p., 8°.

Parker, T. C. Thirteen women in a submarine. (*United States Naval Institute proceedings*, Annapolis, vol. 76, n° 7, Jul. 1950, p. 716-721, ill.).

Ramsey, L. The « ifs » of Pearl Harbor. (*United States Naval Institute proceedings*, Annapolis, vol. 76, n° 4, Apr. 1950, p. 364-371, ill.).

Ross, J. M. S. The assault on Rabaul; operations by the Royal New Zealand Air Force, Dec. 1943-May 1944. Wellington, War History Branch, 1949. 32 p., ill., pl. h.-t., cartes, 4°.

Schwartz, R. L. Week the war ended. (*Life*, Chicago, vol. 29, July 17, 1950, p. 93-96, ill.).

Shaw, J. C. « Jarvis », destroyer that vanished [at Guadalcanal]. (*United States Naval Institute proceedings*, Annapolis, vol. 76, n° 2, Feb. 1950, p. 118-127, ill.).

—— Papua : a lesson in seapower. (*United States Naval Institute proceedings*, Annapolis, vol. 76, n° 11, Nov. 1950, p. 1204-1211, ill., carte).

Sherman, F. C., *Admiral.* Combat command. The american Aircraft carriers in the Pacific war. New York, Dutton, 1950, 427 p., ill., cartes, 8°.

Spoehr, A. Surrender at Ponape. (*Pacific spectator*, Stanford [Cal.], vol. 3, n° 4, 1949, p. 376-383).

Underhill, M. L., *and others.* New Zealand chaplains in the Second World War. Wellington, N. Z. Department of internal affairs, 1950. XVII, 188 p., ill., pl. h.-t., cartes, 8°.

U.S.A. Department of the Army. Historical division. Okinawa : the last battle. Washington, D. C., Government printing office, 509 p., ill., cartes, 8°.

Vaughan, E. H. Community under Stress [Japanese concentration camp in the Philippines]. Princeton university press, 1950, 160 p., 8°.

Waters, S. D. German raiders in the Pacific, Wellington, War History branch, 1949. 32 p., ill., pl. h. t., cartes, 8°. (New Zealand in the second world war).

—— Ordeal by sea. The New Zealand shipping Co. in the second world war, 1939-1945. London, New Zealand shipping Co., 1949. XII, 263 p., ill., 8° [privately printed].

Wees, M. P. King-doctor of Ulithi; the true story of the wartime experiences; as related to Francis Beauchesne Thornton. New York, the Macmillan Co., 1950. VIII, 128 p., ill., 8°.

Withers, Th. The preparation of the Submarines Pacific for war. (*United States Naval Institute proceedings*, Annapolis, vol. 76, n° 4, Apr. 1950, p. 386-393, ill.).

XIII. COLONISATION. ADMINISTRATION.

Alexander, W. G. The Gilbert and Ellice co-operatives. (*Corona*, London, vol. I, n° 5, June 1949, p. 15-17).

Australia. Commonwealth office of education. This changing world : n° 1 : the Pacific. Sydney, Commonwealth office of education, 1950. 34 p., maps. South Pacific Commission.

Bee, E. What's in it for Naiba ? [Papua and New Guinea]. (*South West Pacific*, Canberra, n. s. n° 25, p. 2-9, ill.).

Belshaw, C. S. Island administration in the South West Pacific; government and reconstruction in New Caledonia, the New Hebrides, and the British Solomon Islands. Published in co-operation with the International Secretariat, Institute of Pacific Relations. London. New York, Royal Institute of International Affairs [1950], VIII, 158 p., cartes repl., bibliog., 8°.

—— Neglect in the New Hebrides. (*Empire* London, vol. 10, n° 9, March 1948. p. 5-6).

—— The Solomons and New Hebrides. Some proposals. (*Ibd*, n° 10, Apr. 1948, p. 4-5).

—— The significance of modern cults in Melanesian development. (*The Australian outlook*, Sydney, vol. 4, n° 2. June 1950, p. 116-125).

—— Wagawaga [Milne Bay, Papua]. An experiment in Oceanic development. (*Corona*, London, vol. 3, n° 2, Feb. 1951, p. 64-64, pl. h. t.).

Bichon, M. Enquête sur un prétendu « paradis perdu ». La Nouvelle-Calédonie demeure une parcelle de l'Union Française. (*L'Alliance nouvelle - Union française*, Paris, 1re an., 30 avril 1950; 15 mai 1950).

A BILL FOR AN ACT TO AMEND THE NATIVES [citizenship rights] act, 1944. Perth [Australia]. Government printer, 1950, 2 p.

Bogan, E. F. Government of Trust territory of the Pacific islands. (*Annals of the American Academy of political and social science*, Philadelphia, t. 267, Jan. 1950, p. 164-174, bibliogr.).

Caulton, S. G. The marching rule delusion. (*Pacific island monthly*, Sydney. vol. 21, n° 1, Aug. 1950, p. 77-78).

Converse, E. United States as trustee. (*Far eastern quarterly*, Ann Arbor (Mich.), t. 18, p. 260-263; 277-283, Nov. 2-3, 1949, bibli.).

Cook islands. Annual report for the year ended 31st March, 1950. Wellington, Department of Island Territory, 1950, 47 p.

COOK ISLANDS NATIVES. NEW PLANS FOR CO-OPERATIVE ASSOCIATION. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 20, n° 7; Feb. 1950, p. 46).

Cooper, J. S. Advancement toward self-government of trust territories (*United States Department of State bulletin*, Washington, t. 23, Oct. 30, 1950, p. 705-707).

COUNCIL NOTES PROGRESS IN PACIFIC ISLANDS TERRITORY. (*United Nations bulletin*, New York, t. 9, July 15, 1950, p. 74-78, ill.).

Cowin, W. The impact of white culture on the Queensland aborigines. (*Galmahra*, Brisbane, 1950, p. 45-51).

Deland, C. M. Selection of Capital site. Australian territories. [Papua - New Guinea territory]. (*Proceedings of the Royal geographical society of Australasia*, Adelaide, vol. 50, Dec. 1949, p. 61-64, carte).

DUTCH TURN DOWN NEW GUINEA PLAN; Indonesia could strike blow at colonialism. (*Christian century*, Chicago, vol. 67, Dec. 20, 1950, p. 1508-1509).

EDUCATION IN THE TERRITORY OF PAPUA - NEW GUINEA. (*Education news*, Sydney, Dec. 1950, p. 3-5, ill.).

Fiske, L. S. U. S. administration of Pacific trust territory; statement, June 19, 1950. (*United States Departement of State bulletin*, Washington, Aug. 28, 1950, p. 338-342).

FUTURE OF SOLOMON AND GILBERT ISLANDS. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 20, n° 8, Mar. 1950, p. 27-30).

Gittins, J. The cooperative movement in Fiji. (*South Pacific*, Stanford (Calif.), vol. 4, 1950, p. 193-198).

Gladwin, T. Civil administration on Truk; a rejoinder [with reply by E. T. Hall. jr.]. (*Human organization*, New York, vol. 9, n° 4, 1950, p. 15-24).

Gribble, C. F. A new voice for the South Pacific [South Pacific conference; Meeting, 1st, 1950, Nasinu, Fiji, summary of proceedings]. (*International review of missions*, London, vol. 39, n° 156, Oct. 1950, p. 431-438).

Guiart, J. L'après-guerre à Ambrym, Nouvelles-Hébrides. (*Journal de la Société des Océanistes*, Paris, t. 6, 1950, p. 238-241).

Hall, E. T. *Jr.* Military government on Truck. (*Human Organisation*, New York, vol. 9, 1950, p. 25-30).

Halliday, L. How our films can influence native communities. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 20, n° 7, Feb. 1950, p. 79-82).

Hoad, H. Aborigines have great record of achievement against whites. (*The Australasian Post*, Melbourne, jul. 13, 1950, p. 8-9).

Hudson, L. G. Scientific coordination in the south Pacific. (*Science*, Washington, D. C., t. 111, May 26, 1950, p. 564-567).

Hutley, F. C. Sources of the law of Norfolk Island. (*The Australian law journal*, Sydney, Jul. 1950, p. 108-109).

THE INTERNATIONAL TRUSTEESHIP SYSTEM AND THE TRUSTEESHIP COUNCIL. Lake Success. United Nations; New York, Columbia University press, 1950, 60 p.

Keesing, F. M. The Pacific islands peoples in the postwar word. Eugene, Ore., Oregon State system of higher education, 1950. 48 p.

Leenhardt, M. Institut français d'Océanie et développement culturel de l'Océanie française. (*Encyclopédie coloniale et maritime française*, Paris. vol. 1, fasc. 2, oct. 1950, p. 49-51, ill.).

McAuley, J. Defence and development in Australian New Guinea. (*Pacific Affairs*, New York, vol. 23, n° 4, Dec. 1950, p. 371-380).

—— Island administration in the South West Pacific. (*Pacific Affairs*, New York, vol. 23, n° 3, Sept. 1950, p. 323-326).

MICRONESIA UNDER AMERICAN RULE. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 20, n° 8, Mar. 1950, p. 83).

Murray, J. K. The provisional administration of the territory of Papua-New Guinea : its policy and its problems. Brisbane, University of Queensland, 1949. VI, 71 p., ill., cartes, 8°.

NEW DEAL FOR GUAM. (*Senior Scholastic*, New York, t. 57, Sept. 20, 1950, p. 16).

NEW GUINEA'S NATIVE DELEGATES TO SOUTH PACIFIC CONFERENCE IN FIJI. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 20, n° 8, Mar. 1950, p. 85-86).

New Hebrides. Anglo-French Condominium. — Annual report... for the year 1948... London, His Majesty's stationery office, 1949. (Colonial annual reports).

Newman, K. New Guinea housing sheme. (*Qantas Empire Airways*, Sydney, Dec. 1950, p. 6-10, ill.).

New South Wales. Aborigines welfare board. Report ... for year ended 30th June, 1949. Sydney, Government printer, 1950, 12 p.

New Zealand, Department of Education. Education of Maori children. Wellington, Government printer, 1949, 12 p., 8°.

New Zealand. Department of Island Territories. Cook Islands. Annual report for the year ended 31st March 1950. Wellington, Government printer, 1950, 48 p., tabl., 8°.

—— Western Samoa administer under Trusteeship agreement dated 13th December, 1946. Annual report for the year ended 31st March, 1949. Wellington, Government printer, 1949, 67 p., cartes repl., 8°.

—— *Ibd.* for the year ended 31st March, 1950. Wellington, 1950, 85 p., 8°.

—— Tokelau Islands. Annual report for the year ended 31st March, 1950. Wellington, Government printer. 1950, 11 p., 4°.

—— Cook Islands; New Zealand's tropical province. Wellington, 1950. 32 p., ill.

—— Report by the New Zealand Government to the General Assembly of the United Nations on the Administration of Western Samoa for the year ending 31st March, 1950. Wellington, Government printer, 1950, 96 p., ill., cartes repl., 8°.

NOUVELLES-HÉBRIDES [PROBLÈMES INDIGÈNES, SOCIAUX ET ÉCONOMIQUES]. (*Marchés coloniaux*, Paris, juillet 1951, n° 295, p. 1851; n° 296, p. 1904; n° 297, p. 1962).

O'Reilly, P. Pour un art indigène dans le Pacifique français. (*Tropiques, revue des troupes coloniales*. Paris, 48e an., n° 327, déc. 1950, p. 90-95, ill.).

PACIFIC PARLIAMENT : NATIVE LEADERS MEET TO DISCUSS WAYS OF BETTERING THE LIVES OF THEIR PEOPLES. (*Senior Scholastic*, New York, t. 56, May 10, 1950, p. 16).

Pineau, A. La mort de l'homme des bois en Papouasie. (*La Croix*, Paris, 17 fév. 1950, p. 3, ill.).

POLITICAL AND CONSTITUTIONAL CHANGES [in Western Samoa]. (*United Nations bulletin*, New York, t. 9, Oct. 1, 1950, p. 334).

Price, A. G. White settlers and native peoples [in New Zealand and in Australia]. Melborne, Georgian house, 1950. x, 232 p., cartes, ill., 8°.

PROGRESS OF SOUTH SEAS TERRITORY SHOWN IN REPORT ON WESTERN SAMOA. (*United Nations bulletin*, New York, vol. 9, July 1, 1950, p. 11-16, ill., cartes).

PROPOSALS ON ELECTIVE COUNCIL [in Nauru]. (*United Nations bulletin*, New York, t. 9, Oct. 1, 1950, p. 332-333).

Queensland. Department of health and home affairs. Report upon the operations of the Sub-departments of Native Affairs. Brisbane, Government printer, 1950. 75 p., ill., 8°.

Read, K. E. Notes on some problems of political confederation [Papua and New Guinea]. (*South Pacific*, Sydney, Oct. 1949, p. 229-234).

Reilly, J. Technical training in relation to native education [in Papua and New Guinea]. (*South Pacific*, Sydney, Jul. 1950, p. 136-141).

REPORT ON NAURU; TRUSTEESHIP COUNCIL URGES POLITICAL AND SOCIAL DEVELOPMENT. (*World affairs*, Wellington, vol. 5, n° 4, Dec. 1949, p. 11-12).

REPORT OF TRUSTEESHIP COUNCIL TO SECURITY COUNCIL. (*United States Department of State Bulletin*, Washington, t. 23, Aug. 28, 1950, p. 336-337).

Robson, N. Representation in French Oceania. (*Australian outlook*, Sydney, vol. 2, n° 3, Sept. 1948, p. 177-185).

—— The Suva conference of South Pacific peoples. (*Australian outlook*, Sydney, vol. 4, n° 3, Sept. 1950, p. 179-185).

Robson, R. W. Another unrealistic attack on

New Guinea's native labour problems. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 21, n° 3, Oct. 1950, p. 13, 105-106).

—— First South Pacific conference [Nasinu, Suva, April 23, May 5, 1950] another plan for co-ordination of islands administration and policies gets off to good start. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 20, n° 10, May 1950, p. 49-51, 62-79; n° 11, June, p. 25-26).

—— New Guinea's enriched Chinese. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 21, n° 5, Dec. 1950, p. 29-30, 81).

—— On the way to a South Pacific federation ? (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 21, n° 2, Sept. 1950, p. 69-73).

—— Sidelights on the South Pacific conference. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 20, n° 10, May 1950, p. 10-11, 105-106, ill.).

—— Still in the grip of the planners. The sorry plight of Australia's great tropical Dominion. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 21, n° 4, Nov. 1950, p. 19, 101-105).

Rowley, C. D. Army education in New Guinea. (*Australian quarterly*, Sydney, Sept. 1950, p. 68-84).

Smith, E. The ordinances interpretation ordinance 1949. Papua and New Guinea. (*South Pacific*, Sydney, Dec. 1950, p. 227-229).

South Pacific Commission. Report of the South Pacific Commission for the year 1948. To the Governments of Australia, France, The Netherlands, New Zealand, The United Kingdom and The United States of America. Wellington, N. Z., New Zealand Government printer, 1950, 43 p.

—— Report ... for the year 1949 ... Wellington, N. Z., New Zealand Government printer, 1950, 32 p.

—— Proceedings of South Pacific Commission : 5th session. Suva, 11th-19th May, 1950. [42] p., ronéotypé.

—— South Pacific Conference. 1st, Nasinu, Fiji, 25th April-5th May, 1950. Report of the Secretary-General. Wellington. Government printer, 1950, 34 p.

—— S.P.C. Quarterly bulletin, Published by the South Pacific Commission from its headquarters at Nouméa, New Caledonia. Nouméa, South Pacific Commission. vol. 1, n° 1, Jan. 1951. —————— In-folio ronéotypé.

SOUTH PACIFIC COMMISSION : A NEW EXPERIMENT IN REGIONALISM. (*The world to-day*, London, Sept. 1950, p. 394-406).

SOUTH PACIFIC COMMISSION : CONFERENCE IN FIJI IN APRIL. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 20, n° 7, Feb. 1950, p. 17-19, 85-86).

SOUTH PACIFIC COMMISSION : FIFTH SESSION HELD IN SUVA IN MAY. (*Pacific islands monthly*, vol. 20, n° 11, Jun. 1950, p. 29-31).

SOUTH PACIFIC COMMISSION : FINANCIAL ALLOCATIONS MADE AT SIXTH SESSION. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 21, n° 4, Nov. 1950, p. 17-18).

SOUTH PACIFIC COMMISSION : SIXTH SESSION. (*Current notes on international affairs*, Canberra, Dec. 1950, p. 872-877).

SOUTH PACIFIC COMMISSION : SURVEY OF WHAT HAS BEEN DONE IN 1950. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 21, n° 5, Dec. 1950, p. 21-25).

SOUTH PACIFIC CONFERENCE : FIRST SESSION. (*Current notes on international Affairs*, Canberra, May 1950. p. 328-331).

SOUTH PACIFIC CONFERENCE TO DISCUSS COMMON PROBLEMS OF HEALT, SCHOOLING AND ECONOMIC AND SOCIAL WELFARE. (*United States Department of State*. Bulletin n° 22, April 10, 1950, p. 570).

Spender, P. C. Australia's policy in relation to external territories : statement on the Minister for External Territories ... Ist June, 1950, 18 p., Issued as supplement to (*South Pacific*, Sydney, June 1950).

—— Changes in Papua - New Guinea. Australian minister outlines policy. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 20, n° 11, Jun. 1950, p. 61-69).

—— Development of Australian territories. [Papua and New Guinea]. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 21, n° 1, Aug. 1950, p. 99-100).

SURVEY OF CONDITIONS IN PACIFIC TRUST TERRITORIES. [Nauru, Papua and New Guinea...]. (*United Nations bulletin*, Lake Success., t. 9, Oct. 1, 1950, p. 332-334, ill.).

Te Hau, M. Racial problem in New Zealand schools. (*Education*, Wellington, vol. 2, Sept. 1949, p. 52-55).

[Territory of Papua] Australia. Department of external Territories. Territory of Papua : annual report for the period 1st July, 1947 to 30th June, 1948. Canberra, Government printer [1949 ?] 91 p., cartes, 8°.

—— Australia, Department of external Territories. Territory of Papua : annual report for the period 1st July, 1948 to 30th June, 1949. Canberra, Government printer. [1950 ?], 107 p., ill., carte repliée, 4°.

[**Territory of New Guinea**] Australia. Department of external Territories. Report to the General Assembly of the United Nations on the administration of the Territory of New Guinea from 1st July, 1948, to 30th June, 1949. Sydney, Government printer, 1950, 171 p., ill., cartes. 4°.

Tokelau islands. Annual report for the year ended 31st March, 1950. Wellington, N. Z., Department of Islands Territories, 1950, 11 p.

Tonga. Colonial office. Report on Tonga for the year 1949. London, H. M. stationery office, 1950, 25 p., pl. h. t., carte repl., in-16.

TRUST TERRITORY OF THE PACIFIC ISLANDS: ANNUAL REPORT TO THE TRUSTEESHIP COUNCIL. (*International organization.* Boston (Mass.), vol. 3, Nov. 1949, p. 693-695; t. 5, May 1951, p. 359).

[WESTERN SAMOA: ANNUAL REPORT TO THE TRUSTEESHIP COUNCIL]. (*International organisation,* Boston (Mass.), vol. 3, May 1949, p. 320-321; vol. 4, Aug. 1950, p. 467; vol. 5, May 1951, p. 358).

TRUSTEESHIP COUNCIL EXAMINES REPORT ON PACIFIC ISLAND TERRITORY OF NAURU. (*United Nations Bulletin,* Lake Success, t. 9, Aug. 15, 1950, p. 175-178, ill.).

Tudor, J. They say Rabaul has no future. (*Pacific islands monthly,* Sydney, vol. 20, n° 10, May 1950, p. 57-58, ill.).

UNITED NATIONS VISITING MISSION'S REPORT ON NEW GUINEA. (*South Pacific,* Sydney, Oct. 1950, p. 173-176).

UNITED STATES REPORTS ON ADMINISTRATION OF THE TRUST TERRITORY OF THE PACIFIC ISLANDS. (*United States Department of State,* Bulletin 22, March 20, 1950, p. 457-459).

U.S.A. Naval operations office. Report on American Samoa for fiscal year 1950. Washington, Government publications [1950] III, 24 p., ill. (OPNAV. P22-100.I).

Western Samoa. Annual Report for the year ended 31st March, 1950. Wellington, N. Z., Department of Island Territories, 1950, 85 p.

WHAT THE UNITED NATIONS IS DOING FOR TRUST TERRITORIES. Lake Success, United Nations; New York, Columbia University press, 1950. 24 p.

Winiata, M. Adult education and the Maori race. (*Here and now,* Auckland, N. Z., n° 3, Nov. 1950, p. 10-12 et sv.).

XIV. VIE ÉCONOMIQUE.

COMMERCE. TRAVAIL. TRANSPORTS.

ANOTHER MISSION TO NEW GUINEA. (*Australian Sugar journal,* Brisbane, March 1950, p. 762-767, ill.).

L'ARCHIPEL DE TAHITI VA ÊTRE MIS EN VALEUR. (*La vie française,* Paris, n° 306, 6 avril 1951, p. 12).

[AUSTRALIA'S] TRADE WITH THE ORIENT. (*Bank of New South Wales review,* Sydney, Aug. 1950, p. 18-20).

Barrau, J. La lutte contre les rats en Nouvelle-Calédonie. (*Revue agricole de la Nouvelle-Calédonie,* Nouméa, nouvelle série, sept.-oct. 1950, p. 4-6).

—— La lutte contre les sauterelles en 1950 sur la côte ouest de la Nouvelle-Calédonie. (*Revue agricole de la Nouvelle-Calédonie,* Nouméa, nouvelle série, juill.-août 1950, p. 4-5, ill.).

Barrau, J. *et* **Bourgeois, J.** Le blé en Calédonie. (*Revue agricole de la Nouvelle-Calédonie,* Nouméa, nouvelle série, janv.-fév. 1950, p. 5-8, ill.).

Bascom, W. Subsistence farming on Ponape. (*New Zealand geographer.,* Auckland, vol. 5, Oct. 1949, p. 115-129, ill., carte).

Bee, E. Fly or stay home [civil aviation in Papua and New Guinea]). (*South West Pacific,* n° 26, p. 32-41, ill., map.).

Blood, N. Sheep air lift in New Guinea. (*National geographic magazine,* Washington, vol. 96, n° 6, Dec. 1949, p. 831-844, ill., pl.).

Bugnicourt, R. La scolyte du grain de café en Nouvelle-Calédonie. (*Revue agricole de la Nouvelle-Calédonie,* Nouméa, n° 314, janv.-fév. 1950, p. 3-4).

Burck, G. New Australia. (*Fortune,* Chicago, t. 42, Sept. 1950, p. 84-91 et sv., ill., cartes).

CHRISTMAS ISLAND NOW LINKED WITH NAURU AND OCEAN ISLANDS. DETAILS OF PHOSPHATE

PURCHASE BY AUSTRALIA AND NEW ZEALAND. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 20, n° 6, Jan. 1950, p. 41-43).

Cohic, F. Aperçu agricole sur les îles Wallis et Futuna. (*Revue agricole de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, nouv. série, sept.-oct. 1950, p. 3-7, ill.).

—— Les sauterelles migratrices. Biologie et moyens de lutte. (*Revue agricole de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, nouv. série, juill.-août 1950, p. 2-4, ill.).

LE COMMERCE EXTÉRIEUR DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE ET DÉPENDANCES. (*Marchés coloniaux*, Paris, n° 297, 28 juil. 1951, p. 1977-1918.

LE COMMERCE EXTÉRIEUR DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE IN 1950. (*Bulletin quotidien de l'Agence France-Presse*, n° 1457, 19 juin 1951, p. 33).

Cumberland, K. B. About the Pacific : some Pacific islands group important to New Zealand. (*Post-primary school bulletin*, Wellington, vol. 3, Sept. 1949, p. 113, 143, ill., cartes).

—— New Zealand and the Pacific islands. (*New Zealand geographical society. Record of proceedings*, Auckland, vol. 7, p. 5-6).

—— New Zealand's « Pacific Islands neighbourhood » : the post war agricultural prospect. (*New Zealand geographer*, Auckland, vol. 5, April 1949, p. 1-18, ill.).

Davie, L. The future of Australia's trade with eastern countries. (*The Australian exporter*, Sydney, Jul. 1950, p. 30-31, 56).

Duplat, H. L'agriculture et ses possibilités en Nouvelle-Calédonie. (*Revue agricole de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, nouv. série, juil-août 1950, p. 5-7).

Dwyer, L. Economic development in the Territory of Papua and New Guinea. (*South Pacific*, Sydney, Jun. 1950, p. 113-118).

Eckles, H. H. Fishery exploration in the Hawaiian islands [August-Oct. 1948 by the vessel *Oregon* of the Pacific exploration C°]. (*Commercial fisheries review*, Washington, D. C., Jun. 1949, p. 1-9).

Ellis, A., *Sir.* Export. target reached in Ocean island and Nauru. British Phosphate Commission's achievement in rehabilitation of phosphate industry. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 20, n° 12, Jul. 1950, p. 49-51, 63).

Flavay, L. L'Australie, second nouveau monde. (*Le Diagnostic économique et social*, Paris, nouv. série, n° 19, 28 nov. 1950, p. 368-373, carte).

Fox, J. W. *and* **Lister, R. G.** Galatea basin (N. Z.) a geographic reconnaissance. (*New Zealand geographer*, Auckland, vol. 5, April 1949, p. 19-46, ill., cartes).

Furkert, F. W. Gold discoveries in New Zealand. (*New Zealand engineering*, Wellington, vol. 4, Aug. 1949, p. 684-685).

FUTURE OF NEW GUINEA. (*Economist*, London, t. 158, Feb. 4, 1950, p. 273-274, carte).

Grogan, F. O. Rubber production in Papua : foundation and development outlined. (*Quarterly review of agricultural economics*, Canberra, Apr. 1950, p. 76-79, cartes).

Guillaumin, A. L'agriculture en Nouvelle-Calédonie. (*Comptes rendus de l'Académie d'Agriculture*, Paris, t. 37, 1951, p. 485-493).

—— Protégeons les richesse naturelles de la Nouvelle-Calédonie. (*Revue agricole de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, nouv. série, II, n° 1-2, 1951, p. 2-3).

Harvey, C. Changing agricultural economy of Fiji. (*New Zealand geographer*, Auckland, vol. 5, Oct. 1949, p. 103-114, ill., cartes).

Huberman, M. A. Asian and Pacific forestry. (*Journal of forestry*, Washington D. C., t. 48, July 1950, p. 481-490, bibliogr.).

Hutchinson, K. Australia's growing pains. (*Nation*, New York, t. 171, Nov. 25, 1950, p. 486).

Imbaud, N. Essai d'histoire monétaire des colonies françaises d'Amérique, d'Afrique et du Pacifique. Paris, 1946, dactylographié. (Thèse pour le doctorat en Droit, Paris, 1946).

Klein, W. C. Economische hulp voor de Binnenland-stammen van Nieuw-Guinea, the Hague, Haagsche drukkerij [s.d.], 16 p.

Le Guay, L. Sheep in the Wahgi Valley, New Guinea. (*Walkabout*, Melbourne, May 1950, p. 10-14, ill.).

Mac Innes, I. G., *ed.* Australian fisheries : a handbook prepared for the second meeting of the Indo-Pacific Council, Sydney, April, 1950. Sydney, Halstead press [1950], 103 p., ill., pl., cartes, bibliogr. 8°.

Maxton-Graham, P. Recent developments in tea production in Papua and New Guinea. (*South Pacific*, Sydney, vol. 4, n° 5, Apr. 1950, p. 88).

Murphy, R. E. The economic geography of a Micronesian atoll. (*Annals of the Associa-

tion of American geographers, vol. 40, n° 1, March 1950, p. 58-83).

Murray, J. K. Science in the future of Papua and New Guinea. (*Australian journal of science*, Sydney, vol. 12, n° 3, Dec. 1949, p. 88-91).

Nankervis, F. T. Descriptive economics : the Australian economic structure. Melbourne, Longmans, Green [1950]. x, 278 p., in-12.

Pacific oceanic fishery investigations. [Hawaii]. (*Commercial fisheries review*, vol. 12, Nov. 1950, p. 44-46).

—— « Henry O'Malley » shakedown cruise (cruise n° 1), « Hugh M. Smith » sails. (*Commercial fisheries review*, Washington, D. C., vol. 12, Jan. 1950, p. 32-34).

Pain, J. The search for oil in Papua. (*The Bulletin*, Sydney, June 28, 1950, p. 20-21, ill.).

PEARLS AT A PRICE. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 20, n° 9, Apr. 1950, p. 55, ill.).

Peren, G. S. Agriculture of Samoa, Cook Islands and Fiji. (*Massey agricultural college* (New Zealand), *Bulletin*, n° 20, 1947, 35 p.).

POSSIBILITIES OF DEVELOPMENT [IN NEW GUINEA]. (*United Nations bulletin*, New York, t. 9, Oct. 1, 1950, p. 333-334, ill.).

LE PROBLÈME DE LA MAIN-D'ŒUVRE ASIATIQUE [Nouvelle-Calédonie]. (*Marchés coloniaux du monde*, Paris, n° 274, 10 fév. 1951, p. 444).

LE PROBLÈME DE L'AVIATION COLONIALE [Nouvelle-Calédonie]. (*Marchés coloniaux*, n° 302, 25 août 1951, p. 2343).

PRODUCTION OF JUTE IN NEW GUINEA. (*South Pacific*, Sydney, May 1950, p. 92).

Rose, A. H. T. Radio in Samoa. (*New Zealand listener*, Wellington, vol. 21, July 15, 1949, n° 525, p. 7, ill., port.).

Sody, E. J. *and others*. Report of a survey on the means of establishing sea and air transportation in the Trust Territory of the Pacific Islands under civilian administration. Washington, D. C., Departments of the Interior and the Navy, 1950, 110 p., ronéotypé.

Sarlin, P. Les bois de Nouvelle-Calédonie et les tarets. (*Revue agricole de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, nouv. série, mars-avril 1950, p. 3-4).

SEARCH FOR AN OIL-FIELD IN THE PACIFIC. (*New Zealand economist and tax payer*, Wellington, vol. 10, March 1949, p. 294).

SEARCH FOR OIL IN PAPUA. (*World petroleum*, New York, Sept. 1950, p. 66-68, ill.).

SLOW POSTWAR RECOVERY DELAYS DEVELOPMENT IN NEW GUINEA. (*United Nations bulletin*, New York, t. 9, July 15, 1950, p. 54-57).

Smallfield, P. W. Farming in New Zealand : land improvement. (*New Zealand journal of agriculture*, Wellington, vol. 79, Nov. 1949, p. 421-432, ill., cartes).

Wadham, S. M. Land utilisation in Australia. *Melbourne University press* [1950]. XXI, 376 p., ill., 8°.

Ward, E. E. Australia's economic interests in the Far East. *in :* Institute of Pacific Relations. 11 th conference, Lucknow, Oct. 1950. Sydney, 1950, p. 37-47.

WATER POWER RESOURCES IN NEW GUINEA. (*Electrical Engineer and Merchandiser*, Melbourne, Dec. 1949, p. 290-293, carte).

WEALTH FROM THE SEA : AUSTRALIAN WHALING FLEET TO OPERATE OFF WEESTERN AUSTRALIA. (*The Australian exporter*, Sydney, Jul. 1950, p. 28-48, 50, ill.).

Western Samoa. Trade, commerce, and shipping of the Territory of Western Samoa. For the calendar year 1949. Wellington, Department of Island Territories, 1950, 30 p.

Zotov, V. D. Forest deterioration in the Tararuas due to deer and opossum. (*Transactions of the Royal society of New Zealand*, Wellington, vol. 77, part 5, Nov. 1949, p. 162-165).

XV. ART. LITTÉRATURE.

Breneman, L. V. A history of the theatre in Honolulu during the second world war 1941-1946. Honolulu, 1949, 174 p., ronéotypé. (University of Hawaii. These for the degree of Master of Arts).

Carman, D. The riddle of the ranges; a New Zealand romance. London, Wright & Brown, 1950, 253 p.

Commonwealth of Australia Jubilee, 1951. Plastic Arts Committee. Jubilee exhibition of Australian art : aboriginal art, early colonial art, the art of the middle period, comtemporary art : organised by Laurence Thomas, under the direction of the Plastic Arts Committee. [Sydney, Ure Smith, 1951]. 64 p., ill.

Divine, D. The King of Fassarai. New York, the Macmillan Co, 1950, 296 p., 8°.

Elliot, W. East wind. West wind. Stevenson Scotland and the South Seas. (*Geographical Magazine*, London, vol. 23, n° 8, Dec. 1950, p. 325-334, ill.).

Fabiano, F. Mes modèles à travers le monde, Paris, les Amériques, l'Orient, Tahiti. Souvenirs d'un dessinateur. Avant-propos par Jean Vitiano. Paris, J. Vitiano, 1950, 353 p., ill., pl. hors-texte, in-16. (Collection Les Grands Voyages).

Fishman, F. Beyond Tahiti : a novel. Melbourne, Hallcraft Publishing Co. [1949], 247, p., in-16.

Franck, H. Die Südseeinsel. Novelle. Gütersloh, Bertelsmann, 1950, 76 p., 8°.

Frédérix, P. Herman Melville. Paris, Gallimard, 1950, 283 p., ill., cartes, pl. hors-texte, 8°.

Gerstäcker, F. In der Südsee. Düsseldorf, Droste, 1950, 255 p., 8°.

Godden, R. A breath of air. London, M. Joseph, 1950, 272 p., 8°.

Hall, J. N. The far lands. Boston, Atlantic-Little, Brown, 1950. xxiv, 325 p., 8°. (Atlantic monthly press book).

Hamill, E. Honeymoon in Honolulu. [Novel]. New York, Bouregy and Curl, 1950, 253 p., 8°.

Harrison, S. B. The white King [fictional biography of G. P. Judd medical missionary in Hawaii]. New York, Doubleday [1951], 335 p., 8°

Innes, A. A. Songs from the South Seas, ill. by Capt. Brett Hilder. Sydney, printed by Edwards & Shaw, 1950. 59 p., ill., in-16.

Klingman, L. *and* **Green, G.** His Majesty O'Keefe. New York, Charles Scribner's Sons, 1950, 354 p., 8.

Leenhardt, M. L'art en Nouvelle-Calédonie. (*Tropiques, revue des Troupes coloniales*, Paris, 48ᵉ ann., n° 327, déc. 1950, p. 81-88, ill.).

Loize, J. Gauguin, écrivain, ou les Sept Visages de « Noa Noa ». Paris, Société des Océanistes, 1949, 26 p., 8° [tiré à 320 exemplaires dont 20 sur Rives].

London, J. Südseegeschichten. Übers. von Erwin Magnus. Berlin, Universitas-Verlag, 1949, 254 p., 8°.

Lund, R. Hour of glory, New York, J. Day Co, 1950, 312 p., 8°.

McGaw, M. M. Stevenson in Hawaii. Honolulu, University of Hawaii press, 1950, 182 p., 8°. (University of Hawaii, These for the degree of Master of Arts).

Newland, S. Paving the way : a romance of the Australian bush. Adelaide, Rigby, 1950. [viii], 416 p., in-16. [First published in London in 1893].

O'Reilly, P. Georges Baudoux, prospecteur écrivain calédonien. (*Journal de la société des océanistes*, Paris, t. 6, déc. 1950, p. 185-206, bibliogr.).

Palmer, N., *ed.* Coast to coast. Australian stories. 1949-1950. Sydney and London, Angus and Robertson, 1950, 208 p., in-16.

—— Henry Handel Richardson. A study. Sydney, London. Angus and Robertson, 1950, 214 p., ill., 8°.

S., J.-Ed. Aïméo. 17° 47′ Sud - 157° 18′ Ouest. (*Gazette de Lausanne*, février 1950).

Simpson, C. Artist Dobell finds New Guinea. (*Pacific islands monthly*, Sydney, vol. 20, n° 8, Mar. 1950, p. 51, ill.).

Sinclair, M. J. The wild wind [Hawaii]. New York, The John Day Co., 1950, 250 p., 8°.

Stollreiter, J. Flammen über der Südsee. Novelle. Bonn, Schroeder, 1949, 65 p., 8°.

Stone, W. Bonheur à Tahiti. Traduction Solange de La Baume. Paris, Hachette, 1950. 351 p., in-16.

Tardon, R. Christ au poing. Roman. Paris, Fasquelle, 1950, 267 p., 8°.

Teilhet, D. The happy island [Novel]. New York, Sloane, 1950, 309 p., 8°.

Timms, E. V. The pathway of the sun. [Roman. Les premières années de l'occupation européenne dans l'Australie occidentale]. Sydney. Angus and Robertson, 1949, viii, 295 p., 8°.

Triggs, W. H. Talk with « Tusitala » [R. L. Stevenson]. (*New Zealand magazine*, Wellington, vol. 28, n° 2, Winter 1949, p. 24-26, ill., port.).

Villaret, B. Seul, le corail reste. Roman. Paris, Albin Michel, 1950, 316 p.

Wagner, W. New ballet by John Antill given premiere in Australia; corroboree of the Australian aborignes. (*Musical America*, New York, vol. 70, Sept. 1950, p. 13, ill.).

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

CHRONIQUES

NÉCROLOGIE

TRAVAUX ET RECHERCHES EN COURS

MISCELLANÉES

IMPRIMERIE NATIONALE

J. P. 100124

CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Tél. INV. 45-95. Quai Anatole-France, 13. Paris (VIIe). **C. C. P. 9.131.53 PARIS.**

POSSIBILITÉS DE SÉJOUR À L'ÉTRANGER

A. CONVENTIONS D'ÉCHANGE DU C. N. R. S.

Il existe entre le Centre National de la Recherche Scientifique et les organismes ci-après des conventions d'échanges de chercheurs. Conditions : nationalité française, connaissance de la langue, aptitude scientifique.

La Recherche Scientifique Belge, le British Council, le Conseil de la Recherche Scientifique Italienne, l'Organisation Néerlandaise pour la Recherche Scientifique, accueillent des spécialistes de toutes disciplines, l'Université de Londres et l'École Polytechnique Fédérale de Zurich, pour les sciences exactes et expérimentales seulement, le Medical Research Council pour les sciences biologiques et médicales seulement.

B. ATTRIBUTION D'ALLOCATIONS PAR LE C. N. R. S.

Le C. N. R. S. accorde directement des subventions pour frais de voyage (sauf U. S. A.) et séjours pour tous pays et toutes disciplines.

Renseignements pour § **A** et **B** : C. N. R. S., 4e bureau.

Dates et limites pour les demandes : 1er mars pour séjours d'un an, 1er mars et 15 septembre pour séjours plus brefs.

C. ATTRIBUTION DE BOURSES PAR D'AUTRES ORGANISMES.

1° U. N. E. S. C. O.

Le Service d'Échanges de personnes de l'U. N. E. S. C. O., 19, avenue Kléber, Paris, possède et diffuse une documentation précise et complète sur toutes les possibilités de séjour à l'étranger.

2° Grande-Bretagne.

Le British Council accorde directement des bourses (10 mois et séjours plus brefs).

Renseignements et demandes : British Council, 28, Champs-Élysées, Paris (VIIIe).

3° États-Unis.

a. Les professeurs de l'Enseignement supérieur, de l'Enseignement du second degré, les chercheurs du C. N. R. S., les docteurs en médecine, les ingénieurs et les étudiants avancés (diplôme d'études supérieures ou doctorat) peuvent obtenir des bourses d'une année pour les États-Unis (séjour versé par : la Direction Générale des Relations Culturelles, Bourses Smith-Mundt, Fondation A. et B. Meyer; voyage couvert par bourse Fulbright).

Renseignements et demandes : Commission franco-américaine d'échanges universitaires, 9, rue Chardin, Paris (XVIe).

b. Les ingénieurs sortant d'une Grande École, âgés de moins de 35 ans, peuvent être invités par les étudiants du Massachussetts Institute of Technology, pour 4 mois (juin-septembre), séjours et voyages payés.

Demandes : par l'intermédiaire de l'École ayant délivré le diplôme, en novembre.

Renseignements : M. J. Combrisson, 6, rue Mizon, Paris (XVe).

JOURNAL
DE LA
SOCIÉTÉ DES OCÉANISTES

SOMMAIRE DU TOME SEPTIÈME

Les communications concernant la **rédaction** et les **demandes d'adhésion** à la Société doivent être adressées au R. P. O' REILLY, Secrétaire général, au siège de la Société : Musée de l'Homme, place du Trocadéro, Paris (16e).

La Société a un compte de **chèques postaux :** Société des Océanistes, Musée de l'Homme, place du Trocadéro, Paris (16e). — C. C. **Paris 494-14.**

COTISATION ANNUELLE. — **France :** membres titulaires..... Fr. 800
Étranger : membres titulaires.... £ 1.10
$ 4.00